

**BROWN
BOOK ONLY**

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216660

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY V. 3

Call No. 950/G 88H Accession No. 6766

Author Grousset, R.

Title Histoire de l'Asie

This book should be returned on or before the date
last marked below.

1912

RENE GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

III LE MONDE MONGOL LE JAPON

LES EMPIRES MONGOLS
LA PERSE, L'INDE ET LA CHINE MODERNES
HISTOIRE DU JAPON



PARIS

LES ÉDITIONS G, CRES & C^U
21, RUE HAUTEPEUILLE 21

MCMXXII

1922.

RENE GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

LE MONDE MONGAL

Les Empires **Mongols**
L'iran, **l'inde** et **la** Chine
depuis la periode mongole
Le Japon



PARIS

LES EDITIONS G. CRES & C^o

Copyright by *Les Editions G. Cres & C* 1922

SOMMAIRE

CHAPTRE PREMIER

LES EMPIRES MONGOLS. DE TCHINKKIZ-KHAN A TIKIOUR-LENK

§ 1. — *Tchinkkiz-Khan, le Conquérant du Monde*

Les peuples de l'Asie Centrale. — Le monde turco-mongol au xii^e siècle. — Premières luttes de Tchinkkiz-Khan, Formation de la nation mongole, — Tchinkkiz-Khan empereur, Le Pan-touranisme. — Guerre de Tchinkkiz-Khan contre le Roi d'Or, — Chute de l'Empire Kara-Khitai. Conquête de la Kachgarie par Tchinkkiz-Khan. — Destruction de l'Empire Kharezmien par Tchinkkiz-Khan. — Conquête de l'Iran Oriental par Tchinkkiz-Khan. — Caractère de Tchinkkiz-Khan. Son génie et son œuvre, — Tchinkkiz-Khan et Yeïou-Tchoutsai.

§ 2. — *Les trois premiers successeurs de Tchinkkiz-Khan.*

Régence de Toulouni. Premier partage de l'Empire Gengiskhanide. — Règne d'Ogodaï. Influence de Yelou-Tchoutsai. — Conquête du Royaume Kin par les Mongols. — Aventures de Djelaleddin Mangberdi. — Conquête de la Perse et de l'Anatolie par les Mongols. — Conquête de la Russie par les Mongols. Invasion de la Pologne et de la Hongrie, — Régence de Tourakina et règne de Gouyouk. — Chute de la Maison d'Ogodaï. — Règne de Meungke. Sa politique. — Meungke et le monde chrétien. Missions de Rubruquis et du roi Hethoum. — Expéditions de Houlagou en Perse et de Koubilai en Chine.

§ 3. — *L'Empire Mongol de Chine.*

Koubilai, khan suprême. L'Empire Mongol devient un empire chinois. — Conquête de la Chine méridionale par Koubilai. — Causes de la défaite des Soung. Koubilai empereur de Chine, — Expéditions des Mongols en Indo-Chine, à Java et au Japon,

Lutte de Koubilal contre Koubilal, - Puissance de Koubtital. r.
Politique intérieure de Koubilal Relevement de la Chine; —
Politique religieuse de Koubilal Le Bouddhisme et Nestorianisme. — Koubilal et Marco Polo, — Le Catholicisme en Chine sous la dynastie mongole. -- L'œuvre de Koubilal.

§ 4 — *Le Khanat mongol du Turkestan.*

Rôle historique du Khanat de Djagatal — Evolution intérieure du Khanat de Djagatal Triomphe de l'Islam au Turkestan.

§ 5. *Le Royaume mongol de Perse.*

Etablissement de Houlagou en Perse. La Croisade mongole. Evolution ultérieure du Khanat de Perse : Lutte de l'élément mongol et de l'influence musulmane. — Triomphe de l'Islam dans le Khanat de Perse. — L'Iran entre la chute des Gengiskhannides et l'invasion de Timour-Lenk.

§ (J. — *Timour-Lenk*

Timour roi de Transoxiane. Conquête de l'Iran. — Campagnes de Timour en Russie et dans l'Inde. — Guerre de Timour contre l'Empire Ottoman. Angora. — Les successeurs de Timour. La civilisation *timouride*.

§ 7. — *L'Empire Mongol et le rapprochement, des anciennes civilisations.*

Conséquences mondiales de la conquête mongole. — Le Khanat mongol de Perse et le commerce du Levant. — Le commerce de l'Inde au XIV^e siècle. — Les routes de commerce à travers la Russie mongole : Caffa. — Activité économique de la Chine à l'époque de Marco Polo. — Le commerce du Levant à l'époque timouride. — Résultats commerciaux de la conquête mongole. — L'art persan à l'époque mongole : L'architecture, — L'art persan à l'époque mongole : La miniature et la céramique. — L'art chinois à l'époque mongole. Tchao Mong-fou.

CHAPITRE II

LA PERSE AUX TEMPS MODERNES.

§ 1. — *L'Époque Séfévide.*

Affranchissement de la race iranienne. — Chah Abbas : Apogée de la Perse; — La civilisation persane à l'époque séfévide — La splendeur d'Ispahan. — La miniature persane.

§ 2 — *Nadir Chah.*

L'invasion afghane. Nadir-chah. — Etablissement de la domination kadjare. Le Babisme. — La Perse des roses et des ruines.

CHAPITRE III

INDE MUSULMANE. LES GRANDS MOGOLS

§ 1. — *Les Conquerants de l'Inde.*

Influence de l'Iran sur les destinies de l'Inde. — Un paladin musulman : Mahmoud le Ghaznévide. — Le fondateur de l'Empire des Indes : Mohammed de Ghor. — L'Empire Indo-Musulman aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Les mamelouks tureo-afghans. — Démembrement de l'Empire Indo-Afghan.

§ 2. — *L'Empire Mogol des Indes.*

Baber. — Fondation de l'Empire Mogol des Indes. — Aventures d'Houmayoun. — Règne d'Akbar. — Administration d'Akbar. — La pensée d'Akbar. — D'Akbar à Aurengzeb. — Règne d'Aurengzeb. — La civilisation de l'Inde mogole. — L'art indo-musulman. L'architecture. — L'art indo-musulman. La miniature.

§ 3 — *La réaction hindoue.*

La reconquête hindoue. Les Mahrattes. — La pensée hindoue aux temps modernes. Le Brahma Samadj. — L'Inde éternelle.

CHAPITRE IV

LA CHINE AUX TEMPS MODERNES.

§ 1. — *L'époque des Ming.*

Revolte de la Chine contre les Mongols. — L'Empereur Hong Wou. — Expulsion des Mongols. — Politique intérieure de l'empereur Hong Wou. — L'empereur Yong Lo. — L'œuvre de l'empereur Yong Lo. — La dynastie des Ming après Yong Lo. — Politique religieuse des Ming. — Le Catholicisme à la cour

Yoritomo. Le shogounat des Minamoto. — Gouvernement des Hojo. — L'invasion mongole. — La premiere Restauration imperiale. Go-Daigo. — Usurpation des Ashikaga. — Gouvernement des Ashikaga. — L'Eglise bouddhique a l'epoque feodale. Les Ordres religieux. — L'art japonais a l'epoque leodale. — L'Ecole de Tosa et l'Ecole de Kano.

§ 3. — *Le Japan de la Renaissance.*

Les principautes japonaises au xvi^a Steele. — La premiere expansion japonaise au xvii^e siecle. — Le Christianisme au Japon. — Un grand seigneur de la Renaissance : Oda Nobounaga. — Un grand condottiere japonais : Hideyoshi. — Expeditions des Japonais en Coree sous Hideyoshi. — Le fondateur de la monarchie absolue : Tokougawa Ieyasou. — Le shogounat des Tokougawa. — La litterature a l'epoque des Tokougawa. — La peinture et l'estampe sous les Tokougawa. — Kiyonaga. — Outamaro. — Hokousai. — Hiroishige. — La sculpture et la ciselure. Netzk6s et gardes de sabres. — Le recueilement du Japon.

§ 4. — *La Revolution du Meiji.*

Causes historiques de la Revolution japonaise. — La Revolution japonaise. — La Restauration.

NOTE

SUR LA CHUTE DE LA PUISSANCE MAHRATTE

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, les Mahrattes semblaient appelées à l'hégémonie du monde indien (I). Leur Confédération, présidée héréditairement par les Pechwas de Pouna, dominait ou contrôlait toute l'Inde Centrale. Les Pechwas sur la côte du Konkan, le Bhonsla au Berar, le Holkar et le Sindhia au Malwa, le Guikowar au Goudjérate étaient assez puissants pour faire la loi aux autres princes indigènes et barrer la route à la complète britannique. Comment expliquer que, moins de vingt ans après, la force mahratte ait été brisée sans retour ?

C'est que les Mahrattes ne comprenaient plus la nécessité de s'unir. Tant que l'autorité du Pechwa avait été respectée, leur puissance n'avait cessé de croître. Au temps des grands Pechwas, Baladji I^{er} (1712-1720), Badji-Rao I^{er} (1720-1740) et Baladji II (1710-1761), le lien confédéral était assez fort pour obliger les chefs mahrattes à se coordonner. Cette situation leur avait permis, sous Badji-Rao, de conquérir le Malwa, le Berar et le Goudjérate, et sous Baladji II d'opposer à l'invasion afghane un front unique (bataille de Panipat, 1761). Mais après la mort de Baladji II, l'autorité des Pechwas, ruinée par une succession de minorités, disparut entièrement. Le Grand Sindhia, Madhava Rao, roi d'Oudjein et de Gwalior (1761-1794) qui assumait leur place la direction des affaires mahrattes, ne rencontra qu'hostilité de la part des autres princes confédérés. Dans le moment même où il se faisait donner par la Cour de Delhi une délégation impériale sur toutes les terres mogoles, il se heurtait à la jalousie du roi d'Indore, Toukadji Holkar, qui lui déclara la guerre (bataille de Lakhairi, 1792) et du régent de Pouna, Nana Farnavis, qui le fit assassiner (1794). Le successeur de Madhava, le Sindhia Daoulct Rao (1794-1826) et le successeur de Toukadji Holkar, Jaswant Rao (1797-1811), se firent une guerre sans merci au cours de laquelle Indore, capitale des Holkar et Oudjein, capitale des Sindhia furent tour à tour saquees (1801). Le Gouvernement

(I) Cf. *supra*, p. 251.

de Pouna ayant pris parti pour le Sindhia, le Holkar marcha sur Pouna et mit le Pechwa en fuite (1802), Ce fut alors que ce dernier alla se jeter dans les bras des Anglais dont il implora la protection.

L'invasion britannique ne reussit mfime pas a faire l'union des forces mahrattes. Le Holkar laissa, sans intervenir, les Anglais ecraser le Sindhia et l'allin de celui-ci Ragodji Bhonsla, roi du Berar (1803). Le Sindhia une fois hors de cause, le Holkar affronta seul l'armee britannique et fut a son tour accable sous le nombre (1808)

On peut clone dire avec un historien indien que « la Confederation Mahratte n'a pas ete vaincue : elle s'est deliberement suicidec »,

CHAPITRE PREMIER

LES EMPIRES MONGOLS

DE TCHINKKIZ KHAN A TIMOUR LENK

§ I. — TCHINKKIZ-KHAN, LE CONQUERANT DU MONDE

Les Peuples de l'Asie centrale.

De la Mer Caspienne a la Muraille de Chine, l'Asie Centrale est une region de steppes et de deserts, au climat excessif, privee de pluies et balayee par le souffle du *bourane*, le Vent Noir tueur d'hommes et de troupeaux. Au centre de cette region s'etend le plateau desseche du Gobi, la mer des sables sans limite. Quelques fleuves interieurs, avant de se perdre dans les solitudes, donnent naissance a des oasis comme celles du Tarim, du Boulouhghir et du Barkoul. La zone desertique est enclose dans un immense demi-cercle montagneux (Monts Tian-chan, Altai, Khangai et Yablonovo'i), dont le versant interieur se revet, a la saison humide, de la vegetation des steppes. C'est d'abord, au pied des Monts Khangai et Yablonovoi, la prairie mongole, la Terre des Herbes couverte a perte de vue de graminees vivaces, hautes parfois de 3 metres, que coupent de place en place des fourres d'arbustes rabougris. Ces steppes mongoles, arrosees par la Sdlinga et l'Orkhon qui se jettent dans le Lac Baikal, et par l'Onon et le Keroulene, affluents de l'Amour, sont separees par toute l'etendue du Gobi du bassin du Fleuve Jaune et des fertiles plaines chinoises. Plus a l'Ouest,

aux pentes de l'Altai', du Tarbagataï' et de l'Alataou, le même pays s'étend, avec les pâturages de l'Artych Noir, ceux de l'Ili tributaire du lac Balkach et ceux de la rivière Tehou qui sort de l'Issik-Koul et va disparaître dans les sables, au milieu de la Steppe de la Faim. Cette contrée forme la transition entre le pays mongol et le pays turc. Au Sud de l'Ili, l'amphithéâtre dessiné par les Monts Tian-chan, le Pamir et le Kouen-lun, encadre les bassins du Youldouz et du Tarim qui fertilisent les oasis du Turkestan Oriental, avant de se perdre dans les dépressions du Bagratch-koul et du Lobnor. Le revers extérieur des Tian-chan donne naissance au Syr et à l'Amou Daria, Flaxartes et l'Oxus de la géographie ancienne, qui se fraient à travers les sables de la Sogdiane un chemin vers la Mer d'Aral. Les deux versants des Tian-chan et les rives du Syr et de l'Amou Daria sont par excellence la steppe turque, le Pays des Herbes, étendant jusqu'aux horizons la monotonie de ses plaines gazonnées que coupent sculs, le long des cours d'eau, des rideaux de saules, de peupliers et de tamaris. Plus à l'Ouest, recommencent les sables de la dépression aralo-caspienne qui se déroulent jusqu'aux premières falaises du plateau d'Iran.

Steppes et déserts, toute l'Asie Centrale est le pays des nomades. Les steppes ont obligé l'homme à rester éleveur de troupeaux et à suivre son bétail de pâturage en pâturage. Et comme les pâturages sont souvent séparés par d'immenses étendues désertiques, les peuples de la steppe centrale, — Mongols et Turcs — ont eu de tout temps des nomades en perpétuelle migration. Nulle vie plus dure que la leur : Au Turkestan et en Mongolie, les étés sont aussi torrides qu'au Sahara, les hivers aussi rigoureux qu'en Finlande. Pour résister à un tel milieu, il a fallu que les Turco-Mongols, — les *Touraniens* comme on les a appelés — fussent d'une trempe singulière. Aussi bien les conditions terribles de leur existence matérielle, du fait même qu'ils surent en triompher, finirent par leur conférer une endurance à toute épreuve : Ces coureurs d'immensités sur un sol aride, sous un ciel implacable, furent vraiment la *race de fer de l'ancien monde*.

Les memes conditions d'existence ont impose aux Turcs et aux Mongols un type commun. Les Turcs sont les Touraniens de l'Ouest ; les Mongols, les Touraniens de l'Est. Vingt, fois au cours des sieclqs, les grandes migrations historiques ont aissocie les urns et les autres dans les memos entreprises, et si, a la longue, leurs dialectes ont filii par se differencier profondement, ils gardent encore de lointaines affinites linguistiques que viennent confirmer toutes les traditions relatives a leur origine commune (1). Turcs et Mongols, dans leurs legendes nationales, se disent sortis de la meme race, lils du *Loup Gris* et de la *Bicke de Lumiere*, les arrimaux-lolems de la steppe. Et en depit de differences secondaires, *ih* ont bien un meme air de famille. Ge sont les memes visages oisseux, aux pommettes saillantes ; leis memes tetes ronds sur un cou opais, avec des cheveux noirs et lisscs et une barbe clairsemee ; le meme teint bis ou luisent des yeux noirs fendus en amande ; les memes corps trapus et ramasses avec les jambes arquees par l'usagc perpetuel du cheval. Transportant leurs yourlos d'osier et de feutre d'une extreme a l'autre de la steppe centrale, toujours en selle pour guider leurs troupeaux a la recherche de nouveaux paturages, pour forcer a la course Tantilope et le koulane ou pour tenter quelque fructueuse razzia au pays des agricul-

(1) « La langue mongolc, dit M. Blochet, appartienl a la famille *ouralo-altaïque*, qui comprend en outre les dialectes turcs, le mandchou, les dialectes finnois et samoyeds. Le lien qui unit ces differents dialectes est bien moins net que celui qui exisle entre les langues semitiques ou indo-europeennes. Mais cela tienl uniquement a ce fait que nous ne possedons pour aucune des divisions de la famille ouralo-altaïque de dialectes anciens qui jouent vis-a-vis de ces langues le role que joue le latin vis-a-vis des langues romanes par exemple. La linguistique du groupe -ouralo-altaïque est aujourd'hui ce que serait la linguistique de la famille indo-europeenne si Ton ne connaissait que des dialectes aussi deformes que le goudjerati et l'anglais, sans posseder d'une part le Sanscrit, de l'autre le gothique. » (Blochet, article *Mongolie*. Grande Encyclopedic) « Le mongoi n'est pas plus loin du ture que le grec moderne ne l'est de l'anglais, ou le mahratti du portugais, ou le francais du persan. Et cependant, ces langues ont, a n'en pas douter une origin© commune, mais nous ne pouvons l'etablir que parce que nous connaissons le Sanscrit et les langues indo-europeennes anciennes qui nous fournissent tous les maillons d'une chaine qui, sans ce secours, serait impossible a renouer ». (Blochet, *Les Inscriptions torques de l'Orkhon*, page 43, Revue Archeologique, 1898).

teurs sédentaires, — tels étaient apparus les Turco-Mongols à l'aube de l'histoire, tels ils étaient encore à la fin du XII^e siècle (1).

Gomme elles avaient façonné leur type et leurs mœurs, les conditions d'habitat des Mongols et des Turcs dictèrent leur rôle historique. Ces cavaliers nomades possédaient un des territoires les plus désertiques du globe. Mais ils touchaient aux plus riches et aux plus brillantes civilisations du vieux continent. Juchés sur leurs étriers et des hauts plateaux désertiques où errait leur course, ils apercevaient à leurs pieds les capitales de l'Orient. Tandis qu'ils cherchaient misérablement leur vie dans leurs solitudes glacées, ils ne pouvaient pas, de cet observatoire central, de ce *Toit du Monde* qui va du Pamir au Khingan, ne pas découvrir et convoiter la Chine qui s'ouvrait à eux par les défilés de Jehol, de Ta-tong et du Kan-sou ; l'Iran que leur livraient les cols du Terek d'Avane et du Kyzil-Art ; l'Inde même où les guidaient toutes les passes du Pamir. Comme « l'aigle aux yeux noirs, prince du ciel mongol » qui découvre en s'enlevant tout l'horizon des steppes, les soldats de Tchinkiz Khan, de Timour Lenk et de Baber apercevaient, des hautes terres de l'Asie Centrale, toutes les plaines de l'Asie Maritime avec leurs campagnes opulentes, leurs civilisations millénaires, leurs foules désarmées et leurs trésors. De toute la ruée de leurs escadrons ils s'élancèrent un jour sur l'Asie fertile, eux les fils de l'Asie inféconde, et alors, de Pékin à Bagdad, de Moscou à Delhi, *l'Epopée Mongole* comment (2).

(1) Sur la psychologie ethnique des peuples turco-mongols consulter : L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405*. P. 1896. — G. E. Hubbard. *The day of the Crescent. Glimpses of old Turkey*, Cambridge, 1921.

(2) Cf. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, La Haye, 1834. — Howorth, *History of the Mongols*, Londres, 1876. — L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, P., 1896. — J. Curtin, *The Mongols*, Boston, 1908. — E. Blochet, Article « Mongolie », Grande Encyclopédie — E. Blochet, *Introduction à l'Histoire des Mongols de Rashid ed din*, Londres, 1910. — E. Blochet, édition de Rashid ed din, *Histoire des Mongols*, 1914 et sq.. — Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, P. 1911.

Le monde Turco-Mongol au XII^e siècle.

A la fin du XII^e siècle, la Chine était toujours partagée en deux États rivaux. La Chine Septentrionale appartenait aux Mandchous ou Niutchis, dont les chefs, connus sous le nom de *Kin* ou *Rois d'Or* régnaient à Peking et à Cai-fong. La Chine Méridionale formait l'Empire national chinois des *Soung*, qui, depuis 1127 avait sa capitale sur la côte du Tche-kiang, à Hang-tcheou que les Chinois appelaient Ling-ngan et les Occidentaux Quinsay (1). Sur les frontières occidentales de ces deux États, la horde tibétaine des *Hia* ou Tangoutes avait fondé une principauté pillarde aux sources du Hoang-ho, dans la région du Koukou-nor, le Kannsou et l'Alachan.

Les tribus mandchoues, mongoles et turques se partageaient l'Asie Septentrionale et l'Asie Centrale. Sur la rive droite de l'Argoun, affluent de l'Amour, nomadisait les *Tatars* et les *Koungrad*, les premiers de race maï/fdchoue comme les *Kin*, les seconds métis de Mandchous et de Mongols, les uns et les autres comptant parmi les plus sauvages des peuples de ces régions ; au demeurant, voués à un rôle politique insignifiant, bien que, par une étrange bizarrerie du sort, le nom des Tatars ou *Tartares* ait servi depuis aux Occidentaux pour désigner l'ensemble des nations touraniennes. Entre le Keroulenc et l'Onon habitait le clan mongol des *Bordjigouens*, destinée avec Tchinkkiz Khan à une si prodigieuse fortune. Sur l'Ingoda, entre l'Onon et le Baïkal s'échelonnaient quatre tribus de même race, les *Taidjikol*, les *Djou'irady* les *Arlad* et les *Djela'ir* — ces derniers plus ou moins matins de Turcs. Le long de la rive orientale du Baïkal vivaient les *Mergued*, Mongols mêlés de Mandchous et en partie nestoriens. Sur la rive occidentale du Baïkal.

(1) Le Royaume des *Kin* comprenait le *Pé-tchi-li*, le *Chan-si*, le *Chan-tong*, presque tout le *Ho-nan* et le *Chen-si*. L'Empire des *Soung*, comprenait le *Tche-kiang*, le *Ngan-hoei*, le *Hou-pe*, le *Hou-nan*, le *Setchouen*, le *Kouei-tcheou*, le *Kouang-si*, le *Kouang-tong*, le *Fo-kien* et le *Kiang-si*.

entre FAngara, llenissei et le lac Keussogol, etaient etablis les *Oirad*, peuple de pure race **mongole**, **plus** connu par la suite sous le nom d'Eleuthes.

Au Sud du Baikal, depuis les monts Kente'i jusqu'a la Muraille de Chine, du cote du Chansi, s'etendait le royaume des Turcs *Kerait* qui englobait la valine de la Toula (province actuelle d'Ourga) et les oasis du Gobi Oriental (aujourd'hui royaume du Toukhetou-khan). Du commencement du xi^e sifclcl, a la fin du xII^e, les Kerait furent le peuple le plus puissant de la Mongolie. La plupart des tribus voisines leur reconnaissaient une sorte d'hegemonie. lis se distinguaient des autres Mongols, restes paiens, par leur religion : En 1007, leur roi et tout leur peuple (environ 200.000 ftmes) avaient ete baptises par l'eveque nestoricien de Merv (1). Leur conversion, connue plus tard en Europe par les recits des voyageurs italiens, y excita un interet prodigieux. Le roi dos Kerait, ce mysterieux prince chretien qui regnait sur un peuple « tartare », aux confins de la terre, devint sous la plume des chroniqueurs latins, une sorte de pontife-roi, « *le Pretre-Jean* » (2), dont on ne savait au juste ou situcr les Etats, mais dont l'aide etait toujours vaguement escomptee par lesorganisatcursdCroisades(3). Sans doute, y avait-il la, un souvenir de la grande expedition conduite jusqu'a Kachgar, en 1046, par les Kerait, expedition qui fut sur le point d'aboutir a l'invasion de l'Empire Arabe. — Les Turcs *Naimanes*, freres-ennemis des Kera'it, etaient nestoriens comme eux. lis habitaient entre le haut Orkhon et le Grand Altai, dans la region des Monts Tannou Ola et Khangai", autour des lacs Oubsa-nor et Kara-oussou-nor (province actuelle de Kobdo. La ville de Karaboroum etait situee a la frontiferc des territoires kera'ite et naimane.

Au Sud-Ouest des Naimanes vivaient les Turcs *OTgour**

(1) Plusieurs chefs kerait porterent depuis lors des noms chretiens, comme Margouz (Marcus), Kourdjakouz (Cyriacus) et Djakambou (Jacobus).

(2) Cf. Howorth, *The Kirais and Priester John*, Journal of the royal Asiatic Society 1889, t. XXI, 301-431.

(3) Il est cependant possible que le « Pretre Jean » n'ait pas ete le roi des Kerait, mais le roi des Ongout (Cordier, *Hist. de la Chine*, II, 377).

Nous avons déjà parlé de ce peuple remarquable, un mordant converti au Manichéisme, partagé plus tard entre le Bouddhisme et le Nestorianisme et qui avait emprunté aux missionnaires nestoriens son alphabet, dérive de l'alphabet syriaque. Les Oïgour jouaient toujours un rôle considérable à la tête de la civilisation turco-mongole, mais leur action politique, au *xii^e* siècle, était depuis longtemps terminée. Après avoir, au *ix^e* siècle, dominé toute la Mongolie, ils étaient désormais réduits à leur propre territoire, c'est-à-dire aux oasis de Harm, Barkoul, Bichbaïk (Goutcheri), Tourfan, Karachar et Koutcha. Au Sud des Oïgour, sur le cours inférieur du Tarim entre Almalik (Kouldja) et le Lobnor, habitaient les *Karluk*, également bien déchus de leur ancienne puissance politique. Les Oïgour et les *Karluk*, devenus les vassaux des Kara-Khitai', gravitaient dans l'orbite de cette puissante nation.

L'Empire des *Kara-Khitai* avait été fondé en 1124 par le prince khitai Yelou Tache, chassé de Chine par l'invasion niutchi (1). Yelou Tache, reconnu comme *Gourkhan* ou Empereur par toutes les tribus du Turkestan Oriental et Occidental, établit le siège de sa puissance à Belghassoun ou Balagassoun, sur la rivière Tchou, dans la région de Flssik Koul et du lac Balkach (Semiretchie actuel). Sa domination directe s'étendit sur les vallées de l'Ili et du Tarim, avec, pour villes principales, Hi, Tokmak, Talas, Euzkend, Kachgar, Yarkand et Khotan. Il eut pour vassaux, à l'Est, les Oïgour et les *Karluk*, à l'Ouest les émirs de Samarkande et de Boukhara et les chahs du Kharezm. Ses successeurs maintinrent l'Empire Kara-Khitai à un haut degré de puissance jusqu'au dernier d'entre eux, le gourkhan Yelou Tcheloukou (1169-1213), qui laissa le chah du Kharezm se révolter et lui enlever la Transoxiane (1207). Le Syr Daria marqua alors la frontière entre l'Empire Kara-Khitai" et l'Empire *Kharezmien*.

Ainsi malgré les révoltes des tribus turco-mongoles, deux

(1) Cf. Howorth, *the Kara-Khitai*, Journ. of Roy. As. Soc. new. ser. t. VIII, 262-290.

grandes dominations se partageaient l'hégémonie des steppes : *Le Royaume des Keraït* à l'Est, *l'Empire Kara-Khitai* à l'Ouest. Les chefs de ces deux dominations, le *Pretre Jean* et le *Gourkhan* étaient les deux principaux personnages de l'Asie Centrale.

C'étaient *la* des Turco-Mongols restés fidèles aux mœurs de leur race et qui, comme elle, regardaient plutôt vers la civilisation chinoise que vers le monde méditerranéen. Au contraire, les tribus établies dans le Turkestan Occidental s'y étaient rapidement converties à la religion musulmane ainsi qu'à la culture iranienne. Les Ghaznévides au x^e siècle, les Seldjoucides au xi^e, étaient devenus de véritables princes persans, défenseurs de l'Islam et représentants temporels du Khalifat. Leur héritage était passé au xii^e siècle à une autre maison turque, celle des *chahs de Kharezm*. Le chah de Kharezm Mohammed (1199-1220), ayant conquis la Transoxiane aux Kara-Khitaï et l'Afghanistan aux Ghourides et imposé sa suzeraineté aux petites dynasties musulmanes de l'Irak-Adjemi, du Fars et de l'Azerbaïdjan, se trouvait maître de l'Iran tout entier. Se défendant péniblement contre ce redoutable voisin, un petit Etat pontifical abbasside se maintenait à Bagdad. Les autres souverains musulmans étaient engagés dans des luttes lointaines contre les Infidèles. Les Turcs Seldjoucides d'Icône guerroyaient en Asie Mineure contre l'Hellénisme, les Eyoubites d'Égypte reconquerraient pied à pied la Syrie sur les Latins, et dans l'Inde les Turcs Ghaznévides auxquels allaient succéder les Afghans Ghourides, menaient la guerre sainte contre l'Hindouisme radjpoute.

Telle était la situation de l'Asie à la fin du xii^e siècle, lorsque, sous une yourte mongole, dans la prairie, au bord de l'Onon et du Keroutene, naquit Temoudjine qui devait s'appeler un jour le *Tchinkkiz Khan* et devenir le Conquerant du Monde (1162).

Premieres luttres de Tchinkkiz Khan.

Formation de la nation mongole.

Temoudjine n'etait pas un aventuricr « fils de son sabre » comme la steppe en a tarit produits. C'etait l'heritier d'une longue lignee de chefs, tres fiers de leur race et qui preten-daient descendre directement du Loup Gris et de la Biche de Lumiere, ai'eux mythiques des pcuples turco-mongols. Car chez ces chefs de hordes, si pauvres que quelques troupeiaux constituaient toute leur richesse, on tenait avec un soin jaloux a l'anciennete des genealogies.

Les ancetres immediats de Temoudjine apparlenaient a la famille des Bordjiguencs qui groupait sous sa suzerainete une vingtaine de clans dans la prairie de l'Orkhon, de l'Onon et du Keroulene, entre les nations plus puissantes des Naimanes, des Kerait et des Tatares. Les Bordjiguencs etaient d'ailleurs clients, sinon vassaux, des Kerait, de concert avec lesquels ils guerroyerent durant tout le xII^e siecle contre le royaume Kin ou mandchou de la Chine du Nord. Yesouge'i Behadour ou le Vaillant, pere de Temoudjine, accompagna lui aussi le roi des Kerait dans une expedition contre les Kin.

A la mort de Yesouge'i, les tribus confederes qui recon-naissaient l'autorite des Bordjiguencs, firent defection. Le fits de Yesouge'i, le jeune Temoudjine, rallia ses derniers fideles, fit appel au sentiment de l'honneur militaire, si fort chez ces reitres turco-mongols, et obtint par sa precoce sagesse, le retour de deux tribus — les Arlad et les Koun-grad —, dans la confederation. Les autres tribus, celles des Taidjikot et des Djourad, persistant dans leur defection, il les attaqua avec 18.000 hommes et ecrasa leurs 30.000 guer-riers sur les bords de l'Ingoda (1188). Les vaincus furent jetes vivants dans des chaudières bouillantes : Le futur Tchinkkiz Khan inaugurait deja contre ses voisins le regime du Yassak, de la discipline mongole, le regime de la terreur methodique, que ses lieutenants devaient etendre a la moi-tie de Tunivers.

Comme son pere, Temoudjine fut longtemps le client du puissant chef des Kera'it, Togroul, plus connu sous son double titre chinois et ture de Ouang-khan (le roi-khan). Le jeune chef bordjiguen et le vieux roi kera'it s'unirent etroitement pour imposer en commun leur domination aux autres tribus turco-mongoles. Ensemble, ils battirent successivement plusieurs d'entre elles, notamment celles des Mergued et des Naimanes (1198-1200). Les clans menaces, s'apercevant du peril, formerent alors une ligue ou entrerent les Djoui'rad, les Tatars et les Koungrad et dont le roi des Djoui'rad, Djamouka fut le chef. Mais Temoudjine et le Ouang-khan tinrent tete aux coalises et les battirent en detail. Desesperant de vaincre les deux allies, Djamouka resolut de les desunir. Il se presenta en fugitif chez le Ouang-khan, le conjurant de le preserver de la vengeance de Temoudjine. Scion la regie de l'honneur ture, le souverain kera'it ne put faire autrement que d'accepter le suppliant a son foyer. Une fois dans la place, Djamouka fit son oeuvre : au bout de quelques mois, il avait acquis une telle influence sur l'esprit de son hote que celui-ci, rompant l'ancienne alliance, declarait la guerre a Temoudjine.

La rupture avec les Kera'it marque une nouvelle phase dans la vie de Temoudjine. Jusque-la, il avait marche en etroite union avec eux, trailant le Ouang-khan comme son pere et son suzerain, tant a cause de l'age de celui-ci que de l'antique hegemonie de la nation kera'it. Mais lorsque l'attitude du Ouang-khan eut rendu la brouille inevitable, il semble que Temoudjine n'ait pas envisage sans regret une guerre contre les vieux allies de sa famille. Du moins affecta-t-il de tout mettre en oeuvre pour qu'aucun des torts ne fut de son cote. Ceci fait, il xena la hitte avec vigueur et, dans une grande bataille pres d'Ourga, entre la Toula et le R6roufene, detruisit l'armee ennemie. Le Ouang-khan perit dans sa fuite. Apres avoir correctement deplore la perte de son ancien allie, Temoudjine annexe le pays kera'it (1203).

Voyant s'evanouir ses esperances, Djamouka, l'irreductible adversaire de Temoudjine, chercha ailleurs de nouveaux ennemis a son rival. Il se retire chez les Naimanes et reussit

a entraîné dans la lutte leur roi ou « tayang », le vieux Baibouka et le fils de ce prince, le bouillant Gouchloug. Tous les vaincus des guerres précédentes, — Djouirad, Oi'rad, Mergued, Tatars — formerent avec les Naimanes une grande coalition pour écraser Temoudjine. Une fois de plus, celui-ci les prévint. Il se jeta sur les Naimanes et détruisit leur armée. La bataille de l'Altai-sou, dans la région de Kobdo. Le Tayang fut tué. Son fils, Gouchloug prit la fuite vers le Balkach. Les autres coalisés furent accablés isolément et certains d'entre eux, comme les Tatars de l'Argoun, entièrement exterminés. Temoudjine annexa alors le pays naimane comme il avait annexé le pays keraïte. Les Naimanes furent si bien soumis qu'il fixa sa résidence parmi eux, à Karakorum, sur le haut Orkhon (1).

Tchinkkiz Khan Empereur.

Le Pantouranisme.

En 1206, Temoudjine ayant fait le rassemblement des terres turco-mongoles, maître de tout le pays entre le Hoang-ho et l'Irtych, entre le Royaume Kin de la Chine Septentrionale et l'Empire Kara-Khitai* du Turkestan, résolut de restaurer le trône des empereurs Tou-kieou de jadis — le trône de cet Il-khan Mogan et de ce Dobo-khan qui, au VI^e siècle, avaient régné sur la moitié de l'Asie.

Le choix de Karakorum comme capitale annonçait déjà ce grand dessein. Karakorum n'était pas seulement le centre naturel de la Mongolie, la ville frontière du pays keraïte et du pays naimane. C'était aussi, c'était surtout l'ancienne capitale des grands-khans turcs du VI^e siècle, des grands-khans ouïgours du VIII^e siècle, la ville impériale par excellence. C'est près de Karakorum, à Kocho-Tsai'dam, que se trouvaient les inscriptions des khans Keul Tekine et Mekilien, vénérables monuments littéraires qui commencent comme une épopée et renferment les lettres de noblesse des nations

(1) Cf. Gaubil, éd. Cordier, *Situation de Ho-lin en Tartarie*, Tournay, 1893, p. 33.

turco-mongoles (1). Mais pour un acte aussi important que la restauration de l'Empire Turco-Mongol, le héros bordjiguenne voulut avoir la consécration de ses peuples. Il réunit à Deligoun Bouldak, aux sources de l'Orkhon, un *kouriltai* ou champ de mai, où figurèrent toutes les tribus soumises. C'est là que Temoudjine fut proclamé *Tchinkkiz Khan*, c'est-à-dire Empereur Inflexible, ce qui correspond au titre byzantin et russe d'Autocrator. Par cette élection solennelle, le fils de Yesougei devenait l'*Empereur de tous les Turcs et de tous les Mongols*, le maître absolu de tout ce qui monte à cheval, dort sous une tente et paît ses troupeaux dans l'immense steppe asiatique entre la Mer Caspienne et la Mer du Japon. Arme de ce titre, il entreprit aussitôt de faire valoir les droits que sa nouvelle dignité lui conférait, les droits historiques des grands-khans d'autrefois sur toutes les tribus congénères répandues par le vaste monde, — que ces tribus continuassent à mener la vie nomade dans la prairie natale, ou qu'à Pékin, à Ispahan et à Iconium, elles eussent fait asseoir leurs chefs sur les trônes d'or des Empires millénaires.

Ce que l'Empereur Inflexible allait imposer aux gens de la steppe et par eux au monde, c'était le *Yassak*, la consigne militaire, la discipline de caserne propre aux reîtres turcs. Bordjiguenes, Keraït et Naïmanes, Oïrad, Arlud, Barlass et Djelair, tous, les vainqueurs et les vaincus, le *Yassak* jure par eux au *Kouriltai* de 1206 les fonde en une seule nation : *la nation mongole*. Ainsi, les recrues de toute provenance ne forment, une fois soumis au règlement militaire, qu'un même régiment sous un même drapeau. Un régiment formidable venait de se constituer là-haut, dans les maigres pacages des Monts Khangai, et, du Pe-tchi-li au Bosphore, du Golfe Persique au Gange, tous les trônes du vieux monde allaient s'écrouler devant lui.

Au lendemain même de cette consécration solennelle, les ennemis personnels de Tchinkkiz Khan firent un effort deses-

(1) Cf. Blochet, *Les inscriptions turques de l'Orkhon*, *Revue archéologique*, 1898. — Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, p. 55 (P. 1911).

pere pour s'opposer a sa fortune. Gouchloug et Bouyourouk, le fils et le frere du dernier roi des Naimanes, Djamouka, Tirreductible adversaire du Conquerant, et Toukta, roi des Mergued, reconstituerent leurs bandes dans la region du Lac Balkach pour tenter de nouveau la fortune des armes. Tchinkkiz Khan les atteignit dans le Tarbagatai, tua Bouyourouk et forca les autres coalises a prendre la fuite. Avec la tenacite de leur race, ils se reformerent encore une fois, vinrent offrir la bataille sur la riviere **Imil**, pres de Tchougoutchak et furent ecrases. Gouchloug, grace ft la vitesse de son cheval, reussit a s'enfuir en Kachgarie. Mais Toukta, poursuivi par les coureurs mongols, fut re joint et tue sur les bords de l'Irtych. Rejoint de meme et fait prisonnier, Djamouka eut les articulations tranchees au cimetiere. — La Mongolie toute entiere etait cette fois bien soumise, et le peuple mongol, unifie.

Guerre de Tchinkkiz Khan contre le Roi d'Or.

A peine Tchinkkiz Khan cut-il fait l'unite de son peuple qu'il le conduisit a l'assaut des Empires voisins. 11 commença par s'occuper des affaires chinoises. Ses debuts, sur ce nouveau theatre ne manquerent pas d'habilete. Sur la frontiere occidentale de la Chine, s'etendait un Etat brigand, celui des Tangoutes, le « Royaume de Hia », comme on l'appelait. Les Tangoutes, peuple d'origine tibetaine etabli au Koukounor, dans l'Alachan et au Kan-sou, interceptaient les pistes de caravanes entre la Chine et l'Asie Centrale. En 1207, Tchinkkiz Khan, se posant en defenseur des Empires reguliers contre ce peuple de bandits, envahit le pays tangoute et le, mit a feu et a sang, Le Roi d'Or de Pekin et le Fils du Ciel de Hang-tcheou, ne pouvaient qu'applaudir a cette operation de police. En realite, la porte des deux Chines se trouvait ainsi ouverte aux Mongols.

Co n'etait la qu'une operation prealable. Tchinkkiz Khan avait desormais des ambitions plus hautes. Les Tangoutes, une fois domptes, il attaqua le royaume Kin de la Chine

Septentrionale ou Royaume d'Or. Aussi bien ne pouvait-il y avoir a la fois un Empereur de; tous les Turco-Mongols a Karakoroum et un roi mandchou a Pekin. L'un des deux devait disparaître.

En 1209, done, Tchinkkiz Khan, profitant d'un changement de regne dans la monarchie voisine, declara la guerre au Roi d'Or. .loignant comme toujours l'habilete politique a la force des armes, il forma contre les Kin une vaste coalition ou entrerent toutes leurs anciennes victimes, tous les vaincus des derni&res guerres, d'abord les Khitai qui, a Papproche des Mongols, se revoltercnt contre le Roi d'Or au Liao-toung, puis les Chinois de l'Empire Soung qui, prenant les Kin a revers par le Sud, firent une demonstration contre la province de Ho-nan. Quant a lui, il attaqua les Kin au siege meme de leur puissance, au Pe-teht-li. En 1211, il envahit cette province a la tete de la grande armee mongole et en comment la conquete methodique. Ce fut une guerre longue et difficile, car les Kin, un moment accibbles sous le nombre, ne tardercnt pas a se ressaisir et se defendirent vaillamment. La plupart des places-fortes furcnt plusicurs fois prises, perdues, reprises. Mais les strateges mongols, isans se laisser emouvoir par aucun echee, revenaient sans cesse a la charge avec une tenacite terrible. Pendant cinq ans Tchinkkiz Khan et ses quatre fils poi counirent en tous sens le Pc-tchi-li et le Chan-si, rasant les villes, brillant ka recolles, faisait. pniloul, le desert, Assiegtf dans Pekin, le Roi d'Orr Outoubou Unit par se decourager. En 1215, a la faveur d'une Ireve, il quitta la place ettransporta sa capitale a Gai-fong, au Ho-nan, de l'autre cote du Fleuve Jaune. Quelques mois apres son depart, le general mongol Samouka prit Pekin (juin 1215).

Tchinkkiz Khan, a ce moment, fut rappele en Mongolie par les affaires de l'Asie Centrale. Il laissa a la tete de l'armee de Chine son lieutenant, Moukouli, le plus methodique, le plus sagace de ces strateges mongols dont l'habilete manoeuvriere allait detraire comme en se jouant toutes les forces militaires du vieux monde. En 1217, Moukouli acheva la conquete du Pe-tchi-U, du Chan-toung et du Chan-si

(prise de Tsi-nan et de Tai-yuan). Il entreprit ensuite la conquête du Chen-si et, après de savantes passes d'armes, s'empara du chef-lieu de cette province, l'antique cité de Si-ngan, la vieille métropole chinoise. La situation des Kin devenait tragique. Ecrasés au Nord sous l'avalanche mongole, pressés au Sud par les Soung, il ne leur restait de leur ancien royaume que la province de Ho-nan, où ils se virent bientôt étroitement bloqués. Le Roi d'Or, Outoubou, mourut désespéré dans le pressentiment de la catastrophe prochaine (1223).

Tchinkkiz Khan n'avait assisté personnellement qu'aux premières actions de cette guerre. L'œuvre une fois en bonnes mains, il s'était consacré ailleurs à des tâches plus urgentes. Remarquons à ce propos qu'il ne poussa personnellement à fond, ni la conquête de l'Extrême-Orient, ni celle de la Perse, ni celle de l'Inde, ni celle de la Russie : il savait qu'une fois la race turco-mongole unifiée par son *Yassak*, tous ces vieux Empires historiques, si souvent conquis au cours des siècles par les aïeux de sa race, le seraient encore par ses lieutenants ou ses petits-fils. La besogne principale pour lui, besogne ingrate, mais qui était à la base de tout le reste, c'était *le rassemblement des nations turco-mongoles* dans la même caserne, sous la même consigne, avec menace de destruction totale pour les dissidents. Le reste viendrait par surcroît. À cette œuvre utile mais sans éclat, Tchinkkiz Khan, le moins « glorieux » des conquérants qui aient existé, sacrifia sans hésitation les brillants et reluisants coups d'épée à ferir au pays des Rots d'Or. Il laissait à ses jeunes capitaines l'enivrement des triomphes inouïs aux portes des capitales du monde, sous Gai-fong ou sous Ispahan. Lui, il prenait laborieusement quelque campement de nomades dans la steppe glacée, et détruisait quelques hordes de maraudeurs. « Mes descendants, disait-il un jour, se vêtiront d'étoffes brodées d'or, se nourriront de mets exquis, monteront de superbes coursiers, presseront dans leurs bras les plus belles femmes, et ils ne songeront pas à qui ils devront tous ces plaisirs. » C'est ainsi qu'en 1216, il abandonna la conquête de la Chine opulente et

feerique pour aller soumettre quelques maigres oasis a l'Ouest du Gobi.

Chute de l'Empire Kara-Khitai.

Gonqude de la Kachgarie

par Tchinkkiz Khan.

L'implacable ennemi de Tchinkkiz Khan, Gouchloug, le dernier des princes naimanes, s'était, après le désastre de son peuple et de sa famille, réfugié en Kachgarie, chez les Kara-Khitai. Le Gourkhan ou Empereur des Kara-Khitai, le vieux Yelou Tcheloukou l'accueillit avec honneur et lui donna sa fille en mariage. Mais le nouveau venu ne tarda pas à tout bouleverser dans les États de son beau-père. Tout d'abord, il brouilla ce prince avec les Mongols. Puis, pressé de recueillir sa succession, il s'entendit contre lui avec le chah du Kharezme, Mohammed. Tandis que Mohammed envahissait l'Empire Kara-Khitai par le Sud en Transoxiane, Gouchloug, levant le masque, marcha au Nord sur Belghassoun, capitale du Gourkhan. Encerclé entre ces deux ennemis, Yelou Teheiuukon fut vaincu et fait prisonnier. Gouchloug le détrôna et se proclama Gourkhan à sa place. Dans le partage de l'Empire Kara-Khitai, il prit pour lui la Kachgarie et la région du Tchou, en laissant la Transoxiane à son allié, le Chah de Kharezme (1112).

Pour-claire Tchinkkiz Khan n'eut-il pas relancé son ennemi dans son nouveau domaine, si celui-ci n'avait commis la folie de le provoquer une fois de plus. À peine maître de l'Empire Kara-Khitai, Gouchloug n'eut rien de plus pressé que de persécuter tous ceux qu'ils soupçonnaient de nourrir des sympathies pour Tchinkkiz Khan. C'est ainsi qu'il molesta les Oïgours de Bichbalik (Goutchen), les Karlouks de l'Ili, les Turcs Chrétiens d'Almalik (Kouldja), et qu'il crucifia un évêque nestorien. Le résultat de ses violences fut que toutes ses victimes implorèrent l'aide des Mongols.

À la nouvelle de ces événements, Tchinkkiz Khan rappela de la Corée, qu'ils venaient de conquérir, deux de ses meilleurs lieutenants, Djebe et Souboutai. L'armée mongole

rallia au passage les Oi'gour, les Karluk et les gens d'Al-malik. De plus, a son approche, les Kara-Khitai se soulevèrent contre Gouchloug, acclamant avec enthousiasme l'Empereur Inflexible qui venait venger leur Gourkhan indignement trahi et qui avait chassé de Pekin les Kin usurpateurs. Abandonné de tous, Gouchloug fut vaincu par Djebe sur les bords de la rivière; Tchou, dans la région de Tokmak. Il chercha à se réfugier en Perse, fut rejoint par la cavalerie mongole dans les montagnes du Badakchan et massacré (1217). Djebe fut accueilli en libérateur à Kachgar, à Yarkand, à Khotan, et dans tout le Turkestan Oriental, où il rétablit la liberté du culte nestorien persécuté par Gouchloug. L'Ili et la Kachgarie furent annexes à l'Empire Mongol : l'Empereur Inflexible régnait maintenant de la Corée au Pamir. Il était maître du vieux pays turc comme du pays mongol. L'unité turco-mongole, la grande pensée de sa politique, était réalisée.

Les Turcs nationaux une fois ralliés à sa bannière, Tchinkiz Khan s'occupa des Turcs musulmans.

Destruction de l'Empire Kharezmien par Tchinkiz Khan.

Mohammed, chef du kharezme (1) et maître de l'Iran, n'était pas un fou malfaisant comme Gouchloug. C'était un potentat oriental plein de gloire, de chevalerie, de mollesse et de fatalisme musulman, fauteur comme un prince de miniature persane, fantasque comme un héros des *Mille et une nuits*, — bref l'opposé même de Tchinkiz Khan. L'Ilu, le Mongol de la prairie ne se piquait que d'un bon sens solide et froid. L'autre, le Turc iranien, était tout en qualités

(1) Je rappelle que le Kharezme ou Khwarezm est le Khanat actuel de Khiva, au sud de la mer d'Aral, à l'embouchure de l'Amou-Darya. L'ancienne capitale du Kharezme était Ourgendj, ville située un peu au nord de Khiva, sur la rive gauche du bas Amou-Darya. L'Empire Kharezmien comprenait en 1219 la Transoxiane (Sogdiane ou Boukharie), la Bactriane, l'Afghanistan, le Khorassan, le Mazenderan, l'Irak Adjemi, le Kirman, le Fars et l'Azerbaïdjan.

brillnntes, en dehors magmfiques, Le premier incarnait vraiment le type de sa race restee fruste et positive au fond de la *Meppe* natale. Le second etait le iraodele de. tous ces princes venus du Touran pour reguer en terre iranieniae, Turcs deracines, denationalises par ITslam, sans etre detenus pour eel a des Persans veritables.

L'Empereur Mongol avait restaure l'Empire des *tehen-yn* de jadis. De la Coree a la Caspienne, le monde touranien n'avait qu'un seul maitre. Or, le chah de Kharezm qui, aux yeux des Iraniens, etait le tout-puissant Roi des Rois de Perse, n'etait pour les gens de la steppe qu'un petit seigneur kankli, c'est-a-dire un baron ture, absolument sembiafcte a tous las chefs de bandes deja vassanx de Tchinkkiz Khan. Comme eux, il devait done rendre hommage au Khan de tous les Mongols et de tous les Turcs. Formaliste comme toujours, Tchinkkiz Khan pria Mohammed de rentrer dans le giron de l'unite turque. Mohammed perdit la tete. Il etait devenu trop Persan et trop Musuliman pour obeir aux ordres de celui que tout l'Islam appelait deja *le Reprouve*. Mais Phcredite turque qui sommeillait en lui, lui faisait obscurément sentir que c'etait folie, quand le peuple turco-mongol avait fail son unite, la-haut, dans l'inepuisable reservoir dhommes de la steppe, de vouloir, a lui tout seul, resistor a la Consigne anccjstrale aver ses « *Tadjiks* »> amollis (i). Et a lore il prenait peur, et, son fatalisme musulman aidant, il se disait que, forceroent il serait ecrase par l'Empereur Inilcxible, et qu'il ny avait pas de resistance a faire, Moralenient, on ne resiste pas, quand on ost Ture, a rEmpereur legitime du Pan-Touranisme. Materiellement, quand on est un Ture iranise, on sait par experience hereditaire Timpossibilite de tenir tete aux hordes famcliqus de la steppe. Mohammed le disait a ses Persans, les decourageait d'avanee.

Et pourtant ce fut lui, qui, par sa maladresse, provoqua la rapture.

Si Tchinkkiz Khan fcenait a un principe, c'etait a la liberie des routes de commerce a travers FAsie. Comme les Grands-

(I) a *Tadjiks* », nom sous lequel les Turcs designent les Iraniens.

Khans Tou-kioue du vi^e siècle, ce barbare de génie comprenait l'importance du trafic transcontinental, de la « Route de la Soie » entre la Chine et l'Occident. « Après avoir soumis les peuples nomades de la Tartarie, il avait pourvu à la sûreté des voyageurs dans ces contrées jusqu'alors infestées de brigands, et des gardes avaient été placés à cet effet le long des routes » (1). C'est pour cela qu'il avait détruit l'État bigand des Tangoutes, au Kan-sou. Ce fut pour cela aussi qu'il demanda au Chah de Kharezme de garantir la liberté des caravanes allant de Chine vers la Méditerranée. Mohammed répondit en laissant piller un convoi mongol près d'Ottrar, sur le Syr Daria. Ce fut la guerre.

Aucune des campagnes mongoles ne fut aussi impeccable de conception et d'exécution que celle de Tchinkkiz Khan contre l'Empire Kharezmien en 1219. Le chah de Kharezme, s'attendant à une attaque par le Nord, avait mis en état de défense la ligne du Syr-daria, lorsqu'une avant-garde mongole, commandée par Djébe, pénétra en Ferghana par la route de la Kachgarie : la ligne du Syr Daria était tournée, l'armée kharezmienne prise de flanc. Affolé, le chah de Kharezme porta toutes ses forces de ce côté, dégarnissant les places du Nord pour défendre le Ferghana. Alors la grande armée mongole, qui avait opéré sa concentration dans la région du Balkach, prononça l'attaque en masse prévue sur le front Nord, contre la ligne du Syr Daria. Avec elle s'avancèrent les Oïgours (2), les Karlouk, les gens d'Almalik, tous les Turcs bouddhistes ou nestoriens du Gobi, heureux de tirer enfin vengeance de leurs frères renégats, les Turcs musulmans de Transoxiane. Tchinkkiz Khan avait ainsi réuni jusqu'à 160.000 hommes qu'il divisa en trois armées pour franchir le Syr Daria et envahir la Transoxiane. Il confia la première armée à son fils aîné Djoudji, la deuxième à ses fils cadets Djagataï et Ogodaï et prit, avec son plus

(1) Cf. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, I. 204.

(2) On sait que Tchinkkiz Khan eut toujours une prédilection pour les Oïgours, peuple d'origine de religion nestorienne et bouddhique et de culture syriaque, qui lui fournit ses Jettres, les plug, fidèles, ses secrétaires et les fonctionnaires de sa chancellerie.

jeune fils, Touloui, le commandement de la troisième. Conformément au plan arrêté, Djoudji s'empara de la forteresse de Djend qui défendait le cours inférieur du fleuve, Ogodai et Djagatai prirent Otrar, sur le cours moyen, et Tchinkkiz Khan marcha directement sur la capitale de la Transoxiane, la grande ville de Boukhara, qui, terrifiée par la soudaineté de l'attaque, lui ouvrit ses portes (1220).

L'entrée de Tchinkkiz Khan dans Boukhara, le boulevard de l'islamisme en Transoxiane, marque une date mémorable dans l'histoire de l'Asie.

Le conquérant mongol pénétra dans la Grande Mosquée à cheval, sabre au poing et casque en tête. Il monta en chaire et annonça aux Groyants qu'il était le fleau d'Allah envoyé pour châtier leurs crimes. Sur son ordre, les docteurs de la loi durent apporter à manger à ses chevaux dans les caisses à Corans. Les Boukhariens furent vendus comme du bétail et leur ville incendiée. Puis ce fut le tour de Samarkande dont la garnison se rendit sans combattre, ce qui n'empêcha pas les vainqueurs de la massacrer tout entière, au nombre de 30.000 hommes. Le Kharezm propre (pays de Khiva) donna plus de mal aux Mongols. La capitale khalkizienne, Oudgendj, fut prise après un siège pénible par le fils aîné de Tchinkkiz Khan, Djoudji, qui fit égorger toute la population.

Tandis que son empire, s'écroulait, le chah Mohammad de Kharezm, perdant la tête, avait fui de Samarkande à Balkh, puis à Nichapour, puis à Kazvin, cherchant toujours plus loin un asile contre ses ennemis. Tchinkkiz Khan, qui avait installé son quartier général près de Samarkande, chargea ses deux meilleurs généraux, Djebe et Souboutai (1), avec 25.000 cavaliers, de rejoindre le fugitif et de le ramener, mort ou vif. Ce fut une course épique. Les deux capitaines mongols passèrent l'Oxus, entrèrent au Khorassan, prirent au galop Balkh et Thous, battirent l'Irak Adjemi à la recherche de Mohammed et retrouvèrent enfin sa trace à

(1) Cf. Abel Fémusat, *Notice biographique sur Souboutai*, in : *Nouveaux Mélanges Asiatiques* II, 95.

Rei', pres de la ville actuelle de Teheran. La ils apprirent que le prince detrdne avait pris la direction du Nord. Sans se donner le temps de ddscller leurs chevaux, ils franchircnt le Demavend et travcrserent la foret de Mazenderan ; ils atteignaient la Mer Caspienne lorsqu'ils virent une barque s'eloigner du rivage. G'etait Mohammed qui s'enfuyait sur la rive opposee. Ils allaient l'y relancer lorsque la mort le leur deroba : Mohammed avait expire d'epuisement et de doulcur en abordant a l'ildt d'Abeskoun, prfes de l'embouchure du Gourgen (1221).

Leur consigne executec, Djebe et Souboutai continuerent au nord de l'Iran leur fantastique raid. Ils enleverent une a une les citadellcs de l'Irak-Adjemi et de l'Azerbaidjan, derniers debris de l'Empire Kharezmien : Rei, Kazvin, Hamadan, Tauris, detruisant les villes qui resistaient, ranconnant les autres. De Tauris ils remonterent vers le Caucaso. Les Georgiens qui voulurent s'opposer a. leur passage, furent ecrases par Souboutai dans la plaine de Khounan : cc fut le Crecy et l'Azincourt de la brillante chevalerie georgienne. Les vainqueurs franchirent ensuite le pas de Derbend et se dirigerent vers le nord. Les plnines de la Ruggta Meridionale rUaient alors occupfas par des Turcs nomades, restes sauvages et pai'ens, les Alains sur le Terek, et les Gumanfl entre la Volga et le Danube. Djebeet Souboutai" soumiront ees hordes au passage non sans pousser une pointe en Crimec ou ils saccageront la colonie genoise de Soldaja. Cependant les Cumans avaient implore contre les envahisseurs l'aide des Russes. Toute la noblesse russe prit les armes et vint charger dans la plaine de la Kalka les veterans de Djeb6 et de Souboutai. Battre ces Slaves indisciplines ne fut qu'un jeu pour les tacticiens mongols (1221). Mais les deux lieutenants de Tchinkkiz Khan n'avaient pas mission de conquerir la Russie. Leur consigne etait seulement de ramener a l'umte turco-mongole tout ce qui en Europe comme en Asie etait ture ou finno-ougrien. Dans ce but, ils negligerent les Russes vaincus pour aller subjuguier les Bulgares de la Kama, les Ogouz de l'Oural et les Turcs Kan-khli du Tourgai. Puis, par l'Ili et le Tarbagatai, ils rentre-

rent au pays mongol. Cet immense raid autour de la Caspijine avait dure deux ans (i).

Conquete de l'Iran Oriental par Tchinkkiz Khan.

Tandiis que ses lieutenants sourwettaient la Perse et la Russie, Tchinkkiz Khan poursuivait la conquete methodique de l'Iran Oriental. Il n'existe peut-etre pas au monde de forteresses naturelles plus difficiles a prendre que les citadelles de la Bactriane et de l'Afghanistan. La fortune d'Alexandre le Grand avait jadis failli s'y briser. Mais la tenacite de l'Empereur Inflexible eut raison de toutes les resistances : Un jour, a Bamian, il dut monter a l'assaut tete nue pour encourager ses troupes. La terreur mongole fit le reste, et de fait aucun pays, a aucune epoque, ne subit une destruction pareille. Les florissantes cites de la Bactriane et du Khorassan qui, au temps d'Avicenne et de Firdousi, avaient etc le centre de la civilisation persane, disparurent de la carte. Les habitants de Balkh s'etaient soumis ; neanmoins Tchinkkiz Khan decida de les supprimer tous « parce que leur conservation aurait entraine le maintien d'une garnison trop importante ». Les malheureux recurent l'ordre de se lier les mains entre eux, pour etre plus commodement abattus. A l'assaut de Bamian, un des petits fils de Tchinkkiz Khan fut tue. L'Empereur Inflexible apprit la nouvelle au pere au milieu d'un festin et lui defendit de verser des larmes ; l'orgie continua ; mais le lendemain la cite coupable disparaissait. Pour consoler la mere du defunt, on lui livra les habitants : elle les fit tous egorger devant ses yeux, ordonnant d'ouvrir le ventre aux femmes enceintes et de tuer jusqu'aux animaux. Tels, sur les ruines des vieilles civilisations, dans un fracas de capitales qui s'ecroulaient, ces formidables Mongols, avec leurs passions elementaires, leurs instincts primitifs et la brutalite de leurs

(1) Les conquêtes de Djébe et de Souboutai en Russie Meridionale formerent par la suite un fief mongol particulier, le *Khanat de Kiptchak* que Tchinkkiz Khan donna en apanage a son fils aîné, Djoudji.

appetits, refaisaient un raonde a leur meswe, invincibles, eneore agrajadis par l'epouvante imirerselle et deja presque fabuleux (I).

Tandis que Tchinkkiz Khan soumettait la Bactriane, eon plus jeune fils, Touloui operait au Khorassan. Les eapitales de cette riche province, Merv, Nichapour, Herat furent prises et detruitos. Partout la population male fut methodiquement extcrminee. A Nichapour ou les habitants avaie/»t eu le malheur de tuer un general rnongol « on egorgea jusqu'aux chiens et aux chats et de craintei de simulation, on coupa la tete aux cadavres deja en putrefaction (1221). »

Entre Merv et Thous, Touloui fit raser le monument d'Haron el Rachid, le plus grand khalife arabe du Moyen Age. Destruction symbolique : La tourmente mongole aneantisait rceuvre de six siecles d'Islam. Comme un enorme cacteclysme cosmique, eille bouleversait jusqu'en ses entrailles ce vieux sol de l'Iran Oriental qui avait porte jadis la brillante civilisation persane des Samanides, des Ghaznevides et des Seldjoucides, cette terre par excellence du ciassisme oriental, ou Avicenne avait cnsigne la sagesse, ou Firdousi avait chante la gloire et Omar Khayam la beaute Tout ce qui pouvait echapper a la destruction par une fuite eperd'uc, s'exila au loin sur les routeis de Unde et de TAsic Occidentalc. G'cist alors qu'un petit chef ture appartenant a la Iribu kankli, Erthogroul le Pourfcndcur, s'enfuit de Merv et gagna l'Oueist ou il ne se cmt en securite qu'une fois parvenu a Erzerouni, a Tabri du maaaif armdnicn. Encore u'arreta-t-il pas la son exode. 11 reprit bientot sa marche pour ne fixer ses tentes qu'a l'Ouest du plateau d'Asie Mineure, en Phrygie, 011 il jcta les bases de l'Empirc Ottoman.

Pour prendre les impreables cites de l'Est Iranien, les Mongols avaient trouve unei methode qui ne leur coutait presque rien : l'cmploi des prisonniers. lis trainaient apres eux tout un peuple de captifs qu'ils forcaient a se battre en premiere lignc contrc leurs prop res compatriotes. A coups de piqucis et de fleches on poussait ces captifs au pied des

(1) Cf. D'Ohsson, *op. cit.*, I, 295.

remparts, on leur faisait faire le service des catapultes, lancer les beliers contre les murailles et se relayer dans un corintinuel assaut. De la sorte, quand les Mongols donnaient l'assaut final, leurs troupes etaient encore intactes, tandis que les assieges se trouvaient *deja* epuises. Puis, quand on quittait le pays pour quelque nouvelle campagne, comme ces captifs eussent embarrasse Tarmee pendant les marches, on les massacrait tous. Ces scenes de boucherie, methodiquement concues, executees de sang-froid, se déroulaient dans un ordre impeccable, comme la guerre dont elles etaient le denouement. Les troupeaux humains etaient conduits a Tabattoir ainsi qu'a une revue, et repartis, suivant les indications de scribes affaires, entre les divers regiments charges de leur execution. Apres un an de ce systeme, l'Iran Oriental etait a peu pres vide d'hommes, et le sol nu comme apres quelque cataclysme geologique. L'Islam terrifie crea bientot une legende dont on retrouve la trace dans les recits contemporains : Les Mongols n'etaient pas des mortels mais des demons envoyes par l'Enfer, invulnerables autant qu'impitoyables. De fait, l'apparition de ces envahisseurs inconnus, la soudainete de leur irruption, leur invincibilite, les boucheries colossales qu'ils organisaient, devaient produire sur les malheureuses populations de l'Est Iranien l'impression decrite par le romancier de la *Guerre des Mondes* : c'etait vraiment l'arrivee des habitants d'une autre planete, ayant jure l'extermination du genre humain et possedant les moyens propres a realiser cet effroyable projet.

Un homme cependant echappait a la prostration generale : c'etait le fils du Chah Mohammed de Kharezm, Djelaleddin Mangberdi, un de ces Musulmans chevaleresques comme Tepoque de Saladin en a tant produits. Apres la perte de la Transoxiane, l'heritier sans terre de l'Empire Kharezmien avait trouve un refuge dans les citadelles de l'Afghanistan Oriental, a Ghazna et a Caboul qui, du vivant de son pere, constituaient son lief propre. En 1221, il tenta un retour offensif, battit un corps mongol a Pervane, et reparut a Nichapour, se declarant le champion de la civilisation persane contre le Touranien maudit. A son appel, le

nationalisme iranien se reveilla, les habitants du Khorassan et de la Bactriane chasserent leurs gouverneurs mongols et Djelaleddin se trouva en quelques semaines maitre de l'Iran Oriental.

Tchinkkiz Khan, croyant en avoir fini avec les affaires kharczmicnnes, etait remonte vers le nord. A la nouvelle de la revolte, il revint sur ses pas. Aucun de ses ennemis n'osa l'attendre. Djelaleddin prit la fuite vers le Caboul, poursuivi par la cavalerie mongole qui l'atteignit enfin sur les bords de l'Indus. Sous une grele de traits, il lan\$ son cheval dans le fleuve, fut assez heureux pour aborder sur l'autre rive et alia demander l'hospitalite au sultan de Delhi. Un detachement mongol lance sur ses traces, passa l'Indus derriere lui et devasta le Pendjab. Mais l'Inde etait un monde nouveau. Fort sagement l'Empereur Inflexible refusa de s'y laisser entrainer, reservant sans doute a ses successeurs la conquete de ce pays.

Les cites afghanes qui s'etaient associees a l'equipee de Djelaleddin, payerent pour lui. Afin d'eviter le retour de semblables revoltes, Tchinkkiz Khan extermina radicalement la population. A Ghazna et a Herat notamment plus d'un million d'etrcs humains furent cgorges.

Ayant aneanti pour un demi-siecle l'Islamisme dans l'Est-Iranicn, Tchinkkiz Khan cprouva la curiosite de connaitrc oette religion. On la lui exposa. Il ne la trouva pas plus mauvaise qu'une autre, mais declara fort inutile le pelerinage de La Mecquc « attendu que le monde entier est la maison de Dieu et que les priercs lui parviennent partout ». Voulant rentrer en Mongolie, il se trouva embarrasse de la multitude de prisonniers qu'il trainait apres lui. En campagne on les poussait a coups de piques a l'assaut des places fortes. Qu'en faire maintenant ? Les maigres oasis mongoles ne pourraient les nourrir. On leur fit preparer d'enormes quantites de riz pour le passage de l'armee a travers les Tian-chan, apres quoi on les egorgea tous au pied des montagnes.

Tchinkkiz Khan et la grande armee mongole rentrferent alors au pays natal. Sur l'Imil, le Conquerant du Monde

recontra ses deux petits-fils prefers, Kousbilai et Houla-gou, fils de Touloui, qui etaient venus l'attendre. Il se delassa de ses travaux dans la societe de ces deux enfants dont il surveillait attentivement les progres et auxquels il donna pour mentors des lettres oi'gour. KoubilaX surtout lui^oplaisait pour son precoce genie. « Faites bien attention aux paroles du petit Koubilai", repetait-il, elles sont pleines de sagesse. » La encore le grand connaisseur d'hommes qu'eiait l'Empereur Inflexible avait vu juste : « *Le petit Kembilm* » devait un jour reprendre son oeuvre abandonnee et la mener a bien.

En rentrant en Mongolie, et de memoire qu'il avait envoye son fils aine, Djoudji, regner a Sarai sur la Volga avec pleins pouvoirs sur le monde russe, l'Empereur Inflexible installa son deuxieme fils, Djagatai, a Almalik (Kouldja) sur l'Ili avec autorite sur le Turkestan Oriental, la Transoxiane, et aussi, a cette epoque, sur l'Iran Oriental. Le troisieme fils de l'Empereur, Ogodai, recut un apanage sur l'Imil et le quatrieme Toulou'i, fut charge, selon la coutume hereditaire, de la garde du foyer, a Karakoroum, en Mongolie.

— La derniere campagne de Tchinkkiz Khan se deroula sur les frontieres de la Chim*, theatre de ses premiers exploits. Elle fut dirigee contre les Tangoutes du pays de Ilia, au Kan-sou, pillards incorrigibles qui avaient recommence a delroisser les caravans mongoles. Contre eux comme contre les Musulmans de l'Est-Iranien, Tchinkkiz Khan proceda par exterminations en masse. Il mourut le 18 aout 1227, tandis qu'il assiegeait Ning-hia, la derniere citadelle tangoute. Avant d'expirer, il demanda que toute la population de la ville fut immolee sur sa tombe. Ainsi fut-il fait. Le Conquerant du Monde eut pour funerailles l'egorgement de tout un peuple. Le grand justicier disparu, le Yassak, la Consigne mongole, inflexible comme lui, continuait.

Caractdre de Tchinkkiz **Khan**.

Son genie et son œuvre.

Nous n'avons dissimule aucun des cotes rnonstrueux du caractere de Tchinkkiz Khan, ni son indifferene *en* face des plus colossales boucheries, ni cette cruaute inconsciente — presque innocente a force d'insensibilite —, qui lui fit ordanner l'extermination methodique de millions d'homines. Cependant, quand on vcut juger son oeuvrc, il faut se defier des appreciations emises a son sujet par les historiens musulmans : Pour eux, il est reste le « *Maudit* », le « *Reprauve* », une sorte d'Antechrist tolere par Allah pour le chatiment du monde. Jugement assez naturel si on se place au point de vue musulman. L'Islam, aux prises avec les Groises sur sa facade mediterraneennc, se voyait en meme temps du cote de l'Asie Centrale, menace de submersion par l'avalanche mongole. Pris entre les Groises et les Mongols, sa situation devenait terrible. Dans les armees de Tchinkkiz Khan il ne rencontrait que des ennemis, — pai'ens comme les Bordjiguenes, nestoriens comme les Kera'it, les Nai'manes et les- Almalikis, bouddhistes comme les Oigour et les KhitaT, lous wppmianl dans leur lultc contre l'Islam leur haine d' « Infideles » et leur brutalite de « barbares ». L'as premiers ecrivains occidentaux livent leur eo jugement des Arabes et de nos jours encore l'invasion mongole pass pour le pire dechainement de la barbarie, quelque chose comme Firruption de cannibales en pleine civilisation.

En realite Tchinkkiz Khan n'etail pas le monstre assoiffe de sang, l'etre satanique que les Musulmans ont represente, (Timour Lenk fut infiniment plus cruel que lui, parce que plus civilise). G'etail simplement un Mongol positif qui savait ce qu'il voulait : — briser toute resistance en Asie Centrale, paralyser les Turcs d'Islam, les Tangoutes et les Mandchous par la terreur —, et qui employait pour cela les moyens connus de son temps. N'oublions pas d'ailleurs, que presque tous les adversaires qu'il eut a combattre — Tatars, Naimanes, Kin, Tangoutes, Kara-Khitai ou Kharezmiens — etaient des homines de meme race que lui, des

Turcs ou des Mandchous. Or, a quelle époque la vie humaine a-t-elle compte pour les Mandchous et pour les Turcs? Et en dehors des peuples touraniens, Tchinkkiz Khan ne combattit guère que les Afghans, dont la conduite partout où ils Tempportaient, était exactement semblable à la sienne. Par la suite, lorsque les Mongols eurent à faire à des nations civilisées, aux Chinois du Sud, aux Arméniens, aux Latins, ils adoptèrent une attitude toute différente et en quelques années, se haussèrent au niveau de leurs voisins. Mais avec les Mandchous, les Turcs, les Tangoutes et les Afghans, Tchinkkiz Khan employait la seule méthode de guerre que pussent comprendre des Afghans, des Tangoutes, des Turcs et des Mandchous, — la terreur. Sans être d'un tempérament plus cruel que celui des hommes de sa race, sans présenter, même dans ses exécutions collectives, aucun caractère de perversité néronienne, (nul tempérament ne fut mieux équilibré que le sien), il érigea la terreur en système de gouvernement parce que depuis des siècles les hordes touraniennes qu'il rencontrait sur sa route, ne comprenaient pas d'autre argument. L'Islam qui fut sa principale victime, ne s'était-il pas, lui aussi, imposé jadis par les mêmes méthodes? Ces Turcs, ces Afghans qu'il exterminait, n'employaient-ils pas comme lui l'extermination pour convertir à la foi musulmane le monde chrétien et le monde hindou? Jugeons les victimes de l'Empereur Inflexible par ceux de ses ennemis qui ont pu se mettre à l'abri de ses atteintes. Or ces derniers sont Erthogroul, l'ancêtre des Osmanlis et Altamsh le sultan de Delhi, — Tun le fondateur du régime Ottoman, l'autre l'ancêtre des Taghlak et des Aurangzeb. Jamais vaincus n'ont moins mérité la compassion.

Une autre erreur, quand on veut juger Tchinkkiz Khan, est ce que j'appellerais l'erreur romantique, celle qui consiste à voir en lui le type du chef de hordes en migration, se déplaçant « ainsi qu'une force qui va », et broyant aveuglément les peuples sur son passage. Ce portrait qui est peut-être celui d'Attila, n'est nullement celui de Tchinkkiz Khan. Aucun chef de peuple ne fut plus conscient de ce qu'il voulait et de

ce qu'il faisait, moins romantique, plus prudent. Un enorme bon sens pratique, un jugement sur constituaient le meilleur de son genie. Ses troupes si manoeuvrieres, son etat-major de tacticiens impeccables, ses beaux escadrons si parfaitement disciplines et encadres, representaient tout le contraire d'une horde en deplacement. Tout dans la conquete mongole etait methodique, ordonne. Si Souboutai et Djebe ont vaincu l'Europe, si Moukouli et Bayan ont vaincu la Chine, ce n'est pas sous le poids du nombre, c'est au contraire avec des armees relativement faibles, par la superiorite de leurs conceptions strategiques. Le *Yassak*, la consigne de caserne, imposait a ces operations immenses qui comportaient des marches de Pekin a Tauris, de Kachgar a Moscou, une prudence stricte, une surte de calculs qui n'ont rien de commun avec les grandes migrations des peuples primitifs. Au reste si la conception romantique de la conquete mongole est si souvent admette, c'est que les Mongols eux-memes ont eu grand soin de la propager : Des leurs premiers succes ils s'efforceraient de faire penetrer cette maniere de voir. Lorsqu'ils attaquaient une ville, ils deguisaient leurs prisonniers en soldats mongols pour donner a l'ennemi l'impression d'une avalanche humaine et decourager chez les assieges toute vellente de resistance. Tchinkkiz Khan haranguant les Boukhariens, se presentait a eux comme une force fatale, envoye par Allah pour le châtiment de leurs crimes : Dans les deux cas, mise en scene et calcul de politique qui a reussi son effet au point que nous en sommes encore les dupes.

A cote de ces divers jugements, deforms par la terreur ou par la haine, il faut rapporter ceux de Marco Polo et de Joinville (1), temoins desinteressees et bien places pour juger Tchinkkiz Khan : « Il mourut, dont ce fut grand dommage, car il etait prhomme et sage » dit le premier. « Il procura paix », dit le second. Jugement paradoxal si Ton songe aux guerres perpetuelles de l'Empereur Indextible, exact si Ton pense au resultat de ces guerres. De fait, ce Barbara de genie employa la barbarie a mettre les Bar-

(1) *Le Livre de Marco Polo*, Edition Pauthier, I, 183.

bares a la raison. Alors qu'Attila, a qui on le compare bien a tort, ne fit que ravager les vieilles civilisations, Tdainkkiz Khan detruisit uniquement les eternels ennemis des races civilisees et supprima seulement les obstacles qui s'elevaient entre elles. Et ce ne fut pas l'oeuvre du .hasard. Toute sa conduite temoigne qu'il etablit une distinction tres nette entre les peuples qui lui paraissaient servir la cause de la culture —, Oigour comme Tatakous, Chinois comme Yelou Tchoutsai, Musulmans comme Mahmoud Yel-vadj — et ceux qui n'etaient que des peuples de proie et des peuples pillards comme les Mandchous, les Tangoutes, les Kharezmians et les Afghans. Ce terrible justicier eut pour ennemis tous les ennemis des civilisations chinoise, persane et chretienne. Ses premieres negociations avec Mohammed de Kharezm attestent qu'il etait a cet egard parfaitement conscient de son but : ce qu'il voulait, c'etait rouvrir la grande route de caravanes entre la Chine et l'Occident, obstruee depuis la fin de l'epoque Tang par les Tibetains, les Tangoutes et les Musulmans. C'etait faire cesser toute guerre de religion en Asie Centrale, imposer silence au fanatisme et au proselytisme musulmans, etablir sur toutes les routes de l'Asie la securite d'un *Yassak* unique, inflexible, indiscute. remettre en communication la Chine et l'Iran, la Chine et l'Occident, servir d'arbitre et d'intermediaire superieur entre les deux moities du monde. A cet egard, comme dit Joinville, « il procura paix aux peuples », — une paix qui dura pres de deux siecles, au prix de guerres qui n'avaient pas dure vingt ans. Et que ce demi-barbare — qui ignorait l'ecriture et n'avait de civilisation que les rudiments appris de ses lettres oigour, — que ce chef de peuples nomades ait eu une conception aussi, grandiose, c'est la precisement, plus encore que dans ses conquetes, que s'atteste son genie. Le *Conquérant du Monde* en fut avant tout le renouvateur. « Par le fer et par le feu » il rouvrit les anciennes routes mondiales par ou devait s'avancer l'avenir.

Enfin, il y avait chez Tchinkkiz Khan a cote de sentiments barbares et terribles, des sentiments incontestablement ele-

ves et nobles par lesquels le *Maudit* des écrivains musulmans reprend place dans Thumanite. Les faibles qu'il avait une fois pris sous sa protection, il les défendait jusqu'au bout et les suivait dans la vie avec une fidetite inébranlable. Tous les opprimés, tous les vaincus des anciennes guerres, les Oïgour, les Khitai, n'eurent pas de protecteur plus loyal que lui — corame plus tard les malheureux Arméniens n'eurent pas de protecteurs plus sûrs que ses petits-fils. Au Liaotoung, le prince Khitai Yelou Liouko, son vassal de la première heure, était mort pendant la guerre de Kharezme, ne laissant qu'une veuve et des fils en bas âge. A son retour en Mongolie, Tchinkkiz Khan accueillait avec la plus grande bonté cette femme et ses orphelins. Il leur témoignait les attentions les plus affectueuses, les plus paternelles. Dans toutes les circonstances analogues on remarquait chez ce Tartare vêtu de peaux de bêtes, chez cet exterminateur de peuples, une majesté naturelle, une haute courtoisie, une fleur de noblesse qui étonna les Chinois eux-mêmes. Il était gentilhomme et roi dans l'âme. Puis il savait écouter : Barbare, fils de barbares, il avait un goût inné pour la civilisation. *Inflexible* à la tête d'une armée, il acceptait dans son Conseil d'être contredit par ses lettres nestoriens, oïgour ou chinois et souvent il se rangeait à leur avis : L'influence, acquise sur lui par Yelou Tchoutsai est toute à l'honneur du monarque et de son conseiller.

Tchinkkiz Khan
et Yelou Tchou-tsal.

Yelou Tehou-isai appartenait à la race khitai, race remarquable qui, entre toutes les races tartares, s'assimila le plus complètement la culture céleste (1). Et sa carrière aventureuse n'est pas sans présenter quelque analogie avec celle d'un autre seigneur khitai, le grand Yelou Tache, qui, d'académicien chinois devenu *Gourkhan* de l'Asie Centrale,

(1) Cf. A. Rémusat, *Vie de Yeliu Thsoulsai*, Nouveaux Mélanges Asiatiques, H, 64.

avait su, lui aussi, s'adapter glegamment aux revolutions de son siecle.

Fait prisonnier par les Mongols a la prise de Pekin, Yelou Tchou-tsai fut amene devant Tchinkkiz Khan a qui il plut par sa haute stature, sa barbe superbe et aussi par la sagesse et la prudence de ses propos. Le souverain mongol Tattacha comme conseiller a sa personne eut bientot, ne pouvant plus se passer de lui, le fit suivre dans toutes ses campagnes. Yelou Tchou-tsai' entreprit aussitot de faire l'education chinoise du Conquerant du Monde. Role souvent ingrat. Car du fait de ses fonctions officielles a la Cour de Tchinkkiz Khan, il etait contraint d'assister impassible, de participer meme a la destruction de l'univers. Que Ton s' imagine l'etat d'esprit de ce lettre delicat qui voyait tout ce que la vieille civilisation chinoise avait cree de plus exquis dans tous les domaines, et qui se trouvait le spectateur, presque le complice de ces colossales boucheries, le supreme temoin de cette fin d'un monde. Aucune situation plus tragique n'a ete vecue. Loyalement devoue d'ailleurs a ses maitres mongols, et devenu l'incarnation meme de la politique gengiskhanide, il suivait l'armee du massacre avec quelques manuscrits en poche, et, tandis que flambaient les capitales et croulaient les empires, il se consolait en lisant les auteurs. Apres la curee, a l'heure ou les autres officiers de l'Empereur Inflexible se gorgeaient d'or et d'alcool, il fouillait dans les decombres, afin d'y sauver quelques malheureux ou d'y decouvrir quelques manuscrits rares. Une de ses preoccupations etait la recherche des drogues medicinales pour combattre les epidemies nees de ces charniers gigantesques.

En apparence impassible au milieu des pires atrocites, il ne pouvait toutefois dissimuler entierement son emotion quand il demandait la grace d'une ville ou d'une province condamnées. « Tu vas encore pleurer pour le peuple ? » lui disait un jour son ami, le prince Ogodai, fils de Tchinkkiz Khan. Des que la premiere furie mongole fut passee, Yelou Tchou-tsai amena doucement, discrètement, ses terribles il&ves a la civilisation. Son intervention prudente et judi-

cieuse empecha souvent des folies ou des crimes irreparables. « Tartarc d'origine et devcnu Chinois par la culture de son esprit, il fut, dit Remusat, l'intermediaire naturel entré la race des opprimes et celle des oppresseurs. » Avec les Mongols, il ne pouvait plaider directement Ja cause de l'humanite : Il n'eut pas ete cntendu. Il s'efforça de leur prouver que la clemence etait dans leur interet, que l'humanite etait encore la meilleure politique. En quoi il touchait juste, car la barbarie des Mongols etait-surtout faite d'ignoranco.

Après la conquetc de la Chine au Nord du Hoangho, en 1226, un general mongol fit observer a Tchinkkiz Khan que ses nouveaux sujets chinois ne lui etaicnt d'aucune utilite « attendu qu'ils etaient inaptes au metier deis armes » et qu'en consequence il vaudrait mieux exterminer toute la population — pres de dix millions d'hommes — afin de tirer au moins parti du sol qui serait converti en paturage pour la cavalerie. L'Empereur Inflexible allait se ranger a cet avis quand Yelou Tchou-tsai se recria : « Il demonstra aux Mongols qui ne s'en doutaicnt point, les avantages qu'on pourrait retirer de contrees fertiles et de sujets industrieux; il exposa qu'en prelevant des impots sur les terres et des droits sur les marchandises, il pourrait etre percu par an 500 mille onces d'argent, 80.000 pieces de soie et 400.000 sacs de grains (1). » Tchinkkiz Khan qui, qucJqucs minutes auparavant, etait sur le point d'envoyer partout l'ordre du massacre, suivit ce nouvel avis : D'un mot Yelou Tchou-tsai avait prevenu Texecution d'effroyables Vepres Chinoises » et empeche la Chine du Nord d'etre transformee en un nouvcau Gobi.

Si du pire bouleversement qu'ait connu l'histoirc est sorti un des regimes les plus intelligents et les plus tolerants qui aient ete, si le *Maudit* et le *Reprove* eut pour successeur a la troisieme generation le Koubila'i tant admire de Marco Polo, c'est sans doute a Yelou Tchou-tsa'i qu'on le dut. Ce grand hommc fut a la fois un honnete homme et un hommc

(1) D'Ohsson, I, 371.

habile (I). Tchinkkiz Khan avait commence la conquete du monde ; Yelou-Tchou-tsai en entreprit l'organisation. Son influence, *deja* considerable du vivant de l'Empereur Inflexible, allait devcnir preponderante sur les sucoesseurs de ce prince.

§ 2. — LES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS DE TCHINKKIZ KHAN

Rggence de Touloul (1227-1229)

Premier partage de l'empire gengiskhanide.

Le *Conquerant du Monde* une fois disparu, qu'allait devcnir la conquete ? Yelou Tchou-tsai qui representait aupres de Tchinkkiz Khan l'esprit administratif chinois, n'avait pu l'empêcher de prooeder au lotisscmnt de son domaine entr ses qualro Ills, «elon la coulume de ses ai'cux. Settlement les aieux de T6moudjine n'avaient eu a se partager que quelques cantons de mauvaisc terre au fond de la steppe mongole. Et rnaintenant e'etait a l'Asie entiere, conquise ou a conquerir, qu'il fallait appliquer ce systeme de primitifs.

Conformement a. la coutume mongole, le patrimoine hereditaire, la prairie de l'Orkhon, de l'Onon et du Keroul&ne, le vieux pays mongol, fut donne, avec la regence provisoire, au plus jeune fils de l'Inflexible, au prince Touloui. Touloui s'installa a Karakoroum, la capitale imperiale, avec les trois conseillers de son pere : Yelou Tchou-tsai le Khitai, Tatakous l'Oigour, et Mahmoud Yelvadj le Musulman, representants des trois partis qui commencaieijt a se disputer la direction des affaires, le parti chinois, le parti vieux-turc (ou vieux mongol), et le parti islamique.

(1) Cf. Deveria, *Notes d'epigraphie mongole-chinoise*^ J. A. 1896, II, 122

Soldat intrepide, ne revant que conquêtes, mais administrates parfaitement nul et ivrogne invetere, Touloui fut un instrument docile entre les mains de ses trois conseillers et particulièrement de Yelou Tchou-tsai.

L'aîné des enfants de Tchinkkiz Khan, Djoudji, était mort avant son père, en son campement de Sarai sur la Volga ; le fils de Djoudji, Batou le Debonnaire, lui succéda dans le gouvernement du *Kiptchak* —, la « prairie » d'Europe, où nomadisaient les tribus turques et finnoises, venues autrefois du réservoir d'hommes asiatique : Cumans de la Russie Meridionale, Bulgares de la Kama, Bachkirs de l'Oural (qui se rattachaient à la race magyare), Kankhli du Tourgai, Khirgizes de la Sibirie Occidentale. Get immense royaume] mongol-russe allait de l'Ukraine à la Mer d'Aral et tenait sous la terreur les principautés slaves du Nord et de l'Ouest. Maître d'aussi vastes possessions, Batou aurait pu jouer un rôle considérable dans l'Empire, sans une tare héréditaire qui annihilait d'avance tous ses efforts : Djoudji, son père, était soupçonné de n'être pas le fils de Tchinkkiz Khan, mais d'être né d'un commerce illégitime entre la femme de l'Empereur Inflexible et un chef tartare. Cette circonstance expliquait le rôle futur interne ou fut toujours mainlevée la bronchie aînée de la famille gengiskhanide.

On a vu que Tchinkkiz Khan avait installé son deuxième fils, Djagatai, à Almalik (Kouldja) sur l'Ili, avec le gouvernement de l'ancien empire Kara-Khitai. Djagatai possédait donc le Turkestan Oriental, avec Ilami, Barkoul, Bichbalik (Goutchen), Tourfan, Karachar, Koutcha, Almalik, Tokmak, Kachgar, Yarkand et Khotan — ; et le Turkestan Occidental, c'est-à-dire la Transoxiane (Signak, Otrar, Benaket, Tachkend, Samarkande et Boukhara), le Ferghana (Khodjend), le Badakchan et la Bactriane (Termed, Balkh, Bamian, Pervane, Talekan et Koundouz) ; c'était, des deux côtes des Monts Tian-chan, le vieux pays ture, le *Turkesian* ; le *Yas-sak* mongol s'y heurtait à l'influence dissolvante de l'Islam, établi depuis le VIII^e siècle en Transoxiane, depuis le X^e siècle en Kachgarie ; c'est pourquoi sans doute Tchinkkiz Khan avait donné cette région à Djagatai, justicier incor-

ruptible, incapable de transiger avec le *Yassak* et particulièrement mal dispose pour tout ce qui était musulman.

Enfin le troisième fils de Tchinkkiz Khan, le prince Ogodai était un gros Mongol, lourdaud, bonasse et ivrogne. Il avait reçu en fief la région du Tarbagatai et de l'Imil, la moins importante des provinces mongoles. Or, il fallait choisir un Empereur, un Khan supreme, Yelou Tchou-tsai, l'habile ministre qui revait de faire de l'Empire Mongol un Empire Chinois, pensa que ce prince bienveillant et bon-homme serait plus docile que tout autre gengiskhanide ou son influence civilisatrice ; Batou était impossible à cause du doute qui planait sur sa naissance. Djagatai était trop redouté, trop peu maniable, trop méticuleux observateur du *Yassak*, trop « vieux-Mongol ». Toulouï n'avait aucune valeur personnelle et demandait le premier qu'on le déchargeât de la régence. À l'instigation de Yelou Tchou-tsai, une *kouriltai* ou assemblée générale des princes mongols se réunissait en 1229 sur les bords du Keroulène et proclama Ogodai empereur.

Règne d'Ogodai (1229-1241):

Influence de Yelou Tchou-tsai

Le règne d'Oyodai fut dominé tout entier par l'influence de Yelou Tchou-tsai. Revêtu de l'effrayant pouvoir de l'Empereur Inflexible, Ogodai restait le prince jovial et élément qu'il avait toujours été, ne profitant de sa toute-puissance que pour boire et s'amuser à sa guise. Au reste les affaires de l'État mongol marchaient toutes seules, par la seule force du *Yassak*, et aussi grâce à l'habileté de Yelou Tchou-tsai sur qui Ogodai se déchargeait des responsabilités de l'État. Yelou Tchou-tsai avait déjà conçu le plan, que Koubilaï devait mener à bien, de capter, de détourner et d'utiliser au profit de la civilisation chinoise l'énorme force mongole. Sous le couvert d'Ogodai, il commença à appliquer ce plan. C'était un curieux spectacle que celui de ces deux hommes si dissemblables de culture et de tempérament, Ogodai, tout à ses beuveries, Yelou Tchou-tsai, tout à ses livres, le

lettre flattant et morigenant l'ivrogne, l'ivrogne docile a son lettre. Au barbare epais qu'etait Ogoda'i, Yelou Tchou-tsai vantait le confucianisme et le mandarinat, les beautés d'une société polie, la gloire du cérémonial, la religion chinoise de l'étiquette. Pour lui permettre d'appliquer ses idées, Ogoda'i le nomma ministre des Finances et gouverneur des provinces chinoises de l'Empire (1). Dans ces importantes fonctions, Yelou Tchou-tsai donna pleinement sa mesure. Il dota l'Empire Mongol des organismes indispensables à tout Etat digne de ce nom. Tchinkkiz Khan avait déjà créé l'ébauche d'une chancellerie impériale. Yelou Tchou-tsai donna à cette institution le développement nécessaire par l'immense étendue de l'Empire, en organisant des bureaux chinois, tibétains, tangoutes, oïgour et pcnsans. Il unifia le sceau de l'Etat, fit créer un service de postes Impériales, partagea les provinces chinoises, jusque-là considérées comme un terrain vague de chasse et de pillage, en départements régulièrement administrés. Il commença à opérer la fusion entre les vainqueurs et les vaincus, et dans ce but, il ouvrit à Pdkin et Ping-yang des écoles pour l'éducation confucéenne des jeunes nobles mongols ; inversement, il attira dans l'administration mongole les Chinois militaires et, fit créer par Ogodaï comme par un *Fils du Ciel* authentique, des mandarins et des docteurs. Il créa même au profit du souverain le plus barbare un budget fixe, que beaucoup de souverains chrétiens lui eussent envie : Ogodaï fut surpris et ravi quand son ministre lui présenta chaque année des ressources régulières, établies conformément à ses prévisions. L'Empire, disait-il à Ogodaï, a été conquis à cheval, mais il ne peut être gouverné à cheval. » C'est à Yelou Tchou-tsai que la vieille Chine bureaucratique et centralisée, dut de ne pas être partagée en *oulous* de guerre. A l'Empire militaire de Tchinkkiz Khan, il substitua peu à peu l'Empire administratif, sachant bien qu'à ce régime, la Chine conquise conquerrait bientôt son sauvage vainqueur.

(1) En même temps que Yelou-Tchoutsai, Ogodaï eut pour ministre le lettré oïgour Tchingkai, qui était nestorien.

Naturellement, toutes ces innovations qui ne tendaient a rieri moins qu'a faire de l'Empire Mongol un Empire Chinois, n'etaient pas sans indisposer les veterans de Tchinkkif Khan. Nombre d'entre eux se plaignaient hautement de ce maudit Chinois qui voulait les frustrer de leur butih et lesait la race imperiale au profit des vaincus. Si bien qu'un jour, ils surprirent la bonne foi d'Ogodai et obtinrent Tarrestation du favori, qui fut mis aux fers. Mais le lendemain Ogoda'i, pris de remords, allait se jeter dans les bras de son ministrc, plus puissant que jamais.

Comme Ta fait remarquer M. Blochet, l'epoque de cet Empereur insignifiant qui, maitre de la moitie de la Chine, des quatre cinquiemes de l'Empire Russe, et de l'Jian, assista inerte a son propre regne, eut une importance exceptionnelle. Le regne d'Ogodai' marqua « un compromis » entre le parti chinois qui voulait faire rentrer l'Empire Mongol dans le cadre historique de l'Empire des Han et des Tang — l'Empire administratif —, et le parti ture qui revait la conquestc du monde « l'Empiro a cheval » —. Ogoclai renonca a la vie nomade et chargea des artistes chinois de lui construire un palais a Karakoroum, « Il resida surtout, dit, M. Blochet, dans sa capitale de POurdon-bnlik, dans ses campements de l'Ormektou et de l'Ongkin, prenant la vie du bon cote, s'amusant le plus possible (I). »

Mais tous ces compromis n'etaient pas une solution. De Get immense Empire qui ne connaissait de loi que la discipline de caserne, qu'allait-on faire ? Un jour ou l'autre, il faudrait se decider, choisir un culte et une culture, s'adaptcr a une des vieilles civilisations historiques des vaincus. Les Mongols chinoises, les Khitai et les Kin rallies pensaient que le Bordjigu&ne n'avait qu'a se proclamer l'heritier des Han et des Tang ; que le trone chinois legitimcrait la conqueste militaire du monde, la consacrerait en droit. Et tous les Boudhistes de Karakoroum de penser ainsi. Au contraire, les Nestoriens, — nombreux parnni les Keraï't, les Na'ïmanes, les Oi'gour et les Karluk —, et les Musulmans qui habitaient

(1) Cf. Blochet, *Introduction & l'histoire des Mongols*, p. 157-160.

l'ancien Empire Kara Khitai, regardaient les uns vers l'Islam, les autres vers la Chretiente. Les Musulmans revaient d'un Empire Mongol rentrant dans le cadre du Khalifat, d'un Grand-Khan devenu l'heritier de Mahomet. Car ce monde mongol, plein de forces elementaires et de formes mal ebauchees, attendait une direction. C'etait un chaos de possibility — tel un univers aux premieres epoques geologiques renfermant en son limon les mille combinaisons de l'avenir.

On pouvait faire du Bordjigoune un Fils du Ciel a la chinoise, selon le rite bouddhique ou confucien : Ce qu'a la Cour d'Ogodaï avaient deja concu Yelou Tchou-tsai' et ses emules, c'etait l'Empire de Koubilai et de la Dynastie Youen. On pouvait faire du Grand-Khan le chevalier d'Allah, — Timour Lenk realisa ce dessein —, ou meme, chose inouie, un Khalife musulman comme Selim et Soliman le Magnifique. Et ce que voulaient les amis de Mahmoud Yelvadji, c'etait bien l'Empire de Timour Lenk, ou mieux l'Empire Ottoman unissant la souverainete turque a la papauté arabe. D'un Khan touranien on pouvait faire aussi un tsar orthodoxe, — ce fut la fortune des Bulgares du Danube —, ou lui donner, comme les Magyars, la couronne catholique de Saint-Etienne. Dans cet ordre d'idees, ce que souhaitaient les Turcs nestoriens d'Almalik ou ceux du pays keraitte, c'etait le reve de Saint-Louis, de Rubruquis, de Plan Carpin : le Khan chretien « le *Pretre Jean* ». Ce fut le systeme de Houlagou, d'Argoun et d'Abaga : les Mongols allies aux Croises, prenant l'Islam a revers, l'etouffant dans un etau entre Tauris et Saint-Jean d'Acre.

Et tout cela etait egalement realisable. Il y avait les elements de tout cela dans la Grande Armee gengiskhanide. Dans cette armee, Nestoriens, Musulmans et Bouddhistes se rendaient obscurément compte que le Bordjigoune etait le maitre de l'Asie et que de sa decision dependait la destinee politique et religieuse de l'univers. Le Mongol allait-il faire l'Asie bouddhiste, ou musulmane, ou nestorienne, et donner la main a la vieille Chine, ou a l'Islam, ou l'Europe? Tandis que dans ses campements de l'Orkhon le bonnasse

Ogodai vidait ses tonnes d'alcool, Tavenir des « Fils de Han (i) » était entre ses mains. Entre ses mains, le sort de la Chretiente et celui de l'Islam. A cette meme epoque, en effet, se livrait en Syrie, la lutte supreme entre l'Orient Latin et les sultans d'Egypte. De quel cote les Conquerants du Monde allaient-ils jeter le poids de leurs escadrons ? lis pouvaient a leur gre, ces guerriers invincibles, dieter d'un mot la solution des Croisades, bouleverser les donnees millenaires de la Question d'Orient, changer pour toujours la face de l'Ancien Continent... Jamais autant d'avenir n'a tenu en suspens dans une periode historique aussi breve.

Il convient d'ajouter que, Bouddhistes, Musulmans ou Chretiens, les Mongols avaient une facon a eux, de temoigner leur attachement a leurs coreligionnaires et rangers. Pour les Bouddhistes, etabliir un Empire Bouddhique, c'etait mettre le siege imperial a Pekin, done conquerir ce qui restait de Chine autonome, pousser a fond la lutte contre les Soung, contre la Corce, contre le Japon, contre le Tibet, contre l'Annam. Pour les gens du *Cheriat*, faire de l'Empire Mongol un grand Etat musulman a la maniere seldjouicide, c'etait soumettre toutes les terres d'Islam, porter la guerre jusqu'à Bagdad, Alep et Damas. Quant aux Latins de Saint-Jean d'Acre, le tres devout chretien Kitboka devait leur apprendre avant peu ce qu'il en coutait de regimber contre le *Yassak*. De sorte qu'en ces amis passagers qui leur arrivaient au galop de la steppe centrale, Chinois, Arabes et Francs ne pouvaient voir que le pire fleau. Saint Louis devait s'entretenir avec les Chretiens mongols sur le ton de confiance apeuree qu'inspiraient a tous les Francs les terribles « *Tartarins* ». Les Musulmans d'Irak allaient recevoir les gens de Houlagou sur des piques. Quant aux Soung de Hang-tcheou, ils etaient edifies d'avance sur ce qu'ils avaient a attendre des Mongols chinois de Yelou Tchou-tsa'i.

Il etait clair, en effet, que plus on conquerrait de provinces chinoises, ou musulmanes, ou chretiennes, plus l'Empire Gengiskhanide aurait de chances d'etre un jour

(1) Nom que se donnent, comme on le sait, les Chinois.

chinois ou musulman ou chretien. Et voila comment le pays des Tang fut couvrt de ruines par les Bouddhistes qui voulaient la capitale mongole a Pekin et le siege de l'Empire universel en Chine, en Mongolie et au Tibet — ; comment la terreur tartare fut dechainee sur la Chretiente par les Turcs nestoriens, de rite syriaque, sortis des eveches de Merv et d'Almalik et qui revaient cependant une grande croisade jaune contre le Khalifat — ; comment enfin le sac de Bagdad fut inconsciemment provoqué par les Turcs musulmans qui voulaient mettre l'Empire a Samarkandc ou a Tauris et convertir les Bordjiguenes comme jadis les Ghaznevides ou les Seldjoucides.

Tres vite, d'ailleurs, il y eut accord tacite. Chaque parti tira de son cote. Le parti chinois de Yelou Tchou-tsai' poursuivit la conquete de la Chine, tandis que les Nestoriens et les Musulmans faisaient decider une expedition en Perse.

Conquete du Royaume Kin par les Mongols.

Durant le regne de Tchinkkiz Khan, les Mongols avaient, comme on Ta vu, enleve aux Kin le Pe-tchi-li, le Chan-toung, le Chan-si et les trois quarts de la province de Chen-si. A l'avfencment du Roi d'Or, Ninkiassou (iaafl), le domaine des Kin etait reduit a la province du Ho-nan. Il est vrai que le Ho-nan, convert au Nord par le Fleuve Jaune, au Nord-Ouest par les forteresses jumelles de Tong-koan et de Po-tcheou (1), a l'Ouest et au Sud par la chaine des Tsinling-chan ou Montagnes Bleues, constituait un camp retranche difficile a reduire. Au reste, les Kin, braves comme tous les Mandchous, exasperes par leurs revers et sachant qu'ils n'avaient aucun quartier a esperer, etaient resolu a se defendre jusqu'au dernier homme.

Pour briser la resistance de l'adversaire, les stratcges mon-

(1) Tong-Koan est situe au grand coude du Fleuve Jaune, a l'extremite orientale du Chen-si. Po-tcheou (autrefois Ho-tchong) est situe en face de Tong-koan, sur la rive opposee du Fleuve Jaune, dans l'angle sud-ouest du Chan-si.

gols resolurent de. l'encercler. Tandis que le Grand-Khan Ogoda'i avec le gros de l'armee mongole attaqua les Kin **par** le Nord, sur la ligne du Hoang-ho, en prenant la forteresse de Po-tcheou qui defendait le passage du fleuve, le prince Touloui recut mission de tourner le Ho-nan par le Sud-Ouest. Avec 30.000 cavaliers d'elite, Touloui partit de la region de Si-ngan, au Chen-si, traversa malgre des difficultes terribles les gorges des Monts Tsin-ling, et apparut a l'improviste parmi les arriere-gardes des Kin, au Sud du Ho-nan. De la, il remonta vers le Nord de la province pour donner la main a Ogodaï qui, ayant force la ligne du Hoang-ho, descendait a sa rencontre. Pris entre les deux armees mongoles, encerclés, se sentant perdus, les Kin se defendirent en desesperes. Ils furent ecrasés sous le nombre et leur dernière armée se fit massacrer plutôt que de se rendre. Cependant leur roi Ninkiasou tenait encore dans Cai-fong, sa capitale. Le general mongol Souboutai, charge du blocus de Cai-fong, reduisit les assieges a une telle famine qu'ils en vinrent a se nourrir de chair humaine. Ninkiasou sortit alors de la ville pour aller tenter la fortune en rase campagne. Apres son depart, les habitants capitulerent (1233). Quant a lui, il se jeta dans la petite place de Jouning, ou il se trouva de **nouveau** assiege. Lorsqu'il vit les Mongols sur la breche, il mit le feu a son palais et se pendit au milieu des flammes. Il n'y avait plus de Roi d'Or, plus de Royaume Kin ; toute la Chine du Nord appartenait aux Mongols (1234). La soumission de la Coree, dont la dynastie fut obligee d'accepter le protectorat mongol, completa ce grand triomphe.

A peine les Mongols eurent-ils conquis sur les Kin la Chine du Nord qu'ils entrerent en conflit avec l'Empire Chinois du Sud (i). Ce furent les Chinois eux-memes qui provoquerent la rupture. Pendant toute la duree de la guerre entre les Mongols et les Kin, ils avaient aide les premiers contre les seconds, dans l'espoir d'obtenir pour eux-memes une partie des depouilles du Roi d'Or. Apres la fin drama-

CD Appelle Empire des *Soung*, du nom de la dynastie regnante.

tique de celui-ci, ils réclamèrent la possession du Ho-nan et, sur le refus des Mongols, essayèrent de s'en emparer. Ce fut la guerre (1235).

De la part de la dynastie des Soung, une telle provocation était un véritable suicide. Alors que toutes les races militaires du vieux monde avaient succombé après l'autre sous les coups des Mongols, c'était folie de croire que le peuple chinois, désaccoutumé depuis longtemps du métier des armes, pourrait leur résister. Le châtiment ne se fit pas attendre. Trois armées mongoles envahirent la Chine Méridionale ; la première entra au Sc-tchouen et prit Tching-tou, chef-lieu de cette province ; la deuxième descendit au Houpe et la troisième attaqua les places du Yang-tse inférieur. — Nous verrons la suite de cette guerre sous le règne des successeurs d'Ogodaï.

Aventures

de Djelaleddin Hangberdi.

Conquête de la Perse et de l'Asie Mineure par les Mongols.

En Iran comme en Chine, une expédition s'imposait. Depuis la mort de Tchinkiz Khan, la domination mongole avait, de ce côté, reculé devant un retour offensif du prince kharezmien Djelaleddin Mangberdi (1).

On a vu qu'après la ruine de sa maison, Djelaleddin, héritier sans terre des Chahs de Kharezm, s'était réfugié dans l'Inde (1221). Le sultan de Delhi, Altamsh, l'accueillit et lui donna sa fille en mariage, mais le prince exilé ne put se tenir longtemps tranquille. Il prit les armes contre son beau-père, qui l'expulsa (1223). Djelaleddin se décida alors à rentrer en Perse. La grande armée mongole s'était éloignée. Engagés en Chine dans une guerre longue et difficile, les Mongols ne portaient plus qu'une attention distraite aux

(1) Cf. El-Nesawi, trad. Houdas, *Vie de Djelal ed-Din Mankobirti*, p., 1801.

affaires de l'Iran. L'heure semblait propice pour tenter une restauration kharezmienne.

Le retour de Djelaleddin, miraculeusement sauvé de la main mongole, excita dans toute la Perse un enthousiasme prodigieux. Les Atabeks turcs du Kirman, du Fars et de Flrak Adjemi qui trouvaient en lui un splendide chef de guerre, les bourgeois iraniens de Kirman, de Chiraz, d'Ispahan, de Hamadan et de Rei pour qui ce beau chevalier à demi persan était presque un compatriote, l'acclamerent follement. Il était revenu le prince chevaleresque dont tout l'Orient avait admiré la vaillance et pleuré les malheurs ! Il allait effacer les traces de l'invasion mongole, rendre à l'Iran, à l'Islam leur splendeur passée ! Il mit sa cour à Ispahan, au cœur de la Perse, et déjà l'opinion persane, avec sa mobilité coutumière, s'imaginait que cette restauration était définitive, que la tourmente était finie, que les escadrons mongols ne reviendraient plus...

Djelaleddin, qui ne pouvait partager ces illusions, aurait dû profiter du répit qui lui était laissé pour mettre l'Iran en état de défense. Mais chez ce Turc extraordinaire, le souverain disparaissait devant l'aventurier. Au lieu de se préparer au retour inévitable des Mongols, il entreprit une folle aventure d'équipées contre tous ses voisins. Il guerroya d'abord contre le Khalife de Bagdad (1225), puis il enleva l'Azerbaïdjan à un Atabek local et y transporta sa résidence. De là, il alla faire la guerre aux Géorgiens et piller Tiflis (1226). Il prit ensuite parti dans les querelles qui divisaient en Syrie les sultans ayyoubites et entreprit d'enlever à l'un d'eux la place forte de Hama. Il faisait figure de chevalier errant de l'Islam, promenant son humeur fantasque dans tout l'Orient, charmant d'abord les populations par sa générosité et sa bravoure et les lassant ensuite par son activité brouillonne. À la fin, les deux plus puissants souverains musulmans, Aschraf, sultan ayyoubite de Damas et Kaïkoubad, sultan seldjoucide d'Iconium, se liguèrent contre lui et le vainquirent à Erzerum. Il battait en retraite sur Taurus quand il apprit l'arrivée des Mongols.

Tandis que le dernier des princes kharezmien vivait ce

prodigieux roman de cape et d'épée, le Grand-Khan Ogoda'i avait envoyé en Perse pour en finir avec lui, 20.000 vétérans d'élite sous les ordres de Tchourmaghoun Noian. Quand cette armée, peu nombreuses, mais précédée de l'effroi qui s'attachait au nom mongol, arriva en Irak Adjemi, Djelaleddin proposa aux autres souverains musulmans, Seldjoucides et Eyoubites, de s'unir à lui pour arrêter l'invasion. Mais ces princes qu'il avait tous inquiétés, refusèrent. Il se trouva seul en face des Mongols, perdit la tête et, au lieu de se défendre dans Tauris, prit la fuite, au hasard, vers l'Arran, puis vers le Diarbekir, suivi à la piste par les cavaliers ennemis qui avaient mission de rapporter sa tête. Comme il se cachait dans un village du Kurdistan, un montagnard l'assassina sans le reconnaître (1231).

Les Mongols, délivrés de leur insaisissable adversaire, saccagèrent à loisir l'Azerbaïdjan, la Grande Arménie, le Kurdistan, le Diarbekir et la Mésopotamie septentrionale. « Si grand était l'effroi de tous les cœurs qu'un seul cavalier mongol entra dans un village très peuplé du Kurdistan et se mit à tuer les habitants les uns après les autres sans que personne osât se défendre. Un Mongol, n'ayant aucune arme et voulant tuer un individu qu'il avait fuit prisonnier, lui ordonna de se coucher à terre, alla chercher son sabre et revint sans que le malheureux eût osé bouger. » Une autre fois, en Mésopotamie, un cavalier mongol isolé, ayant rencontré un groupe de Musulmans, leur enjoignit de se lier entre eux pour être décapités. L'un d'eux proposa aux autres de se jeter sur leur agresseur et de le massacrer. « Nous avons trop peur, répondirent-ils » — et ils attendirent la mort (1).

Aucune armée organisée, chrétienne ou musulmane, ne résistait aux Mongols. De l'Azerbaïdjan, ils remonterent en Géorgie. La chevalerie géorgienne fut taillée en pièces. Les fortes résidences de la montagne, Ani, Kars, Tiflis, succombèrent en quelques mois et la reine de Géorgie, Rouzoudan, dut s'enfuir sur la côte de la Mer Noire, tandis que son pays

(1) D'Ohsson, III, 70.

etait transforme en protectorat mongol (1239) (1). Le puissant royaume seldjoucide d'Anatolie ou Sultanat d'Iconium ne tarda guere. a subir le meme sort. En 1243, le general mongol Baidjou (ou Bartehou), place par le Grand-Khan a la tete de l'armee de Perse, detruisit a la bataille d'Akch6her ou Akschar, pres d'Erzindjian, l'armee du sultan seldjoucide Kaikhosrau II. Ce fut la fin de l'indépendance des Seldjoucides. Les Mongols prirent Sivas, Kaisarieh et atteignirent Iconium ou s'etait refugie Kaikhosrau. Le yaincu ne sauva son trone qu'en se reconnaissant le sujet du Grand-Khan. L'Asie Mineure turque devint ainsi une dependance de l'Empire Mongol. Seul de tous les princes de cette region, l'habile roi d'Armenie (2), Hethoum I^{er} sut se concilier l'amitie des enyahisseurs. Il se rendit aupres du general mongol Baidjou, conclut avec lui une alliance etroite et reussit a faire des fleaux de l'Asie les protecteurs de son royaume (3).

Conquete de la Russie par les Mongols.

Invasion de la Pologne et de la Hongrie,

Tandiy qu'Ogodai' commençait la conquête de la Chine Meridionale et que ses lieutenants enlevaient la Perse aux derniers Kharezmiches, les autres princes gengiskhanides conduisaient a travers l'Europe Orientale une formidable expedition qui subjuguait la Russie, la Pologne, la Hongrie et amenait les Mongols aux portes de Vienne (1238-1241).

Le chef nominal de cette expedition fut le Khan de Kiptchak, Batou, place par le Grand-Khan Ogodai a la tete des

(1) En 1247, les Mongols partagerent la Georgie entre le fils de Rouzoudan, David Narin, qui eut l'Imeretie, et le neveu de cette reine, David Lacha qui eut le Karthli (pays de Tiflis). Cette division se perpetua jusqu'au XIX^e siecle.

(2) Il s'agit du Royaume de Petite Armenie, c'est-a-dire de la Cilicie.

(3) Cf. Dulaurier, *Les Mongols d'apres les historiens arme'niens*, J. A. 1858, I, 463.

forces mongoles : aussi bien Batou etait-il le plus directement interesse dans cette affaire, puisqu'il s'agissait en l'espece d'accroitre jusqu'a la Vistula et a la Theiss son patrimoine de la Volga. Avec Batou prirent part a cette campagne les repr6sentrants de toutes les branches de la famille gengiskhanide : Gouyouk, fils et Kaidou, petit-fils d'Ogodai, Meungke, fils de Touloui, Bouri et Baidar, fils de Djagatai. Le chef reel des operations etait le vieux stratege mongol Souboutai, qu'Ogodai avait donne comme mentor a Batou, et qui, apres avoir dans sa jeunesse conquis la Chine du Nord et la Perse, venait sur ses vieux jours soumettre l'Europe.

Batou disposait d'environ 120.000 a 150.000 cavaliers, venus de tous les points de l'Asie Septentrionale, depuis la Coree jusqu'a la Volga, depuis le Baikal jusqu'a l'Amou-Daria, — masse enorme pour l'epoque et que Souboutai allait faire manoeuvrer avec une impeccable science. La concentration de cette armee, s'opera sur la Volga inferieure, a la fin de l'annee 1236. La campagne s'ouvrit par la soumission de ce qui restait de Bachkirs, de Bulgares et de Cumans (1) entre les Monts Oural et la Grim-ee (1237). Ce fut ensuite le tour des principality russes. Avec leur legere de Slaves et leurs incurables divisions, les princes russes firent le jeu des envahisseurs, leur defaite de la Kalka, en 1223, ne leur avait ete d'aucun enseignement. Us affrontèrent, d'ailleurs Souboutai qui les delruisit les uns apres les autres. Le prince de Riazan fut vaincu et tue a la bataille de Kolomna sur la riviere Oka et le prince de Souzdalie a la bataille de la Sita (4 mars 1238). Les Mongols incendierent Riazan, Vladimir, Souzdal, Tver et Moscou. L'eloignement sauva Novgorod, mais il s'en fallut de bien peu que les escadrons partis de Chine n'atteignissent les bords de la Baltique. Les Mongols se rabattirent sur l'Ukraine ou ils detruisirent Kiev (1240). Pour plus de deux siecles (1238-1481) la Russie etait ployee sous le joug mongol.

(1) Sur la soumission des Cumans, voir Pelliot, *A propos des Comans*, J. A. avril-juin 1920, p. 165. Pour la bibliographie des expeditions mongoles en Europe, cf. *infra* p. 159.

Après avoir subjugué la Russie, les Mongols divisèrent leurs forces pour attaquer la Pologne et la Hongrie. Baidar et Kai'dou envahirent la Pologne, tandis que Batou et Souboutai envahissaient la Hongrie.

Du côté de la Pologne, les Mongols prirent Lublin, Sandomir, et écrasèrent l'armée polonaise à la bataille de Sztydlow le 18 mars 1241. Baidar et Kai'dou entrèrent dans Cracovie en flammes, passèrent l'Oder à Ratibor et pénétrèrent dans la Silesie, province qui formait alors un duché polonais autonome. Le duc Henri de Silesie se porta à leur rencontre avec les barons allemands voisins et les Chevaliers Teutoniques. La bataille se livra près de Liegnitz sur la Katzbach le 9 avril 1241. Ce fut pour les Polonais et les Teutoniques un effroyable désastre. Baidar et Kai'dou entrèrent à Breslau, saccagèrent la Basse Silesie et poussèrent leurs ravages jusqu'aux confins du Brandebourg et de la Saxe. Ils descendirent ensuite en Moravie et allèrent sur la Theiss opérer leur jonction avec les autres commandants d'armées mongoles qui convergèrent tous de l'Ukraine vers la plaine hongroise : Sheibane qui arrivait par la Wolhynie, Batou et Souboutai par la Galicie Orientale, Kadane et Bouri par la Moldavie et la Transylvanie. Souboutai présida avec une maîtrise supérieure au regroupement de ces différentes armées. Dès qu'il eut sous la main un effectif suffisant, il livra bataille aux Hongrois. Le lieu de la rencontre fut la lande de Mohi, sur les bords du Sajo, près de Miskolcz (11 avril 1241). Toute la chevalerie hongroise resta sur le terrain. Batou et Souboutai prirent Pest, passèrent le Danube sur la glace le Noël de 1241, et enlevèrent d'assaut Gran, au grand coude du fleuve. Le roi de Hongrie, Bela IV prit la fuite dans la direction de l'Adriatique. Kadane, lancé à sa poursuite, poussa un raid de cavalerie vers la côte dalmate : les cavaliers venus de Chine pénétrèrent en Autriche jusqu'aux portes de Vienne, en Venetie jusqu'à Udine et atteignirent en Dalmatie Spalato et Raguse. Pendant près d'un an, la Hongrie ne fut qu'une province mongole.

Les Mongols procédèrent en Hongrie tout autrement qu'en Moscovie ou en Pologne. C'est que le peuple hongrois appar-

tenait a la famille des races ouralo-altaïques et, de ce fait, d'après le testament de Tchinkkiz Khan, pouvait être admis de droit dans le sein de la grande nation turco-mongole. Il e'en fallut de bien peu que la Hongrie ne subit alors le sort de la Russie méridionale, qu'elle ne format un nouvel *oulous*, un apanage de guerre, pour quelque prince gengiskhanidq (1).

Batou était aux portes de Vienne, en Autriche (2), quand il apprit que là-bas, dans la steppe, a Karakoroum, le Grand-Khan Ogodai venait de mourir. Cette mort changea le cours de l'histoire. Elle arrêta les Mongols dans leur marche vers l'Occident et sauva le monde germanique d'une catastrophe sans nom. Les intrigues de la succession impériale rappelaient les chefs de l'armée en Asie. Souboutai et Batou renoncèrent a leur projet d'invasion en Allemagne : *Aspernabantur Teutonium expugnare*. Ils évacuèrent en bon ordre la Hongrie et renoncèrent au Kiptchak.

Regence de Tourakina

(1241-1246)

et règne de Gouyouk

(1246-1248)

A Karakoroum, autour de la succession impériale, toutes les intrigues se nouaient. La veuve du Khan défunt, l'énergique Tourakina manœuvrait pour maintenir le sceptre dans la maison d'Ogodai et, parmi les Ogodaïdes, au prince Gouyouk. De Theritier de Djoudji, de ce Batou dont on avait fait un Khan de Kiptchak, c'est-à-dire le maître de l'Europe, il était moins question que jamais : Batou était impopulaire. Dans sa rancune contre Tourakina, il s'efforça de retarder la réunion du *kouriltai*, ou, inévitablement, la vieille

(1) Remarquons que, la terre hongroise semblait destinée par toute son histoire à devenir touranienne. Avant de tomber au pouvoir des Mongols, elle avait déjà été occupée par les Huns, puis par les Avars, les Bulgares et les Magyars, tous peuples venus de la steppe asiatique. Plus tard elle subit pendant près de deux siècles la domination ottomane. Cf. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 376.

(2) A. Klosterneuburg.

khatoun ferait couronner Gouyouk. Tourakina ne s'en emut point. Pendant cinq années, à Karakoroum, elle gouverna l'Empire. En 1246, jugeant le terrain suffisamment préparé pour la sélection de son fils, elle convoqua un *kouriltai* sur les bords du Lac Geuka, en Mongolie. Batou, toujours opposé à la regente, se contenta d'envoyer à sa place son vassal, le grand-duc de Russie Iaroslav. En revanche, les maisons d'Ogodaï, de Djagataï et de Toulouï vinrent au grand complet. Et tous les vassaux de l'immense Empire arrivèrent à leur tour : le grand-duc de Russie, déjà mentionné ; David Y, roi de Georgie ; Kilidj-Arslan IV, sultan d'Iconium ; vingt autres encore. Ceux qui ne purent faire le voyage eux-mêmes se firent représenter : le roi d'Arménie, Héthoum I^{er}, par son propre frère, le connétable Sempad ; les *Atabek* du Kirman, du Fars et de Mossoul, par des serviteurs chargés de présents. Même les ennemis naturels des Mongols, comme le Khalife de Bagdad, et le Grand-Maître des Assassins du Mazenderan jugèrent prudent d'envoyer des ambassadeurs au *kouriltai*,

Il n'est pas jusqu'au Pape Innocent IV qui n'ait été représenté : L'année précédente, l'année-là avait envoyé deux missions chez les Mongols : l'une, conduite par le dominicain Anselme de Lombardie, se rendit en Perse, auprès de Baïdjou qui commandait l'armée mongole de ce pays ; l'autre qui comprenait les deux franciscains *Plan Carpin* et Benoit de Pologne, devait aller dans la Russie Méridionale trouver Batou, khan de Kiptchak. Plan Carpin, parti de Lyon le 16 avril 1245, traversa l'Allemagne, la Pologne, où il acheta des fourrures destinées au khan, puis la Moscovie où il fut reçu par le grand-duc régnant, et atteignit enfin la Cour de Batou, à Sarai, sur la basse Volga. Batou invita Plan Carpin à se rendre en Mongolie. L'intépide franciscain franchit donc la Volga et l'Oural et, par Otrar sur le Syr Daria, l'Ili et l'Imil (I), parvint à Karakoroum à temps pour assister au *kouriltai*. Il put y couder les représentants de tous

(1) Plan Carpin revint en Europe par le même itinéraire. Il était de retour à Avignon en 1247.

les cultes et de toutes les sectes, depuis les mollahs sunnites de Transoxiane, et les Ismaéliens de Perse, jusqu'aux lamas tibétains et aux bonzes chinois, sans compter les popes russes et les prêtres nestoriciens d'Almalik : Une bourgade de bois,, perdue là-haut dans la steppe mongole, entre l'Altai sauvage et le Gobi inhospitalier, était devenue la capitale du vieux monde...

Devant cette foule innombrable, venue des quatre coins de l'Asie, le *kouriltai* se déroula avec la pompe barbare en usage dans ce genre d'assemblées. Comme il était prévu, la regente Tourakina y fit nommer Empereur le fils qu'elle avait en l'Ogodaï, le prince *Gouyouk* (1246).

Le nouveau maître du monde ne ressemblait guère à son prédécesseur. Loin de prendre modèle sur le bonnaire Ogodaï, c'est son grand-aïeul, c'est Tchinkiz Khan lui-même qu'il entendait continuer. Aussi bien retrouvait-on chez Gouyouk quelque chose de la rigueur et aussi de la majesté de l'Empereur Inflexible. Scrupuleux observateur du *Yassak*, de la discipline mongole, il faisait « sur sa chapelle, trembler jusqu'à son entourage. C'est qu'il avait la conception la plus haute de ce que devait être aux mains des Geriakhnids, l'Empire du Monde. Ce Mongol du XIII^e siècle professait sur la monarchie universelle les éternels principes que plus tard Charles-Quint. N'avait-il pas fait graver sur son sceau, cette devise : « Dieu au ciel et sur la terre Gouyouk, Khan par la puissance de Dieu et Empereur de tous les hommes 1 »

Au point de vue religieux, Gouyouk était comme tout le parti vieux-mongol, particulièrement favorable au Nestorianisme. Sa mère Tourakina était nestorienne. Lui-même prit pour ministres deux nestoriciens, Tchingkai' (1) et Koudak ou Kadak, — ce dernier étant son ancien précepteur. Plan Garpin atteste que les prêtres nestoriciens célébraient chaque jour la messe dans la tente de Gouyouk. On prêtait même à ce prince l'intention de recevoir le baptême. Allegation

(1) Sur Tchingkai, cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et Extrême-Orient* Toung pao, 1914, p. 628.

evidemment exageree, car il temoignait une favour analogue aux Bouddhistes et avait toujours aupres de lui deux lamas tibetains, Namo et Ouatotchi. Cependant, il convient de remarquer que les sympathies de Gouyouk pour les Chretiens se traduisirent dans sa politique exterieure. Il accueillit notamment avec egards le connetable Sempad envoye par le roi d'Armenie Hethoum I^{er} et lui octroya, pour les montrer a Baidjou, general qui commandait l'armee mongole de Perse, des lettres-patentes en faveur de l'Eglise armenienne.

L'accord conclu avec ses vassaux armeniens, — accord dirigé de toute évidence contre les Musulmans de Syrie —, prouve que Gouyouk ne perdait pas de vue la conquête du monde. Mais avant qu'il ait rien pu entreprendre de ce côté, une tâche "plus pressante semble avoir relégué son attention : l'unification intérieure de l'Empire Mongol. « Tout en restant, dit M. Blochet, fidèle au Testament de Tchinkiz Khan qui enjoignait à ses successeurs de poursuivre la conquête de l'Asie et de l'Europe, Gouyouk allait inaugurer une nouvelle politique de rassemblement de l'Empire morcelé entre les princes des quatre *ouloûs* (i). » Ce monarque clairvoyant, semble), en effet, avoir deviné un fait qui devait échapper à tous ses successeurs, comme il avait échappé à son prédécesseur Ogodaï et à Tchinkiz Khan lui-même : C'est que ce dernier, en créant pour ses quatre fils, dans le sein de son Empire, quatre grands fiefs ou *ouloûs* héréditaires, avait préparé plus ou moins longue échéance, la disparition de ce même Empire et son partage en quatre royaumes mongols indépendants. Bien décidé à maintenir dans son intégrité l'Empire de son aïeul, Gouyouk résolut pour cela de faire cesser l'espèce d'autonomie dont commençaient à jouir les chefs des *ouloûs* mongols. Il s'en prit naturellement d'abord au prince Batou, khan de Kiptchak (Russie mongole) qui s'était montré l'ennemi constant de sa maison. Ayant rassemblé une puissante armée, Gouyouk se mit donc en marche pour aller reprendre à Batou son apanage. Il était arrivé à sept journées de Bichbalik (Goutchen), lors-

qu'il mourut subitement. Sa mort mit fin a sa tentative de centralisation — qui ne fut reprise par personne — et imprima une direction nouvelle a l'histoire du peuple mongol

Chute de la Haison d'Ogodai.

A la mort de Gouyouk, le peuple mongol etait encore indecis sur la route ou il s'engagerait. Trois solutions etaient possibles : « L'Empereur a Karakorouiri, dans la Maison d'Ogodai, l'Empire qu'on gouverne a cheval ; l'Empire a Boukhara ou a Almalik, avec un Yelvadj pour ministre, un grand pontiff musulman a Boukhara, un patriarche nestorien a Almalik pour assesseurs ; l'Empire en Chine, tenant les autres pour vassaux avec le pape bouddhiste a Lhassa (i). » Ogodai*, sous l'influence de Yelou Tchou-tsai avait, a la fin de sa vie, incline vers la derniere solution, la solution chinoise. Gouyouk etait revenu a la premiere, celle du parti vieux-mongol. S'il avait vecu, il est probable que l'Empire Mongol, au lieu de se denationaliser, fut demeure fidele au Yassah de Tchinkkiz Khan, en demandant, ses Elements de culture seulement aux nestoriens turcs et aux lettres ouïgours et, par leur intermediaire, aux Occidentaux. Mais Gouyouk mourut au bout de quelques mois de regne, et le sort du monde fut remis en question.

Gouyouk une fois disparu, sa veuve, Ogoul Gaimich, prit selon l'usage; la regence a Karakorum. Elle comptait assurer le tronc a un des neveux de Gouyouk, au prince Shiremeun, petit-fils et heritier legitime d'Ogodai. Mais a cote d'elle, une autre princesse mongole, plus adroite et plus intelligente qu'elle, la chreienne Serkouteni (2), veuve de Toulouï", avait forme le projet de faire passer l'Empire dans sa maison. Les quatre fils que Serkouteni avait eus de Tou-

(1) Cahun, *Introduction a l'Histoire de l'Asie*, p. 339.

(2) Serkouteni etait fille de Djakambou, frere du Ouang khan Togroul, dernier roi des Kerait. C'etait donc la niece authentique du fameux *Pitre Jean*. Elle fut entree dans l'Eglise de la Croix, a Kantcheou, au Kansou.

loui, — Meungke (ou Mangou), Koubilai, Houlagou et Arik-Boka —, étaient au point de vue intellectuel les plus remarquables des princes gengiskhanides. Serkouteni manœuvra habilement pour assurer la couronne à l'aîné, Meungke. Pour cela elle n'eut qu'à exploiter le mécontentement que la politique centralisatrice de Gouyouk avait produit chez les chefs des autres maisons gengiskhanides. Cette politique qui, on Ta vu, ne tendait à rien moins qu'à dépouiller ceux-ci de leurs apanages, avait ruiné auprès d'eux la popularité dont jouissait auparavant la maison d'Ogodaï. Le plus mécontent était naturellement le khan de Kiptchak, Batou, que Gouyouk avait voulu dépouiller le premier. Sauvé d'une catastrophe par la mort subite de Gouyouk, Batou donna libre cours à son ressentiment en se mettant à la tête du parti opposé aux Ogodaïdes. Son manque de talent et la naissance illégitime de son père, ne lui permettaient pas de briguer le trône pour lui-même. Il s'entendit donc avec la princesse Serkouteni et porta son choix sur Meungke qui, depuis leur expédition commune en Russie en 1237, était devenu son ami personnel. Serkouteni avait pour elle son génie politique, sa popularité, l'appui des Turcs nestoriens et aussi du parti chinois. Batou avait une des meilleures armées mongoles. Aussi l'affaire fut-elle rapidement enlevée. Tandis qu'à Karakorum la régente Ogoul Gaimich se grisait de sa toute-puissance, Batou s'avance vers l'Asie Centrale à la tête de ses troupes et convoqua les princes mongols à un *kouriltai* qui se réunit en 1251 près des monts Alatau, au Nord de l'Ili. Ogoul Gaimich y fut mandée ainsi que les représentants de la Maison d'Ogodaï, Shiremeun et Kaidou, mais sachant bien qu'ils y seraient en état d'infériorité aucun d'eux n'osa s'y rendre. En leur absence, Batou et Serkouteni firent proclamer *Meunki* empereur.

Meungke et Batou se rendirent ensuite avec leur armée à Karakorum où ils réunirent un second *kouriltai* qui confirma les décisions du précédent. Meungke, reconnu par tous comme khan suprême, s'avance triomphalement jusqu'à la prairie du Keroulfène où Tchinkkiz Khan avait vu le jour (1251).

La lignee d'Ogodai ne se laissa pas frustrer sans lutte par celle de Touloui. Kaidou et la princesse Ogoul Gai'mich organiserent un complot pour assassiner Meungke et proclamer a sa place Shiremeun. Mais leurs projets furent decouverts et Meungke se livra contre eux a une repression terrible. Il fit noyer Ogoul Gai'mich, « femme plus vile qu'une chienne », disait-il quelque temps apres au moine Rubruquis. Le pretendant, Shiremeun, qui n'avait joue dans tout ce drame qu'un role assez efface, fut exile a Bichbalik (1), puis noye lui aussi pour plus de surete. On n'osa faire perir Kaidou que protegeait le souvenir de ses exploits en Allemagne et en Hongrie. On lui laissa meme un fief a Almalik (2) dans la province de l'Ili, — maigre compensation pour qui perdait l'empire du monde. Jamais la maison d'Ogodai, malgre ses efforts desesperes, malgre les talents et l'indomptable energie de Kaidou, ne se releva de sa chute.

Régne de Meungke

(1251-1257)

Sa politique.

La chute de la Maison d'Ogodai et l'avenement ou, comme on Ta dit, l'usurpation de la Maison de Touloui, representee par Meungke, eurent les consequences les plus graves pour la revolution posterieure de l'Empire Mongol. « L'usurpation de la famille de Touloui, ecrit M. Blochet, eut pour resultat de denationaliser l'Empire, et de substituer a la lignee des chefs Bordjiguenes une dynastie de Fils du Ciel. Meungke fut le dernier grand-khan mongol. Son frere Koubilai qui regna apres lui, fut un Empereur purtement chinois (3). »

Il convient d'ailleurs d'insister sur ce fait, que la revolution dont il s'agit, precipitee a dessein par les successeurs de Meungke, fut a peine ebauchee par ce prince. Si, comme

(1) Goutchen, dans la region du lac Barkoul.

(2) Almalik est la ville actuelle de Kouldja.

(3) Blochet, *Introduction a l'histoire des Mongols*, p. 176.

le dit M. Blochet, Meungke fut le dernier des Mongols, il n'en reeta pas moins un Mongol aussi authentique, aussi pur de tout alliage quei Gouyouk et Tchinkkiz Khan eux-mêmes. Pour lui comme pour eux, le *Yassak* hereditaire oonstituait la base de l'Etat. *Inflexible* comme eux, il erigeait la severite en systeme de gouvernement Son rigorisme financier, sa rudesse de justicier rappelaient son predecesseur immediat et son ai'eul. Mais parce que ses lumieres etaient superieures a celles de Tchinkkiz Khan et de Gouyouk, parce que son intelligence plus vaste ou mieux avertie apercevait des horizons qu'ils n'avaient point soupbonnes, il commença a apparaitre dans le monde comme le chef d'une grande puissance civilisee.

Avant lui, dit M. Blochet, en dehors des grands raids poursuivis d'une seule traite, d'un bout a l'autre de l'Asie, « la vie des khans mongols se passait a aller de leur yourte d'hiver a leur campement d'ete, sous leur tente de feutre noir ». Meungke le premier montra du gout pour les choses de l'esprit. Il fit rediger, a l'usage des bureaux de Karakorum un vocabulaire persan, oigour, tangoute et chinois et manda en Mongolie des savants iraniens. Tout compte fait, ce fut le plus grand des souverains mongols. « S'il n'avait pas une culture comparable a celle de Koubilai, qui s'etait fait initier par le lettre chinois Yao-tchou et qui s'entoura de Chinois distingues, Meungke n'avait pas, comme son frere, abdique le caractere de sa race. — Si Koubilai, le Grand-Khan de Marco Polo, fut un souverain plus imposant et plus imperial que Meungke, c'est qu'il fut soutenu dans son rdle par la majeste de Fils du Ciel et qu'il trouva en Chine une civilisation millenaire qu'il n'eut qu'a adopter pour devenir le successeur legitime des dynasties chinoises. » (i).

Ni Meungke ni ses freres Koubilai et Houlagou ne tenaient leurs talents de leur pere Toulouï, soudard ivrogne et de pou de sens. Leur genie politique, comme leur trône, ils le devaient a leur rhfere, Serkouteni, la nestorienne. Cette

adroite princessc avait su s'attacher les chefs de tous les partis mongols. Les Nestoriens, naturellement, lui etaient tous d6voues et leurs eveques la soutqnaient de toute leur influence. Mais elle s'etait attire aussi par ses frequentes liberalites la reconnaissance dos lamas bouddhistes et des mollahs musulmans. Elle transmit a ses fils ses principes de sagesse politique et de haute tolerance religieuse. A son exemple, Meungke s'entoura a la fois de pretres neistoricns (1), de lamas bouddhistes, de Taoistes et de Musulmans, en tenant la balance egale entre les differents clerges. « Toutes ces religions, disait-il a Rubruquis, sont comme les cinq doigts d'une meme main. » Sans vouloir se prononcer entre elles, il s'interessait k leurs controverses. En 1254, il assista a une conference contradictoire entre le lama bouddhiste Namo et le pretre taoiste Li Tche-tchang. En 1256 un concile bouddhique se reunit a sa cour, a la Sira-Ordo, au Sud de Karakoroum. Meungke regut les Peres du Concile et les harangua. Modifiant en cette circonstance les termes de la comparaison dont il s'etait servi avec Rubruquis, il laissa deviner de quel cote allaient ses preferences : « La doctrine bouddhique, dit-il, est semblable a la paume de la main. Les autres religions en sont comme les cinq doigts (2) ». En 1258 une nouvelle conference religieuse se reunit a Chang-tou sous la protection de Koubilai, frere de Meungke. Les bouddhistes, presides par Namo et Pagspa, y triompherent des Tao'istes, a la grande satisfaction de Koubilai" qui elail deja acquis a la doctrine de Qakyaiiouni (3).

Si Meungke favorisait egalement toutes les religions, il entendait les utiliser toutes a ses fins politiques. Dans ce but, il imposa a chacune d'elles un chef de son choix. C'est ainsi qu'en 1251 il donna pour metropolitans aux Bouddhistes chinois le bonze Kai Youen (ou Hai' Yuen) et aux Taois-

(1) Le principal minislrc de Meungke etait un nestorien, le keraite Bolgal. Cf. Pelliot, *Chretiens d'Asie Centrale et d'Extreme-Orient* (Toung pao, 1914, p. 629).

(2) Chavannes, *Inscriptions et pieces de chancellerie chinoises de l'epoque mongole*, Toung pao, serie II, vol. V, 1904, p. 383.

(3) Bazin, *Recherches sur... les ordres religieux chinois*, Journal Asiatique, 1856, II, 138.

tes le pretre Li Tehe-tchang. Il crea meme en 125a pour toute l'Eglise bouddhique une sorte de papaute dont le premier titulaire fut le lama tibetain Namou. Enfin, il chargea le musulman Masoud Yelvadj, fils de Mahmoud Yelvadj, de gouverner les populations islamisees de la Transoxiane : Avec leur sens inné de l'ordre et de la discipline, les Mongols enrégimentaient jusqu'a la religion.

Heungke et le monde

Chretien :

Missions de Rubruquis et du roi Hethoum.

Sous le *regne* de Meungke, les relations commencerent a devenir plus frequentes entre les Mongols et les Occidentaux. La mission de *Plan Carpin* a Karakoroum, sous le regne de Gouyouk, avait ouvert les voies (1245-1247). Durant la Croisade de Saint Louis, un nestorien qui se disait envoys par le commandant de l'armee mongole de Perse, vint trouver le roi de France a Nicosie, en Chypre. Saint Louis depecha aussitot en Mongolie trois dominicains, frere Andre de Longjumeau, Jean de Carcassonne et Cuillaume qui quitterent Nicosie le 37 Janvier 1248 et parvinrent au commencement de l'annee suivante a Karakoroum ou ils recurent un bon accueil de la regente Ogoul Cai'mich, Andre de Longjumeau revint en Palestine en 1251 et y rendit compte de sa mission a Saint Louis. Deux ans apres, Saint Louis envoya en Mongolie un nouvel ambassadeur, le cordelier *Rubruquis* (1).

Rubruquis, parti de Constantinople le 7 mai 1253, lit voile vers la Crimée et se rendit de la a Sarai sur la Volga, residence du Khan de Kiptchak, Balou. Il trouva les Mongols parfaitement informes des choses de l'Europe : Rubruquis ayant parle de l'Empereur d'Allemagne comme du premier souverain de la Chretiente, un des officiers de Sartak,

(1) Cf. Rubrouck, *Recit du voyage de Rubrouck*, trad. Backer, P. 1877 (et *Recueil de voyages et memoires de la Societe de Geographie de Paris*, 1839).

fils de Batou, lui fit remarquer que le premier rôle était maintenant passé au Roi de France. Ce Sartak était un protecteur du Christianisme : on le disait même baptisé. Batou questionna son hôte sur la Croisade de Saint Louis ; c'est justement parce qu'il comprenait la valeur d'une alliance avec le Roi de France qu'il envoya Rubruquis & la cour de Meungke. L'intépide cordelier franchit l'Oural, passa par Talas, Belghassoun, Tokmak, les villes d'Ili et d'Imil, et parvint enfin à Karakorum, où il fut reçu par Meungke, le 4 Janvier 1254. Meungke, personnellement bien disposé pour les Chrétiens, traita Rubruquis avec honneur. Il le convia à une conférence contradictoire avec les lamas bouddhistes et les prêtres musulmans, et se montra fort sympathique à sa prédication. Mais le Grand-Khan était moins tolérant sur le terrain politique. Il chargea Rubruquis d'aller réclamer de sa part la soumission du Roi de France et des autres chefs de la Chrétienté. Rubruquis passa cinq mois auprès de lui, à Karakorum, au milieu de la cour la plus cosmopolite qu'on put rêver : Il y avait là les ambassadeurs du khalife de Bagdad, des princes indiens, des princes russes, du baileus de Nicee. Rubruquis y trouva même un orfèvre parisien, nommé Cuillaunie Boucher, une Lorraine, un duc de Metz, et un évêque normand, natif des environs de Rouen. L'envoyé de Saint Louis quitta la Mongolie en juillet de l'année, porteur d'une lettre de Meungke pour le maître, écrite en caractères ouïgours. Il rentra par le Kiptchak à Saint-Jean-d'Acre où il arriva le 15 août 1255.

À peine Rubruquis était-il parti qu'une autre ambassade chrétienne arrivait auprès de Meungke, celle du Roi d'Arménie Héthoum I^{er}. En 1253, Héthoum s'était rendu à Kars, auprès de Baidjou, commandant de l'armée mongole de Perse. De là, par le pas de Derbend, il alla à Saraï sur les bords de la Volga où résidaient le Khan de Kiptchak, Batou, et son fils Sartak. Ces deux princes lui firent le meilleur accueil et lui donnèrent escorte pour aller à Karakorum auprès de Meungke (1254) (1). Héthoum se reconnut vassal de Meungke

(1) Cf. Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, J. A. 1858, I, 463.

et conclut avec lui une alliance perpeuelle. Il resta cinquante jours a Karakoroum, et durant tout ce temps, il ne dut pas manquer d'entretenir le Grand-Khan de leur lutte commune contre les Musulmans. Lorsqu'il rentra chez lui, il rapportait des lettres patentes en faveur des Chretiens de la Grande Armenie et surtout la promesse d'une intervention prochaine des Mongols contre l'Islam (1255) Cette promesse ne fut pas vaine. Quelques mois apres, l'expedition annoncee se mettait en marche pour la Perse.

Expeditions de Houlagou
en Perse
et de Koubilal en Chine.

Depuis la chute de Djelaleddin Mangberdi, les Mongols n'avaient pris aucune decision au sujet de la Perse. Ce grand pays n'avait d'autre gouvernement que celui des generaux envoyes de Karakoroum pour telle ou telle operation limitee et changes sans cesse suivant le caprice du Grand-Khan. Il etait temps que cette anarchie prit fin et qu'un regime stable fut organise. D'autre part si les Mongols avaient conquis l'Iran proprement dit, les « Assassins », cette dangereuse secte d'anarchistes musulmans, restaient toujours puissants au Mazenderan, le Khalife Abbasside conservait Bagdad et l'Irak Arabi, et les Mamelouks de Syrie interceptaient les communications entre l'Asie Centrale et l'Orient Latin : Une expedition s'imposait. Moungke en chargea son deuxieme frere, Houlagou, avec mission d'achever la conquete de la Perse, de detruire les Assassins et le Khalifat et de donner la main aux Croises et aux Armeniens du cote de la Syrie. Cette expedition atteignit tous ses objectifs. Ainsi que nous le verrons plus loin, Houlagou extermina les Assassins en 1257 et prit Bagdad le 12 fevrier 1258. Le khalifat abbasside une fois supprime, il fonda en Perse une dynastie mongole particuliere qui, conformement aux plans de Moungke, fut pendant toute la fin du XIII^e siecle,allee de la Chretiente contre les Musulmans.

Le parti turc-nestorien, le parti kerait et nalmane avait

satisfaction. Restait à contenter le parti bouddhiste et chinois qui tendait à faire entrer l'Empire Mongol dans le cadre de l'ancien Empire des Han et des Tang. Ce parti avait pour chef le deuxième frère du Grand-Khan Meungke, le prince Koubilai, dont le rêve était déjà de devenir un Saint Empereur Fils du Ciel. Afin de réaliser ses desseins, Koubilai se fit donner la mission d'achever la conquête de la Chine.

Depuis la mort d'Ogodaï, la guerre entreprise par les Mongols contre la dynastie chinoise des Soung traînait en longueur. Toutes les tentatives des Mongols contre la ligne du Yang-tse-kiang qui couvrait la frontière septentrionale de l'Empire Soung, avaient échoué. Koubilai entreprit de tourner cet empire par le Sud-Ouest. En 1253, il passa du Setchouen au Yun-nan, pays habité par des populations non chinoises, de race thaï ou siamoise, et qui formait depuis le VII^e siècle de notre ère un royaume indépendant, le Royaume de Tali (1). Koubilai conquiert ce royaume et chargea même Ouriang Kadai, un de ses lieutenants, de faire une incursion au Tonkin (1257) (2). De retour du Tonkin, Ouriang Kadai remonta à travers la Chine Méridionale, par le Kiang-si et le Hou-nan. Il vint assiéger dans cette dernière province l'importante place de Tchang-cha, tandis que Koubilai, remontant comme lui vers le Nord, mettait le siège devant la grosse agglomération de Ou-tchang, dans le Hou-pe, sur la rive droite du Yang-tse. Ainsi la ligne du Fleuve Bleu était entièrement tournée et les Chinois avaient la surprise de retrouver sur la frontière de l'Indo-Chine les terribles cavaliers de Gobi. Telle était la situation lorsque Koubilai apprit la mort de son frère, le Grand-Khan Meungke (1257).

La mort de Meungke marqua la fin de l'unité mongole. (L'Empire du Monde » avait vécu. Il faut suivre désormais séparément l'histoire des quatre grands États nés du démembrement de l'Empire Gengiskhanide : Empire Mongol de

(1) Connu auparavant sous le nom de Royaume de Nan-tchao.

(2) Ouriang-Kadai vainquit les Annamites et entra à Hanoi, mais les épidémies obligeant peu après à évacuer le Tonkin.

Chine, Khanat de Djagata'i ou du Turkestan, Royaume Mongol de Perse, Khanat de Kiptchak ou Russie mongole (i).

§ 3. — L'EMPIRE MONGOL DE CHINE

Koubilai Khan supreme.

L'Empire Mongol devient un Empire chinois.

En mourant, Meungke — que ses préventions contre Koubilai n'avaient point abandonné —, avait désigné comme successeur son plus jeune frère, Arik-Boka, alors gouverneur de la Mongolia. Mais Koubilai', sur des sentiments de son armée, réunit hâtivement à Changtoug, près de Dolon-nor, à la frontière de la Mongolie et du Pe-tchi-li (2), un kouriltai de ciiconstance, pour s'y faire nommer Empereur. A coup sur cette assemblée n'avait aucun titre pour prendre une telle décision. D'abord elle n'était guère composée que des officiers et des soldats de Koubilai, de cette armée de Chine qui constituait sans doute la principale des armées gengiskhanides, mais qui ne pouvait néanmoins prétendre à représenter le peuple mongol tout entier. Puis, contrairement à l'usage, aucun des chefs des autres *oulou* gengiskhanides n'avait été convoqué —, ni le Khan de Kiptchak Bereke, successeur de Batou, ni le Khan djagataïde du Turkestan, ni même Houlagou, Khan de Perse et frère de Koubilai. En revanche, on remarquait dans les rangs des serviteurs de Koubilai appelés à se prononcer, un grand nombre de Chinois ralliés, dont la présence était un scandale.

L'histoire du Khanat de Kiptchak relevant plutôt de l'histoire de la Russie que de l'histoire asiatique, nous n'avons pas cru nécessaire de lui consacrer un paragraphe spécial. — Cf. Howorth, *op. cit.* T. II et J. Curtin, *The Mongols in Russia*, L. 1908.

(2) La ville de *Changtoug*, que les empereurs mongols de Chine choisirent depuis comme résidence d'été, était située en face de la ville actuelle de Dolon-nor, sur l'autre rive du Louang-ho.

dale pour le vieux parti mongol. Koubilai', passant outre a ces vices de forme, ne sen fit pas moins proclamer Khan supreme par les assistants, suivant les rites en usage chez les Mongols, Mais en mcme temps, dans une intention politique tres ncttc, il se fit aussi reconnaltre, Empereur de Chine, suivant les rites chinois : Ainsi Charlemagne, heritier par election des rois barbares en Gaule et en Germanie, s'etait trouve par son couronnement a Rome Theriticr des ancieits Cesars.

Le kouriltai de Changtou, — un des evenements les plus importants de l'histoire universelle —, changea les destinees de rExtrême-Orient. « L'Empereur de tous les Mongols et de tous les Turcs, ecrit Cahun, fut elu a huis clos par un conclave de mandarins chinois et de bureaucrates oigours : d&s lors Koubilai n'etait plus qu'un empereur de Chine, comme l'avaient ete avant lui les Khitai et les Kin (i) ». Ce qui accrut rimportance de l'evenement, ce fut la politique adoptee aussilot par Koubilai, lorsqu'a son election comme souverain mongol, celui-ci ajouta son elevation au trone des empereurs de Chine, — reunissant ainsi dans sa scule personne deux pcrsonnages aussi opposes que le « Grand-Khan » tartare et le « Fits du Ciel ». De ces deux personnages, l'un devait neccssaircment s'effacer devant Fautre, et il etait naturel, par la force de la civilisation millenaire, que ce fut le Khan tartare. « Jamais, ecrit a ce propos M. Blochet, le Conquerant du Monde, n'aurait pense que la souverainete de l'Empirc Chinois et celle de l'Empire Mongol seraient un jour reunies entre lqs mains d'un Empereur chinois qui renoncerait aux traditions nationales de sa race pour adopter les coutumes et les rites des souverains de Pekin et de liang-tcheou (2). » C'etait vraiment, comme on Ta dit, « l'escamotage de l'Empire du Monde au profit des Chinois ».

Pour comprendre les causes profondes de cette denationalisation de l'Empire Mongol, il faut songer au prestige quo

(1) Cahun, *Introduction a l'histoire de l'Asie*, p. 396.

(2) Blochct, *introduction a l'histoire des Mongols*, p. 177.

la Chine, malgré sa défaite, exerçait sur les peuples du Gobi. « Ils restaient, dit M. Blochet (1), confondus devant la puissance de l'immense empire qui s'était rassemblé lentement, mais sous l'influence d'une inéluctable fatalité ». Koubilai n'ignorait point qu'en droit confucianiste un Khan ture ou mongol, eût-il conquis le monde, n'est rien à côté d'un Fils du Ciel. En bon lettré chinois qu'il était devenu, il se disait que Karakorum, la bourgade de baraqucs et de yourtes perdue dans la steppe, ne pouvait rester indéfiniment la capitale de l'Asie ; aussi établit-il sa résidence dans la ville des Rois d'Or, la grande Dai'dou, qu'il appela Khan-balik « la Ville du Khan » et qui est notre Pékin. Il comprenait que la culture chinoise était trop harmonieuse et trop parfaite pour être subordonnée à une législation de soudards. Il assouplit donc, il humanisa le Yassak, le système brutal et simplifié de Tchinkkiz Khan et de Meungke. Il n'eut plus d'autre dessein, dit Blochet, que « de fonder une dynastie d'Empereurs chinois, qui, reprenant les traditions des Han et des Tang, étendit son influence jusqu'aux limites du monde ». En un mot, il voulut *mettre la Force Mongole au service de la civilisation chinoise*.

Les Mongols intransigeants, les vétérans restés fidèles au Yassak de l'Empereur Inflexible, se révoltèrent contre un tel scandale. Ils se rallièrent au jeune frère de Koubilai, le prince Arik-Boka qui était resté à Karakorum, dans la prairie natale. Ce fut la réaction de l'élément nomade, du milieu tartare contre la menace d'assimilation chinoise. Toute la Mongolie reconnut Arik-Boka. Le chef de la maison d'Ogodai, Kaidou, qui régnait au Tarbagatai, et le chef de la maison de Djagatai, Algou qui régnait sur le Turkestan Oriental et la Transoxiane, se prononcèrent également pour lui. Koubilai essaya vainement d'arracher Karakorum à son rival, mais sa diplomatie réussit où ses armes avaient échoué. Il détacha de la coalition adverse le Khan du Turkestan, Algou. Pris entre Algou et Koubilai, Arik-Boka fut vaincu et força de se rendre (1264). Koubilai'

(1) Cf. Blochet, *Introduction & l'histoire des Mongols*, 184, 187.

lui pardonna mais le retint jusqu'à sa mort dans une captivité dorée.

Conquête de la Chine Méridionale par Koubilai.

Debarassé des compétitions qui lui avaient été suscitées dans sa propre famille, Koubilai put reprendre la conquête de la Chine Méridionale. Il disposait des meilleurs hommes de guerre de son siècle. Or il ne lui fallut pas moins de vingt ans pour mener cette tâche à bien (1260-1280). Dans cette énorme ruche humaine de la Chine du Sud, qu'il dut prendre alvéole par alvéole, la conquête de chaque grande ville était comme une nouvelle guerre qui exigeait parfois des années : Le siège des cités jumelles de Siang-yang et de Fang-tching, au Hou-pe, se prolongea de 1268 à 1274. Cependant Koubilai avait fait venir tout exprès de Perse et de Syrie les ingénieurs musulmans les plus réputés. Il disposait en outre de machines de *siège* perfectionnées, notamment de mangonneaux très puissants construits à son usage par les voyageurs vénitiens Nicolo et Maffio Polo (1). Ce ne fut qu'après la prise des deux vaillantes cités que les Mongols purent aborder la ligne du Yang-tse-kiang. Sous la conduite de deux illustres stratèges, Bayan et Artchou, ils traversèrent le fleuve et enlevèrent toutes les places qui bordent ses rives depuis Outchang jusqu'à Nankin. Cependant au Sud de Yang-tse, ils se trouvaient dans un pays coupé de lacs et de canaux où les jonques ennemies, ravitaillant les places assiégées, causaient un mal infini à l'armée d'invasion. Alors eux aussi se firent marins. Ils équipèrent sur le lac Toung-ting une flotille qui détruisit celle des Chinois et permit à Artchou de soumettre la riche province du Hou-nan. Le Yang-tse moyen une fois soumis, toutes les forces mongoles convergèrent vers la

(1) Marco Polo a laissé un récit très vivant du siège de Siang-yang qu'il appelle Saianfu. (*Edition Pauthier, II, 470-476*).

capitale chinoise, la grande ville de Hang-tcheou, au fond du golfe de même nom, dans la province de Tche-kiang. A leur approche, la panique s'empara de la cour chinoise. Le trône des Soung se trouvant occupé par un enfant, le pouvoir était entre les mains de l'Impératrice-mère qui exerçait les fonctions de régente. Jugant la résistance inutile, cette princesse fit ouvrir les portes de la ville. Le général mongol Bayan occupa Hang-tcheou sans coup ferir (1276). Formaliste comme tous les vassaux de Tchinkiz Khan, il se fit remettre par la régente une transmission de pouvoirs en règle, scellée du grand sceau des Soung et enjoignant à tous leurs sujets d'obéir désormais aux Mongols. Il expédia ensuite la princesse et son fils à Koubilai. L'héritier de dix-huit Saints Empereurs Fils du Ciel vint « battre du front » devant le conquérant tartare et lui ceda tous ses droits à l'Empire. Avec sa magnanimité coutumière, Koubilai assura d'ailleurs à la régente et à l'Empereur un train de vie princier (1).

Tout n'était pas fini cependant. Restait à réduire la région cantonnaise où les derniers patriotes chinois résistaient encore, ils avaient à leur tête un des princes Soung, nommé Toan Tsong qui avait échappé à la capitulation de Hang-tcheou. Mais la ville de Fou-tcheou fut prise par les Mongols en 1277, Canton succomba l'année suivante et Toan Tsong mourut de désespoir quelques mois après. Il ne restait plus, de la race des Soung, qu'un enfant, que ses derniers fidèles conduisirent à bord de la flotte chinoise, mouillée au large de la baie de Canton. Toute la fortune de la dynastie était réfugiée sur cette flotte, lorsque l'escadre mongole vint offrir la bataille. Les Chinois furent vaincus. Ce fut pour eux le désastre suprême. Lorsque tout fut perdu, le ministre des Soung prenant dans ses bras l'enfant impérial, se jeta avec lui dans les flots. Toute la Chine était mongole (1279).

(1) Cf. Marco Polo, éd. Pauthier, p. 460,

Causes de la defaite des Soung. Koubilai empereur de Chine.

Quelque® annees apres, Marco Polo, meditant eur las causes de cette catastrophe, s'etonnait que les Soung n'eussent pas mieux profile des avantages du terrain. L'ecrivain venitien remarquait combien le pays du Bas Yang-tse, veritable Mesopotamie chinoise, etait facile a defendre. « Toutes les cites sont environnees d'eau, moult large et profonde. Si que ces gerts eussent ete gens d'armes, jamais ne les eussent perdues, car en toutes leurs cites on entre par un pont. » Marco Polo ajoule : <c Si ceux de la contree de *Manzy* (1) fussent gens d'armes, ils conquerraient le monde. Mais ils ne sont point gens d'armes, mais sont marchands moult soubtils en tous metiers. 11 y a aussi moult de philosopher et de mireis (medecins)... Et le Roi de *Manzy* (2) etait puissant de tresors et de gens et de terres. Mais sachez que toute leur preoccupation etait les femmes, et proprement le roi plus que tous, si qu'il n'avait d'autre souci que les femmeis et de faire charite aux pauvres gens (3) ». Ce sont, resumees en quelque® mots, toutes les causes de la debacle chinoise. Chez le peuplc, presse dans les fourmilieres humaines du Yang-tse et du Si-kiang, d'etonnantes aptitudes au commerce, aux travaux les plus delicats qui exigent des doigts delies et soplcs, une politesse charmante, une patience inlassable dans le labcur, mais aucun esprit de guerre. Chez les mandarins, eleves a l'ecole de Ssema Kouang et de Tchou Hi, la culture la plus exquise, les raffinements intellectuels les plus delicieux, mais l'horreur du metier des armes. A la Gour, un luxe amollissant, une corruption elegante qui devirilisait la djftastie et faisait trop souvent tomber le sceptre en quenouille. Enfin, depuis Wang Ngan-chi et l'introduction de& idees socialistes, un sentimentalisme dange-

(1) Nom que les Oceidentaux domiaient a la Chine Meridionale, comme ils appciaient *Cathay* la Chine du Nord.

(2) L'Empereur Soung.

(3) Marco Polo, p. 453 et 483;

reux, des préoccupations humanitaires assurément très nobles, mais qui désarmaient le pouvoir à l'heure de l'action.

Le caractère pacifique des grands et du peuple explique la facilité avec laquelle la fourmilifère chinoise se fit à ses nouveaux maîtres. Le changement de régime fut aussi largement aidé par l'esprit politique des chefs mongols. Lors de la capitulation de Hang-tcheou, Bayan se mit à distribuer des grains aux populations éprouvées et défendit sous peine de mort toute violence à ses soldats. On lui avait réservé deux princesses Song : il les congédia respectueusement — Ces hommes de guerre mongols sont bien curieux. Contre les populations de leur race, répandues dans l'Asie Centrale et dans la Chine du Nord, contre les Musulmans de l'Asie Antérieure, ils employèrent l'extermination en masse, massacrant les vaincus par centaines de mille, méthodiquement, parce qu'ils voulaient s'en débarrasser une fois pour toutes. Et dans leur guerre avec la vieille nation civilisée de la Chine Meridionale, ils faisaient preuve d'une modération, d'une humanité, d'une tolérance et d'une courtoisie sans égales. C'est que la Chine, pour ces races de l'Altai, restait l'antique mère de toute civilisation, la vénérable aïnée qui avait dressé et instruit leurs ancêtres. Et ce n'était pas sans une certaine crainte superstitieuse qu'ils osaient porter la main sur elle.

La conquête de l'Empire Song par Koubilai eut en Asie un retentissement prodigieux, *parce que c'était la première fois dans l'histoire que la Chine tout entière était soumise par un conquérant étranger*. Les autres conquérants tartares, Huns, Tobas, Khitai' ou Niutchi, n'avaient occupé que la Chine du Nord. Depuis quinze siècles, la Chine Meridionale restait inviolée, toutes les vagues d'invasion tartares s'étant arrêtées jusqu'alors à la barrière du Yang-tse. Les envahisseurs précédents avaient toujours dû compter avec ces riches provinces du Sud où s'était maintenu un État indigène qui les avait vus passer et leur avait survécu à tous, — comme Byzance survivait aux éphémères tribus barbares qui Tassaillaient tour à tour. Koubilai fut le premier conquérant de la Chine et non plus de quelques pro-

vinces chinois. Il fut comme effrayé lui-même de rampleur de son triomphe. Il partagea sa crainte des vaincus que, dans cette grande catastrophe, la civilisation lui périt toute entière, et, dans la conscience de son immense responsabilité historique, pour que la culture chinoise ne disparût pas avec l'Empire militaire, il se fit Chinois (1). Pékine remplaça Karakorum comme capitale ; le Khan Koubilaï devint l'Empereur Chi Tsou et sa dynastie, prit rang à la suite des dynasties chinoises, sous le nom de dynastie des Youen (2).

Expeditions des Mongols en Indo-Chine à Java et au Japon.

Une fois affermi sur le trône de Chine, Koubilaï s'occupait d'obtenir l'hommage des anciens satellites de l'Empire du Milieu, et tout d'abord des quatre royaumes qui se partageaient l'Indo-Chine : l'Annam, le Tchampa, le Cambodge et la Birmanie. Il commença par le Tchampa, puissant royaume d'affinités malaises et de culture indienne qui occupait la côte orientale de l'Indo-Chine, depuis le Cap Boungquioua jusqu'au Cap Saint-Jacques (3). En 1281, le roi de Tchampa, intimidé, accepta le protectorat mongol. Toutefois, au bout de quelques mois les Tchams se soulevèrent et chassèrent les résidents impériaux. Le général mongol Sagatou débarqua alors au Tchampa avec une petite armée et occupa la capitale tchame, Chaban, dans la province de Binh-dinh (1283). Mais il ne put venir à bout de la résistance des habitants et, devant les épidémies qui décimaient ses troupes, se décida à évacuer le pays (4).

Cet échec était dû en partie à l'attitude des Annamites qui avaient refusé le passage à l'armée mongole. Aussi la nouvelle expédition que Koubilaï envoya en Indo-Chine fut-

(1) Cf. Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols*, 186-187.

(2) Cf. Bazire, *Le Steele des Youen*, J. A. 1850-1852.

(3) Cf. Marco Polo, Edit. Pauthier; p. 555.

(4) Cf. G. Maspero, *Histoire du Champa*, Tournai, 1911, 462.

elle dirigée tout d'abord contre l'Annam. Tandis que le prince mongol Toghan descendait de Chine au Tonkin par la route de Lang-son et occupait Hanoi, Sagatou qui s'était embarqué à Canton avec une autre armée, prit terre sur la côte du Nghe-an d'où il remonta vers le Nord pour opérer sa jonction avec son collègue (1285). Mais cette fois encore le climat et le milieu annamite furent plus forts que les stratèges mongols. Décimée par les épidémies, harcelée dans les rizières du Delta tonkinois par les bandes indigènes, l'armée de Toghan fut battue et dut rentrer en Chine. Les Annamites se retournèrent avec toutes leurs forces contre Sagatou qui fut cerné, vaincu et tué. Koubilai ne voulut pas rester sur cet échec. En 1287, il renvoya au Tonkin avec une nouvelle armée le prince Toghan qui reoccupait Hanoi, mais qui, cette fois encore, fut ensuite défait par les Annamites et contraint à une retraite précipitée. Tel était cependant le prestige de l'Empire Mongol que, tout victorieux qu'ils fussent, les Tchinois et les Annamites n'osèrent demeurer en lutte avec lui. Le roi d'Annam spontanément se reconnut vassal de Koubilai en 1288 et le roi de Tchampa en fit autant quelques années après.

En Birmanie, les Mongols s'étaient emparés dès 1277 du défilé de Bhamo qui leur ouvrit la vallée de ce fleuve jusqu'à Pagan, la capitale birmane, qu'ils pillèrent. Pour mettre un terme à leurs ravages le roi de Birmanie se reconnut vassal de l'Empire en 1297 (1). Il n'est pas jusqu'au Cambodge qui, malgré son éloignement, n'ait subi le prestige mongol. En 1296, l'Empereur Timour, successeur de Koubilai, envoya dans ce pays une ambassade conduite par Tchou Ta-kouan (2) : les Khmers reconnurent à leur tour la suzeraineté impériale.

L'Inde, comme l'Indo-Chine semblait à Koubilai une dépendance naturelle de l'Empire Chinois. En 1293, il en-

CD Cf. Ed. Huber, *La fin de la dynastie de Pagan*, B. E. F. E. O 1909, 633-680.

(2) Cf. Tchou Ta-kouan, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, trad. Pelliot, B. E. F. E. O, 1902, 123.

voya dans l'Archipel malais une escadre qui débarqua un corps expéditionnaire à Java. Mais après des succès de début, les troupes mongoles furent repoussées par le radjah de Madjapahit et durent se rembarquer (1),

Koubilai ne fut pas plus heureux au Japon. En 1274, il envoya dans ce pays une ambassade pour réclamer l'indemnité des habitants. Ayant essuyé un refus, il fit partir pour le Japon une escadre de 450 navires, tant chinois que coreens, transportant 25.000 guerriers. Les Mongols débarquèrent sur le golfe de Hakata, dans l'île de Kiousiou et s'efforcèrent d'atteindre la ville de Dazaïfou qui défendait l'entrée de l'intérieur. Mais les gens de Kiousiou tinrent assez longtemps devant cette place, pour permettre aux renforts de tout l'Archipel d'accourir. Les envahisseurs, devant la supériorité numérique croissante de l'adversaire, durent se rembarquer. Koubilai jura de venger cet échec. Il fit équiper dans tous les ports de Chine et de Corée une flotte de 3.500 navires, la plus considérable qu'aient vue les mers de l'Extrême-Orient. Cette armada cingla vers le Japon en 1281. Elle transportait un corps expéditionnaire d'environ 100.000 hommes, qui débarquèrent à Kiousiou, en partie dans la baie de Hakata, en partie dans les îlots de Takoushiu et de Hirado. Mais depuis l'alerte de 1274, les Japonais avaient fortifié cette région. Tous les efforts des généraux mongols se brisèrent contre les lignes de défense qui longeaient la côte. Pour comble de malheur un effroyable typhon détruisit presque toute la flotte mongole le 15 août 1281. L'armée mongole, coupée de ses bases, fut encerclée, et détruite (2).

L'Empereur tout puissant qui commandait en maître aux trois quarts de l'Asie, dut renoncer à soumettre l'archipel malais et l'Archipel japonais. Irrésistibles sur terre, les Mongols éprouvaient une répugnance invincible pour ces expéditions maritimes où ils étaient réduits à employer leurs sujets chinois et coreens qui se battaient mal ou les trahissaient. D'ailleurs le Japon et Java étaient à cette époque

(1) Cf. Gonnaud, *Java*, 188, et Maspero, *Toung pao.*, 1911, 478.

(2) Cf. Murdoch et Yamagata, *History of Japan*, I, 491-532.

trop isolées, trop lointaines **pour** que lichee qu'y avaient subi les armes mongoles put ternir la gloire de Koubila'i,

Lutte de Koubilal contre Kaidou.

Bien autrement sérieuses que la question japonaise étaient pour Koubilal les affaires de Mongolie. Les expéditions envoyées au Japon ou à Java ne représentaient pour lui que des guerres de magnificence. En Mongolie au contraire, c'était son trône même qu'il défendait. Là, il rencontrait un rival redoutable : le petit-fils du Grand Khan Ogodai, ce Kaidou qu'on avait derisoirement indemnisé de la perte de l'Empire du Monde par la cession d'un fief au Tarbagataï, dans la Dzungarie actuelle. Kaidou ne se résignait pas à la déchéance de sa maison. Sa haine suscitait partout des ennemis à Koubila'i et son génie inquiet ourdissait sans cesse de nouvelles coalitions. Les vrais Mongols préféraient ce loup de la steppe au nouveau Fils du Ciel en qui ils ne reconnaissaient plus le sang des Bordjigouènes. De son campement du Tarbagataï, Kaidou guettait l'occasion de se tailler un royaume au détriment des branches plus heureuses de la famille gengiskhanide. Il commença par attaquer ses cousins, les Khans du Turkestan, issus de Djagataï. Il les vainquit, leur enleva l'Hi et la Kachgarie, ne leur laissant, — et encore à titre de fief, — que la Transoxiane. Se trouvant ainsi maître de la moitié de l'Asie Centrale, il commença la guerre contre Koubila'i. En 1275, il fit prisonnier un fils de ce prince et s'avança jusqu'à Karakorum, en Mongolie. Repoussé une première fois, il revint à l'attaque en 1287, tandis qu'un de ses complices, le prince Nayan qui descendait d'un frère de Tchinkkiz Khan, prenait les armes au Liao-toung, dans la Mandchourie Méridionale. La situation était fort grave pour Koubila'i, car si ses deux adversaires opéraient leur jonction, la Mongolie lui échappait. Mais il vainquit et tua Nayan sur les bords du Liao-ho, tandis que ses lieutenants rejetaient Kaidou au Turkestan Oriental.

Il était réservé au successeur de Koubilal, à l'Empereur Timour (129A-1307), d'en finir avec Kaidou. En 1301, le pre-

tendant ogodai'de, ayant une fois de plus envahi la Mongolie, fut vaincu par les Imperiaux pres de Karakoroum et perit dans sa retraite. Son fils essaya de continuer son oeuvre. Mais le Khan djagataide du Turkestan, Douft, que Kai'dou* avait reduit a une etroite sujétion et qu'il obligeait meme a le suivre dans toutes ses campagnes, profita de la mort de ce prince pour s'affranchir. Il fit hommage a l'Empereur Timour et s'entendit avec lui pour tenir tete aux Ogodaides. Quelques annees apres, le fils de Kaidou ayant voulu recommencer la lutte, Theritier de Doud le forga a aller se livrer a la cour de Pekin.

Le pays mongol resta donc a la maison de Koubilai', mais cette dynastie, de venue trop completement chinoise, se sentit toujours a la merci d'un coup de main des nomades. C'est ce qui explique qu'elle se soit plus tard si mal gardee contre la reaction des Celestes : Toute la politique des Gengiskhanides chinois de Pekin etait dirigeée contre leurs cousins restes goux.

Puissance de Koubilai.

Cependant si Koubilai etait devenu en Chine un veritable Fils du Ciel, il n'entendait, comme souverain mongol, abdiquer aucun de ses droits a l'Empire du Monde. Comme Khan supreme, il avait droit a l'hommage des autres monarques de la famille gengiskhanide. Il ne cessa de reclamer cet hommage aux Ogodaides et aux Djagataïdes qui se disputaient le Turkestan. Quant a la Perse ou regnait son frere Houlagou, c'etait simplement aux yeux de Koubilai', « un gouvernement militaire dont les gouverneurs devaient reculer les frontieres imperiales en absorbant la Syrie, l'Egypte et Byzance ». Les Khans de Perse, Houlagou, puis Abaga n'etaient pour lui que des grands princes chinois. « Les Empereurs de Pekin ne considererent jamais, meme au temps de Gazan, d'Oldjaitou et d'Abou-Said, les princes de Perse que comme des gouverneurs d'un rang eleve (i). » En 1290,

(1) Blochet, *Introduction a l'histoire des Mongols*, p. 224.

le petit-fik de Houiagou, le Khan Argoun, regut de Koubifcu avec un protocole d'investiture, des titres de noblesse chinoise. MSmes rapports entre le petit-fib de Koubilai, Timour-Khan, et Oldjaitou, successeur d'Argoun. Ce fut 14 un regime analogue a celui de la *concordia fratrum*, qui, 4 l'epoque carolingienne, pennettait de maintenir la fiction de Funicis imperiale. Il y cut d'ailleurs, entre Empereurs de Chine et Khans de Perse, de frequents echanges de forces. Il arriva a Koubilai d'envoyer a Houiagou des divisions entieres pour ses guerres d'Iran. Et Houiagou, de son cete, apres ia prise de Bagdad, fit parvenir a Pekin la moitie des tresons du Khalife.

Possesseur de tout l'Extreme-Orient, sauf le Japon, suzerain de droit des « oulous » de Djagatai, de Houiagou et du Kiptchak, c'est-a-dire du Turkestan, de la Perse et de la Kussic, Koubilai avait realise integralement le programme territorial de son aieul Tchinkkiz Khan. « Ce fut, dit Marco Polo, le plus puissant homme et de gens et de terres et de tresors qui oncques fut au monde, du temps d'Adam jusques fiujourd'hui (1). »

Politique interieure de Koubilai.

Retevement de la Chine.

Maitres de la Chine, les premiers Bordjiguenes n'eussent pas manque de la decouper en fiefs de guerre. Koubilai se contenta de creer pour sa famille quelques grands apanages dans les dependances de l'Empire, au Kansou et au Yun-nan.

En Chine, il conserva soigneusement et meme renforça de tout son pouvoir la centralisation militaire. En quelques annees d'administration sage et prudente, il effaca les traces d'un siecle de guerre. Son regne fut veritablement un regne reparateur et les Chinois eux-memes reeonnaissent que peu de leurs souverains nationaux firent autant pour leur pays, que ce descendant des farouches sabreurs mongols. Un de ses premiers actes apres la destruction de l'Empire Soung,

(1) Marco Polo, ed. Pautfrier, p:230.

fut de faire rechercher partout les lettres, - les medecins et les artistes qui se cachaient par peur de ses soldats. H les rassura, les couvrit de sa protection et les pria de continuer leurs travaux (1276). Beaucoup de mandarins avaient abandonne leurs fonctions plutot que de servir l'envahisseur. Il mit tout en oeuvre, sauf la violence, pour obtenir leur ralliement a sa dynastic Apres avoir conquis le sol, il voulut conquerir les espriis. Sa plus grande gloire ne fut pas d'avoir soumis la Chine, mais de l'avoir pacifiee (1).

La question des communications, si importante pour le ravitaillement et l'administration de l'immense Empire, fut 1 objet de, toute la sollicitude de Koubilai. Il fit remettre en etat les routes Imperiales trop negligees durant la periode de guerre ; il les fit ombrager d'une (kmble rangee d'arbres, et y fit elever de distance en distance des hdtelleries et des caravanserais. Trois cent mille chevaux repartis entre les divers relais de l'Empire, furent affectes au service des postes.

Pekin, la ville que Koubilai, avait choisie comme capitale, parce qu'elle se trouvait a la frontiere de la Chine et de la Mongolia, etait a l'origine dans une region trop pauvre pour nourrir son enorme population. Pour la ravitailler, Koubilai fit remettre en etat et achever le Grand Canal Imperial, qui allait de Tembouchure du Yang-tse a celle du Peiho. Par cette immense voie navigable de 1.300 kilometres, le riz du Ngan-hoei, du Kiang-sou et du Tche-kiang put etre transports directement au Po-tchi-li. Au temoignage de Marco Polo, il arrivait ainsi chaque annee a Pekin pour plus de 3 millions de mesures de riz (2).

Une des principales preoccupations de Koubilai fut le relevement de l'agriculture chinoise et la lutte contre la famine. Par son ordre, des inspecteurs imperiaux, sortes de *missi dominici* mongols, allerent chaque annee s'enquerir a travers tout l'Empire, de l'etat des recoltes et de la situation

(1) Sur la civilisation chinoise a l'epoque mongole, consulter : Bazin, *Le Steele des Youeti*, J. A., 1850-1852. — Bazin, *Le theatre chinois.., sous les empereurs mongols*, P. 1863.

(2) *Le Livre de Marco Polo*, edition Pauthier, p. 346

alimentaire des populations. Dans les bonnes années, l'excédent des récoltes était acheté par l'Etat et emmagasiné dans les greniers publics. Dans les années de disette, ces greniers étaient ouverts et les grains distribués au peuple, soit à vil prix, soit gratuitement. On procédait de même quand la spéculation faisait monter le prix des céréales : les stocks de l'Etat, jetés en masse sur le marché, provoquaient une baisse immédiate des cours (1). En outre les inspecteurs impériaux avaient ordre, en cas de mauvaise récolte, d'accorder aux populations éprouvées, une remise partielle ou totale des impôts (2), de leur faire avancer des grains pour les semailles, de leur procurer des instruments aratoires et du bétail. Grâce à Koubilai, la fourmière chinoise, pendant de longues années, ne connut plus les hideuses famines qui l'ont ravagée si souvent.

L'assistance publique fut reorganisée dans un esprit qui témoigne à la fois des qualités d'homme d'Etat de Koubilai et des sentiments humanitaires que le Bouddhisme avait su lui inspirer. Un édit de 1260, ordonna aux vice-rois et aux mandarins de subvenir aux besoins des lettrés âgés, des orphelins, des personnes abandonnées ou sans asile, des malades et des infirmes. Un autre édit, en 1271, institua des maisons d'assistance pour toutes ces catégories. Koubilai créa en outre dans les principales villes des pharmacies et des dispensaires gratuits. Les familles les plus nécessiteuses furent logées dans des quartiers spéciaux où il leur était fait, à époques régulières, des distributions de riz et de millet. Enfin, Koubilai fit personnellement preuve d'une charité digne de la religion bouddhique qu'il professait. Pendant toute l'année, il faisait distribuer de la nourriture à tous les pauvres qui se présentaient à la porte de son palais : le nombre des personnes qui vivaient ainsi de sa libéralité s'élevait par jour à plus de 30.000 (3).

Par toutes ces mesures, le conquérant mongol reprenait à son compte ce qu'il y avait de réalisable dans les doctrines

(1) *Le Livre de Marco Polo*, Edition Paulhier, p. 345.

(2) *Le Livre de Marco Polo*, Edition Pauthier, p. 331.

(3) *Le Livre de Marco Polo*, Edition Pauthier, p. 346.

de Wang Ngan-chi, et des socialistes ohinois du *xl^e* sifccle. Li encore, il se montrait le fidele continuateur des Empereurs Soung dont il occupait la place. Il reprit ealement leur politique en mature financiere. En montant sur le tr6ne de Chine, Koubila'i trouva dans ce pays Tusage du papier-monnaie, ou *tchao*. Les Soung avaient deja fait de nombreuses emissions de billets de banque. Koubila'i, avec son sens pratique, ne fut pas long a comprendre tous les avantages du systeme fiduciaire. Il le generalisa, lui donna une extension inconnue jusqu'alors et en fit la base de sa politique. Marco Polo qui appelle plaisamment les billets de banque la veritable picrre philosophale, fut emerveille de leur diffusion dans l'Empire Mongol : « Et vous dis que chacun les pi'end volonticrs, aussi bien que s'ils fussent de fin or (i). » Cost en 1260, que les Mongols, firent lcurs premieres emissions de billets. En 1264, ils publierent une serie d'edits etablissant la valeur pfficielle des diveirses marchandises en papier-monnaie. C'etait une veritable loi du maximum destinee a empêcher l'avilissement des billets. Des bureaux de trcsorerie furent institues dans les provinces ; les habitants durent y apporter leur numeraire et recurent des billets en echange : Apres la loi du maximum, c'etait le cours force.

Dans toutes ces mesures, Koubila'i suivait inspiration de son habile minis tre des Finances, le persan Seyd Ed jell, qui lui assura longtemps un budget prospere. Seyd Ed jell, d'ailleurs, eut soin de ne pas depasser, dans remission du papier-monnaie, les capacity financifcres de l'Empire. Mais apres la mort de ce personnage. en 1270, les imprudences commencerent. Les deux successeurs de Seyd Edjell, le Musulman Ahmed et l'Oigour Sanga se preoccuperent moins des interets de leur maitre que de leur fortune personnelle : Le premier, convaincu de malversations, fut massacre a Tinstigation du prince imperial ; le second procura d'abord de nouvelles ressources a l'Empire en etablissant le monopole de l'alcool et en operant une conversion generale des

(J) *Le Livre de Marco Polo*, edit. Pauthier, p. 325. Sur la politique financiere des Mongols et Temploi du *tchao*, Cf. les notes de Pauthier, *ibid.* p. 319-323.

monnaies ; mais il commit, lui aussi, tant de malversations que Koubilai le fit executer. Surtout Ahmed et Sanga multiplient par millions les émissions de billets de banque, sans se preoccuper de la couverture en numeraire. On arriva ainsi, pour le regne de Koubilai au chiffre, fantastique pour l'époque, de 1.872.407.175 francs de billets de banque. Naturellement les billets, aussi inconsidérément multipliés, ne tarderent pas à s'avilir. Après la mort de Koubilai, en 1303, il fallut renoncer à enrayer la baisse des émissions précédentes et fabriquer de nouveaux assignats, garantis à titre fixe, mais qui se déprécièrent à leur tour.

Au reste, les imprudences, financières de Koubilai ne lui furent point particulières. La plupart des autres princes mongols commirent les mêmes fautes. En Perse, où ils voulurent répandre le *tchao* chinois, ils provoquèrent, sous le règne de Kaikhatou, une véritable catastrophe financière. On ne peut nier qu'en Chine même, l'instabilité du *tchao*, la spéculation qui en résulta, les ruines qui suivirent et la protestation générée contre le cours forcé, n'aient été pour une part dans l'impopularité des derniers Empereurs mongols.

Mais si l'application défectueuse du système aboutit finalement à la banqueroute, l'idée qui présida à son adoption, était profondément juste et fait le plus grand honneur à Koubilai. À l'heure où l'Europe ne connaissait que le métal, la création d'un papier-monnaie unique, circulant d'un bout à l'autre de l'Asie, de Pékin à Bagdad, de Trébizonde à Canton, était une conception de génie qui, plus prudemment appliquée, pouvait donner au commerce un prodigieux essor.

Politique religieuse de Koubilai.

Le Bouddhisme et le Nestorianisme.

La politique religieuse de Koubilai témoigne de la même haute vue. Ce prince était personnellement acquis au Bouddhisme, et le seul reproche que trouvent à lui adresser

les historiens chinois, est de voir place Qakyamouai au-dessus de Confucius (1). Prince imperial, il avait reuni a Chang-lou, en 1258, une conference contradictoire ou les Bouddhistes, ses proteges, triompherent des Taoistes (2). Empereur, il recut en grande pompe les reliques du Bouddha, que lui envoya le radjah de Ceylan (3). Mais les sympathies de Koubilai pour le Bouddhisme, etaient d'accord avec son interet politique. L'Eglise bouddhique jouait en Extreme-Orient le meme role que l'Eglise musulmane en Transoxiane : C'etait la puissance permanente qui voyait passer les ephemerres dominations temporelles. Le bouddhisme tibetain, notamment, representait une des plus grandes forces morales de l'epoque. Koubilai sut mettre cette force a son service. Il fut l'ami personnel du celebre lama tibetain Pagspa (ou Passepa) superieur du couvent de Sakya qui fut un des collaborateurs les plus devotes de la politique mongole. En 1261, il nomma Pagspa « *Roi de la Loi* » et lui conféra la puissance spirituelle et temporelle sur le Tibet. En retour, Pagspa donna a la fortune des Gengiskhanides la consecration religieuse qui leur manquait. Cette conception d'une sorte de papauté bouddhique, mise au service de la politique imperiale et assurant au Grand-Khan l'obeissance de tous les bouddhistes de l'Extreme-Orient, montre l'ampleur de vues de Koubilai. Toutes proportions gardées, il semble que Koubilai ait eu la notion d'une sorte de Concordat a la maniere napoleoniennne, d'une alliance du trone et de l'autel, etant bien entendu que l'autel serait ici le serviteur du trone. Les dissensions interieures de l'Eglise lamaïque qui ne fut vraiment organisee qu'un siecle plus tard, par Tsong Kapa, ne permirent pas a cette conception grandiose de se realiser entierement, mais il nous reste de la tentative de Koubilai un temoignage precieux et qui montre bien la pensee de ce prince : l'alphabet de Pagspa. Afin d'unifier sous l'egide du Bouddhisme les races si diverses® de son empire, de leur

(1) Cf. Quatremere, dans son *édition* de *Rachid eddin*, p. 189.

(2) Chavannes, *inscriptions et pieces de chancellerie chinoises a l'epoque mongole*, *Toung pao*, 1904, p. 383 et sq.

(3) Cf. *Le Livre de Marco Polo*, p. 599

fournir les Elements d'une culture commune, Koubilai pria Pagspa de composer un alphabet syntheique et simplify, valable pour les Ghinois comrae pour les Oi'gour, pour les Tibetains comme pour les Mongols (i). Tout ce qui porte l'empreinte de Koubilai, temoigne des memes vues« larges et profondes (2).

Les preferences de Koubilai pour le Bouddhisme ne l'empechaient nullement de temoigner au christianisme une sympathie qui ne se dementit jamais. A l'epoque des grander solennites chreticnnes, il se faisait presenter par les pretres nestoriens attaches a son *ordou* les Evangiles qu'il encensait et baisait pieusement. Lors du premier voyage des Polo, il leur demanda de lui rapporter de l'huile de la lampe du Saint Sepulcre. Un autre trait montre sa sympathie pour les Chretiens. Le prince Nayan qui s'etait revolte contre lui eýt avait ete vaincu, etait nestorien. Les Musulmans, assez nombreux a la Cour mongole, tiraient argument de cette revolte pour essayer de compromettre la religion chretienne aupres de Koubilai*, ajoutant que la Croix avait bien peu de vertu puisqu'elle n'avait pu faire triompher Nayan. Koubilai leur interdit de tenir un tel langage. « La Croix, leur dit-il, ne pouvait sauver un prince felon et c'est en l'abandonnant qu'elle a prouve son excellence. » Jamais fondateur d'empire ne fut plus liberal en matiere religieuse : « Les Chretiens, disait-il, reverent Jesus, les Musulmans Mahomet, les Juifs Moitse et les Bouddhistes Qakyamouni. Ne sachant lequel est le plus grand dans le'Giel, je les veneré tous quatre. » C'etait de la bonne politique mongole. Les ,Latins et les Musulmans qui depuis des sifecles poursuivaient la Guerre Sainte, ne comprenaient rien a ce tolerantisme bon

(1) Cf. Pauthier, *Memoire sur Valphabet de Passepa*, J. A. 1862, I, 5-47.

(2) La politique bouddhiste de Koubilai fut maintenue par ses sue-esseurs. L'influence des moines s'accrut encore sous l'heritier immediat de Koubilai, Timour. Les empereurs mongols qui suivirent, exagererent cette politique jusqu'a exciter les mecontentements de l'opinion chinoise. Le credit dont les lamas tibétains jouirent aupres de ces princes, provoqua une vive opposition de la part des lettres, notamment de l'Acad^mie des Han-lin, restée fiddle au Confucianisme indigene. Cette opposition des milieux letups a la politique religieuse de la dynastie regnante fut une des causes qui amenere-nt la revolte nationale contre les Mongols.

enfant des Mongols. Rien de plus savoureux que ces remarques du Frere Ricold de Montecroix dans le recit qu'il nous a laisse de ses voyages : <c En maniere de creance, ils (les Mongols) different de toutes les autres nations du monde, car ils ne se vantent point d'avoir loi baillee par Dieu, comme les autres nations mentent, mais croient en Dieu, et ce, bien tenument et bien simplement, par ne sais quel mouvement de Nature, que Nature leur montre, que sur toutes choses du monde, est une chose souveraine qui est Dieu. »

Ce Dieu des bons Turcs, beaucoup de Mongols lui parlaient encore au xiii^e siecle en langage syriaque et suivant le rituel nestorien (i). Les Nestoriens etaient particuliere-ment nombreux au Turkestan Oriental. Ils avaient un metropolitain a Almalik, un eveche a Tokmak, et Marco Polo signale leurs eglises a Kachgar, a Touen-houang, a Soutch6ou, a Kan-tcheou, a Si-ning, a Ning-hia, au pays Ongout (Tanduc). Expulse de la Chine du Nord en 845, le Nestorianisme y rentra avec les Mongols. « En 1275, dit Cahun, le patriarche nestorien de Bagdad erigea a Pekin un Archveche, et en 1280 il en fit le siege metropolitain de la Chine. » Rien mieux : la conquete de l'Empire des Soung par Koubilai propagea le nestorianisme dans les provinces de la Chine Meridionale ou il n'avait encore jamais penetre. Koubilai ayant en 1278 donne le gouvernement de Tchinkiang dans le Kiang-sou, a un nestorien nomme Mar Sargis (Serge), ce personnage se hata d'y faire batir deux chapelles. Peu apres un riche marchand nomme Abraham eleva trois eglises nestoriennees a Yang-tcheou, a l'embouchure. du Yang-tse (2).. Comme l'Eglise nestorienne, au xiii^e siecle, tendait par suite des Croisades a se rapprocher de Rome, ses succes en Chine faciliterent les relations entre l'Extreme-Orient et l'Occident. En 1274 des nestoriens mongols envoyes par le khan de Perse Abaga, assisterent au Concile de Lyon. En 1281 un pretre oigour, Mar Jaballaha III, originaire du Pe-tchi-li,

(1) Cf. C. E. Bonin, *Notes sur les anciennes chretiennes nestoriennees de l'Asie Centrale*, Journal Asiatique, 1900, I, 584.

(2) Cf. Pelliot, *Chretiens d'Asie Centrale et d'Extreme-Orient*, Tournay, 1914, page 640.

fut nommé patriarche nestorien de Bagdad (1) ; en 1287 ce patriarche envoya à Borne son vicaire, Habban Caunia, qui était comme lui un Vigour de Chine, et qui prépara avec le pape la réunion de l'Eglise Nestorienne à l'Eglise Romaine (2). Enfin Koubilai lui-même eut pour conseiller le chrétien syrien Ica ou Esya, appelé par les Chinois Ngai-sie, qui semble avoir exercé une influence considérable sur lui (3).

M6decin, astronome et polyglotte comme la plupart de ses coreligionnaires, Ica avait déjà servi sous Gouyouk, lorsqu'en 1263 Koubilai le nomma directeur du bureau astronomique. Très en faveur auprès du maître, Ica ne profita de son crédit que pour faire le bien — En 1276, il sauva le général Bayan, victime d'une accusation injuste. Cast sur les représentations de ce personnage que Koubilai renonça à ses grandes chasses à travers la campagne cultivée* qui causaient tant de préjudice aux paysans. Ica mit Koubilai en garde contre le péril musulman, péril redoutable pour l'Etat mongol comme le prouva l'exemple des khanates de Perse et de Turkestan que l'Islam finit par dénationaliser". Ce fut en grande partie à l'instigation d'Ica que Koubilai promulgua l'édit de 1279 pour refreiner la propagande musulmane en Chine. Lorsque Koubilai envoya le Tcheng-siang Bolod en ambassade au khan de Perse Argoun, il eut soin d'adjoindre le chrétien Ica à cette ambassade, dans le but de combattre l'Islamisation de l'Iran (1284). A son retour de Perse, Ica fut nommé Goimnissaire impérial pour le culte chrétien (1291), puis membre de l'Académie des Han-lin et enfin ministre d'Etat (1297). Il mourut en 1315, en laissant cinq fils qui remplirent comme lui des emplois élevés à la Cour mongole : Elyas, qui fut Commissaire du culte chrétien, Dcnha, membre de l'Académie des Han-lin, Ica, Georges mandarin du Service des Monnaies, et Luc.

(1) Chabot, *Histoire de Mar Jaballaha III, patriarche des Nestoriens*, 1895, page 11.

(2) *Ibid.*, page 86.

(3) Cf. Deveria, *Notes d'épigraphie mongole-chinoise. Journal Asiatique*, 1896, II, 409.

membre du Bureau imperial de bierifaisance, — Ajoutoo* enfin que Koubilai' compta daw sa garde particuliere 30,000 Mains chretiens venus du Caucae a l'epoque de Meungke Ces soldats Alains dont le quartier general etait a Pekin, envoyerfent en 136 une lettre de soumission au Pape Bonoit XII (i).

En resume, Koubilai fut igaietnent tolerant pour tous les cultes Personnellement acquis au Bouddhisme, il n'en montra pas moins une reelle inclination pour le Confucianisme et le Ghristianisme. Il ne semble avoir concquelque defiance qu'a regard du Taoisme, dont les extravagances choquaient son robuste bon sens, et de l'Islama clairvoyance d'homme d'Etat derinait un peril pour l'unite et la nationality mongoles.

Koubilai et Marco Polo.

En memo temps qu'elle amenait un mveil du Nestorianisme indigene, la conquete mongole provoqua lliastroduction du Gatholicisme en Chine : L'epoque de Koubilai .et de ses fils est oelle des grands voyageurs latins,, eonimerchants comme les Polo ou missiOinnaires coaame Jean .de Montoorvin el Odoric do Pordenone.

— En 1250, deux commercants venitiens, Maffio et Niccolo Polo (2), se rendirent a Constantinople *pour* y faire Je commerce des hijoux. 'Quatrei ans apras, l'idee leur vixit d'aller tenter fortune dans le monde mongol. Ils visiterent d'abord le Khanat de Kiptchak, c'est-a-dire la Ruasie meridionale. Le khan de Kiptchak, Bereke, residait a .Sarai, .sur la basse Volga. Les Polo se rendirent aupres de lui, lui vendirent leur fonds de bijouterie et resierent un an a sa cour. lis allereni ensuite par la route du .Kharezmi, a Boukbara, dans les Etals de Barak, khan djagaiaide du Turkes-

(1) Deveria, *ibid.*, p. 421.

(2) Sur les voyages des Polo, cf. *Le Livre de Marco Polo*, edition Pauthier, 7865; II. Cordier, *Le Centenaire de Mareo Polo*, 1896 (renfrme une excellente bibliographic), Yule, *The book ofser Marco Polo*, 3^e edition, revue par Henri Cordier, Londres 1903. — H. Cordier, *ser Marco Polo: notes and addenda*, Londres 1920.

tan. Ils rastferent trois ans a Boukhara et y appriretot les divers dialectes turco-mongols. Voulant revenir sur leurs pas, ils en furent empeches par la guerre que se faisaient les khans de Kiptchak et de Perse, B6reke et Houlagpu. Les deux Venitiens se deciderent alors a suivre une ambassade de Houlagou qui se rendait en Chine, aupres de Koubilai (1262). Ils passerent avec cette ambassade par la Kachgarie, la Marche de Touen-houang, et atteignirent Pekin, ou r6sidait la Cour. Koubilai leur fit le meilleur accueil, les interroga sur la situation politique et militaire des differents Etats de l'Europe, et les chargea d'aller chercher pour lui en Occident des ouvriers, des savants et des missionnaires. Il leur declara en prenant conge d'eux que si le Pape « voulait envoyer jusqu'i cent hommes de la foi chretiennc, et qui sussent de tons les sept arts, et qui sussent montrer par force de raisons comment la loi du Christ 6tait la meilleure, lui, le Grand-Khan et tout son peuple deviendraient Chretiens ». Comme preuve de ses sympathies chretiennes, Koubilai priaait les Polo de lui rapporter de l'huile de la lampe du Saint-Sepulcre (i).

Les Polo quitterent la Chine en 1266. Ils arriverent a Saint-Jean-d'Acre en avril 1269, et se rendirent a Rome pour reniplir la mission dont Koubilai les avait charges. Mais le Pape venait de mourir, le Conclave trainait en longueur et les Polo ne purent se remettre en route qu'en 1271, aussitot apres la nomination de Gregoire X. Encore celui-ci n'eut-il pas le temps de leur adjoindre les cent missionnaires reclames par Koubilai. Il leur donna seulement des lettres patentes pour ce prince. ,

Dans ce nouveau voyage Niccolo Polo amenait avec lui son fis, le jefne Marco qui devait laisser une immortelle relation de son sejour en Extreme-Orient. Les trois Venitiens partirent de Lajazzo, port de la Petite Armenie sur le golfe d'Alexandrette en decembre 1271. Par Sivas et la Grande Armenie, ils gagnfcrent le royaume mongol de Perse. La route habituelle de Piran en Chine par la Transoxiane se

(1) Cf. *Le Livre de Marco Polo*, Edition Pauthier, p. 10.

trouvant fermée par suite de la guerre de Kai'dou contre Koubila'i et Houlagou, les trois Venitiem descendirent vers le Golfe Persique, par Yezd, Kirman et Ormuz dans la pensée de s'embarquer sur l'Océan Indien à destination de la Chine (1), A Ormuz, ils se raviserent et remonterent à travers le Kiritian vers le Khorassan. Ils traversèrent cette dernière province de l'Ouest à l'Est, par Nichapour, Thous et Balkh (Baiac), en évitant la Transoxiane. Ils parvinrent ainsi, aux montagnes du Badakchan (pays de Talekan). Remontant les hautes vallées du Badakchan, ils franchirent les Pamirs par le défilé du Wakhan, et redescendirent dans la vallée du Tarim. Ils traversèrent Kachgar (*Cascar*),* Yarkand (*Carcan*), Khotan (*Cotari*), le Lobnor et atteignirent Tanden royaume tangoute, à Touenhouang ou Sa-tcheou (que Marco Polo appelle *Saciou*). Ils visiteront Sou-tcheou au Kan-sou (*Suctur*), Ning-hia (*Egrigaia*), longeront la rive gauche du Fleuve Jaune et parvinrent à travers la Marche des Ongoiit (pays de *Tanduc*) à la résidence d'été de Koubila'i, Chang-tou, que Marco Polo nomme *Cyandu* (mai 1275). Koubilai célébra le retour de ses amis venitiens par une grande fête ; il recut de leurs mains la lettre du Pape et les amena avec lui à Pekin ou Khan-balik, que Marco Polo appelle *Cambaluc*. Leur voyage, de Lajazzo à Pekin, avait duré trois ans et demi.

Koubila'i prit le jeune *Marco Polo* en amitié. Il le fit entrer dans l'Administration mongole et le chargea à diverses reprises de missions de confiance. C'est ainsi que le célèbre Vénitien, revêtu d'un caractère officiel, put visiter la plupart des dix-huit provinces avec une facilité dont peu de voyageurs occidentaux ont bénéficié depuis lors. Vers 1280

(1) L'itinéraire de Marco Polo entre Sivas et Ormuz est encore sujet à controverses. Pour Yule, Marco Polo descendit le Tigre par Mardin, Mossoul, Bagdad et, à Bassorah, sur le Golfe Persique, s'embarqua pour Ormuz ; il débarqua à Ormuz et remonta à travers le Kirman vers le Khorassan, d'où il gagna les Pamirs (Yule, *The book of ser Marco Polo*, rendition Cordier, 1903, I, 19). Pour le major Sykes (*Persia*, p. 262), les Polo traversèrent la Perse en diagonale par Tauris, Sultanieh, Kachan, Yezd et Ormuz ou ils avaient l'intention de s'embarquer pour l'Inde et la Chine, mais à la suite de quelque difficulté inconnue, ils renoncèrent à ce dessein et remonterent d'Ormuz vers le Khorassan.

notamment, il visita le Chem-si, le Se-tchouen et le Yun-nan. Au Chen-si, où il fut l'hôte du vice-roi Mangala, Marco Polo admira l'antique cité de Si-ngdn-fou (qu'il appelle *Qmengianfu*). Dans la province du Se-tchouen (le *Sardansu*), il visita Tching-tou qu'il appelle *Sindifu* ou *Sindafore*. Au Yuri-nan (pays de *Caraian*) il visita Yun-nanfou (*Yachy*). Du Yun-nan, Marco Polo alla en Btmanie, avec l'expédition que Kouhilai avait envoyée contre ce pays (1283). Koubilai fut si content de ses services qu'il le nomma préfet de Yaïtg-tcMou (Yanguy), ville du Kiang-isou située au Nord de Festsuaire du Fleuve Bleu. Marco Polo conserva ce poste pendant trois ans. Sans doute collabora-t-il alors au Faehevemeitt du Grand Canal impérial, dont il nous a parlé et qui allait de Yang-tcheou à Peïin. De cette grande ville commerçante, il se trouva admirablement placé pour étudier la vie économique des autres marches de la Chine Méridionale qu'il nomme décrit longuement et dont nous reparlerons plus loin - Ngan-king (*Nangin*), Hang-tcheou (*Quinsay*), Fou-tcheou (*Fuguy*), Tsiouen-tcheou (*Zayion* ou *Q'ayton*), etc. Il nous dit lui-même qu'il fut chargé plusieurs fois par Koubilai de l'inspection des douanes et gabelles de Hang-tcheou (1).

D'après les détails que donne Marco Polo, on voit qu'il fut chargé par Koubilai de plusieurs missions diplomatiques (2). Pauthier suppose qu'il accompagna en 1277 l'ambassade mongole qui allait en Annam et vers 1280 celle qui se rendit au Tchampa (3). Marco Polo fut aussi chargé d'une négociation dans l'Inde, auprès des rois de Ceylan et de Malabar, négociation distincte de celle qu'il conduisit plus tard lors de son retour en Europe. C'est alors et non à son retour que Marco Polo dut faire un pèlerinage au tombeau suppose de l'apôtre Saint Thomas, à Meliapor (4), qu'il visita le grand marché de Galam, au Travancore et qu'il

(1) Cf. Pauthier, *Le Livre de Marco Polo*, 468 et 513.

(2) Ibid., p. 623, VIII-XVII et 587.

(3) Yule (*The book of Marco Polo*, I, 271) et G. Maspero (*Le 1911, 476*) placent le voyage de Marco Polo au Tchampa, non en 1280, mais en 1288;

(4) Edition Pauthier, p. 823.

sejourna a Ceylan ou il se fit expliquer les principes du Bouddhisme. Rien de plus curieux, d'ailleurs,, que les pages que Marco Polo, apres ses voyages a Ceylan, dicta sur le fondateur du Bouddhisme qu'il appelle *Sagramouni Borcam*. ApreS avoir raconte la naissance princiere du Bouddha et sa vocation, inspirec par la vue de la souffranee uixiverselle, l'ecrivain venitien a joule : « Une nuit, privernent, se partit du palais et s'en alia aux grandes montagnes moult desvoiablejs. Et illec demeura moult honnestcrwmt et moult menant a pre vie, et fit moult grandes abstinences, si com me il eut cte chretien. Gar, s'il l'eiit ete, il fut devenu un grand saint, avec N.-S.-Jesus-Christ, ft la bonne vie et honneste qu'il mena (1). » Il est intercssant de constater avec quelle fidelite Marco Polo reproduit ici le texte des Evangilas bouddhiques, avec quelle sympathie intelligente il accueille la grande religion indienne. Dans son admiration pour celie-ci il va prcsqc jusqu'a l'annexcr au Christianisme. Inversement, les moines bouddhistes, auxquels les missionnaires franciscains du xiv^e siecle cxposaient le Sermon sur la Montagne, n'y voyaient aucune difference avec les Soutras de (Jlakyamouni : « lis sont, disait de ces moines Frere Ricold de Mont Croix, ik sont moult sage gent et, a leur eglise moult religieux, de bcl port et simple maniere el honnestes mceurs tant qu'a la vue du dehors... lis se disent freres aux Chretiens et disent qu'ils sont de la loi et de la secte des Chretiens,, et pourtantl ne savent rien de Jesus-Christ. »

En quittant la Chine au commencement de 1290., Marco Polo rcf.ut de Koubfla'i une mission diplomatique de la plus haute importance. Le khan mongol de Perse, Argoun, avail demande a son cousin Koubilai fa main d'une pineesse imperialc. Koubilai lui envoya la jeune *khatoun* Kogatra « moult belle dame et avemanlc », et chargea Marco Polo de la conduire en Perse. Koubilai donna en meme temps a son Venitien des lcttres pour le Pape, les Rois deFrancc, d'Angleterre et de Castille. La guerre entre Koubilai et Kaidou ne permettant pais aux Polo et a la princesse Kogatra de faire route

(1) Marco Polo, p. 588.

a travers le Turkestan, ils prirent la voie de mer. Ils s'embarquerent Tsiouen-tcheou (Zayton); furent retenus cinq mois à Sumatra par le mousson (1292), firent une autre escale à Ceylan, puis remonterent la cote de Malabar en passant par Colam ou Quilon au Travancore, Ely et tana près de Bombay ; ils traversèrent la Mer d'Oman, et aborderent à Onriuz d'où ils monterent en Perse par Kirman, Yezd et Kachan. Quand ils arriverent, le khan Argoun était mort. Son frère Kai'khatou lui avait succédé à Tauris comme khan de Perse, tandis que son fils Gazan recevait le gouvernement du Khorassan.. Les Polo allerent d'abord trouver Gazan et lui remirent la princesse Kogatra, qu'il épousa. Puis ils se rendirent à Tauris, auprès de Kai'khatou, et y séjournèrent neuf mois. Ils traversèrent ensuite l'Arménie, de Tauris à Trebizonde, d'où ils s'embarquèrent pour Constantinople et Venise, ils étaient de retour à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

Le voyage des Polo ne représente pas une tentative isolée. Dans les dernières années du XIII^e siècle et dans les premières années du XIV^e, plusieurs autres marchands vénitiens ou génois firent le voyage de Chine. En 1291, l'un d'eux, nommé Petro de Lucalongo partit de Tauris pour la Chine à travers l'Océan Indien. Il s'établit à Pékin où il dut sans doute faire fortune puisqu'en 1305 nous le voyons faire figure de protecteur de la communauté franciscaine fondée par Jean de Montcorvin à qui il fit don d'un terrain situé tout près du palais impérial. Une vingtaine d'années après, un Génois, Andalo de Savignone se rendit également en Chine où il acquit la confiance du Grand-Khan. Savignone revint en Occident comme ambassadeur mongol, puis il repartit pour la Chine en 1338 par la route de Tana (1).

Le Catholicisme en Chine sous la dynastie mongole.

À côté des hardis voyageurs qui, comme les Polo et leurs

(1) Heyd, trad. Furcy Raynaud, *Histoire du commerce du Levant*, II, 218.

emules se rendaient en Extrême-Orient dans un but commercial, la Papauté se préoccupa, dès que l'Empire Mongol fut devenu un État régulier, d'organiser des missions religieuses pour le convertir.

En 1289, le pape Nicolas V qui venait d'apprendre par Rabban Qauma l'existence de nombreuses chrétiens indigènes dans l'Empire Mongol, envoya en Extrême-Orient le franciscain *Jean de Montcorvin* (1) avec des lettres pour le khan de Perse Argoun et pour le Grand-Khan Koubilai. Montcorvin se rendit d'abord en Perse. Il s'arrêta à Tauris pour remettre à Argoun les brefs du Pape. Il quitta Tauris en 1291, puis se rendit aux Indes où il séjourna treize mois en compagnie du dominicain Nicolas de Pistoia et d'un marchand italien nommé Petro de Lucalongo. Le Travancore et le Carnate renfermaient une Église nestorienne assez prospère qui prétendait se rattacher à l'apôtre Saint-Thomas. Montcorvin prêcha le Catholicisme à ces nestoriens, notamment à Meliapour où Ton montrait le tombeau de Saint Thomas. Il perdit dans cette ville son compagnon d'apostolat, le dominicain Nicolas de Pistoia. Il s'embarqua ensuite pour la Chine et, par les Mers de la Sonde, arriva enfin ; dans cette terre de *Cathay*, but de sa mission. Il fut reçu à Peking par le Grand-Khan Timour, petit-fils et successeur de Koubilai, qui lui fit le meilleur accueil. Jean de Montcorvin jouit bientôt d'une situation exceptionnelle à la Cour de Timour, qui, comme Koubilai, aimait à s'entourer de prêtres de tous les cultes. Odoric de Pordenone écrit à ce sujet : « Nous avons un frère mineur évêque en l'hostel de l'Empereur, qui donne la bénédiction au Grand-Caïan quand il doit chevaucher... L'évêque lui donne sa bénédiction et l'Empereur baise la croix* moult dévotement (2). » Une église catholique s'éleva à Peking. Le Nouveau Testament fut traduit en mongol et un exemplaire en fut offert au Grand-Khan. Un puissant seigneur mongol, le prince des

(1) Jean de Montconvin (1247-1333).

(2) Cf. *Les voyages en Asie du bienheureux Odoric de Pordenone*, Edition Henri Cordier (1891), page 375.

Ongoul qui etait nestorien, recut le baptême catholique sous le nom de Georges (1) ; sort fits fut baptise sous le nom de Jean, en l'honneur de Montcorvin. La predication de Montcorvin, assuree de la bienveillance de la Cour mongole, remporta les plus brillants succès. En 1304, il y avait eu à Pekin 6.000 baptêmes et Montcorvin avait enseigné à 150 jeunes gens <c les éléments des Écritures grecques et latines », ainsi que le chant grégorien que l'Empereur se plaisait beaucoup à entendre. En 1305, Montcorvin construisit à Pekin, tout près du palais impérial, une nouvelle église catholique, due à la libéralité du marchand italien Pietro de Lucalongo qui l'avait accompagné depuis Tauris. En 1307, le Pape Clément V récompensa le zèle de Montcorvin en le nommant archevêque de Chine. La même année, Clément V lui envoya trois Frères Mineurs comme évêques suffragants : André de Perotise* Gérard et Pèlerin, qui arrivèrent à Pekin en 1308. En 1312, Clément V envoya encore à Montcorvin trois autres suffragants : Thomas, Jérôme et Pierre de Florence.

Ces missionnaires furent repartis aux quatre coins de l'immense Empire Mongol : Jérôme fut nommé évêque de Crimée avec juridiction sur le khanat de Kiptchak (1320), Gérard fut évêque de Tsiouen-Lcheou ou Zayton, au Fo-kien, où une riche Arménienne lui donna les fonds nécessaires pour construire une cathédrale ; à sa mort, en 1313, il fut remplacé par Pèlerin, à qui succédèrent André de Perouse (1322), puis Pierre de Florence. Telle était la faveur dont jouissaient ces missionnaires auprès du gouvernement mongol, qu'en 1326 nous voyons le Grand-Khan accorder une pension de cent florins d'or à l'évêque de Tsiouen-Lcheou, André de Perouse qui, grâce aux libéralités impériales, construisit près de cette ville un convent pour vingt-deux religieux. « Vers 1314, il y avait en Chincinquante-cinq vents de Frères Mineurs, qui possédaient même un vicariat à Arabalik, au-delà de la Grande Muraille. »'

(1) La tribu turque des *Ongouts*, établie dans la Mongolie méridionale, au nord de la grande boucle du Hoang-ho» professait le nestorianisme comme les Keraït et les Naimanes. Le prince Georges mourut en 1298 Cf. Pellaiat, *Chrétiens d'Asie Centrale et l'Église-Orientale*, Xouag paot 1-8M, p. 633.

Le Royaume Mongol de Perse et l'Inde Méridionale qui étaient comme les avenues de l'Empire de Kouhilaï, ne furent, pas négligés par les missionnaires catholiques. En 1304, les dominicains envoyés en Perse s'entendirent avec le patriarche nestorien de Bagdad Mar Jâballaha III, qui écrivit au pape Benoît XI une lettre d'amitié. En 1312, le pape Jean XXII créa pour la Perse un archevêché à Swilanieu. Le premier titulaire de ce poste fut le dominicain François de Pérouse, qui eût six suffragants : Gérard de Calvi, Barthélémy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti, Barthélémy Abaliatti et Guillaume Adam. Ce dominicain remplaça François de Pérouse comme archevêque de Sultanieh en 1323. Une mission franciscaine, composée de Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius de Tiflis, fut détachée de la mission de Perse pour aller évangéliser l'Inde. Ces quatre missionnaires s'établirent parmi les communautés nestoriennes ou thomistes de la côte du Konkan. Ils furent martyrisés par les Musulmans à Tana, près de Bombay, le 1^{er} avril 1321. Le dominicain Jourdain de Sévérac qui avait fait partie de la mission de Perse, fut alors mis à la tête de la mission de l'Inde avec le titre d'évêque de Golumibum, c'est-à-dire de Colam ou Quilon au Travancore où se trouvait une nombreuse population, nestorienne (1). De Tauris à Pékin par l'Inde Méridionale et les ports chinois s'étendait donc un chapelet ininterrompu de missions catholiques, qui mettaient l'Occident en contact direct avec l'Extrême-Orient. La relation d'Odoric de Pordenone (2) témoigne de ce grand mouvement religieux qui faillit convertir l'Asie dans les premières années du xiv^e siècle.

Odoric de Pordenone était un Frère Mineur d'Udine, en Vénétie. Chargé d'une mission en Extrême-Orient, il quitta Padoue en 1318 et passa par Constantinople d'où il s'embarqua pour Trébizonde. De Trébizonde il gagna Erzeroum, Taïrife, Sultanreh, Kachan et Yezd, prêchant en; chemin aux

(1) Cf. *Balme, Jourdain de Sévérac*, Lyon. 1886.

(2) Cf. *Les Voyages en Asie du bienheureux Odoric de Pordenone*, édition Henri Cordier, P. 1891.

Communautés nestoriennes dé la Perse. Il atteignit ainsi Ormuz sur le Golfe Persique où il s'embarqua pour le port de Tana dans l'Inde. Il recueillit à Tana les reliques des quatre franciscains martyrisés quelques mois auparavant et se rencontra avec l'évêque de Colam, Jourdain de Sévérac qu'il-aida dans ses travaux apostoliques. Après avoir vénéré à Méliapour dans le Carnatc, le tombeau de Papôte Thomas et visité Ceylan, il s'embarqua pour la Chine. Il fit escale à Java et au Tchampa et aborda enfin à *Teéculan* ou *Sincalan*, c'est-à-dire à Canton. Il visita le grand port de *Cartan* qui est le Zayton de Marco Polo, le Tsiouen-tchéou moderne, où il vit les deux couvents de franciscairçs fondés.par Gérard, Pérégrîno et André de Pérouse.

A *Casaie* ou *Cartusaie*, qui est le *Quinsay* de Marco Polo, c'est-à-dire Uang-tchéou, il fut l'hôte d'un riche indigène converti par les franciscains, car les chrétien» étaient nombreux dans ce port cosmopolite « grand deux fois comme Rome » : « Dos chrétiens et marchands étrangers, écrit Odoric, y en a tant que... ce me semble une des plus grandes merveilles du monde comment tant de gens peuvent être gouvernés ensemble. » Odoric se rendit ensuite à l'embouchure du Yang-tsé, dans une ville qu'il appelle *Jamathay* ou *Jansu*, la *Yanguy* de Marco Polo, notre Yang-tchéou, « en laquelle cité, y a une maison et couvent de nos Frères Mineurs ; et si y a plusieurs autres églises et religieux, mais ceux-ci sont nestoriens ». De Yang-tchéou, Odoric se rendit par le Grand Canal à Pékin où il fut l'hôte de l'archevêque Jean de Montéorvin. 11 séjourna trois ans à Pékin et rentra en Europe par le Se-tchouen et le Tibet qu'il appelle pays de *Riboth*. C'est même le premier Européen qui ait visité la mystérieuse Lhassa qu'il nomme *Gota*. Il donne notamment une indication très exacte sur l'organisation théocratique tibétaine : « En cette cité, demeure *VAbassy*, c'est-à-dire leur pape en leur langage. Il est chef de tous les ydolâtres et donne les bénéfices du pays à ses gens (i). >> - .

Odoric rentra en Europe en 1330 après avoir renouvelé.

(1) *Odoric*, édition Cordiez p. 450.

a soixante ans d'intervalle, l'extraordinaire voyage d'exploration de Marco Polo.

Jean de Montcorvin mourut a Pekin peu apres le depart d'Odoric pour l'Europe, en 1333. Il eut pour successeur, comme archeveque de Pekin un franciscain francais, nomme Nicolas qui avait ete professeur de l'Universite de Paris et qui se rendit en Chine avec vingt-six de ses freres. En 1336, un de ces franciscains, nomme Andre, revint de Pekin a Rome avec une lettre du Grand-Khan Toghan Timour pour le Pape Benoit XII. En 1338, Benoit XII envoya dans l'Empire Mongol deux missions. L'une, composee, des franciscains Richard de Bourgogne, Francois d'Alexandrie, Pascal de Vittoria et Raymond Ruffi passa par Sara'i et Ourgendj et s'etablit au Turkestan Oriental, dans la Vallee de l'Ili : Richard de Bourgogne, nomme eveque d'Ili-balik (aujourd'hui Ili'skoie, dans le Semiratchie), etendit sa predication sur les Oïgour et les Karluk nestoriens de cette region. L'autre mission composee des franciscains Jean de Marignola ou Jean de Florence, Nicolas Bonnet, Nicolas de Molano et Gregoire de Hongrie, se rendit a Pekin. Le 19 aout 1342, Jean de Marignola, fut reçu en audience par l'Empereur Toghan Timour et lui remit de la part du pape un coursier dont le souverain mongol fut si fier qu'il le fit peindre par le meilleur peintre de la Cour. En 1370, le pape Urbain V envoya comme archeveque a Pekin Guillaume de Prato, professeur de l'Universite de Paris ; l'annee suivante, un legat pontifical, Francesco Catalano de Podio, partit aussi pour la Chine.

Les missions catholiques etablies dans l'Empire Mongol prospererent jusqu'au jour ou cet Empire succomba devant les reactions indigenes, musulmanes au Turkestan, chinoises en Extrême-Orient. La communaute franciscaine de l'Ili fut detruite par les Musulmans en 1342 (1). En Chine, l'aver-

(1) Richard de Bourgogne, Pascal de Vittoria et Raymond Ruffi furent martyrisés a Almalik en 1339. L'annee suivante, Jean de Marignola retablit l'Eglise de cette ville. Mais, apres son depart pour Pekin en 1342, la mission d'Almalik fut definitivement detruite par les Musulmans,

nement de la dynastic des Ming amena la proscription de catholicisme. Le cinquieme eveque de Tsiouen-tcheou, lac-
 <q&es de Florence,, fut martyrise en 1362, et le legat pontifical
 Francesoo de Podio en 1372. Ainsi, le sort du catholicisme
 ea Chine fut associe a.u sort de la dynastie mongole : 11
 apparul, prospera et disparut avec elle.

L'oeuvre de Koubilal.

Si le suoces des missions cabholiquas montre oombien Ja
 conqiete mongtile avait etc favorable a la penetration des
 id6es et des honimes d'Qccident dans l'ExtremevAsie, la pro-
 digieuse aventure de Marco Polo attcste d'une fagon particu-
 lietie te genie de KoubUai. Le monarque qui *n'hesitait pas
 a mommer un voyageur veniti&n prefet d'une grande ville
 oiunoLsc^ puis inspecteur de plusimira provinces, avail un
 Persan comme ministre des finances, un mandarin chinois
 cornme >eon3eiller intime,, un lama tiMtain .comme dirccteur
 de conscience, des ingenicurs o'igour et syrieits, des gene-
 rall* turcs et tangouies. Les comme r^ants italiens et arabes
 .circulaient cd'un bout a Tautre de son immense Empire. La
 tcrreur tartare, inkc au service de la civilisation dans son
 acception la plus haute et la plus generate — de la civili-
 sation dhretienne commei de la civilisation chinoise, — fai-
 sait regner partout *me jsecurite profonde, inconnue jus-
 -qu'alors. Les plus nobles oroyancos humaines, christianisme,
 bouddhisme, sagesse confuceenne, pouvaient se repandre
 librement et concurrmeni dans les arnes. Le Chinois enten-
 dait le Sermon sur la TMontagne, le Venitien ecoutait les Sou-
 tras de Cakyamouni et les preceptes de Confucius. Et tout
 cela etait regie, voulu par la fcrme raison du monarque. La
 force mongole au service du commerce mondial et de la
 plus haute sagesse humaine, Tchintkiz Khan et «a terrible
 qpec devenus les gardiens de la paix asiatique : voila l'oeuvre
 de KoubiM. Le « Grwud Sire », comme rl'appeile Maroo Pok),
 realisa vraiment l'ideal de sa race : il tuft par le caractfere
 international de son genie et de son oeuvre, comme par l'taa-

mensité de scm Empire, *l'Empereur du Monde*, le monarque uîiysersel, obscurément entrevu par ses aïeux (i).

§ 4. — LE KHANÂT MONGOL DU TURKESTAN

Rôle historique du Xhaaat de Djagataï.

Lo partage de l'Empire Mongol, qui avait paru fait au hasard, comme les partages carolingiens, s'était, au contraire modelé sur les cadres historiques. Il y eut sous le sceptre des princes gengiskhanides, un Empire Chinois, un .Khanat de Turkestan, un Sultanat de Perse, et des Tzarats russes.

De oes Etats, le moins menacé, sinon le plus paisible, était celui de *Djagatm*, deuxième fils de Tchinkkix Khan. Djagataï avait reçu en lief le vieux pays turc que les Monts Tianchan divisent en deux parties : Le Turkestan Oriental, c'est-à-dire les oasis du **Barkoul**, IQS vallées du Youldouz et de l'Ili, et la Kachgarie ou vallée du Taiïrn ; et le Turkestan Occidental, c'est-à-dire le Ferghana et la Sogdiane ou Transoxiane. Au point de vue historique, le domaine de Djagataï représentait l'ancien Empire Kara-Khitaï (Ili et Tarim), plus la partie de l'ancien Empire Kharezmien située au .Nord de TOxus (Otrar, Khodjend, Samarkande, Boukhara et Balkh {2). La pas de réactions nationales à craindre, comme en Chine et en Russie, — de réactions ethniques tout au moins : la population, entièrement turque, ne risquait pas de se révolter. Ce qui était à prévoir, c'était une réaction

{1) Une si colossale fortune ne tourna pas la tête à Koubilaï. « Les Chinois ont sur lui une anecdote significative : Lorsque son palais de Kiianbalik fut achevé, il fit semer dans une cour les graines des steppes, et, montrant à ses enfants cette minuscule prairie, captive entre les murailles : « Souvenez-vous de vos ancêtres ; gardez ce pré, c'est l'herbe 4e modestie ». (Cahun, *op. cit.*, 386).

(2) La ville de Balkh est située au sud de l'Oxus. De ce côté, par le Badakchan, lo Khanat de Djagataï empiétait sur l'Iran. Il possédait on terre iranienne Balkh et Banûan, c'est-à-dire l'ancienne Baclriane.

religieuse. Sur ce sol, profondément islamisé, il était inévitable que l'esprit musulman transformât les souverains mongols jusqu'à leur faire oublier le Conquérant du Monde et son œuvre.

Entre les khanats mongols de Chine, de Perse et de Russie, le Klianat de Djabatāi constituait, selon la remarque de M. Blochet, une sorte d'Empire du Milieu ». Par là même, son rôle historique était diminué. Il n'y avait pour lui d'agrandissement possible, ni vers l'Est où il touchait du côté du Lobnor et du Boulounghir à l'Empire Mongol de Chine ; — ni au Sud où il se heurtait sur Tamou Darya au Khanat de Perse, — ni à l'Ouest où il rencontrait si^r la Mer d'Aral le Khanat de Kiptchak. Il lui manquait un terrain de guerre et de chasse, des dépendances extérieures à conquérir. Aucune possibilité d'expansion ne s'offrait à lui, tandis que les khans de Chine avaient l'Indo-Chine, le Tibet, la Corée, le Japon et l'Insulinde à soumettre ; — que les khans de Kiptchak pouvaient s'étendre encore en Russie et reprendre la chevauchée de Batou à travers l'Europe Centrale ; — et que les khans de Perse avaient dans leur programme la conquête de la Syrie et de l'Egypte, voire de la Romanie.

Il est vrai que du côté de la Perse, la Maison de Djabatāi avait éprouvé une profonde déception. Jusqu'en 1256, l'Iran tout entier lui avait paru réservé. Mais lorsque le Grand-Khan Meungké eut fait de cette région un khanat distinct pour son frère Houlagou, toute ambition fut interdite de ce côté aux Djabatāides. Loin de relever d'eux, le khanat de Perse devint, grâce aux liens de la parenté, « comme une dépendance politique de l'Empire Chinois ». Une seule issue restait aux Djabatāides : l'Inde, à laquelle ils touchaient par le Badakchan et le Caboul. Et nous verrons, en effet, qu'ils tentèrent à plusieurs reprises la conquête de l'Inde, conquête que leurs successeurs, les Timourides, devaient réaliser un jour. Mais à part ce débouché, le khanat de Djabatāi était condamné à vivre replié sur lui-même, enserré dans ses « étroites limites, sans dérivatif extérieur.

C'était la première fois dans l'histoire que le peuple turc se

trouvait ainsi engagé. Le « apposer capable de se faire à un tel emprisonnement, était ignorer sa turbulence naturelle, son besoin d'action, son tempérament belliqueux. Il fallait, dès lors, que le khanat de Djagataï fût déchiré par d'incessantes guerres civiles, — ce qui ne manqua pas d'arriver —, ou qu'il se jetât sur les autres royaumes mongols pour se frayer une issue en passant sur leur corps, — ce qui arriva également. Car ici encore, la tradition historique, le passé des races furent plus forts que la volonté des hommes. Vainement, les Mongols avaient placé leurs chefs sur les trônes du Turkestan et de la Perse. Ces chefs devinrent des Turcs et des Iraniens et les premiers recommencèrent périodiquement contre les seconds les grandes invasions historiques, jusqu'au jour où l'héritier des Djagataïdes, Timour Lenk, réussit à soumettre l'Iran.

En résumé, les Turcs de Djagataï n'avaient d'autre alternative que de se battre entre eux ou de conquérir la Chine ou l'Iran. Ils se battirent entre eux pendant deux siècles, échouèrent dans toutes leurs tentatives contre la Chine, mais réussirent enfin à subjuguier l'Iran (i).

Evolution intérieure du Khanat de Djagataï :

Triomphe de l'Islam au Turkestan.

L'histoire, le passé du sol et l'influence du milieu sont plus forts que la volonté des hommes. Il n'y avait pas, parmi les princes gengiskhanides, de plus sévère observateur du Yassak, de prince plus « vieux-mongol », plus hostile à l'Islamisme que le fondateur et le héros éponyme du khanat de Turkestan, Djagataï. Or trente ans ne s'étaient pas écoulés depuis sa mort que ses descendants étaient devenus des Musulmans fanatiques. Ce n'était pas impunément qu'ils régnaient sur ces oasis de Transoxiane et du Tarim, les cen-

(1) Cf. Khondémir, trad. Defrémery, *Histoire des khans mongols du Turkestan et de la Transoxiane*, J. A., 1852, I, 58 et 216,

très musulmans les plus actifs de l'Asie Centrale, sur Kachgax, dévot à tous les khodjas, «sur la sainte Samarkande (i). Il est vrai que les Etats des Djagataïdes renfermaient aussi, du côté du Nord, à Almalik (Kouldja) et à Bichbalik (Gout[^]chcn), un élément oïgour resté bouddhiste et nestorien, qui lutta de tout son pouvoir contre l'islamisation de la dynastie. Mais dès 125a, le dernier roi oïgour fut mis à mort à l'instigation des Musulmans et l'influence des Transoxianais devint prépondérante. Le khan Borak (1266-1270) sixième successeur de Djagataï se fit lui-même Musulman sous le nom de Gaïas-eddin. Une réaction bouddhique, appuyée sur l'élément oïgour, sembla remporter pendant les deux règnes suivants, mais à partir du xiv^e siècle, le triomphe de l'Islam fut complet.

Au point de vue extérieur, l'histoire de la Maison de Djagataï, faillit être brusquement interrompue dans le dernier quart du xiii^e siècle par l'usurpation de Kaïdou. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, ce prince gengiskhanide, représentant de la Maison d'Ogodaï et dont le lieu était situé au Tarbagataï et en Dzoungarie, attaqua et vainquit en 1266 le khan de Djagataï, Borak. Il enleva à Borak l'Ili et la Kachgarie et le réduisit à la Transoxiane. Les successeurs de Borak ne furent que les humbles vassaux de Kaïdou qui les nommait ou les détrônait à son gré et les forçait à le suivre dans toutes ses expéditions contre la dynastie mongole de Chine. Enfin, Kaïdou étant mort en 1301, le khan Djagataïde, Doua, chassa du Turkestan Oriental le fils de ce prince et recouvra ainsi l'intégrité de son patrimoine héréditaire. La Maison de Djagataï que Kaïdou avait si longtemps annihilée, recommença alors à faire figure en Asie Centrale. Elle en profita pour se consacrer à un projet qui semble lui avoir tenu à cœur : la conquête de l'Inde. A trois reprises, en 1297, 1306 et 1327, les fils de Doua, Koutlouk Khodja, Kébek et Ternéchirine envahirent le Pendjab, dévastèrent le pays de Lahore et parvinrent jusqu'aux portes de Delhi ; mais

(1) CL Kousnieisov, *La lutte des civilisations et des langues en Asie Centrale*, P. 1912.

chaque fois, ils furent repousser par les sultans musulmans», de race afghane ou turque, qui régnaient sur ce pays.

En 1318, le khanat des Djagataïdes se divisa. Une branche de cette famille régna au Turkestan Oriental (Kachgarie et Ili), l'autre en Transoxiane. Si les princes de la première branche surent maintenir leur autorité, ceux de Transoxiane laissèrent tout le pouvoir passer à la noblesse turque de la région. Au milieu du ^{xiv}^e siècle, les derniers d'entre eux n'étaient plus que de simples figurants, que le chef de la noblesse transoxianaise, le tout puissant vizir Kazgane, couronnait ou renversait à son gré. À la mort de Kazgane, le khan du Turkestan Oriental, Touglouk, envahit la Transoxiane et la réunit à ses Etats, rétablissant ainsi l'intégrité de l'ancien domaine des Djagataïdes (1360). Mais un seigneur transoxianais nommé Timour Leuk, qui avait épousé la fille de Kazgane, reprit le rôle joué par ce dernier. Il se fit le champion de l'indépendance de la Transoxiane et leva l'étendard de la révolte contre la Maison de Djagataï, — révolte des Turcs contre les Mongols, révolte des Musulmans piétistes de Samarkande contre les khans encore à demi « païens » d'Almalik et de Kachgar (1365).

§ 5. — LE ROYAUME MONGOL DE PERSE

Établissement de Houlagou
en Perse. La Croisade mongole.

En 1256, le Grand-Khan Meungké chargea son frère Houlagou du gouvernement de la Perse et de la direction de la guerre contre le monde islamique. Depuis un quart de siècle, la Perse était soumise aux Mongols. Mais l'Islam y conservait encore deux citadelles inviolées, l'Etat pontifical abbasside à Bagdad et les possessions des Ismaéliens ou Assassins au Mazendéran. En outre, de l'autre côté de l'Euphrate, en Syrie et en Egypte, l'Empire des Mamelouks avait

échappé à la conquête mongole. La consigne donnée par Meungké à Houlagou comportait la destruction de ces dernières citadelles musulmanes et la soumission de la Sjrrie jusqu'à la frontière d'Egypte (i).

Ainsi définie, l'expédition de Houlagou revêtit dès le début un très curieux caractère national et religieux : Fils de la chrétienne Serkouténi, époux de la chrétienne Dokom-khatoun, Houlagou conduisit les Turcs nestoriens de l'Asie Centrale, — Kéraït, Naïmanes et Oïgour, — à une véritable *Croisade Jaune* contre l'Islamisme.

Au moment où cet orage se formait contre elle, la société musulmane était au dernier degré de la décadence. Dans le chaos où elle se débattait depuis la chute de l'Empire Kharezmien, deux grandes puissances morales subsistaient. C'étaient, comme on l'a dit plus haut, le khalifat abbasside à Bagdad et la secte des Assassins à Alamout. Le pape et l'anarchiste restaient seuls debout en ce crépuscule d'Islam.

Houlagou s'attaqua d'abord aux Assassins. Ces redoutables fanatiques qui, depuis un siècle et demi, faisaient trembler l'Orient, possédaient dans les montagnes du Mazendéran plusieurs forteresses inaccessibles dont la principale, Alamout, au Sud de Recht, servait de résidence au Grand-Maître de la secte. Tous ceux, sultans ou khalifes, musulmans ou infidèles, qui s'étaient attaqués à eux, avaient péri, mystérieusement frappés. Pour en finir avec la secte, Houlagou retrouva les méthodes de destruction radicale de l'Empereur Inflexible. A la terreur anarchiste, il répondit par l'exécution militaire, impitoyable, totale. Alamout, Meïmoundiz et toutes les forteresses du Mazendéran furent prises et rasées et leurs défenseurs égorgés. Le grand maître tomba aux mains des vainqueurs et fut mis à mort. Jamais au cours de leurs campagnes, les rades justiciers mongols n'accomplirent œuvre de pofice plus utile. La destruction par Tchinkiz Khan de l'Etat brigand des Tangoutes et la destruction par Houlagou de la Secte des Assassins furent d'inappré-

(1) Sur le khanat mongol de Perse, consulter D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV. — Quatremère, traduction de RacJhid-eddin, *Histoire des Mongols de Perse* (P. 1836). — Howorth, *Hiptary of the Mongols*, t. III.

ciables services rendus là à la civilisation chinoise, ici à la civilisation iranienne.

L'Iran une fois débarrassé de cette plaie, Houlagou marcha sur Bagdad. Le siège des khalifes était en ce temps-là occupé par un pontife de décadence, épicurien et lettré, nullement fait pour ce siècle de cataclysmes, l'abbasside Mostaçim. En vain essaya-t-il d'arrêter par des négociations la marche de l'envahisseur. Les Mongols étaient résolus à en finir avec cette orgueilleuse et souple Papauté arabe qui, des Bouides aux Seldjouk, avait survécu à tous ses oppresseurs d'un jour. Ils donnèrent l'assaut à Bagdad et s'en emparèrent le 5 février 1258. Le pillage et le massacre des habitants durèrent une semaine, et coûtèrent la vie à 800.000 Musulmans. Le khalife Mostaçim n'échappa point au sort de ses sujets. Ce que nul n'avait osé, ni au ^x^e siècle Moïzz eddaulah Bouyeh, le champion intransigeant du Chiitisme, ni au ^{xi}^e siècle le farouche sabreur turc Togroul beg, le petit-fils de Tchinkkiz Khan n'hésita pas à l'accomplir,. Après avoir obligé le khalife à livrer le secret de ses trésors, il le fit fouler au pied des chevaux. Pour comprendre la terreur dont un tel sacrilège emplît le monde musulman, il faut s'imaginer l'effet qu'aurait produit dans la chrétienté, au ^{xvi}^e siècle, une invasion de Janissaires venant égorger le Pape dans Rome. Les contemporains avaient l'impression, justifiée, d'assister à la fin d'un monde (1).

Seule la colonie chrétienne de Chaldée trouva grâce aux yeux des Mongols. Au moment de la prise de Bagdad, les chrétiens des différents rites se renfermèrent dans l'église nestorienne. Non seulement ils ne furent pas inquiétés, mais Houlagou les combla de bienfaits et donna même au patriarche nestorien Makika un des palais du khalife (2). A la lumière de cet événement l'expédition mongole de 1258 prend toute sa signification. C'était bien la Croisade jaune dont rêvaient depuis un siècle les Occidentaux quand ils songeaient au Prêtre-Jean, — une Croisade auprès de laquelle,

(1) Cf. Rachid-eddin, trad. Quatremère, *op. cit.*, p. 299 et sq.

(2) Cf. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 393.

avouons-le* celles d'un Philippe-Auguste ou d'un Frédéric II faisaient assez piètre figure....

Après la prise de Bagdad, Houlagou alla établir sa cour en Azerbaïdjan, à Maragha et à Tauris, villes qui restèrent leis capitales de «es successeurs. Toute la Perse était soumise. La chute de Bagdad, suivie de l'annexion de Mossoul (1262) assurait l'obéissance de la Mésopotamie. Et en Anatolie, les sultans seldjoucides d'Iconium et de Sivas n'étaient que lets très humblejs vassaux du conquérant mongol. Quant au roi d'Arménie (1), Héthoum I^{er}, c'était pour Houlagou non seulement un vassal, mais, un ami. Les Arméniens qui voyaient avec raison dans les Mongols des vengeurs et des protecteurs, se montrèrent jusqu'à la fin les serviteurs les plus 'fidèles de la dynastie fondée par Houlagou.

Maître de la Perse, héritier des Sassanides, des Abbassides et des Seldjoucides de jadis, Houlagou apportait sur le trône des Rois des Rois et des Khalifes la politique religieuse de sa race : Pour la première et la dernière fois dans l'histoire, l'Empire d'Iran fut gouverné par une dynastie sinon chrétienne, du moins très favorable au christianisme.

Le peuple mongol, on Ta vu, se partageait entre deux cultes : le bouddhisme et le christianisme nestorien. Houlagou lui-même était bouddhiste, mais chins son entourage immédiat, le Nestorianisme était ouvertement professé par son épouse, la sage princesse Dokouz-khatoun (9), par son général Kitboka et par son chancelier Rolgaï. Comme Houlagou ne rencontrait en Iran aucun disciple de Çakyamouni* ses sympathies pour le Bouddhisme ne trouvèrent pas à s'employer. Au contraire, la Perse et particulièrement la Ghfc'ldée et l'Assyrie renfermaient une nombreuse population nesloricnne qui s'y était établie sous les Sassanides et avait su s'y maintenir malgré la conquête musulmane. Ce fut sur cet élément nestorien ainsi que sur les communautés

(1) Il s'agit de la Petite Arménie ou Çilicic.

(2) Dokouz Khatoun était fille d'Ikou, fils du Ouang khan Togrouï, dernier roi des Kéraïtes. Celaït donc la petite fille authentique du célèbre *Prêtre Jean*. Cf. Rachid-e(idin, *Histoire des Mongols de Persc*, éd. Quatremère, p. 95.

arméniennes du pays de Van et de l'Azerbaïdjan que s'appuya la politique mongole. Les chrétiens indigènes reçurent une place prépondérante dans l'Empire. C'est ce que constate, non sans amertume, le chroniqueur musulman Rachicfeddita : « La princesse Dokouz-khatoun, née dans le christianisme que professe la nation kéraïte, protégeait constamment ses coreligionnaires. Par égard pour elle, Houlagou favorisait les chrétiens, qui, profitant de cette époque de prospérité, bâtirent des églises dans toutes les provinces de sa domination. A l'entrée de l'orδοit de Dokouz-khatoun, il y avait toujours une église dans laquelle retentissait le son des cloches. » Dans un sentiment opposé, les écrivains arméniens (i) célèbrent Houlagou et Dokouz-khatoun « comme un nouveau Constantin et une nouvelle Hélène espoir et repos des chrétiens, flambeaux et protecteurs de la Religion ». Que l'on s'imagine, en effet, la joie de ces pauvres gens, opprimés par douze siècles de tyrannie perse ou musulmane, et appelés tout à coup à la première place dans les conseils des nouveaux maîtres du monde ! Les khans mongols de Perse n'eurent pas de plus fidèles serviteurs. Aussi bien dans ce monde islamique où les Gengiskhanides étaient l'objet d'une haine universelle, l'élément chrétien indigène, l'élément arménien et l'élément juif étaient les seuls points d'appui de leur pouvoir. D'ailleurs, la politique étrangère de Houlagou le poussait encore à resserrer son alliance avec les Chrétiens pour en finir avec les derniers débris du monde musulman.

Après la destruction du Khalifat Abbasside, la mission de Houlagou n'était pas terminée. Pour en finir avec les empires musulmans, il lui fallait encore chasser de Syrie et d'Egypte les sultans mamelouks. En 1269 son général, le naïmane chrétien Kitboka, envahit donc la Syrie, enleva aux Mamelouks Alep et Damas et les refoula jusqu'en Egypte. Cette fois la ruine de l'Islam parut consommée. Alep et Damas, les deux citadelles de la Syrie musulmane, les cités in-

(1) Un des confidents de Dokouz Khaloun était le catholicoa arména Vartan.

violées dont aucune croisade latine n'avait pu forcer les portes, succombaient sous les coups des chrétiens mongols. L'invasion de Kitboka apparaissait vraiment jcoiûme une aide inespérée envoyée du fond de l'Asie au secours de la chrétienté.

Dans le duel séculaire de la Croix et du Croissant, voici que l'énorme monde jaune se levait en faveur de la Croix. C'est ainsi que le comprenaient les chrétiens de Damas qui accueillirent les Mongols en libérateurs. C'est ainsi que l'entendait Kitboka lui-même, puisqu'après la prise de la ville, il s'empressa de convertir en églises chrétiennes les mosquées (1). Et n'est-ce pas ce qu'auraient dû comprendre à leur tour les Latins de Syrie, eux que la réaction musulmane était en train de rejeter à la mer ? L'arrivée de l'armée mongole constituait pour eux une chance inespérée. Grâce à cette formidable diversion, ils pouvaient se ressaisir, donner la main aux nouveaux arrivants, étouffer l'Islam entre Tauris et Saint-Jean-d'Acre. Mais les Arméniens seuls eurent en temps utile, la claire vision de ces choses. Les Latins, abusés par la terrible réputation des Mongols, fr'osèrent s'associer à eux. L'heure du destin passa. L'Islam qui s'était cru perdu, ne voyant pas venir le coup final, réagit, Une nouvelle armée de Mamelouks sortit d'Egypte sous le commandement du célèbre Bibars et reparut en Palestine. Le 3 septembre 1260, Bibars vainquit et tua à la bataille d'Aïndjalout le général mongol Kitboka. A la suite de leur victoire, les Mamelouks réoccupèrent Damas, Alep et toute la Syrie. La grande croisade neetorienne, la croisade venue de Karakoroum pour reprendre la Terre Sainte aux Musulmans, avait échoué. L'Euphrate resta la frontière occidentale du Khanat Mongol de Perse.

La bataille d'Aïndjalout eut une influence décisive sur l'évolution ultérieure du Levant. Elle marqua l'arrêt de la conquête mongole. La vague d'invasion qui, partie de l'Al-taï, avait submergé la Chine, l'Asie Centrale et flran, vint mourir au pied des collines de Judée. Ce fut, trente-trois

(1) Ct D'Ohsson, op. cit., III, 324.

ans après la mort de Tchinkkiz Khan, le premier échec, mais l'échec définitif de son œuvre. L'Islam, réduit un moment à l'Egypte et à la Syrie, n'allait pas tarder à prendre partout sa revanche. Sa victoire militaire fut complétée par un grand triomphe moral : les khans mongols de la Russie méridionale et du Turkestan (Kiptchak et Djagataï) se convertirent à l'Islamisme. Pris entre eux et l'Empire des Mamelouks, le Khanat mongol de Perse se trouva encerclé.

Sur toutes leurs frontières, — sur l'Oxus, au Caucase, sur l'Euphrate, — les khans de Perse retrouvèrent désormais rislarn, leur ennemi. Chaque fois qu'ils voulurent, à l'exemple d'Houlagou, tenter la conquête de la Syrie, Us « s'exposèrent à de redoutables diversions exécutées à l'autre extrémité de leur empire par leurs cousins islamisés du Kiptchak et du Djagataï. Cette situation ne tarda pas à les paralyser jusqu'au jour où, cédant à l'attraction du milieu, plus forte que la volonté des hommes, eux aussi se firent musulmans.

Evolution ultérieure du Khanat de Perse.

Lutte de l'élément mongol et de l'influence musulmane.

Le successeur d'Houlagou fut son fils aîné Abaga (1265-1281). A l'exemple de son père, Abaga ne se considéra toute sa vie que comme le représentant en Perse du Grand-Khan Koubilaï (1). « Abaga, dit Marco Polo, voulut que Cobila Can, l'empereur son oncle, le confirmât eji sa seigneurie, el Cobila Can fit ce moult volontiers. » Abaga suivit aussi la même politique religieuse qu'Houlagou. Personnellement bouddhiste, il se montra très favorable au Christianisme. Il épousa une chrétienne, la *despina* Marie, fille de l'empereur Michel Paléologue. Enfin il subventionna le patriarche nestorien Mar Denha et fut l'ami de deux autres prélats nestoriens, Mar Jaballaha et Piabban, Çagma, dont il con-

(1) Cf. Rachid-eddin. Irad, Quatramère, p. 13.

vient de rappeler la biographie, car elle éclaire d'un jour curieux l'histoire du Christianisme mongol,

Mar Jaballaha, de son nom de baptême Marcos, était un nestorien oïgour, né près de Pékin en 1245. Son ami Rabban Çäuma, neistorien et oïgour comme lui, était originaire de la ville même de Pékin. Ayant reçu les ordres au Pe-tchi-li, tous deux quittèrent la Chine pour accomplir le pèlerinage de Jérusalem. Arrivés en Perse, ils furent reçus à Maragha par le patriarche Mar Denha qui nomma Mar Jaballaha métropolitain de Chine avec Rabban Çäuma comme visiteur. Ils furent ensuite présentés à Abaga qui leur fit le meilleur accueil (1280). Sur ces entrefaites Mar Denha mourut. Les évêques nestoriens, comprenant l'intérêt d'avoir un Mongol comme patriarche, élevèrent le nouveau métropolitain de Chine au siège pontifical, sous le nom de Mar Jaballaha III (1281). Abaga qui n'avait peut-être pas été étranger à cette élection, témoigna sa satisfaction en accordant au nouveau patriarche une pension annuelle de 40.000 dinars (1).

A l'extérieur, Abaga eut à lutter contre son cousin, le khan du Turkestan, Borak. Cette lutte affecta un double caractère. C'était d'une part une guérite religieuse, Borak s'étant converti au Mahométisme et Abaga étant resté bouddhiste. C'était d'autre part, continuant entre princes gengiskhanides, le duel millénaire de l'Iran et du Touran. A la manière des chefs turcs de jadis, Borak passa l'Oxus et envahit le Khorassan. Et comme les Rois des Rois iraniens du temps passé, Abaga le rejeta en Transoxiane. Ainsi, un demi-siècle après la mort de l'Empereur Inflexible, ses petits-fils, devenus les uns des khans turcomans, les autres des chahs de Perse, recommençaient l'histoire.

Les Mamelouks ayant attaqué le royaume d'Arménie, Etat vassal de la Pense, Abaga, à la demande des Arméniens envoya une expédition de représailles en Syrie. Son armée

(1) Cf. Rubens Duval. *Le patriarche Mar Jaballaha II et les princes mongols de VAzerbaïdjan*, Journal Asiatique, 1889, I, 313. — Chabot, *Vie du patriarche Mar Jaballaha III et du moine Rabban Çäuma*, suivie de : *Notes sur les relations du roi Argoun avec l'Occident*, Revue de l'Orient Latin I, 567-610, II; 73442, 234-304, 566-630 (1695).

s'empara d'abord d'Alep et de Hamath, mais elle fut ensuite vaincue à Homs par le sultan d'Egypte Kélaoun et dut repasser l'Euphrate (1381).

Abaga eut pour successeur son frère Takoudar (1281-1288/i). Ce prince rompit avec la politique traditionnelle de sa maison. Il se convertit au Mahométisme sous le nom d'Ahmed et jeta en prison le patriarche nestorien Jaballaha. Une politique si contraire au *yassak*, excita contre lui la colère des Vieux-Mongols. « Il mettait tout son entendement, dit Marco Polo, à faire convertir les Tartares à la loi de Mahomet. Son neveu, Argoun le fit savoir à Koubilaï. Quand Koubilaï entendit cela, il lui manda d'avoir à cesser ou qu'il irait contre lui ». Ahmed ne cessa point. Alors, bouddhistes ou nestoriens, tous les vrais Mongols se révoltèrent et le remplacèrent par Argoun.

Nommé par une réaction mongole anti-musulmane, Argoun (1284-1291), reprit la politique d'Houlagou. Comme son aïeul, il fut dans les meilleurs termes avec l'Empereur Koubilaï qui lui envoya un diplôme d'investiture (1). Comme lui encore, il favorisa les bouddhistes et les nestoriens et tint à l'écart les musulmans. Il fut secondé dans cette tâche par son ministre, le juif Saad eddaulah, politique remarquable qui s'efforça de faire de la Perse mongole un Etat centralisé à la manière de l'Empire Chinois.

En politique étrangère, Argoun s'en tint à l'alliance traditionnelle de sa maison avec l'Europe chrétienne. Il fut encouragé dans cette politique par son épouse, Ourouk-khatoun, princesse kéraïte qui se trouvait l'arrière petite-fille du *Prêtre-Jean*. Comme toutes les princesses de sa famille, Ourouk-khatoun était nestorienne et se faisait toujours suivre de son chapelain qui célébrait chaque matin la messe devant sa tente. Sur les conseils de sa femme et du patriarche Mar Jaballaha III, Argoun chercha à provoquer contre les Mamelouks une Croisade générale des Puissances latines. En 1287 il envoya dans ce but en Europe le eoadjuteur de Mar Jaballaha, le moine Rabban Çauma.

(1) Cf. Raschid-eddin, éd. Qualremère, p. 77, note 95

Rabban Çauuma s'embarqua sur la Mer Noire et fit d'abord tin séjour à Constantinople où il fut reçu par le *basileus* Andronic II ; puis il se rendit à Rome où, par suite du décès du pape Honorius IV, il ne put voir que les cardinaux. Il passa ensuite en France en traversant Gênes dont le gouvernement, très intéressé à l'amitié des Mongols, lui fit le meilleur accueil. A Paris il vit Philippe le Bel et lui remit de la part d'Argoun une lettre écrite en caractères oïgour qui est encore déposée aux Archives Nationales (1). Dans cette lettre Argoun proposait au roi de France une expédition commune en Syrie : les Français devaient débarquer à Acre et les Mongols se trouver devant Damas au mois de janvier 1290. Rabban Çauuma alla ensuite en Guyenne faire les mêmes propositions au roi d'Angleterre Edouard I^{er}. Au retour il repassa par Rome où il vit le pape Nicolas IV, qui venait d'être élu par le conclave. Après avoir remis au pape des lettres d'Argoun et de Mar Jaballaha, il assista aux cérémonies de la Semaine Sainte au Vatican et pour prouver que le malentendu entre catholiques et nestoriens était oublié, il reçut la communion des mains du Souverain Pontife. Nicolas remit à Rabban Çauuma des lettres pour Argoun et un bref confirmant Mar Jaballaha dans sa dignité de patriarche (1288). Lorsque Rabban Çauuma rentra en Perse, Argoun célébra une grande fête en son honneur. La faveur des chrétiens fut alors à son comble à la cour du khan. Dans les cérémonies officielles, Argoun faisait asseoir Mar Jaballaha à ses côtés. Il fit élever une église près de sa résidence et en nomma chapelain Rabban Çauuma. En 1290, Argoun et Ourouk-khatoun firent même baptiser leur troisième fils, — le futur Oldjaïtou, — sous le nom de Nicolas en l'honneur du pape Nicolas IV (2).

Mais si grâce à l'action combinée du Patriarcat nestorien et de la Papauté, la conversion des Mongols de Perse faisait de sérieux progrès, la négociation¹ entre Argoun et les rois chrétiens pour la reconquête de la Terre Sainte n'avancait,

(1) Cf. Chabot, *Vie de Mar Jaballaha III*, p. 220.

(2) Chabot, *Vie de Mat Jaballaha*, p. 95.

pas, Lai faute n'en incombait point au prince mongol mais à la politique égoïstade Philippe le Bel qui promettait toujours de se croiser, avec la volonté bien arrêtée de n'en rien faire. Argoun ne se découragea pas. En 1289 il envoya encore en ambassade à Paris et à Londres le voyageur génois Buscarel de Gisolf. « Quand nous aurons pris la ville de Jérusalem, nous te la donnerons », mandait solennellement l'héritier de Tchinkkiz Khan au petit-fils de Saint Louis. Mais Argoun refusait de partir seul en guerre sur de simples promesses. Ne connaissant que trop l'inconsistance de certain» projets de croisade, il exigeait une coopération effective s'exerçant suivant un plan arrêté d'avance et qui écrasât les Musulmans entre l'armée latine et l'armée mongole. En 1290 il envoya encore auprès du Pape Nicolas IV, pour arrêter un programme ferme, un nestorien mongol nommé Tchagan. Le khan de Perse offrait d'être sous les murs de Damas en février 1291 et d'y attendre le roi de France qui débarquerait à Saint-Jean-d'Acre. Offre inestimable, — car derrière la Perse, alors à demi-chrétienne, on devinait le grand Empire Mongol et la Chine de Koubilaï. Toute cette force colossale s'offrait pour ressusciter l'œuvre des anciens Croisés. Elle s'offrit vainement. A l'exception de la Papauté, l'Europe, une fois de plus, ne comprit pas. L'heure du destin passa et ne se retrouva plus.

Triomphe de l'Islam dans le Khanat de Perse.

Déjà dans le Khanat de Perse, l'influence musulmane commençait à devenir prépondérante. Lorsque Argoun fut à l'agonie, les seigneurs musulmans massacrèrent le ministre juif Saad eddaulah, qui les avait si longtemps tenus en respect. Les deux premiers successeurs d'Argoun, les khans-Kaïkhatou (1291) et Baïdou (1295) restèrent cependant fidèles à la politique bouddhiste-nestorienne de leur maître. Mais en 1295 le chef du parti musulman, l'émir Naurouz réussit à faire donner le trône à un prince mongol converti, au Mahométisme, le khan Gazan.

Gazan (1295-1304), porté au trône par les Musulmane, fat leur prisonnier. A l'instigation de Naurouz, une Violente persécution se déchaîna contre tout ce qui était chrétien, juif ou bouddhiste. Les communautés nestoriennes de Bagdad, Mossoul, Tauris et Maragha furent en partie détruites. Les Chrétiens se réfugièrent dans la citadelle d'Arbèles où, ils furent assiégés par les Kurdes. Le patriarche Mar Jaballaha III, malgré «on âge et son origine mongole, faillit être martyrisé. Cependant Gazan finit par s'affranchir de la tutelle de ses coreligionnaires. Il se brouilla avec Naurouz et se rapprocha de Jaballaha, à qui il rendit sa place à la cour. Bien que lui-même musulman, il fit en 1299 une expédition contre les Mamelouks. L'armée mongole, que rallia au passage le roi d'Arménie Héthourn II, prit Alcp, Hamath, et écrasa les Mamelouks à la bataille de Homs. Elle s'empara même de Damas et pénétra jusqu'à la frontière d'Egypte. Mais Gazan, satisfait de ces victoires, ramena ensuite son armée en Perse, de sorte que les Mamelouks réoccupèrent la Syrie sans coup férir". En 1303 il envoya cependant une nouvelle expédition dans ce pays, mais cette fois les Mongols furent moins heureux. Vaincus à Marg-es-suffar, ils durent repasser l'Euphrate.

Le khan Oldjaïtou (1304-1316), frère et successeur de Gazan, chercha comme lui, à établir un compromis entre les influences qui se disputaient le pays. Au milieu d'une cour toute musulmane et bien que devenu lui-même si parfaitement persan qu'il s'était fait chiite, il s'appliqua à rester en politique étrangère un prince mongol. Fidèle au Yassak, il s'efforça de resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à ses cousins, les Grands-Khans de Chine. L'unité mongole, en effet, subsistait toujours en théorie, sous le régime de la *concordia fratrum*. Mais depuis que les Mongols du Turkestan, puis ceux de Russie, puis ceux de Perse étaient devenus musulmans tandis que ceux de Chine restaient bouddhistes, cette unité n'était plus qu'une fiction. De leur éducation mongole, les khans de Perse gardaient cependant, malgré tout, un esprit de tolérance religieuse qui étonne en terre d'Islam. Sous le règne d'Oldjaïtou, le

dominicain Ricold de Montecroix put venir prêcher à Bagdad ; en 1318, le pape Jean XXII nomma archevêque de Sultanieh et évêque de Maragha deux autres dominicain», Franco de Pérouse et Barthélémy de Bologne, dont l'apostolat ne fut point inquiète. Oldjaïtou lui-même resta en relations diplomatiques avec la Chrétienté. En 1305 il envoya à Philippe le Bel et à Edouard I^{er} deux ambassadeurs, Touman et Mamlakh pour promettre, en cas de reprise des Croisades, son concours effectif et même l'appui de l'Empereur de Chine.

A l'égard de l'Eglise nestorienne, l'attitude d'Oldjaïtou fut assez indécise. On a vu que dans son enfance il avait été baptisé par le patriarche nestorien Mar Jaballaha III. Une fois sur le trône il sembla rougir de ses sympathies chrétiennes et n'osa les manifester qu'à la dérobée. En 1310, les Kurdes ayant organisé le massacre de la chrétienté d'Arbèles, en Assyrie, il laissa sans intervenir les bourreaux accomplir leur œuvre. Mar Jaballaha III, revenu de son rêve, mourut découragé en 1317.

Après une vie d'efforts inutiles, tous les bons serviteurs du régime mongol, le chrétien Mar Jaballaha, comme le juif Saad eddaulah, étaient pris de la même lassitude. Le triomphe de l'Islam dénationalisait le Khanat de Perse. Devenu un Sultanat mongol comme les autres, — avec des difficultés intérieures inconnues des autres empires musulmans, — l'ancien « oulous » d'Houlagou, infidèle à sa mission historique, n'avait plus qu'à disparaître.

Le milieu, le cadre géographique et historique, la civilisation six fois séculaire avaient été plus forts que la volonté des hommes. Les plus farouches conquérants de l'histoire durent céder devant la tenace résistance du milieu. Le\$ petits-fils de l'Empereur Inflexible, de celui qui avait été pour les Musulmans l'Antéchrist et le Maudit, devinrent, — ironie des lendemains — de très dévots sultans orthodoxes. Et l'histoire de l'Iran reprit son cours comme si le Conquérant du Monde n'avait jamais existé...

L'Iran entre la chute des Gengiskhanides et l'invasion de Timour Lenk.

Le *Yassak* mongol était le seul lien de cohésion interne qui maintenait debout le Khanat de Perse. Le jour où il succomba! devant la réaction musulmane, l'unité de la Perse mongole disparut. Comme les grandes maisons seigneuriales avaient été les premières à embrasser l'Islamisme, le triomphe de cette religion fut le triomphe de la féodalité.

Sous le règne du khan Abou Saïd (1316-1334), — dernier descendant d'Houlagou qui ait conservé quelque autorité, — un seigneur mongol nommé Djouban acquit une influence prépondérante dans l'Etat. Après la mort d'Abou-Saïd, la maison de Djouban se rendit maîtresse de l'Azerbaïdjan qui était la province royale par excellence, car elle renfermait les capitales de la Perse mongole, Tauris, Maragha et Sultanieh. La dynastie « Djoubanienne » conserva cette province de 1337 à 1355. Pendant ce temps un autre seigneur mongol, Hassan Bozorg, s'était fait reconnaître roi à Bagdad et en Irak Arabi. Les descendants d'Hassan Bozorg, connus sous le nom d'Ilkhaniens Djélaïrides, restèrent maîtres de Bagdad de 1337 à 1385. En 1356 ils réunirent à leurs possessions celles des Djoubaniens, c'est-à-dire l'Azerbaïdjan. *

Tandis que Tauris et Bagdad tombaient au pouvoir de petites dynasties mongoles, des dynasties iraniennes s'établirent au Khorassan et dans le Fars. Au Khorassan oriental, une famille afghane, de rite sunnite, originaire du pays de Ghor, celle des Kert, s'était, vers le milieu du x^m^e siècle, établie à Hérat. Habiles et souples, les Kert surent se concilier la faveur de la dynastie mongole dont ils se montrèrent longtemps les vassaux dévoués et qui les maintint de père en fils dans la jouissance de leur fief. Lorsque les guerres civiles commencèrent à déchirer le Khanat de Perse, les Kert louvoyèrent avec adresse entre les diverses factions mongoles, les appuyant ou les trahissant tour à tour

suivant l'intérêt du moment. Souvent assiégés par les forces royales dans leur citadelle de Hérat, ils réussirent chaque fois à maintenir leur autonomie, de sorte que lorsque la dynastie de Houlagou disparut, ils se trouvèrent sans effort, maîtres du Khorassap Oriental (1334-1380). Leur chef, l'habile Hussein Kert (1332-1370) fut un moment l'un des personnages les plus influents de l'Asie Centrale (i). Quant au Khorassan Occidental (pays de Thoûs et de Nichapour), il tomba vers la même époque au pouvoir d'une autre dynastie iranienne, chiite celle-là, celle des Sarbédariens (1334-1381).

Une troisième maison iranienne, celle des Modhafférides (2) acquit Chiraz en 1353, Ispahan en 1367, et régna jusqu'en* 1393 sur le Fars et le Sud-Ouest de: l'Irak Adjémi. Parmi tous les princes que nous venons d'énumérer, les Modhafférides furent les représentants par excellence de la nation persane, (3). Leur règne, bref intermède entre les deux invasions mongoles, procura au Fars quelques années d'indépendance politique et de renaissance littéraire : c'est l'époque de Hafiz.

Hafiz, un des plus grands poètes qu'ait produits la Perse, « l'Anacréon de l'Islam », naquit à Chiraz et y passa presque toute sa vie. Pour « sa chère Chiraz », il méprisa les trésors de Golconde que lui offrait un sultan indien. Il consacra une de ses plus belles élégies à pleurer la mort du Modhafféride Mobarek. Chah Shadjia, fils et successeur de Mobarek, était d'autant plus capable de goûter les vers du grand homme qu'il était lui-même poète. Mais une rivalité amoureuse les brouilla : Hafiz fut auprès d'une jeune beauté de Chiraz le rival heureux de Shadjia, et à la suite de ce désaccord il dut un moment quitter Chiraz pour Yezd. Il réserva ses louanges au neveu de Chah-Shadjia, le vaillant Mansour-

(1) Cf. Barbier de Meynard, *Extrait de la chronique persane de Hérat de Mouyin eddin Mohammed*, J. A. 1861, I, 439-457 et 473-522, et : Howorth, *History of the Mongols*, III, 739.

(2) Fondée par Mobarek el Modhaffer (1319), et Chah Shadjia (1358).

(3) Cf. Defrémery, *Mémoire sur la destruction de la dynastie des Modhafférides*, J. A., 1844, II, 93 et 1845, I, 435. — Defrémery, *Coup d'œil sur la vie et les écrits de Hafiz*, J. A. 1858, I, 407.

chah qui devait tenir tête à Timour. Lorsque Timaour s'empara de Chiraz, Hafiz fut traîné devant lui. On accusait le poète d'avoir écrit que pour le grain de beauté qui paraît la joue- de isa bien-aimée, il donnerait Boukhara et Samarkande, les capitales de Timour. « Qu'as-tu à dire pour ta défense P. » demanda le conquérant. — « Que ce sont des libéralités de ce genre qui m'ont rendu aussi pauvre que je le suis », répondit le poète. Timour, désarmé, le fit relâcher (1387). Hâfiz mourut deux ans après, à Chiraz. Son tombeau, situé dans un des plus beaux paros de la ville, est devenu un lieu de pèlerinage pour tous les lettrés de l'Iran.

Ainsi, un siècle après le passage des Gengiskhanides, la civilisation persane reprenait son cours. Sur les terrasses d'Ispahan et de Chiraz, des princes iraniens écoutaient des vers qui pour l'harmonie de la forme et l'élégance de la pensée le cédaient de bien peu aux plus beaux vers de Sâdi. De nouveau l'Iran triomphait du Touran. La conquête mongole était effacée. Le Yassak mongol était aboli. Cent trente ans après la mort de ïchinkkiz Khan, Timour Lenk qui prétendit continuer son œuvre, ne fit en réalité que recommencer les conquérants turcs du haut Moyen Age, les Ghaznévides et les Seldjoucides de jadis, aventuriers épiques et fondateurs de royaumes éphémères au pays des Mille et Une Nuits...

§ 6. — TIMOUR LENK

Timour roi de Transoxiane.

Conquête de l'Iran.

Timour Keurguën, dont une blessure de guerre devait faire *Timour Lenk*, — Timour le Boiteux, — étaille descendant d'une des plus nobles maisons turques de Transoxiane. C'était en. même temps, par ses convictions personnelles, un des chefs du parti musulman orthodoxe. Représentant

du nationalisme turc et de la foi musulmane, il se trouva, à ce double titre, le champion naturel de l'indépendance transoxiane contre les khans de la famille de Djagataï, mongols de race et musulmans fort tièdes en religion. À la vérité la branche transoxiane de la dynastie djagataïde avait été depuis longtemps entièrement annihilée par la féodalité locale. Mais la branche orientale de cette même dynastie, celle qui régnait sur l'Ili et en Kachgarie, avait conservé toute sa puissance. En 1360, son représentant, le Khan de Kachgar Koutlouk-Khodja envahit la Transoxiane et y fit reconnaître son autorité. Pour combattre cette restauration gengiskhanide, Timour s'unit au chef d'une autre noble maison turque, à l'émir Hussein, fils du célèbre vizir Kazgane. A eux deux, ils chassèrent les Djagataïdes de la Transoxiane et les rejetèrent en Kachgarie (1363). Mais une fois victorieux, Timour et Hussein ne tardèrent pas à se brouiller. Timour défit son rival, l'obligea à demander grâce, affecta alors de se réconcilier avec lui, lui persuada de partir en pèlerinage à La Mecque, — et le fit assassiner en cours de route (1365).

L'expulsion des Djagataïdes et la disparition de Hussein laissaient Timour maître de la Transoxiane. Il se fit proclamer roi de ce pays, mit sa capitale à Samourkande et annonça l'avènement d'un régime nouveau : Il substitua définitivement le *Chériat* au *Yassak* ou plutôt il les identifia officiellement et déclara vouloir fonder la conquête mongole sur la foi coranique : « J'établirai l'édifice de ma puissance sur l'Islamisme », proclamait-il lui-même. De fait il eut trois ambitions : faire de sa chère Transoxiane le centre et la merveille de l'Asie; imposer l'orthodoxie musulmane à toute la terre ; et recommencer, à la tête des Turcs* Transoxianais, la grande conquête mongole qui somnolait depuis la mort de Tchinkiz Khan. *Etre un Tchinkiz Khan musulman*, tel fut son rêve. Ce rêve, il le poursuivit avec un singulier mélange de fanatisme et d'hypocrisie, de bravoure chevaleresque et de cruauté. Terrible et séduisant, amateur de culture persane et livrant les cités iraniennes à la fureur de ses hordes, épris du luxe fastueux des vieilles races de l'O-

rient et affectant à ses jheures l'ascétisme d'un marabout, il passa dans le décor merveilleux de la Perse et de l'Inde médiévales, aux confins de deux époques et de trois ou quatre civilisations, sans qu'on puisse discerner s'il fut le dernier des Mongols Gengiskhanides, la réincarnation des anciens compagnons de Mahomet, ou le premier des Persans modernes. Il ne nous attire pas seulement par le roman de cape et d'épée que fut toute sa vie, mais aussi par l'étrange de sa physionomie, dont les traits complexes et même contradictoires sont déjà ceux d'un homme de la Renaissance.

Un des premiers soins de Timour fut de mettre la Transoxiane à l'abri des invasions venues de l'Asie centrale. Pour en finir avec cette menace, il ne dirigea pas moins de cinq expéditions contre les Djagataïdes, sur l'Ili et en Kachgarie. Au cours d'une de ces campagnes, il détruisit l'église d'Aïm-Siik (Kouldja), dernier témoin du nestorianisme turc, jadis si prospère en ces régions. Dans l'Orient tout entier, de Tourfan à Andrinople, Turc devint dès lors synonyme de Musulman.

À l'ouest de la Transoxiane, le Kharezm, — pays actuel de Khiva, — formait depuis la chute de l'Empire Mongol, un royaume particulier. En 1381, Timour annexa ce pays et rasa sa capitale, Ourgendj. Aussitôt après, il entreprit la conquête de la Perse.

La Perse, on l'a vu, se trouvait partagée entre quatre dynasties locales : les Kert à Hérat, les Sarbédariens au Khorassan, les Djélaïrides en Azerbaïdjan et à Bagdad, et les Modhafférides à Ispahan et à Chiraz. Comme ces différentes dynasties étaient en lutte les unes avec les autres, Timour n'eut aucune peine à les abattre séparément. En 1381, il prit Hérat et détrôna les Kert ; puis il prit de même Thous et déposséda les Sarbédariens. De là, il passa dans la Perse Occidentale, enleva aux Djélaïrides Tauris et l'Azerbaïdjan (1), les relança jusqu'à Bagdad et les en chassa

(1) De l'Azerbaïdjan, Timour pénétra en Géorgie. Il prit Tiflis et fit prisonnier le roi Bagrat V, mais ne put jamais venir à bout de la résistance des iraniens Géorgiens conduits par George VII, fils de Bagrat.

(1385). Enfin, il enleva aux Modhafférides, Ispahan et Chiraz (1386). Les habitants d'Ispahan s'étant révoltés contre lui, il prit la ville d'assaut et éleva le long des murailles une ceinture de pyramides formées de 70,000 têtes humaines (1387). Malgré ces supplices, la nation persane ne se résignait pas au joug. A peine le conquérant était-il parti que le prince modhafféride Mansour rentra à Chiraz, à Ispahan et appela le peuple aux armes contre les Transoxianais. Ceux-ci revinrent en 1393. Avec un héroïsme désespéré, Mansour se porta à leur rencontre avec 5,000 cavaliers d'élite. Il parvint jusqu'à la personne de Timour et faillit le tuer. Mais accablé sous le nombre, il fut vaincu et périt dans sa fuite. C'était le dernier champion de l'indépendance iranienne qui disparaissait. Toute la Perse appartenait au roi de Transoxiane...

Timour avait traité les populations persanes avec une férocité inouïe. Il assouvissait en cela la haine traditionnelle du Turc pour l'Iranien. Cependant, par la force des choses, il fit dans l'histoire figure de roi d'Iran. La force turco-mongole que Koubilaï avait mise au service des droits historiques de la Chine en Asie, Timour, consciemment ou non, la mit au service de la tradition iranienne. En abolissant le Yassak, qui avait fait de Pékin la capitale du monde, du Turkestan, de la Russie et de la Perse des vice-royautés chinoises, en identifiant l'Islamisme et la nation turque, il refit de l'Iran, comme au siècle des Abbassides, le centre politique du continent. C'est de l'Iran que partit Timour pour conquérir au Nord la Russie, à l'Est l'Hindoustan, à l'Ouest la Turquie Ottomane.

Campagnes de Timour en Russie et dans l'Inde.

La première intervention de Timour en dehors de l'Iran fut dirigée du côté de la Russie Mongole, (i)

(1) Cf. Howorth, *History of the Mongols*, tome II, 225-259. Sur le khanat mongol de Russie, consulter cet ouvrage, et aussi J. Curtin, *The Mongol's in Russia*, L. 1908. — Sur l'influence mongole, dans révolution du peuple russe, cf. Victor Bérard, *L'Empire russe et le Tzarisme*, P.* 1905.

Des quatre *oulous* gengàskhanides, la Russie Mongole ou Khanat de Kiptchak avait eu la destinée la moins glorieuse. En se convertissant au Mahoméisme,, le deuxième khan de Kiptchak Réréké (1256-1265) avait engagé son royaume dans une voie sans issue. La nature voulait que les Etats gengifikhanides s'adaptetssent de plus en plus étroitement aux cadres historiques où ils s'étaient établis- La « Mongolie d'Europe » eût dû devenir orthodoxe ou juive comme l'Empire de Koubilaï était devenu bouddhiste et le Royaume de Djagataï, musulman. Entre Russes et Mongols la fusion eût été définitive ; Saräi, Kazan ou Astrakan aurait joué le rôle de Moscou, et le Tzarisme eût été créé directement par les Gengiskhanides (i).

La conversion de Béréké rendit impossible cette évolution. Le Khanat de Kiptchak resta de la sorte en retard sur les autres Etats mongols. Tandis que le khanat de Koubilaï devenait un Empire Chinois, celui de Djagataï un sultanat turc et celui d'Houlagou un Empire Persan, le Khanat de Kiptchak, que l'Islam arrêta sur la voie de l'eupéanisation, resta une simple horde et tomba dans l'anarchie. En 1275, il se partagea entre deux princes gengiskhataïdes, Ourouss, khan de la Horde Blanche (région de TOural) et Toktamich, khan de Grimée, qui se disputèrent le pouvoir les armes à la main. Vaincu par son rival, Toktamich se réfugia auprès de Timour. Celui-ci lui prêta une armée grâce à laquelle Toktamich se rétablit sur le trône (1276).

Une fois restauré, Toktamich se retourna contre Timour. Il s'indignait, lui, descendant de l'Empereur Inflexible, de rester le client d'un simple gentilhomme turc. Il se déclara donc, contre cet usurpateur, le vengeur des Djagataïdes exilés, le défenseur de la légitimité gengiskhanide et de la race mongole. En 1287, il franchit le Caucase et pilla Tauris. Repoussé de ce côté, il alla attaquer la Transoxiane par l'Oural. Mais Timour se lança à sa poursuite et le rejeta en Sibé-

(i) Un seul Khan de Kiptchak, Ouzbok (1312-1340), eut la notion de cette politique. Beau-Trêfe du prince de Moscou, gendre de l'Empereur d'Orient, en excellentes relations avec le pape, il se rapprocha sensiblement de la Chrétienté.

rie (1391). La lutte ayant recommencé en 1396, Timour pénétra en Russie et saccagea les capitales du Kiptchak, Astrakan et Saraï. Il ne se retira qu'après avoir placé sur le trône du Kiptchak un prince à sa dévotion (i).

Après la Russie, Timour s'occupa de l'Inde. — LTndc avait, comme le Japon, échappé à la conquête mongole. Comme le Japon, elle est en marge de l'Eurasie, sa ceinture de montagnes lui conférant un véritable caractère d'insularité. Mais du jour où les Mongols se furent acclimatés en Iran, il était inévitable qu'ils retrouvassent sur les traces des Ghaznévides et des Gh ou rides de jadis, la route des invasions millénaires. Pendant toute la première moitié du xiv^e siècle, les Djagataïdes de Iransoxiane avaient frappé aux portes du Pendjab et la conquête de l'Inde était un projet que Timour trouva dans leur héritage.

Timour quitta Samarkande en mars 1398, descendit la vallée du Caboul et passa l'indus à Attock, d'où, à travers les plaines du Pendjab, il marcha sur Delhi. Cette ville était la capitale de l'Empire indo-musulman, alors gouverné par le sultan Mahmoud II!, de la dynastie afghane des Taghlak. Mahmoud se porta à la rencontre des envahisseurs avec une immense armée, composée surtout de Mamelouks afghans et de chevaliers radjpoutes. Le choc eut lieu à Panipat sur la Djoumna, le 17 décembre 1398. Ce fut une de ces journées comme Issos et Arbèles, où le génie d'un homme dissipe comme un mirage les multitudes de l'Orient. Au reste, la brillante chevalerie indo-afghane ne pouvait se mesurer avec les rudes compagnons de Timour, reîtres turcs aguerris dans vingt batailles, survivants des vieilles guerres djagataïdes, fanatisés par la présence du héros qu'ils avaient suivi de Samarkande à Bagdad, de Chirac aux portes de Moscou. L'armée de Mahmoud fut écrasée, lui-même s'enfuit au Goudjérate, tandis que Timour faisait son entrée dans Delhi.

L'expédition de Timour dans l'Inde fut une expédition

(1) Cf. Rambaud, *Histoire de Russie*, p. 178.

de pillage et de magnificence. Il montra la voie à ses successeurs, mais ne chercha pas à organiser lui-même sa conquête. Lorsqu'il eut suffisamment pillé les richesses du Doab et du Pendjab, il reprit le chemin de Samarkande/ rapportant avec une gloire incomparable, un butin prodigieux : Les conquérants de l'Inde ont toujours exercé un singulier prestige sur l'imagination iranienne ; or, nul roi d'Iran, depuis Iskander auquel il aimait à se comparer, n'avait accompli de ce côté d'aussi fabuleux exploits que l'émir Timour.

Guerre de Timour contre l'Empire Ottoman. — Angora.

Tandis que Timour était dans l'Inde, une redoutable coalition s'était formée contre lui dans le Levant. Avec l'appui des Mamelouks d'Egypte, l'héritier des princes djélaïrides de Bagdad avait repris cette ville aux lieutenants du roi de Transoxiane. En même temps le sultan ottoman Bayézid, dont l'Empire englobait presque toute la péninsule des Balkans et l'Anatolie, avait chassé de la région d'Erzindjian, en Arménie, un des plus fidèles vassaux de Timour.

Timour commença par châtier les Mamelouks. En 1401, il envahit leurs possessions de Syrie, les vainquit à Alep, a Damas, et s'empara de ces deux villes. De là, il marcha sur Bagdad, reprit la grande cité aux Djélaïrides et massacra la population. Comme monument de sa vengeance, il fit élever sur les ruines de Bagdad 120 pyramides formées de 90.000 têtes humaines, maçonnées dans du mortier. Au milieu de ce charnier, il n'épargna que les artistes, les poètes et les gens de lettres, auxquels il fournit des chevaux pour gagner les universités voisines. Il respecta de même les collèges, les bibliothèques et les hôpitaux, — curieux mélange de culture et de barbarie qui peint bien Timour. Puis il s'occupa des Ottomans.

Les Ottomans étaient les adversaires les plus sérieux qu'eût rencontrés Timour. Leur sultan, Bayézid, était, lui aussi, un des plus redoutables hommes, de guerre de son siècle. Il avait soumis et annexé les autres émirats turcs de

l'Anatolie, subjugué les royaumes slaves des Balkans et écrasé à Nicopolis les forces de la dernière Croisade. Les deux adversaires s'observèrent longtemps, rassemblant toutes leurs ressources pour une lutte qu'ils devinaient sans merci. Les préliminaires du choc décisif montrèrent l'acharnement des antagonistes : Ayant pris la ville ottomane de Sivas, en Cappadoce, Timour y fit égorger le fils de Bayézid, massacra 100.000 personnes et en enterra vivantes 4.000 (1400).

Aussi bien, de Bayézid et de Timour, l'un ou l'autre était de trop en Asie. Tous deux, appartenaient à la même race, tous deux professaient la même religion. La conquête ottomane et la conquête timouride étaient sorties des mêmes remous de peuples et obéissaient aux mêmes lois : Des deux côtés, c'était la force turque qui, mise au service de l'Islam, recommençait à la fois la guerre sainte des anciens khalifes et la guerre nationale des Gengiskhanides. Mais comme un tel programme ne comportait pas deux exécutants, il fallait qu'un des conquérants turcs disparut devant l'autre. Deux Turquies, en effet, allaient se mesurer, celle du passé et celle de l'avenir, la vieille Turquie, primitive, celle de la Transoxiane et des Tian-chan, — et la nouvelle Turquie, *la Turquie Extérieure*, créée par les Seldjucides sur le plateau d'Anatolie et portée par les Ottomans jusqu'en Europe. Le premier de ces royaumes turcs remontait aux *Tou-kioue Occidentaux* du vi^e siècle. Le second, constitué en pleine Romanie, datait de quatre cents ans à peine. Et cette différence d'origine dictait toute l'attitude des deux antagonistes. Pur Transoxianais, Timour n'avait que dédain pour le sultan osmanli dans lequel il ne voyait qu'un turc dénationalisé, abâtardi par le milieu byzantino-arabe, un aventurier mâtiné de Levantin, presque un Infidèle, — en tout cas un dissident de la grande unité turco-mongole» que lui, Timour,, représentant et héritier de Tchinkkiz Khan, avait mission de rétablir sur terre. ,

De son côté, malgré ses retentissantes victoires sur le monde chrétien, Bayézid n'était pas sans inquiétude à l'ensée d'affronter avec ses Turcs européanisés les Tures sau-

vages de la steppe. Il connaissait par les récits de ses aïeux la terreur profonde qu'inspiraient aux tribus des Marches de Chine ou d'Iran, les réservoirs d'hommes de l'Asie Centrale. Car c'était bien l'Asie farouche, celle des déserts et des hauts plateaux qui déversait sur les métis byzantins d'Osman ses hordes toujours à demi-nomades. Or, chaque fois que les Nouvelles Turquies, fondées au cours des siècles en Iran ou en Anatolie, s'étaient heurtées à Tarrière-ban touranien, demeuré au pays natal, elles s'étaient effondrées : Tel avait été le sort des Ghaznévides dépossédés par les Seldjoucides, puis des Seldjoucides détruits par les Kharezmtes, des Kharezmiens écrasés par les Gengiskhanides, enfin des héritiers des Gengiskhanides en Iran dépossédés par les soldats de Timour. Cette destruction systématique des sultanats turcs de l'Asie Antérieure sous les coups de nouvelles hordes sorties de l'Asie Centrale, semblait une des lois de l'histoire. Et derrière lui, dans les rangs mêmes de son armée, Bayézid sentait que les Turcs d'Anatolie, gens d'Aïdin, de Mentéché, de Saroukhan ou de Karaman, dont il avait dépossédé les émirs, sympathisaient en secret avec le roi de Transoxiane, représenté comme leur vengeur. Les vieux souvenirs de race parlaient plus fort que le loyalisme osmanli : Bayézid, le *basileus* musulman, le maître du Roum anatolien et de la *Romanie* balkanique, était-il autre chose, en droit turcomongol, que le chef d'une petite tribu dissidente, simple horde ogouze ou kankhlie, désormais mise en demeure de rallier le gros de la nation turque ? Le véritable sultan turc, ce n'était pas lui, c'était l'émir transoxianais auquel obéissaient tous les Turcomans et la moitié des Mongols, au vieux Touran originel. Et voilà pourquoi en pleine bataille d'Angora, dans cette journée du 20 juillet 1402 qui décida du sort de l'Orient, les contingents anatoliens passèrent à Timour, dont ils assurèrent le triomphe sur l'armée ottomane. La supériorité numérique — 300.000 Transoxianais contre 120.000 Ottomans — fit le reste. Les vassaux de Bayézid une fois en fuite ou passés à l'ennemi, tout le poids de la bataille retomba sur ses propres soldats qui furent écrasés. Bayézid, le fléau de la Chrétienté, l'orgueilleux vain-

queur de JSicopolis, tomba aux mains de son ennemi <et mourut de désespoir dans sa prison. Sur les lieux de sa victoire, Timour éleva la plus formidable de ces pyramides de terreaux humaines dont il jalonnait sa marche à travers l'Asie.

Après la victoire d'Angora, Timour, arbitre suprême des hommes de sa race, rétablit dans leurs possessions toutes les petites dynasties turques d'Anatolie opprimées par la tribu ottomane. Les émirs de Saroukhan, d'Aïdin, de Kermian, de Kastamouni, de Karaman, furent restaurés par ses soins. Il reçut l'hommage de l'Empereur grec Jean VII et entra même en rapports d'amitié avec les princes de l'Occident (ambassades de Mohammed Hadji et de Clavijo). La Chrétienté félicitait avec raison l'homme dont l'intervention l'avait sauvée de la menace ottomane, car le Musulman fanatique qu'était Timour, s'était fait sans le savoir le vengeur de Nicopolis (1).

Après s'être avancé jusque sur les bords de la Mer Egée et de la Marmara (il enleva Brousse aux Ottomans et Smyrne aux Chevaliers de Rhodes), Timour reprit le chemin de Samarkande, sa capitale. Son Empire allait maintenant du Gange au Bosphore. Dans l'Asie entière, il n'y avait plus qu'une puissance capable de lui tenir tête : l'Empire Chinois (2).

La Chine venait de traverser une révolution d'où elle sortait fortifiée et rajeunie. Les Empereurs mongols de la race de Koubilaï avaient été renversés par la dynastie nationale des Ming. Or, les nouveaux Fils du Ciel, à peine installés à la place des Gengiskhanides, revendiquèrent intégralement l'héritage de ceux-ci, réclamant en particulier à Timour l'hommage que les maisons de Djagataï et d'Houlagou rendaient jadis à celle de Koubilaï. Timour, absorbé par ses luttes en Iran, céda tout d'abord. Il envoya à la Cour de Chine des ambassades munies de protocoles qui purent passer pour des témoignages de vassalité. Mais, après ses conquêtes en Orient, lorsqu'il se posa en héritier de Tchinkkiz

(1) Deiaville-Leroux, *La France en Orient au xiv^e siècle*, P. 1886.

(2) Cf. Bloch, *Introduction à l'histoire des Mongols*, 243.

Khan en Asie, cette subordination, quelque théorique qu'elle fût, lui pesa. Il concentra son armée sur le Syr Daria pour marcher contre la Chine, quand la mort le surprit au milieu de ses préparatifs (1404).

Les successeurs de Timour.

La civilisation Timouride.

De son vivant, Timour avait partagé son Empire entre ses nombreux fils et petits-fils. Après les luttes inévitables entre ces trop nombreux héritiers, deux grands Etats principaux demeurèrent. Miranchah, le troisième fils du conquérant, et les fils de Miranchah, Abou-bekr et Mohammed Omar, eurent la Perse Occidentale avec Tauris et Bagdad. Le quatrième fils de Timour, Chah Rokh, eut le Khorassan auquel il joignit peu après la Transoxiane.

L'Etat timouride de la Perse Occidentale ne dura que peu d'années. Miranchah et ses deux fils usèrent leurs forces à se combattre les uns les autres. Les anciens ennemis de Timour profitèrent de cette situation pour reparaître en Iran. Les Djélaïrides recouvrèrent Bagdad, et une horde turcomane que Timour avait jadis chassée de l'Arménie, la Horde du Mouton Noir reoitra dans cette province. En 1408, comme Miranchah et ses fils continuaient à se faire la guerre, la Horde du Mouton Noir envahit l'Azerbaïdjan et les vainquit à Scrdéroud, près de Tauris. Miranchah périt dans sa déroute et l'Azerbaïdjan tomba aux mains des chefs du Mouton Noir. Deux ans après, ceux-ci enlevèrent Bagdad aux Djélaïrides et se trouvèrent ainsi maîtres de la partie occidentale de l'ancien Empire de Timour.

La branche orientale de la famille Timouride régna beaucoup plus longtemps. Son plus brillant représentant, Chah Rokh gouverna pendant près d'un demi-siècle (1409-1446) la province du Khorassan, où il avait établi sa capitale à Hérat (1). Ayant enlevé la Transoxiane à un de ses neveux,

v (1) Cf. Quatremère, *Mémoires historiques sur la vie du sultan Shah Rokh*, J. A. 1836, 192, et : *Notice sur le Matla Assaadein*, in : *Notices et extraits des Manuscrits de la Biblioth. Nat.*, t. XIV, année 1844, 1-54.

il y envoya régner son propre fils, Oloug-Beg. Enfin, il enleva à un autre de ses neveux l'Irak Adjémi et le Fars, avec les villes d'Ispahan et de Chiraz. Il réunit ainsi sous sa domination tout l'Iran Oriental. Il attaqua alors la Horde du Mouton Noir qui avait ravi aux Timourides dé la branche aînée la Perse Occidentale (1). Au cours de cette expédition, il entra à Tauris, réoccupa l'Azerbaïdjan, et poursuivit les guerriers du Mouton Noir jusque dans les montagnes de l'Arménie. Mais en dépit des victoires répétées qu'il remporta sur eux, il ne put les détruire et dut finalement leur laisser à titre de fief l'Arménie, l'Azerbaïdjan et Bagdad.

Comme son père Timour, Chah Rokh fut en relations d'ambassades avec la Cour de Chine. Ces relations avaient un but commercial. Il s'agissait pour lui comme pour les Chinois d'assurer la sécurité des caravanes qui transportaient en Perse les marchandises chinoises, — principalement les soieries et la céramique. « Je veux, écrivait-il Chah Rokh l'Empereur de Chine Yong Lo, que les marchands aillent et viennent entre nos deux Empires et que ces voyages ne cessent plus (2). » Ce fut sans doute dans ce but que Chah Rokh envoya une expédition à Kachgar, tandis que les Chinois s'avançaient jusqu'à Hami.

Sous le gouvernement intelligent et libéral de Chah Rokh et d'Oloug Beg, le Khorassan et la Transoxiane parvinrent à un degré de prospérité inouï. Les conquêtes de Timour avaient créé en faveur de ces pays des conditions particulièrement propices. Les antiques métropoles iraniennes, — Tauris, Bagdad, Ispahan, Chiraz —, se trouvant ruinées par deux siècles d'invasions tartares, le centre de la culture persane devait forcément se déplacer vers les cités transoxianaises qu'avait protégées au milieu du bouleversement général l'épée des héros timourides. Seules les guerres incessantes du règne de Timour avaient empêché la Transoxiane de tirer tout le profit possible d'une telle situation. Mais après la mort du Conquérant, dans la longue paix intérieure

(1) Cf. F. Nève, *Exposé des guerres de Tamerlan et de Sâhah Râkh, dans l'Asie Occidentale*, Mémoires de l'Acad. Roy. de Belgique, 1861 •

(2) Cf. Blochet, *Introduction*, p. 244.

qui marqua le règne de Chah Rokh et d'Oloug Beg» la Transoxiane et le Khorassan purent enfin recueillir les avantages de la conquête timouride. Hérat, résidence de Chah Rokh, Samarkandie, résidence d'Okwg Beg, devinrent alors vraiment les capitales de l'Asie. Aussi bien tout isembiait, à cette date, les désigner pour un tel rôle. Situées à la commune frontière de l'Iran et du Touran, les deux villes devaient naturellement s'imposer à l'attention de ces Timourides qui étaient à la fois les derniers des khans tureo-mongols et les premiers des chahs de Perse. Enfin, depuis le dernier quart du xiv^e siècle, la civilisation persane faisait des emprunts chaque jour plus larges à la civilisation chinoise : les grands marchés de la Transoxiane et du Khorassan où venaient aboutir les caravanes de Chine après la traversée de l'Asie Centrale, acquirent de ce fait une importance nouvelle.

Ce fut sous l'influence de ces divers facteurs que se développa à Hérat et à Samarkande, dans la première moitié du xv^e siècle, l'admirable mouvement artistique, et littéraire qu'on a appelé *la Renaissance Timouride*. Ce mouvement que Chah Rokh et Oloug Beg favorisèrent de toutes leurs forces, présenta comme leur royauté un double caractère. Il y eut là d'une part, une renaissance de la civilisation persane, renaissance qui se propagea ensuite du Khorassan vers l'Iran Occidental pour s'épanouir à Ispahan, au xvi^e siècle, dans le classicisme du Chah Abbas. Et il y eut d'autre part, création d'une littérature originale, *la littérature turque-djagataï* qui fut la littérature* nationale des descendants de Timour et dont un des plus illustres représentants devait justement être un prince timouride, Baber, le futur conquérant de l'Inde. Cette littérature transoxianaise qui se forma à la cour des princes timourides de Hérat et de Samarkande, ne cessa d'ailleurs de s'inspirer des modèles du Moyen Age persan ; mais en employant comme moyen d'expression le vieux parler des Turcs de Djagataï, elle contribua à fixer et à assouplir ce dialecte dont elle fit, en quelques années, une des langues littéraires les plus nobles de l'Orient.

Chah Rokh eut pour successeur son fils aîné Oloug Beg

qui gouvernait déjà la Transoxiane comme vice-roi. Pendant les longues années de cette vice-royauté (1409-1447) et la durée beaucoup plus courte de son règne (1447-1449)» Oloug Beg se montra un des Mécènes les plus brillants de la renaissance timouride. Grand amateur d'art persan et de littérature persane, il n'était pas moins épris d'esthétique chinoise. Il fit venir de Chine et remonter pièce par pièce à Samarkande une de ces tours de porcelaine qui étaient le triomphe de l'art des *Ming*. Il lit vraiment de Samarkande ce que rêvait Timour, le centre de la civilisation musulmane. D'esprit très ouvert, il s'intéressait notamment à l'astronomie. Il construisit à Samarkande un observatoire célèbre et lit établir des tables astronomiques qui servent depuis dans tout le monde musulman. Son humanité ne le cédait pas à son intelligence. Ce petit-fils de Timour l'Egorgeur, fut un des princes les plus débonnaires de l'histoire. Malheureusement, il poussa la bonté jusqu'à la faiblesse et laissa tomber en ruines l'héritage de son père et de son aïeul. Il fut mal récompensé de sa grandeur d'âme : en 1449, son propre fils le chassa du trône et le fit périr.

L'Empire Timouride, — ou ce qui en subsistait —, tomba alors dans l'anarchie. Tandis que les descendants de Timour se disputaient l'Iran Oriental, la Horde du Mouton Noir, déjà maîtresse de l'Azerbaïdjan et de Bagdad, ajouta à ses possessions l'Irak Adjémi. Quand cette horde disparut, en 1467, ce ne fut pas sous les coups des Timourides, mais d'une autre horde turcomane, celle du Mouton Blanc, qui s'appropriâ toutes ses provinces. Un dernier Timouride énergique, le sultan Abou Saïd, qui régna au Khorassan et en Transoxiane de 1452 à 1467, voulut recouvrer le terrain perdu (1). Il s'avança jusqu'en Azerbaïdjan, mais il fut vaincu et tué par les guerriers du Mouton Blanc dans la plaine du Karabagh. Cette bataille assura au chef du Mouton Blanc, Quzoun Hassan, la possession de toute la Perse Occidentale (Azerbaïdjan, Bagdad, Irak Adjémi et Fars).

(1) Cf. Barbier de Meynard, *Extrait de la Chronique persane de Hérat par Mouyîn édîn Mohammed*, J. A. 1862, II, 304.

Les Timourides ne conservaient plus que le Khorassan et la Transoxiane, Ils s'y perpétuèrent pendant près d'un demi-siècle encore. L'un d'entre eux, Hussean-i-Baïkhara qui régna sur le Khorassan, avec Hérat pour capitale, de 1468 à 1505, fut un des Mécènes les plus éclairés de l'Orient. Sous son gouvernement humain et libéral, le Khorassan redevint, comme sous Chah Rokh, le centre le plus brillant de la civilisation musulmane (1).

Husseïn-i-Baïkhara eut pour ministre le grand Ali Chîr qui fut en même temps son confident et son ami (2). Ali Chîr (1440-1500) est le type du gentilhomme transoxianais de l'époque timouride, affiné par trois siècles de culture iranienne et devenu lettré comme un compatriote de Sâdi, sans eesser d'être magnifique comme un grand seigneur turc. Historien, moraliste et poète, il fut par ses poésies turques, un des créateurs de cette belle littérature *turque-djagatai* que devait illustrer après lui son admirateur, le Grand-Mogol Baber. Et en même temps par ses poésies persanes, il ne fut pas indigne de rivaliser avec Djami. Méconnu par, Abou-Saïd, il s'était retiré à Samarkande, lorsque Husseïn-i-Baïkhara, dont il avait été le condisciple, devint roi du Khorassan. Le nouveau monarque pria aussitôt son cousin Ahmed Mirza, roi de Transoxiane, de lui envoyer Ali Chîr. Ali Chîr profita de sa faveur pour attirer à Hérat les plus grands hommes de son siècle. Il protégea les peintres Béh-zadé et Chah Mouzzafer et les écrivains persans Mirkhond (1433-1/198) et Khondémir (+ 1530). Il donna à Mirkhond un logement près de son palais, dans un des collèges qu'il avait fait construire. C'est là que le célèbre chroniqueur composa son histoire universelle, si précieuse pour l'étude des diverses dynasties de la Perse musulmane. Ali Chîr avait réuni à Hérat une importante bibliothèque. Il en confia la direction au fils de Mirkhond, Khondémir, auteur lui aussi

(1) Cf. Khondémir, *Vie du Sultan Husseïn-i-Balkhara*, traduct. Ferté, p. 189S.

(2) Cf. Belin, *Notice sur Mir Ali Chîr Nevaii*, Journal Asiatique, 1861, I, p. 173 — et : *Caractères, maximes et pensées de Mir Ali Chîr Nevaii*, Journal Asiatique, 1866, I, 523, et II, 126. — L. Bouvat, *Le débat des deux langues de Mir Ali Chîr Névuii*, Journal Asiatique, 1902, I, 367.

d'un résumé de l'histoire universelle, **et d'une biographie** des hommes illustres. Ali Chîr fut également le protecteur du poète persan Djami, avec lequel il échangea une abondante correspondance en vers. A la mort de Djami, toute la ville de Hérat prit le deuil. Husseïn-i-Baïkh[^]ra porta lui même le cercueil du poète ; Ali Chîr composa son oraison funèbre et lui éleva un magnifique mausolée. — Ajoutons qu'Ali Chîr couvrit Hérat de monuments et de fondations aux noms charmants et pittoresques : le Collège de la Pureté, le Couvent de la Purification, l'Hôpital de la Santé, les Bains de la Propreté, les Jardins d'Ali Chîr, l'Hôtel d'Ali Chîr ou Hôtel de l'Intimité, le Mausolée d'Ali Chîr, avec la Mosquée de la Sainteté, attenant, etc.

Husseïn-i-Baïkhara était lui-même un lettré distingué. Il connaissait à fond la poésie persane et arabe et ses odes n'étaient pas loin d'égaler celles d'Ali Chîr. Il avait réuni autour de lui les meilleurs peintres du monde musulman. Sa cour fut quelque chose comme celle des premiers Médicis, « cour de raffinés et de beaux esprits où le sultan et ses émirs charmaient leurs loisirs dans leurs Trianons de porcelaine de Chine, à rimer des *mesnévis* mystiques, où tout le monde était affolé de belles peintures (i). »

L'histoire des derniers Timourides ne rappelle en rien celle des derniers descendants de Tchinkkiz Khan, autres héritiers malheureux d'une illustre maison. Leur race n'était pas abâtardie. Leur prestige restait intact, à cause de la grande ombre de Timour, et aussi parce que la plupart de ses descendants gardaient au milieu de leurs revers de brillantes-qualités de paladins qui s'imposaient à la vaillance turque et séduisaient l'imagination persane. Réduits à quelques châteaux, forcés à la fin, comme Baber, de mener une vie d'aventuriers, ils faisaient encore figure de princes de légende et semblaient toujours se mouvoir dans un décor d'épopée. Ils avaient perdu l'Empire de l'Asie, mais il leur restait la gloire.

(1) Blochet, *Les écoles de miniature en Perse*, Revue Archéologique, tome II, p. 137 (1905).

En 1503, le dernier de ces priaces, Baber, fut chassé de la Transoxiane par un seigneur moingol nommé Mohammed *Shtihaai* qui était» lui auseà, de noble lignée, car il descendait directement d'un des fils de Djoudi, fils de Tefainkkiz Khan. Baber emportant avec lui ses rêves d'épopée, ses droits à l'Empire du monde et son génie militaire, se réfugia au Caboul, d'où il partit à la conquête de l'Inde, tandis que Sheïbani fondait en Transoxiane une nouvelle maison royale (i).

§ 7. — L'EMPIRE MONGOL ET LE RAPPROCHEMENT DES ANCIENNES CIVILISATIONS

Conséquences mondiales
de la conquête mongole.

L'unification de l'Asie par les Mongols bouleversa les données du commerce mondial (2). L'Asie entière devenue un immense Empire, régie par un *Yassak* sévère, soumise à des princes attentifs qui veillaient jalousement à la sécurité des grandes routes transcontinentales, — ce fut là pour le commerce du Moyen Agé un fait aussi important que la découverte de l'Amérique pour les hommes de la Renaissance. Le séjour de Plan Carpi» et de Rubruquis à Karakoroum, le séjour de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone à Pékin, équivalurent pour les contemporains de Saint Louis, à la *découverte de l'Asie*. Les grandes maisons de commerce de Venise et de Gênes entrèrent en relations directes avec la Perse, l'Asie Centrale et la Chine, pays-où, jusque-là, aucun

(1) Qt Vambèry* *Geschichte Bokhmas odtr TratusaxianeM*, Stuttgart, 1872. — Skrine and Denison-Ross, *The hrtart of Asia, history, Of Russian Turkèstan and Central Asian Khanals*, Londres 1899. — Czapttcka, *The Turks of Central Asia, itss history and présent day*, Oxford 1918. — Nalhrkinc, trad. Dozon, *Histoire du khanat de Khokand*, P. 3889.

(2) Cf. Eeyd, *Histoire du Commerce du Levant ait Moyen Age*, tmd. Furey Raynaud, II, 64-253.

Européen n'avait pénétré. L'Iran et l'Extrême-Orient, l'Extrême-Occident et l'Europe se connurent et s'apprécièrent. Pour la première fois, les barrières de montagne, de déserts, — et de préjugés — qui séparaient les vieilles civilisations, se trouvèrent abaissées, et la notion d'une humanité totale, supérieure aux divisions de culte et de culture, commença à se faire jour.

Le Khanat Mongol de Perse
et le commerce du Levant.

La Perse mongole fut le premier pays appelé à bénéficier de cette révolution. Le rôle historique de la Perse est de servir d'intermédiaire entre l'Europe, l'Inde et l'Extrême-Orient. Ce rôle, elle ne le remplit jamais plus complètement qu'à l'époque mongole. Sous la dynastie houlagide, elle rede vint comme à la grande époque abbasside, le principal marché de l'Asie Antérieure, et comme à l'époque hellénistique le vestibule de l'Extrême-Orient pour les Occidentaux.

La capitale commerciale comme la capitale politique de la Perse mongole était *Tauris*. Cette ville avait repris le rôle joué à l'époque abbasside par la ville de Bagdad. De même qu'autrefois Bagdad, elle était le centre de toutes les pistes de caravanes qui apportaient dans le Levant les richesses de l'Extrême-Orient et de l'Inde. Tauris communiquait avec l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient par la route de caravanes, encore fréquentée de nos jours, qui passe par le Ferghana, Merv, Reï et Kazvin. Elle communiquait avec le Golfe Persique par trois pistes : la première, partie de Bassorah, remontait la vallée du Tigre jusqu'à Bagdad, et franchissait ensuite les défilés du Kurdistan pour aboutir à Maragha, au bord du lac d'Ourmiah ; la deuxième partie de Siraf, sur la côte du Kirman, gravissait les montagnes du Fars et le plateau de l'Irak-Adjémi par Chiraz, Ispahan, Kachan et Koum ; la troisième, partie d'Ormuz, rejoignait la précédente à Kachan. La fondation de la ville insulaire d'Ormuz en 1330, doubla l'importance de cette dernière voie.

Les Mongols, administrateurs remarquables dès que lewra

conquêtes se furent stabilisées, organiserez sévèrement la police de ces routes. Ils y établirent un système de postes dont la régularité excitait l'admiration des voyageurs occidentaux. Le khan Argouil se signala par les sages mesures qu'il prit en ce sens. Après lui, le khan Gazan renforça les lois pour la protection des caravanes. « Gazan rendit les postes de garde et les habitants des villages situés sur la route responsables des vols commis. A côté de chaque poste, il fit dresser une colonne indiquant l'effectif du poste et le tarif de la taxe réglementaire. »

Grâce à cet excellent système routier qui faisait de Tauris le point terminus d'un immense réseau de caravanes rayonnant sur l'Extrême-Orient, l'Inde et l'Asie Centrale, la grande cité persane recevait tous les produits précieux dont les voyageurs italiens ou arabes nous ont laissé l'énumération émerveillée : épices de l'Insulinde, perles, saphirs et rubis de Ceylan et du Malabar, diamants de Vijayanagar et de Gôlconde, émeraudes et cornalines de Cambaye, châles du Cachemire, tapis du Turkestan, lapis-lazuli du Badakchan, turquoises de Nichapour, satins, mousselines, brocarts et cotonnades de Merv, de Thoûs, de Chouster et de Mossoul, essences de Chiraz et d'ispahan, armures damasquinées de Géorgie et de Syrie, etc. Ajoutez à toutes ces marchandises importées, les produits de l'industrie locale : soieries, brocarts d'or, tapis de luxe, — et vous comprendrez l'admiration qu'excitait la vue de cet énorme bazar chez les voyageurs occidentaux : « *Thoris*, dit Odoric de Pordenone, est la meilleure cité qui soit au monde pour les marchandises. Elle vaut plus à son Empereur qu'au roi de France ne vaut tout son royaume (1). »

Tauris communiquait avec le monde chrétien par deux routes. La première, qui traversait les montagnes de là Grande Arménie, passait par Khoï, Manazgherd, Erzéroum et aboutissait à Trébizonde sur la Mer Noire, ville qui était à cette époque le siège d'un Etat grec indépendant et un des *

(1) *Odoric de Pordenone*, édition Cordier, p. 20. Cf. *Marco Polo*, édition Paùthier, p. 22

principaux marchés du commerce génois. La seconde route, qui traversait les montagnes du Kurdistan et le Taurus, passait soit par Erzéroum et Sivas, soit par Van et Diarbékir, et aboutissait sur le Golfe d'Alexandrette, dans le Royaume de Petite Arménie, à Lajazzo, port fréquenté par tous les commerçants chrétiens du ^{xiii}^e siècle, tant Vénitiens ou Génois que Marseillais ou Catalans.

Par Lajazzo et par Trébizonde, les marchands italiens affluaient sur le marché de Tauris. Lorsque Marco Polo visita cette place en 1291, il y vit le commerce d'exportation au pouvoir des Génois. Une compagnie génoise avait mis la main sur la navigation de la Caspienne. La situation privilégiée des Génois dans ces régions s'explique par les avantages que leur donnaient d'une part leurs colonies de Crimée, d'autre part leurs traités de commerce avec les Grecs de Trébizonde. Au commencement du ^{xiv}^e siècle, les Vénitiens entreprirent de concurrencer les Génois sur le marché de Tauris. En 1320, ils signèrent avec le khan Abou-Saïd un traité de commerce qui leur accorda toutes facilités pour voyager en Perse, y trafiquer librement et qui les exempta de tout impôt autre que le paiement des droits de douane. « Tout chef de district fût tenu, sur simple réquisition du consul de Venise, à fournir aide et main-forte aux sujets vénitiens ou à leurs caravanes. Il fut stipulé que ni les courriers ni les caravaniers vénitiens ne pourraient être arrêtés par les autorités locales. Les voyageurs vénitiens purent requérir les gardiens des routes royales de leur fournir une escorte suffisante. » Un consul vénitien fut accrédité à Tauris (1321) et en 1328 un des membres du gouvernement de la République, Marco Cornaro, vint en tournée d'inspection, visiter les établissements de ses compatriotes dans cette ville.

L'ouverture du marché persan présentait un intérêt capital pour les Occidentaux. Jusque-là, en effet, les commerçants européens étaient obligés de s'adresser aux sultans d'Egypte pour obtenir les marchandises des Indes. Depuis la chute du Royaume de Jérusalem, Alexandrie avait le monopole des épices. Se sachant indispensable, l'intermédiaire

égyptien abusait de sa situation pour exploiter cyniquement les acheteurs occidentaux. Après être passées par la douane égyptienne, les marchandises indiennes arrivaient en Europe majorées du 300 % de leur prix normal. Mais l'Europe qui, pendant les Croisades, avait pris l'habitude de ces marchandises, ne pouvait plus s'en passer. Les négociants de Venise et de Gênes acceptaient non seulement de payer les droits de douane écrasants que leur extorquaient les Mamelouks, mais encore de subir les avanies et les mauvais traitements que ces Musulmans fanatiques leur infligeaient.

Les khans mongols de Perse, ennemis personnels des sultans mamelouks, comprirent très nettement le parti qu'ils pouvaient tirer de cette situation. Ils cherchèrent à ruiner l'Egypte en détournant d'Alexandrie vers Tauris le commerce du Levant. Autant en Egypte les droits de douane étaient élevés, autant en Perse le gouvernement mongol les abaissa. Les Mamelouks molestaient les Occidentaux : Les Mongols les protégèrent systématiquement. L'intérieur de l'Egypte était interdit aux marchands chrétiens, sévèrement porqués dans leurs *fondachi* d'Alexandrie ou de Damiette : Toutes les routes de la Perse leur furent ouvertes et Marco Polo put parcourir librement les cités mystérieuses du Kirman, du Khorassan et de Vlrak-Adjémi. Avec une clairvoyance admirable, les khans de la maison de Houlagou, retrouvant sans le savoir la pensée d'Alexandre le Grand, voulurent faire de la Perse la principale route commerciale entre la Méditerranée et l'Inde. Le khan Argoun proposa formellement à Guillaume Ade, évêque catholique de Sultanieh, de créer un grand port sur le Golfe Persique et de détourner vers ce point tout le commerce de l'Inde. Il songea même à lancer sur la Mer d'Oman une flotte qui, postée à Aden, aurait interdit la Mer Rouge aux navires venant de l'Inde et les aurait contraints à prendre la direction du Golfe. Tant que dura la dynastie mongole, la Perse redevint ce qu'elle avait été à l'époque hellénistique : « *le vestibule des Indes* »,

Le commerce de l'Inde au XIV^e stecie.

L'Inde, a Fepoque gengiskhanide, restait toujours la terre fabuleusc, riche en produits de luxe, en triors sans prix. Les ports du pays mahratte Cambaye, Barotchi et Tana, au Nord de Bombay, etaient les plus grands marches du monde pour lcs cotonnades, les *filfo* et les eeharpes de luxe. Plus au Sud, les ports du Malabar et du Travancore commo Calicut et Colam (Quilon) exportaient le poivro, le gingembre, la cannelle, et en general toutes les epices dont les hommes du Moyen Age faisaient une si prodigieuse consommation, ei aussi le cardamomc, l'indigo, les diamants et les picreries de toute sorte. Le bon frere Odoric de Pordenone, emerveille de tant de richesscs, a consacre tout un chapitre a decirc « comment le poivre croist et naist au Manibar (i) ». L'Inde meridionale etait en outre le grand entrepot des produits de rExtremc-Orient. C'est a Calicut et a Coulam que les Arabcs et les Occidentaux allaient chercher les marchandises de l'Insulinde, epices fines, girofle, noix muscade, aloes, gomme laque, camphre, bois de santal. En outre, l'Inde Meridionale recevait directement les produits de la Chine : Les Empereurs mongols etablirent des relations suivies entre les ports du Fo-kien et ceux du Carnate. Koubilai passa a ce sujet de veritables traites de commerce avec les radjahs du Carnate et du Travancore. Pendant toute la duree de la domination mongole en Chine, les jonques chinoises apportrent regulierement a Caveripatam, a Coil, a Colam et a Ceylan, les ballots de soie brute, les soieries multicolores, les satins, les *cendats* et les brocarts d'or ; en echange, elles rapportaient en Chine les epices dont les Chinois faisaient une consommation plus considerable encore que les* Europeens. Marco Polo a laisse un tableau tres precis de cette activite : Il y a en ce royaume (de Malabar) grande quantity de poivre et de gingembre et de cannelle et de turbat et de noix /muscade). Et on y fait moult fins bougrans

(1) *Odoric, de Pordenone*, Edition Cordier, p. 99.

et beaux. Les nefes qui y viennent du Levant leur apportent airain et rapportent draps d'or et soie et draps de soie et or et argent, girofles et autres especes subtiles. » Et en bon Venitien Marco Polo s'extasie sur « Fepicerie grosse qui vient de ce pays et va au *Manzy* (Chine Meridionale) et en Occident ». A Colam notamment « les marchands du *Manzy*, du Levant et d'Arabie viennent a toxites nefes et marchandises et y font moult grands gains ». Marco Polo ajoute d'ailleurs que la majeure partie de ce trafic se faisait entre Finde et la Chine par les detroits de la Sonde, le commerce entre Finde et le Levant par Aden et Alexandrie etant notablement inferieur : « Ce n'est pas dix na vires qui vont de Finde au Levant pour cent qui vont au *Manzy*. »

Aprfcs Finde, le plus grand marche des epices etait Flnsulinde. Marco Polo ecrit de Java : « Cette ile est de trop grande richesse. lis ont poivre noir, noix muguette, garingal, cub&bes, girofle et toutes autres Apices. En cette ile y a bien grande quantite de navires et de marchands qui y achètent et y amènent grandes marchandises dont ils rapportent grand gain et profit... Les marchands de Zayton, au *Manzy* (Tsien-tcheou, en Chine) en tiraient un grand avoir (1). »

Des que les khans mongols de Perse eurent ouvert a travers leurs Etats une route directe pour aller aux Indes et en Malaisie, voyageurs et negociants occidentaux s'elancfrent vers ces terres interdites a leurs aieux. Elle devenait enfin accessible, cette mysterieuse contree sur laquelle couraient alors tant de legendes et dont les Mamelouks d'Egypte defendaient si jalousement les avenues 1 La encore Genes arriva la premiere. En 1315, des agents de la banque genoise des Vivaldi allferent par la voie Tauris-Ormuz, faire aux Indes un voyage d'etudes. Cinq ans aprfes, descomptoirs genois etaient etablis a Cambaye, a Tana et sur la c6te de Malabar. Au Malabar les Italiens eurent la surprise de trouver dans la population indigene des coreligionnaires inattendus: les *Chretiens nazardens* ou *thomistes*, ainsi nommes parce que leurs ancetres auraient ete convertis par Fap6tre Saint-Tho-

(1) *Marco Polo*, p. 561

mas. Ces Nazarfens furent pour les voyageurs italiens des auxiliaires précieux. Les recits que firent sur leur compte les explorateurs du xiv^e siècle, engagerent la Papauté à s'occuper de cette Eglise lointaine. En 1329, le Pape Jean XXII créa à Coulam un évêché dont le premier titulaire fut le dominicain Jourdain de Severac (1330) à qui succéda, à son retour de Chine, le récollet Jean de Marignola (1348). En 1324 Odoric de Pordenone, lors de son voyage en Chine, visita la chrétienté de Coulam qu'il trouva particulièrement florissante.

Les voyages des agents italiens dans l'Inde continuèrent jusqu'à la veille de la conquête portugaise. Vers 1440, le Vénitien Niccola de Conti visita le Malabar. En 1483 un autre Vénitien, Bonajuto Albani, et le Milanais Benedetto de Novo traversèrent la Perse, s'embarquèrent à Ormuz et abordèrent à Cambaye, sur la côte du Konkan.

On peut donc affirmer que la conquête de la Perse par les Mongols ouvrit au commerce européen la route continentale des Indes. Cette route ne se referma de nouveau qu'à la chute de la domination gengiskhanide, lors de la restauration de l'hégémonie musulmane en Iran.

Les routes de commerce à travers
la Russie mongole.— Caffa.

De même que la conquête mongole en Iran ouvrit aux Occidentaux la route continentale de l'Inde, la conquête mongole en Russie leur ouvrit la route continentale de la Chine.

À la fin du xiii^e siècle, Meungke, khan du Kiptchak ou de la Russie mongole, autorisa les Génois à établir une colonie à Caffa sur la côte de Crimée, et les Vénitiens à en établir une autre tout près de Ia a Soldaja. En 1308, un nouveau khan de Kiptchak, Toktai', chassa les Génois de Caffa, mais son successeur Ouzbek leur permit de revenir et il les autorisa même, eux et les Vénitiens, à fonder de nouveaux comptoirs à Tana (Azof) et à Bosphoro (Kertch). Les colonies génoises de Crimée prirent alors un essor considérable. Le

gouvernement genoï plaça à leur tête en 1314 une administration spéciale, l'*Officiurn Cazarice* (1) ou Bureau de Crimée qui, d'Italie, fut chargé de diriger les consuls de la République à Caffa et à Tana.

Ce que les Genoï venaient chercher en Crimée, c'étaient d'abord les produits de la Russie Méridionale, le poisson salé de la Mer d'Azof, les blés de la *Terre Noire*, les fourrures et les cuirs de la Volga. C'étaient surtout les soieries et les épices de l'Extrême-Orient. Les soieries de Chine arrivaient à Caffa et à Tana, par la grande route des caravanes qui partait de Touchhouang, au Kansou, passait par Hami, Bichbalik (2), Almalik (3) sur l'Ili, Otrar en Transoxiane, Ourgendj (4) au Kharezme, Sarai* et Astrakan sur la Volga et aboutissait enfin à la Mer d'Azof près de l'embouchure du Don. Quant aux marchandises de l'Inde et de l'Insulinde, notamment aux épices qui en ce temps-là s'achetaient à poids d'or, elles parvenaient à Caffa et à Tana par deux pistes de caravanes différentes : la première de ces pistes partait de Pechawer, remontait la vallée du Caboul, descendait le cours de l'Amou-Darya jusqu'à Ourgendj, puis longeait la rive occidentale de la Mer Caspienne jusqu'à Astrakan et gagnait de là la Mer d'Azof. La seconde piste partait d'Ormuz sur le Golfe Persique, traversait le plateau de l'Iran du Sud au Nord par Kirman et Astrabad, et gagnait ensuite Ourgendj où elle se confondait avec la précédente.

Un fait montre l'importance de la Crimée pour la réception des marchandises indiennes et chinoises : En 1313, le khan de Kiptchak, Djanibek, s'étant brouillé avec les Italiens, s'empara de Tana et investit Caffa ; aussitôt le prix de la soie et des épices doubla en Italie. Le marché ne se rétablit que lorsque le khan, s'étant réconcilié avec Venise et avec Gênes, leur rouvrit les routes de commerce de l'Asie Centrale. Les deux Républiques se haïrent (Je réparer le

(1) Au Moyen Âge, la Crimée était appelée *Gazaric*, du nom des Khazars qui l'avaient possédée pendant plusieurs siècles.

(2) Gautchen.

(3) Kouldja.

(4) Pres de Khiva.

temps perdu. Venise doubla ses comptoirs de Tana. Quant aux Genoïs de Gaffa, ils profiterent de la decadence du Khanat mongol de Kiptchak pour s'agrandir en Grimee. En 1365, ils occuperent, malgre l'opposition du khan Mamai, les villes de Soldaja et de Balaclava.

Les re vers pour la colonie genoise de Crimée commencerent a la fin du xiv^e siecle, quand l'influence proprement mongole fit place a l'influence turque. En 1395 le conquerant transoxianais Timour Leik, au cours de son expedition en Russie, saccagea Tana et, ce qui fut plus grave, Sarai et Aslrakan, Ces trois villes etaient les grands marches des pelleleries du 'Nord et le terminus des caravanes chinoises. Comme Timour Lenk detruisit aussi Ourgandj et Almalik qui etaient les principales etapes de ces caravanes, le commerce transcontinental entre la Chine et la Russie fut interrompu pour cinq siecles. Entre le monde jaune et l'Occident, l'islamisme, ce grand obstacle au progres humain, eleva de nouveau sa barriere.

Les colonies italiennes de Crimée ne firent des lors que vegeter. En 1410, le khan Poidad-beg chassa les Vénitiens de Tana. Gènes resist a plus longtemps. Elle acquit memo un nouveau comptoir, Matrega, sur la cote du Caucase, d'ou elle expediait aux Mamelouks d'Egypte les esclaves circasiens parmi lesquels ceux-ci se recrutaient. Mais la prise de Constantinople par les Ottomans embouteilla la colonie genoise de Crimée. En 1475 une flotte ottomane fit capituler Gaffa et Soldaja. La Mer Noire devint un lac sans commerce et sans vie.

Activity economique de la Chine a l'epoque de Marco Polo.

Par la route maritime des Indes comme par la route continentale de la Crimée et du Turkestan, les marchands occidentaux cherchaient tous a atteindre le meme but : l'Empire Mongol de Chine, ce *Cathay* ou ce *Manzy*, jadis fabuleux et dont les recits de Marco Polo, d'Andalo de Savignone et de Pietro de Lucalongo faisaient une realite. De fait, la Chine,

au commencement du xiv^e Steele, jouissait d'une prosperite incomparable. Les Grands-Khans gengiskhanidds y ayant fix6 leur residence, entail finalement au profit de ce pays que les Mongols avaient coiquis le monde. C'etait la que les descendants des farouches sabreurs mongols avaient entasse les depouilles de lunivers. Et 'chaque annee, de Tauris a Seoul, de Moscou a Hanoi⁴, le tribut de runivers continuait a y affluer. Mors et alors seulement, entre une Russie, une Transoxiane et une Perse vassals, une Corfc, un Tibet et un Annam vassaux, la Chine fut veritablement comme le voulaient ses historiens et ses pontes, l'*Empire du Milieu*, le centre politique et commercial de l'Asie. La reouverture des anciens routes transcontinentales, fermees depuis la fin de la periode hellenistique et rendues au commerce par l'unification mongole, permit a l'industrielle population chinoise de tirer tous les benefices economiques de cette incomparable situation politique. Voyageurs occidentaux comme Marco Polo et Odoric de Pordenone ou voyageurs arabes comme Ibn Batouta, tous restaient confondus d'etonnement devant la prodigieuse activite agricole, industrielle et commerciale de la fourmiere chinoise sous le gouvernement intelligent des khans Mongols.

Il est certain qu'au point de vue economique, la Chine beneficiait a l'epoque mongole d'une avance considerable sur les autres pays civilises. En plein xiii^e siecle, Marco Polo constata que presque toute la Chine du Nord exploitait les mines de charbon, « maniere de pierres noires qui se cachent dans les montagnes, par veines, et qui brulent comme buches, si qu'elles sont si bonnes que par le Cathay on ne brule autre chose ». L'utilisation des voies fluviales comme routes de commerce n'emeilla pas moins Marco Polo. Il remarqua, notamment l'importance du Yang-tse-kiang, qu'il appelait le *Quian*, veritable artere commerciale de la Chine, dont il a admirablement compris le role : « Il va par ce fleuve plus de navires et plus de riches marchandises et de richesses qu'il n'en va par tous les fleuves de la Chretiente Car sachez qu'il passe bien en ambnt de ce fleuve chaque annee 200.000 nefs, sans compter celles qui retournent. \>

Le Grand Ganallmperial, de Yarig-tcheou a Pekin, ou, comme disait March Polo, de *Yanguy a Cambaluc*, rendait aussi dPimmenses services, car il mettait les rizieres du Kiang-nan en communication avec les grosses agglomerations du Pe-tchi-li « Et *Ik* (au Kiang-nan) se recueille grande quantity de ble et de riz, qui se portent a la cite de Cambaluc, et lo Grand Sire a fait telles voies par eau que les grandes nefes chargees peuvent aller de *Cucuy* (Koua-tcheou de Kiang-nan) jusqu'a la grande cite de *Cambaluc*. »

Pour dinger cet enorme commerce irterieur, comme pour trafiquer avec TInde et l'Insulinde, il s'etait fonde a Yang-tcheou, a Hang-tcheou et a Tsiouen-tcheou, de puissantes guildes marchandes qui par leur richesse, leur cohesion et leur esprit d'initiative, pouvaient rivaliser avec les opulents *Metiers* des Flandres et les *Arts* orgueilleux de Florence. Marco Polo, bon juge en la matiere, parlant des guildes de Hang-teheou (*Quinsay*), ecrit : « il y avait tant de marchands et si riches, qui faisaient tant de marchandises et si grands, qu'il n'est homme qui sut dire la quantity qu'il y en a. Et sachez que les maistres de metiers qui etaient chefs de maisons ni leurs femmes ne touchaieftt rien de leurs mains, mais demeuraient si nettement et si richement que s'ils fussent rois. Et leurs dames sont aussi moult deliee et angelique chose. » L'emploi general du papier-monnaie ou *tchao*, valable dans tous les Etats du Grand-Khan, e'est-a-dire dans la moitie de l'Asie, facilitait les transactions commerciales et permettait a ces guildes d'entreprendre d'immenses operations dont Tampleur et la hardiesse 6tonnferent Marco Polo. Vingt ans plus tard, celui-ci evoquait encore les nefes revenant de lInde chargecs d'epices, poivre, gingembre et canneile, les jonques descendant le Yang-tse ou remontant le Grand Canal avec leurs cargaisons de riz, les boutiques de Hang-tcheou et de Tsiouen-tcheou debordant de marchandises pr6cieuses de toute sorte : soie grfege, soie damassfe,, *camocans* et *brocarts* d'or, *samis* ou soieries lourdes de luxe, *tartaires* ou vetements de soie decor^s de dessins, *cendals* ou taffetas de soie, *satins* ou tissus de Zaylon, etc. Sous la precision comme rei ale des chiffres,

on sent, à la vue de toutes ces richesses, l'âme vénitienne de Marco Polo soulevée d'un véritable lyrisme. Il dresse la carte économique de la Chine avec le même enthousiasme que Froissart décrivant une bataille ou Comnènes une belle négociation. Et le bon Odoric de Pordenone, pourtant si détaché des choses du siècle, n'est pas loin de se sentir ému de la même admiration gourmande, devant toute cette opulence et tout ce luxe.

Voici d'abord *Cambaluc* ou Peking, la capitale du Grand-Khan, et un des principaux marchés de la soie : « Il n'est pas jour que, de soie seulement n'y entre mille charrettes de quoi maints draps d'or et de soie se travaillent. » Puis Si-ngan-fou, que Marco Polo appelle *Quengianfu*, « cite de grand merchandise et de grands arts; les gens y ont soie à moult grande abondance* dont ils travaillent draps de soie et or, de plusieurs manières ». Au Se-tchouen, Tehing-tou ou *Sindifou* était le grand marché du Sud-Ouest, « les gens y font de moult beaux *cedals* ». Mais c'est sur les côtes de la Chine Centrale et de la Chine Meridionale au Kiang-nan, au Tche-kiang, au Fo-kien, que se trouvaient les plus grosses agglomérations commerciales. « A *Nangin* (Ngan-king) il y a grande abondance de soie, car ils font draps d'or et de soie de toute manière, moult beaux; et il y a aussi grand marché de blé. » A *Yanguy* ou Yang-tcheou, dont Marco Polo fut gouverneur, était le principal marché de riz pour toute la région du Bas-Yang-tse. A Sou-teheou ou *Siguy* « les gens ont grand plante de soie dont ils font draps d'or et autres; et vivent de métiers et marchandises ». Au Tche-kiangse trouvait Hang-tcheou, ancienne capitale des Song, restée une des plus grandes places de commerce de l'Asie. Odoric de Pordenone qui l'appelle *Casieie* ou *Catusa'ie*, écrit que c'est « la plus grande cite qui soit au monde », la cite la plus cosmopolite aussi : « Des chrétiens et marchands et rangers y a tant que ce me semble une des plus grandes merveilles du monde comment tant de gens puissent être gouvernés ensemble. » Marco Polo qui connaît Hang-tcheou sous le nom de *Quinsay*, parle avec admiration de l'industrie et du commerce de cette ville : « A Quinsay, on fait

moult grand plante de sucre, si qu'en tout le reste du monde on n'en fait tant qu'en cette contree ; et de sole dont il y a abondance, que c'est merveille... De cette cite, part un fleuve grand qui va jusqu'au port de Ganfu (le Kan-feu des geographes arabes), et y a moult grand navire qui vient et va en Inde et autres pays estrangers, por tant et rapportant marchandises en mainte maniere. »

Enfin, le Fo-kien possedait les deux grands ports de Fou-tcheou, que Marco Polo appelle *Fuguy*, et de Tsiouen-tcheou qu'il appelle *Zayton ou Qayfon*. Par leur richesse et leur luxe, les marchands de *Fuguy* inspirerent au voyageur venetien une admiration voisine de la jalousie : Et ont gingembre et ont gaingai que c'est outre mesure. Et on fait k cette cite grand quantite de sucre. Et si on fait grand marchandises de perles et pierres precieuses. Car plusieurs fiefes de Finde y viennent qui y amendent moult de cheres marchandises. » Mais le plus grand emporium de l'Extreme-Orient etait encore *Zaylon*, c'est-a-dire Tsiouen-tchou, « le port de Zayton, dit Marco Polo, ou les nefes d'Inde viennent qui amendent les epiceries et autres cheres marchandises. C'est le port ou tous les marchands du *Manzy*, arrivent. Si que pour oe, y vient grand quantite de marchandises et de pierres precieuses et de perles, que c'est une merveilleuse chose, et de ce port se portent en la contree de *Manzy*. Et vous dis que pour une nef (navire) de poivre qui va en Alcxandrie ou autre port pour porter en terre de Chretiens, en vient en ce port de Zayton cent et plus. Et sachez que pres de cette cite de Zayton, est une autre cite qui a nom *Tiunguy* (Tekhoua) ou on fait moult de porcelaines qui sont moult belles (i). » Ces renseignements sont confirmes par les voyageurs arabes comme Ibn Batouta (2) qui vante en outre les industries de Zayton : « Le port de *Zeitoun*, dit-il, est un des plus vastes du monde ; je me trompe, c'est le

(1) D'après le texte de Marco Polo, edition Pauthier, p. 529. — Cf. Heyd, *Histoire du Commerce de Lavan*, trad. Furcy Raynaud, II, 247.

(2) Ibn Batouta visita Zayton en 1345. Il y vit une nombreuse colonie de negociants venus de tous les points de la Perse, notamment de Fawis, d'Afghanistan, d'Ispahan et de Kaavin.

plus vaste de tous les ports. J'y ai vu environ cent jonques de grande dimension. Quant aux petites, elles étaient innombrables... Zeïtoun est une ville grande, superbe où Ton fabrique les étoffes damassées de velours, ainsi que celles de satin, qui sont appelées de son nom *zeitouniyyah*. >> Odoric de Pordenone qui décrit Tsiouen-tcheou sous le nom de *Cartan*, nous en parle aussi comme d'un port de premier ordre. Quant à la ville de Canton, Marco Polo ne nous en dit rien, mais Odoric qui y débarqua à son arrivée de l'Inde, la mentionne sous le nom de *Tesculan* ou *Sincalan*, comme une des plus grandes villes chinoises, « plus grande que la cité de Venise trois fois »,

Le commerce chinois s'était ouvert aux Occidentaux dans la seconde moitié du XIII^e siècle grâce *uniquement à la conquête mongole*. C'est la conquête mongole qui avait ouvert à Rubruquis et aux frères Polo la route de l'Asie Centrale par la Grèce et le Turkestan; c'est elle qui ouvrit aux mêmes Polo et plus tard à Montcorvin et à Odoric de Pordenone la route des Indes par le Khanat de Perse. La réaction musulmane au Kiptchak et en Perse, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, obstrua de nouveau simultanément ces deux routes. Une fois de plus l'Extrême-Orient se trouva séparé de l'Europe par toute la barrière de l'Islam. Et à la même heure, par la révolution de 1360, la Chine rompit à son tour avec l'étranger et se referma pour plusieurs siècles.

Le commerce du Levant
à l'époque timouride.

Les conquêtes de Timour bouleversèrent les conditions du commerce de l'Orient. Par la destruction de Sarai sur la Volga, d'Ourgendj sur l'Amou-Darya et d'Almalik (Kould-3 a) sur le Tadjikistan, Timour ferma la grande route qui allait de la Grèce et de la Transoxiane en Chine. Par le pillage des grandes villes du Golfe Persique, Bagdad et Ghiraz, il arrêta le commerce maritime des Indes. Mais en même temps, - il ouvrit de nouvelles routes terrestres, entre l'Inde et l'Iran

Oriental. Et il assura à la Transoxiane une prospérité commerciale inouïe.

De même que Tauris sous Houlagou avait remplacé Bagdad, Samarkande sous Timour remplaça Tauris. « Timour, dit Cahun, aimait le luxe, les arts, la grande vie* » Dans sa chère Transoxiane, le terrible conquérant était tout aux arts de la paix. Il y encouragea la sériculture, la culture du coton, du chanvre et du lin, couvrit le pays de canaux, créa des papeteries, jeta des ponts sur l'Amou Darya. Il dépouilla la Syrie, la Perse et l'Inde pour embellir Samarkande sa capitale. Il peupla cette ville de tisserands, d'armuriers et de verriers enlevés à Chiraz et à Damas. Il y établit aussi une colonie de céramistes chinois. Samarkande fut enrichie d'une multitude de mosquées, de jardins, de bains, d'hôpitaux. Toutes les denrées précieuses, tous les trésors de l'Orient s'accumulèrent dans ses bazars. A la suite de l'expédition de Timour dans l'Inde, un service régulier de caravanes fut établi par la route du Caboul entre Delhi et la Transoxiane.

La constitution du grand Empire Timouride depuis le Bosphore jusqu'au Gange aurait pu donner un essor inconnu au commerce des Indes. Malheureusement l'anarchie qui suivit la mort de Timour coupa de nouveau les pistes des caravanes iraniennes. Il fallut l'avènement de la Dynastie Séfévide pour que la Perse redevînt ce qu'elle avait été sous les Gengiskhanides, le vestibule des Indes. Encore la tentative des Séfévides en ce sens devait-elle échouer parce que l'établissement des Ottomans en Crimée, à Constantinople, en Egypte et à Bagdad fermait à la fois toutes les vieilles routes continentales ou maritimes vers l'Asie Centrale et l'Inde.

Mais déjà la nécessité de trouver à tout prix une nouvelle route des Indes avait amené les Portugais à tenter la circumnavigation de l'Afrique (i).

(1) Cf. Henri Cordier, *La Découverte du Cap de Bonne Espérance ; les Portugais dans l'Océan Indien*, in : *Histoire générale de la Chine*, III, 96 et sq. — Stephens, *Albuquerque*, Oxford 1892. — Whiteway, *Rise of the portugese power in india*, Westminster 1899. — Dames, *Portugese and Turks in Indian Ocean*, Journ. R. Asiatic Society, janvier 1921.

Résultats commerciaux de la conquête mongole.

En résumé, l'établissement de la domination mongole en Chine, au Turkestan, en Perse et en Russie, eut pour conséquence *de rouvrir les routes du commerce transcontinental vntre l'Occident et la Chine, les voies du commerce maritime entre VÛccMent et Vlnde*. A cet égard, la conquête mongole eut, au Moyen Age, les mêmes résultats que la conquête macédonienne à l'époque alexandrine. Tchinkkiz Khan, le chef vêtu de peaux de bêtes, né sous une yourte de l'Onon, eut la même influence sur le progrès de la civilisation universelle que l'élève d'Aristote. Certes, les Mongols étaient loin d'avoir la même culture que les Macédoniens du iv^e siècle. Mais parce qu'ils courbèrent toute l'Asie sous un commandement unique, parce qu'ils se préoccupèrent avant tout de favoriser les relations commerciales d'un bout *h* l'autre du continent, leur domination amena la même révolution économique que jadis rétablissement des Grées en Iran et au Pendjab. Et quand ils tombèrent devant la réaction des éléments indigènes, — élément chinois et élément musulman —, les grandes routes commerciales qu'ils avaient rouvertes, se refermèrent, les barrières qui séparaient les anciennes civilisations furent redressées.

L'Art Persan à l'époque mongole.

L'Architecture.

Les relations commerciales créées par les Mongols, cessèrent sans laisser d'autres souvenirs que les récUs, devenus presque fabuleux, d'Odoric de Pordenone et de Marco Polo. Mais les rapports artistiques que les Mongols avaient contribué à établir, demeurèrent acquis. Dans le domaine de l'art, — et ce fut là le résultat durable de la conquête mongole, — le monde iranien ne s'affranchit jamais plus des influences chinoise©, ni le monde chinois des influences persanes.

La domination mongole provoqua le rapprochement des deux plus anciennes civilisations de l'Asie. Ce qui,, finale-

ment, demeura de *l'épopée* gengiskhanide; ce foit la pénétration réciproque de la culture iranienne et de la culture de l'Extrême-Orient. La Perse et la Chine se ~~oôaamisette~~ et s'apprécièrent. Chacune enrichit son trésor millénaire d'emprunts faits à sa voisina. Les rapports étroits qui avaient existé entre les frères Toulouïdes, Koubilaï et Houlagou, continuèrent sous leurs successeurs. Tauris fut Une dépendance de Pékin et jusqu'à Chah Rokh les souverains de la Perse se considérèrent un peu comme des vice-rois chinois.

L'influence de la Chine «sur l'art persan fut prépondérante dans la dernière moitié du xIII^e siècle. Sur les princes Mongols habitués depuis des siècles à regarder vers Pékin, la Perse ne pouvait, malgré son art exquis, exercer le même prestige que la Chine originelle, lioulagou installa a Maragha et à Tauris des ateliers de céramistes chinois qui accommodèrent à son goût les traditions locales. « La rêverie u mongole, dit M. Al. Gayet, veut des horizons riants et « heureux. Pour se conformer à ce sentiment, la mosquée « persane devient une véritable construction chinoise. Les dômes ont des courbures de pagodes. La faïence envahit « les surfaces... C'est avec les Gengiskhanides qu'elle com- « mence à occuper la première place. Les céramistes tartares « adoptent le bleu lapis alternant avec le bleu turquoise. c C'est alors que s'opère l'évolution dont le résultat est de suhstituer le carreau de faïence à la brique vernissée, en-)> gagée dans l'épaisseur du inur. A qui reporter l'initiative « de ce mouvement? Aux Mongols sans aucun doute. La « décoration ainsi obtenue acquiert une suprême finesse. ^ Par contre la fragilité de ce panneau plaqué le met en « constant péril. » (i)

Cette influence d'ailleurs, n'enleva à l'art persan rien de son originalité traditionnelle. En architecture la grande école abbaisside-seldjoucide continua son évolution dont; le terme devait être l'art classique du Chah Abbas. Les principaux monuments de cette période sont : Le tombeau de la fille d'Houlagou à Maragha, qui rappelle la forme des tentes

(1) Alb. Gayet, *L'Art Persan*. (Grès édit.).

mongoles (1260); La tombe d'Oldjaïtou à Sujtanieh, « un des premiers exemples, dit Saladin, de la décoration céramique appliquée en grand » (1304) ; — La mosquée *Djouma* de Véramine (1322-1412) dont la pureté de lignes et la richesse décorative annoncent déjà la grande école Séfévide,

Sous Timour et Chah Rokh, Samarkande et Hérat devinrent de véritables musées. Samarkande eut son avenue de la *Porte des Turquoises*, ses kiosques ornés de fresques représentant les prouesses de Timour, ses bains construits par Oloug beg; ses villas en porcelaine de Chine, sa *chapelle de l'Echo*, etc. Hérat eut son *Palais du Trône*, son *Palais de Cristal*, son *jardin de Zobéide*, son *palais d'Ali-Chir*. Ce qui nous reste des monuments timourides de Samarkande est d'un art exquis. La mosquée *Chah Sindeh* construite en 1392. est revêtue toute entière d'un décor de briques d'émail rose et de mosaïque de faïence de toutes couleurs. « Il semble, dit M. Saladin, qu'on ait tendu de grands tapis sur les murs. » De fait c'est à ses admirables motifs de tapisserie que la Perse timouride empruntait le décor de ses faïences. La mosquée funéraire de Touchouk Bika, sœur de Timour, à Samarkande (1371), présente une architecture d'une belle simplicité classique avec une décoration polychrome en terre cuite d'une éblouissante richesse. « Il est singulier de voir à quel point se sont fondues les deux influences extrême-orientale et persane dans le tracé des ornements et la répartition des couleurs. » Quant au célèbre *Gour-Emir* de Samarkande, ou mosquée funéraire de Timour (1405), il est coiffé d'un de ces dômes en forme bulbeuse où excellait la virtuosité des architectes mongols (1).

Si tous les monuments houlagides et timourides empruntent à la tapisserie la décoration de leurs mosaïques de faïence, c'est donc le fait des Mongols. Chez le Mongol nomade tout le luxe consistait dans l'application de broderies et de tentures sur les parois de la tente. Une fois devenu sédentaire, il demanda à ses palais et à ses mosquées

(1) « Cf. Blochet, *Les Inscriptions de Samarkand. Le Gour Emir* '(Revue Archéologique, 1897, I, 67.)

de lui donner, par les applications de céramique, une impression analogue. Djihan Chah de la dynastie turcomane du *Mouton Noir* (1437-1467) continua à cet égard les traditions des Timourides. La *Mosquée Bleue*, qu'il éleva à Tauris, donne aux yeux la même fête de couleurs, somptueuse et douce, que les plus précieux tapis de Chiraz ou d'Ardébil.

L'Art persan à l'époque mongole.

La miniature et la céramique.'

L'influence chinoise est particulièrement sensible dans la peinture persane de l'époque mongole.

Le sentiment de la nature chez les miniaturistes persans provient en grande partie de l'influence exercée sur eux par la peinture chinoise bouddhique. Sur la portée de cette action, les plus éminents orientalistes sont d'accord. « Les premiers livres illustrés, dit M. Migeon, apparaissent en Perse avec la dynastie des Mongols. L'influence chinoise est nettement marquée dans tous les livres à miniatures de cette époque, et on peut se demander qui les exécutèrent — des artistes persans éduqués dans les écoles chinoises, ou des artistes chinois attirés en Perse. On constate une analogie d'esprit, de style et de caractère entre les miniatures persanes et certaines peintures chinoises ou japonaises, plus particulièrement celles de la vieille Ecole japonaise aristocratique de Tosa et ses beaux makimonos. » Et M. A. Gayet dit de même au sujet des miniatures persanes de l'époque qui nous occupe : « Composition, compréhension du dessin, de la perspective, de la lumière, de la couleur, des lointains, sont celles des Chinois. Si l'on tient compte des rapports de la Chine avec la Perse sous les Gengiskhanides, on se trouve amené à croire que les Chinois furent, en peinture, les maîtres des Persans, de même qu'en architecture et en céramique. » Il suffit, pour se convaincre de la vérité de ces conclusions, de parcourir à la Bibliothèque Nationale (1) les mi

(1) *Supplément persan*, n 1.113.

matures de la Chronique de Réchid eddin qui datent du règne d'Oldjaltei, ci celles de la splendide *Apocalypse de Mahomet* (1) qui fut exécutée à Hérat «sous le règne de Chah Rokh* Dans ce ckeirnier ouvrage, surtout, le mélange des influences s'accuse nettement : Dan» un irréel décor d'Extrême-Orient, aux nuages en îme de *tehi* ou de dragon, la vierge Al-borak et des anges aux visages poupins, aux yeux en amande forment le cortège du *Prophète*, délicate figure aristocratique, à la barbe soignée, à l'altitude réservée —, et c'est en quelque jardin de l'Wsic Centrale, la rencontre d'un jeune seigneur persan avec un groupe d'enfants chinois (2).

La fusion des influences persanes et chinoises aboutit, à l'époque Timouridc, dans les écoles de peinture de la Transoxiane et du Khorassan, à un art véritablement exquis (S). Le milieu était favorable! à un tel épanouissement. « L'époque timouridc, dit Migeon, fut une époque de libre expansion artistique, où, dans les villes comme Hérat et Sarnarkande, tout devait concourir à l'éclat d'un moment unique dans les fastes, de l'Orient. » Lo farouche Timour lui-même lisait à ses heures les vers de Hâfîz et de Nizami et faisait, en dépit du Coran, exécuter son portrait et le portrait des siens : des qu'il s'agissait d'art, ce n'était plus un guerrier turc, c'était un grand seigneur persan et si l'on veut comprendre; son rôle dans l'histoire de la civilisation, c'est comme roi de Perse qu'il faut l'envisager. Après lui, tous ses descendants, les plus insignifiants comme les plus belliqueux, eurent à cœur de protéger les peintres, et les poètes... L'Ecole de miniature qui fleurit à leur Cour, à Hérat et à Samarkande et qui continua, après leur chute, à prospérer en Transoxiane sous le sceptre de leurs successeurs Sheïbanides, fut une des plus remarquables du monde musulman*. Le développement de cette école va de l'avènement de Timour en 1365 à la mort

(1) *Supplément tunc*, n° 190.

(2) Cf. Cl. Huart, *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*; p. 330 (Paris, 1908) et Blachet *Les écoles de miniature en Perse* (Revue Archéologique, II, 1905, p. 134.)

(3) Cf. Blachet, *Les écoles de miniature en Perse*, Revue Archéologique, t. II, année 1905, p. 130 et sq.

du Sheïbanide Naurouz Ahmed Borak on 1555. Parmi les chefs-d'œuvre qu'elle nous a laissés, citons après M. le Marquis de Tressan (1) quelques merveilles : *Un LeUlah et Medj-noun*, de la collection H. Vever, art du Turkestan, du milieu du xv^e siècle —; un *Couple d'amoureux* de la Collection Vever, art transoxianais de la fin du xv^e siècle ; — une *Reine diadérhée tenant une coupe d'or*, par Mehmed Mourad Semerghandi, collection Vever, art transoxianais du xvi^e siècle ; — le *portrait de Mourad*, fils d'Akbar, par Bayoud, collection Cartier, école de Boukhara, xvi^e siècle. Et parmi les peintures de manuscrits de la Bibliothèque Nationale reproduites par M. Blochet (2), que de merveilles encore, dues aux artistes inconnus du Rhorassan timouride ou de la Transoxiane sheïbanide ! Que de génies anonymes comme cet artiste de Hérat, qui, après avoir travaillé pour le Timouride Husseïn-i-Baïkhara, enlumina pour le Sheïbanide Koudj-koundji les œuvres du grand humaniste turc Mir Âli Ghir Névaïi (vers 1627) ! (3). Mentionnons seulement, parmi les chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre : *Le chelk de Sanaan adressant un discours à une jeune femme* (4), — la *Chasse de Bahram Gor et de sa favorite* (5), — *Bahram Gor dans son harem* (6), — *Khosroès Anoschirvan à cheval dans son jardin*, par le peintre Mahmoud (7), — le *Sultan Sandjar rendant justice à une vieille femme*, peinture de Mahmoud, datée de 1545 (8), — le *Sultan Malek-cs-Saleli sous un dais dans un jardin* (9), etc.

Avec les dernières de ces œuvres, nous arrivons à l'Ecole Séfévide. C'est à Hérat, sous le règne du Timouride Husseïn-

(1) De Tressan, *La peinture en Orient et en Extrême-Orient*, in : *VArt et les Artistes*, octobre 1913, p. 41-14.

(2) Blochet, *Peintures de manuscrits arabes, persans et tares de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1911.

(3) Blochet, *Les écoles de miniature en Perse*, *Revue archéologique*, t. II, p. 135 et 140 (1905).

(4) Blochet, *Peintures de manuscrits...*, planche 15.

(5) Blochet, pl. 16.

(6) Blochet, pl. 17.

(7) Blochet, pl. 20.

(8) Blochet, pl. 22.

(9) Blochet, pl. 27.

i-Baïkhara (1467-1505) que débuta le grand Behzadé qui fut par la suite le peintre attitré de Chah ismaïl et l'un des fondateurs de l'Ecole persane Séfévide. A l'art élégant et noble, mais encore trop sec de l'époque timouride^ il ne manquait qu'un peu d'abandon pour devenir parfait. C'est cet abandon et cette grâce voluptueuse que devaient lui donner les maîtres Séfévides, et alors commença l'époque classique de la miniature persane, la grande époque du Chah Abbas.

Plus encore que l'architecture et la peinture, les arts mineurs de la Perse mongole subirent l'influence chinoise. Houlagou, on l'a vu, avait attiré chez lui des équipes entières de céramistes chinois. Ces immigrés continuèrent en Perse à produire des œuvres aux décors si parfaitement chinois qu'on les a cru importées de l'Extrême-Orient : Ne sont-ce pas, en effet, des œuvres chinoises que ces faïences et ces porcelaines blanches, cependant fabriquées à Taurîs ou à Maragha, mais qui sont décorées avec le dragon de Fô, avec le phénix Fong-hoang, avec le pêcheur de longévitité bouddhique, avec les feuilles de nénuphar des Soung ? Sous les Timourides, la céramique persane continua à s'inspirer de la Chine. Oloug Beg fit même élever à Samarkande une tour de porcelaine dont tous les morceaux venaient de Chine.

Mêmes observations pour la tapisserie. Dans la fabrication des tapis persans d'époque houlagide ou timouride, des détails d'ornementation chinoise apparaissent sans cesse au milieu de scènes purement persanes ; le nuage-chinois en forme de *tchi*, le fong-hoang, le faisan doré, le dragon céleste se mêlent dans les représentations de chasses ou les combats d'animaux, aux espèces et aux décors de l'Iran.

L'influence chinoise dans ces domaines devait être si durable que longtemps après la chute des Mongols et des Timourides, au xvi^e siècle, le Chah Abbas devait appeler en Perse de nouvelles colonies de céramistes et de tisserands chinois,

L'Art chinois à l'époque mongole.

Tchao Mong-fou.

Inversement, la Chine des *Youen* (i) se pénétra d'influences iraniennes (i260-1368). Nombreux étaient à la Cour de Koubilaï les gens de la Pense, du Khorassan et de Transoxiane. « Ce fut alors, dit M. Paléologue, que les bronziers chinois et bientôt les céramistes, commencèrent de donner à leurs vases certaines formes ovales, des évidements de goulot, des renflements de col, des évasements de bords, des courbes d'anses, des panses sphériques ou lenticulaires, des couvercles piriformes, que ni l'art ancien ni l'art bouddhique n'avaient connus. En même temps apparurent dans le décor des motifs plus cursifs, des arabesques plus variées, des rinceaux d'une élégance plus allongée, — le style des bordures devint plus savant, on vit figurer dans l'ornementation des palmes, des pampres, des tulipes et des iris. » Ce caractère persan se retrouve en certaines aiguières de l'Epoque *Youen*, dans les *surahés*, brûle-parfums et gourdes plates de la même époque. Le verre émaillé fut introduit en Chine par les Persans. Ce sont encore des Persans qui ont fait connaître aux *Youen* le procédé byzantin des émaux cloisonnés (fin du xii^e s.). En céramique, le bleu de cobalt avait été importé en Chine par les Arabes dès le x^e siècle. Au xiii^e arriva de Perse le procédé de la peinture de cobalt sur porcelaine crue, procédé déjà usité pour le décor des faïences persanes.

Réagissant contre le confucianisme des *Soung*, religion nationaliste d'une Chine repliée sur elle-même, les *Youen* favorisèrent le Bouddhisme, religion universelle, qui convenait au maître de tout l'Extrême-Orient. Koubilaï, on l'a vu, fit de son ami Pagspa, un pape tibétain. De cette renaissance bouddhique la peinture se ressentit heureusement et le célèbre Yen Hoëi (1280) traduisit dans ses tableaux le regain de ferveur religieuse. ¹

Au point de vue de la technique, les Mongols pouvaient

(1) Rappelons que *Youen* est le nom chinois de la Dynastie mongole issue de Koubilaï.

mal goûter la monochromie savante et l'impressionnisme délicat de l'Ecole de peinture chinoise du Sud. Le style chinois du Nord, avec son dessin, vigoureux, sa facture robuste, son coloris brutal, leur plaisait d'avantage ; ils le firent triompher. « Le tempérament de la Chine du Nord, positif, puissant, domine alors sur la rêverie éperdue du tempérament du Sud... La peinture des Youen prend des caractères nouveaux, plus accessibles à la mentalité européenne parce qu'ils sont plus simples et plus directs... Les vieux maîtres des Yang revinrent en faveur. L'enluminure violente, la couleur séparée du dessin, prêtaient à des œuvres appuyées et vigoureuses, telles qu'elles pouvaient plaire à d'incultes barbares. Mais les recherches de l'âge Soung n'avaient pas été inutiles. Lorsque, sous ces influences, on revint à la couleur, on profita de ce que la pratique du monochrome avait appris au peintre (1). »

Le plus grand artiste de l'époque mongole fut Tchao Mong-fou, paysagiste et animalier (1254-1322.) (2)• Apparenté à la famille impériale des Soung, Tchao Mong-fou s'était, au moment de la conquête mongole, retiré dans la solitude. Mais en 1286, il se rallia au gouvernement de Koubilaï, et devint membre des Ifan-lin et peintre officiel de la Cour,

On peut apprécier le talent de Tchao Mong-fou paysagiste par les peintures sur soie du British Museum ou par celles que l'Impératrice Tschiaï a offertes au Musée Guimet (3). M. Bushell décrit ainsi un des paysages du British :

Un lac. Dans un coin, une île avec un pavillon à terrasse vers lequel se dirige un bateau portant des visiteurs. On aperçoit dans un autre bateau des pêcheurs tirant leur filet. Les montagnes dans le lointain. Les collines revêtues de pins au premier plan ; un bouquet de saules en face délie, et des roseaux, qui, le long de la rive, ondulent sous le vent,

(1) H. Polrucci, *Les peintres chinois*, p. 87.

(2) Cf. R. Petrucci, *Tchao Mong-fou*. *Revue de l'Art Ancien et Moderne*, 10 sep. 1913, p. 171.

(3) Tdvang- Yi-tchou et Haekin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, pi. II.

forment un ensemble plein d'agrément et. de noblesse (i). »

Mais c'est surtout comme animalier que Tchao Mong-fou, à l'exemple des grands maîtres de l'époque Tang, mérite de retenir notre attention. Nul ne Ta dépassé comme peintre de chevaux. Nos collections européennes renferment plusieurs de ses compositions en ce genre, dont chacune est un chef-d'œuvre. Le Musée Guimet, notamment, possède de lui une peinture sur étoffe représentant quatre chevaux au vert, dont l'un se roule sur l'herbe en un mouvement admirable de naturel (2). La Collection Petrucci possède de même de Tchao Mong-fou ou de «on école, des « chevaux paisant » et un « cavalier lavant les jambes de son cheval » (3) et la Collection Henri Rivière, un a cavalier sanglant son cheval », et une « halte de chevaux et de voyageurs », d'une vigueur inimitable (4). Dans cette manière solide et large, l'œuvre la plus puissante du maître chinois est sans doute le *Cheval échappe* de la collection A. Kahn : « Un cavalier vient d'être désarçonné. Il s'est relové apeine et, son fouet maintenu par une courroie autour du poignet, il court, avec cette démarche lourde et gauche des Mongols, auxquels les jambes, arquées par l'usage presque constant du cheval, donnent une allure particulière. Quant au cheval, il s'élance, sa longe traînant sur le sol, dans un élan irrésistible, dans une allure violente et têtue, exprimée avec un sens vraiment profond du caractère de l'animal. Un camarade du cavalier désarçonné s'est lancé à la poursuite de l'animal rétif ; il a rendu toutes les rênes à sa monture en plein galop, et il tient cette longue perche munie d'un nœud coulant au moyen de laquelle les Mongols domptent leurs coursiers (5). »

Comme on le voit par ces lignes, les œuvres de Tchao

(1) Bushell, *op. cit.*, pi. 232. Sur les rouleaux de Tchao Mong-fou au British Museum, cf. Binyon, *Toung paa* 1905, p. C57.

(2) Tchaag YMchou et Hackm, *op. cit.*, pî. VII.

(3) Petrucci, *Revue de l'Art Ancien et Moderne*, article cité p. 184.

(4) Petrucci, *ibid.*, p. 180 et 183.

(5) Chavatmcs et Petrucci, *La peinture Chinoise au Musée Ccrnuschi*, Ars Asialaca?, I-, 1914, planche XX et p. 38

Mong-fou et de «on école, indépendamment de leur valeur, nous intéressent comme documents historiques sur une des périodes les plus passionnantes de l'histoire. Cet artiste fut le contemporain de la grande épopée mongole et ce sont les héros de cette épopée qu'il a fait revivre devant nos yeux. Tchao Mong-fou, dit R. Petrucci, a représenté, parmi ses palefreniers ou ses soldats montés, les diverses races que la vague mongole avait fait déferler sur la Chine. Tantôt ce sont des Chinois du Nord, la tête enfermée dans un serre-tête d'étoffe, le pantalon bouclé au-dessous du genou ; tantôt des Tatars, des Mongols au bonnet de fourrure, des Musulmans du Turkestan, au type sémitique, au turban blanc, aux lourdes boucles d'oreille... Nomades, chasseurs, grands seigneurs et palefreniers, Tchao Mong-fou les a tous évoqués à tour de rôle ; à tous il a su donner leur caractère propre et jusqu'à l'expression individuelle qui jaillit de leur geste ou de leur physionomie. De même, il a peint le petit cheval tatar des plaines mongoles comme les belles bêtes de l'Ancienne Transoxiane qui venaient en tribut à travers le Khotan jusqu'à la Cour de Chine (i). »

La collection Bushell possède un superbe *portrait de chasseur tangoute* par Tchao Yong, fils et disciple de Tchao Mong-fou : « C'est, dit M. Bushell, le portrait pris sur le vif, d'un guerrier dont les compagnons envahissaient alors la Russie et la Hongrie. Le poney noir au trot est marqué d'une étoile blanche au front. Ses quatre pieds blancs, sa petite tête alerte, son long corps souple et sa queue nouée en font un beau représentant de la vigoureuse race mongole. Quant au cavalier, vêtu de fourrures, avec sa petite toque fourrée et couronnée d'une aigrette de plumes de faucon, avec ses grosses boucles d'oreille, on pourrait encore aujourd'hui le rencontrer sur les frontières septentrionales du Tibet. Assis droit sur sa selle, pressant les flancs de son cheval de ses bottes de cuir munies d'éperons, serrant vigoureusement de ses deux mains les rênes auxquelles sont attachés les pieds du cerf qu'il vient de tuer à la chasse, il porte

(1) Cf. Petrucci, *Bev. de l'Arl Ancien et Moderne*, article cité, p. 181.

sur le bras gauche son petit arc et un carquois plein de flèches, tandis qu'un faisan pend derrière lui près de sa selle en peau de léopard (i). »

Ce chasseur, de taille médiocre, aux cheveux noirs, à la peau jaunâtre, à la face plate, aux pommettes larges, c'est parce qu'il était venu, au trot de son petit cheval ébouriffé, que les deux plus vieilles civilisations de l'Asie, la Perse et la Chine, s'étaient connues et pénétrées ; que de nouvelles formes d'art étaient apparues ; que d'immenses voies commerciales s'étaient ouvertes ; que toutes les religions, toutes les races, toutes les cultures, s'étaient mêlées et avaient cohabité en paix pendant un siècle sur ces antiques terres d'Asie. Maintenant il retournait dans la steppe, rêver du passé au fond de sa yourte inconnue, après avoir gouverné les trois quarts de l'ancien monde et créé la plus vaste et aussi la plus tolérante, la plus intelligente domination qui ait été... Il retournait au pays natal, le chasseur nomade, et derrière lui la Perse et la Chine s'organisaient pour de nouvelles destinées.

(1) Bushell, *L'Art Chinois*, traduction d'Ardenne de Tizac, planche 233, pages 313 et 333. La collection Doucet possède dans le même style un *Cavalier mongol rentrant de la chasse*, qui semble de Tchao Mong-fou lui-même. Cf. Petrucci, R. A. A: E. M., art. cit. p. 179-181 et : Chavannes et Petrucci, *La Peinture chinoise au Musée Cernuschi*, « *Ars Asiatica* », I, 1014, p. 39 et p. XXI.

GÉNÉALOGIE DES GENGISKHÀNIDES

TCHINKKIZ-KHAN
Grand Khan des Mongols
de 1206 à 1227.

RJOUPJI

DJAGATAï
Khan
(Ju Turkeston
1247-1252.

OGODAI
Grand Khan
des Mongols
1229-1241.

Toulouï
Regent
de l'Empire
mongol
1227-1229.

BATOU
Khan
de Kiptchak
(Russie Mon-
gole) 1327-1256

BEREKE
Khan
de Kiptchak
1256-12«r».

Khans
Mongols
du Turkestan.

Khans Mongols de Russie.

GOUNOUK
Grand Khan
des Mongols
1246-1248.

KASHI
|
KAIDOU
Prince de l'Ili,
prétendant
à l'Empire
1264-1301

1
KoUTCHOU
SHIREMEUN

TCHAPAR

MEUNGKE
Grand Khan
des Mongols
1251-1257.

KOUBILAI
Grand Khan
des Mongols
et empereur
de Chine
1257-1204.

|
HOULAGOU
Khan de Perse
1256-1265.

AniKBOKA
Prince de
Karakorouï»
prétendant
à l'Empire
1257-1264.

1
TCHINGIUN
|

TiMOun
Grand Khan
des Mongols
et empereur
de Chine.
1294-1307.

Empereurs Mongols
de Chine
1307-1370.

ABAGA
Khan de Perse
1265-1281.

TAKOUCAR
AHMED
Khan de Perse
1281-1284.

TAUAKA'I
|
BAÏDOU
Khan de Perse
1295.

ARGOUN
Khan de Perse
1284-1201.

i
KAÏKHATOU
Khan de Perse
1291-1295.

GAZAN
Khan de Perse
1225-1304.

OLDJATÔU
Khan de Perse
1304-4316.

ABOU-SAïd
Khan de Perse
1316-1385.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DES MONGOLS

D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, La Haye 1831. — Howorth, *History of the Mongols*, Londres 1876-1888. — L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, Paris 1896. — E. Blochet, *Article Mongolie*, Grande Encyclopédie. — E. Blochet, *introduction à l'Histoire des Mongols de Raskid eddin*, Leyde 1910. — J. Curtin, *The Mongols*, Boston 1908. — Denison Ross, *History of the Moghuls of Central Asia*, L. 1898. — Rachid eddin, *Histoire des Mongols de Perse*, traduction Quatremère, Paris 1836. — Rashid eddin, *Histoire des Mongols*, traduction Blochet, Paris 1914 et sq. — Defrémery, *Histoire des Khans Mongols du Turkestan*, Paris 1853. — Cheref eddin Ali, *Histoire de Timour Bek*, traduction Petits de La-Croix, Paris 1722. — Langlès, *Instituts politiques et militaires de Tamerlan et vie de ce conquérant*, Paris 1787. — Vambéry, *Geschichte Bohharas oder Transoxianens*, Stuttgart 1872. — Skrine et Denison-Ross, *The heart of Asia, History of Russian Turkestan and Central Asian khanates from the earliest times*, Londres 1899. — Kousnietsov, *La lutte des civilisations et des langues en Asie Centrale*, Paris 1912. — Czaplicka, *The Turks of Central Asia in history and present day*, Oxford 1918. — Prince Roland Bonaparte, *Documents de l'époque mongole (xiii^e et xiv^e siècles)*, publiés avec le concours de MM. Chavannes et Déveria, Paris 1895. — Bazin, *Le siècle des Youen*, Paris 1850. — E.-G. Browne, *History of persian literature under Tartar dominion 1265-1502*, Cambridge 1920. — J. Curtin, *The Mongols in Russia*, L. 1908. — Bachfeld, *Die Mongolen in Polen, Böhmen und Mähren*, Innsbruck 1899. — Strakoski Grossmann, *Einfall der Mongolen in Mitteleuropa, 1241-1242*, Innsbruck 1893. — Alhinn, *Die Mongolen und ihre Eroberungen in Kaukasus und Kleinasien im XIII Jahrhundert*, B. 1911. — Lo Strango, *Mesopotamia and Persia under the Mongols in the XIV century*, 1, 1903. — N. Yamada, *Ghenho, the Mongol invasion of Japan*, L. 1916. — Wolff, *Geschichte der Mongolen*, Breslau, 1872. — De Hammer, *Geschichte der Goldenen Horde*, Pest, 1840.

VOYAGES A TRAVERS L'EMPIRE MONGOL

Yule, *Cathay and the way thither*, t. I et II, édit, Cordier, L. Hakluyt Society, 1915. — T. III. (Missionary friars), L. 1914. —

T. IV (Ibn Batouta), L. 1916. — Bréftschnaider, *Médiéval Researches from eastern asiatic sources*, Londres 1888. — Voyages de Rubruquis et de Plan Carpin, dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de Géographie de Parts*, tome IV, 1839. — Guillaume de Rubrouck, *Récit des voyages...*, édition Backer, Paris 1877. — Jean du Plan de Garpin, *Relation des Mongols ou Tartares.*, édition d'Avezac, Paris 1838. — *Le Livre de Marco Polo*, édition Patithier, Paris 1865. — Yule, *The book of ser Marco Polo*, édition Henri Cordier, Londres 1903. — H. Cordier, *Ser Marco Polo ; Notes and addenda*, Londres 1920. — H. Cordier, *Le Centenaire de Marco-Polo*, Paris 1896. — *Les voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, publiés et annotés par Henri Cordier, Paris 1891. — Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, traduction Furcy-Reynaud, Leipzig 1885-1886. — Hallberg, *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident, aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris 1906. — Chabot, *Histoire de Mar Jaballah 111, patriarche neslorien*, Paris 1895. — A. Rémusat, *Mémoire sur les relations des Mongols avec les rois de France*, (Mélanges Asiatiques). — Boinllane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, P. 1911.

LA PERSE AUX TEMPS MODERNES

§ i.—L'EPOQUE SEFEVIDE

Affranchissement
de la race iranienne.

Après la disparition des Timourides, la Perse tomba dans l'anarchie. Deux hordes turcomanes, celle du Mouton Noir et celle du Mouton Blanc, se disputèrent le pays. La seconde finit par l'emporter et son chef, Ouzoun Hassan, s'étant rendu maître de l'Azerbaïdjan, de l'Irak Adjémi, de l'Irak Arabi et du Fars, fit un moment figure de roi de Perse (1467-1478).

Ces hordes constituaient l'arrière-garde de la grande invasion turco-mongole qui, pendant quatre siècles, avait occupé l'Iran. Durant ces quatre siècles, toutes les tribus de la steppe, Turcs Ghaznévides, Turcs Seldjoucides et Turcs Kharezmiens, Mongols du Gobi et de Transoxiane, avaient placé leurs chefs sur le trône des Rois des Rois. Mais la race persane, forcée de subir le joug de son ennemi héréditaire, n'avait pas abdiqué. Le maître pouvait être Turc, les nomades du Touran pouvaient camper à demeure aux portes des villes? persanes, — dans les villes mêmes, le *Tadjik*, l'Iranien sédentaire continuait son labeur traditionnel ; il tenait le bazar et les bureaux, il avait le commerce et les métiers ; c'est lui qui cultivait le champ et le jardin ; les fonctions publiques lui étaient réservées, même sous des maîtres turcs, car il était seul capable de les remplir. Il était l'élément utile d'une société où le Turc n'était qu'un parasite. Sa natio-

nalité n'avait pu être entamée, car il conservait sa langue et sa religion. La langue persane, ce parler élégant et harmonieux qu'on a appelé le florentin de l'Asie, avait résisté à la concurrence de l'arabe. A plus forte raison résista-t-elle à la concurrence du turc, l'idiome le plus pauvre de l'Orient. Quant à la religion de la Perse, c'était toujours la confession chiite, source de protestation contre le musulmanisme, s'opposant aux doctrines orthodoxes professées par les Arabes et les Turcs, était un des plus sûrs remparts de la nationalité iranienne.

C'est du milieu où la ferveur chiite était la plus intense, de la secte des Soufis, que partit, au milieu du xv^e siècle, le mouvement d'indépendance nationale. Le promoteur de ce mouvement, Djouneïd, était un soufi d'Ardébil en Azerbaïdjan, d'où le nom, donné plus tard à sa maison, de dynastie des Soufis ou des Séfévides. Sa réputation de sainteté lui permit, en pleine domination turcomane, de se créer une principauté autour de sa ville natale. La horde turcomane du Mouton Blanc qui possédait la Perse Occidentale, ayant essayé d'arrêter le mouvement séfévide, Chah Ismaïl, petit-fils de Djouneïd, commença la guerre de l'indépendance. En seize années de lutte ininterrompue, il enleva aux guerriers du Mouton Blanc, Tauris et l'Azerbaïdjan (1500), l'Irak Adjémi. (1502), Bagdad et le Fars (1508), tua lewa chefs et détruisit leur horde.

La Perse Occidentale était délivrée. Restait à reconquérir l'Irak Oriental sur les Turcs* de Transoxiane. Une puissance nouvelle s'élevait alors parmi ces derniers. Dans les premières années du xvi^e siècle, un chef turco-mongol, Mohammed Sheïbani, qui se rattachait à la famille gengiskhanide, s'était fait maître de Boukhara et de Samarkande, en chassant le roi timouride de Transoxiane, Baber, le futur conquérant de l'Inde. En 1505, Sheïbani eut de même le khorsasien au fils de Hameïn-i-Baïkhara, de même le roi timouride de cette province. Les Sheïbanides avaient donc obtenu tout leur royaume, lorsque Chah Ismaïl déclara la guerre. En 1510, il vainquit et tua Mohammed Sheïbani dans une grande bataille près de Merv. Cette victoire donna

à la jeune dynastie séfévide Hérat, Balkh ci tout le *Khorassan*.

La réunion de l'Iran Oriental au domaine «séfévide marque une date -capitale dans l'histoire de l'Asie. Pour la première fois depuis des siècles, l'antique Bactriane et l'Arie faisaient retour aux Iraniens. L'Empire des anciens Rois des Rois Sassanides «e trouvait reconstituée. A l'exemple des Sapor et des Khasroès, Chah Ismaïl passa TOxus pour aller combattre les Turcs chez eux. De 1510 à 1515, il occupa en plein Turkestan le Khanat de Khi va. Les orgueilleux chefs de hordes qui étaient assis sur le trône de Tchuikkiz Khan et de Timour, durent se résigner à voir le « Tadjik » méprisé, recouvrer son ancienne hégémonie. Après neuf siècles d'interruption, l'histoire de l'Iran reprenait son cours (i).

Cependant, depuis la chute des Grands Moins Sassanides, un fait nouveau s'était produit, conséquence des vastes remous de peuples du Moyen Age. Une partie de la race turque, traversant l'Iran de l'Est à l'Ouest, était allée se fixer en Anatolie d'où elle s'était élancée à la conquête des Balkans. Par cette migration, une des plus importantes de l'histoire, l'ancien équilibre des races avait été bouleversé. Entre les khanats turcomans en Transoxiane et l'Empire Ottoman en Asie Mineure, la nouvelle dynastie iranienne allait se trouver encerclée. L'Aryanisme formait désormais un îlot au milieu du monde touranien. Devant une telle situation, les Séfévides se retranchèrent dans leur protestantisme chiite comme dans une forteresse. Chiite devenant synonyme d'iranien, ils dressèrent jalousement contre l'orthodoxie turque leur foi nationale. La querelle de races dégénéra tout à fait en une guerre de religion lorsqu'en 1517 le sultan ottoman Sélim I^{or} se fut déclaré khalife, c'est-à-dire pape de l'Eglise sunnite. La guerre sainte contre l'hérésie persane fit dès lors partie des devoirs du sultan au même titre que la guerre contre les « Roumains ». Le *cheik-ul-islain* rendit même un *fatwa*, déclarant qu'il y avait plus de mérite à tuer un seul chiite que soixante-dix chrétiens. Sélim 1^{er}

(1) Cf. Sykes, *History of Persia*, II, 240 et sq.

appliqua ce fetwa en ordonnant une Saint-Barthelemy de Chiites. Le duel de l'Ottoman et du Sefevide commençait. Il devait durer autant que la nouvelle dynastie persane.

L'Empire Ottoman était alors à son apogée. Il s'étendait des portes de Vienne au Caucase, de la Crimée au Soudan, l'armée turque, dotée d'une artillerie très moderne, était une des meilleures de l'Europe. La jeune dynastie persane n'était pas de taille à tenir tête à un aussi formidable adversaire. Chaque fois qu'elle eut à subir l'assaut de toutes les forces ottomanes, elle perdit du terrain. Mais l'Empire Ottoman, obligé à mener vingt guerres en Europe, ne pouvait prêter aux affaires d'Iran qu'une attention intermittente. Les Persans profitaient de ces accalmies. Dès que l'armée ottomane était rappelée sur les champs de bataille de Valachie, de Hongrie ou de Morée, ils reprénaient en détail ce qu'ils avaient perdu d'un seul coup. C'est l'éternelle histoire de leurs campagnes. Le danger pour la Perse, c'est que, dès qu'elle se trouvait aux prises avec les Ottomans dans les montagnes de l'Arménie, sur les terrasses de l'Azerbaïdjan ou dans la plaine de Bagdad, les Turcomans de Boukhara, la prenant à revers du côté de l'Asie Centrale, venaient piller la province de Herat et le Khorassan. Le règne du deuxième roi de la dynastie sefевide, Chah Thamasп (1523-1576), se passa à mener cette épuisante guerre sur deux fronts. À force d'énergie, Thamasп parvint à repousser toutes les invasions des khans de Boukhara au Khorassan, mais sur sa frontière occidentale il dut, par le traité d'Amasia de 1555, abandonner à la Porte les vilayets de Mossoul et de Bagdad. Cette vieille terre de Mésopotamie que les rois de Perse considéraient comme le jardin de leur Empire, ne fut pour les sultans de Stamboul qu'une colonie lointaine, une terre d'exil. Le pays qui avait vu la splendeur de Babylone et la féerie abbasside, le pays d'Haroun-al-Rachid et des Mille et Une Nuits, l'incurie ottomane en fit un désert... (1).

L'avantage des Ottomans s'accrut à la faveur des révolutions de palais qui suivirent en Perse la mort de Chah

(1) Cf. Cl. Huart, *Histoire de Bagdad dans les Temps Modernes*, P. 1901

Thamasp. lis enleverent a la Perse la suzerainete de la Georgie, envahirent l'Azerbaïdjan et en 1585, **entrèrent a Tauris**. Le **trône** de Perse était occupé par **un pauvre vieillard aveugle**, dernier fils de Chah Thamasp, le chah Mohammed Khodabende (1577-1586). Le fils aîné de Mohammed, le vaillant Hamze Mirza, rétablit un moment la fortune de sa patrie et délivra Tauris, mais son assassinat, en 1586, permit aux Ottomans de recouvrer cette ville et tout l'Azerbaïdjan.

Chah Abbas. Apogée de la Perse.

Après la mort de Hamze Mirza, tout espoir de la nation persane se reporta sur son frère cadet, Abbas, couronné roi de Perse à Kazvin (1) en 1586. La situation du nouveau monarque était terrible. À l'Ouest les Ottomans occupaient la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan et Bagdad. À l'Est, le khan de Boukhara avait envahi le Khorassan et pris Herat, Metched et Nichapour. En ce péril, le Chah Abbas fit la part du feu. Pour avoir les mains libres au Khorassan, il reconnut aux Ottomans la possession de toutes les provinces qu'ils occupaient (traité de Constantinople de 1590). Il put ainsi consacrer toutes ses forces à la lutte contre les gens de Boukhara, les vainquit devant Herat, leur enleva cette ville, Balkh, tout le Khorassan, et les rejeta de l'autre côté de l'Amou-daria (1597). Telle fut l'étendue de cette victoire qu'elle entraîna une révolution à Boukhara où la dynastie sheïbanide fut renversée par une autre maison turque (1599).

Debarrassé des Turcs de Transoxiane, Chah Abbas se retourna contre ceux de Constantinople. La terrible révolte des Firarîs qui bouleversa les provinces asiatiques de l'Empire Ottoman pendant les premières années du XVII^e siècle, permit au monarque séfévide de prendre une éclatante revanche. Il chassa les Ottomans de l'Azerbaïdjan, leur reprit

(1) La première capitale de la dynastie séfévide avait été Tauris. Cette ville étant trop exposée aux invasions ottomanes, Chah Thamasp avait transporté sa cour à Kazvin, en Irak Adjemi.

les forteresses de l'Arménie (Van, Erivan, Kars) et replaça les États géorgiens (i) sous sa suzeraineté (1604). En 1623, il eut cette série de victoires en reconquérant Bagdad.

En plus des Turcs Transoxianais et des Ottomans, deux peuples, le rétablissement de Chah Abbas, élargissaient le domaine iranien : Les Mongols du Nord qui possédaient, dans l'Afghanistan Oriental la forteresse de Kandahar, et les Portugais qui, depuis 1515, étaient établis dans l'île d'Ormuz, devenue une des bases de leur empire maritime. En 1622, Chah Abbas enleva Kandahar aux Mongols et Ormuz aux Portugais. Pour remplacer Ormuz comme entrepôt du commerce des Indes, il fonda le port de Bender Abbas sur le Golfe Persique.

Ayant restauré l'Empire d'Iran, Chah Abbas s'attacha à le renover, il le modernisa, à l'europeaniser. Grâce à lui, la Perse reprit conscience de son thème aryenne et, par-dessus le fossé de l'Islam, se rapprocha de ses frères d'Occident. Avec Alexandre le Grand, l'Europe était venue au-devant de la Perse et on sait que le Macedonien avait trouvé les habitants de ce pays si proches de ses propres compatriotes, qu'après les avoir superficiellement hellénisés, il s'était iranisé lui-même. Avec Chah Abbas, ce fut la Perse qui alla au-devant de l'Europe. Il y avait dix siècles que les Aryens de la Méditerranée et du Caucase subissaient l'influence exclusive des races asiatiques, des Semites ou des Jaunes. À ce contact, ils risquaient finalement de dégénérer. Chah Abbas les ramena au sentiment de leur vocation historique, — non, certes, (ju'il ait pu pressentir la communauté d'origine des races indo-européennes, mais parce que, prince musulman, il eut le génie de demander à l'Europe ses méthodes, son outillage, ses idées.

Ce fut à l'Europe que s'adressa Abbas pour réformer tout d'abord son armée. Ce qui avait fait la supériorité des Ottomans sur la Perse à l'époque de Sélim I^{er} et de Soliman le

(1) Royaume de Kartli, autour de Tiflis, et Royaume de Kakheti, au nord de Signakh et de Telav.

Magnifique, c'est qu'ils possédaient une infanterie et une artillerie modernes, alors *que* l'Iran, à peine délivré des hordes mongoles, restait arriéré et asiatique. Le Ghah Abbas renversa la situation.

À l'heure même où l'incurie offomane laissait les JSC rouiller, rimtruraient de -guerre des premiers sultans, le monarque iranien se forgea une armée nouvelle. Après avoir licencié et décimé le corps des *Kourtchy* ou Janissaires persans qui, par leur indiscipline, constituaient un des fleaux du pays, il prit à son service des instructeurs anglais qui lui donnèrent une armée régulière de 60.000 hommes, exercée à l'européenne, et fondirent pour lui 500 pièces de canon. Il voulut connaître les derniers progrès de la guerre de sièges, telle qu'on la pratiquait sur les champs de bataille d'Allemagne et des Pays-Bas. Enfin, lorsque la Perse fut devenue, sous son impulsion, la première puissance militaire de l'Orient, le Ghah Abbas chercha à la faire entrer dans le concert des grands États d'Europe.

En 1597, deux gentilhommes anglais, Antony et Robert SherJey, avec une suite de 26 cavaliers, étaient venus trouver Ghah Abbas à Kazvin et l'avaient initié à la politique européenne. — Ghah Abbas entra immédiatement dans leurs vues et en 1600, il envoya Antony Sherley en mission auprès des Puissances chrétiennes en le chargeant de négocier avec elles une coalition contre les Turcs. Dans l'esprit d'Abbas, il ne s'agissait de rien moins que de trancher la Question d'Orient par le partage de l'Empire Ottoman entre la Perse et la Chrétienté —, projet grandiose, qui donna la mesure du génie de son auteur. Ghah Abbas, se souvenant des Croisades, conviait à cette œuvre le Saint-Siège auquel il témoignait une estime particulière comme au plus constant adversaire des Turcs. Et en même temps, devançant l'histoire, il faisait appel aux héritiers éventuels de l'Empire Ottoman, à l'Autriche, à l'Angleterre, à la Russie. Les principales Puissances européennes d'alors, — l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Russie, — lui envoyèrent des ambassades. D'autre part, il était en relations d'amitié avec le Grand Mogol de Delhi et le sultan de Golconde. Sa poli-

tique, dépassant l'horizon de son pays et presque de son temps, était déjà une politique mondiale.

La foi coranique, — cette barrière formidable qui a arrêté jusqu'ici l'évolution des sociétés musulmanes, — pouvait faire obstacle à la rénovation de l'Iran. Mais Chah Abbas sut imposer silence au fanatisme de ses coreligionnaires. Il toléra la prédication des missionnaires catholiques, et chercha à utiliser leur influence pour rallier à son gouvernement les deux peuples chrétiens vassaux de son Empire, les Géorgiens et les Arméniens. Il accorda à ces derniers une situation privilégiée dans ses États. Alors que tant de souverains musulmans, à l'exemple des sultans de Turquie, traitaient les malheureux Arméniens comme une race inférieure, Chah Abbas les considéra comme un des éléments essentiels de la grandeur persane. Les Géorgiens dans l'armée, les Arméniens dans le commerce furent les plus utiles auxiliaires de sa dynastie.

Fidèle à cette politique, Chah Abbas établit dans les grandes villes de Perse de nombreuses colonies arméniennes qui avaient cherché auprès de lui un refuge contre la domination turque. Ce fut une immigration continue qui appauvrit la Turquie et qui enrichit d'autant la Perse. Dans le Versailles iranien, à Achraf, en Mazenderan, Chah Abbas établit 3.000 de ces Arméniens. Et à Ispahan même, dans la ville qu'il avait choisie pour capitale, il créa tout un quartier arménien, le faubourg de *Djoulfa*, ainsi nommé parce qu'on y avait transporté la population de Djoulfa près de Nakitchévan (1606). La nouvelle Djoulfa contribua puissamment à l'essor économique de la Perse. Les Arméniens en firent le grand bazar du Levant, l'entrepôt du trafic entre l'Inde et la Méditerranée (1). La création du port de *Bender-Abbas*, l'établissement d'une route de caravanes entre Bender-Abbas et Djoulfa, leur permirent de pousser leurs entreprises jusqu'au Goudjérate et au Malabar, au Bengale, à Java et en Chine. Ils multiplièrent leurs comptoirs le long de la côte persique jusqu'à Surate et à Bombay où ils entrèrent au

(1) Cf. E. Aubin; *La Perse d'aujourd'hui*, p. 290.

service des compagnies de commerce européennes. D'une autre côté, ils allaient, par Tauris, Diarbekir, Alep et Mersina, ou par Tauris, Erzeroum et Trebizonde, donner la main aux commerçants vénitiens et français qui fréquentaient les Echelles du Levant. « Ils étaient, dit Victor Berard (1), les premières piles du pont que la civilisation européenne doit jeter par-dessus la sauvagerie turque, kurde et bedouine, vers la Perse des artistes et des pontes, ou, plus loin, vers les civilisations de la Chine et de l'Inde. Ils rétablirent les communications entre les emporium de la Petite-Arménie, Mersina et Alexandrette, et les bazars de la Perse, Tauris, Teheran, Ispahan. Au delà de la Perse, leurs caravanes arrivaient aux passes de l'Afghanistan, aux portes du Turkestan Chinois. Ainsi du Golfe de Chypre au Golfe du Petchili, ce cheminement de fourmis industrieuses entreprenait de percer toute l'Asie. » Grâce à la politique éclairée de Chah Abbas, la Perse devint la tête et l'entrepôt de tout ce commerce. À Djoulfa s'accumulèrent les diamants, les perles, les cotonnades et les épices d'Inde, les soieries de l'Extrême-Orient, les tapis et les pelleteries de l'Asie Centrale et aussi les draps de Hollande et d'Angleterre, la quincaillerie de Nuremberg, les glaces et les dentelles de Venise. L'Iran, jadis si pauvre, s'enrichit prodigieusement. Les Arméniens, qui étaient les principaux artisans de cette prospérité, reçurent de Chah Abbas un traitement de faveur. Dans cette société musulmane, si hiérarchisée, ils eurent la permission de s'habiller comme les Persans eux-mêmes, de porter des vêtements luxueux, de chevaucher des montures harnachées d'or et d'argent. Plusieurs autres privilèges, réservés jusqu'alors à la race iranienne, leur furent étendus. À Djoulfa, la communauté arménienne put s'organiser en petite république autonome sous la direction de son *kilân* national. Elle construisit une riche cathédrale, *Viglise Saint-Sauveur*, qui fut décorée de curieuses fresques où l'influence vénitienne se combinait avec les traditions de la peinture persane.

(1) Cf. Victor Berard, *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, p. 348, et : *La politique du Sultan*, p. 124.

§

Sous ce regne repurateur, la Perse se ouvrit de masques, de caravanserais, de colleges et d'hopitaux. La bourgeoisie iranienne, decouragee pendant tant de siecles par les periodiques invasions turques, reprit le gout du travail. Le *Tadjik*, enfin protege contre les ravages des nomades, se remit a cultiver son jardin. Chah Abbas ordonna de grands travaux pour amener a Ispahan l'eau du Zende Roud. Il pencha a travers la foret du Mazenderan une Route Royale longue de cent lieues. Une police severe assura la securite des caravanes entre Tauris et Ispahan, entre Ispahan et Bender Abbas. La population d'Ispahan atteignit 500.000 ames (1). Le choix de cette capitale indiquait le genie politique du Chah Abbas. Par sa position centrale, a l'intersection de l'Azerbaïdjan, du Khorassan et du Fars, a l'abri des invasions transoxianaises et turques, elle etait toute designee pour devenir la metropole du Royaume. Chah Abbas l'agrandit, la repeupla et embellit de monuments magnifiques qui ont immortalise son regne.

Les trois premiers successeurs de Chah Abbas, Chah Sefi (1629-1642), Abbas II (1642-1666) et Chah Suleiman (1666-1694) maintinrent la Perse a un haut degre de puissance. Sans doute, ils ne purent conserver toutes les conquêtes du grand souverain ; une nouvelle guerre avec les Ottomans aboutit au traite de Constantinople de 1639 qui laissait a la Perse Erivan et l'Arménie orientale, mais attribuait Bagdad aux Ottomans. Sans doute aussi Sefi et Abbas II furent-ils des despotes orientaux, vicieux et feroce, dont les cruautés decimerent leur propre famille et firent trembler les courtisans. Mais leurs vices et leurs crimes ne les empêcherent pas de poursuivre fidelement en politique la tradition de Chah Abbas. Les voyageurs francais, Tavernier et Chardin, qui furent admis dans l'intimité de ces princes, attestent leur gout pour la civilisation europeenne. La cour de Perse resta une des plus brillantes du siecle. Son amitie etait recherchee par les Grandes Puissances. L'Empire Ottoman qui etait encore assez fort pour assieger Vienne, inquietait tou-

0) Ispahan n'a plus, de nos jours, que 70.000 habitants.

jours la Chretien te Or, comme la Russie naiassait a peine, c'etait la Perse qui partageait avec la Pologne la mission de faire contoe-poids aux Turcs. Elte jouait auprfcs de l'Europe du xvII^e sieclc, un role analogue a celui qui de valt echoir au Japan a la fin du xix* sieclc. C'etait la Grande Puissance asiatique que scis progres dans la civilisation et son aptitude a s'europeaniscr avaient fait admettre dans le coneert des Et als d'Occident. La mode suivii la politique. Le gout pour les choses persanes fut dans la France du xvIII^e siecle cc que devait etre dans oelle du xix* siecle Fengouement pour le Japon. C'est en Perse, que du temps de Montesquieu nas ecrivains allaient ehercher la note d'exotisme denaandee plus tard a l'Extreme-Orient (i).

La Civilisation persane
a l'Epoque Sefevide :
La splendeur d'Ispahan.

Le triomphe de l'Aryanisme en Perse, qui caracteriza la domination sefevide, se traduisit par l'epanouissement d'un art admirable : c'est Fepoque du classicismc persan.

Dans Fensemble de Fart musulman, l'art persan se distingue a premiere vuc. « L'art de la Perse Uoyale, dit M. Victor Berard, fut toujours un composite de tous les arls du monde. T/exuberance lnndoue, la minutie chinoise, la rudesse turquc et mongole, la fantaisie arabe s'y combinent harmonieusement. Mais sons la splendeur de ses vetcmnts asiatiques, cet art garde une allure aryenne. » M. Albert Gayet, trait ant le meme sujet, a mis en lumiere les differences profondes qui iseparent l'architecture persane des autres architectures de FIslam : La mosquee arabe s'inspire dumonotheismctranscendant et toutabstrait de FIslam sepai-iique ; c'est un poeme theologiquc reinspirant un sentiment

(1) Cr. Tavernier, *Les six voyageurs de J.-B. Tavemier en Turquie, en Perse et aux irides*, P. 1876, rendition abregee, P. 1882. — Chardm, *Voyages en Perse*, edition Langles, P. 1810. — Raphael du Mans, *l'etat de la Perse en 1660*, edit Schefer, P. 1890. — Thcvenot, *Relation d'un voyage en Europe, Asie et Afrique...*, P. 1689.

religieux intense. La Perse, au contraire, n'a pas eu d'art religieux. Son genie heureux, qui est celui d'Omar Khayam et de Hefiz, est en opposition directe avec le sombre genie de Mahomet. Le temperament iranien, reste europeen en pleine Asia, prefere au vertige asiatique une sagesse moderee, temperee, humaine : « L'esprit persan recherche la reverie douce et sereine, les lignes calmes, les cadres harmonieux qui Tenferment terre a terre dans un coin d'Eden. Dans les mosques arabes, le croyant se sent enveloppe de l'ombre de l'infini, de l'immuable. Dans la mosquee persane, aucune sensation grave ne s'impose a lui. Il y trouve un asile discret, une halte fraiche placee sur la route de sa vie... Les formes de la mosquee persane n'ont rien qui porte l'ame a la contemplation et a l'extase. On peut a volonte transporter cette architecture dans un palais, dans un pavillon de plaisance, dans la demeure d'une favorite. Non, la Perse n'a pas eu d'art religieux. L'atavisme de ses ancetres a survécu a travers l'Islam. Elle a eu de beaux palais consacres au culte, — des mosques jamais. Une seule sensation y palpite, l'amour du bien-etre, de la vie oisive et facile (1). »

Les porches des mosques persanes s'ouvrent sans mystere sur un pays sage d'eaux vives, de hautes roses et de cypres. Une polychromie d'une douceur charmante, le jeu de la marqueterie de faience, une floraison amusante de medallions a guirlandes de roses, de jacinthes, d'anemones, de tulipes et d'oeillets, le gout des proportions moderees, un souci d'elegance et d'harmonie primant toute autre preoccupation, font de la mosquee sefevide une veritable fete pour les yeux. Toute cette polychromie de faience, gamme chantante de valeurs harmonieuses », ou dominant les bleus turquoises et les tons lilas, se fond, sous le bleu chaud des ciels d'Iran, en tonalites amorties d'une seduction inimitable.

Le tombeau de Cheikh Sefi, a Ardebil, le premier en date des monuments sefevides, montre *deja* toutes les tendances de l'art posterieur : affinement aristocratique des lignes,

(1) A. Gayet, *L'Art Persan* (Cres, ed.).

richesse excessive du decor, finesse exquise mais trop subtile de details, et ce je ne sais quai de mievre et de precieux qui se retrouve dans les poemes d'Enweri. Mais c'est Ispahian qui donne l'idee la plus juste de la Renaissance persane. L'embellissement d'Ispahan fut execute sur un plan d'ensemble, d'apres les ordres du Chah Abbas. La vieille ville fut deruite ou rendue meconnaissable. Une cite nouvelle surgit de terre, comme Versailles au geste du Grand-Roi. Avec ses parcs et ses parterres, ses mille pavilions, son avenue monumentale, le *Tcharbag*, bordée de palais, de kiosques et de bassins, l'Ispahan sefevide formait « un tout harmonieux comme un gha'zal de Sadi »• Les voyageurs français qui, comme Chardin, ont visite ces merveilles a l'epoque de leur splendeur, nous en ont laisse une description enthousiaste. La *Porte Ali-Kapou*, ou porte de porphyre vert, la grande *Place de Meidan* avec son immense portique circulaire, le palais des Sefevides, la Mosquee Imperiale, ou *Mesdjid-i-Chah*, construite en 1612, tous ces monuments, pour ne citer que les plus celebres, paraissaient a nos compatriotes, dignes de se mesurer avec les chefs-d'oeuvre de la Renaissance italienne. Tous, ils disaient la gloire du Chah Abbas et portaient l'empreinte unique de son genie (1). Au pavilion de *Tchehel-Soutoun*, des fresques aujourd'hui perdues, representaient les victoires du souverain sur les Transoxianais et les Ottomans, et c'etait la comme un dernier chapitre du Chah Nameh.

A l'exemple de nos rois du xvi^e et du xvii^e siecles, Chah Abbas eut a cote de sa residence officielle, des pavilions de chasse et des sejours de plaisance, situes dans les sites les plus pittoresques du pays. Il construisit dans les forets du Mazenderan le Trianon iranien, la *folie d'Achraf*, destinee aux dames de son harem. Le palais d'Achraf s'elève dans un parc delieieux plante de cypres, d'orangers, de buis arborescents, de lauriers roses et de roses d'Ispahan. Le plan des constructions rappelle curieusement le palais sassanide de *Kasr-i-Chirin*, et ce rapprochement inattendu entre l'epoque

(1) Le college de Hussein qui complete la serie des grands monuments d'Ispahan, date de la fin de l'epoque sefevide (1710).

de Khosrois et l'époque sefévide montre à quel point le génie de l'Iran a triomphé des siècles..

En une page d'une puissance d'évocation! «*tecmiaia*»te, Loti a ressuscité pour nous la splendeur d'Ispahan et d'Achraf au temps des Séfévides : A l'époque, dit-il, où ne splendissait chez nous la Gour du Roi-Soleil, la Cour des chahs de Perse était sa seule rivale en magnificence. Ispahan près d'être investie par les Barbares de l'Est, atteignait l'apogée de son luxe, de ses raffinements de parure, et le Tcharbag était un rendez-vous d'élégances telles que Versailles même n'en eût point connaître. Aux heures de parade, les belles voilées envahissaient les balcons des palais pour regarder les seigneurs caracolant sur les dalles blanches, entre les deux files de rosiers arborescents qui longeaient l'avenue. Les chevaux légers, aux harnais dorés, devaient galoper avec ces altitudes précieuses, ces courbures excessives du col que les Persans de nos jours s'étudient encore à leur donner. Et les cavaliers à fine taille portaient, l'iris serrées, l'iris collantes, leurs robes de oachemire ou de brocart d'or, sur lesquelles descendaient leurs longues barbes teintes ; ils avaient des bagues, des bracelets, des aigrettes à leurs hautes coiffures, ils étincelaient de pierreries ; les fresques et les miniatures anciennes nous ont transmis le détail de leurs modes un peu décadentes qui cadreraient bien avec le décor du temps, avec l'ornementation exquise et frêle du palais, avec l'éternelle transparence de l'air et la profusion des fleurs (1). »

La miniature persane.

Les peintres persans de l'époque Séfévide procèdent pour la plupart de la grande école timouride de Herat. Mais ils se distinguent de celle-ci par des caractères très particuliers —, plus de souplesse de facture, un charme plus voluptueux de l'expression, et aussi plus de préciosité et de mièvrerie. Ils se font remarquer par l'élégance raffinée des attitudes, « ils exagèrent les mouvements onduleux des jeunes pages d'un

(1) Loti, *Vers Ispahan*, page 217.

sexe douteux qui portent du vin de Ghiraz dans des flacons d'or cisele » (1). Les scenes de batailles, ou les miniaturistes timourides et sheibanides avaient excelle, sont en generoi traitees d'une manikre mediocre et toute conventionnelle par les miniaturistes sefevides. En revanche, ceux-ci sont inimitables dans les scenes d'amour ou de genre et dans les portraits. « Certains portraits de jeuncs femmes, a demi-voilees et drapecs dans de longucs robes de velours broche, de pages, de docteurs soulis en prieres, sont traitees avec une tello science et une si grande habilcte, qu'il serait presque impossible de faire mieux avec les conventions de TOrient Musulman {2}. » Enfin, les miniaturistes sefevides furent des coloristes exquis, passes maitres dans Fart dos demi-tcintes. « Lorsqu'il s'est agi de faire dire au clair-obscur la sere-nite ou la melancolie de la nature, ils ont surpasse l'Ecole Chinoise

Tantot sous des ciels nuageux, leurs paysages s'etendent indefiniment blafards et tristics. Tantot, e'est un cicl pur mais pale, avec un horizon verdatre ou liliace ou le crepus-cule met des lueurs jaunes, delicieusement adoncies et fon-dues. Ailleurs, c'est l'inoendie d'un soleil couchant avec des rouges et des violets intenses, percant a travers les arbres, dont le vert sombre, presque noir, ne fait que mieux rcssor-tir le flamboicunent des tons cuivres (3). »

Le plus eelfebre des miniaturistes persans fut Behzade (+ 1533 ou 1534) (4). Cet artiste naquait a Herat au Khoras-san. Il passa sa jeunesse a la Cour du dernier roi tim&uride de Ge pays, Hussei'n-i-Bai'khara, dont il nous a laisse de charmants portraits (*Une reception chez le sultan Husse'in-i-Bmkhara et Hussein-i- Baikara se promenant dans sonpalais*),

(1) Blochet, *Les dcoles de miniature en Persv*, Revue Archeologique, t. II, annee 1905, p. 142.

(2) Blochet, *ibid.*, p. 145.

(3) Alb. Gayet, *L'Art Person*, p. 274 (Cres ed.).

(4) Cf. F. R. Merlin, *Les miniatures de Behvad*, Munich, 1912. — F. R. Martin, *The miniature painting and painters of Persia, India and Turkey, from 8 th. to 18 th. century*, Londres, 1912. — Armeaiac Sakisian, *Les miniaturistes persans Behzad et Russim Ali*, Gazette des Beaux-Arts, octobre 1920, p. 215.

du suppl. ture, n° 993 de la Bibliothèque Nationale (1). Behzade devint par la suite, le peintre favori du roi de Perse Ghah Ismail (2). Quand Chah Ismail fut vaincu par les Turcs à Tchaldiran (1514), la première personne dont il s'enquit après le deastre, fut Behzade. Get attachement du monarque iranien à son artiste préfère s'explique par le génie vraiment national de celui-ci. L'oeuvre de Behzade exprime aussi fidèlement que celle de Sadi tous les caractères de l'âme persane, comme celle de Sadi, elle dégage un charme étrange, fait de finesse un peu mièvre, de sensualité soignée et de tristesse douce. Un sentiment tendre et délicat de la nature anime cette peinture essentiellement aristocratique. Behzade voit d'ailleurs la nature à travers la poésie classique de son pays. « Il la peint, dit M. Gayet, avec une sorte de piété mystique empruntée aux contes de Sadi et d'Hafiz. Il la voit à travers les strophes des pontes. Il lui prête la délicatesse de leurs rimes attendries et les émotions de leurs rêveries courant au hasard par les sentiers ombreux. » Il aime... « la mélancolie des lueurs crépusculaires, la langueur du jour amorti, filtrant à travers les lourdes tentures et se perdant dans la pénombre ; la tristesse des vallées encaissées dans de grandes roches nues aux teintes sombres ; des arbres dénudés découpant leurs branches mortes sur le ciel, ou des cyprès noirs se dressant au milieu des prés jaunis » (3).

Dans ces paysages de rêve, Behzade se plaît à situer les héros de l'histoire et de la légende persanes, Bahram G6r et ses amis (4), Khosrau et Shirin, Medjnoun et Leilah (5),

(1) Miniatures reproduites dans Cl. Huarl, *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient Musulman*, Paris, 1908, planches 256 et 288. — Cf. F. R. Martin/ *Les miniatures de Behzade*, p. 81. — Marteau et Veyer, *La miniature persane (Bibliothèque d'Art et d'Archéologie)*, Paris, 1913, planche 137.

(2) Chah Ismail avait un goût très vif pour la peinture. En même temps que Behzade, il protégea le miniaturiste Oustad Hussein de Kazvin.

(3) A. Gayet, *L'Art persan*, p. 278-280, Cress ed.

(4) M. F. R. Martin attribue à Bahzade plusieurs miniatures d'un manuscrit de Nizami du Metropolitan Museum de New-York, représentant *Bahram Gor et une des dames des Sept-Climats*, *Bahram G6r à la chasse au lion*, etc.

(5) Quelques-unes des miniatures les plus authentiques de Behzade, — les seules authentiques, dit M. Armeniac Sakisian, — représentent les combats de la tribu de Medjnoun contre la tribu de Leilah, illustrant

Yousouf et Loulikaha, tous les amants chantés par Omar Khayam. Il peignit aussi les princes de son temps comme Hussein-i-Baikhara (1) et Chah Ismail, quelquefois s'inspirant de Tart italien, comme pour le *Prince ture lisant*, de la Collection Doucet, que Ton a cru être la copie d'une peinture de Gentile Bellini (2). Scènes de légende ou portraits contemporains, les œuvres de Behzade sont une admirable Évocation de la société persane du xvi^e siècle. C'est cette société avec ses passe-temps raffinés et ses plaisirs élégants que le pinceau du maître iranien ressuscite devant nos yeux. Voyez l'admirable *Fête sur la Terrasse*, de la Bibliothèque Khédivale du Caire (3). C'est un songe de Scheherazade dans un décor des *Mille et Une Nuits* : « Ce qu'on ne peut rendre, dit M. Gayet, c'est la poésie nocturne du paysage, les clartés mourantes se glissant à travers le vert sombre des arbres, la fraîcheur des fleurs blanches, lilas et roses, des lauriers, des jacinthes et des anémones, l'ombre mystérieuse sur la terrasse du harem, le vague des formes aperçues dans l'embrasement de sa porte qui, à demi-repoussée, laisse filtrer au dehors la lumière dont il est éclairée... »

On considère généralement Behzade comme ayant été le maître de trois autres miniaturistes séfévides : Sultan Mohammed, Chah Kouli et Aga Mirek de Tauris. De ce dernier, — qui florissait vers 1530 et se rattachait à l'École de Herat —, la Collection Goloubew possède quelques miniatures charmantes, notamment des *scènes d'amoureux*, originaux authentiques ou copies de l'époque (4). Citons

un manuscrit du British Museum, add. 25.900 (Armeniac Sakisian, *Les miniaturistes persans Behzad et Rassim Ali*, Gazette des Beaux Arts, octobre 1920, p. 220.)

(1) Cf. Marteau et Vever, *La miniature persane*, planche 137, portrait équestre de Hussein-i-Baikhara. M. Sakisian doute qu'il s'agisse là d'un Behzade authentique.

(2) Attribution contestée par M. Sakisian. Cf. Marteau et Vever, *La miniature persane*, planche IX.

(3) Attribue à Behzade par M. Gayet, *4r/ persan, p. 280. Attribution combattue par M. Sakisian.

(4) De Tressan, *La peinture en Orient et en Extrême-Orient*, p. 46-47 (L'Art et ses Artistes, octobre 1913).

encore parmi les artistes sefevides Raissim. Ali et Mir Nakkach d'Ispahan. Rassim Ali (1), mort dans les premittres annfes du xvi^e Siecle, a peirrt dans un manuscrit de Nixarai, aujour-d'hui au British Museum, plusieurs miniatures quo l'on avait d'abord attributes par erreur a Behsade (2). Quant a Mir Nakkach, il fut l'artiste favori de Chah Thamasp, qui te nomraa directeur du Musee imperial.

Sous le regrra de Chah Abbas, Mani, un Indieti etabli a Chirax, porta a son apogee ia peinlurc sefevide. La minutie de details de Ses miniatures, la legereto et les transparences lumineusas de son coloris, font songcr a Fra Angelico ou a Benoszo Gozzoli. « Son oeuvrc, dit M. Gayet, decile un temperament dSlicat, sensible a la poesic penetrante que degagent les verdures aulomnales, Fensanglantement des »solcils couchants, les brumes pales flottant au creux des montagncs et rasspmbrissement des cicls charges de nuages noirs. » Les sujets de Mani, scenes de roman ou scenes de la vie de cour, sont les memes que ceux de Behzade. Parmi les ceuvrcs que lui attribue M. Gayet (3), la Biblio'theque Khedivate du Gaire possede un *Adam et Eve*, vetus de costumes persans et qui sont de beaux seigneurs de la Gour de Chah Abbas, el des *Jeunes filles jounant a Vescarpoelle au milieu d'une prairie*, miniature charmante qui evoque cette rencontre inatlendue : une scene de Watteau dans un paysage prcrapaeiitc.

A cote de Behzade, de Mani, et de leurs disoiples, que d'artistes inconnus nous onl laisse des mervcilles 1 Notr-e Bibiio-thèque Nationale possede dans son fonds de manuscrits persans, quelques-uns de ces chefs-d'oeuvre, qui ont ete mis en

(1) Cf. A. S'akisian, *Lea minialunslcs persans Behzade' et Kassim Aiu art. cil*

(2) Ces miaiatures ropresenrtcint Alexandre et les sept Sages; — If uit jeunes femmes prenant leurs ebats dans un bassiti, au son d'une frappe, tandis qu'un jeunc homme les rrgarde furtivement; — Medjnoun amoureux etendu au fcord d'une riviere, au miltem de betes apprivoisees; — Medjnoun, parmi des animaux sauvages, converse avec un derviche, au bord d'un raissfeau; — fitedjnWn k /cheval eontbat on dragon, etc.

(3) Gayet, *UAH persan*, p. 291 et 295. Ajoutons que l'attribution de ces ramitfurcs Mam est lortemwit 'Coffceste. Cf. -Cl. Huart, *Les cattigravhes et les miniaturistes dans l'Orient masulman*, p. 335. Paris 1906.

lumiere par les savantes recherches de M. Blochet (1) —, discretes miniatures anonymes qui cachent parfois dans leur exiguïté matérielle et sous la médiocrité de leurs, moyennes d'exécution, une science de la composition et une sûreté de dessin dignes des plus grands maîtres. Ce sont comme chez Mani et Behzade, des scènes de la vie de cour et de harem : Voici *le Sultan Sandjar assis devant sa tente* ; un échanson présente au sultan une coupe de fruits ; Mahsatti joue de la lyre devant lui ; devant Mahsatti est assis un bel adolescent au regard énigmatique et fier qui rappelle les adolescents de Botticelli (2). Voici *Le fils du roi Chah Djihan faisant jeter à Veau son mignon infidèle*", scène dramatique dont le mouvement ne rompt pas la belle ordonnance (3). Voici l'épisode classique du *roi Khosroes Parmit surprenant, au milieu d'une partie de chasse, la belle Shirin en train de se baigner*, — idylle charmante, placée dans un pays sage de rêve et qui nous attire par un contraste délicieux entre réalisme de la conception et la naïveté des moyens : une scène de Boucher rendue par Benozzo Gozzoli (4) — ; voici une autre idylle : Dans un kiosque, *Nizami embrassant une jeune fille* ; au premier plan, un jardin oil, près d'un frais ruisseau, se tiennent quatre jeunes beautés (5) ; et dans le même goût, *Bahram Gor s'entretenant avec une jeune femme* (6) : le roi et sa favorite sont au centre de la composition, sous une coupole verte ; autour d'eux s'étend un jardin où passent les dames du harem. Rien n'égale la fraîcheur de ces idylles poétiques ou princières où s'est complue l'imagination des peintres séfévides. Il y a là une élégance souveraine qui ne se peut comparer qu'à celle de nos derniers Trianons, une sensualité avouée, toute proche de notre paganisme et une adorable naïveté d'expression qui n'a de gau-

(1) Blochet, *Peintures des manuscrits arabes, persans et turcs de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1911.

(2) Blochet, *Peintures...*, planche 28.

(3) Blochet, *ibid.*, planche 29.

(4) Blochet, *op. cit.*, planche 39.

(5) Blochet, *ibid.*, planche 41.

(6) Blochet, *ibid.*, planche 42.

cherie que ce qu'il faut pour nous émouvoir davantage.

Toutes ces œuvres trahissent les affinités complexes de l'âme persane. Malgré leur exotisme apparent, elles gardent un air de lointains parents avec l'art de l'Europe*. On y retrouve aussi des survivances de l'art sassanide des fresques d'Adjanta. On y retrouve enfin, comme dans l'art timouride, l'influence de la peinture chinoise : L'École chinoise des Ming a directement inspiré Behzad. Le velin même qu'employaient les miniaturistes persans, provenait de Chine.

L'influence de la Chine est encore plus sensible dans la céramique safavide. Les faïences lustrées de l'époque du Chah Abbas sont décorées du phénix *fong-hoang* ou du pecher en fleurs qui sont des motifs exclusivement chinois. Nous savons d'ailleurs que le Chah Abbas attira à sa Cour toute une colonie de céramistes chinois. « Une énorme importation, dit M. Migeon, se fit alors en Perse des porcelaines d'Extrême-Orient, et des ateliers se fondèrent en Iran pour fabriquer de la porcelaine », »

Selon la remarque de M. Blochet, la Perse, bien mieux que la Chine, mérite le nom d'*Empire du Milieu*. C'est en effet le lieu de rencontre des influences venues de toutes les extrémités du continent. L'Art Persan du Chah Abbas a été à l'école de l'Extrême-Orient et de Venise, sans cesser pour cela d'être un art persan. Comme la France du XVII^e siècle a fait, avec des éléments antiques, italiens et espagnols, œuvre originale, la Perse de la Renaissance, avec les données des vieilles civilisations orientales, a créé un classicisme nouveau.

§2. —NADIR-CHAH

L'invasion afghane. Nadir-Chah.

La nation iranienne avait survécu à la conquête musulmane. Mais l'Islam qui n'avait pu la détruire, s'était scindé en deux moitiés ennemies : la Perse qui avait embrassé

le Protestantisme chiite, et l'Afghanistan qui; s'etait prononce pour l'Orthodoxie sunnite. Cette difference de religion accentua Popposition naturelle entre le persan, citadin police, agriculteur, coinmergant et artiste, et l'Afghan, reste fruste et a demi-barbare au cœur de ses montagnes (i).

Depuis la conquete de leur pays par Chah Abbas, les Afghans eaient sujets de la Perse. Malheureusement, les gouverneurs persans ne surent pas menager les susceptibility de cos f arouchés highlanders et, en les traitant comme des vaincus, les poussfcrent a la revolte. En 1710, une des principales tribus afghanes, celle des Ghiljis (2), qui habitait le pays de Kandahar, se souleva et massacra les garnisons persanes. Tous les efforts des Persans pour recouvrer Kandahar echouerent et les Afghans, eclaires sur la faiblesse r6elle de leurs anciens maitres, resolurent de passer a l'offensive. En 1722, le chef des Ghiljis, Mir Mahmoud envahit la Perse, vainqiit l'armee royale a Goulabad et entra a Ispahan (23 octobre 1722). Il se fit proclamer roi de Perse dans cette ville, oil iMnaugura son rfegne par un effroyable massacre, tandis que l'heritier du trone sdtevide, Thamasp II, s'enfuyait au Mazenderan. Jugeant que Pheure du partage de la Perse avait sonne, les Empires voisins voulurent avoir leur lot de ses depouilles. Les Ottomans occuperent l'Azerbaidjan et la partie occidentale de llrak Adjemi, et les Russes, franchissant le Caucase, envahirent les provinces au Sud de la Caspienne. La ruine de la Perse parut d'autant plus irremediable que ses vainqueurs s'entendaient entre eux : Les Afghans et les Ottomans que la communaute de la foi sunnite rapprochait, se garantirent mutuellement leurs conquotes. Le chef afghan Aschraf, cousin et successeur de Mir Mahmoud s'engagea a extirper Pheresie chiite, et fit faire la priere au nom du sultan de Constantinople, dans la grande mosqu6e d'Ispahan. En retour, les Ottomans le reconnurent comme roi de Perse. C'est alons qu'apparut Nadir-Chah.

(1) Cf. *Malleson, History of Afghanistan*, Londres 1878

(2) les deux principalis tribus afghanes etaient celle des Ghiljis, dans la region de Kandahar, et celle des Abdallis, dans le pays de Herat et de Caboul;

L'aventurier qui devait, par la suite, illustrer le nom de Nadir-Chah était un des nombreux condottieri turcomans qui remplissaient les armées des rois de Perse. ((Fils et petit-fils de son sabre », il avait été tour à tour patre, brigand et [chef.de](#) bande, avant de devenir le favori de Thamasp II, héritier sans trône de la* dynastie scfevide. Dans une cour desespérée, errant sur les chemins de l'exil, ce capitaine énergique joua le rôle d'un sauveur. Ayant reconstitué l'armée royale, il écrasa les Afghans en deux batailles décisives, à Dagestan près de Téhéran, et à Mourtcha-koure près d'Ispahan, et ramena Thamasp II en triomphe dans cette dernière ville (1730). Il reprit encore aux Afghans le Khorassan et la province de Herat et les rejeta dans leurs montagnes. Puis il attaqua les Ottomans, les chassa de l'Irak-Aadjemi et de l'Azerbaïdjan et leur enleva Erivan, Kars et les forteresses du Caucase. Il força enfin le sultan à signer le traité de Constantinople du 17 octobre 1736 qui rendit à la Perse, en plus de ses anciennes provinces, l'Arménie Orientale et le protectorat de la Géorgie (i).

Liberateur du territoire national, vainqueur du Turc et de l'Afghan, assure du dévouement de l'armée, Nadir-Chah était le véritable maître de la Perse. Le 1^{er} février 1736, il déposa la dynastie scfevide dont l'incapacité avait failli mener le pays aux abîmes, et se fit proclamer roi dans la plaine de Mogan. Tout de suite, il justifia son élévation par de nouvelles victoires. Rendant aux Afghans la terrible visite que ceux-ci avaient faite à la Perse quinze ans auparavant, il envahit leurs montagnes, prit tout après l'autre leurs nids d'aigles, — Kandahar, Ghazna, Caboul —, et ramena toutes leurs tribus sous le joug (1737). La conquête de l'Afghanistan lui ouvrait la route de l'Inde. Nadir-Chah, dont la prodigieuse carrière rappelait celle d'un autre aventurier turc de génie, Timour Lenk, subit comme ce dernier, l'attraction de la terre indienne. En 1739, il descendit la vallée du Caboul, passa l'Indus, prit Lahore, et, avec ses 40.000 soldats,

(i) Cf. Sykes, *History of Persia*, II, 339 et: Mortimer Durand, *Nadir Chah*, L. 1908.

ecrasa, a Karnal, pres des champs historiques de Panipat, les 200.000 homines du Grand Mogol Mohammed. Il fit a Delhi une entree triomphale et vit l'Inde a ses pieds. Apres avoir pille le Doab, il rendit son trone a Mohammed et Centra en Iran charge de butin et de gloire.

Pour egalcr les exploits de Chah Abbas et completer la revanche persane, il ne restait plus a Nadir-Chah qu'il porter ses armes au Turkestan. C'est ce qu'il fit en 1710. Il vint assieger Boukhara, forca le khan de cette ville a recevoir de lui sa couronne et a payer tribut. Puis il attaqua le khan de Khiva, le tua et le remplaça par un prince vassal.

Nadir-Chah ne se contenta pas de restaurer par son genie militaire l'Empire de Chah Abbas. Gomme lui, il chercha a europeiser la Perse, a la faire entrer dans le concert des Grandes Puissances. Un moment il parut destine a realiser en Iran la meme oeuvre que Pierre le Grand en Russie, a faire d'un vieil Empire asiatique une jeune nation occidentale. Que lui manqua-t-il donc pour realiser la meme oeuvre que le fondateur de la Russie moderne, ? Il lui manqua d'appartenir a une dynastie reconnue, d'avoir un passe derriere lui. Le « fils de son sabre » resta sur le trone un brillant aventurier, assez fort pour s'imposer lui-meme, pas assez pour imposer sa dynastie. Il fut le dernier des Rois des Boes persaniens. Apres son assassinat, la Perse retomba dans l'anarchie et, pour reprendre l'image du Ghahnamch ((l'histoire fut vide, le trone n'appartint a personne, et des siecles passerent durant lesquels on eut dit qu'il n'y avait plus de rois en Iran ».

Etablissement
de la domination kadjare.
Le Babis me.

La mort de Nadir-chah fut suivie de l'effondrement de son Empire (1747). Ses heritiers ne conserverent que le Khorassan, avec Meched pour capitale (1747-1796). Les Afghans recouvrerent leur independance et leur chef Ahmed le Doulani (1747-1779) renouvela dans l'Inde les exploits de Nadir-

chah et de Timour. Quant a la Perse Occidentale, elle fut partagee entre la dynastie nationale des, Zend qui eut le Fars et Flrak Adjemi, et la horde turcomane des Kadjars qui s'etait rendue maitresse du Mazenderan. La Perse allait mourir. Mais elle mourut en beaux. Khdurram,, le chef dee Zend, vint jeter sur son agonie un dernier rayon de gloire. Vaillant comme un heros du Chah-nameh, il fut le dernier representant de cette lignee de paladins qui, depuis l'aube de l'histoire, avaient mene le bon combat de l'iran contre le Touran. Reconnu dans le Fars, la province persane par excellence, il entreprit de rconquerir sur les tribus turcomanes la region du Nord, et de fait, en vingt-neuf ans de guerres incessant es, il reussit a leur arracher Ispahan et llrak Adjemi, puis Tauris et l'Azerbaidjan (1750-1779). En meme temps, il embellissait Chiraz sa capitale et y elevait entre autres un monument a la memoire des deux plus grands pontes de la Perse, Hafiz et Sadi. Mais ce dernier sursaut du nationalisme iranien ne dura pas. Apres la mort de Khourram, les Turcs Kadjars reprirent le cours de leurs conquotes. En 1796, ils enleverent aux Zend Ispahan et Chiraz, oft ils celebrent leur entree par un abominable inassacre ; Tannic suivante, ils depouillerent le fils de Nadir-Chah de sa principaute du Khorassan. Leur chef Aga Mohammed put alors placer sur sa tete la couronn des Rois des Rois,

Ainsi l'Empire d'Iran, apres une brillante renaissance de deux circles retombait au pouvoir d'une horde turque. Ce fut un desastre pour la civilisation, « Routes, monuments, science, armee, administration, tout ce que la Perse indo-europeenne des Sefevides, la Perse artiste et industrielle de Chirac et d'Ispahan avait cree pour l'admiration des Occidentaux, tout, dit Victor Berard, a croute sous les Turcs de Teheran, et la Turquie ottomane elle-meme est moins miserable.. » L'Iran ne fut plus pour la horde turcomane installes sur des ruines qu'une ferme a exploiter, comme les Bal-kans pour les Osmanlis.

dependant l'ame persane n'etait pas morte. Au milieu du xix⁶ siecle, en plein regime kadjar, la conscience nationale

de l'Iran se reveilla sous l'action d'une curieuse doctrine, a la fois mystique et sociale : le *Babisme* (1)

Ali Mohammed, le *Bab*, est une des plus hautes figures morales de l'Orient. Né a Chiraz en 1812, il fut élève dans ce milieu aryen du Fars qui n'avait jamais accepté qu'à contre-cœur la domination des hordes turcomanes. Il emprunta au vieux fonds chiite l'asotisme ardent des sectateurs d'Ali et la tendresse universelle des pontes mystiques de la Perse médiévale. Quand il commença son apostolat à Chiraz, en 1840, ce n'était encore qu'un des nombreux prédicateurs libres plus ou moins rattachés à la secte panthéiste des Chikhites (2). Il dépassa bientôt en audace ses maîtres eux-mêmes. Ce qu'il prêchait, c'était « la doctrine rafraîchissante, qui rouvrirait les sources de la Charité », l'amour de tous les êtres, la tolérance, l'abolition des pratiques rituelles, le libre examen, l'hérésie généreuse. Il rappelait par moment Savonarole et par moment Saint François d'Assise. On retrouve dans son système l'extase hindoue, la suavité ombrienne et quelques théories sociologiques qui rejoignent les conceptions les plus hardies de l'Europe moderne. Il finit par entreprendre une lutte sans merci contre toutes les orthodoxies dogmatiques, contre toutes les iniquités sociales. Il alla jusqu'à admettre l'égalité des sexes et entreprit le relèvement de la femme orientale, si négligée par l'islamisme. Le dépositaire le plus fidèle de sa pensée fut une jeune fille de Kazvin, Tahire, âme admirable de pureté et de noblesse.

La morale du Bab, dit Darmesteter, c'est une révolution. C'est la morale de l'Occident. Elle supprime les impuretés légées, cette grande barrière de séparation entre l'Islam et le monde chrétien. Elle supprime la polygamie. Elle reconstitue la famille et relève l'homme en élevant la femme à son niveau. Si la Perse peut être régénérée, c'est par le Babisme qu'elle le sera. »

(1) Cf. Mirza Kazem beg, *Bab et les Babis, ou le soulèvement politique et religieux en Perse, de 1845 à 1853*, *Journal Asiatique*, 1866, I, 329, et II, 196. — C. Huart, *La religion du Bab*, P. 1889. — Nicolas, *Ali Mohammed dit le Bab*, P. 1905.

(2) Cf. Nicolas, *Essai sur le Chikisme*, P. 1910.

La predication du Bab ne tarda pas a exciter contre lui la haine du clerge. Il fut arrete a Bendcr-Bouchir en 1844, et traduit devant les oulemas de Chirac. L'influence des Ghcikhites le sauva pour cette fois, mais il dut quitter Chiraz et resla depuis lors dans une demi-captivite, sous un regime de surveillance d'ailleurs assez peu severe. Il passa trois ans a Ispahan (1844-1847), puis se rendit a Tauris en avril 1848. A ce moment, ses disciples etaient asscz nombreux pom organiser une tentative de revolution en Perse.

Le Bab n'etait qu'un doux mystique. Mais il se trouvait parmi ses fideles des hommes d'action, des agitateurs bien decides a faire passer ses idees du domaine speculatif, dans le domaine politique. De ce nombre etaient Mollah Hussein Bouchroui et Hadji Mohammed Ali, veritables types de revolutionnaires suivant nos conceptions europeennes. A l'automnc de 1848, ces deux personnages appelerent les *Babis* aux armes et leverent l'etendard de la revolte contre le gouvernement kadjar dans la province de Mazcnderan, De deeembre 1848 a fin aout 1849, ils repousserent toutes les troupes envoyees contre eux.

Le Bab no prit aucune part personnelle a la revolte de ses disciples. Il nen fut pas moins arrete de nouveau et traduit devant un tribunal ecclesiastique qui le condamna a mort. Il accueillit cette sentence sans proferer une plainte et fut fusille a Tauris le 19 juillet 1849. Tahire, arreee peu apres, fut etranglee dans sa prison en 1852.

La haute figure du Bab clot vingt siecles d'histoire irannienne. L'aventure de ce prophete oriental qui, ignorant tout de l'Europe, arriva par la seule force de sa meditation a tirer de l'islam une doctrine opposee a l'islam et en harmonie avec la pensee europeenne, — cette aventure singuliere et passionnante atteste une fois de plus la persistance de l'Sme persane a travers le Mahometisme ainsi que la parente qui, malgre des siecles de separation, unit le genie de la Perse au genie europeen (1).

(1) De nos jours, un disciple du Bab, Beha-eddaula, mort a Saint-Jean-d'Acre en 1892, a acheve de donner au Babismo un caractere universel

La Perse des roses et des ruines.

Le destinée de la Perse est mélancolique. Ce pays ressemble de nos jours à ce que fut l'Italie du XVIII^e siècle, terre de ruines où les plus grands souvenirs du passé dormaient à l'abandon. Les roses d'Aschraf recouvrent de leur jonchée les débris des pavillons déserts. Palais, mosquées, écoles, éroulent de toutes parts, et le père nomade, comme jadis sur le Forum Romain, promène ses troupeaux près des colonnes tombées de Persépolis et de Suse. Une immense détresse plane sur ce pays qui fut jadis le luxe et le sourire de l'Orient. Une population appauvrie, éparpillée y vit dans l'oisiveté et l'impuissance. Là où jadis se pressaient les multitudes de l'Asie, les armées des Grands Rois, la Cour la plus opulente qui ait existé, il n'y a plus rien que la solitude et le silence. « Les roses d'Ispahan dans leur gainc de mousse », les roses de Chiraz sous les noirs cyprès, reçoivent toujours la visite de *bulbul*, le rossignol amoureux de leur corolle. Mais Sadi n'est plus là pour chanter leur sensualité douce, et nul Mani, nul Behzade pour peindre les belles captives qui venaient sur des terrasses de clair de lune, respirer leur parfum. Tout croule et tout meurt. Comme la Campagne Romaine était jadis retournée à la friche et au marais sous le vent de la mal'aria, les oasis de l'Iran reculent peu à peu devant le sable du désert que l'industrie des hommes n'arrête plus. C'est la lente agonie des civilisations sur une terre qui, elle aussi, semble mourir.

Pourtant, à cette Perse, si pauvre et si misérable, il reste quelque chose, ce qui restait dans sa détresse à l'Italie du XVIII^e siècle. Il lui reste le souvenir persistant du passé, la fierté de tant de gloire, une fierté invincible qu'aucune misère, aucune turpitude ne sauraient abattre. Dans sa poussière, l'Iranien reste comme jadis l'homme du *Transtevere*, un seigneur plein de noblesse, de finesse et d'élégance. Sa race, croisée par vingt mésalliances, opprimée par vingt envahis-

en faisant de cette secte la synthèse de toutes les grandes religions orientales. Cf. Hippolyte Dreyfus, *Essai sur le Behisme*, Paris, Leroux 1909.

seurs, demeure malgré tout, l'aristocratie de l'Orient. C'est sa langue qu'on parle dans les Cours musulmanes, à Stamboul, au Caire, dans l'Inde, comme la langue la plus belle et la plus harmonieuse, C'est sa littérature qu'on enseigne dans tout le monde d'Islam, comme la littérature classique. Ses poètes sont traduits dans toutes les langues de l'Europe, la mode, en Occident, subit encore l'influence de ses artistes, et c'est de tout cela que la Perse d'aujourd'hui garde la fierté et la noblesse. Morcelée, appauvrie, dépeuplée, il lui reste le sentiment de sa grandeur et la dignité de ses souvenirs, — il lui reste son âme.

HISTOIRE

Malcolm, *Histoire de la PerSe*, P. 1821. — **Markham**, *General sketch of the history of Persia*, L. 1874. — **J. Darmesteter**, *Coup d'oeil sur l'histoire de la Perse*, p. 1885 — **Curzon**, *Persia*, L. 1892. — **Horn**, *Geschichte Irans in islamitischer Zbit*, Strasbourg, 1896-1904. — **W. Jackson**, *Persia, past and present*, New-York 1906. — **Sykes**, *History of Persia*, t II (p. 240), L, 1917, — **Malleson**, *History of Afghanistan*, L. 1878. — **Vani-b6ry**, *Geschichte Bokharas*, Stuttgard 1872. — **Skrine and Denison Ross**, *The heart of Asia*, L. 1899. — **Brosset**, *Histoire de la Giorgie*, Petersb. 1895-1900. — **Isarloff et Kakhanoff**, *Histoire de la Georgie*, Tiflis 1900, — **Woytinski**, *La democratic georgienne*, P. 1921. — **Cl. Huart**, *La religion du Bab*, P. 1889. — **Nicolas**, *Seyged Ali Mohammed, dit le Bab*, P. 1905. — **E. Aubin**, *La Perse, d'aujourd'hui*, P. 1908. — **V. Berard**, *Les revolutions de la Perse*, P. 1910. — **Cl. Huart**, *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, P. 1901. — **Horn**, *GeschiChte der persischen Litteratur*, Leipzig 1901. — **Hermann Ethe**, *Neupersische Litteratur*, Strasbourg 1906. — **Claud Field**, *Persian Literatur*, L. 1912. — **Pizzi**, *Manuele de litcratura persiana*, Milan 1887. — **Pizzi**, *Storia della pvesia persiona*, Turin 1894. '

L'ART PERSAN

A. Gayet, *UAH persan*, P. 1895. — **Bloehet**, *Les dcoles de minia-ture en Perse*, Rev. Archeol. H, 121-148 (1905). --- **Cl. Huart**, *Les calligraphes et les miniaturistes dans l'Orient musulman*, P. 1908. — **Bloehet**, *Peintures de manuscrits persans, arabes et turcs de la Bibliothdque Nationals* P. 1911. — **F.-R. Martin**, *Miniature painting and painters in Persia, India and Turkey*, L. 1912. — **Marteau et Vever**, *La miniature persane*, P, 1913. — **Hopf**, *Les anciens tapis de Perse*, Munich 1913. — **Loti**, *Vers Ispahan*, P. s. d. — **Claude Anet**, *Les roses dls-pahan*, P. 1907. — **Prineesse Bibeseo**, *Les huit Paradis*, P. 1908. — **W. Jackson**, *From Constantinople to the home of Omar Khayyam*, N.-Y. 1911. — **L.-C. Watelin**, *La Perse immobile*, P. 1921.

L'INDE MUSULMANE : LES GRANDS MOGOLS

§ I. — *LES CONQUERANTS DE FINDE*

Influence de l'Iran
sur les destinies de Finde.

Deux grands faits dominant l'histoire de Finde. D'une part, Finde est un continent distinct, en marge de l'Asie, auquel sa barrière de montagnes confère une sorte d'insularité; grâce à cet isolement relatif, des civilisations d'une originalité puissante, — presque une humanité particulière —, ont pu longtemps s'y développer à l'écart des grands courants de l'histoire générale. D'autre part, le demi-cercle montagneux qui protège Finde, est coupé au Nord-Ouest par le pas de Khaïber et le défilé de Bolan, qui la font communiquer avec le monde extérieur : Ce sont autant d'isthmes qui relient le continent de Brahma aux terres iraniennes. Par ces « portes afghanes », il s'est établi du plateau iranien à la plaine indo-gangetique, un de ces grands courants historiques qui poussent les races montagnardes vers les terres de soldat et de vie facile. À trois reprises, Finde se trouva ainsi rattachée à l'Iran au point d'en paraître une simple dépendance : D'abord à l'aube de l'histoire, quand les Indo-Iraniens descendirent du Caouli au Pays des Sept Rivières. Puis aux premiers siècles avant notre ère, quand l'Hellénisme, établi en Bactriane, gagna le Gandhara et la

region de Lahore. Ehfin, au, Moyen Age, quand la civilisation arabo-persane penetra avec les conquerants turco-afghans, puis avec les conquerants mongols au Pendjab et au Doab, d'oii elle rayonna sur la peninsule entiere. Durant cette derniere periode qui va du xi^e siecle au xviii^e siecle, l'immense region qui couvre quatre millions de kilometres carres, qui nourrit trois cents millions d'habitants et qui a elabore les conceptions les plus originales de l'humanite pensante, ne fut, ibien des egards, qu'une annexe du monde iranien.

L'Inde subit doncje contre-coup des-revolutions de l'Asie Centrale, — mais elle n'en subit souvent qu'un contre-coup eloigne. A plusieurs reprises, quand les grands tumultes humains qui se propageaient a travers l'Asie, parvinrent aux fiontieres de l'Inde, il y avait quelque temps dejaqu'en Iran meme ils etaient apaises ou endigues. Il en fut ainsi de l'Invasion turque : quand les Ghaznevides s'installerent a demeure au Pendjab, ils venaient d'etre expulses de l'Afghanistan. Quand les Ghourides et leurs successeurs, les Mamelouks turco-afghans du xiv^e siecle conquerirent l'Empire des Indes, ils avaient perdu pied dans l'Est-iranien. Il en fut de meme pour l'Invasion Mongole : Tant quelle couvrit la Chine, la Perse et la Russie, le monde indien reussit a s'en preserver. Et ce fut, au moment ou les Mongols avaient perdu et la Chine et la Russie et la Perse, que les derniers d'entre eux allerent chercher asile dans l'Inde oil une prodigieuse fortune leur elait rescrvee.

C'est qu'a chaque fois l'Himalaya, l'Hindou-Kouch et les Monts Souleiman, opposaient aux premieres vagues de l'Invasion leur barriere de glaciers, de pics et de cretes qui decourageaient d'abord les agresseurs. Mais bientot l'attraction de l'Inde etait la plus forte. Ses richesses legendaires, la fecondite de son sol, la magnificence tropicale de sa vegetation, le luxe inoui de ses radjahs, les tresors de ses temples, finissaient par attirer a ses portes tous les aventuriers du monde, tous les sabreurs sans emploi du monde, Et un jour, ce peuple de soudards qu'affolaient des

reves d'or, de sang et de luxure, forgait les portes du Caboul et deiscendait en masse l'eternel chemin des invasions (1).

Un paladin musulman. Mahmoud le Ghaznevide.

Vers Tan 962, un condottiere ture, nomrae Alp-T[^]kine, fonda un royaume a *Ghazna*, en Afghanistan. Il avait longtemps guerroye au service dets Samanides, rois iraniens du Khorassan et de la Transoxiane. S'etant brouille avec eux, il resolut de s'etablir pour son propre compte, et e'est alors qu'il choisit Ghazna comme residence.

Comme tant de villes afghanes, Ghazna est une forteresse naturelle, rendue plus irnprenable encore par d'epais-ses murailles de terre, des tours massives, un large fosse circulaire, et une citadelle interieure qui domine un paysage farouche : Partout des plateaux steppiques alternativement glaces et torrides, et, a l'horizon, „une serie de chaines abruptes, rameaux detaches du Pamir ; a l'Est, le Sefid Koh « le *Mont Blanc* » des Asiatiques ; au Nord-Ouost, le Koh-i-Baba « le *Pere des Montagnes* » ; au Nord l'Hindou-Kouch « le *Tueur d'Indiens* » ; au Sud le massif neigeux ou l'Ar-groundab prend sa source. Paysage d'une grandeur sauvage et morne, qui a inspire le dicton musulman : « Allah I qu'avais-tu besoin de creer l'enfer? N'avais-tu pas deja cree Ghazna ? »

Les compagnons qui suivirent Alp-Tekine dans ce nid d'aigle, etaient des sabreurs de la steppe, gens du Balkach et de l'Aral, veterans des vieilles guerres transoxianaises. Avec eux le successeur d'Alp-Tekine, Sevuk-Tekine (976-997), acheva la conquete de l'Afghanistan. Il soumit Caboul qui, a 1.900 metres d'altitude garde les cols de l'Hindou-Kouch, Kandahar « la citadelle d'Alexandre », et la steppe mare-

(1) Ouvrages d'ensemble sur Finde musulmane : Elliott et Dawson, *History of India*, Londres 1867-1877. — Stanley Lane Poole, *Medieval India*, Londres, 1903. — La Mazeliere, *Essai sur revolution de la civilisation indienne*, P. 1903. — Ferishta, *History of the rise of the Moham-medan power*, trad. anglaise de J. Briggs, Londres, 1829. — *Ferishta, History of Dekan*, traduction anglaise de J. Scott, Londres, 1794.

cageuse du bas-Hilmend et, du Lac Hamoun, connue mm le nom de Setstm Cetaient de pauvres terres, les plus apres et les plus desheritees de l'Orient, mais elles nourrissaient une race de montagnards indomptables,; les Afghans, que leur humeur aventureuse et leurs instiacts pillards rendaient redoutables a tous leurs voisins. Si les Afghans appartenaient *cutiame*, tes Peisans a la famille iraraienne, c'etaient des franiens restes libres, car nul conquerant n'avaii pu leur imposer ran joug durable. En cutre, tandis que les Persans avsiient embrasse l'heresie chiile, les Afghans etaient, restes fideles* a l'IslamAsme sunnite, qui etait aussi la confession des Turcs. Gette conformite de croyances contstfaua a rapprocher les- Tures des Afghans. Ce qui les rapproeha davantage encore,. ce fut la similitude de fours- gousta. et de feurs moeurs'. Las TURCS, grands amateurs de proue-ssees militaires associereni rite les gnerriers afghans a leur fortune. Turcs et Afghanis ne formterenft bientot qu'un seul peuple, ou plutot *qu'une* seule armee, __l'Armfe *Ghaznevic*k, — unie pour le piHage ell la conquete et ne virant que de conquele et de pillage. En 997, Sevuk Tekine, ay ant sauve les Samanidcs d'une revolte *feodale*, obtint d'eux la lieutenance du Khorassan. Mais ce n'est pas de ce cote qu'allaient ses convoitises ; c'etait Finde qui le tentait...

Las incursions des Ghaznevides au Pendjab flnirent par prwoquer une riposte des indigenes. En 979, le radjah de Lahore, Djeypal, suivi des radjahs de Delhi, d'Adjmir, de Kanaudje et de Kalindjar, marchqi sur l'Afghanistan pour tirer vengeance des Ghaznfivides. Gette brillante feodalite indienne, avec ses 100.000 cavaliers et ses Elephants de gnearre, rencontra l'armee de Seruk Tekine a Lamghan entre Pechaver et Kaboul, et fut taiI16e en pieces. Il etait Stabli que la telle bravoure des Radjpoutes ne pouvait tenir devant la discipline turque.

Le fils de Sevuk Tekine, Mahmoud, le grand Ghaznevide, entreprit la conqufite de lInde (997-1030). Eh 1005 il soumit le Moultauu En 1009, le nouveau radjah de Lahore, Anangpal, forma contre lui une grande coalition ou entrferent les radiabs de Delhi, d'Adjmir, de Kanaudje, de Gwa-

liar, de Kalindjar et d'Oudjein, C'etait la levee *en masse* du monde brahmanique coïtrant l'envahisseur muaulman. Devant la superiorite numerique de l'adveraaire, Mahmoud se retrancha dans la plaine de Bhatindah. Les Indiem donnerent l'assaut a son camp', mais ils attaquèrent sans ordre et leurs elephants, ayant ete mis en fuite, jeterent la confusion dans leurs rangs, Mahmoud profita pour executer une charge qui decida de la victoire

La journee de Bhatindah livra l'inde septentrionale aux Ghaznevides. Le pillage du temple de Nagarkot dans le Nord-Est du Pendjab, valut a Mahmoud un butin fabuleux. D'ininterminables defiles de caravanes commencerent a transporter la-baut, vers le repaire de Ghazna et les nids d'aigle afghans, les richesses millenaires des radjaks et des brahmanes. Toutes les fastueuses dynasties de l'Inde gangetique commencerent a trembler pour leur trone. En 1014, Mahmoud inaugura la conquete du Doab en pillant Thaneswar, Delhi, Mirat et Mathoura. En 1019, il chassa le radjah de Kanaudje et le remplaça par un prince vassal. En 1021, il conquit le Cachemire. Son regne se passa ainsi en chevauchées prodigieuses d'un bout a l'autre de la plaine indogangetique. Il apparaissait tantot dans la paix des vallees cachemiriennes, tantot aux lisières des jungles de l'Oude, tantot au pied des Monts Vindhya. Sa presence frappait les indigenes de terreur, mais quand il avait disparu, en route vers quelque aventure lointaine, la rebellion relevait la tete. En 1024, les radjahs indiens tenterent un soulèvement general qui procura au heros ghaznevide l'occasion de nouveaux triomphes. Il entra en vainqueur dans Lahore et detrona le radjah de cette ville, Soukpal, fils d'Anangpal. Cette fois, Mahmoud annexa definitivement tout le Pendjab. Reconnaissons-li un* des evenements les plus considerables de l'histoire de l'Asie * L'Islam apres plusieurs expeditions de pillage dans l'Inde, annonçait l'intention d'y fonder un etablissement durable. Le Pendjab, qui avait ete jadis la premiere etape des Aryas descendus de Bactriane, fut aussi la premiere possession indienne des Turco-Afghans. Du Pendjab, Mahmoud dirigea ses dernieres campagnes, razzias pe-

riodiques ou guerres de magnificence, jusqu'au coeur de l'Inde brahmanique. En 1024, il attaqua Kalindjar et Gwalior, — Kalindjar, la ville imprenable, Gwalior, « le Gibraltar iridien », dont la citadelle aux tours polychromes, assise a cent metres de hauteur sur un rocher farouche, domine au loin les plaines de la Djoumna et du Sindhu. Les radjahs de ces deux villes, effrayes de son approche, se reconnurent tributaires. En 1026, le Ghaznevide envahit la cote de Goudjerate et la presqu'île de Kathiavar, ou il detruisit le sanctuaire sivaite de Somnath. Dans cette terre de l'ancien Surashtra, la plus païenne de toute l'Inde, le pillage des temples fournit aux Musulmans un butin fabuleux.

Mahmoud de Ghazna est un des types, les plus representatifs de sa race et de son temps. Ce fut le modele accompli du paladin ture double d'un musulman pieux. Ce type, l'Orient Ta reproduit depute lors a des milliers d'exemplaires. Mais outre que Mahmoud en fut une des premieres incarnations (la religion du Prophete n'avait pas rencontre jusque-la de pires'adversaires que les Tares), les circonstances et le milieu oh il evolua lui permirent de developper librement son genie naturel. Le Ghaznevide fut en effet le heros d'une aventure singuliere qu'on ne peut comparer qu'a celle des Conquistadors espagnols du xvi^e siecle — : Comme eux ; il decouvrit un nouveau monde. Il penetra le premier au pays de la Fable, el-Dorado qui, depuis des siecles hantait l'Imagination des foules musulmanes. En de fantastiques chevauchées, il s'enfonga toujours plus avant au coeur de cette Inde des grandes palmes qui devait paraître aux cavaliers de la steppe comme une planete differente. Et la, au bord des fleuves sacres oil s'abreuvait une humanite nouvelle, il vit s'ouvrir devant lui les palais mysterieux et les cites interdites. Il vit fuir les escadrons eblouissants des cavaliers radjpoutes, les elephants caparaconnes d'or et de diamants des radjahs et des ranies, et, dans les pagodes de Siva et de Vichnou, il arracha aux brahmanes stupefaits tous les tresors de Golconde. Il passa ainsi dans un decor de feerie, pareil a un heros de legende. Comme les Cortez et les Pizarre de l'Epopée Castillane, il etendit la Foi en remplissant ses

coffres. En fidele Croyant il abattait de sa masse d'armes l'idole -sivaite de Somnath. En bon condottiere ture, il en recueillait Tor et les pierres precieuses. Il inaugura une vaste Croisade musulmane qui se poursuivit jusqu'au xvIII^e siecle, et qui, comme toute Croisade, fut un curieux melange d'esprit de foi et d'esprit de lucre. Sa haute stature domine huit siecles d'epopee. Car l'aventure dont il fut le premier heros ne prit fin qu'a l'aube des temps modernes, lorsque le sol brahmanique, depuis l'Himalaya jusqu'a la Cote de Coromandel, reconnut le nom d'Allah et obeit a des, *padischahs* turco-mongols.

Mahmoud, d'ailleurs, etait loin d'etre un barbare. Rarement vit-on mecene iranien plus fastueux que le Ture Ghaznevide. Ce n'etait pas seulement le conquerant de Undo, c'etait le plus grand seigneur de Piran. Il regnait depuis sa jeunesse sur l'Afghanistan et le Khorassan. A la fin de sa vie il occupa en outre la majeure partie de l'Irak Adjemi avec Rei et Ispahan, dont il depouilla les princes Rouides (1029). Maitre d'Ispahan, de Nichapour, de Thous et de Herat, il prit au serieux son role de monarque iranien. C'est a sa cour que fleurit la premiere Renaissance Persane. Grace a lui, grace a la protection eclairee de son sage ministre Maimandi, Ghazna se remplit de mosques, d'ecoles et de bibliothèques. Pour quelques annees, cette lointaine bourgade afghane devint la capitale intellectuelle de l'Islam. Mahmoud et Maimandi y attirerent le philosophe Farabi (a defaut d'Avicenne qui declina leurs offres), le geographe Birouni, les poetes persans Ounsouri, Farroukhli, Asjoudi et surtout le grand *Firdousi*, l'Homere de la Perse (935-1020). C'est a l'invitation meme de Mahmoud que Firdousi composa le *Chah Nameh*, ou Livre des Rois qui est l'epopee de l'ancien Iran. Mahmoud fit reunir pour cela tous les textes pehlvis qui avaient echappe au vandalisme arabe. Il combla d'honneurs le poete et lui promit une piece d'or par distique. Par la suite, il est vrai, Mahmoud, circonvenu par les rivaux de Firdousi, ne fit compter au poete que des pieces d'argent. Celui-ci froisse dans son amour-propre, distribua l'argent a ses esclaves et s'enfuit de Ghazna apres avoir, dans

te Cfta/i *Nameli*, remplace l'eloge de Mahmoud par une crueile satire. Il gagna Bagdad *oh* te khalife, apres l'aVoir maguifiquement accueilli, n'osa le refcenir de crainte de de-
 plaire a Mahmoud, Firdousi æ refugia alors a Chiraz, la
 vieille cite persane, *chere* au coeur de tons les poetes. Gepen-
 dant Mahmoud n'avait pas tarde a decouvrir l'indignite des
 rivaux du grand homme. Gomprenarit son erreur, il enuya
 partout des coureurs pour le rappeier. Mais ceux-ci arri-
 v&rent trop tard : Firdausi venait de rendre le dernier soupir.

Le Khalife de Bagdad, Kadir-billah, dont la conquete de
 l'Inde doublait l'obedience, decerna a Malimoud le Ghazne-
 vide les titres de *Sultan* et de Protcteur de la Foi. L'Islam
 avait raison de celebrer le heros ghaznevide: C'etait l'Alexan-
 dra du monde nrasulrnan. Coinme « Iskander »> et cette fois
 pour ton jours, Mahmoud avait jete le monde indien dans le
 courarit de la politique mediterraneenne.

Le fils de Mahmoud, Masoud le Ghaznevide (1030-1040)
 continua dans l'œuvrc paternelle. En 1033 ses lieute-
 nants crjvahirent FOude et entrerent a Benares. Mais en Iran,
 les Turcs Seldjoucides lui enleverent le Khorassan (1039). Ses
 successeurs, repousses de ce cote, delaiaserent de plus en
 plus le sejour de Ghazna pour les palais de Lahore. Ils ne
 tarderent pas a devenir de simples radjahs musulmans, in-
 dblements et effemines. Leur decadence favorisa l'essor d'une
 nouvelle dynastie musulmane, sortie comme eux des mon-
 tagnes de l'Afghanistan et dont les exploits surpasserent, a
 deux siecles d'intervalle, ceux des conquerants ghazne-
 vidfes.

La Fondateur de l'Empire des Indes : Mohammed de Ghor.

Dans la montagneuse region de Ghor, entre Ghazna et
 Herat, se dressait une des plus inaccessibles forteresses de
 l'Afghanistan, Firozkofa, le Chateau de la Victoire. Les sei-
 gneurs de Firptkoh, les Ghouridets centime on les appelant,
 Afghafirs de pure mee, avaient du subir la domination de

Mahmoud le Ghaznevide. Au milieu du siècle, ils se revoient et rentrent contre les successeurs de ce prince, recouvrèrent leur indépendance et finirent par être les maîtres de Ghazna et de l'Afghanistan tout entier. Une fois maître de Ghazna, le même règne prit qui avait Jadas haute Mahmoud, — la conquête de l'Inde. En 1179, leur chef Mohammed de Ghor recommença sur le territoire de l'Inde l'épopée ghaznevide (1).

Mohammed de Ghor préluda à la conquête de l'Inde en détrônant en 1186 les derniers sultans ghaznevides de Lahore. Puis il s'attaqua au monde hindou : L'Islam, jusqu'alors n'avait pas, en dépit de quelques razzias sans lendemain, dépassé le bassin de l'Indus. Mohammed de Ghor entama le bassin du Gange qui est l'Inde véritable. Les princes hindous de cette région se trouvaient divisés par la guerre qui mettait aux prises le rajah de Delhi, Prithwi Rajah, et celui de Kanauj, Djay Chandra. Cette division des forces indigènes permit à Mohammed de les accabler isolément. En 1193, il dispersa à Thaneshwar les 300.000 cavaliers et les 3.000 éléphants de guerre de Prithwi Rajah, victoire décisive qui assura pour cinq siècles le triomphe de Mahomet sur Brahma et la domination musulmane dans la région gangetique. Mohammed occupa Delhi, Mirat, Agra, mais au lieu d'inféoder ces villes à un prince indigène, il les annexa directement. L'année suivante, il attaqua Djay Chandra, le vainqueur d'Etawah, et annexa le royaume de Kanauj (1194). Son lieutenant, le mamelouk turc Aibek acheva son œuvre. En 1194, Aibek conquiert Benares et l'Oude, en 1196 il rend tributaire le rajah de Gwalior, au Malwa; en 1197 il annexe le Goudjerat, et en 1202 il détruit le rajah de Kalindjar et annexe le Boundelkhand. Enfin un des compagnons d'Aibek, l'afghan Bakhtiyar Ghilji, conquiert sur la dernière dynastie bouddhiste du Magadha le Behar et le Bengale et fonda dans ce pays une dynastie musulmane particulière (1202).

(1) Cf. Mirkhond, *Histoire des Sultans Ghourides*, trad. Defremery, J. A., 1844, 1, 258 et II, 3B3.

— Mohammed de Ghor est un des personnages les plus importants de l'histoire orientale. S'il ne posséda pas le prestige chevaleresque et quasi fabuleux de Mahmoud le Ghaznévide, il fit oeuvre plus durable. Mahmoud avait été le héros d'une aventure merveilleuse mais sans lendemain. Mohammed de Ghor fut le fondateur de l'Empire musulman de Delhi, c'est-à-dire d'un vaste Etat organisé qui sous des dynasties diverses — Turcs-Afghans, Taghlak, Seyids, Lodis, Timourides —, persista jusqu'à la conquête britannique. Il arriva à cet Etat, quand il obéit à des princes faibles, de se morceler, de laisser les principales vassales afficher une véritable indépendance. Mais chaque fois que des princes énergiques reparurent à Delhi, ils se réclamèrent de la grande tradition de Mohammed de Ghor et firent rentrer les dynasties locales dans l'obéissance. Car Mohammed de Ghor, — et ce fut son oeuvre fondamentale —, avait créé dans l'Inde *une tradition impériale, un droit impérial musulman*. Il avait distingué dans ce but, et désigné comme siège de l'Empire qu'il fonda la ville de *Delhi*, que sa position centrale appelle en effet à dominer à la fois la plaine indo-gangétique et le Dekan. Un tel choix était tout un programme. Les Ghaznévides, dans leur cour de Lahore, n'avaient été que de simples rois du Pendjab. Les Ghourides et leurs successeurs Taghlak, Seyids et Timourides, furent vraiment *Empereurs des Indes*.

L'Empire indo-musulman

aux XIII^e et XIV^e siècles :

Les Mamelouks turco-afghans.

Les Ghourides fondèrent l'empire musulman de l'Inde avec Delhi pour capitale et la région indo-gangétique pour domaine immédiat. Mais ils ne surent pas établir dans ce pays un régime régulier, créer une dynastie durable. Ils restèrent à l'état de *condotte*, ils furent toujours « une armée qui possédait un pays » et qui ne se maintenait au-dessus des populations indigènes que parce qu'elle se renouvelait sans cesse grâce à l'arrivée de nouvelles recrues ache-

tees sur tous les marches a esclaves du monde ture. Ces esclaves turcs, les *Mamelouks*, arrivaient vite aux plus hauts grades de l'armeo ghouride et, s'ils etalent vaillants et audacieux, parvenaient jusqu'au tr6ne. Plus d'un parmi les successeurs de Mohammed de Ghor, a commencer par son heritier immediat Aibek, fut un ancien mamclouk, d'ou le nom de sultans-esclaves qu'on leur donna, Ces soudards couronnes nous apparaissent tous avec la meme physionomie. Tels qu'on vit leurs pareils au Caire, couvrant l'Egypte de mosques merveilleuses, tels ils se montrferent a Delhi, sabreurs farouches et Mecenes genereux, cherchant a jouir de leur fortune le plus somptueusement possible. Le premier d'entre eux, Aibek (i) (1206-1210), donna l'excmple de cette tradition. C'est lui qui fit construire a Delhi deux des plus beaux monuments de cette ville, la Mosquee *Djami Mesjid* et le minaret du *Kouib-minar*, et commencer a Adjmir la grande mosquee qui porte son nom.

Naturellement les fils d'Aibek, comrac eux de Mohammed de Ghor, ne regnerent pas. Ils furent detrones par un autre mamelouk ture, nomme Altamsh (1211-1236). Altamsh ramena la discipline dans cet Empire indo-musulman qui, fonde par une poignee de Conquistadors, etait menace de dissolution a chaque revolution de caserne, c'est-a-dire a chaque changement de regno II complela la conquete de l'Inde septentrionale en enlevant aux Hindous le Malwa (prise de Gwalior en 1233). Enfin il sut par sa prudence ecarter de l'Inde la menace d'une invasion mongole. C'etait l'epoque ou les Mongols de Tchinkkiz Khan, apres avoir conquis l'Iran Oriental et detruit l'Empire Kharezmien, s'avancaient jusqu'aux frontieres de l'Inde. Le peril etait d'autant plus grave que le prince kharezmien Delaleddin Mangberdi, fuyant devant eux, s'etait refugie aupres d'Altamsh qu'il cherchait a entrainer dans sa querelle. Mais Altamsh sut a la fois repousser les Mongols dont les avant-gardes* avaient

(1) Mamelouk de Mohammed de Ghor, nomme Gouverneur de Delhi par ce prince, lui succeda comme sultan de l'Inde. Sous son regne, les Ghourides perdirent leur pays d'origine, Ghor et l'Afghanistan, que leur enleverent les Chahs de Kharezm, bientot remplaces par les Mongols.

penture au Pendjab, et faire partir Djelaleddin qui s'était mis à conspirer contre lui.

Après la mort d'*Altamsh*, les Mongols firent une nouvelle invasion au Pendjab. Un mainelouk ture nommé Balban, qu'*Altamsh* avait élevé aux plus hauts grades de l'armée, les força à repasser l'Indus. En récompense de ses services, Balban fut porté sur le trône qu'il occupa de 1266 à 1287.

En 1290, à la suite d'une révolution de caserne, l'Empire de l'Inde musulmane passa des Mamelouks turcs à la maison afghane des Ghijjis. Aiaeddin, le deuxième sultan de cette maison (1296-1316) s'était déjà signalé comme prince héritier par une expédition dans l'Inde Centrale, qui doubla l'étendue des possessions musulmanes. Au cours de cette campagne, il rendit tributaire le radjah de Bhilsa, dans la province de Bhopal, franchit les Monts Vindhya, la Nerbouda, et envahit le puissant Royaume de Maharashtra ou Empire Mahratte, dans la province actuelle de Bombay. Il surprit la capitale du pays, Devagiri (aujourd'hui Daulatabad) et força le radjah des Mahrattes à céder le Berar et à payer tribut (1294).

Une fois sur le trône, Aiaeddin eut d'abord à faire face à de nouvelles invasions mongoles. En 1297, cent mille Mongols de Transoxiane, conduits par un prince gengkishanide de la Maison de Djagataï, descendirent au Pendjab. Aiaeddin les tailla en pièces près de Lahore et les força à repasser l'Indus. Ils revinrent en 1305 et s'avancèrent jusqu'à Delhi, mais ils furent de nouveau vaincus et laissèrent en se retirant un grand nombre de prisonniers qu'Aiaeddin fit fouler aux pieds de ses éléphants. — Aiaeddin n'attendit pas que la menace mongole fut définitivement écartée pour reprendre l'exécution de son projet favori : la conquête de l'Inde Centrale. En 1299 il déposséda le dernier radjah de Goudjérate. En 1303, il s'attaqua à la puissante confédération radjpoute et à son chef héréditaire, le rana de Tchitor (i). À la résistance héroïque la ville de Tchitor fut prise, mais le rana se réfugia dans les Monts Aravalli où il

(1) Cf. Th. Pavie, *La légende de Padmani, reine de Tchitor* J. A., 1856, I, 5

HISTOIRE DE L'ASIE

resista avec tant d'opiniâtreté qu'Aladdin fut obligé de lui imposer ses Etats, sous condition de l'*hommage*, Enfin en 1308, le sultan chargea son lieutenant, Melik Kafour de conquérir 4e Pékân. Kafour envahit le Maharashtra et prit Devagiri pour punir le radjah des Mahrattes qui avait négligé de payer son tribut. Puis il envahit le Teingana, prit d'assaut Warangal, capitale de ce pays et força le radjah telougu à livrer ses trésors (1309). L'année suivante il attaqua le royaume de Dorasmoudra ou de Malissore et y prit la grande ville d'Halebid (1310). De là il poussa jusqu'au Carnate où il rangea Tandjore et Madoura, et ne s'arrêta qu'au Cap Coinorin (1311). En retournant à Delhi il tua le radjah des Mahrattes qui venait de se révolter et annexa le Maharashtra (1312).

L'expédition de Kafour marque une date importante dans l'histoire de l'Asie. C'était la première fois que des conquérants venus du nord méditerranéen soumettaient le Dekan. Alexandre et les Greco-Bactriens s'étaient contentés de la conquête du Pendjab que Mahmoud de Ghazna n'avait guère dépassé. Mohammed de Ghor qui avait poussé plus avant, n'avait pas été plus loin que la région indo-gangetique*. L'expédition de Kafour marque le moment où le monde dravidien entra dans le courant de l'histoire générale.

En 1821, la dynastie afghane des Ghiljis fut remplacée sur le trône de Delhi par la dynastie turque des Taghlak. Le deuxième prince de cette maison, Mohammed Taghlak (1325-1351) fut un potentat fastueux, épris de poésie persane et d'art néo-djaina, un grand bâtisseur devant Allah, mais aussi un tyran fantasque et féroce, qui conduisit son Empire à la ruine. Trouvant que depuis la conquête du Dekan, Delhi n'était plus une ville assez centrale, il voulut transporter sa résidence à Devagiri au Maharashtra. En même temps, il s'efforça d'islamiser de force les masses indiennes, faisant de Devagiri Daulatabad, de Warangal Sultanpour, deportant des populations entières et persécutant les brahmanes. Sa tyrannie finit par provoquer le soulèvement général des indigènes et la révolte de ses propres lieutenants. Ces derniers se rendirent indépendants dans leurs gouvernements respec-

tifs, de sorte qu'en quelques années des États musulmans particuliers se fondèrent sur tous les points de l'Inde, au DSKan, au Bengale, dans l'Oude, au Malwa et au Goudjérate. L'Empire des sultans de Delhi ne dépassa plus le Doab et le Pendjab (1). En outre, dans ce domaine restreint, fut-il ébranlé par une catastrophe inattendue : l'invasion de Timour.

L'Inde, ayant, comme le Japon, échappé à la conquête gengiskhanide, se croyait à l'abri des révolutions du Continent. Comme le Japon, elle semblait en marge de l'Eurasie, la barrière de l'Himalaya et de l'Hindou-Koueh lui conférant un véritable caractère d'insularité. Mais, du jour où les Mongols furent acclimatés dans l'Iran Oriental et la Transoxiane, il devenait inévitable qu'à la longue ils retrouvassent sur les traces des Ghaznévides et des Ghourides, la route des invasions millénaires. C'est ce qui arriva dans les dernières années du XIV^e siècle, lorsque le roi de Transoxiane Timour Lenk eut reconstitué l'Empire Mongol en soumettant l'Afghanistan, la Perse et la Mésopotamie. Il était tout naturel que le nouveau maître de Samarkande, de Herat et de Balkh vit dans l'État musulman de Delhi une dépendance historique de son Empire. Qu'étaient les sultans qui se succédaient à Delhi sinon d'anciens seigneurs du pays afghan ou du pays turc, c'est-à-dire les vassaux naturels de celui qui se proclamait khan de tous les Turcs et roi de tous les Iraniens ? Ce fut pour faire rentrer dans l'obéissance ces clients indociles que Timour résolut d'aller les chercher jusqu'à Delhi. En 1398, ainsi qu'il a été raconté plus haut, il pénétra donc au Pendjab et marcha sur Delhi. Il écrasa à Panipat l'armée du sultan Mahmoud III, entra à Delhi et se fit proclamer Empereur des Indes dans la grande mosquée de la ville. Cependant il ne fit rien pour détrôner effectivement la dynastie régnante. Après avoir pillé le Doab, il regagna l'Iran et ne revint plus, — mais il avait montré la voie à ses descendants.

(1) Les dynasties qui succédèrent aux Taghlak sur le trône de Delhi, furent celles des Seyîds (1414-1451) et des Afghans Lodis (1451-1525).

Demembrement de l'Empire indo-afghan.

L'invasion de* Timour acheva de ruiner le prestige des sultans de Delhi. Jusqu'a la fin du xv^e siecle, l'Empire de Delhi ne fut plus qu'un sultanat du Doab, depourvu, de toute autorite sur les cinq autres Etats musulmans qui s'etaient constitues dans ses depouilles, au Bengale, aDjaounpour, au Malwa,. au Goudjerate et au Dekan.

Le royaume musulman de Bengale, fonde en 1202 par le mamelouk afghan Bakhtiyar Ghilji sur les ruines de l'ancien royaume bouddhiste de Magadha, se maintint sous des dynasties afghane, turque, abyssine et de nouveau afghane, jusqu'au milieu du xvi^e siecle. — Le sultanat de Djaounpour (1394-1477) fonde au moment de l'invasion de Timour par un vizir du sultan Mahmoud III, possedait l'Oude et la province de Benares. Los sultans de Djaounpour enrichirent leur capitale de monuments magnifiques comme la Mosquee Atala (1408), la Porte de Rubis ou Lai Darwaza et la Mosquee Cathedrale ou Djami Mesjid (1450). En 1477 ils furent vaincus par les sultans de Delhi, et leurs Etats firent retour au Domaine imperial —. Le Royaume musulman du Malwa (capitale Mandou) fut fonde en 1401 par le gouverneur afghan de cette province, qui profita de l'invasion de Timour pour se rendre independant il fut annexe en 1534 par le sultan du Goudjerate. — Le royaume musulman de Goudjerate (capitale Ahmedabad), fut egalemcnt fonde par le gouverneur de la province, a qui l'invasion de Timour fournit l'occasion de secouer le joug imperial. Comme on vient de le voir, les Ghahs du Goudjerate annexerent et i53/i le royaume de Malwa. Dans le premier quart du xvi^e siecle, ils eurent abutter contre les navigateurs portugais qui, ayant effectue la circumnavigation de l'Afrique, essayaient de s'etablir sur les cotes du Konkan. Les chahs de Goudjerate unirent leur flotte a celle des Ottomans pour interdire aux nouveaux venus l'acces de la Mer d'Oman, mais ils furent vaincus par l'escadre de Francesco d'Almeida (1508) et ne purent empecher les Portugais de l'etablir a Diu (1513) (1).

(1) Dames, *Portugese and Turks in Indian Ocean*, J. R. A. S., janv. 1921.

Le royaume musulman du Dekan, fondé en 1347 par la dynastie afghane des Bahmanides, était le plus considérable des États sortis du démembrement de la Gliouride (1). Cet État, qui eut pour capitale Koulbarga près d'Haiderabad, comprenait les possessions actuelles du Nizam, le Berar et presque tout le pays maharatte. Sur ce plateau du Dekan, plus salubre et plus tempéré que la plaine indo-gangétique, les aventuriers afghans que le hasard des guerres féodales avait conduits jusque-là se trouvaient moins dépayés que dans le Nord et s'adaptaient très vite. C'est ainsi qu'un sultanat iranien put s'établir et prospérer en plein milieu dravidienn, dans une partie de l'Inde considérée jusque-là comme barbare. D'autre part, au contraire des princes musulmans de la région indo-gangétique qui, ayant complètement subjugué les royaumes indigènes, étaient réduits à s'entre-déchoir, les sultans bahmanides avaient devant eux un large terrain de guerre sainte, — et de pillage. En effet, malgré l'extension de leurs domaines, les Bahmanides étaient loin de posséder le Dekan tout entier. Deux grands États hindous subsistaient à côté d'eux, le royaume de Warangal en pays telougu, et le royaume de Vijayanagar qui englobait l'extrême-sud du Dekan, c'est-à-dire les districts du Pennar, le Maissore et le Carnate, depuis Kurnool jusqu'au Cap Comorin, l'existence du sultanat bahmanide ne fut qu'une longue « Croisade musulmane » contre ces deux royaumes « païens ». En 1418 le bahmanide Ahmed ? prit et détruisit Warangal. Les Bahmanides furent moins heureux contre l'autre royaume indigène. À diverses reprises ils défirent les radjahs de Vijayanagar, pillèrent leur territoire et y firent assiéger leur capitale, mais sans jamais obtenir un résultat décisif. Tout le ¹⁵ siècle se passa dans ces luttes qui prenaient parfois un tour romanesque, comme lorsque le radjah de Vijayanagar voulut en 1405 enlever au bahmanide Firoz une jeune Hindoue qu'il aimait.

L'Empire Bahmanide atteignit son apogée sous le règne de

(1) Cf. Gable, *History of Deccan*, Londres, 1896, p. II.

Mohammed II (1463-1482), grace au grand minute Mahmoud Gawai* qui enleva Goa au radjah de Vijayanagar, la cote des Circars au radjah d'Orissa et etendit ses possessions de son maitre du Golfe de Bengale a la Mer d'Omai*.

Après la mort de Mohammed II, l'Empire Bahraanide lui etoutte isoras le developpement de la feodalite. Les cinq principall* seigneurs de la cour du dernier sultan se partagerent ses provinces, et furent les fondateurs d'autant de dynasties locales dont Toici l'enumeration : 1^o Dynastie des Barid-cJiahs a Bidar (1490-1657) ; 2^e Dynastie des Imad-chahs au B6rar (1484-157») ; 3^a Dynastie des Nizam-chahs a Ahmednagar (1496-1600) ; 4^o Dynastie des Koufb-ehahs a Golconde (1512-1687) ; 5^a Dynastie des Adit-ehahs a Bidjapour (1489-1686). Les fondateurs de ces cinq maisons royales appartenaient a toutes les races d'aventuriers du Levant. Les rois de Bidar etaient d'origine georgiennfe, ceux du Berar et d'A Ahmednagar etaient des Hindoos convertis au Mahomeisme ; ceux de Golconde etaient de souche persane. Quant au fondateur du Royaume de Bidjapour, Yousoiif-Adil, c'etait un fils cadet du sultan de Turquie Mourad II, qu'une suite de perip^tks extraordinaires avait conduit du serail de Constantinople au fond du Dekan. Avant de venir chercher fortune dans Finde, Yousouf Adil avait passe la mpitie de sa vie en Perse. Aussi, une fois devenu roi de Bidjapour, travailla-t-il a introduire au'Dekan les idees persanes, notamment la confession chiite, qu'il declara religion d'Etat. Il acclimata aussi h Bidjapour la litterature persane et Tart persan dont il etait un amateur passionne (1). Son fils Ismail continua sa politique et recut en grande pompe a Bidjapour en 1519 une ambassade du chah de Perse.

L'histoire des cinq royaumes' musulmans du Dekan au xvi^o sifecl est celle de leurs guerres et de leurs combinaisons diplomatiques, guerres aussi steriles, eombinaisons aussi instables et aussi enchevetrees que celles des Etats italiens du Quattrocento. Ghacun d'eux tour a tour aspira a l'hegemo-

(1) Cf. Taylor and Fergussoa, *Architecture at Beejapoor*, L. 1866/ — Cousins, *Guide to Bijapur*, Calcutta, 1907. — Cousins, *Beeiapm, the eapital of the Adil Chahs*, pouna, 1908.

nie et trouva devant lui la coalition des quatre autres. Leurs guerres, d'ailleurs, se ressemblent toutes, limitées à des marches et des contre-marches autour des mêmes places-frontière/s, prises, perdues, reprises vingt fois. Cependant, ces luttes entre Musulmans n'étaient pas sans profiter au royaume hindou de Vijayanagar. Au milieu du xvi^e siècle le radjah de Vijayanagar devint l'associé des princes musulmans ses voisins, l'arbitre de leurs querelles, attisant leurs discordes, passant d'un parti à l'autre, se faisant payer de toutes mains et aidant de son mieux tous ces ennemis de Brahma à s'entre-déchirer (i). Il fit tant qu'il ouvrit les yeux aux Musulmans. Comme, sous prétexte d'aider le roi de Bidjapour, il avait saccagé les terres du roi d'Ahmednagar, ces deux princes se réconcilièrent et s'unirent contre lui aux rois de Bidar et de Golconde. Cette coalition des quatre rois musulmans du Dékan eut raison du puissant Etat hindou. Les quatre rois vainquirent et tuèrent le radjah de Vijayanagar à la grande bataille de Talikot et détruisirent Vijayanagar de fond en comble (1565).

Ainsi la « Croisade musulmane » commencée au Pendjab par Mahmoud de Ghazna aux environs de l'An Mille, s'achevait à la fin du xvi^e siècle sur la frontière de Maïssore. Le Croissant brillait des neiges de l'Himalaya aux rivages du Carnate.

§ 3. — L'EMPIRE MOGOL DES INDES

Baber.

La moindre révolution de palais en Iran peut avoir les plus lointaines répercussions dans l'Inde. Les possesseurs de la passe de Bamian et du Col de Khaïber, les maigres rois des montagnes qui dominent les hautes vallées de l'Héri-

(1) Cf. Gribble, *History of Dekan*, p. 115 et sq. — R Sewel, *A forgotten empire, Vijayanagar*, Londres 1900. — Haig, *The Nizam Shahi of Ahmedmagar*, *Ind. Antiquary*, janv. 1920.

roud, de l'Argoundab et du Caboul, ont eu souvent plus d'influence sur les destinées de l'Inde que tous les potentats du Malwa et du Dékan. A tous les tournants de l'histoire de l'Inde, on aperçoit l'intervention décisive de l'Iran. Ce fut comme Roi de Perse, héritier des Achéménides, qu'Alexandre de Macédoine conquît le Pendjab. Le grand Ghaznévide qui commença le rassemblement de la terre indienne, était roi de l'Iran presque entier et faisait composer le *Chah-nameh* à sa cour. Mohammed de Choh le fondateur de l'Empire des Indes, était un pur Iranien, descendu de ces nids d'aigle afghans où la race aryenne se conservait plus intacte qu'ailleurs. Timour Lenk, l'initiateur de la renaissance turco-persane et le restaurateur de l'unité de l'Iran, suivit à son tour dans l'Inde les traces des padischahs de jadis. Et comme Timour, son petit-fils *Baber*, qui se préparait à profiter des désordres de la Cour de Delhi pour intervenir dans l'Inde, était un de ces Turcs de Transoxiane, déjà si profondément iranisés que les Européens avaient quelque peine à les distinguer des Persans (1). Ou Ghaznévide à Timour, de Timour à Nadir Chah, n'est-ce pas à ces Néo-Persans que le vieil Iran doit d'avoir, après chaque catastrophe, recouvré son rayonnement extérieur ? C'est, grâce à eux qu'à vingt reprises il put intervenir dans l'Inde, car les Turcs partout où ils pénétrèrent, à Delhi aussi bien qu'à Stamboul, portèrent avec eux la culture persane, — leur humanisme à eux —, comme nos Francs apportaient partout la culture latine.

Baber, d'ailleurs, n'était pas un Turc quelconque. Ce chevalier errant qui n'avait pour lui que sa bonne épée et sa petite principauté du Caboul, se trouvait le dépositaire du plus magnifique héritage moral qui fût en Orient. C'était l'héritier du grand nom de Timour, et, derrière Timour, il pouvait se réclamer de Tchinkkiz Khan le Conquérant du Monde. Le père de Baber, Omar Cheikh, roi du Ferghana,

(1) Cf. *Mémoires de Baber*, traduction Pavet de Courteille, P. 1871. J. Darmesteter, *La grande inscription de Qandahar*, J. A., 1890, I, 213. — Stanley Lane Poole, *Babar*, Oxford 1899. — H. Williams, *An empire builder...*, *Babar*, Londres 1918.

C'était l'arrière-petit-fils de Miranchah, troisième fils de Tamerlan. Sa mère, la princesse Kourlouk-Nigar, était la dernière descendante des Gengiskhanides du Djagataï. Or, aux yeux de tous les Turcs, de tous les Mongols, même de tous les Iraniens répandus par le monde, l'épopée gengiskhanide et l'aventure timouride qui en était l'épilogue, restaient prodigieuses, inoubliables, toujours présentes aux imaginations. Il n'était khan, émir, sultan ou chef de horde, qui ne voulût se rattacher à la légitimité gengiskhanide ou timouride. C'était la base de toute souveraineté, le fondement même du droit turc. De l'Empereur laaflak et 4^e l'émir Timour dérivait toute autorité légitime en Asie, leurs héritiers avaient pu, au hasard des révolutions, perdre momentanément leur trône. Ils n'en représentaient pas moins la plus haute puissance morale du monde turco-iranien, et le dernier d'entre eux, Baber, se trouvait ainsi auréolé dès sa naissance d'un prestige qu'accrurent encore ses aventures extraordinaires, sa vaillance et ses malheurs.

En 1494, à la mort de son père, Baber avait reçu en héritage le Ferghana, auquel il ajouta en 1497 le royaume de Transoxiane, mais en 1501, il fut vaincu par un autre prince mongol (1) et perdit tout. Devenu chevalier errant, il était allé se tailler un nouveau royaume dans le pays qui, depuis quatre siècles, était le rendez-vous de tous les aventuriers sans emploi, en Afghanistan, il s'empara de Caboul en 1504, de Kandahar en 1607, et commença dès lors à s'intéresser aux affaires indiennes.

À l'heure où il allait ainsi découvrir sa destinée, Baber était un cavalier accompli, selon l'idéal de la renaissance persane. De ses origines turco-mongoles, il gardait une bravoure tenace, un esprit méthodique que ne décourageait aucune déconvenue. Mais depuis longtemps, la rudesse du tempérament turc était adoucie dans sa famille par l'influence iranienne. Baber lui-même, tel que ses portraits nous le représentent, ressemblait moins, au Conquérant du

(1) Mohammed Sheibani, fondateur de la dynastie sheibanide de Boukhara.

Monde qu'à quelque seigneur d'Ispahan ou de Chiraz, délicate figure persane au pur ovale, au noble profil, à la barbe soignée, aux grands yeux méditatifs, à l'élégance aristocratique. On dirait un des hôtes du Louvre, d'après F. Clouet* Et c'est bien à nos seigneurs français du temps des seconds Valois que semble s'apparenter Baber, — chevalier de haut lignage, épris de littérature et d'art, soucieux de toutes les formes de l'humanisme, à la fois dilettante, aventurier dans l'âme et homme d'Etat consommé. Comme tel de nos « gentils chevaliers » du xvi^e siècle, il a écrit ou dicté ses *Mémoires*, qui nous permettent de porter sur lui un jugement raisonné. L'accent de ce livre, dit Renan, a quelque chose de vrai et de sincère, et quand on songe que celui qui nous fait sa confession sur ce ton naturel, est le fondateur d'un des plus grands Empires du monde, on ne quitte plus le livre, car on y saisit la révélation de l'état d'âme de ces grands dynastes tartares qui remplirent l'histoire de l'Asie "depuis le Moyen Age jusqu'aux Temps Modernes... Un grand bon sens, quelque chose d'intelligent et de doux, une activité infatigable, nul fanatisme, une réelle indifférence pour l'Islam (sauf certains retours de dévotion), un esprit libre, fin, juste, dégagé, ouvert, tel qu'on n'en trouve pas un seul chez les vrais conquérants musulmans, — tel fut ce descendant de Tamerlan et de Gengiskhan. Il inaugura dignement la série des princes philosophes qui jetèrent un si vif éclat sur le trône des Mongols de l'Inde "aux xvi^e et xvii^e siècles (i). » Poète en même temps, il gardait jusque dans les palais de l'Inde, la nostalgie des paysages du Ferghana, des prairies où il avait rêvé sa jeunesse. « Les violettes, écrivait-il, sont charmantes en Ferghana ; le printemps y est délicieux ; ce ne sont que tulipes et que roses. » — Ailleurs, il nous confie son idéal, et c'est celui des poètes persans dont il était nourri, d'Omar Khayam ou de Haïfz : « L'ombre des arbres, un recueil de vers, du vin, ton chant dans le désert —, et voilà le désert changé en paradis 1 » — « Douce est la venue du nouvel an, doux le

(1) Renan, J. A. 1872, I, 40.

jus du raisin, mais combien plus douce la voix de l'amour ! Baber, saisis tous les plaisirs de la vie, la vie fuit pour ne plus revenir ! »

Mais ce poete se trouvait roi de Ghazna et de Ghor, capitaine d'une des meilleures compagnies de reitres de son temps. Les Turcs Transoxianais qui l'avaient suivi dans son exil, les Afghans qui s'etaient rallies a ses etendards, brulaient de chercher gloire et fortune dans cette Inde musulmane oil trones et tresors appartenaient depuis trois siecles aux Mamelouks les plus audacieux, ou des esclaves devenaient chaque jour sultans pour avoir assassine leurs maitres, ou tout etait a prendre ou a vendre. Baber lui-meme ne pouvait rester sourd a la voix du passe. Son nouveau royaume afghan, c'etait la cite d'ou tous les heros d'epopee etaient partis a la conquete de l'Inde : C'etait du chateau de Ghazna que le grand Mahmoud et Mohammed de Ghor etaient descendus cueillir les trones du Pendjab et du Doab. Au reste, en s'engageant sur les routes de l'Inde, Baber n'y retrouvait-il pas les traces de son aïeul Timour, qui allaient le conduire aux champs historiques de Panipat ?

Fondation de l'Empire Mogol des Indes.

L'occasion qu'attendait Baber pour intervenir dans les affaires indiennes, se presenta en 1524. Le sultan de Delhi, Ibrahim II, de la dynastie des Afghans Lodis, s'etant brouille avec son oncle Alam, celui-ci vint au Caboul demander l'appui de Baber. Baber s'empessa d'embrasser la cause du fugitif et, sous pretexte de le retablir dans ses droits, envahit le Pendjab (novembre 1525). Il n'avait avec lui que 13.000 hommes, mais cetaient des soldats de race, veterans des vieilles guerres transoxianaises, appuyes en outre par une excellente artillerie. Le sultan Ibrahim II s'avanca a sa rencontre avec 100.000 hommes et 1.000 elephants de guerre. La bataille se livra dans la plaine de

Panipat, le 21 avril 1526. Pour briser le choc des éléphants ennemis, Baber avait fait disposer devant son armée une barrière formée de chariots enchaînés, avec des canons dans les intervalles. Cette tactique réussit. Les canons de Baber, manœuvres selon les principes des grands artilleurs ottomans du xvi^e siècle, jetèrent l'épouvante dans les rangs ennemis. Ibrahim II périt avec 26.000 des siens et le reste se dispersa. Exploitant aussitôt sa victoire, Baber courut s'emparer de Delhi où il se fit proclamer Empereur des Indes (padischah) dans la Grande Mosquée. Son fils, Houmayoun, lancé en avant-garde, occupa Agra, la seconde capitale de l'Empire, ainsi que les autres villes du Doab.

Mais l'Inde n'était pas conquise parce qu'un fantôme de souverain avait été abattu au Doab. Piestait à dompter les princes radjpoutes de l'Inde Centrale et les derniers Afghans du Gange oriental, — et c'est alors que commença pour Baber la véritable guerre. Le plus puissant des princes radjpoutes était Iiana Sangha, rana ou roi de Tchitor, au Méwar. Comprenant que l'établissement des Timourides dans l'Inde compromettrait l'indépendance de sa race, Rana Sangha appela aux armes les autres princes radjpoutes, les radjahs de Marwar (Djodhpour), d'Amber, d'Adjmir, de Gwalior et de Tchandéri. Le frère même du défunt sultan Ibrahim II, Mahmoud Lodi oublia la vieille haine, entre Afghans et Radjpoutes pour s'unir au rana contre l'ennemi commun. Rana Sangha eut ainsi jusqu'à 100.000 guerriers, la plus belle cavalerie de l'Orient. A leur tête, il marcha sur Agra où Baber venait de s'établir. Il rencontra celui-ci à 7 milles d'Agra, dans la plaine de Kanwaha, près du lieu où s'éleva plus tard Fatehpour Sikri (16 mars 1527). Comme à Panipat, l'artillerie de Baber lui assura la victoire. Rana Sangha mourut de chagrin. Baber acheva de briser les forces de la Confédération en allant enlever la forteresse de Tchandéri à un autre prince radjpoute, le vaillant Médini Rao. Quand la place fut sur le point de tomber, les derniers défenseurs, accomplissant le sacrifice national du djauhar, massacrèrent leurs femmes, leurs enfants et s'en-

tr'égorèrent. Les Mongols ne trouvèrent à Tçhandéri que des cadavres (1528),

Le» Radjpoutes étaient hors de combat. Baber se retourna contre le chef afghan Mahmoud Lodi, toujours maître de l'Oude. Il le chassa de cette province et le força à fuir au Bengale. Le roi de Bengale, afghan comme Mahmoud, embrassa sa cause. Mais Baber vainquit ce nouvel adversaire sur la Gogra et le força à reconnaître sa suzeraineté (1529).

En cinq ans de guerre et en deux batailles décisives, Baber avait fondé l'Empire Mongol des Indes ; cet Empire, il l'avait marqué de son empreinte personnelle, il en avait fixé pour deux «siècles les caractères distinctifs. En effet, l'Empire de Baber et de ses successeurs qui semblait à certains égards la continuation du [vieil](#) Empire Afghan Ghouride, présentait en réalité un caractère entièrement nouveau.

Ce qui avait manqué jusque-là au sultanat de Delhi, c'était une base dynastique, Il existait bien depuis Mohammed de Ghor un Empire de l'Inde musulmane, mais comme cet Empire avait été fondé par une association d'aventuriers sans famille et sans passé, il restait toujours à la merci de nouveaux aventuriers plus audacieux. Les familles de Mamelouks se disputaient le trône de Delhi sans autre ordre de succession que le droit de l'assassin à remplacer sa victime. L'époque des « rois esclaves » comme on a appelé les mamelouks ghourides, est pleine de ces drames «anglants qui enlevaient toute stabilité politique à l'Inde musulmane. Ces incessantes révolutions de sérail et de caserne, empêchaient qu'il se créât dans l'Inde un droit musulman respecté et une notion claire de l'Etat.

L'avènement de Baber au trône des Indes, fit cesser cette anarchie. Tîmouride authentique et se réclamant par delà Timour des Grands-Khans gengiskhanides, il introduisit dans l'Inde un principe de droit et de légitimité : la légitimité mongole de droit impérial tîmouride. Il fit valoir pour l'Inde les titres à la domination universelle qu'il tenait de son aïeul Timour et du prédécesseur de Timour, de Tchink-kîc Khan lui-même. Ce vieux droit mongol transforma

l'anarchique sultanat ghouride en un Empire héréditaire et unitaire, en un Etat centralisé. Au lieu d'une succession arbitraire de sultans mameloukss recrutés sur tous les marchés à esclaves de l'Asie, on eut la dynastie la plus authentique de l'Orient Et le respect de cette iégitinïté s'établit si bien, il se créa si bien dans l'Inde un droit *mongol* comme dans l'Occident barbare il s'était créé un droit romain, que plus tard, lorsque tes Anglais conquirent l'Inde, leur premier soin fut de faire sametionfler leurs acquisitions par le Timôuride régnant, et que plus tard encore, quand les soldats Indous se mutinèrent contre l'Angleterre, ils voulurent, malgré la différence de culte et pour légitimer leur révolte, mettre à leur tête le dernier Empereur timouride

C'est à ce titre, du point de vue du droit historique, que l'Empire fondé dans l'Inde par Baber, — bien que Turc par la race de la dynastie régnante et Persan par la civilisation —, put être légitimement considéré comme un *Empire Mongol* (i).

Aventures d'Houmayoun.

Baber mourut en 1530, laissant la couronne a son fils aîné, Houmayoun (2). Dès son avènement, Houmayoun dut marcher contre le prétendant afghan Mahmoud Lodi qui avait repris les armes dans l'Oude. Il le défit à la bataille de Lucknow (1531), mais un autre seigneur indo-afghan, Shere-khan, « le Tueur de Tigres », continua la lutte. Etabli dans la forteresse de Tchunar, qui commande la province de Bénarès, Shere-khan défia tous les assauts d'Houmayoun. Celui-ci abandonna le siège de la place pour aller à l'autre extrémité de l'Empire, combattre un nouvel adversaire, Réhadour-chah, roi musulman du Goudjérate et du Malwa. Il aurait fallu qu'Houmayoun fut partout présent à la fois. Tandis qu'il se laissait entraîner au cœur du Goud-

(1) Cf. Stanley Lane Pôole-, *History of the Moghuls Emperors*, Londres, 1892.

(2) Erskine, *Baber- and Humayun*, Londres, 1854.

jerate, Shero-khan avait détrôné le roi de Bengale et, maître de cette province, du Béhar et de l'Oude, était devenu pour la jeune dynastie timouride, un rival redoutable. A la nouvelle de ces événements, Houmaybun revint en toute hâte dans l'Oude et chassa Shere-khan jusqu'au fond du Bengale. Mais les vétérans de Baber, montagnards iraniens ou Turcs des hauts plateaux, ne purent supporter longtemps le climat bengali. Dès qu'Houmayoun fut rentré au Doab, Shere-khan réoccupa sur ses traces toutes les places du Béhar et de l'Oude. Houmayoun vint lui offrir la bataille à Buxar, sur le Gange, à l'Est de Bénarès, et fut vaincu (juin 1535). En 1540, il affronta de nouveau Shere-khan à Kanaudje et subit un nouveau désastre. Il perdit sa dernière armée, son artillerie, ses trésors et dut évacuer précipitamment Delhi, puis le sol de l'Inde. Suivi de quelques fidèles, il regagna les montagnes de l'Afghanistan d'où son père, treize ans auparavant, était parti à la conquête des Indes. Shere-khan occupa sans difficulté Agra et Delhi où il fut proclamé sultan. L'Empire Indo-Afghan se trouva restauré, comme si l'expédition de Baber n'avait jamais eu lieu.

Houmayoun, hier padischah des Indes, aujourd'hui chevalier errant, traversa alors les aventures les plus extraordinaires. Il avait cru trouver un refuge en Afghanistan, mais ce pays était tombé au pouvoir de ses frères qui l'en firent partir. Il se rendit alors en Perse où le Chah l'accueillit avec honneur et lui prêta même une petite armée. Il entreprit ensuite d'arracher l'Afghanistan à ses frères et y parvint après cinq ans d'efforts (prise de Kandahar en 1545 et de Caboul en 1550). Au cours de cette lutte, il traversa des heures atroces, comme au siège de Caboul où son jeune fils Akbar étant tombé aux mains des ennemis, ceux-ci eurent la barbarie d'exposer l'enfant sur la muraille, au milieu des projectiles. Cependant Houmayoun touchait au terme de ses épreuves. Dans l'Inde, son vainqueur, Shere-khan était mort après quelques années de règne (1540-1545). Les héritiers de ce prince se disputèrent ses provinces, de sorte qu'en 1555, l'Empire Indo-Afghan se trouva partagé entre trois prétendants.

De son observatoire de Kandahar, Houmayoun comprit que l'heure de la revanche avait sonné. Il descendit au Pendjab avec 15.000 cavaliers et marcha sur le Doab. Le principal héritier de Shere-khan, Sikander-chafy, le maître afghan de Delhi, se porta à sa rencontre avec 80.000 hommes et plusieurs centaines d'éléphants. La bataille se livra à Sirhind, sur la route de Lahore à Delhi, en juin 1555. Malgré leur énorme supériorité numérique, les Afghans furent taillés en pièces. Houmayoun rentra en vainqueur dans ses capitales de Delhi et d'Agra qu'il n'avait pas revues depuis treize ans. Il mourut l'année suivante et fut enterré dans le tombeau qu'il s'était fait construire à Delhi et qui est une des merveilles de l'Orient (1556).

Règne d'Akbar.

L'héritage qu'Houmayoun laissait à son fils Akbar ne dépassait pas le Pendjab et le Doab. Akbar n'avait alors que quatorze ans. Mais son génie précoce et l'expérience de son ministre Bairam surent faire face à tous les périls (I).

Les Afghans n'étaient nullement résignés à leur défaite. Ils étaient toujours maîtres de l'Onde, du Béhar et du Bengale, et leur nouveau chef, Mohammed Adil avait comme général un personnage d'un génie extraordinaire, l'Indien Hémou. En 1556, Hémou réussit à reprendre Delhi, rejetant Akbar au Pendjab. Akbar et son ministre Bairam n'avaient avec eux que 20.000 hommes, tandis qu'Hémou disposait de 100.000 cavaliers et de 500 éléphants. Ils osèrent néanmoins avec leur petite troupe, affronter l'immense armée ennemie. La rencontre eut lieu dans la plaine de Panipat, déjà illustrée par tant de batailles. Peut-être, eût-elle mal tourné pour les Mongols, mais Hémou fut tué au plus fort de la mêlée, et sa mort entraîna la fuite des siens.

(1) Cf. De Noer, *L'empereur Akbar*, Irad. Bonet Maury, P. 18834887. — Malleson, *Akbar and the rise of the Moghul Empire*, Oxford, 1890. — Vincent Smith, *Akbar*, Oxford 1917. — Garbe, *Kaiser Akbar*, Tubingue 1909. — Carra de Vaux, *Les penseurs de l'Islam*, I, 67, 318.

La Victoire de Panipat rendit à Akhar, Delhi et le Doab ; une *nouvelle campagne*, Contre d'autres chefs afghans lui donna l'Oude et le Réhar ; enfin parmi ces chefs afghans celui qui régnait au Bengale se reconnut spontanément son vassal, de sorte que l'Empire Timouride embrassa, à des titrer divers, toute la plainre *indo-gangétique*. Mais *pour* conserver le possession incontestée de cette vaste région, une œuvre difficile restait encore à accomplir : la soumission? du Radjpoutana.

Les fiers princes radjpoutes et leur splendide chevalerie représentaient ta race la plus militaire du monde hindou (I). Les dynasties musulmanes qui tétaient succédé sur le trône de Delhi avaient parfois réussi à "les vainere, jamais à les réduire ni à « les concilier. Or, un Empire dont la capitale est à Delhi ou à Âgra, ne peut sans renoncer à toute sécurité, rester en butte à l'hostilité permanente du Radjpoutana. Akbar qui se sentait anime d'une grande sympathie personnelle pour cette noble race, résolut non seulement, de soumettre les Radjpoutes, mais de les rallier a son gouvernement.

La conquête dos citadelles du Radjpoutana fut une œuvre longue et difficile. Akbar s'empara de Gwalior en is58 et d'Admir en 1560. En 1567, il attaqua le rana de Mewar, Ouday Singh, chef héréditaire de la Confédération Radjpoute. À l'approche de l'armée impériale, Ouday Singh se retira dans les Monts Aravalli en confiant la défense de Tchitor, sa capitale, à 8.000 guerriers d'élite commandés par l'héroïque Djay Mal (1567). Akbar en personne dirigea le siège de Tchitor, et ce fut lui qui, d'un coup d'arquebuse, tua Djay Mal. Les assiégés, privés de leur chef, résolurent d'accomplir le sacrifice national du *djaufyar*. Ils poignardèrent leurs femmes et leurs enfants, jetèrent, les corps pantelants dans un bûcher, puis se rangèrent en armes autour de ce bûcher, ouvrirent les portes de la ville et attendirent l'ennemi,.. Pour épargner des Vies humaines, Akbar fit charger ces désespérés par 300 éléphants de guerre qui

(1) Cf. Sesodia, *The Rajput, a fighting race** h, 1915

en firent un horrible carnage (fevrier 1568), Emu, de pitie, il ordonna, des son 'retour a Agra, d'elever un monument en l'honneur des vaincUS.

La *prim* de Tchitor fut suivie en 1569 de celle de Rantambhor et de Kalindjar. En 1570, Akbar regut la soumission des radjahs de Marwar (Djodhpour) et de fiikanir. Quelques annees apres, le radjah de Marwar, Tchander-sen, s'etant de nouveau. revolts, l'armee imperiale s'empara de Siwana, sa principale forteresse (1576). Gcux des Radjpouter qui resterent irreductibles, rejoignirent dans les Monts Arayalli l'ancien rana de Tchitor et son fils, rhero'i-que Pertab-Sing, qui continuerent jusqu'a leur mort la guerre de guerillas contre les Imperiaux. Amra Singh, fils de Pertab, finit par se reconcilier avec la dynastie timouride. Il se reconnut sujet de l'Empire et rccouvra aussitot l'heritage de ses aieux (1614). Sa dynastie regne encore aujourd'hui a Odeypout.

L'attitude de la dynastie de Tchitor envcrs Akbar constituent une exception. La plupart des autres dynasties Radjpoutes se rallierent tres vite a son gouvernement. C'est que s'il dut leur imposer son autorite par la force, il ne negligea rien ensuite pour se les attacher sincerement. Il sut conquerir leur coeur apres les avoir vaincues. Ges elegants et chevaleresques barons Radjpoutes furent gagnos par la fleur de courtoisie, par le caractere magnanime du jeune *padi\$chah* en qui ils croyaient retrouver un des leurs. Akbar reussit a se les attacher personnellement par un lien de fidelite militaire dont profiterent tous ses successeurs. Car ces vicillees maisons d'Ambcr, du Marwar et de Bikanir, dont l'honneur feodal constituait toute la raison d'etre, ne se donnerent pas a demi: Une fois ralliees a la dynastie mongole, elles lui appoferent une loyaute sans borne, un devouement absolu. Les memes radjahs qui avaient combattu sans merci les aieux d'Akbar et Akbar lui-meme, verserent leur sang pour lui des que leur foi lui fut engagee. Aussi l'Empereur n'hesita-t-il point a les appeler aux postes les plus eleves de Tadministration et de l'armee a cote et parfois au-dessus des Mongols eux-memes. Il ne trouva pas parmi

ses sujets musulmans de lieutenants plus fideles que les radjahs d'Amber (I), Bihari Mai, son fils Baghwan Das (+1592) et son petit-fils Radjah Man Singh (+1615). Man Singh qui etait le frere de lait d'Akbar, fut son ami le plus intime. Todar Mai, un autre de ces Radjpoutes rallies (4-1690) devint le bras droit d'Akbar, qui le nomma ministre des Finances (1577) et gouverneur du Bengale (1580) et qui pleura sa mort comme celle d'un fils.— Pour mettre fin a l'hostilite des deux races, Akbar favorisa de tout son pouvoir les mariages entre Mongols et Radjpoutes. Comme Alexandre le Grand epousant Roxane, il donna lui-meme l'exemple des unions entre vainqueurs et vaincus, en prenant pour femme la fille de Bihari Mal, soeur de Baghwan Das (1561). Son fils, Djahangir epousa de meme la petite-fille du radjah de Marwar (Djodhpour). D'autres unions entre les princes timourides et les dynasties d'Admir et de Bikanir completerent cette grande oeuvre. On a pu dire avec raison que durant le regne d'Akbar et de ses deux premiers successeurs, l'Empire Mongol de l'Inde fut un Empire Mongol-Radjpoute : (Test ce qui fit sa force et sa solidite.

Fort de l'alliance intime de ses « Mongols » et des Radjpoutes, Akbar put en finir avec les derniers Etats musulmans autonomes de l'Inde, septentrionale. En 1678, il fit prisonnier le Chah du Goudjerate et annexa son royaume. Il annexa de meme le Bengale en 1580, le Cachemire en 1586 et le Sind en 1592. Puis il s'occupa du Dekan.

A l'avenement d'Akbar, le Dekan etait toujours partage entre les cinq royaumes musulmans du Berar, d'Ahmednagar, de Bidar, de Bidjapour et de Golconde. Le nombre de ces Etats fut reduit a quatre en 1572, a la suite de la conquete du Berar par le roi d'Ahmednagar. Le royaume d'Ahmednagar venait donc de doubler l'etendue de son territoire, lorsque Akbar en entreprit la conquete (1595). Mais ce royaume avait pour lors a sa tete une heroine extraordi-

naire, la sultane Ghanda, « la Dame blanche du Dekan », qui, dirigeant elle-même la défense de sa capitale, repoussa tous les assauts de Tennemi (1596). Tant que vecut l'intrepide sultane, les Mongols durent ajourner leurs projets. Us revinrent aussitôt après sa mort, prirent Ahmednagar et annexèrent le pays (1600). Pour éviter un sort pareil, les trois autres royaumes du Dekan, Bidar, Bidjapour et Golconde, se hâterent de reconnaître la suzeraineté de l'Empire.

Administration d'Akbar.

Akbar qui n'avait reçu de son père qu'un royaume limité au Pendjab et au Doab, transforma ce royaume en un immense empire englobant directement la plaine indo-gangétique, le Nord du Dekan et exerçant sa suzeraineté sur le Dekan méridional : il fut ainsi le véritable créateur de l'Empire des Indes. Mais sa gloire à cet égard fut double, car, cet Empire, un des plus vastes que le monde ait connus, Akbar ne le fonda pas seulement par les armes mais par les lois. Son œuvre d'administrateur vaut son œuvre de conquérant.

Le régime qu'Akbar avait trouvé dans l'Inde musulmane, celui des reîtres turco-afghans, était terriblement simpliste. C'était le régime du cimeterre, le brutal système des *Rois-esclaves* : aucune stabilité gouvernementale. En haut le caprice du sultan, en bas, la révolte perpétuelle des khans et des émirs. Dès son avènement, Akbar renonça à ces habitudes. Il remplaça le stupide régime turc par une organisation régulière d'inspiration persane et mongole. Il s'inspira des grands administrateurs iraniens du Moyen Âge ainsi que du Yassak intelligent et raisonnable des Gengiskhanides. Et avec ces éléments, il fit de la contrée la plus hétérogène qui soit, d'une « expression géographique », un État moderne. À cet égard son œuvre s'égale à celle d'un Richelieu, d'un Louis XIV ou d'un Pierre le Grand. De la turbulente féodalité afghane et rajpoute il fit une noblesse de Cour : Ainsi Louis XIV transformant par le

sejour de Versailles les plus redoutables maisons féodales et* dociles instruments de règne A Delhi *comme a* Versailles, l'abaissement, la domestication de la féodalité furent obtenus sans que les intéressés

pussent se plaindre, tant le maître apportait de courtoisie dans ses rapports avec eux. Pour la première fois sur ce vieux sol de l'Inde où les seigneuries poussaient aussi inextricables que les essences de la jungle, l'Etat Central s'imposa sans conteste. L'admission mongole constitua en effet un Etat véritable, -au sens européen du mot. Elle eut son premier ministre (*wakil*), son ministre des Finances (*vizir*), son généralissime (*khan khanan*), son ministre de la Cour (*bakhshi*), son garde des sceaux (*sadr*), ses dix-huit viceroyes ou *soubhaddars*, sa classe de « fermiers généraux » et de « partisans » ou *zevairindars*. Les titres existaient déjà sous les Afghans, mais ce furent les Mongols qui régularisèrent les fonctions et les utilisèrent avec mieux des intentions de l'Etat. Dans cette armée de fonctionnaires, les cadres étaient fournis par les Persans, seuls capables par leur éducation et leurs aptitudes naturelles de s'élever jusqu'à la notion moderne de l'Etat. Les Persans aux affaires, les Turcs et les Rajpoutes aux armées, le génie d'Akbar sut mettre chacun à sa place et ainsi fut construite dans ses rouages les plus délicats la formidable armature de l'Etat mongol. Le ministre des Finances d'Akbar, le grand rajpoute Todar Mai put mettre sur pied un budget annuel de deux milliards. L'impôt foncier seul produisit 500 millions. L'armée Permanente compta 140.000 hommes, chiffres colossaux pour l'époque et qui, stupéfiaient les contemporains de Henri IV et de Louis XIV (0).

En brisant la toute-puissance des gouverneurs et de la noblesse musulmane, Akbar entra en rapports directs avec la masse indigène. Elle était avant lui effroyablement malheureuse. « Si le receveur du Divan, dit un auteur musulman, prétend craquer dans la bouche des Sindous; qu'ils ouvrent la bouche. Ces humiliations doivent marquer l'in-

CD Cf- W. Irvine, *The army of Indian Moghuls*, L. 1903.

feriorite de L'Infidele exalter l'Islam et rabaiseer toutes les fausses relidious. Allah lui-meme nous commande de me-PRISer les JafiAfcles. Il dit de ne pas les craindre, pourvu que vous les teniez sous vos pieds. Trailer les Hindous avec inepris, est un devoir religieux. Le Prophete a recommande de les piller, de les tuer ou d'en faire des esclaves. Ils aacceptemnt l'Islam, ou ik perinont, on ils seront reduits en servitudte et on confisquera *leurs* biens. » Akbar renonca a oes monstrueuses formules. Il protegea de tout son pouvoir l'element indigene « Il nendit aux Hindoos tous les droits que leur avait fait perdre la conquete, et il defendit meme de *veduire* en cselavage les femmes et les emfants des rebelles. » Les receveurs du fisc recupent l'ordre de consents des remises de taes ou ameme des avarices a l'agriculture indigene chaque fois que le besoin s'en ferait seniir. Un effort serieux fut fait pour combattre les hidcuses famines qui, dans les anneos de secheresse, sont un des fleaux de l'Inde. Tant que vecut Akbar la centralisation mongole s'exerca en favour du paysan hindou, si pressure avant et apres son regne. Sans doute, la population rurale rest a, serve de la couronne sui' les ierres de l'Etat, serve des *mansahdars* sur les liefs nobles, — *mansabdars* et *zemin-dars* continuant b exercer sur elles des pouvoirs discretionnaires. Mais les *mansahdars* etaient displaces a volonte les concessions de *djaguirs* demeuraieai toujours revocables et Akbar avait ainsi les moy-ens de coercitioaa neessaires pour assurer par tout sa protection aux *rams*, — La synipaihie qu'Akbar temoignaii a l'elelment indigene, ne l'empecha d'ailleurs nulleraent de eombatstre certaines pratiques inhumaines du brahmanisme comme celle qui condannait au bucher ou au veuvage eternel des veuves de dix ans. Il interdit formellement lee mariages precoces, si funestes a la race indienne. Aucun Hindou ne put marier ses fils avant 16 ans et ses filles.avatot 13 ans.

Ajouloris enfin. parmi les bienfaits de l'administration creee par Akbar, qu'elle faVorisa la diffusion d'une langue commune a tous les peuples de l'Inde. Le besoin d'une telle langue se faisait grandement sentir. Sails compter les dia-

lectes pracrits employes par les indigenes, trois langues etaient en usage chez les Musulmans de l'Inde : le ture oriental, langue des premiers Timourides; Tarabc, langue sacree du Coran et le persan, langue de la Cour et des chancelleries. Quand l'Inde fut unifiee par Akbar, il fallut, pour la commodity de l'administration imperiale, creer un vehicule linguistique plus general que les divers dialectes anterieurs. Ce fut l'*hindoustani*, que Ton appella aussi Tourdou, ou *langue du Palais* mongol. Ce dialecte qui ne cessa de prendre de l'extension au detriment des autres, est parvenu aujourd'hui par cent millions d'hommes de toute race et de tout culte (1). A ce point de vue comme a tant d'autres, l'administration d'Akbar et de ses successeurs contribua a rapprocher le genie des races et prepara l'unite materielle et morale de l'Inde.

La pensee d'Akbar.

Quelle qu'ait ete la valeur militaire et administrative d'Akbar, elle fut presque eclipsee par sa valeur philosophique. Chez lui comme chez Marc-Aurele, l'homme fut plus grand encore que l'Empereur.

Akbar avait ete eleve dans l'orthodoxie musulmane, dans le *Sunnisme*, qui etait le rite de la famille Timouride. Mais sa pensee ne tarda pas a s'affranchir de la tyrannie du dogme pour s'elancer librement a la recherche de la verite. Dans cette voie, il se heurta a l'opposition du clerge orthodoxe, a la puissante corporation des *oulmas* qui constituaient un Etat dans l'Etat, d'autant plus respectes ici que la vie des Musulmans de l'Inde etait une perpetuelle guerre sainte contre les païens. Akbar entreprit une lutte sans merci contre la toute-puissance de cette classe sacerdotale. Il exila les plus fanatiques des *oulmas* et forca les autres a reconnaitre sa suprematie, meme en matiere religieuse. C'etait abaisser le pouvoir theocratique devant le pouvoir civil et, comme

(1) Cf. Garcin de Tassy, *Histoire de la litterature hindoue et hindoustanie*, 2^e ed. P. 1880. — *La langue et la litterature hindoustanie*, P. 1870-1878.

ce dernier était au service des idées libérales, affranchir du coup la pensée musulmane. Akbar réserva ses faveurs au *Chiisme* persan qui est un peu le protestantisme de l'Islam. Il fit remplacer dans les écoles l'étude de l'arabe, langue sacrée de l'Orthodoxie sunnite, par l'étude du persan, langue de la majorité des Chiïtes. Dans le Chiisme même toutes ses sympathies allèrent au *Soufisme* qui représente la conception la plus avancée, la plus libérale du Mahometisme. « Le Soufisme est à la fois l'insurrection de la libre pensée contre le joug du dogme et l'inspiration profonde de l'homme à une connaissance qui dépasse les bornes de l'expérience. C'est l'instinct métaphysique toujours vivace, jamais assouvi (1). »

De la Perse et du Dekan les plus illustres docteurs chiïtes affluèrent à la Cour d'Akbar. L'un d'eux Fathoullah de Ghiraz, Iranien établi dans le Royaume de Bidjapour, devint le conseiller religieux d'Akbar.

Un autre docteur chiïte, Mobarek (1505-1593), qui poussait le libéralisme jusqu'à mettre en doute l'autorité du Goran, eut une influence plus grande encore : ses deux fils, le poète Aboul Faiz (1547-1595) et le philosophe Aboul Fazl (1551-1602), fervents soufis Tun et l'autre, exercèrent une action décisive sur la pensée d'Akbar. Par eux, Akbar fut initié aux plus hautes spéculations de ce qu'on peut appeler la libre-pensée persane. Aboul Fazl, notamment, représentait toutes les tendances de ce grand mouvement et sur certains points, le dépassait de beaucoup : « Oh ! s'écriait-il un jour, voir les sages de la Mongolie et les ermites du Liban, les lamas du Tibet, les religieux portugais, et les prêtres des Parsis, savants dans le *Zend-Avesta*!... Mon Dieu, dans tous les temples, je vois des hommes qui te cherchent. Dans toutes les langues j'entends des hommes qui t'implorent. Le polythéisme ? Toi ! Et l'Islam ? Toi... Toute religion dit : Tu es un et tu n'as pas d'égal. Est-ce une mosquée ? La foule te murmure des prières. Est-ce une église chrétienne ? Les cloches sonnent en ton honneur. Un

(1) De Noer, *L'Empereur Akbar*, traduction Bonet Maury, I, 309.

Jour je visite l'église, un autre jour la mosquée, mais de temple en temple je ne cherche que Toi!... Tes élus n'ont rien de commun avec l'hérésie ni avec l'orthodoxie, car aucune d'elles ne pénètre jusque dans le sanctuaire de la vérité, Je laisse l'hérésie à l'hérétique la religion à l'orthodoxe et, semblable au marchand d'épices, mon âme recueille le parfum de chaque feuille de rose. » Jamais en aucun temps, l'âme humaine ne s'est élevée d'un vol plus pur, pour atteindre, par delà les religions positives, la Religion éternelle, la conception idéale du Divin, C'est l'immortel honneur des doctrines chiites de s'être haussées à ce niveau, d'avoir retrouvé, par delà la barrière de l'incompréhension des races, l'atmosphère sereine du *Sermon sur la Montagne*.

À de telles altitudes, Akbar ne conservait presque plus aucun contact avec les dogmes islamiques. Il n'admettait plus l'éternité de l'Enfer qui lui semblait contraire à la miséricorde infinie de Dieu, mais pensait que les âmes des damnés doivent pouvoir se racheter dans le cycle des réincarnations, car il avait emprunté au brahmanisme, en la moralisant d'ailleurs, la croyance à la métempsycose. Bien que très sobre lui-même, il autorisait malgré le Coran, l'usage du vin. Malgré le Coran, il mangeait du porc. En revanche, il est vrai, il respectait le précepte brahmanique qui interdit d'immoler le bœuf, mais sans doute rendait-il à cette défense sa signification originelle, très noble en un pays où le bœuf est plus particulièrement le compagnon inséparable de l'agriculteur. L'Empereur, gémit le dévot Badaoni, permet tout ce que l'Islam défend ! » Il fit plus, il nia le caractère divin du Coran et les miracles de Mahomet. Il enleva au Mahometisme son privilège de religion d'État. En 1593, il publia un édit de tolérance qui, par la noblesse de son inspiration et sa haute valeur politique, ne peut être comparé qu'à notre *Édit de Nantes** Par cet acte solennel, Akbar autorisa et in vita tous les Hindous qui, sous les précédents gouvernements, avaient été convertis de force au Mahometisme, à revenir librement à leur ancienne foi. C'étaient, appliqués à l'Inde, les mêmes prin-

cipes que notre Henri IV, a cinq ans de la, allait faire triompher en France —, la liberty de conscience et la pacification religieuse. « Akbar, dit le comte de Noer, n'a pas ete depasse comme createur du vrai sentiment de l'humanite (i).

Akbar, d'ailleurs, n'eeprouvait pas a l'egard du brahmatisme l'horreur instinctive des autres Musulmans pour tout ce qui etait « païen ». Il avait compris que sous ce paganisme populaire se cachaient une doctrine esoterique d'une haute valeur speculative, un pantheisme philosophique puissant, Il fit traduire dans ses deux langues favorites, le persan et l'hindoustani, les grandes ceuvres du Brahmanisme, les *Vedas*, le *Ramayana*, le *Mahabarata* et les divers systemes de la philosophie indienne. Il passait de longues heures, la nuit, sur les terrasses de son palais, a se faire expliquer les doctrines de la *Trimourti* par le Brahmane Debi, une des lumieres de l'Inde. La doctrine du Dieu immanient, chere aux Soufis, avait d'ailleurs prepare Akbar a comprendre la majeste grandiose du pantheisme vedantiste. Et les Brahmaïes, de leur cote, se ralliaient sans effort a son systeme oil ils retrouvaient tous les elements de leurs croyances. Dans son harem, il acceptait de *celebrer* avec ses femmes radjpoutes, le sacrifice vedique du Soma et laissait tracer sur son front le cordon Ifrahmanique. Le Bouddhisme exerca aussi une influence indeniable sur l'evolution de la pensee d'Akbar. Peut-etre mme est-ce a cette doctrine qu'allaient ses secretes preferences. Il fit construire a Fatehpour un *vihara* pour les *gram anas* de son entourage et Ton sait que des Bouddhistes chinois travaillerent a la decoration de ses palais. Ce fut sans doute au Bouddhisme qu'il emprunta ses principes de haute tolerance, sa charite envers tous les etres, ses doctrines vegeariennes. « Plut a Dieu, disait-il un jour, que mon corps fut assez grand pour rassasier tous les hommes lls ne feraient plus souffrir aucun animal! » Akbar parte ici le meme langage que jadis Acoka, et certes, ce n'est pas une des moindres surprises de l'histoire que, sur ce vieux sol de l'Inde qui sem-

(

ble la patrie même de la spéculation philosophique, l'Empereur bouddhiste du m^e siècle avant notre ère et l'Empereur musulman du xvi^e siècle après J.-C, aient, malgré l'abîme du temps et des civilisations, retrouvé les mêmes principes éternels. Si l'on ajoute à ces deux grands noms, celui d'un autre Empereur, né en Occident celui-là, — « le divin Marc-Aurèle » —, on aura évoqué tout ce que l'humanité a produit de plus élevé. Açoka, Marc-Aurèle, Akbar — quel triptyque de toute sagesse véritable !

Açoka et Marc-Aurèle avaient ignoré le Christianisme. Akbar le connut et l'aima. Les Jésuites portugais avaient fondé un* couvent à Goa. En 1580, Akbar les invita à lui envoyer des missionnaires pour l'instruire de leur religion. Les Jésuites obéirent avec joie. Ils reçurent un appartement au palais impérial d'Agra. Ils présentèrent à l'Empereur un exemplaire des Evangiles que celui-ci fit traduire en persan pour son usage. Akbar fut si frappé de la beauté du Christianisme qu'il confia aux Jésuites l'éducation de son fils Mourad. Les Jésuites reçurent l'autorisation de fonder des églises à Cambaye, à Agra, à Lahore. A Cambaye, notamment, ils baptisèrent de nombreux indigènes. A Agra, Akbar se rendait parfois à leur chapelle et y priait *b* genoux. •

Il ne faudrait pas se tromper sur la signification des diverses manifestations religieuses d'Akbar, y voir je ne sais quel dilettantisme archéologique analogue, par exemple, à la curiosité qui animait, au *ni* siècle de notre ère, l'Empereur romain Hadrien. La curiosité intellectuelle d'Akbar était d'une autre nature que celle du fils adoptif de Trajan. Aucune âme ne fut plus profondément religieuse que la sienne, plus altérée de vérité; aucune ne ressentit davantage l'inquiétude métaphysique latente au cœur de l'homme. Quand Akbar passait ses nuits à interroger les *sou fis* persans, les Brahmanes hindous, les religieux portugais, les prêtres parsis ou bouddhistes, ce n'était point là passe-temps d'esthète ou d'érudit. Toute sa vie, sa grande âme aspira comme celle de Goëthe mourant, à « plus de lumière ». A défaut de système qui le satisfit entièrement,

il rechercha dans un syncrétisme très large le maximum de vérité. Dans ce but, il eût voulu fondre en une synthèse supérieure, les différentes religions. Croyant à l'immanence de Dieu dans le monde, il estimait en effet que chaque religion contient une parcelle et traduit un des aspects du Divin. Dans cette pensée, il essaya de réunir de véritables « congrès des religions ». Enfin il crut avoir trouvé le terrain propre à la réconciliation de tous les cultes, — et c'est ici que se place l'épisode le plus curieux de son évolution philosophique, car ce terrain n'était autre, à bien des égards, que le vieux parsisme iranien.

Quelque profondes que fussent sur Akbar les influences de l'Inde ou de l'Occident, celle de la Perse restait la plus forte. Ses premiers maîtres comme Aboul Fazl avaient été des Persans chiites, des *soufis*. Mais la doctrine chiite et le soufisme n'étaient eux-mêmes qu'une adaptation de la pensée iranienne à l'Islam. Par delà cette adaptation, Akbar fit remonter la Renaissance Persane jusqu'à ses origines, jusqu'au vieux Parsisme oublié, et même jusqu'au fonds primitif aryen, commun au Parsisme et au Védisme. Là encore le conquérant mongol se montra un prince de la Renaissance, plus proche qu'on ne croit des princes italiens du xvi^e siècle. De même que les humanistes de Rome et de Florence, après avoir fait des vers latins sur le Christ et la Vierge, en arrivaient à adorer directement les dieux de l'Olympe, de même Akbar après avoir longtemps écouté les soufis finit par découvrir derrière neuf siècles d'Islam, le naturalisme indo-européen. Il fit venir du Goudjerate et du Fars des prêtres parsis, dont le célèbre Ardjir qui lui enseigna l'*Avesta*. Il adopta le calendrier et les fêtes des Parsis. Il fit élever et entretenir selon les rites, des pyrées mazdéens, et reçut à sa cour même, avec des cérémonies magnifiques, le Feu sacré transmis de génération en génération depuis les pères indo-iraniens. Surtout il emprunta autant au Parsisme qu'à l'Hindouisme le culte nouveau qu'il inaugura en l'honneur du Soleil. L'astre en qui les Hindous révèrent le Sourya védique n'est-il pas pour les Parsis le symbole même d'Ormuzd ? Chaque matin, Akbar, du

haut des terrasses de son palais, saluait des cent appellations sanscrites le char divin, « A peine Sa Majesté avait-elle fini de réciter les cent un noms du Grand Astre, et paraissait-elle sur le balcon, que la foule d'Hindpus et de Musulmans se jetait face contre terre. Des brahmanes donnaient une autre liste des cent un noms appliqués au Soleil. Et ils appelaient l'Empereur une incarnation dû soleil semblable à Rama et à Krichna ! »

Le fameux *Millenium*, la création d'une religion impériale, ne fut pas autre chose, à bien des égards, qu'un retour au Parsisme et au Védisme, à un parsisme et à un védisme synchrétiques, enrichis de charité bouddhique, de mysticisme chiite et de simplicité musulmane. « Dieu était la Beauté, Dieu était la Bonté Lumière supérieure, il avait le soleil pour symbole. Le nouveau culte différait peu du culte parsi: Honneurs rendus au Feu Sacré. Honneurs rendus au Grand Astre. A l'année lunaire des' Musulmans Akbar substitua une ère nouvelle qui commençait à son règne, et déclara qu'il était le Mahdi attendu par les Millénaires (1) ». — 11 était le Mahdi du monde indo-iranien. Avec les humanistes du xvi^e siècle, la Renaissance Occidentale avait retrouvé, par delà les dogmes chrétiens, le naturalisme hellénique, l'âme païenne. Par une évolution analogue, la Renaissance iranienne, commencée avec les poètes soufis du Moyen Age, continuée sous les Timourides et les Séfévides, finit, sous Akbar, par rejeter le dogme musulman. Elle découvrit l'antique poésie naturaliste des pâtres indo-iraniens, le culte solaire, si simple et si grandiose, du Parsisme, l'extase panthéiste de l'Inde brahmanique,, la pitié universelle du Bouddha. La pensée d'Akbar, c'est l'âme indo-iranienne qui, se réveillant du sommeil de l'Islam, prend conscience d'elle-même.

On pourrait s'étonner qu'un rôle aussi considérable dans révolution de la pensée indo-iranienne soit échu précisément à uà prince « mongol ». Mais il faut se souvenir que

(1) La Mazelière, *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne* (Plon, édit).

l'Empire Mongol de l'**Inde**. n'avait de mongol que son nom, ses caractères juridiques, ses fondements historiques. Les Timourides étaient des Turcs Transoxianais, * — de ces Turcs qui, depuis des siècles avaient accepté la civilisation persane. En s'établissant dans l'Inde, avec Baber, les Timourides oublièrent très vite le milieu turc dont ils se trouvaient séparés pour toujours. Au contraire, ils apportèrent avec eux et ne cessèrent de s'assimiler davantage la civilisation persane. La civilisation persane devint la véritable culture de cette dynastie déracinée. Quand les *Grands-Mogols* — comme on appelait les descendants de Baber, — voulaient se rattacher au pays de leurs origines, ce n'est plus au Turkestan, c'est à la Perse qu'ils songeaient. Leur migration de la Transoxiane dans l'Inde les avait dénationalisés, mais pour faire d'eux des Persans bien plutôt que des Indiens. Le premier d'entre eux, Baber, était encore un pur Transoxianais ; les *Mémoires* qu'il nous a laissés sont un des livres classiques de la littérature turque-djagataï. Houmayoun était déjà devenu à moitié persan durant son exil à la cour de Chah Thamasp ; il avait même promis à celui-ci de se convertir au Chiisme. L'évolution fut achevée avec son fils. Àkbar, en effet, avait adopté jusqu'aux théories les plus ésotériques du Soufisme. Il ne comprenait même plus la langue turque et dut se faire traduire en persan les *Mémoires* de son aïeul. Le persan et l'hindoustani étaient les deux seules langues de sa cour. Si l'on veut bien comprendre le caractère d'Àkbar, c'est du point de vue indo-persan qu'il faut le considérer. On aura donné la meilleure définition de son génie, quand on aura dit qu'il fut le plus grand penseur et le plus grand homme de la *Renaissance Persane*.

D'Àkbar à Aurengzeb.

Àkbar eut pour successeur son fils Sélim qui prit en montant sur le trône le nom de Djahanguir, « le Conquérant du Monde » (1605-1627), Le nouveau monarque abandonna le Chiisme et toutes les tentatives de réforme religieuse de son père pour revenir à l'Orthodoxie musulmane. Cepen-

dant sa cour ne différa guère de celle d'Akbar. Elle fut tout aussi persane, peut-être même davantage par suite du recul des influences hindoues. La mode était d'ailleurs aux réminiscences achéménides et sassanides : les deux premiers fils de Djahanguir s'appelèrent Khosrau (Khôsroès) et Parviz ; un de ~~ses~~ petits-fils se nomma Dara (Darius).

Le règne de Djahanguir fut marqué au Dékan par un recul de l'autorité impériale. Un aventurier musulman nommé Mélik Amber restaura le royaume d'Ahmednagar, conquis quelques années auparavant par Akbar. S'il ne réussit pas à reprendre la ville même d'Ahmednagar, il s'établit dans les forteresses voisines, Daulatabad et Aurenghabad, d'où il repoussa jusqu'à sa mort toutes les attaques des Mongols (1607-1626). A l'intérieur le règne du fils d'Akbar fut dominé par l'influence de l'impératrice Nour Mahal. Cette femme, aussi intrigante que belle, exerçait sur l'esprit du faible Djahanguir une autorité absolue. La faveur dont elle jouissait poussa à la révolte le fils même de l'Empereur, le prince Khourram, et son meilleur général, Mahabet-khan. Ce dernier fit prisonnier Djahanguir au passage du Djhélam en 1626, mais Nour Mahal réussit par son courage et son adresse à délivrer le captif. Djahanguir étant mort un an après cette tragédie, le prince Khourram monta sur le trône sous le nom de Chah Djahan « le Roi du Monde » (1627-1659). Oubliant ses griefs contre la famille de l'impératrice Nour Mahal, le nouveau padischah épousa la nièce de cette princesse, la belle Moumtaz Mahal pour laquelle il fit construire le célèbre mausolée du Tadj-Mahal.

Chah Djahan reprit la conquête du Dékan, négligée pendant le règne précédent. En 1636, le prince Aurengzeb, troisième fils de l'Empereur, annexa définitivement l'ancien royaume d'Ahmednagar (prise de Daulatabad sur le fils de Mélik Amber). En 1650 Aurengzeb se fit donner là vice-royauté du Dékan, avec le dessein de soumettre les trois autres sultanats du pays : Golconde, Bidar et Bidjapour. Il attaqua Golconde par surprise et cette ville était sur le point de succomber quand un ordre de la cour impériale le força u lâcher prise (1655). Aurengzeb se rabattit sur

Bidar qu'il enleva, et sur Bidjapour qu'il assiégeait, quand, là aussi, un exprès du gouvernement de Delhi lui interdit de continuer la lutte (1656).

L'inspirateur des ordres envoyés à Aurengzeb était son frère aîné, Dara, qui, tout puissant auprès du vieux Chah Djahan, se posait en co-empereur. Dara était chéri de son père et de ses sujets pour ses brillantes qualités, sa piété filiale, son amour du peuple, l'intérêt qu'il portait à l'élément indigène et qui était conforme aux enseignements du grand Akbar ; mais il était emporté, téméraire, et aussi léger qu'Aurengzeb était dissimulé et réfléchi. Aurengzeb n'eut aucune peine à réunir contre Dara ses deux autres frères Shoudja, gouverneur du Bengale et Mourad, gouverneur du Goudjérate, — et la guerre civile commença (i).

Shoudja marcha le premier sur Delhi, mais il fut battu par les Impériaux et rejeté au Bengale. Aurengzeb et Mourad furent plus heureux. Ils vainquirent Dara à Fatehgarh et vinrent assiéger leur père dans Agra. La ville pouvait résister longtemps. Mais Aurengzeb sut persuader au vieil Empereur de se rendre). Quand il le tint à sa merci, il le relégua dans un appartement du palais qui devint une véritable prison (1658). Puis Aurengzeb se débarrassa par une autre trahison de son frère et allié Mourad ; il le fit arrêter, juger, condamner à mort, et fut encore assez hypocrite pour verser des larmes en apprenant son supplice. Il fit de même exécuter son frère aîné, Dara, qui avait été fait prisonnier après sa défaite. Il eut même la cruauté d'envoyer la tête de Dara au malheureux Chah Djahan dans sa prison (1659). Enfin il chassa du Bengale son dernier frère, Shoudja, qui trouva une mort obscure sur les côtes de Birmanie (1660).

Les trois frères d'Aurengzeb étaient morts. Il tenait son père en captivité. Le trône lui appartenait.

(1) Cf. Jadunath Sakar, *History of Aurengzeb*, T. I, *Beign of Shah Jahan*.

Règne d'Aùrengzeb.

Durant son long règne (1659-1707), Aurengzeb poursuivit avec ténacité un but grandiose. Il voulut que l'Empire Mongol n'eût d'autres frontières que les frontières mêmes de l'Inde (1). A son avènement deux sultanats autonomes subsistaient encore au Dékan, les Royaumes de Bidjapour et de Golconde, tandis qu'à côté d'eux commençait à s'élever une nouvelle puissance indigène, celle des Mahrattes. De ces différents adversaires, les Mahrattes n'étaient pas les moins redoutables. Représentants de la réaction hindoue, ils avaient voué une haine farouche aux Mongols. Un des chefs mahrattes, Sivadji Bhonsla (2). « le Rat des montagnes » eut même l'audace de venir piller la caravane de La Mecque au moment où elle allait s'embarquer à Surate. Aurengzeb envoya contre lui une armée si considérable que Sivadji fit d'abord sa soumission (1665). Mais traité avec hauteur à la cour de Delhi, le hardi partisan reprit la campagne dans la montagneuse région de Pouna, où il avait établi sa résidence, et jusqu'à sa mort survenue en 1680, il tint en échec toutes les forces envoyées contre lui. Telle était la situation au Dékan lorsqu'Aurengzeb prit en 1685 le commandement d'une grande expédition destinée à briser toutes les résistances de ce côté. De fait, tout plia devant lui. Il s'empara de Bidjapour en 1686, de Golconde en 1687, et annexa ces deux royaumes. Enfin il captura le chef mahratte Sembadji, fils de Sivadji, et le fit périr dans les supplices (1689).

Du côté de l'Indo-Chine, Aurengzeb soumit l'Assam (1660) et l'Arakhan (1666),

Jamais la puissance de la dynastie mongole n'avait paru aussi formidable. L'Empire allait du Caboul à l'Arakhan, de l'Himalaya au Carnate. Son budget était devenu colossal. L'impôt foncier, qui était de 500 millions sous Akbar, dépassait maintenant un milliard. Les autres impôts rap-

(1) Cf. Stanley Lane Poole, *Aurengzeb*, Oxford, 1893.

(2) Cf. Rawlinson, *Siwaji, the Mahratta*, Oxford, 1915. - Jadunâth Sakar, *Shiwaji the Mahratta, his life and times*, Calcutta 1920.

portaient également plus d'un milliard. Mais déjà apparaissaient tes symptômes de décadence. L'abus de la réquisition et de la corvée entravait de plus en plus l'essor de l'agriculture indigène, base de toute la richesse de l'Etat. L'effroyable fiscalité d'Aurengzeb ruinait les campagnes. Et l'abandon de la politique religieuse d'Akbar vint ajouter à ces causes de malaise la guerre civile.

Malgré d'incassantes guerres sur ses frontières, l'immense Empire était tranquille à l'intérieur, quand le prosélytisme musulman d'Aurengzeb accula les Hindous à la révolte. Dans son fanatisme pour l'orthodoxie sunnite, il ordonna de convertir en mosquées les temples brahmaniques les plus vénérés de Bénarès et de Mathoura. Il remplaça dans les administrations les fonctionnaires hindous par des Musulmans. Il établit un impôt spécial sur les hindouilles. Quand la foule se présenta en suppliante devant son palais pour demander la révocation de ces mesures odieuses, il la fit charger par ses éléphants. Il ne fit même pas d'exception en faveur des fidèles Radjpoutes.

Les Radjpoutes, retenus par leur loyauté au serment militaire, rongeaient leur frein. Une dernière provocation leva leurs scrupules : Aurengzeb fit arrêter la veuve et les enfants d'un de leurs principaux chefs, le radjah de Djodhpour\ Djasuant Singh, mort au service de l'Empire. Cet attentat jeta les Radjpoutes en pleine révolte. Presque tous leurs princes, notamment les rois de Djodhpour et d'Odeypour, rompirent le lien de vassalité. Aurengzeb envahit alors le Radjpoutana, et mit le pays à feu et à sang, brûlant les villes, profanant les temples, emmenant les habitants en esclavage. Il ne parvint pas à briser la résistance des Radjpoutes qui, réfugiés dans leurs déserts et leurs montagnes, bravèrent ses fureurs. De guerre lasse, il signa un traité de paix avec le rana d'Odeypour, président de la Confédération Radjpoute. Mais le charme était rompu. Les résultats de la politique d'Akbar, qui durant un siècle avaient assuré la force de l'Empire, étaient annihilés. Des plus fidèles soutiens de sa maison, le fanatisme d'Aurengzeb avait fait d'irréconciliables ennemis.

Dans tous les domaines la politique d'Aurengzeb fut aussi funeste. Tandis qu'au point de vue territorial il doublait l'Empire d'Akbar, il en savait les fondements historiques. Il augmentait l'étendue et il ruinait les bases de l'Etat Timouride. Cet Etat, tel que l'avaient constitué Baber, Houmayoun et Akbar, reposait essentiellement sur la collaboration de l'élément musulman et de l'élément indigène. Par son sectarisme, par son étroitesse d'esprit, Aurengzeb rendit cette collaboration impossible. Et malheureusement pour lui, il mit au service de son intolérance une volonté de fer. Sans doute, avant lui, Mahmoud le Ghaznévide et Timour avaient déjà prêché l'Islam par le pal et le cimetière. Mais chez le Ghaznévide, grand détrousseur de temples et briseur d'idoles, il y avait toute la fougue du tempérament turc avec de belles violences de reître médiéval. Chez Timour, si bigot à ses heures, si casuiste en matière canonique, on retrouvait un héroïsme de cape et d'épée, à la manière castillane, qui excusait bien des mômeries. Rien de tel chez Aurengzeb. A le voir couvrir de motifs pieux ses plus odieuses vengeance, on le prendrait simplement pour un hypocrite. Mais on ne lui connaît pas de faiblesse humaine. Il jeûne, il se mortifie, il vit comme un moine, l'esprit tendu, la conscience en éveil pour éviter le péché ; à chaque instant il se demande avec angoisse s'il sera sauvé. Et avec cela une cruauté atroce, à froid. En somme, un des plus sinistres représentants de l'orthodoxie coranique.

Le troisième successeur du grand Akbar se dresse ainsi en opposition absolue avec son aïeul. Autant le monarque de la Renaissance avait été libéral, généreux et magnifique, autant le souverain du xvII^e siècle finissant fut fanatique et sombre. Akbar ressemblait à notre Henri IV. Aurengzeb évoque les plus inquiétantes figures de l'histoire européenne. Par sa fourberie invétérée, son goût des guet-apens et des trahisons, il rappelle Louis XI". Par la gravité perpétuelle de son maintien, son humeur triste, son souci de décence et de dignité, par ses perpétuelles citations pieuse*, ses bourreaux et ses supplices, c'est le Philippe II de l'Escurial. Et c'est aussi Louis XIV, — le Louis XIV finissant de

la Révocation et du règne des dévots,— par son intolérance, sa religion d'Etat et ses dragonnades, par son absolutisme dévorant, son effroyable fiscalité, son amour de la bâtisse et de la guerre. Comme le Roi-Soleil son contemporain, il porta à son apogée, au début de son long règne, la grandeur de son empire, puis il dépassa la mesure, épuisa le pays et ruina l'Etat. Tant qu'il vécut, l'énorme machine administrative et militaire de l'Etat Mongol, l'admirable instrument créé par "Akbar, continua à fonctionner. Mais en voulant en doubler le rendement, il en faussa tous les rouages et compromit l'avenir. Après lui, la machine s'enraya et il laissa à ses successeurs une tâche impossible. Ce fut le dernier des grands Empereurs Mongols.

La civilisation de l'Inde Mogole.

La civilisation de l'Inde musulmane fut une civilisation éminemment composite. Eléments arabes, persans, turcs, mongols, chinois, hindous, bouddhistes et djains concoururent à sa formation. Mais ce fut l'élément persan qui domina. Durant tout le Moyen Age, la Renaissance et les Temps Modernes, le persan, langue de Cour et langue de ploinatiquic, joua dans l'Inde le même rôle que l'italien en France au xvi^e siècle et que le français en Europe au xviii^e siècle. Firdousi a composé le *Chah Nameh* à la cour du premier conquérant de l'Inde. Sâdi a séjourné à Delhi et, avec la rose d'Ispahan, chanté « la fleur du soleil, la rose de Lahor ». Durant huit siècles la culture persane s'identifia si bien à la domination islamique que la plaine indo-gangétique devint une dépendance intellectuelle et morale de l'Iran. Mahmoud de Ghazna, Mohammed de Ghor, Timour, Baber, introduisirent partout avec eux cette vieille civilisation iranienne qui trouvait dans la conquête musulmane un merveilleux agent de propagation.

La Cour du Doab devint toute persane. Poètes et romanciers persans faisaient fureur sous les Taghlak comme sous les Lodis, et jamais *bulbul* amoureux de la rose ne fut chanté en ghazals plus harmonieux que dans les jardins

de Lahore, ou sur les terrassée de Delhi et d'Agra. Le plus célèbre des poètes indo-musulmans, Emir Khosrau de Delhi (1253-1325), imita Nizaml et Sâdi, leurs chante d'amour et, leurs poème» mystiques Il traita tous les thèmes favoris du classicisme persan : la gloire et les malheurs de Khosrau et de Shirin, la passion de Maghnoun et de la belle Leila, les aventures de Bahram Gôr le vieux chevalier sassanide, le Miroir d'Alexandre le Grand (qui était lui aussi depuis longtemps naturalisé iranien). Le poète Hassan de Delhi (+ 1326) imita Hâfiz et Omar Khayam dans de légères chansons bachiques qui ont la grâce et la fraîcheur d'Anacréon. L'influence persane tempéra ainsi dans l'Inde la rigueur de l'Islam. « Malgré Mahomet on buvait du vin, on mâchait du hachich, on faisait des vers au rossignol, aux roses, à la lune (I.) ».

Malgré toute sa somptuosité, l'Inde des radjahs ne pouvait faire oublier aux conquérants venus du Nord-Ouest le charme plus discret de la Perse élégante, amoureuse et chevaleresque. D'ailleurs les maîtres musulmans superposés à la masse indienne, restèrent toujours à l'état d'aristocratie oisive et guerrière. Or aucune littérature ne convient mieux que la littérature persane au rôle de passe-temps de cercles aristocratiques. Tout dans cette littérature distinguée, mais mièvre, sentimentale et conventionnelle, contribue à en faire une littérature de cour. C'est ce qui explique que dans le monde musulman non arabe la langue et la littérature persanes soient encore aujourd'hui la langue de la diplomatie et la littérature des cours. Il était donc tout naturel que l'influence des beaux esprits de Ghiraz et d'Ispahan fût prépondérante à Delhi.

Quand les Timouridos s'établirent dans l'Inde, ils étaient déjà iranisés. Voyez les portraits de Baber, d'Houmayoun, de Ghah Djahan et d'Aurengzeb, délicates figures persanes a l'oyale parfait, au noble profil, à la barbe soignée, aux grands yeux orientaux/ à l'élégance aristocratique et qui rappelle nos Clouet. Ce sont des seigneurs d'Ispahan et de

Chiraz. À s'en tenir à la culture générale, à la mentalité, à tout ce qui définit une civilisation, l'Empire Mongol de l'Inde, comme l'Empire de Timour qu'il continuait, fut un empire persan.

Rien, on l'a vu, ne ressembla moins à l'arrivée d'une horde des steppes que la marche de Baber vers l'Indus. En mettant le pied sur le sol de l'Inde, ce grand seigneur exilé gardait la nostalgie des paysages d'Iran : « Les violettes, écrivait-il, sont charmantes en Ferghana. Le printemps y est délicieux. Ce ne sont que tulipes et que roses. » Nous avons cité de lui ces maximes qui rappellent l'épicurisme délicat d'Omar Khayam : « L'ombre des arbres, un recueil de vers, du vin, ton chant dans le désert, — et voilà le désert changé en paradis... Douce est la venue du nouvel an, doux le jus du raisin, mais combien plus douce la voix de l'amour. Baber, saisit les plaisirs de la vie : la vie fuit pour ne plus revenir. »

Il faut citer des *Mémoires de Baber* (1) cette page admirable où il décrit son arrivée sur le lac Abistada,, creusé dans un cirque alpestre entre Caboul et Kandahar : « L'eau semblait toucher le ciel. On y voyait les collines et les montagnes lointaines renversées comme dans un mirage, tandis que les collines et les montagnes plus proches, on les aurait cru suspendues entre ciel et terre. De temps en temps, nous apercevions entre l'eau et le ciel quelque chose de rouge qui rappelait la ligne rosée du matin. Cela paraissait, disparaissait, reparassait. Enfin, en nous approchant, nous découvrîmes d'immenses troupeaux d'oies sauvages, non pas dix mille, non pas vingt mille, mais des multitudes vraiment innombrables. Avec les oies, d'autres oiseaux de toute sorte s'étaient établis sur les bords du lac et avaient déposé leurs oeufs dans tous les trous. »

L'Islamisme arabe, desséché par ses horizons de sable brûlant et le flambloiment de son implacable azur, n'a pas eu le sentiment de la nature. Ce sentiment est apparu avec une intensité surprenante chez les vieux Mongols,

(1) *Mémoires de Baber*, traduction Pavet de Courteille.

grands coureurs d'immensités par la steppe sans limite, sous le ciel changeant, sur le tapis des graminées vivaces. Nul plus qu'eux n'a pleinement joui de ces visions d'espace, en chevauchant durant des mois et des années sur les toits du monde, au-dessus des « grands pays muets » étendus à leurs pieds. Ce sentiment, affiné chez eux par les leçons de la tendresse bouddhique et de l'esthétique chinoise, se combina, quand ils se fixèrent en Transoxiane, avec le goût aristocratique des Persans pour les hautes roses, les gazons sous le clair de lune, les cyprès nocturnes où chante le rossignol, les eaux jaillissantes en des bassins de marbre : On eut alors des écrivains de la trempe de Baber. Et ces Mongols de Transoxiane, affinés par un siècle de Renaissance Timouride, découvrirent brusquement l'Inde des grandes palmes, la féerie de la nature tropicale, la vie fastueuse des radjahs. Il y eut là une rencontre d'influences unique dans l'histoire de l'art.

L'époque timouride fut l'âge d'or de l'Inde musulmane. La Cour d'Akbar produisit toute une pléiade d'écrivains qui employèrent le persan comme leur langue maternelle. Citons au premier rang les historiens Badaoni et Aboul Fazl — ce dernier auteur d'une Histoire d'Akbar, l'*Akbar nameh*, destinée à éterniser la mémoire du grand Empereur. Aboul Faizi, frère de Fazl, fut un des poètes les plus féconds de son siècle. Lui aussi écrivit en persan. Mais, comme tous les amis d'Akbar, il s'intéressait aussi à la littérature sanscrite et ce fut lui qui, par ses traductions persanes, initia Akbar à la philosophie hindoue. Citons encore les poètes Ourfi de Chiraz, Içhwadja Hussein, Houzni d'Isbahan, Kaçim-i-Kahi, qui, venus de Perse ou nés dans l'Hindoustan illustrèrent l'époque des Grands Mogols.

Avec les Mongols, l'influence persane limitée jusque-là aux élites musulmanes, pénétra dans la masse indigène. Les écrivains de cette époque qui continuèrent à se servir des dialectes locaux dérivés du pracrit, ou ceux d'entre eux qui firent usage de la nouvelle langue *hindoustanie*, s'inspirèrent, eux aussi, des classiques de l'Iran. Ce furent les maîtres persans Djami, Nizami, Hafiz que cherchèrent

à imiter les poètes hindoustanis Wali, Saouda (+ 1780), Mîr, Hatim (+ 1791)» Sôz, Ha«ssan (4- 1786). Ainsi, grâce aux Grands Mogols, l'humanisme d'Ispahan et de Ghiraz, était en train de conquérir l'Inde entière, comme, grâce aux Ottomans, il avait conquis la Romanie : sa sphère d'influence allait de Delhi à Stamboul.

L'art indo-musulman.

L'architecture.

Dans le domaine de l'art, il faut distinguer entre la période turco-afghane (xIII^e-xv^e siècles) et la période timouride (xvi^e-xviii^e).

En s'établissant dans l'Inde, les premiers sultans Ghourides se contentèrent d'adapter à leurs besoins l'architecture djaïna. Ils ajoutèrent au style djaïna l'arc aigu, emprunté aux Arabes, et remplacèrent le grouillement des figures par l'ornementation géométrique. A part ces modifications nécessitées par le culte musulman, ils conservèrent les dispositions générales des temples indigènes. Il n'y a que quelques détails extérieurs qui soient persans dans les mosquées d'Adjmir et de Delhi, construites sous Aïbek (1206), Altamsh (1210) et Alaeddin (1295). Ce sont des monuments djaïnas à peine transformés. « A Adjmir, devant l'ensemble général, de tradition djaïna avec ses coupoles sur plan octogonal, l'architecte a plaqué une sorte de décor de style tout différent, composé de sept portails en arcs aigus ou dentelés, dont l'arche centrale domine les autres » (1). A la *Mosquée du Koutb*, à Delhi, due à Aïbek « on remarque également une sorte d'écran ogival placé devant les nefs djaïnas ». Mais tout l'intérieur est djaïna, et rappelle la forêt de piliers sculptés du Mont-Abou. En général, la décoration djaïna a été mise à contribution pour tous les détails du *Koutb minar*. Le *tombeau d'Altamsh*, qui date de 1235, présente « une ornementation d'une abondance confuse, bien étrangère au génie musulman ». La

(1) D'après Saladin, *Manuel d'Art Musulman*, I, 553.

lourdeur et la surcharge hindoues y sévissent sans contre-poids.

Jusque-là, on a l'impression que la puissante somptuosité de l'art indien comme la splendeur de la nature tropicale s'est imposée presque impérativement aux conquérants du Nord. Devant l'accablement de tant de richesse, ceux-ci ont d'abord cédé. Us n'ont réagi que plus tard, à partir du xiv^e siècle, en reprenant conscience de leur idéal propre, qui comme celui de tous les hommes de leur race était l'idéal arabo-persan. La *Porte d'Alacddin* à Delhi est déjà plus pure, plus iranienne. Avec la Dynastie des Taghlak, la surcharge hindoue s'ordonne. Sans renier ses origines djâïnas, l'art devient plus sobre et plus sévère. Cette simplification progressive aboutit sous les Timourides à la fusion harmonieuse de l'art djâïna et de l'art persan et à la naissance d'un art nouveau, véritablement original et classique.

La conquête de Baber amena dans l'Inde une nouvelle vague d'influences persanes, « Avec les Grands Mogols, dit M. Saladin, l'influence persane se dessine nettement. Le style des monuments qu'ils ont laissés se rattache si étroitement à l'architecture musulmane de la Perse, qu'on pourrait le considérer comme une variété de l'Ecole Persane. Au xvi^e siècle, la Perse a joué, relativement à l'Art hindou le même rôle que l'Italie de la Renaissance vis-à-vis de la France. L'art persan a été pour l'Inde une sorte de thème sur lequel ont brodé les artistes du pays avec leurs idées particulières et en se servant de procédés différents de ceux des Persans, — ce qui ne comprend si l'on se rappelle qu'y la Cour de Timour-lehk la culture artistique et littéraire était presque exclusivement persane. D'un autre côté, la vallée de l'Indus éloit à moitié persane de religion et de nationalité. »

Mais le sol de l'Inde n'offrait pas aux architectes les mêmes matériaux que le sol iranien. Ce qui distingue dès l'abord des monuments analogues de l'Iran les oeuvres de l'architecture indo-persane, c'est le remplacement des revêtements de faïence par le marbre et la pierre dure. Les

palais mongols acquièrent de ce fait un caractère singulièrement plus imposant et surtout de tout autres garanties de durée. Tandis que les mosquées d'Ispahan tombent *en ruines*, le *Tadj Mahal* dresse pour l'éternité la splendeur de son marbre blanc sous le dôme du ciel bleu.

Le style de Baber et d'Houmayoun garde l'élégance sobre et forte de l'Iran. Telle, la tombe toute persane d'Houmayoun, à Delhi (1554). Akbar réalisa dans le domaine de l'art comme dans celui de la pensée la fusion de la tradition hindoue et de la tradition iranienne.* Cette double influence s'accuse dans les monuments de Fathépour Sikri, ville que le grand Empereur construisit près d'Agra. Le plan du sanctuaire de la *Grande Mosquée de Fathépour* est le même que celui de la Mosquée Djouma d'Ispahan qui lui a servi de modèle. La *Porte Triomphale de Fathépour*, en marbre blanc et rouge, est aussi d'une pureté classique proprement persane : en remplaçant le marbre par un revêtement de faïence émaillée, on se croirait à Ispahan ; toutefois, les coupoles qui surmontent le monument trahissent l'influence djaina. Les traditions indiennes et iraniennes sont harmonieusement fondues dans le *Palais de la Sultane turque* et le *Diwan-i-am*. Même combinaison d'éléments dans la *Grande Mosquée* d'Agra qui date également du règne d'Akbar. L'édifice, charmant par la gamme du grès rouge, de la pierre rose et du marbre blanc, est surmonté de coupoles djainas qui rappellent curieusement le Mont-Abou. Enfin, le *Mausolée d'Akbar* à Sékoundra, avec ses terrasses superposées de pierre rouge et de marbre blanc, ses balustrades, ses kiosques, ses pyramides d'édifices, semble une adaptation de l'art bouddhique à un plan musulman.

%

Du règne de Djahanguir datent le *Tombeau d'Itimad-uddaula*, à Agra et la *Mosquée de Lahore*. La Mosquée de Lahore est entièrement persane. Elle présente même une ornementation en mosaïque de faïence, ce qui est la caractéristique de l'art d'Ispahan. Dans le *Tombeau d'Itimad-aula* (1619-1622) « le mélange de l'architecture persane et de l'architecture hindoue est si complet que ce petit mo-

numement donne l'impression d'un style original et inédit (1) ».

Le règne de Chah Djahan vit s'élever les chefs-d'œuvre de l'art indo-musulman (1627-1659) : la *Mosquée de Vizir Khan* à Lahore commencée en 1634 ; le *Palais des Empereurs Mogols* à Delhi commence en 1638 par Chah Djahan et renfermant la célèbre Salle d'audience ou *Dewami Khâs*, dont la délicieuse décoration polychrome est une fête des yeux (2) ; la *Grande Mosquée d'Agra* et la *Grande Mosquée de Delhi* (*Djami Mesjid*) commencées en 1644 ; enfin la *Mosquée de la Perle*, ou *Moutti Mesjid*, à Agra (1648),

La *Mosquée de la Perle* oist une des plus célèbres de l'Inde. Pour y accéder on traverse d'abord une grande tour carrée où se trouve le bassin d'ablutions, puis une galerie à arcades qui se poursuit sur trois côtés. Sur le quatrième côté, en face de l'entrée, la Mosquée se dresse avec un immense vestibule porté par une forêt de colonnes ouvragées que domine le dôme élancé dans le ciel bleu. « Ce petit monde de marbre blanc apparaît, dit Jacquemont, comme une oasis de paix dans le tumulte de la vie. Du monde extérieur on ne voit que la tête touffue d'un bel arbre que le hasard a planté en face de la porte. De son tumulte, de ses agitations, on n'aperçoit que le mouvement léger du feuillage de cet arbre, où jouent ensemble la brise et le soleil. C'est une scène de paix, de sérénité douce dont la coquetterie éclatante ou aimable des autres édifices d'Agra ne peut donner une idée. On peut être ébloui par eux, mais on aime la Perle des Mosquées. »

Plus fameux encore que la Mosquée de la Perle est le *Tadj-Mahal* d'Agra, le chef-d'œuvre de l'art indo-persan. Le Tadj fut construit en 1630 par l'Empereur Chah Djahan pour servir de mausolée à sa favorite Moumtaz Mahal. Cette princesse était morte dans la fleur de sa beauté en donnant le jour à une fille. Sur son lit de mort, elle fit jurer à son époux d'attacher son souvenir à la construction d'un mo-

rt) Saladin, *Manuel d'Art Musulman*, I, 570.

(2) Cf. St. Carr, *Archæology and monumental remains of Delhi*, Calcutta 1876. — Fanshawe, *Delhi, past and présent*, L. 1902.

nument immortel. Chah Djahan tint sa promesse et éleva le *Tadj*, « mausolée de marbre d'une blancheur éblouissante à l'extérieur, merveilleusement sculpté, ciselé à jour et incrusté à l'intérieur de mosaïques de porphyre, d'agate, de cornaline et de lapis-lazuli d'un fini prodigieux... Le dôme gracieux du *Tadj*, ses minarets élancés, ses treillage» de marbre fins comme une dentelle, s'élèvent au milieu d'un vaste jardin où d'innombrables jets d'eau jaillissent dans des avenues de cyprès et sous des massifs d'orangers ». C'est dans ce paysage de rêve que dort son dernier sommeil la jeune impératrice musulmane arrachée à vingt ans à l'amour du maître du monde.

Du Doab, l'influence persane pénétra au Dékan avec les Adil-Chahs de Bidjapour. Citons comme preuve de cette influence la *Grande Mosquée de Bidjapour*, commencée sous le roi Ali 1^{er} en 1557; le *Mausolée du roi Ibralùm* terminé en 1620 ; le *Mehtouri Mahab*, dû au même Ibrahim ; le *Palais des Sept Etages*, élevé par le roi Mohammed, et le mausolée de ce prince. Tous ces édifices sont plus persans encore que ceux du Pendjab et du Doab, ce qui n'a rien d'étonnant si nous nous rappelons les relations des cours de Bidjapour et d'Ispahan (T).

L'art indo-musulman.

La miniature.

Baber attira dans l'Inde toute une pléiade de miniaturistes et d'enlumineurs persans. Sous l'influence de ces maîtres, il se forma à la génération suivante une école de peinture proprement indienne, qui moins gênée que celles de la Perse par les prescriptions coraniques, se spécialisa dans le portrait. Une curieuse preuve du souci de la ressemblance chez les artistes indiens de l'âge mongol, nous est fournie par une miniature de la Bibliothèque Nationale représentant *Timour Lenk au milieu de ses soldats* ; l'œuvre

(1) Cf. Fergusson, *Architectural illustrations of Beejapour*, Londres, 1859, — et : *Architecture of Beejapour*, 1866.

data du xvi^e s. et les soldats sont figurés en costume de cette époque; mais pour Timour, l'artiste a pris soin de se référer aux portraits antérieurs du Conquérant : le type physique et le costume sont nettement d'un Turc Transoxianais du xiv^e s. (1). Cette école a produit des chefs-d'œuvre. Citons au même titre un *portrait d'Empereur mogol du xvi^e siècle*, assis sur son trône, le faucon au poing et qui se trouve aujourd'hui à la Collection Bing (2), « portrait si peu appuyé, si sobre et en même temps d'une si fine psychologie* qu'il semble fait avec rien » —, et qu'on peut ainsi lui appliquer les termes mêmes dont se sert S. Reinach pour caractériser nos plus beaux Clouet. Même remarque pour le portrait de *Shaïsta-khan recevant ses officiers*, dans un manuscrit persan de la Bibliothèque Nationale (3) ; là aussi nous avons l'impression d'un portrait véritable, où la ressemblance, obtenue par des moyens très discrets, s'associe à une suprême élégance, de lignes : art à la fois très simple et très sûr, plein de finesse et de sobriété et qu'on ne peut, encore une fois, mieux comparer qu'à l'art de nos Clouet.

Car c'est bien l'art de la renaissance franco-italienne que, par un étrange rencontre, évoque à nos yeux surpris, l'art indo-persan du xv^e siècle. Voyez à la Collection Demotte la scène du *Sultan faisant fouetter un coupable* ou à la Collection Marteau le *portrait d'un derviche et de son serviteur* (4) : ces deux œuvres pourraient, avec de légères transpositions, devenir des scènes de la vie des saints signées de Ghirlandajo ou de Filippino Lippi. Dans le portrait de *Djahanguir embrassant sa favorite*, par Hassan Ali et Abdallah (Collection Demotte) (5), c'est encore l'art de Ghirlandajo,

(1) Blochet, *Peintures de manuscrits arabes, persans et turcs de la Bibliothèque Nationale*, planche 48 (1911).

(2) Reproduit par Migeon, *Manuel d'Art musulman*, II, 47- (Auguste Picard, éd.).

(3) Blochet, *Peintures de manuscrits... de la Bibliothèque Nationale*, planche 52.

(4) Reproduit par De Tressan, *La peinture en Orient et en Extrême-Orient*, in : *L'Art et les Artistes*, octobre 1913, p. 55.

(5) Reproduit par De Tressan, *La peinture en Orient*, etc., p. 56.

des Lippi ou de Benozzo Gozzoli qu'évoqueraient le charmant fond de paysage et la richesse naïve des costumes, si l'atmosphère voluptueuse qui baigne toute la scène ne nous prévenait que nous sommes sous le ciel de l'Inde.

L'art des miniaturistes indo-musulmans, en effet, est infiniment voluptueux et sensuel, mais dans ses transports les plus ardents, cette sensualité reste d'une élégance exquise, comme celle qui se dégage d'un *ghazal de Sâdi*. Qu'il nous raconte la vie de cour dans les jardins de Delhi ou les aventures des amants célèbres, ce sont toujours les mêmes passe-temps aristocratiques, les mêmes idylles princières qu'il déroule à nos yeux. Voici *Khosraa, fils de Djahanguir*, président, une fête persane, parmi ses (servantes, ses musiciennes et ses danseuses (1). Voici *Azam, fils d'Aurengzeb*, le gerfaut au poing, partant à la chasse aux flamants, avec ses fauconniers et ses valets de chiens (2). Voici une dame indienne, rêvant sur une terrasse, au milieu de ses servantes qui lui font de la musique ou lui préparent des rafraîchissements (3). Voici l'épisode de *Khosroès* surprenant, au milieu d'une partie de chasse la belle Shirin et ses femmes qui se baignent en cueillant des fleurs d'eau (4). *Ailleurs*, un Empereur mogol, de la fin du xvII^e siècle, se divertissant dans une prairie avec des musiciennes et de jolies femmes (5) ; — un prince indien sur une terrasse avec sa favorite et ses musiciennes (6) ; — un autre prince indien et sa favorite, voyageant à cheval, la nuit : la lune, à demi-voilée, n'éclaire qu'une partie du paysage ; des massifs entiers de forêts restent plongés dans l'ombre ; toute la scène, qui pourrait représenter un enlèvement, est d'une beauté romantique (7). Ce chef-d'œuvre est signé Faiz Allah. Voici une autre scène d'idylle : Zuleikha, au mi-

(1) Blochet, *Peintures de manuscrits arabes, persans et turcs de la Bibliothèque Nationale*, planche 50.

(2) Blochet, *op. cit.* planche 51.

(3) Blochet, planche 53.

(4) Blochet, planche 54.

(5) Blochet, planche 55.

(6) Blochet, planche 57.

(7) Blochet, planche 59.

lieu de ses femmes aperçoit Joseph et en tombe amoureuse (1) ; cette scène, d'une fraîcheur naïve, â pour arrière-plan un parc entrevu au-dessus des murs du harem et qui est traité dans la manière des paysages de fond de l'Angelico ou de Fïïppo Lippi. Et voici, enfin, un Empereur mogol, assis avec sa favorite sous un dais, près d'un jet d'eau ; il fume le hokka ; au premier plan, des jeunes femmes, pour rafraîchir l'atmosphère, pulvérisent de l'eau ; et dans cette miniature exiguë, c'est, itessuscitée sous nos yeux, toute la vie élégante et voluptueuse des palais de Delhi et d'Àgra, quand le maître du monde, en respirant une rose, écoutait, durant les nuits d'été, sur les balcons dexla Djoumna, ses Persanes aux beaux yeux chanter les strophes d'Hâfiz et dé Sâdi (2).

§ 3. — LA REACTION HINDOUE

La reconquête hindoue Les Mahrattes.

La mort d'Àurengzeb fut suivie à brève échéance du démembrement de son Empire (3). Les gouverneurs de provinces se rendirent indépendants du pouvoir central, ne laissant aux successeurs d'Aurengzeb que le Doab, avec Delhi et Àgra. C'est ainsi que se fondèrent les royaumes musulmans du Bengale (1707), de l'Oude (1724) et d'Haïdéradab (1724).

A côté de ces Etats musulmans, héritiers naturels de l'Empire Mongol, apparurent des Etats indigènes qui étaient l'expression de la grande réaction hindoue contre la domination musulmane. Ce furent les Etats Sikhs et surtout les Etats Mahrattes.

(1) Blochet, pl 62.

(2) Blochet, pL 63.

(3) Cf. Keene, *Fall of the Moghul Empire*, L. 1887. — Owen, *The fall of the Moghul Empire*, L. 1912

La secte des Sikhs, qui se constitua au Pendjab au xv^e siècle, était une sorte d'hérésie brahmanique (1). Le fondateur de la confession des Sikhs, Nanak (1469-1539), était un disciple du réformateur hindou Kabir. Il chercha à épurer le brahmanisme en le débarrassant du polythéisme, de Tidôlatrie, du préjugé des castes, et à le rapprocher de Vislamfeme sur le terrain de l'unité divine. Il fut le premier *gourou* ou pontife des Sikhs. Cruellement persécutés par Aurengzeb, les Sikhs résistèrent à toutes les répressions. En vain, les Mongols martyrisèrent le dernier gourou, Govind (1708), puis son disciple Banda (1716). Après un demi-siècle de luttes incessantes, les Sikhs finirent par s'emparer de Lahore et de tout le Pendjab (1764).

Pour le brahmanisme orthodoxe, les Sikhs n'étaient que des hérétiques. La conquête mahratte au contraire, affecta entièrement le caractère d'une violente réaction hindoue contre les cinq siècles de domination musulmane (2).

Les Mahrattes, on l'a vu, étaient une forte race montagnarde, d'origine dravidienne, mais de langue et de culture aryennes, établie dans les Ghats Occidentales (résidence actuelle de Bombay). Après avoir au haut Moyen Age, à l'époque des glorieuses dynasties Ghaloukyas, étendu leur hégémonie sur une bonne partie du Dékap, ils avaient dû subir pendant près de quatre siècles (1310-1670) le joug des envahisseurs musulmans. Sous le règne d'Aurengzeb, deux vaillants guerriers mahrattes Sivadji Bhonsla (1669-1680) et son fils Sambudji (1680-1689) avaient appelé leurs compatriotes à la guerre de libération. Après la mort d'Aurengzeb, Sahoudji, fils de Sambudji, réussit à faire reconnaître par la Cour mongole l'indépendance de son peuple et fut couronné roi des Mahrattes à Satara (1708).

Après ce grand succès, la dynastie fondée par Sahoudji tomba en décadence. Ses princes, dans leur capitale de

(1) Cf. Cunningham, *History of the Sikhs*, éd. Garret, Londres, 1918. — Lopel Griffin, *Hanjit Singh*, Oxford, 1808. — D. Field, *The religion of the Sikhs*, L. 1914.

(2) Cf. Grand Duff, *History of the Mahrattas*, nouvelle éd., Londres, 1912.

Satara, ne furent que des rois fainéants, qui laissèrent le pouvoir passer à leurs maires du palais ou *pechwas*. Les *pechwas* formèrent eux aussi une dynastie héréditaire, dont la résidence fut à Pouna près de Bombay, dynastie qui gouverna le peuple mahratte pendant près d'un siècle (1712-1796). Sous le deuxième *pechwa* Badji Rao I^{er} (1720-1740), les Mahrattes enlevèrent aux Musulmans le Bérar, le Malwa et le Goudjerate. Ces provinces furent partagées entre quatre grandes maisons mahrattes, celles des Holkar, des Sindhia, des Bhonsla et des Guikowar. Les Holkar eurent le Malwa Méridional, avec Indore pour capitale (1733) ; les Sindhia eurent le Malwa Septentional, avec pour capitales Oudjeïn et Gwalior (1738) ; les Bhonsla eurent le Bérar et le Nagpour (1734), et les Guikowar une partie du Goudjerate, autour de Baroda, leur résidence (173?).

Ces quatre dynasties mahrattes reconnaissaient la suzeraineté du *Pechwa* de Pouna. Leur réunion formait la Confédération Mahratte. Le lien qui les unissait entre elles et au *pechwa* était, en temps normal, si lâche, qu'à plusieurs reprises, elles n'hésitèrent pas à se faire la guerre. Cependant, lorsqu'il s'agissait de tenir tête à l'Islam, tous les Mahrattes se retrouvaient unis. C'est ce qui arriva notamment en 1760 lorsque l'émir d'Afghanistan, Ahmed le Dourani, envahit l'Inde et s'empara de Delhi. Le *pechwa* Badadji II estima avec raison que rétablissement à Delhi d'une nouvelle maison afghane, c'était l'aventure des Ghaznévides, des Ghourides et de Baber qui recommençait, l'Islam retrouvant une vigueur nouvelle et capable d'un retour offensif. Il appela donc aux armes le Sindhia, le Holkar et le Guikowar : Le monde brahmanique se levait contre le nouveau Baber. Mais comme au temps de Baber, l'Islam, une fois encore, — la dernière —, l'emporta. Le Dourani écrasa l'armée mahratte à Panipat le 7 janvier 1761.

La bataille de Panipat retarda la conquête mahratte ; elle ne l'enraya point. Le Dourani rentra en Afghanistan sans avoir poussé à fond la restauration musulmane et les Mahrattes recommencèrent bientôt leur marche en avant. Toutefois, le premier rôle dans cette grande œuvre n'appartint

plus désormais aux pechwas de Pouna mais à la dynastie des Sindhia,

Le Sindhia Madhava Rao, quatrième roi de Gwalior et d'Oudjeïn (i 761-1794) fut assurément une des plus ouriefuses figures de l'histoire indienne (1). C'est un des rares princes asiatiques qui, à la veille de la conquête européenne, aient compris la nécessité de s'eupéaniser pour se défendre. Il prit à son service des officiers européens comime le Savoisien de Boigne, les Français Perron et Bourquien, l'Ecossais Sangster, qui lui donnèrent une armée moderne avec une bonne artillerie. Il fut bientôt de taille à reprendre dans l'Inde du Nord la place laissée vacante par l'effondrement des Mongols. Ou plutôt, joignant un génie politikjue exceptionnel à la puissance militaire, au lied de détruire l'Empire Mongol, il préféra le capter et l'utiliser à ses fins. En 1771, il entra à Delhi, en chassa les clans afghans qui occupaient la ville depuis l'invasion du Dourani, et restaura l'Empereur mongol Alam IL En 1785, il revint à Delhi, à l'appel même d'Alam, châtia les ennemis de ce prince et se déclara le chevalier de l'Empire. En retour, le petit-fils d'Aurengzeb sanctionna officiellement l'hégémonie mahratte. Des lettres scellées du grand-sceau des Timourides nommèrent le Pechwa de Pouna vice-régent de l'Empire et le Sindhia généralissime de toutes les forces mongoles. En exécution de cet acte, l'armée du Sindhia — la belle armée du comte de Boigne — s'établit à demeure dans les capitales mongoles, à Delhi, à Àgra, à Mirât, plaçant l'Empire et l'Empereur sous la protection de ges canons et de ses baïonnettes : Sans lutte et par une sorte de testament officiel, l'Empire Mongol constituait les Mahrattes. ses représentants et ses héritiers.

Ainsi à la veille de la conquête britannique, la réaction indigène remportait partout, partout l'Islam était en recul. Après des siècles d'une Inde afghane, turque et* mongole, l'heure de l'Inde aux Hindous était revenue.

(1) Cf. H. G. Keene, *Madhava Raç SindJiia, and the hindu reconquest 0/ India*, Oxford 1891. — Keene, *Hindustan under the free lances*, 1770-1820, L. 1907.

**La pensée hindoue
aux temps modernes.
Le Brahma Samadj
et l'Arya Samadj.**

La Renaissance hindoue depuis le milieu du xviii^e siècle, ne se traduisit pais seulement dans le domaine politique par la féonquête mahratte. Elle se manifesta aussi avec un éclat incomparable dans le domaine de la spéculation philosophique et religieuse. Au contact des religions étrangères, christianisme et Islam, le brahmanisme chercha à se définir, à se réformer et à parfaire son évolution : Quatre grands noms dominant l'histoire de ce mouvement, ceux de Narayana, de Rama Krichna, de Rama Mohan Raï et de Keshab Chandra Sen.

Narayana (1780-1829) fonda dans la région d'Ahmedabad, une secte vichnouite à tendances monothéistes : pour lui, toutes les divinités du Panthéon hindou n'étaient que des empâtions de Krichna conçu comme le dieu unique. Par là, Narayana ménageait une transition entre le polythéisme indigène et le monothéisme musulman. Il se rapprochait en même temps du bouddhisme en interdisant de tuer aucun être vivant, et aussi de l'Evangile en demandant avant tout pour la divinité l'hommage d'une vie pure.

Rama Krichna (1833-1886), autre réformateur vichnouite, chercha à ramener l'Hindouisme dans les voies du bouddhisme primitif. Toute sa doctrine fut une doctrine de charité universelle, de pitié, de pardon, au point qu'elle transformait la féroce Kâli des Sivaïtes en une déesse de miséricorde analogue à la Kwannon des bouddhistes japonais.

Ram Mohan Raï (1774-1833) était un Brahmane vichnouite originaire du Bengale. L'éclectisme de ses études explique celui de sa pensée. Tour à tour, il suivit l'enseignement des docteurs musulmans de Patna qui lui inspirèrent leur horreur de l'idôlatrie, visita les lamas du Tibet et étudia longuement la théologie chrétienne. Avec tous ces élé-

ments greffés sur le vieux fonds indigène, il forma une doctrine nouvelle, le *Brahma-Samadj*, qui est, en effet, une puissante synthèse de l'Hindouisme, du Christianisme et de l'Islam. Rompant franchement avec le polythéisme, le Brahma-Samadj reconnaît Brahma comme dieu unique, en lui conférant le caractère transcendant d'Allah et de Jéhovah. Il admet sur le même pied comme prophètes de ce dieu Moïse, Krichna et Jésus, comme Livres Saints les Védas, la Bible et le Coran. Dans le domaine social, il proclame l'égalité des castes et tend à l'égalité des sexes (1). Le principal disciple de Ram Mohan Raï fut le Bengali Keshab Chandra Sen (1838-1884), qui rapprocha encore le Brahma-Samadj du Christianisme. Avec encore plus de netteté que son maître, Keshab proclama l'existence d'un Dieu unique, créateur du monde et distinct de ce monde, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte « en esprit et en vérité », la sublimité de l'enseignement de Jésus, la fraternité des hommes...

Enfin, un autre réformateur, Dayananda Sarasvati (1824-1883), fonda en 1877 ^{au} Pendjab une nouvelle secte, celle de *Varya-Samadj*, analogue au Brahma-Samadj, et qui s'appuie, elle aussi, « sur les Védas, en les interprétant dans un sens moderniste.

Ainsi la source du fleuve hindou qu'on avait pu croire tarie, jaillissait du vieux sol brahmanique, plus abondante que jamais. En vain, le soleil de l'Islam avait, de sa flamme brûlante, voulu dessécher le fleuve. L'Islam sombrait lentement et le fleuve continuait sa marche. Même ce dernier s'était grossi de tous les obstacles qu'on avait cherché à lui opposer. Eléments chrétiens ou musulmans, bouddhiques ou djaïns, il les entraînait tous dans son cours, seulement renforcé et renouvelé de leur apport, et cherchant avec eux sa voie vers l'océan éternel (2).

(1) Cf. Bonet-Maviry, *Le Congrès des religions*, 1895, p. 112.

(2) Cf. Mozoumdar, *The -failli and progress of Brahmo, Samaj*, Calcutta 1882 et : *Life and teachings of Keshub Chander Sen*, 1888. — Lillingston, *The Brahmo Samaj and Arya Samaj in their bearing upon Christianity*, L. 1901. — Lajpat Raï, *The Arya Samaj*, L. 1915. — Farguhar, *Modern religious movement in India*, New York 1915.

L'Inde éternelle.

La domination mahratte et la domination mongole, celle des Afghans et celle des Radjpoutes, celle des Yuetchi et celle des Grecs ne sont qu'un instant dans l'histoire de l'Inde. Les révolutions politiques ont passé, les envahisseurs se sont succédé sur son sol, «ans la réveiller de son rêve profond L'Hellénisme et l'Islam n'ont été pour elle qu'un épisode, un des songes passagers qui, dans le tourbillon des millénaires, passent devant l'âme immuable de Brahma. Ainsi, dans la forêt tropicale, la poussée des essences et la force des sèves recouvrent invinciblement, au bout d'un siècle ou d'un jour, la trace des habitations humaines. L'âme de l'Inde est comme ses forêts. Elle a paru, à certaines heures, céder devant les conquérants venus du Nord ; des clairières helléniques ou persanes ont été pratiquées dans sa profondeur. Puis l'Hindouisme a repris possession de son domaine et tout a été comme si aucun changement n'était survenu.

Les révolutions les plus retentissantes, les conquêtes les plus prodigieuses n'ont laissé qu'un souvenir confus dans la mémoire des masses indigènes. Celles-ci savent les mille noms de Souryaet les dix mille appellations de Baghavat, mais elles connaissent à peine l'existence d'Alexandre, du Ghaznévide, de Baber et d'Aurengzeb. Chose curieuse, cependant : ce pays qui n'a jamais eu de sentiment national a, mieux que tout autre, préservé ses nationalités. Il n'a jamais offert qu'une insignifiante résistance politique aux entreprises de l'étranger et pourtant il a survécu à des dominations étrangères qui ont duré des siècles. C'est que les étrangers qui, à vingt reprises, ont soumis son sol, de l'Himalaya à Ceylan, n'ont jamais pu pénétrer jusqu'à son âme. L'âme indienne, les plus formidables conquérants qui ont bouleversé le pays l'ont à peine effleurée. Beaucoup ont vécu à côté d'elle sans même soupçonner son existence. Alexandre, qui a transformé l'Orient, n'a eu dans l'Inde qu'une influence insignifiante. L'art grec qui s'y est imposé, s'y est transformé au gré du génie indigène, au point de

devenir méconnaissable. L'Islam, la plus puissante force de nivellement de l'Asie, l'Islam qui de l'Afrique romaine a fait le Moghreb, qui de Byzance a fait Stamboul, a finalement échoué dans sa tentative d'assimiler l'Inde. Aurengzeb, le dernier padischah, qui avait entrepris cette tâche impossible, mourut à la peine. De nos jours, l'Angleterre, infiniment mieux avisée, n'a même pas songé à pareille œuvre : sous son gouvernement qui s'abstient scrupuleusement de toute immixtion dans les croyances indigènes, la reconquête hindoue et la décadence de l'Islam ont lentement continué.

Les âges ont passé en vain. Bénarès est aujourd'hui ce qu'elle était au temps du Ramayana. Le Bouddhisme lui-même a disparu du sol au bout de quelques siècles. Etrange terre pour laquelle les gestes des hommes, la gloire des conquérants, la fondation et la chute des empires ne sont qu'une agitation vaine. Quel rêve profond la berce donc depuis tant de siècles, quel mystère fascinant la retient dans la contemplation de « l'âme intérieure », pour qu'elle oublie à ce point le tumulte du dehors et tout ce qui fait la vie des autres contrées ? Elle présente ce spectacle unique que l'on peut suivre point par point toute l'évolution de sa pensée et qu'elle a des lacunes de plusieurs siècles dans l'histoire de sa vie politique. Ses rois, ses empereurs, elle les a oubliés. Ses dynasties flottent dans une chronologie indécise qui varie de plusieurs centaines d'années au gré des orientalistes. Mais elle a conservé le souvenir de tous les systèmes philosophiques élaborés depuis les premiers aïeux de nos races. Elle approfondit encore des formules métaphysiques qui datent des Védas, et, à vrai dire, l'histoire de sa pensée est toute son histoire (i).

Cette persistance d'une civilisation unique est d'un prix infini. Quand même l'Orient tout entier perdrait dans la vulgarité moderne son génie et sa noblesse, l'Inde resterait elle-même (s). Son antique sagesse continuerait à don-

Ci) Cf. discours de Prolab Chounder Mozoumdar au Congrès de Chicago, in : Bonet-Maury, *Le Congrès des religions* (1896), p. 86.

(2) Sur l'unité profonde de la nation et de l'âme indiennes, consulter Rhadakumud Mookerji, *Fundamental unity of India*, L. 1912.

lier aux hommes l'angoisse métaphysique indispensable à leur coeur. C'est qu'à l'écart de tant Vie tumulte, elle a gardé le sens du Divin, et qu'elle voit toujours luire en «on âme les étoiles mystérieuses qui lui apparurent dans la nuit des âges, quand l'Europe naissait à peine, il y a mille et mille ans.

Elliott et Dawson, *History of India*, L. 1867/4877. — Stanley Lane Poole, *Médiéval India* (Collection des *Story of the nations* de F. Unwin), Londres 1903. — La Mazelière, *Essai sur révolution de la civilisation indienne*, Paris 1903. — Férishtha, *History of the rise of the Mohammedan power*, traduction anglaise de J. Briggs, Londres 1829. — Férishtha, *History of Dékan*, trad. John Scott, Londres 1794. — Defrémery, *Histoire des sultans ghourides*, Paris 1844. — Stanley Lane Poole, *History of the Moghuls emperors*, Londres 1892. — Holden, *Moghul emperors of Hindustan*, Londres 1896. — P. Kennedy, *History of the Great Moghuls*, Calcutta 1905. — Baber, *Mémoires*, traduction Pavet de Courteille, Paris 1871. — Stanley Lane Poole, *Baber*, Oxford 1899. — Erskine, *Baber and Humayun*, Londres 1854. — De Noer, *L'Empereur Akbar*, traduction Bonet-Maury, Paris 1883-1887. — Malleon, *Akbar*, Oxford 1890. — Vincent Smith, *Akbar*, Oxford 1917. — Jadunath Sakar, *History of Aurengzeb*, Calcutta 1912 et sq. — Stanley Lane Poole, *Aurengzeb*, Collection des *Rulers of India*, 1893. — Keene, *Fall of the Moghul Empire*, Londres 1887. — Owen, *The fall of the Moghul Empire*, L. 1912. — Gribble, *History of Deccan*, Londres 1896. — Grant Duff, *History of the Mahrathas*, nouvelle édition, Londres 1912. — Rawlinson, *ShU va'i the Mahratha*, Oxford 1915. — Jadunath Sakar, *Shivafi the Mahratha*, Calcutta 1920. — H. Keene, *Madhava Rao Sindhia (Rulers of India)*, L. 1895. — Keene, *Hindustan under the free lances, 1770-1820*, L. 1907. — Seesodia, *The Rappuls, a fighting race*, L. 1915. — H.-G. Briggs, *The Nizam*, 1861. — Cunningham, *History of the Sikhs*, éd. Garret, L. 1918. — D. Field, *The Religion of the Sikhs*, Londres 1914. — Lepel Griffin, *Ranfit Singh (Rulers of India)*, 1898. — G. Le Bon, *Les civilisations de l'Inde*, Paris 1893. — G. Le Bon, *Les monuments de l'Inde*, Paris 1893. — Garcin de Tassy, *Description des monuments de Delhi*, P. 1861. — Fanshawe, *Delhi, past and present*, L. 1902. — V. Smith, *Oxford history of India*, Oxford 1919. — Stephens, *Albuquerque*, Oxford 1892. — Whiteway, *Rise of the portugese power in India*, Westminster 1899.

CHAPITRE IV

LA CHINE AUX TEMPS MODERNES

§ i. L'EPOQUE DES MING

Révolte de la Chine
contre 1*8 Mongols.

La conquête de la Chine par les Mongols était à peine achevée au commencement du xiv^e siècle. Gluante ans après, des soulèvements contre le régime *mongol* éclatèrent dans presque toutes les provinces. Mais les réwttés de la Chine Méridionale eurent seuls assez d'énergie pour faire triompher leur cause.

Depuis dix siècles, des Tobas aux Bordjiguèmtës, la Chine du Nord avait subi tant de foi\$ la domination» tartare qu'à la longue son caractère s'en était trouvé modifié. Les provinces du Centre et du Sud, au contraire, n'avaient connu *le* joug étranger qu'avec Koubikï ; les souvenirs des *Soung* y étaient tout récents ; le patriotisme chinois y restait vivace. Peuplées dans l'Antiquité d'aborigènes non cbinoit, elles étaient devenues au Moyen Age la Chine véritable, — Chine chinoise opposée à la Chine tartare, Chine commerçante et démocratique opposée à la Chine féodale et militaire du Nord ; Chine intellectuelle enfin, celle des graiwfe artistes (is grands lettrés, des sectes et des associations, innombrables, qui supportait mal l'absolutisme de Pékin. Le contraste entre le *Cathay* et le *Manzi*, entrevu par Marco Polo, n'avait fait que s'accroître depuis lors. Au milieu du xiv^e siècle les grosses agglomération du Yang-toé moyen, les ports du Tché-

kiang, du Fo-kien et du Kouang-toung vivaient d'une vie provinciale intense que n'avait pu affaiblir la centralisation mongole. C'est dans ces ruches humaines du Fleuve Bleu et de la région cantonaise, que, plus d'un siècle après sa mort, le *Conquérant du Monde* connut sa première défaite : C'est de là que partit le mouvement révolutionnaire qui bouta les Mongols hors du *Royaume Fleuri*.

La révolte contre les Mongols éclata en 1352 dans toutes les provinces du Yang-tsé et de la région cantonaise. Elle affecta d'abord un caractère sporadique. Réprimée sur un point, elle reparaissait sur un autre. Ce qui prouve bien qu'elle répondait à un mouvement profond des masses populaires, c'est que pendant longtemps elle ne fut pas organisée. Les chefs révoltés, — tels l'aventurier Tching Yéou-léang au Hou-pé, et le corsaire Fang Koué-tchin au Tché-kiang, — ne cherchaient nullement à coordonner leurs efforts. Quand ils avaient réussi à chasser les Mongols d'une province, ils se la disputaient les armes à la main. A la vérité tous ces libérateurs du sol national se conduisaient en pillards féroces. C'étaient autant de capitaines d'écorcheurs à la tête de « Grandes Compagnies » analogues à celles qui, vers la même époque, désolaient la France. Vers 1360 toute la Chine au Sud du Yang-tsé était délivrée des Mongols, mais restait en proie à une affreuse anarchie. La situation changea lorsque, parmi tant d'aventuriers sans lendemain, il s'en trouva un qui, à ses talents militaires, joignit une politique suivie et le souci du bien public.

L'homme qui devait discipliner et faire triompher le mouvement révolutionnaire, s'appelait Tchou Youen-tchang, mais comme il devait être connu par la suite sous le nom de règne de Hong Wou, c'est sous ce nom que nous le désignerons désormais (1). C'était le fils d'un pauvre laboureur du Ngan-hoeï. Son père, pour assurer sa carrière et ménager ses forces, — car l'enfant était d'une intelligence remarquable, et d'une constitution délicate, — l'avait fait entrer comme novice dans un couvent de bonzes. Mais le jeune

(1) Cf. Àbel Rémusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, II, 4-20.

moine 'ne manifestait qu'un goût médiocre pour la vie religieuse. S'il garda de son passage chez les bouddhistes une grande douceur de mœurs, des sentiments d'humanité et de modération rares, il n'avait rien d'un contemplatif. Ingénieux, adroit, à la fois remuant et sage, sa qualité maîtresse était l'esprit politique. L'exemple des grands aventuriers de cette époque lui enseignait comment, de manant, on devient grand seigneur. Un jour, n'y tenant plus, il jeta son froc aux orties et alla rejoindre les insurgés. Sa réputation de capitaine fut bientôt établie. Il eut son armée à lui, formée comme celles de ses rivaux de Jacques et de spadassins, mais que les paysans considéraient d'un meilleur œil parce qu'il interdisait le pillage. Cette politique, humaine et adroite, porta ses fruits. En 1356, Hong Wou enleva aux Mongols Nankin et les autres villes du Yang-tsé inférieur. Il fit de Nankin sa capitale et y constitua un gouvernement régulier que les populations, fatiguées de la guerre civile, accueillirent avec joie. Toutefois, avant de mener à bien la reconquête chinoise, Hong Wou eut à triompher des différents chefs de bandes qui, étaient comme lui candidats à l'Empire. En 1363, il vainquit le plus redoutable d'entre eux, Tching Yoou-léang et s'empara de ses possessions (Houpé, Hou-nan et Kiang-si). En 1367, il enleva à d'autres aventuriers le Kiang-sou et le Tché-kiang, puis le Fo-kien et la région cantonake. Maître de presque toute la Chine Méridionale, il put alors entreprendre la conquête de la Chine du Nord sur les Mongols.

L'Empereur Hong Wou. Expulsion des Mongols.

On s'est demandé pourquoi la dynastie Mongole était restée inactive devant la perte de ses provinces. C'est qu'à ce moment même son attention était détournée des affaires chinoises par un grave péril qui la menaçait du côté du Nord : Les tribus de la Mongolie, avaient profité des embarras de leurs cousins de Pékin pour essayer de conquérir le

Pe-tchi-li (1360). Elles furent repoussées mais cette attaque rappela les meilleurs contingents impériaux vers la Grande Muraille, à l'heure où ils eussent été indispensables sur le Yang-tsé, Prise entre la menace d'une nouvelle invasion de nomades et la révolte chinoise, la dynastie de Koubilaï se trouva paralysée. i

Ces événements et les rivalités de personnes dont la Cour de Pékin était le théâtre, profitèrent aux Chinois. En 1368, le meilleur représentant de Hong Won, le vaillant Sou Ta commença la reconquête de la Chine du Nord en enlevant aux Mongols le Qhan-tching et le Ho-nan (prise de Oai-fong et de Ko-nan-fau). Les Chinois pénétrèrent ensuite au Pe-tchi-li. Vainqueur des Mongols à Toug-tchiéou, dans la banlieue Est de Pékin, Hong Wou fit dans la grande cité une entrée triomphale (1368). Le dernier empereur mongol, Toghan Timour, s'enfuit à la lisière du Gobi, où il mourut de désespoir, Hong Wou se proclama Empereur à Pékin, en donnant à sa dynastie le nom de Dynastie des Ming ou dynastie de la Lumière (i). Cependant Nankin resta pour quelques années encore la capitale de l'Empire.

La dernière armée mongole était «campée à Taï-yuan, au Ghan-si. Le général chinois Sou Ta la mit en fuite et délivra la province (1368). En 1369, Sou Ta occupa de même Si-ngan et le chen-si. Les Mongols chassés de Chine, altèrent se retrancher dans la Marche-frontière du Kan-sou. Acculés sur ce dernier lambeau de terre chinoise, les descendants de Tchinkiz Khan s'y cramponnaient désespérément, sentant que, le Kan-sou une fois perdu, c'en serait fini de l'épopée mongole, ce serait la steppe, la fin du rêve, la Chine refermée pour toujours derrière C U X. Mais leur résistance fut brisée par Sou Ta au Kan-sou comme au Pe-fché-li, et leurs derniers escadrons disparurent à travers les sables, vers la steppe originelle, du côté de Karakoroï et du Grand Nord tartare (1370).

En dix ans, le fondateur de la dynastie des Ming avait

(i) Sur la Dynastie des Ming, consulter Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tomes X et VI (1779-1780). — Kfen-loung, traduction Doïamarre, *Histoire de la DYNASTIE des Ming*, P. 1863.

délivré et unifié le Sud de la Chine et chassé des provitaees septentrionales le Tartare qui depuis quatre sièdee y séjour-nait à demeure. Le» terribles Mongols, les guerrière qui, de la Corée à Bagdad, de Vienne à Hanoï, avaient conquis le Monde, fuyaient devant le file d'un pauvre laboureur chi-nois...

Hong Wou compléta la reconstitution de l'unité chinoise en soumettant le Se-tehouen où un aventurier avait fomenté une principauté autonome(1372). Quelques années plus tard il annexa le Yun-nan où plusieurs princes mongols avaient trouvé asile parmi les populations Thaï de la région (1381).

Les Mongols une fois chassés de Chine, Hong Wou alla les relancer chez eux, non pour conquérir leurs steppes, mais pour prévenir toute expédition de revanche de leur part. En 1372 il envoya une armée en Mongolie sous les ordres de Sou Ta. Ce général atteignit Karakoroum, mais subit un échec sur la Toula et dut battre en retraite. En 1388 une autre colonne chinoise, commandée par Fou Yéou-té, entra de nouveau à Karakoroum, poursuivit les Mongols jusque sur le Kéroulène et les tailla en pièces sur les bords du Lac Bouyour ou Bouïr-nor. Enfin, en 1390, las Chinois enlevèrent aux Moïgote et occupèrent l'oasis de Haïrai (I).

Politique intérieure de l'Empereur Hong Wou.

Hong Wou est le type par excellence du «héros chinois, aussi grand dans la paix que dans la guerre. La reconquête du sol national sur les Mongols ne fut en effet qu'une partie de son œuvre. Cette reconquête une fois accomplie, la tâche principale du libérateur fut la restauration de l'ancienne société chinoise, de sa morale traditionnelle, de son idéal humain et mesuré, de «a culture pleine d'expérienœ, de tout l'édifice du confucianisme millénaire.

(1) CL Imbault Htiart, *Le pays de Hami*, p. 36. Voir aussi Ed. Bâot, *Mémoire sur les colonies militaires... des Chinois*, J. A., 1850, I, 570.

Nul n'était plus désigné que Hong Wou pour une telle mission. Habile et prudent, humain et modeste, il était resté sur le trône ce qu'il était dans la chaumière paternelle. Son premier voyage après son couronnement, fut pour son village natal. Il visita les vieillards qu'avait connus son enfance, puis alla s'agenouiller sur la tombe des pauvres laboureurs qui lui avaient donné le jour. Il voulut que son héritier, loin de rougir de ses origines, en tirât un titre de gloire. C'est que l'agriculture est la base de la société chinoise et le grand homme qui voulait restaurer la société, devait d'abord remettre l'agriculture en honneur. Dans ses entretiens avec son successeur, il lui prêchait avant tout l'amour de la glèbe. Une fois sur le trône, son premier acte fut d'accomplir la *cérémonie du labourage*, rite millénaire qui faisait du Fils du Ciel le premier agriculteur de son empire. De même l'impératrice son épouse lit un sacrifice solennel au *Génie des mûriers* pour obtenir la prospérité des vers à soie.

Hong Wou renoua en toutes choses la chaîne de la tradition chinoise interrompue par les Mongols. Il rétablit le mandarinat dans tous ses privilèges, non sans l'avoir sérieusement réformé. Le système des examens pour la nomination des mandarins fut refondu. Les mandarins de toute classe furent astreints à des enquêtes fréquentes sur les besoins du peuple. L'*Académie des Hari-lin*, dépositaire de la sagesse confucéenne, fut tirée de l'oubli où les Mongols l'avaient laissé végéter (1385). Hong Wou donna à cette illustre compagnie des palais à Nankin et à Pékin et l'associa étroitement à son œuvre. En 1404, l'empereur Yong Lo, fils de Hong Wou, fit même des *Han-lin* une sorte de conseil d'Etat, chargé d'un mandat législatif. Dès 1397, Hong Wou refondit le Code et publia une compilation de lois qui peut être comparée pour l'importance à l'œuvre de Justinien. On lui attribue un manuel de morale qui fut publié en 1587 (1). Il établit dans tout l'Empire des écoles publi-

(1) Cf. *Les grandes instructions de l'Empereur Hong Wou*, trad. Chavannes, B. E. F. E. O., 1903, p. 549,

ques pour la jeunesse, et des institutions charitables pour les vieillards et les orphelins. Il combla de bienfaits les familles des soldats tués pendant la guerre de l'indépendance. Il fit rechercher avec le plus grand soin tous les livres qui avaient été dispersés durant la période des troubles et fonda dans les principales villes des bibliothèques ouvertes à tous les lettrés. Il Combattit par une série d'édits somptuaires. le luxe extravagant des derniers Mongols. Les innombrables concubines que les empereurs mongols entretenaient à Pékin, furent renvoyées dans leurs familles, les eunuques du Palais furent réduits à des fonctions subalternes. Enfin, Hong Wou voulut associer le peuple au gouvernement en chargeant les chefs de famille d'élire les magistrats communaux, ce qui était un véritable essai d'organisation municipale.

Il convient de remarquer avec quelle énergie l'empereur Hong Wou combattit l'influence exagérée du clergé bouddhique. Bien qu'ancien bonze lui-même, il adopta une politique religieuse nettement confucéenne (1). Il interdit notamment aux femmes d'entrer dans des monastères bouddhiques avant l'âge de quarante ans (2). Pour témoigner que la tradition confucéenne reprenait en tout, le nouveau monarque fit solennellement restaurer les tombes des anciens empereurs de la Dynastie Soung.

L'Empereur Yong Lo.

L'empereur Hong Wou avait, en mourant, désigné pour son successeur un de ses petits-fils, Kien Wen (1398). Mais

(1) Son oeuvre en ce sens fut poursuivie après sa mort par son fils, l'empereur Yong Lo. En 1415, celui-ci chargea deux membres de l'Académie des Han-lin de composer pour les écoles un commentaire général sur les classiques, d'après les principes de Tchou Hi, le grand philosophe du néo-confucianisme.

(2) Cet édit fut complété en 1408 par l'Empereur Yong Lo, qui étendit aux hommes l'interdiction d'entrer en religion avant quarante ans. Yong Lo laïcisa d'office 1.800 religieux qui n'avaient pas atteint cet âge. — Le Taoïsme, dont les extravagances étaient encore plus redoutables pour l'Etat que le cléricalisme bouddhique, fut également l'objet d'une surveil-

en 1403 Rien Wen, prince faible et inexpérimenté, fut détrôné et remplacé par son oncle, Yong to, fils cadet de l'Empereur Hong Wou. C'était une usurpation, mais qui répondait aux nécessités du moment. La Chine, encore en pleine lutte contre les Mongols, avait besoin d'avoir à sa tête, non un jeune homme timide, mais un vrai chef de guerre. À cet égard Télévaiïon de Yong Lo fut des plus heureuses. Le nouveau monarque passa les vingt ans de son règne (1403-1424) à cheval dans les sables du Gobi ou les neiges de la frontière sibérienne. Avec lui, la Chine allait inaugurer une politique entièrement nouvelle. Malgré plusieurs expéditions préventives en Mongolie, Hong Wou n'avait voulu que restaurer l'indépendance chinoise. Yong Lo entendit rétablir en Asie le Grand Empire des Han et des Tang*

Dès son avènement, Yong Lo affirma l'orientation de Sa politique en portant sa capitale de Nankin à Pékin (i/noj. C'était la première fois que la nation chinoise reconnaissait la qualité de métropole à la cité tartare du Pe-tehi-li. Jusque-là, en effet, Pékin avait été seulement la Ville du Khan, *Kkanbalik*, la résidence favorite du maître étranger. Comme souvenirs historiques, elle n'avait que ceux des Turcs KhiUi, des Mandchous Niutchi, ou des Mongols, Par ses affinités taries, par sa proximité de la steppe, «par son climat, c'était une cité presque extérieure à la Chine, une ville frontière. Le Pc-tchi-li tout entier, tant que la Chine s'était appartenue, n'avait été considéré que comme une Marche. Le siège de l'Etat chinois avait été tour à tour au Ghen-si et au lïo-nan, au Kiang-sou et au Tché-kiang — jamais au Pe-tchi-H. Les capitales historiques de l'Empire étaient Si-ngan, Honan-fou, Gaï-fong, Hang-tchéou et Nankin. Le choix de Pékin comme métropole est une des conséquences de l'occupation étrangère. Hong Wou, le premier Ming, était dans la tradition chinoise quand il mettait sa résidence à Nankin, ville moins vulnérable et plus centrale. Yong Lo, au contraire, en transportant sa cour dans fan-

lance sévère de la part des premiers Ming. Hong-Wou supprima une partie des honneurs traditionnellement accordés à la Papauté Taoïste (Cf. Imbault-Ilaartt J. A., 1884, II, 452).

cienne Khan-Balik, entendait s'approprier les résultats de la politique mongole et revendiquer pour la dynastie des Miag l'héritage total de Tchtisukkia; Khajn.

Une telle politique comportait rétablissement de la suzeraineté chinoise sur les Mongols. Ce fut là la grande pensée du règne de Yong Lo. Dans ce but il s'efforça de briser l'unité de la nation mongole, profitant des querelles entre tribus, attisant avec soin ces querelles, cherchant à opposer les Mongols Occidentaux aux Mongols Orientaux. Les Mongols Orientaux, — ceux de l'Orkhon, de la Toula, de FOnon et du Kéroulène, les Kalka de nos jours, — étaient les anciens compagnons de Tchinkkiz Khan ; tant qu'avait duré l'épopée gengiskhanide, ils avaient exercé sur le reste de la nation mongole une hégémonie incontestée. Mais depuis la « perte de face » qu'avait été pour eux leur expulsion de la Chine, ils ne cessaient de décliner. Les Mongols Occidentaux ou Eleuthes, jadis leurs sujets, commençaient à aspirer à la première place. Les quatre tribus eleuthes, les Dourbet, sur le haut Irtych, les Tourgoutes au Tarbagataï, les Kochots autour d'Ouroumtsi et les Tchôros ou Eleuthes propres dans la vallée de l'Ili, étaient de taille et d'humeur à disputer le trône aux Mongols Orientaux.

Yong Lo, profitant de ces dispositions, essaya de faire transférer la dignité de Grand-Khan de la dynastie gengiskhanide à celle des princes Tourgoutes (1403) (1). Mais le prestige de l'Empereur Inflexible était encore trop considérable en Mongolie. Les Gengiskhanides conservèrent leur primauté, et Yong Lo, n'ayant pas réussi à les faire détrôner par leurs propres sujets, se décida à leur déclarer la guerre. Il entra en Mongolie avec 500.000 hommes, et les écrasa sur les bords de l'Ûnoo, dans les lieux mêmes où Tchinkkiz Khan avait été nommé Empereur (1412). La dynastie gengiskhanide faillit succomber à ce désastre. Les Eleuthes se révoltèrent contre elle et se reconnurent vassaux de la Chine (1415). Les Gengiskhanides furent écartés du pouvoir suprême qui fut disputé entre les chefs des Eleuthes,

(1) Cf. Howorth, *History of the Mongols*, I, 352,

des Tourgoutes et des Kochots (1415-1425). Ce furent les Kochots qui l'emportèrent, d'ailleurs sans profit immédiat pour la politique chinoise, car une fois au pouvoir, leur chef, Adaï, recommença la lutte contre l'Empire; Yong Lo fit alors en Mongolie une nouvelle expédition, au cours de laquelle il pénétra jusqu'au Dalaï-nor (1425). 11 mourut de fatigue au retour de cette campagne, mais ses successeurs bénéficièrent de ses efforts. L'alliance qu'il avait conclue avec le roi des Eleuthes porta ses fruits : les Eleuthes massacrèrent en 1434 le Grand-Khan Adaï et firent périr de même en 1452 le chef de la maison gengiskhanide. La politique de Yong Lo avait donc réussi. En dressant les Eleuthes contre les Gengiskhanides, il avait brisé cette redoutable unité mongole dont la constitution, au commencement du XIII^e siècle, avait été si fatale au peuple chinois.

L'Empereur Yong Lo poursuivit en Indo-Chine la même politique impérialiste qu'en Mongolie. En 1407, il profita des révolutions dont l'Annam était le théâtre, pour envoyer dans ce pays une armée, qui s'empara de toutes les places fortes, — Hanoï, Taydo, Hué — et fit prisonnier le souverain régnant (1). L'Annam fut réduit en province chinoise. Dans le même temps, Yong Lo envoya dans l'Océan Indien une escadre, qui visita Java, Malacca, les côtes du Siam et l'île de Ceylan (1405-1410) (2).

L'œuvre de l'Empereur Yong Lo.

L'Empereur Yong Lo acheva l'œuvre de son père, mais il la dépassa sur de nombreux points. Si Hong Wou rendit à la Chine son indépendance, Yong Lo posa les bases de l'impérialisme chinois en Asie. Après Hong Wou, malgré quel-

(1) Cf. Tome II, p. 391.

(2) Cf. Sylvain Lévi, *Ceylan et les Chinois*, J. A. 1900, I, 429, et Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, p. 41. Le roi de Ceylan, Vijaya Bahou IV, ayant insulté les envoyés chinois, la flotte chinoise l'attaqua et débarqua une force expéditionnaire qui le fit prisonnier (1408).

ques razzias de représailles en Mongolie, on pouvait estimer que les Ming, satisfaits d'avoir libéré le sol de leur pays, allaient, comme jadis les Soung du x^e siècle, se cantonner dans une politique purement chinoise, fermée aux bruits du dehors. La ville de Nankin, choisie comme capitale, semblait devoir recommencer Hang-tchéou. En ce cas, le nouvel Empire chinois serait resté un Etat sudiste où l'influence des populations du Kiang[^]sou et du Tché-kiang fût demeurée prépondérante. Yong Lo rompit avec tout ce passé. Aussi le contraste fut-il complet entre son prédécesseur et lui.

Hong Wou avait été un aventurier heureux, très habile et très modéré au milieu des extraordinaires péripéties de son existence. Se souvenant des jours de misère, il avait toujours paru se défier un peu de sa prodigieuse fortune. Yong Lo, au contraire, partant d'une situation déjà acquise, tira du succès toutes ses conséquences. Ce ne furent pas les Soung qu'il prétendit continuer, mais les grands conquérants de jadis, les Han de Loyang et les glorieux Tang du vif siècle ; — ou mieux encore, les Gengiskhanides eux-mêmes. Héritier du trône de Koubilaï, ayant mis sa capitale à « Khanbalik », au seuil du pays tartare, il entendit faire valoir, en faveur de la Chine nouvelle, les droits à l'Empire du monde, des derniers Gengiskhanides. Loin d'effacer d'un trait les cent années de la domination mongole, il s'en appropria les résultats. Il eut, comme les petits-fils de Tchinkkiz Khan, une politique panasiatique. Les droits de Koubilaï sur la Corée, la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet et l'Indo-Chine, voire sur la Transoxiane des Timourides, il les réclama tous et presque tous les « réalisa ». Il est assurément la figure la plus remarquable de la Dynastie des Ming. Les Mongols avaient unifié la Chine du Nord et la Chine du Sud, — ou, comme disait Marco Polo, le *Cathai* et le *Manzi* «— refait l'unité des Dix-Huit Provinces et rendu à la nation chinoise l'Empire de l'Asie. Yong Lo se garda de refuser de leurs mains ce double présent. Héritier des Soung en Chine, prince exclusivement chinois au point de vue du nationalisme indigène, il se présenta à l'extérieur

connue l'héritier des *%miâlwie&»* Ce Saint-Empereur se posa en Graj*d~Khan t art are. Selon celte politique, l'Empire mongol-chinois, de J&oubifeï devait devenir un Empire sino-*mcmgol* : LeA termes étaient renversés, *mais* Pékin restait la capitale de l'Asie.

La dynastie des Ming après Yong Lo

La forte personnalité de l'Empereur Yong Lo avait arraché la nation chinoise à se* habitudes séculaires. Ce monarque belliqueux, encore animé par la fièvre des guerres de l'indépendance, avait entraîné ses sujets à des expéditions lointaines qui répugnaient à leur tempérament. Les règnes suivante furent marqués par un retour à la politique d'immobilité.

La nation chinoise, au xv^e siècle, était lasse des grandes aventures. Elle aspirait au repos. Si elle avait trouvé dans sa haine de l'oppression tartare l'énergie nécessaire à sa délivrance, elle ne souhaitait pas de s'étendre au dehors. Une fois débarrassée de ses maîtres gengisskhanides elle n'eut qu'un désir : oublier le cauchemar des époques de «servitude et de barbarie, effacer jusqu'au souvenir des cinq derniers siècles, long Moyen Age pendant lequel elle avait dû subir le joug de toutes les hordes du Nord et de l'Ouest, Turcs Khi-taï, Tangoutes de Hia, Mandchous Niutchi et Mongols ftord-jiguènes. L'âme chinoise, qui n'avait connu l'étranger que sous la forme de grossiers barbares», s'isola dès lors dans la tour d'ivoire de sa culture millénaire, à l'écart des peuplades inférieures qui l'avaient pendant si longtemps envahie et brutalisée. Elle ne prétendit plus les assimiler ou les conquérir : elle voulut désormais les ignorer. Heureuse de la douceur de ses mœurs, du charme de ses tsouvenifls, elle vécut pour elle-même, sur.le riche trésor accumulé par ses artistes et ses sages.

Il y avait déjà dans la société confucianiste une tendance instinctive à se replier sur elle-même, à donner une impor-

tance exagérée à la sagesse archaïque, à Téruditicii. Le souvenir cuisant de l'invasion et de l'occupation taitares accentua cette tendance. De cette époque datent plusieurs traits de l'âme chinoise, l'allure un peu désuète de toute Ba culture, le caractère vieillot de ses institutions. Pour mieux revenir, par delà la tourmente médiévale, à sa glorieuse antiquité, la Chine s'immobilisa, La crainte des bouleversements qui l'avaient fait tant souffrir, la joie de sa culture retrouvée, la conscience de «son indiscutable supériorité sur les nations environnantes la poussèrent à rester en marge du continent pour mieux goûter la douceur de vivre : L'Epoque des Ming fut Vépoque de la grande cristallisation de la société chinoise.

L'abandon de la grande politique de l'Empereur Yong Lo se traduisit par le recul de l'influence chinoise en Indo-Chine et en Mongolie. En Indo-Chine, les Annamites se révoltèrent, chassèrent les Chinois de Hanoï et repoussèrent les armées envoyées contre eux. De guerre lasse, la Cour impériale se décida à reconnaître leur indépendance (1427).

En Mongolie, la puissance des Eleuthes ne cessait de croître. La Chine qui les avait d'abord soutenus pour les opposer aux Mongols Orientaux, finit par s'inquiéter lorsqu'elle les vit s'étendre du Tarbagataï à la Grande Muraille. En 1449, leur khan Yésoun demanda la main d'une infante chinoise et, ne l'ayant point obtenue, vint ravager la frontière du Pe-tchi-li. L'Empereur Ying Tsong marcha contre lui avec une armée de 500.000 hommes. Mais l'incapacité d'un eunuque nommé Wang Tchîn, dont Ying Tsong avait fait son premier ministre, provoqua un désastre. L'armée impériale, qui s'était avancée sans eau et sans vivres dans une région déserte, fut cernée et détruite par les Eleuthes au Nord-Ouest du Pê-tchi-li, dans la steppe de Tou-mou, près de Siowen-hoa (1). Cent mille Chinois restèrent sur le champ de bataille. L'Empereur Ying Tsong fut fait prisonnier et conduit en Mongolie.

(1) La localité de Tou-mou, se trouve dans le nord-ouest du Pe-tchi-li, à l'est de Pao-ngaa et au sud-est de Siowen-hoa, à l'extérieur de la Grande Muraille.

Les Eleuthes, dont la victoire dépassait les espérances, vinrent camper sous les murailles de Pékin. Mais la Chine administrative et policée, n'avait rien d'une horde que la perte de son chef décapite. Le prince King Ti, frère du monarque prisonnier, fut simplement proclamé Empereur à sa place, et lorsque les Eleuthes se présentèrent, ils trouvèrent les forteresses en état de défense. Toutes leurs tentatives pour s'emparer de Pékin et des cités voisines échouèrent ; le chantage auquel ils se livrèrent pour obtenir une grosse rançon contre la liberté de Ying Tsong échoua également, si bien qu'ils se résignèrent à relâcher d'eux-mêmes leur captif. Peut-être espéraient-ils, en mettant en présence deux empereurs, provoquer une guerre civile. En ce cas, leur espoir fut déçu. De retour à Pékin, Ying Tsong refusa de remonter sur le trône et King Ti resta paisible possesseur du pouvoir suprême.

En résumé, le désastre de 1449 n'eut pas pour la Chine les conséquences qu'on eût pu redouter. L'intégrité de l'Empire ne fut pas atteinte, mais cette expérience rendit les Chinois encore plus prudents. Jusqu'à la fin de la dynastie des Ming, ils se gardèrent soigneusement de toute intervention dans les affaires mongoles. Toute leur activité de ce côté se borna dans le dernier quart du ^{xv}^e siècle à défendre l'oasis de Hami — leur dernier poste du côté de l'Ouest — contre les sultans musulmans de Tourfan, de la race des khans djagataïdes de Kachgarie (1). Après bien des alternatives de succès et de revers, Hami resta à la Chine.

Cependant, quelque résolue que fut la Chine à se garder de toute provocation envers les Mongols, il n'était pas en son pouvoir d'éviter le contre-coup des révolutions incessantes dont la Mongolie était alors le théâtre. Au commencement du ^{xvi}^e siècle, une restauration gengiskhanide se produisit dans ce pays. Le prince gengiskhanide Dayan vainquit les Eleuthes et refit pour quelques années (1470-1544) l'unité de la nation mongole. Après sa mort, ses possessions

(1) Cf. Imbault Huart, *Le pays de Hami*, p. 38 et 59. — Dabry de Thiersant, *Le Mahométisme en Chine*, I, 260.

furent partagées entre ses fils ; l'un de ceux-ci, Altàn-khan, qui avait reçu dans sa succession la horde des Ordos Toumed, le long de la Grande Muraille, entre TAlachan et le Dolon-nor, se montra pour l'Empire un formidable adversaire. De 1531 à 1550, ce barbare ne cessa de venir périodiquement ravager les campagnes chinoises. C'est ainsi qu'en 1542 il dévasta le Chan-si jusqu'à Taï-yuan ,et qu'en 1544 il vint incendier les faubourgs de Pékin. Les Chinois ne mirent fin à ses dévastations qu'en 1571, en lui accordant un traité de commerce avantageux.

Les Mongols, c'étaient pour la Chine les ennemis de toujours. Mais voici que surgissait sur les côtes de l'Empire un nouvel adversaire, jeune, hardi, insaisissable, presque invincible : le Japon. Une nuée d'aventuriers et de corsaires, sortis de tous les ports de l'archipel nippon, commençait à infester les mers de Chine. En 1523, une flottille japonaise brûla Ning-po, au Tché-kiang. En 1552, les Japonais remontèrent l'estuaire du Fleuve Bleu, pillant les opulentes villes de ses deux rives. En 1555, ils vinrent assiéger Nankin et s'emparèrent du port de Chao-tchéou, dans la baie de Swatow. En 1563, ils s'établirent sur les côtes du Fo-kien et il fallut une armée pour les rejeter à la mer. Ces pirates japonais n'étaient que les avant-coureurs de l'invasion prochaine. Les affaires de Corée allaient mettre la Chine en présence non plus de partisans isolés, mais de toutes les forces de l'Etat nippon.

Le royaume de Corée s'était reconnu vassal de la dynastie des Ming. Or, depuis l'antiquité, le Japon revendiquait un droit de suzeraineté sur la péninsule. En 1690, le célèbre Hidéyoshi, qui gouvernait le Japon en dictateur, somma le roi de Corée d'avoir à reconnaître les prétentions nipponnes. Les Coréens refusèrent. Ce fut la rupture. En 1692, 130.000 Japonais débarquèrent à Fousan, à l'extrémité Sud-Est de la Corée, marchèrent sur Séoul, la capitale coréenne, l'occupèrent, et s'avancèrent jusqu'à Hpieng-yang, dans la direction du Liao-toung. A la demande des Coréens, l'Empereur de Chine Wan Li envoya dans la péninsule une puissante armée qui, — grâce à sa supériorité numérique sur un

adversaire éloigné de ses bases —, força les Japonais à évacuer Hpieng-yang, Séoul, et à scattee en retraite sur Fousan (1593); Des négociations s'ouvrirent alors entre Chinois et Japonais. Elles ne purent aboutir, car les Chinois traitaient toujours le Japon en pays vassal, ce que celui-ci ne pouvait admettre. Les hostilités reprirent en 1597. Une nouvelle armée japonaise débarqua à Fousan, mais les Chinois envoyèrent à temps des renforts aux Coréens. Devant la supériorité écrasante de l'adversaire, les Japonais ne purent cette fois parvenir jusqu'à Séoul. Ils furent arrêtés à mi-chemin de cette ville et rejetés «sur la côte d'Oulsan et de Fousan, où la lutte dégénéra en guerre de sièges jusqu'au jour où les guerres civiles du Japon amenèrent le rembarquement de l'armée japonaise (1598). Cette « première manche » entre la Chine et le Japon se termina donc par la victoire des Chinois. De 1598 à 1896, la Corée resta placée sous la suzeraineté du Céleste Empire.

Comme le Japon, la Chine commençait alors à essaimer sur les terres voisines. L'émigration chinoise, à l'époque des Mirig, se portait principalement sur l'Insulinde. Au moment de la fondation de Batavia, il y avait à Java environ cent mille Chinois qui étaient maîtres du commerce de l'île. On en comptait vers la même époque une Vingtaine de mille aux Philippines. Les Espagnols qui s'emparèrent de l'île de Luçon en 1569, se défirent de ces rivaux par un massacre général. Ils se fermèrent ainsi les ports chinois. Les Poilugais, plus politiques, surent se concilier les autorités chinoises. Aussi obtinrent-ils de l'Empereur Wan Li, en 1557, un établissement dans l'île de Macao, à l'entrée de la baie de Canton (1). Cet événement faillit avoir des conséquences d'une incalculable portée : Avec les Portugais arrivèrent les Pères Jésuites, qui furent un moment sur le point de convertir l'Empire Chinois au Christianisme.

(1) Cf. Cordier, *L'arrivée des Portugais en Chine*, Toung pao, 1911, p. 482.

Politique religieuse des Ming.

La société chinoise à l'époque des Ming suivit le grand mouvement d'idées qui avait commencé à l'époque des Song : réaction contre le Bouddhisme, renaissance confucéenne. La restauration de l'indépendance nationale après un siècle de domination étrangère devait encore accentuer ce mouvement en renforçant dans le peuple chinois le culte du passé, la fidélité aux souvenirs nationaux. Chaque fois que l'âme chinoise a voulu revenir à ses traditions, ce retour l'a ramenée à Confucius. Puis les bonzes s'étaient discrédités en devenant les agents du gouvernement mongol. Les Empereurs, mongols, en faisant du Bouddhisme une sorte de religion d'Etat, accrurent son impopularité dans la masse chinoise. Culte des maîtres étrangers, il fut entraîné dans leur chute. Sans doute, par un hasard fortuit, le fondateur de la dynastie nationale se trouva être un ancien moine bouddhiste ; et chez plusieurs de ses descendants, on vit reparaître par intervalles d'étranges crises de mysticisme qu'on pourrait bien attribuer à l'hérédité. Mais ces furent là des tendances individuelles qui, bien loin d'entraîner l'adhésion du peuple, excitèrent presque toujours sa réprobation. Si l'Empereur Yong Lo fut considéré comme un grand prince, ce ne fut pas seulement pour ses conquêtes, mais aussi parce qu'il interdit de se faire bonze avant quarante ans et laïcisa les bonzes religieux qui n'avaient pas atteint cet âge. Si l'Empereur Tching Boa, malgré ses succès dans le Gobi, chez les Miaotsé et en Indo-Chine, laissa le souvenir d'un prince médiocre, c'est qu'il subit l'influence des bonzes. Si l'Empereur Houng Tché passa pour un excellent monarque, c'est moins pour sa victoire contre les Musulmans de Tourfan que parce qu'il rallia au parti des lettrés.

Il est curieux de remarquer à quel point l'anticléricalisme, au sens strict du mot, la haine contre le monachisme bouddhique, sont restés vivaces dans l'âme chinoise. Les congrégations bouddhiques, de tendances mystiques, de caractère international (leurs chefs résidaient au Tibet, étaient le

cauchemar des lettrés chinois, tous positivistes et nationalistes. A l'époque des Ming, toute la classe des mandarins était ralliée à un corps de doctrine uniforme, tiré des préceptes confucéens : c'était une morale pratique entièrement dépourvue de tendances métaphysiques, et fondée sur le culte de la famille, sur le respect de la tradition patriarcale et nationale. Pour les adeptes d'une telle doctrine, tout était choquant chez les bouddhistes : leur apologie du célibat, leur abus du surnaturel, leurs origines étrangères, leur tendance à subordonner le pouvoir politique au pouvoir religieux.

Le catholicisme à la Cour des Ming.

Ces dispositions expliquent — quelque contradictoire que paraisse ce fait — le succès des missionnaires catholiques dans la société chinoise du xvi^e siècle. La propagande des missionnaires ne pouvait rencontrer qu'un seul obstacle : le bouddhisme, religion au sens européen du mot, possédant une métaphysique et des dogmes en contradiction avec le dogme catholique. Au contraire, le Confucianisme! qui n'est qu'une morale, le culte des Ancêtres qui n'est qu'une manifestation de piété filiale, pouvaient s'adapter sans effort à la doctrine de l'Evangile. Ce fut le génie des jésuites d'avoir compris qu'entre les rites domestiques chinois et la religion chrétienne il n'y avait nulle incompatibilité fondamentale. Beaucoup de lettrés de l'époque Ming se sentaient pour le catholicisme, que les jésuites avaient mis d'accord avec la doctrine de Confucius et avec le culte des ancêtres, infiniment plus de sympathies que pour la doctrine de « Fo » (1). Le succès du Père Ricci en est la preuve.

Le père jésuite *Matthieu Ricci*, que les Chinois appelèrent Li Ma-téou, arriva en Chine en 1582. Il obtint en 1583 du vice-roi du Kouang-toung l'autorisation de se fixer dans cette

(1) Nom chinois du Bouddha.

province ; en 1600, il se rendit à Pékin, où il offrit à l'Empereur Wan Li des instruments d'astronomie et une horloge. Les connaissances de Ricci en astronomie et en mathématiques charmèrent Wan Li qui le prit en amitié et le garda à sa cour. Le missionnaire catholique eut ses entrées permanentes au Palais, à l'instar des grands officiers de la couronne. Sur sa prière, Wan Li consentit à placer dans le Palais deux tableaux du Christ et de la Vierge. Grâce à la protection impériale, Ricci put poursuivre son apostolat jusque dans les milieux de la Cour où il obtint un grand nombre de conversions. À sa mort, en 1610, Wan Li lui fit des funérailles magnifiques et fit déposer son corps dans un temple qui fut converti en église chrétienne. L'œuvre du Père Ricci fut continuée par le Père *Adam Schall* (en chinois Tang Jo-wang). Arrivé en Chine en 1622, Schall fonda une église à Si-ngan au Chen-si. Ses connaissances mathématiques le firent appeler à la Cour de Pékin. 11 publia en chinois plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique et d'astronomie. Au moment de la révolte des Mandchous, il mit ses talents d'ingénieur à la disposition de l'Empereur Hoäi Tsong pour lequel il fonda en 1636 des pièces d'artillerie.

Si le Père Ricci et le Père Schall virent ainsi s'ouvrir devant eux les portes infranchissables du Palais Impérial, c'est, — il faut le répéter —, non seulement pour les réels services qu'ils rendaient à l'Empire, mais aussi grâce à leur intelligence du traditionalisme chinois. Le Père Ricci avait écrit un traité pour affirmer la conformité de la morale confucéenne et de la morale chrétienne, c'est-à-dire, puisque le Confucianisme n'est autre chose qu'une Morale, l'harmonie du Confucianisme et du Christianisme. En vertu de ce principe, il refusa de porter, comme les autres missionnaires le faisaient jusque-là, le costume des bonzes qui l'assimilait au clergé bouddhiste ou, comme disaient les Chinois, aux prêtres du « culte étranger ». Ricci revêtit le costume des lettrés, qui l'assimilait aux disciples de Confucius. Connaissant admirablement le caractère du peuple chinois —, peuple de moralistes, de lettrés positivistes et d'agriculteurs positifs —, il insista avant tout dans sa prédication

sur Pensegment de la morale auquel il joignit FenseU griment des sciences. À son exemple tous les missionnaires jésuites «'allièrent au Confucianisme national contre le Bouddhiânae. Ausel, voit-on le Père de Mailla et les autre» iraducteui» du *long Kim kang* mou épouser fidèlement les *sentiments* des annalistes indigènes contre l'action des bonnes à travers l'histoire chinoise.

Lee résultats de cette habile politique iureni heureux pour le Christianisme. Les derniers Ming moururent catho* liques ou sur le point de le devenir. Le dernier Fils du Ciel de race einnoise s'appelait Constantin, sa mère Anne et son aïeule Marie. Kiu Che-ssa, le héros qui défendit jusqu'au bout l'indépendance chinoise, était également chrétien. Et «i l'invasion mandchoue avait pu être arrêtée à temps, il n'est pas interdit de penser que le Christianisme eût fait des progrès plu» considérables encore (i).

Jugement sur les Ming.

I/époque des Ming a laissé dans la population chinoise le souvenir d'un âge d'or. Ce n'est pas à dire que cette période de deux siècles et demi n'ait pas eu se» heures sombres. Mais en général la nation chinoise jouit sous les Ming d'une tranquillité profonde. Après les luttes de la guerre de l'indépendance et les expéditions de représailles aussitôt dirigées en Mongolie, il n'y eut que quelques campagnes défensives ou préventives le long de la Grande Muraille, sur la frontière du Tonkin ou en Corée. Si après Hong Wou et Yong Lo, la

(1) On s'est; étonné que Voltaire» dans son *Siècle de Louis XIV*», ait donné une place si considérable à la querelle des Jésuites et des Dominicains sur la « Question des Rites ». Mais la pénétration du Christianisme en Chine était un événement d'une importance mondiale exceptionnelle. Et la Question des Rites était la clé de cette affaire. Si Ta vis des Jésuites avait prévalu, l'évangélisation de la Chine se serait trouvée singulièrement facilitée. Au lieu de heurter la piété filiale et le culte domestique des indigènes» les missionnaires auraient pu y appuyer leur prédication. Le Confucianisme serait presque devenu l'intermédiaire naturel entre le Christianisme et les masses chinoises. Et peut-être la £*ce du moado aurait été changée,.. Voir H. Cordier, *La Question des rites chinois*, Conférence du Musée Guimet en 1914, p. 141-173,

dynastie ne produisit point de perwninaite de premier plan, elle ae compta non plus ni tyran ni souverain absolument incapable. Presque tous ses représentants nous apjps^aissent avec le même type, dans le même décor : princes très cultivés, érudits et artistes, très humains, de moûfcâ douces, bien intentionnés, un peu faibles de caractère, taillés en somme à la mesure de la vie de cour, faits pour ses pompes, sa magnificence, son esprit poli et superficiel. Certaines dynasties précédentes, comme celle des Soung, avaient présenté un caractère analogue, mais Savaient régné que sur une partie du sol chinois. D'autres, comme les Tang, avaient possédé l'ensemble des Dix-Huit Provinces et mérité une gloire incomparable, mais fatigué le peuple par leur ambition démesurée, leurs guerres incessantes, les drames sanglants de leur palais, leur tyrannie et leurs crimes. La Dynastie des Ming eut cet heureux privilège de régner sur la Chine entière et d'y régner en paix.

Quand on veut connaître la société chinoise telle qu'elle était dans sa forme originale, avant les transformations étrangères, c'est à l'époque des Ming qu'il la faut étudier. On constatera alors que plusieurs traits que l'on croyait appartenir au caractère chinois, notamment la xénophobie et la haine du Christianisme, datent uniquement du régime mandchou. *La Chine indépendante des Ming ne connut ni mouvements xénophobes ni intolérance religieuse.* Le dernier défenseur de l'indépendance chinoise au xvn^e siècle, le grand Kiu Che-issa, se trouva être un chrétien. Et le restaurateur de cette indépendance, au xx^e siècle, se trouva aussi un chrétien : le docteur Sun Yat-sen. Ce furent les maîtres tartares de la Chine qui, au xvn^e et au xix^e siècles, formèrent vraiment le pays aux étrangers et l'isolèrent au dehors comme, à l'intérieur, ils arrêtaient son développement normal.

La littérature sous les Ming.

La domination mongole avait acclimaté en Chine, un genre nouveau, — le drame populaire, inconnu jusque-

là dans la littérature chinoise (1) Les Mongols, trop peu lettrés pour se complaire aux subtilités de la poésie savante, voulurent une littérature à leur portée, naïve et mouvementée comme pouvaient la rêver des soldats : La création du drame répondit à ces besoins. C'est sous leur règne, au xiv^e siècle, que furent écrites les deux pièces les plus célèbres du théâtre chinois, *le Pavillon Occidental* par Wang Ché-fou, — gracieuse idylle traversée de péripéties comiques ou romanesques —, et *la Guitare Pipa*, par Kao Tong-kia, touchante histoire d'une jeune femme abandonnée qui retrouve enfin son époux. Citons encore parmi les drames de l'Epopée Mongole la *Chanteuse* et *les Intrigues d'une soubrette*, pleins de situations ingénieuses et de caractères adroitement dessinés. Les littérateurs de l'époque des Ming donnèrent au drame chinois sa forme définitive. Plusieurs pièces de l'époque mongole furent reprises et améliorées, comme la *Guitare Pipa* revue par Mao Tseu en 1610 (2). Et une infinité de situations nouvelles furent imaginées, pathétiques ou bouffonnes, toutes mélodramatiques et réalisant l'idéal d'un théâtre réellement populaire.

Le roman avait produit sous les Mongols quelques oeuvres assez puissantes. La plus connue est le *Voyage en Occident*, roman bouddhiste inspiré par les souvenirs du pèlerinage de Hiouen Tsang dans l'Inde. C'est un récit plein d'aventures merveilleuses et d'interventions surnaturelles ; l'épisode le plus souvent cité est la descente de l'Empereur Taï Tsong aux enfers, passage qui peut soutenir la comparaison avec les descriptions analogues de l'Odyssée et de l'Enéide. — Mais l'âge d'or du roman chinois fut l'Epoque des Ming. Citons parmi les œuvres de cette époque : *Les deux cousines* et *La femme accomplie*.

Le roman des *Deux cousines* est bien connu en France par la traduction de Stanislas Julien (3). Il nous transporte dans une société d'une douceur charmante, vers le milieu

(1) Cf. Bazin, *Le théâtre chinois... sous les empereurs mongols*, P. 1863.

(2) Cf. *Le Pipa-ki ou histoire du Luth*, trad. Bazin, P. 1841.

(3) Slan. Julien, *Yu-hiao-li, les Deux cousines*, P. 1864.

du xv^e siècle, au sein d'une famille paisible et lettrée. L'héroïne du roman, Jaspe-Rouge, est la compagne d'études de son père, vieux mandarin ami des fleurs et des vers. Elle rivalise avec lui dans l'art d'improviser un poème sur les saules, la lune ou les hirondelles. Au fond de la pièce qui leur sert de bibliothèque, le père et la fille ont placé dans des vases de porcelaine fine toute une collection de rosiers et d'orchidées rares. Là, dans le parfum des fleurs, auprès des livres anciens, le vieux mandarin, sa fille et quelques amis passent leurs soirées à faire des improvisations à la manière des poètes du temps jadis. Le plus sûr moyen d'arriver au cœur de Jaspe Rouge est de lui offrir quelques strophes tracées d'un pinceau irréprochable. C'est de la sorte que plusieurs soupirants lui font leur cour. Un d'entre eux, Ssé Yéoupe, lui fait parvenir un poème qui est un chef-d'œuvre. Mais à la suite d'une intrigue assez compliquée, son rival, le traître du roman, trouve le moyen de se faire passer pour l'auteur du poème. Cet imposteur est sur le point d'obtenir la main de Jaspe-Rouge, quand sa supercherie est découverte. La jeune fille n'a plus qu'un désir : revoir Ssé Yéoupe qui, éconduit et méconnu, a quitté le pays pour une contrée lointaine. Ssé Yéoupe, après avoir traversé une série d'infortunes (il est orphelin et très pauvre), a trouvé à la fois une famille et la richesse : Un mandarin opulent l'adopte pour fils. Dans le même temps il est devenu le héros d'une aventure amoureuse qui forme un des plus charmants épisodes du roman. Une jeune fille, Rêve-de-Poirier (qui se trouve être justement la cousine de Jaspe-Rouge), s'éprend de Ssé Yéoupe. N'osant lui déclarer sa passion, elle se fait présenter à lui sous un déguisement, et lui confie que Rêve-de-Poirier s'est distinguée et voudrait l'épouser. Quelque temps après la faillite de Rêve-de-Poirier va rendre visite à celle de Jaspe-Rouge. Les deux cousines qui s'adorent — elles excellent également dans l'art des vers — se confient leurs innocents secrets. Après bien des péripéties, elles arriveront à découvrir qu'elles aiment le même homme. En tout autre pays, cette découverte provoquerait une catastrophe. Mais nous sommes en Chine, où la polygamie est autorisée,

de sorte que les choses s'arrangent le mieux du monde. Les deux cousines épousent le même jour l'heureux Ssé Yéoupe et le roman se termine par un tableau idyllique du ménage à trois.

Les mœurs européennes eont moins déroutées par le sujet de *La femme accomplie* (1). L'héroïne de ce roman est aussi la femme parfaite selqn le cœur des moralistes d'Occident : vertueuse autant que belle, sachant aimer et imposer silence à son amour. L'action de ce roman, très vigoureusement conduite, se poursuit à travers deux enlèvements successifs.

Citons enfin *le Rêve du pavillon rouge*, par Tsao Siue-kin, roman du xviii^e siècle, qui décrit les amours malheureuses d'un Don Juan chinois et d'une jeune fille dont la passion exaltée évoque celle de nos héroïnes romantiques.

L'Epoque des Ming produisit plusieurs poètes remarquables, entre autres Léou Ki, Yang Ki et Soung Chi. Aucun d'eux n'égala le génie des grands poètes de l'Epoque Tang ou de l'Epoque Soung. Mais ils se maintinrent dans un rang fort honorable ; leur talent, élégant et fin, les fait encore lire de nos jours.

Leou Ki, né au Tchékiang en 1311, sous la doipi nation mongole, était déjà un poète célèbre quand Hong Wou appela la nation chinoise à la guerre de l'indépendance. Léou Ki suivit cet appel ; il s'enrôla parmi les insurgés et fit si vaillamment son devoir qu'après l'expulsion des Mongols l'Empereur Hong.Wou le garda à sa Cour avec le titre de ministre d'Etat.

La poésie de Léou Ki, « fluide et légère comme un souffle de zéphyr », a traité les thèmes champêtres chers à l'âme chinoise, avec une simplicité qui est un charme de plus (2).

Yang Ki (ou Mei Yen), qui vivait au commencement du xv^e siècle, a laissé des chansons à boire dans le goût de Li Taï-pé. Il composa aussi des nocturnes qui évoquent ceux du grand poète.

(1) *Hao-khieu-tchown, ou La Femme accomplie*, trad, Gaillard d'Arcy.

(2) Cf. Imbault-Huart, *La poésie chinoise du xiv^e au xix^e siècle*, P'. 1886.

Soung Chi (fia du xv^e siècle) èisela de gradeux petite poèmes, inspirée d'un sentiment délicat, comme celui sur lta mort cfim fortotf.

Dans le domaine philosophique, la littérature de l'Epoque Ming produisit un grand nom, celui de Wang Yaïg-ming (1472-1529). « C'était le digne héritier des penseurs qui » stimulèrent et régénérèrent la spéculation chinoise à l'Epoque des Soung. Quoique son indépendance fût en quelque sorte limitée par ses attaches mêmes avec le passé confucéen, il fut assez original pour trouver des raisons nouvelles qui puissent confirmer plus fortement les doctrines anciennes (1). »

L'art des Ming : La peinture.

L'art des Ming est un des mieux connus des amateurs européens parce que la plupart de ses œuvres sont parvenues jusqu'à nous. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la fameuse *Tour de Porcelaine*, à Nankin, restaurée par l'Empereur Yong Lo. Tous les voyageurs qui ont visité l'Extrême-Orient ont pu admirer à Pékin le célèbre *Temple du Ciel*, construit en 1421 par le même, Yong Lo, et les *Tombeaux des Ming* situés au Nord de la grande ville. Le site de ces tombeaux — une magnifique vallée, séjour de paix et de silence —, fut choisi par Yong Lo lorsqu'il fixa sa capitale au Pe-tchi-li (2). On y arrive par une longue avenue bordée de statues gigantesques, éléphants accroupis, dragons et béliers, conçus dans le style fruste et massif des vieux animaliers de l'époque Tang*. La nécropole elle-même est précédée d'un triple portique ouvert sur la salle des sacrifices où, jadis, les Empereurs venaient, « avec toute leur cour » célébrer, suivant des rites millénaires, des cérémonies en l'honneur de leurs aïeux divinisés. Aujourd'hui les tombes, petdœs dans un bois de pins et de chênes, sont à Taban-

(1) Atrrousseau, *Bulletin de l'Ecole d'Extrême-Orient*, 1916.

(2) Sur les sépultures des Ming, voir Imbaull-Huart, *Toung-pao*, 1853, pp 391-401 — Bouillard de Vaudeseal, *Sépultures impériales des Ming* B. E. F. E. O. 1920.

don. Elles ne sont plus visitées que par des pères et des touristes. Et de tant de grandeur et de gloire, *il* ne reste que la mélancolie des tombeaux, la majesté des aténues désertes et le murmure du vent dans les pins centenaires.

La peinture, à l'époque Ming, continua honorablement la tradition des grands maîtres du Moyen Âge. Si elle n'eut pas leur puissance, si elle manqua d'originalité et tomba souvent dans le maniérisme, elle conserva toutes leurs qualités d'exécution. L'élégance de cette peinture est un peu trop conventionnelle, sa grâce un peu grêle et froide. Mais le dessin reste savant et Tart des nuances est toujours aussi parfait. L'adresse du coup de pinceau, l'harmonie des teintes clouées font le charme principal des tableaux de cette époque dont quelques-uns sont parvenus dans nos collections.

Parmi les artistes de l'époque Ming, plusieurs noms sont à retenir : Le paysagiste Jou Sue qui se fixa au Japon où il fut connu sous le nom de Josetsu et où il fut l'initiateur de l'École japonaise de Sesshō ; — Tchen Che-tien

qui aimait à peindre les aspects vaporeux des paysages, les apparences lumineuses des corps aux heures indécises de l'aurore et du crépuscule » ; — Lin Leang, mort en 1451, dont le British Museum possède plusieurs kakemonos représentant des oies sauvages, des bosquets de bambous et de roseaux, œuvres d'une élégance sobre et sûre (1) ; — Kieou Ying enfin, qui nous a laissé une *Scène de printemps au Palais Impérial* (2), grande composition où revit, en un décor charmant, la société aimable, douce et raffinée de la Renaissance chinoise : c'est revivification par un Watteau d'Extrême Orient d'une cour exquise qui ne se peut comparer qu'à celle de nos derniers Trianons ; comme fond un invraisemblable paysage de paravent, avec pavillons, kiosques, jardins et arbustes en fleurs ; dans ce cadre enchante se meuvent des personnages de légende, musiciennes, chanteuses, suivantes et grandes dames ; celles-ci, en robe de cour,

(1) Cf. Bushell, *L'Art chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac (Laurens), planche 233, page 312.

(2) Peinture reproduite et décrite par Bushell, *L'Art chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac, planche 236, pages 313 et 343.

toute de soie et de brocart, avec des bouquets dans les cheveux, se livrent à divers passe-temps aristocratiques avec des gestes précieux et légers qui créent de la grâce autour d'eux ; les unes cueillent des fleurs ou les disposent dans des vases ; les autres lisent, peignent ou jouent aux échecs¹ au milieu de ses demoiselles d'honneur, l'impératrice pose pour son portrait devant un peintre, tandis qu'une jeune femme, rêveuse apparition debout sur une véranda, contemple au loin un lac bordé de saules en fleurs. La Cour des princes italiens du *Quattrocento*, contemporaine de ce chef-d'œuvre, semble presque grossière à côté de la société qu'il nous laisse entrevoir.

Dans le même style, le British Museum possède une grande composition de l'époque Ming, représentant la *Visite des Immortels à l'Empereur d'en haut*, connue aussi sous le nom de *Paradis terrestre*, et qui est une pure féerie (1) : Sur un fond d'or bruni, d'un resplendissement sourd, les Bienheureux, en robe de couleurs tendres, les mains pleines de fleurs, errent sur la berge d'un lac délicieux, ou prennent le thé, souriants et amusés, sur un esquif rustique que dirige une jeune batelière au long geste élégant. Ici le rêve mystique et naïf des Paradis de l'Angelico se pare de la grâce aristocratique des premiers Embarquements pour Cythère.

Les maîtres de l'époque Ming n'ont pas été seulement d'agréables paysagistes. Ils nous ont laissé plusieurs portraits qui se distinguent par leur élégance sobre, la délicatesse du dessin et en même temps par la vigueur des physionomies et l'acuité de l'expression. La Collection Langweil possède dans cette manière un portrait funéraire d'homme à robe rouge (xv^e siècle), un autre portrait funéraire de magistrat du xvi^e siècle, tous deux admirables de réalisme ; enfin un portrait funéraire de mandarin en robe grise dont la physionomie de vieil aigle et le regard méditatif rappellent curieusement le Descartes de Franz Hals

(1) Excellente reproduction en couleurs dans Fucinellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, page 248 (Hachette).

;(xvi^e siècle) (1). — Le Louvre a hérité dans èe même style, d'upt étonnant portât de dame chinoise âgée, en scée rose, aisiflé dans ses atours de «cerémonie — physionomie réflécMe et froide, ou la vie a imprimé avée la dureté de ses leçons «on masque de dignité « de volonté. Enfin te Louvirè possède, rapporté par M. Peiliot, un admirable parferait d'Epoque, Ming, de Kouon Ti, dieu de la gueme (costume vert, bonnet bleu, fond d'or), type Vpenbe de puissance : la largwr d'une fresque et le fini d'une miniature. On retrouve même à l'Epoque Ming de bons disciples dû grand peintre militaire Tchao Mong-fou — par exemple dans le portrait d'un cavalier tartare retenant son cheval au bord d'un ravin » (xvi^e siècle), aujourd'hui à la Collection Vever,

Mais il est incontestable que ce n'est qu'accidentellement que les portraitistes de l'Epoque Ming ont, cherché à exprimer la puissance de la pensée ou la force matérielle. On ne retrouve guère chez eux les grandes sources d'inspiration des Ecoles médiévales — mysticisme, romantisme, imprcs-sionisme, réalisme. Leur domaine reste la grâce un peu conventionnelle, la joliesse. Dans ce genre — auquel il faut toujours revenir quand on parle d'eux, — ils ont produit de petits chefs-d'œuvre. «Citons notamment, à la Collection Langweil un délicieux portrait de jeune femme daté de 1555, par Tang Ying ; à la Collection H. Vever une jeune femme assise sous un arbre (2) ; et au Louvre un portrait de *Makou, jeune femme*, par Tchen Kong-tchéou, rapporté par M. Pelliot {jeune femme portant à la main droite un vase bleu et tenant, passé au bras gauche, un panier plein de fleure) —, vision d'une fraîcheur charmante dans l'envol des écharpes et des banderoles {première moitié du xvu^e siècle). Jamais l'art italien du Quattrocento, jamais l'art français du xviii^e siècle n'ont évoqué silhouettes féminines d'une grâce plus délicate, plus touchante et plus immatérielle. Seule une société d'une élégance raffinée a pu créer ces fra-

(1) Reproductions dans De Tressan, *La Peinture en Orient et en Extrême-Orient*, page 11, in ; *L'Art et les Artistes*, d'erètobre 1913.

(2) Reproduit dans De Tressan, *Lu Peinture m Ormnt et m Extrême-Orient*, page 15.

giles, ces eacquisee figures de rêvç, petites princesses chinoises d'il y a quatre cents ans, dont les songes et la vie nous demeureront à jamais inconnus, qui étaient le parfum d'une cour très fermée, et dans lesquelles nous sommes surpris de retrouver les sœurs de notre pensée, quelque chose comme, des Clouet qui seraient des Watteau.

L'art des Ming : La Céramique*

Ce fut sous les Ming que la céramique chinoise atteignit son apogée. Les règnes des' Empereurs Siouan Té (1427-1436), Tehing Hoa .(1465-1487) et Wan Li (1573-1620), marquent les grandes étapes de cet art. « Le décor Ming, dit M. Grandidier (1), se recommande par la nature des émaux qui plaisent en raison d'une certaine allure sauvage, d'une facture dont la rudesse est compensée» par l'ampleur d'exécution. » À cette époque en effet, la peinture devient un art secondaire et c'est la céramique qui devient vraiment l'art majeur, le grand art national. Aussi, tandis que la peinture visQ surtout à la grâce et à l'élégance,' la céramique recherche la puissance et la force.

Auparavant la Chine était déjà célèbre par ses poteries. La Dynastie des Soung avait eu à Caï-fong°et à Hang-tôhéou des manufactures impériales de porcelaine, d'où sortirent les fameux *céladons* verts que se disputaient les Japonais et les Persans. Mais avec les Ming la fabrication de la porcelaine prit une importance bien plus grande encore. L'Empereur Hong Wou, le premier d'entre eux, établit la manufacture impériale de King-to-tchen qui fournit bientôt l'Asie et l'Europe (1369). Le règne de Siouan Té se distingua par ses porcelaines d'un bleu gris pâle et très doux, le *bleu sou-ni-po*, qui domina pendant tout le xv^e siècle. Quand ce bleu vint à s'épuiser, les céramistes chinois se servirent d'un bleu foncé, appelé *bleu hoeï-tsing* ou *Bleu des Musulmans*, parce qu'il avait été importé de Perse vers 1621. A partir du règne de Wan Li, le *bleu des Musulmans* devint rare, et les

(1) *La Céramique chinoise*, Paris 1894.

artistes donnèrent la préférence aux porcelaines de la famille verte.

Concurremment avec la fabrication de la porcelaine, le règne de Siouan Té mit en faveur la poterie en grès brun-rouge ou chamois connue sous le nom de *boccaro*. Le *boccaro* eut sa plus grande vogue sous le règne de Wan Li. Les raffinés le trouvaient supérieur à la porcelaine pour conserver l'arome du thé ou le parfum des sucreries. Toute une pléiade d'artistes se spécialisa dans la fabrication des théières de *boccaro* auxquelles leur fantaisie donnait les formes les plus diverses : phénix, dragon, écorce de pin, ou branches de prunier.

En somme, l'Epoque* des Ming, comme notre xviii^e siècle français auquel elle ressemble par tant de points, s'orienta surtout vers les arts industriels, le meuble, le bibelot. Les laques sculptés des Ming, notamment ceux du règne de l'Empereur Yong Lo, passent pour les plus parfaits de l'Extrême-Orient. Dans la ciselure des bronzes, des jades, dans le travail des émaux, les artistes de l'Epoque Ming, dit M. Paléologue, réalisèrent des oeuvres d'une maîtrise supérieure, d'un style robuste, d'une exécution libre et large, d'un goût délicat et toujours sûr. » L'Europe qui n'a connu qu'au xx^e siècle les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture chinoises, apprit dès le xviii^e siècle à admirer l'art de la Chine et du Japon par leurs bibelots, leurs porcelaines et leurs laques (i). Elle imagina là-dessus un Extrême-Orient à coup sûr infiniment charmant et délicat, mais un peu factice. Elle ignorait que derrière ce paravent plein de fleurs et d'oiseaux il y avait la riche civilisation du Moyen Age, la Chine des grands peintres mystiques et des puissants sculpteurs de l'âge Tang. C'est que nos premiers voyageurs n'avaient vu que la Chine des Ming et n'en avaient bien vu que les décors. C'est comme si l'on imaginait toute la France, celle des Croisades, de l'art gothique et de la Renaissance d'après les boudoirs de Trianon.

(1) Cf. Cordier, *La Chine en France au xviii^e siècle*, Paris, 1910 (Laurens).

§ 2. — LES DERNIERS TARTARES

**Le Tibet et l'Église Lamaïque
Réforme de Tsong Eapa**

Tandis que la dynastie des Ming gouvernait la Chine dans le calme et la paix, l'Asie Centrale était le siège de graves révolutions. Les Mongols Orientaux, ceux de l'Orkhon, de TOnon et du Kéroulène, les descendants authentiques de Tchinkkiz Khan, perdirent définitivement leur antique hégémonie. A leur place, trois nouvelles puissances s'élevèrent : au Tibet, l'Eglise Lamaïque ; en Mongolie, le Royaume des Eleuthcs ; dans le bassin du Soungari et au Liaoutoung, le Royaume des Mandchous.

C'est dans les dernières années du xiv^e siècle que se produisit au Tibet la réforme religieuse connue sous le nom de *Lamaïsme Jaune* (1). L'auteur de cette réforme fut le moine bouddhiste *Tsong Kapa*, une des plus hautes figures morales de l'Extrême-Orient. Ce personnage qui vécut de 1355 à 1417, fut d'abord simple religieux au couvent de Kadampa. Dans la méditation des Ecritures indiennes, il acquit la conviction que l'Eglise bouddhique, corrompue par le paganisme des doctrines tantriques, avait Besoin d'une rénovation complète, et il résolut de lui rendre sa pureté première. Sa prédication obtint un succès rapide. Il réforma les mœurs d'un grand nombre de couvents en y rétablissant l'observation des vœux de pauvreté, de chasteté et de renoncement. En 1407, il fonda près de Lhassa le monastère de Galdan qui devint le principal foyer de sa doctrine. Cependant la Réforme de Tsong Kapa ne fut point acceptée

(1) Cf. De Milloué, *Le Paradis des Moines, Bod Youl ou Tibet*, p. 1906. — Specht, Article *Tibet*, Grande Encyclopédie. — L. A. Waddel, *The Buddhism or Tibet or Lamaism*, L. 1895. — Waddel, *Lhassa and its mysteries* L. 1905. — Grenard, *Le Tibet*, P. 1904.

par tous les Tibétains. L'ancien clergé conserva ses adeptes qui prétendaient rester fidèles aux docteurs du haut Moyen Age. Le Bouddhisme Tibétain se trouva ainsi partagé entre deux Eglises : l'Eglise Réformée sortie de la prédication de Tsong Kapa et qui, d'après le costume de ses fidèles, est connue sous le nom d'Eglise *Jaune*, et l'Eglise du Vieux Clergé tantrique, appelée, pour les mêmes raisons *Eglise Rouge*. L'une et l'autre se divisèrent en plusieurs sectes ou ordres religieux. La secte la plus connue de l'Eglise Jaune, est la *Secte Galoupa*, qui a son centre au monastère de, Galdan. Les principales sectes rouges sont les sectes *Ourgyen*. et *Kadampa*, qui se réclament; la première de Padma Sambhava, la seconde de Brodton, célèbres docteurs du Moyen Age. Si le Vieux Clergé se maintint malgré la prédication des moines jaunes, il ne fit dès lors qu'être végété. Toute la sève du Bouddhisme Tibétain passa à l'Eglise Réformée.

Tsong Kapa ne se contenta point d'amender les mœurs du clergé. Il compléta la théologie tibétaine ; il y fit admettre un dogme nouveau celui de la "réincarnation des saints et des divinités du Panthéon bouddhique, ou plutôt il tira de ce dogme, implicitement contenu dans toutes les traditions bouddhiques, des applications d'une importance capitale. Dogme, fécond qui, sous l'action de Tsong Kapa et de son école, transforma complètement les institutions religieuses du Bouddhisme tibétain et mongol. Chaque peuple, chaque province eut à la foi bouddhique voulut désormais avoir sa réincarnation locale de quelque personnage des Ecritures. C'est ainsi que s'établirent les divers pouvoirs spirituels dont l'ensemble constitua l'*Eglise Lammé*. Il n'y eut pas au Tibet moins de 70 incarnations bouddhiques dont plusieurs féminines, comme celle que représente la Grande Abbessée de Yamdoek, près de Lhassa. Tsong Kapa lui-même devint la personnification d'Amilabha, le créateur des Paradis d'Occident, le Bouddha de la Charité.

L'influence morale du grand réformateur, consacrée par cette apostrophe, fut immense ; elle rayonna sur l'Extrême-Orient tout entier et, de nos jours, encore, elle reste indis-

culée. L'Eglise du réformateur tibétain a survécu aux empires et aux dominations. Les potentats asiatiques, le Grand-Khan et le Grand Mogol, le Fils du Ciel et le Tsar Blanc, *sont* tombés l'un après l'autre. Leur puissance n'est plus qu'un souvenir. Mais là haut, sur les plateaux inaccessibles du Tibet, dans ce paysage de solitudes, de glaciers et d'abîmes qui est vraiment le « Toit du Monde », les coiiivend lamannes restent debout avec leurs cellules, leurs oratoires et leurs innombrables sanctuaires. Et les mille cloches de ces monastères, tintant dans la paix des cimes, appellent nuit et jour les fidèles répandus dans le vaste monde, entre l'Océan Glacial et les forêts du Gange, entre la Mer de Chine et la Caspienne, à célébrer la gloire du Bouddha Çakya-mouni et de son disciple, le très saint, très docte et très pieux Tsong Kapa.

»

Constitution

de la théocratie tibétaine.

Le Dalai lama.

Dgédoun Sgroub, neveu de Tsong Kapa, lui succéda à la tête de l'Eglise Jaune (1419-1476). Il paracheva la réforme religieuse entreprise par son oncle et triompha des dernières résistances du Clergé Rouge. En 1447, il fonda à Chigatsé le célèbre monastère de Tachilumbo, qui jusqu'en 1640 fut, avec le monastère de Galdan, la résidence des successeurs de Tsong Kapa. Les listes canoniques donnent toutes Dgédoun Sgroub comme le premier des *Dalai Lamas* ou Grands Lamas, sortes de Papes de l'Eglise Jaune qui sont considérés comme la réincarnation d'Avalokitaçvara, le Bodhisattva de la Miséricorde, le Maître de la Pitié. Dgédoun Sgroub fut en effet le premier des pontifes terrestres, car Tsong Kapa, entouré dès le lendemain de sa mort d'une auréole presque divine, ne figure pas dans la série des Grands Lamas.

La constitution de cette Papauté bouddhique (I) compléta

(1) Il est bien entendu que ce n'est que par une analogie assez lointaine qu'on peut comparer le Dalai Lama au Pape. Le Dalai Lama n'est nulle-

l'évolution qui, depuis cinq siècles, entraînait la société tibétaine vers la théocratie.

Le deuxième *Dalaï lama* fut Gédoun Gyamtso qui gouverna l'Eglise Jaune de 1476 à 1541. Sous son pontificat, les Chinois cherchèrent à mettre à leur service l'énorme influence que la nouvelle Papauté tibétaine commençait à acquérir en Asie Centrale. En 1515, l'Empereur Tching Té, de la Dynastie des Ming, invita Gédoun Gyamtso à se rendre à Pékin. Mais le pontife, comprenant qu'une telle démarche, en faisant de lui le vassal des Chinois, ruinerait son prestige religieux, refusa de quitter le Tibet. Les Chinois durent se résigner à voir se constituer sur leurs frontières cette redoutable puissance morale, qui n'a cessé depuis lors d'inquiéter les divers gouvernements qui se sont succédé à Pékin.

Sous le troisième Grand Lama, Sodnam Gyamtso (1542-1588), les familles féodales du Tibet cherchèrent à enrayer les progrès de la théocratie. Ainsi, dans la Rome du haut Moyen Age, les barons du Latium et de la Sabine s'opposant aux prétentions territoriales du Saint-Siège. Sodnam Gyamtso fit alors ce que faisait en pareille circonstance la Papauté : Il fit appel à l'étranger, en l'espèce aux Mongols. Les Mongols récemment convertis à la Réforme de Tsong Kapa, avaient pour elle tout le zèle des néophytes. A l'appel du pontife, le plus puissant chef mongol, le gengiskhanide Altan-khan, roi des Ordos Toumcd, entra au Tibet, châtia les seigneurs laïques et prit l'Eglise lamaïque sous sa protection. Quelques mois après, une diète solennelle, tenue au Koukounor sous la présidence de Sodnam Gyamtso et d'Altan-khan, proclama la Réforme de Tsong Kapa, religion officielle de la Mongolie (1677). Deux sièges métropolitains furent fondés chez les Mongols, l'un chez les Ordos, à Koukou-khoto, l'autre chez les Khalkas, à Ourga (1).

mont le pontife suprême de l'Eglise tibétaine ; ce n'est qu'un des principaux personnages religieux du pays, le chef d'une des principales sectes. Le pouvoir d'autres chefs religieux, notamment celui de son coadjuteur, le Pantchen Rimpoché, a souvent dépassé le sien.

(1) Cf. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei* (v. Jigsmcd Namka), Strasbourg 1896. — Grunwedel, *Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, P. 1900.

Les luttes reprirent au Tibet, sous le 5^e pontife, Ngavang Lobzang (1617-1672). Le Clergé Rouge fit un dernier effort pour rétablir sa suprématie, tandis qu'un chef **laïque** s'emparait de Lhassa (1630). Ngavang Lobzang, comme son prédécesseur, fit appel aux Mongols, non plus aux Gengiskhanides tombés en décadence, mais aux Eleuthes alors en pleine prospérité. Le roi des Eleuthes, Kongtaïchi, qui régnait sur l'Ili, et le roi des Kochots du Koukou-nor, Goutchi-khan, accoururent à son appel, écrasèrent les clans laïques et le rétablirent à Lhassa (1643). C'est alors que Ngavang Lobzang fixa sa résidence dans le palais des anciens rois de Tibet, à Lhassa.

La constitution de la théocratie tibétaine fut complétée par la création d'un deuxième pouvoir spirituel. Ngavang Lobzang avait une grande vénération pour un religieux nommé Tchosgyi Gyaltsou, qui avait été jadis son père spirituel. Devenu lama suprême, il créa pour ce personnage, une nouvelle dignité ecclésiastique, celle de *Pantchen Rimpoché*, qui représenta l'incarnation d'Amitaba, la grande divinité indienne. Les Pantchen Rimpoché eurent pour résidence le monastère de Tachilumbo, dans le Tibet Oriental. Leur autorité resta généralement subordonnée à celle des Dalai Lama qui les avaient institués. Tandis que le Saint-Siège de Lhassa, établi dans la ville royale, unissait le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, les Pantchen Rimpoché de Tachilumbo, moins mêlés aux affaires du siècle, restèrent des chefs purement religieux. Toutefois, il leur arriva, dans certaines circonstances spéciales, comme durant la minorité de papes-enfants, d'agir au temporel comme représentants et vicaires du Dalai-lama.

Rôle de l'Eglise Tibétaine dans la politique de l'Extrême-Orient.

La fondation de l'Eglise lamaïque eut une importance capitale dans l'histoire de l'Asie. Elle modifia profondément le caractère de la race tibétaine. Les Tibétains avaient été

au haut Moyen Age un des peuples les plus guerriers de l'Orient Au vin⁰ siècle, ils avaient envahi l'Inde et la Chine, vaincu, les Arabes et les Turcs. Leur subordination à un clergé totit-puifteant qui finit par leur imposer un régime théocratique, les réduisit, pour la plus grande joie de leurs voisins, à une totale impuissance militaire ; à chaque tentative de la noblesse laïque pour secouer le joug, le clergé faisait appel à l'étranger qui intervenait aussitôt dans les affaires tibétaines pour restaurer la théocratie. Mais si le triomphe du régime clérical empêcha le peuple tibétain de disputer aux nations voisines la domination du continent, en revanche, ce régime assura au Tibet une influence morale et même politique infiniment supérieure à celle qu'il eût acquise par les armes. Le Saint-Siège de Lhassa devint le centre du monde bouddhique, c'est-à-dire de la race jaune, comme Rome était au Moyen Age, le centre de la Chrétienté. Lhama fut la capitale religieuse de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient, le foyer de tous les mouvements d'idées et aussi de toutes les intrigues politiques aux frontières de la Chine et du monde mongol. Si la nation tibétaine ne put plus aspirer pour elle-même à l'Empire de l'Asie, ce fut elle qui, par la bouche de ses pontifes, en donna l'investiture aux rois et aux empereurs. Fils du Ciel chinois, *tchong-kar* éléuthes, khans mandchoux, vinrent solliciter d'elle des lettres d'investiture et l'onction du sacre. Il ne fut si mince chef de horde qui ne tint à faire confirmer par le pontife de Lhassa ses droits de souveraineté. Il n'y eut si puissant Empereur de Chine qui n'eut soin de se concilier cette haute souveraineté spirituelle. Ceux-mêmes qui, pour des raisons politiques, durent la combattre, évitèrent de la heurter de front et affectèrent toujours de la ménager. Naturellement l'importance d'un tel rôle varia suivant les époques. Tant que la monarchie chinoise fut forte et respectée, l'Eglise tibétaine se confina dans le domaine spirituel. Aux époques de trouble, quand la puissance chinoise sombra et que les peuples tartares se disputèrent sa succession, les pontifes tibétains, choisis comme arbitres entre les prétentions rivales, furent amenés à Jouer dans la politique de l'Extrême-

Orient un rôle de premier ordre. C'est **ce qui arriva au** xvn^e siècle, lorsqu^e l'hégémonie de l'Extiérae-Oisiônt, ayant échappé au peuple chinois, se trouva **disputée** aatee les Maadchous et les Eleuthes.

Révolte des Mandchous contre les Ming,

La *race mandchaue* ou toungouse, forte race militaire, habituée à une existence rude, sous un climat froid, **dan** les prairies et les forêts de l'Amour et du Soungari, avait joué au haut Moyen Age un rôle considérable en Extrême-Orient (1). A deux reprises, des clans mandchous avaient conquis la Chine du Nord : d'abord au v^e siècle quand les Tobas avaient établi leur domination à Ta-tong, à Honaxifou et à Si-ngan, puis au XII^e siècle quand les Nîutdhī avaient fondé à Pékin le Royaume Kin ou Royaume d'Or. A la suite de la destruction du Royaume Kin par les Mongols, la race mandchoue retomba pour quatre siècles dans l'obscurité. Ses tribus, dispersées dans les deux provinces de la Mandchourie actuelle, reconnurent la suzeraineté des Grands-Khans mongols, puis des Empereurs chinois de la Dynastie Ming.

Dans les premières années du XVII^e siècle, les mandarins chinois chargés de lever le tribut en Mandchourie, provoquèrent par leur maladresse la révolte des habitants. Un chef énergique, le khan Nourhachou (né vers 1559, + en 1626) en profita pour réunir en une seule horde les clans mandchous jusque-là divisés. Reconnu par eux comme roi ou khan suprême, il les conduisit à la guerre contre l'Empire Chinois (1616). Il envahit la province chinoise du Liaotoung qu'il conquiert jusqu'à la frontière de Corée (1616), écrasa l'armée envoyée contre lui par la Cour de Pékin (1619), s'établit à Moukden dont il fit sa capitale et qui resta la ville sainte de ses successeurs, et prit Liaoyang dont il massacra toute la garnison (1621). En 1625, le nouveau

(1) Cf. Hosie, *Manchuria*, 1904

Royaume Mandchou s'étendait déjà de l'Amour à Port-Arthur et du Yalou à la frontière du *Pe-tchi-li*. Nourhachou essaya même de forcer la Grande Muraille, mais il échoua devant les canons fondus pour les Ming par les Pères Jésuites, et en mourut de chagrin en 1626,

Le khan Taï Tsong qui succéda à Nourhachou, son père, à la tête de la nation Mandchoue (1627-1643), fut un de ces barbares de génie comme l'Extrême-Orient en a tant connus et qui, formés à l'école de la politique chinoise, joignaient aux fortes qualités de leur race, l'expérience ou tout au moins l'intuition de la civilisation. Dès les premières années de son règne, son ambition avouée fut de monter sur le trône des Fils du Ciel. Pour rendre son peuple digne des hautes destinées qu'il rêvait pour lui, il s'efforça de l'initier à la culture du vieil Empire. Cette transformation semblait à Taï Tsong la condition nécessaire de la conquête de la Chine. Il chinoisa ses Mandchous comme, à quelque temps de là, Pierre le Grand européanisa ses Moscovites. Ainsi, d'ailleurs, avait agi jadis un autre conquérant tartare, le grand Koubilaï. Aussi bien Taï Tsong entendait-il réaliser pour le compte des Mandchous ce que Koubilaï avait fait pour les Mongols.

En 1629, Taï Tsong descendit au *Pe-tchi-li*. Il vint camper sous les murailles de Pékin, trouva la ville bien gardée et, après avoir pillé la banlieue, regagna le *Liao-toung*. Mais avant de quitter le sol chinois, il se rendit aux tombeaux des anciens Rois d'Or pour y offrir des sacrifices : Cérémonie significative qui renouait la tradition entre les conquérants mandchous du XII^e siècle et leurs descendants modernes. Taï Tsong revint en 1634 et ravagea de nouveau le *Pe-tchi-li*.

Quelques dommages que les Mandchous causassent à la dynastie des Ming, celle-ci n'était pas sérieusement menacée. Les razzias périodiques des Barbares au *Pe-tchi-li* ne mettaient pas en péril la fourmilière chinoise. Il fallut une révolution intérieure pour livrer le vieil Empire à ses ennemis.

**Le drame de 1644.
Conquête de la Chine du Nord
par les Mandchous.**

En 1627, l'Empereur Thien Ki étant mort sans enfants, le trône passa à son frère Hoaï Tsong ,011 Tsoung Tching, le lettré le plus doux et le plus timide des annales chinoises. Sous le gouvernement de ce souverain faible, des révoltes éclatèrent partout. Soldats mécontents de leur solde et paysans affamés formèrent, comme aux derniers temps de la dynastie mongole, des « Grandes Compagnies » qui, sous la conduite de quelques aventuriers audacieux, cherchèrent à se partager les provinces. Un de ces aventuriers nommé Tchang Hien-tchong s'empara du Se-tchouen. Un autre, nommé Li Ssé-tching, se rendit maître du Ho-nan (1640 du Houpé (1641), du Chen-si (1643) et du Chan-si (1644). Une fois en possession de ces quatre provinces qui constituent le noyau de l'ancienne Chine, Li Ssé-tching marcha sur Pékin. Son arrivée trouva la Cour impériale complètement désemparée. La meilleure armée de l'Empire que commandait le général Wou San-koueï, était retenue loin de la capitale, dans la région de Ghan-haï-kouan où elle contenait les Mandchous. Li Ssé-tching, ne trouvant aucune force sérieuse devant lui, s'empara de Pékin après un siège de trois jours. Quand le malheureux Empereur Hoaï Tsong vit les rebelles aux portes de la Cité Interdite, il poignarda sa fille pour la sauver du déshonneur, puis, ayant revêtu ses ornements impériaux, il se pendit dans un des pavillons du palais. Li Ssé-tching s'assit sur le trône des Fils du Ciel (1644).

Tout jusque-là avait réussi à Li Ssé-tching. Mais l'audacieux aventurier avait compté sans l'année impériale et sans le chef de cette armée, Wou San-koueï. Wou San-koueï, comme on l'a vu, guerroyait contre les Mandchous dans le Nord-Est du Pe-tchi-li lorsqu'il apprit la chute de Pékin et la mort de l'Empereur. A cette nouvelle, il conclut un armistice avec les Mandchous pour pouvoir marcher sur

Pékin. Il s'entendit même avec eux et reçut l'assurance que l'armée mandchoue se mettrait à sa disposition *pour* châtier l'usurpateur. En réalité, il faisait un manehé de dupe. Car il était à prévoir que les Mandchous une fois entrés avec lui dans l'Empire, il ne lui serait plus possible de les en chasser.

Quand Li Sse-tohing vit l'armée *des* Marches faire contre lui cause commune avec les Mandchous,, il proposa a Wu San-koueï de partager le pouvoir avec lui. Wou San-kouci refusa. De dépit, l'usurpateur fit exécuter le père de Wou San-koueï, qui était iomhé entre œis maiias. Ce fut dès lors entre les deux hommes -une'haine furieuse, inexpiable. La douleur et le désir de se venger firent oublier à Wou Siwa-koueï les conseils de la pradeaace. Il se livra entièrement aux Mandchou et descendit avec eux sur Pékin. Il vairaquit Li see-tchiag au seuil de Youngping,, le chassa de Pékin le le força à fuir jusqu'au Chen-si.

Alors tseulameni Wou San-kouci commença à concevoir des inquiétudes sur le rôle de ses associés Mandchous. Ceux-ci *ue* représentaient .plus, comme il l'avait espéré, un contingent tartare au service d'una *imperator* céleste. C'était une horde en marche qui profitait des guerres civiles de la Chine pour en faire la conquête. Après la (prise de Pékin, il remercia les Mandchous de leurs services et voulut les congédier. Mais les Mandchous, fort poliment, lui firent comprendre que la situation était changée. Ils avaient maintenant au Pe-t chi-li une armée de 100-000 hommes que renforçaient sans cesse de nouveaux escadrons descendus de Moukden. Leur roi, Taï Tsong était mort avant l'heure du triomphe, mais durant la minorité de son neveu chun Tchi, la conduite des affaires était assurée par le frère du défunt, la priiuse Tsé Tehing Wang, politique ireimarahie iqtte conduisit toute l'entreprise avec une Mbileté consommée. Après la fuite de Li Ssé-tching, les Mandchous, TOUS prétexte d'aseurer i'owtee, étaient entrés en aeab à Pékin, à côté de l'armée de Wou Sata-koueï. Lorsqu'ils sa viie Men aaornhre sufisaut, ils levèrent le masque, se garnirent du grand sceau de l'Etat, des bureaux du gouvernement, et proclamèrent leur

khan, Chun Tchi, Empereur de Chine, sous la régence de Tsé Tching Wang (1614).

Wou San-koueï, se voyant joué, tomba dans une mélancolie profonde. Il dut contenir son dépit, car il était trop tard pour protester et d'ailleurs les Mandchous, qui avaient encore besoin de lui, le comblaient de titres et d'honneurs. Toute la colère contenue que lui causait leur attitude, il la tourna contre le meurtrier de son père, Li SiSe-tching. Il s'acharna sur lui, le chassa du Chen-si, se lança à sa poursuite à travers les Alpes du Se-tchouen, et ne s'arrêta que lorsque ses fidèles lui apportèrent la tête de son rival (1645). Il rentra alors au Chen-si, dont les Mandchous lui abandonnèrent la vice-royauté avec une indépendance à peu près complète.

Conquête
de la Chine Méridionale
par les Mandchous,
Conversion des derniers Ming
au Christianisme :
L'Empereur Constantin.

Les Mandchous étaient maîtres du Pe-tchi-li et du bassin du Hoang-ho, mais ils étaient loin d'être reconnus dans toute la Chine. Gomme à chaque invasion tatar, tandis que les provinces du Nord acceptaient la domination ennemie, l'indépendance chinoise avait trouvé asile derrière la ligne du Yang-tsé, dans les provinces du Midi. Un prince Ming avait été proclamé Empereur à Nankin et toutes les populations méridionales s'étaient prononcées en sa faveur. Aussi le premier soin des Mandchous, après la conquête de Pékin, fut-il d'étouffer ce foyer de résistance. Ils entrèrent à Nankin en 1645 et réduisirent le prétendant chinois au suicide. Tout le bassin du Yang-tsé tomba à son tour sous la domination mandchoue.

Les derniers défenseurs de l'indépendance chinoise et de la dynastie des Ming se réfugièrent au Tché-kiang et sur la côte cantonnaise. Trois princes Ming, échappés au désastre

de leur famille, les princes de Tang, dé LOH et de Koueï, se mirent à la tête des populations montagnardes et des corsaires de cette région. Malheureusement, ils ne surent pas s'entendre entre eux. Le prince de Tang, reconnu au Fo-kien, le prince de Lou, reconnu au Tché-kiang, et le prince de Koueï, reconnu à Canton, usèrent leurs dernières forces à se quereller. Dans ces conditions, les Mandchous n'eurent aucune peine à les abattre séparément. L'armée mandchoue soumit d'abord le Tché-kiang, puis pénétra au Fo-kien où le prince de Tang se suicida au moment où il allait être fait prisonnier (1646).

Le dernier représentant de la dynastie des Ming, le prince de Koueï, Yong Lié, était réduit à la région eantonaise. Il avait établi sa résidence à Koeï-lin, dans les montagnes du Kouang-si. C'est dans cette petite ville de province, parmi les derniers défenseurs de l'indépendance nationale qu'eut lieu un des faits les plus considérables de l'histoire : la conversion de la dynastie chinoise légitime au Christianisme (I).

Au temps de la splendeur des Ming, les Pères Jésuites avaient été les familiers de la Cour de Pékin. Ils n'abandonnèrent pas la dynastie dans le malheur. Le Père Koffler suivit les Ming à Kcfeï-lin où il fut le soutien de cette petite cour désemparée. Il baptisa la mère du prétendant Yong Lié sous le nom de Marie, l'épouse de ce prince sous le nom d'Anne, la vexive de l'Empereur Hoaï Tseng sous le non d'Hélène et le petit prince héritier, fils de Yong Lié, sous le nom de Constantin. En 1650 Yong Lié envoya en Europe le père jésuite Baym, pour implorer le secours du Pape. Le plus fidèle défenseur des Ming, l'héroïque Kiu Che-ssa, vice-roi du Kouang-si, se fit également catholique. Il fut baptisé sous le nom de Thomas. Ce soldat chrétien jeta un dernier rayon de gloire sur la ruine de sa patrie. Les Mandchous ayant envahi le Kouang-si, il remporta sur eux

' (1) Cf. Ituc, *Le Christianisme en Chine*, II, 406, — Girard de Riallc, *Une mission chinoise à Venise au xvn^e siècle*, T'oung-pao, 1880, p. 90. — Parker, *Letters from a Chinese Empress to the Pope in 1650*, Contemporary Review, janv. juin 1912, 79

à Koeï-lin une grande victoire qui dégagea la province (1648). Mais cette lutte inégale ne pouvait se prolonger. En 1650, une grande armée mandchoue descendit du Nord avec mission de réduire coûte que coûte le Kouang-si et le Kouang-toung. A rapproche de l'ennemi, le faible Yong Lié prit peur et malgré les supplications de Kiu Che-issa, quitta Koeï-lin, son éphémère capitale. Abandonné par son maître et par la moitié de ses troupes, Kiu Ghe-ssa défendit quand même Koeï-lin avec une poignée de fidèles. En vain, les Mandchous lui offrirent le titre de vice-roi. Il repoussa leurs ouvertures et résista jusqu'au bout. Koeï-lin ayant été emporté d'assaut, il fut fait prisonnier les armes à la main. Comme il refusait obstinément de se rallier aux Mandchous, ceux-ci le firent décapiter, mais en considération de son héroïsme, ils lui accordèrent les funérailles d'un roi (1650). Les Mandchous s'emparèrent ensuite de Canton, tandis que Yong Lié, le dernier des Ming, s'enfuyait en Birmanie (1651).

Un Empire maritime chinois.

Koxinga

et le royaume de Formose.

La Chine entière obéissait maintenant aux Mandchous. Les derniers partisans des Ming se réfugièrent auprès du corsaire *Koxinga*, dont les flottes étaient maîtresses des îlots de la côte cantonnaise depuis la baie de Kouang-tchéou jusqu'à l'embouchure du Yang-tsé.

Tching Tchen-koung, plus connu sous le nom portugais de Koxinga, est une des plus curieuses figures de l'Extrême-Orient. C'est le premier représentant de cette *Chine Extérieure* qui naissait alors et dont l'expansion sur tous les rivages de l'Océan Pacifique et de l'Océan Indien est un des grands faits de l'histoire contemporaine. Le père de Koxinga, Tching Tchi-long, simple pêcheur de Tsiouen-tchéou au Fo-kien, devenu, par la suite, capitaine de pirates, avait été élevé à Macao où il avait fréquenté les grands navigateurs portugais ; il avait ensuite séjourné à Manille où il avait été

de même en relations avec les Espagnols, puis au Japon où il avait épousé une femme de Kiou Siou qui fut la mère de Koxinga. Peu de Chinois avaient donc reçu une connaissance de l'étranger plus complète que celle de Koxinga, Fils d'une Japonaise, élève des Conquistadors hispaniques, obligé par l'invasion étrangère à vivre en marge de son pays, son horizon politique dépassait singulièrement celui de ses compatriotes. C'est ainsi qu'il conçut à l'imitation des navigateurs japonais, portugais, espagnols ou hollandais, l'idée de se tailler un empire maritime dans les mers de Chine. Son père, le vieux pirate, ayant été trahieusement mis à mort par les Mandchous, il voua à ceux-ci une haine farouche et, tout en travaillant à la réalisation de ses projets personnels, il se constitua le vengeur des Ming, le champion de l'indépendance chinoise contre les conquérants étrangers.

Koxinga commença par s'assurer de solides points d'appui sur la côte chinoise. C'est ainsi qu'il établit une base navale à l'île d'Àmoï sur la côte du Fo-kien (1653) et une autre à l'île de Tsoung-ming dans l'estuaire du Yang-tsé (1655). De là, il faisait d'incessantes incursions dans l'intérieur des terres ; en 1667, il remonta même le cours du Yang-tsé, surprit Tchm-kiang et eut l'audace d'aller mettre le siège devant Nankin. Repoussé de ce côté, il tourna ses vues vers l'île de Formose (1). Depuis 1625, la côte occidentale de Formose était au pouvoir des Hollandais qui en avaient chassé les Japonais et y avaient bâti les deux forteresses de Provintia et de Zélandia (An-ping). En 1661, Koxinga ayant rassemblé, à Amoy, une puissante escadre, attaqua l'île à l'improviste. Il fit capituler Provintia le 30 avril 1661 et Zélandia le 4 mai 1662. Il accorda au dernier gouverneur hollandais les honneurs de la guerre, mais le força à se rembarquer pour Java. Cette double victoire donna l'île de Formose à Koxinga qui y fonda un royaume particulier, et préparait une expédition contre les Espagnols des Philippines quand il mourut (1662). Son fils Tching

(1) Cf. Imbault-Huart, *L'île Formose*, P 1893.

king mai lui sucécta comiatre roi de Formose et eoeferaa îa lutte contre les Mandchous sur les côtes du Tehe-kiang, du Fo-kien et du *Kouang-toung* (1662-1681). Tehing Knig-maieaipouwr successeur son jeune fils Tehing Ké-san (1681-1683)'sous le règne duqtieï les Mandchous réussirent enfin à faire la conquête de Formose.

Cette curieuse thalasisocratie chinoise ne dura donc que quelques années (1661-1683). Elle n'en présente pas moins *un* intérêt eapitaï pour l'historien, comme étant Ta première révélation de ta vocation maritime du peuple chinois. L'œvenfaire de Koxinga ouvrait, en effet, l'ère de la grande *émigration jaune* qui, de nos jours, de Singapoure a San Francisco, de Batavia aux Hawaiï, couvre toutes les rives du Pacifique : fait immense dont les conséquences lointaines ne peuvent encore être évaluées.

§ 3. — TA CHINE SOUS LA DYNASTIE MANDCHOUE

Politique
des premiers Empereurs
mandchous.

Régence de Tsé Tehing Wang.
Règnes de Chuv Tchi et KangHi.

La conquête de la Chine, par les Mandchous se trouve singnaiièrement facilitée par la politique qu'ils adoptèrent à l'égard des indigènes. Le chef du gouvernement mandchou, le régent Tsé Tehing Wang, qui de 1644 à 1651, dirigea les dtaifes pour son neveu le jeune Empereur Chun Tchi, fit preuve, en ces circonstances, d'un véritable génie d'homme d'Etat. Conquérir les Dix-huit Provinces n'était rien : pour que cette conquête fût durable, il fallait aussi conquérir et pacifier les esprils. Dans ce but, Tsé Tehing Wang s'efforça de n'employer aux expéditions contre les derniers Ming que des généraux chinois. Après la victoire, ce fut une administration chinoise qu'il installa partout. Il affectait de pré-

ferer les rallies chinois a ses propres compatriotes, et leur reservait les postes les plus avantageux, de sorte que tout vice-roi, tout general, tout aventurier indigene eut intent a faire consacrer sa situation par une adhesion au regime mandchou. Pour le moment, et tout au moins dans la Chine Meridionale, Ts6 Tching Wang n'exigeait des Sudistes qu'un acte de reconnaissance assez vague, dont le port de la Iresse tartare etait le symbole. Il all ait au plus presse : faire accepter Chun Tchi comme Empereur national, laissant a ses successeurs le soin de faire disparaitre plus tard les autonomies regionales qu'il avait provisoirement respectees.

Le jcunc Empereur Chun Tchi, qui, a la mort de Tse Tching Wang en 1651, prit dirctement le pouvoir en mains comme son contemporain Louis XIV, resta fidele a la politique inauguree par le grand ministre. Aucun Empereur chinois ne fut plus traditionaliste, plus national que cet heriticr d'obscurs chefs toungouses. Cette politique qui lui valut l'adhesion du mandarinat et de la societe confuceenne, donna definitivement a la Dynastic Mandchoue ses grandes lcttres de naturalisation chinoise.

Mais le Fils du Ciel n'etait pas seulement le chef politique et religieux de la societe confuceenne. En tant que souverain de l'*Empire da Milieu*, de l'Etat imperial jaunc, il etait encoro le suzerain-ne de tous les peuples cor eens, toungouses, turco-mongols, tibetains, thai' et annamites qui s'etendaient entr la Mer du Japon et le Pamir, entre le haut Irtych et le Golfe du Tonkin. Celte suzerainete historique de la Chine sur l'Asie Cenlralc et Orientale, les grands Empereurs de jadis, Tai Tsong le Tang au VII^e siccle, Koubilai le Mongol au XIII^e siecle, Yong Lo le Ming au xv^e siecle, l'avaient a diverscs reprises fait triompher. A peine assis sur le trdnc chinois, les Mandchous chercherent a reprendre a ce sujet la politique des dynasties precedentes. lis songerent a utiliser pour cela la nouvelle Puissance morale qui venait de se creer a l'Ouest de la Chine : la Papaute tibetaine. En 1653, a l'invitation de l'Empereair Chun Tchi, le *dalai lama* Ngavang Lobzang se rendit en grande pompe de Lhasa a

Pekin. Par cette visite, l'Eglise lamaïque consacra solennellement l'élevation de la race mandchoue comme nouvelle « race impériale » de l'Asie. L'aventure mandchoue se trouva ainsi légitimée par la bénédiction de la plus haute autorité religieuse du temps. De son côté, le pape tibétain gagna pour son pouvoir temporel la garantie des nouveaux maîtres de l'Extrême-Orient. Comme au siècle de Koubilai, la théocratie lamaïque et l'Empire tartare conclurent un pacte d'assurance réciproque — sorte d'alliance des *Deux Glaives* analogue à celle des Césars germaniques et des Pontifes romains.

Appuyée en Chine sur le mandarinat confucianiste et en Asie Centrale sur le lamaïsme tibétain, la politique mandchoue ne négligea pas une troisième puissance morale qui lui offrait son concours pour ses rapports avec l'Europe : le Catholicisme, introduit en Extrême-Orient dès l'époque des Ming par les Pères Jésuites.

Le Père Jésuite *Adam Schall*, qui avait été Fami du dernier Empereur Ming Hoai Tsong, jouit d'une faveur encore plus grande auprès des chefs mandchous, le regent Tse Tching et le jeune Empereur Chun Tchi (I). Ce dernier le nomma conseiller impérial, directeur du Bureau Astronomique et président du Tribunal des mathématiques. On vit l'Empereur, négligeant tout cérémonial, venir *incognito*, surprendre le missionnaire dans sa cellule pour s'entretenir avec lui de questions scientifiques. À la demande de Schall, Chun Tchi rendit un décret autorisant la libre prédication du catholicisme. Schall mit cette autorisation à profit : en quatorze ans (1650-1661), il baptisa à Pekin plus de 100.000 personnes. À la mort de Chun Tchi, les quatre régents qui prirent le pouvoir, disgracièrent Schall (1664). Cependant quand l'illustre missionnaire mourut en 1669, la Cour de Pekin lui fit faire des funérailles officielles.

(1) Tel était le crédit du Père Schall qu'il aurait osé adresser un placet au regent Tse Tching-Wang pour le détourner d'usurper le trône sur son neveu Chun Tchi. Et comme cette requête ne faisait que traduire le sentiment des mandarins, le regent, loin de le punir, aurait renoncé à ses projets ambitieux et comble de faveurs l'audacieux missionnaire.

Kung Mi n'avait que Huit ans quand la mort de son pere Chun Tchi, l'appella au trone (1662). Devenu inajeurr, il reprit avec plus de ferraete encore la politiqque de eon pere. Comme Jui, il But rallter au regime raongol le mandarinat chisiois ot faire entrer ses Mandcbous dans les cadresdeb societe confuceenne Comme lui -aussi, il fut le prateeteur declare des Missions eathevliqiaes : Le Pere Jesuite Verbiest joua aupres de lui le memee role que Rioci et Adam Scball ayprts de ses predeeesiseurs.

Le Pere *Verbiest* etait arrive en chiine en 1609. Le Pere Schall l'avait appele auprfes de lui au bureau imperial astro-nomique de Pekin. C'est la que Kang Hi connut Verbiest et apprdcia son savoir. Le nouvel Empcreur le nomma presi-dent du Tribunal deis Mathematiques et le ebagea de la redaction du calendrier. En 1681, Verbiest fondit pour l'ar-m'ee mandchoue trois cents pieces de canon. Le jour oil il presenta a Kang Hi ce rnagniflque cade au, le souverain chi-nois se depouillant de sa pelisse de mart re, en revetit llium-ble jesuite. Verbiest n'cxcita pas une moindre satisfaction chcz Kang Hi en lui offrarit en 1683 un tableau des eclipses calcule pour une durec de deux mille ans. 11 mourut au comble de la favcm; en 1688. Kang Hi lui lit faire des obse-ques solennelles.

Revolte de Wou San-KoueX.

La deuxifcme annee du regno de Kang Hi, la domination mandclioue f ut remise en question par la revolte de Wou San-kouei".

Après avoir contribue plus que tout autre au triomphe des Mandcliaus, Wou San-kouei avait repu d'eux la vicc-royaute du Chen-si, qu'il avait troquee ensuite pour celle du Yun-nan. Le Yun-nan, dans son massif alpestre, avec ses popu-lations de race siamoise, et ait alors une province presque exterieurc a la Chine. Wou San-kouei y jouissait d'une inde-pendancc a peu pres complete, lorsqu'en 1671, l'Empereui: Kang Hi, inquiet de.le voir tmncher du souveiraim, l'invita a se presenter a fa"Cour. Wou San-kouei, qui comprit le sera

de l'inviation, se mit en état de révolte. À la voix, le Setchouen et le Hou-nan, le Fo-kien et le Kouang-toung, chasseront les garnisons mandchoues, tandis que le roi de Formose, Tching King-mai', fils de Koxinga, offrait le concours de sa flotte.

Si les insurgés avaient pu coordonner leurs efforts, la situation de Kang Hi fut fort sérieuse. Mais ils ne s'entendirent pas. Kang Hi en profita pour écraser d'abord la révolte du Fo-kien et de Canton (1676). Puis il concentra toutes ses forces contre Wou San-kouei', le chassa du Setchouen et le rejeta au Yun-nan (1678). Wou San-kouei' mourut l'année suivante et Kang Hi annexa le Yun-nan sans grande difficulté (1680). En 1683 Kang Hi compléta son œuvre en annexant l'île de Formose.

L'annexion du Yun-nan et de Formose — ces deux dépendances extérieures de la Chine —, compléta la conquête des XVIII Provinces : L'Empire Chinois tout entier appartenait sans conteste aux Mandchous. L'empereur Kang Jli put alors reprendre en Asie le rôle des grandes dynasties historiques, des *Hun*, des *Tang* et des *Yuen*, — des *Yuen* surtout avec lesquels la dynastie mandchoue offrait tant de points de ressemblance. Comme le fondateur des *Yuen*, en effet, comme le grand Koubilai, Kang Hi allait faire oublier à la nation chinoise les tristesses de la domination étrangère en refaisant d'elle la maîtresse de l'Asie,

Le monde mongol
au XVII^e siècle.
Les Éléuthes.

À peine les Mandchous eurent-ils conquis la Chine qu'ils durent défendre leur conquête contre de dangereux concurrents : les Éléuthes (1).

On a vu que depuis le xv^e siècle, les tribus de la Mongolie étaient divisées en deux groupes ennemis : les Mongols Orientaux ou Kalkhas, et les Mongols Occidentaux ou Éleu-

(1) Cf. Maurice Coumant, *L'Asie Centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles. Empire Éleuthé ou Empire Mandchou*, P. 1912.

thes. Les Kalkhas habitaient le territoire du Keroulène, de l'Onon, de la Toula et de l'Orkhon, le pays même de Tchinkiz Khan. De fait, leurs chefs (I) étaient les descendants directs de l'Empereur Inflexible. Jadis maîtres de l'Asie, ils avaient perdu jusqu'à l'hégémonie des nations mongoles. Depuis le commencement du xvn^e siècle, le premier rang (Hail) passe à leurs anciens sujets, les Eleuthes.

Les Eleuthcis (en mongol les Oïrad) habitaient l'arrondissement actuel de Kobdo, le Tarbagataï, la Dzungarie et la vallée de l'Ili, depuis le lac Kossogol jusqu'à l'Issik-koul. Ils formaient quatre tribus : les Dourbet sur le haut Irtych, les Tourgoutes au Tarbagataï, les Kochots autour d'Ou-roumtsi et les Tchors ou Dzungars, sur l'Ili, dans la région de Kouldja. La tribu dominante était celle des Tchors, à qui finit par être réservé le nom d'Elcuthes. N'ayant joué dans l'épopée gengiskhanide qu'un rôle subalterne comme clients des Mongols Orientaux, les Eleuthes avaient commencé à grandir en importance au xv^e siècle, sous leurs khans Toghan Timour (1418-1444) et Yesoun (1442-1452). Dans la première moitié du xvi^e siècle, ils avaient été de nouveau éclipsés par une restauration de la puissance des Mongols Orientaux. Mais à partir du xvn^e siècle, ces derniers ne cessent de décliner au profit des Eleuthes. On a vu qu'en 1643, le *tchong-kar* ou roi des Eleuthes, Konglaïchi, intervint dans les affaires du Tibet comme protecteur du Dalaï-lama. Depuis ce jour, l'alliance de la papauté tibétaine et de la monarchie éléuthique ne se rompit jamais. C'était une énorme force morale au service du *tchong-kar*. Le successeur de Konglaïchi, Galdan, allait tirer profit de cette situation.

Guerre de Kang Hi contre les Eleuthes.

Galdan était un fils cadet du roi des Eleuthes Konglaïchi. Son père avait envoyé faire son éducation au Tibet, à

(1) Les quatre chefs khalkas, descendant de quatre de Tchinkiz-khan, portaient — et portent encore — les noms héréditaires de Tselsenkhan, Toukhetou-khan, Saï-n-noin et Dsasaghlou khan.

Lhassa, ville qui, comme la Rome du xvi^e siècle, était le centre de toutes les intrigues politiques de l'époque. Galdan se fit admettre comme moine au célèbre monastère bouddhique du Potala. Sa ferveur et son zèle émervillèrent le Dalai-lama qui le prit en affection. Il acquit de la sorte chez tous les bouddhistes de l'Asie Centrale un renom de sainteté qui allait favoriser singulièrement sa carrière ultérieure.

En 1672, le frère aîné de Galdan qui avait succédé à leur père comme roi des Eleuthes, fut assassiné et Galdan appelé au trône (1). Alors commença pour l'ancien moine de Potala une nouvelle existence. Il établit ses capitales à Kobdo, aux pentes du Grand Altaï et à Kouldja sur l'Ili, d'où il dominait à la fois le pays kalkha et la Kachgarie, — et il se mit aussitôt à l'œuvre. Son séjour à Lhassa, en mettant l'Eglise lamaïque à son service, lui avait donné une arme incomparable pour agir sur les Mongols. Il trouva des moyens analogues à l'égard des Turcs. Lui qui avait inauguré une politique bouddhiste au Tibet et en Mongolie, se créa de même au Turkestan une politique musulmane. Le trône de Kachgar était toujours occupé par la vieille dynastie de Dja-gataï. En 1678, Galdan entra à Kachgar, déposa le dernier khan djagataï et nomma roi à sa place le chef de la maison des Khodjas, une des familles les plus saintes de l'Islam, car elle se rattachait directement à Mahomet. Naturellement les Khodjas, devenus maîtres de la Kachgarie par la protection de Galdan, réislerant ses instruments dociles. De plus le prestige de leur sainteté rejaillit sur sa personne... Sacré à la fois par l'Eglise bouddhique aux yeux des Mongols et par le clergé musulman aux yeux des Turcs, le prince eleuthé semblait destiné à refaire l'unité des nations turco-mongoles, œuvre grandiose, que seul Tchinkkiz Khan avait réalisée jadis et par laquelle il avait préludé à sa prodigieuse fortune.

Mais pour pouvoir recommencer Tchinkkiz Khan, il fallait que Galdan imposât sa suprématie aux héritiers légi-

(1) Maurice Courant, *L'Asie Centrale*, p. 48.

times du Conquerant, aux Kalkhas. En 1688, il envahit donc leur pays, les vainquit sur la rivière Tamir, affluent de l'Orkhon, et força deux de leurs rois, le Toukheton Khan et le Tsetsen Khan à s'enfuir auprès de l'Empereur Kang Hi.

Après avoir subjugué le pays de l'Orkhon et de la Tenia, Galdan descendit la vallée du Keroulène et établit sa domination jusqu'à la frontière de Mandchourie, obligeant les tribus kalkhas à se soumettre ou à se réfugier en Chine.

La situation était grave pour Kang Hi. Laisser Galdan ajouter à l'Iliet et à la Kachgarie la Mongolie Orientale, c'était pour la jeune dynastie mandchoue accepter de gaieté de cœur le vovojage de Tchinkkiz Khan ressuscité. Or, les Mandchous se rappelaient ce qu'il était advenu de leurs aïeux, les Rois d'Or du XIII^e siècle, lorsqu'ils eurent laissé, sans intervenir, une tribu mongole soumettre toutes les autres. Le danger était d'autant plus sérieux que Kang Hi reçut à ce moment un bref de l'Eglise tibétaine, lui enjoignant d'avoir à livrer aux Eleuthes les Kalkhas fugitifs : L'Eglise tibétaine, la plus haute autorité morale du monde mongol, mettait toute son influence au service de la politique eleuthé.

Kang Hi avait longtemps différé l'heure de la rupture. Mais maintenant que la conquête eleuthé atteignait les frontières de la Chine et de la Mandchourie, il ne pouvait plus hésiter. En 1690, il envoya dans le Gobi une colonne qui défait les Eleuthes, sur la rive de Kalgan à Ourga. Galdan affecta alors de renoncer à son entreprise et, de fait, il évacua la Mongolie Orientale ; mais il envahit de nouveau ce pays en 1696, pénétra une fois de plus jusqu'au Keroulène, et força encore, les Kalkhas à se soumettre ou à émigrer.

Kang Hi dirigea alors contre les Eleuthes une grande expédition dont il prit lui-même le commandement. Quand il atteignit le Keroulène, où la présence de Tennemi lui avait été signalée, il ne trouva personne. Galdan, refusant le combat, battait en retraite vers l'Ouest. Mais le lieutenant de Kang Hi, l'habile Feyankou, gagnant les Eleuthes de vitesse, les rejoignit et les écrasa à Tchao-modo, au Sud-Est d'Ourga, sur les bords de la Toulâ (1696). Galdan perdit dans cette

rencontre la moilie de son amaeui, et — ce qui etcait peutr etre plus grave pour ces nomades dont le betail constituait la richesse, — tous ses troupeaux. Ruines, mourant' de faim, Galdan et ses demrietts fidfeles, prirent ia fuite vers le Tarbagaiai'. En vain l'Eglise Tibetaine cssayart-elle une fois encore de sauveir sen protege. Kang Hi ne tiat aucun couple des objurgations qui lui pacvcnaient de Lftassa, et les coioitt-nes Imperiales eoatinuerent a battre la Mongolie a la recherche de Galdan. Elles operaient dans la region de FOrkhoafo, ptfes des ruines de Karakoroum, lorsqu'ellcs apprlrent le deces de leur adversairc : L'horame dont le pouvoir s'tait etendlu de Kachgar au Keiroulene,, le nouveau Tchinkkiz Khan qui avail reve de s'a-saeoir sur le trone de Pekin, venait de mourir de miseic au fond de quelque yourte siberiennc (1697).

Le premier benefice (que la Chine tira de sa victoire, fut l'eablisement de son protectorat sur les tribus Kaikba-s. Kang Hi avait sauve les Kalkhas de la cfomination eleuthe. En retour, leurs chefs le rconnurent pom suzerain. Des residents iroperiaux s'etablirent aupres d'eux et une garnison chinoise fut laissee a Ourga, au centre de leur pays (I).

Cette grande oeuvre, la pacification ot la domestication des Mongols Gengiskhanides, fut l'oeuvrc personnelle de l'Em-pereur Kang Hi. Il s'y consacra tout enfier, mettant son application a etablir entre lui et les princes mongols des liens de eonfiance et d'amitie durables. Aussi bien apportait-il aux choses mongolcs le gout le plus vif. Avec les khans kalkhas ou ordos, ce Fits du Ciel se retroiivait lui-meme chef de horde. Il savait leur parler le langage qui leur convenait, faisant appel a l'honneur du blason, a la fidelite militaire, sentiments si forts chez eux. A leur contact toute une heredite nomade se reveillait en lui. Il n'etait jamais si heureux que lorsque, loin des pompes de la Cite Interdite, il pouvait au milieu de ses vassaux de l'Alachan ou du Keroulene, chasser le lievre, le faisan ou Tantilope. Les lievres des Ordos ont un furnet exquis, ecrivait-il de Mongolie a

(1) Cf. Maurice Couranl, *L'Asie Centrale...*, p. 58 et 59.

son fits ; tout ce qu'on trouve ici me semble plus savoureux que ce qu'il y a de meilleur a Pekin. »

Quant aux Eleuthes, Kang Hi, content de les avoir vaincus et d'avoir abattu leur roi, ne songea pas a les soumettre. Le neveu de Galdan, Tsewang Rabdan, succeda a son oncle (1697-1727), sans que la Cour de Chine ait cherche a y metlre obstacle. Il fut pendant quelque temps pour la Chine un voisin correct, mais les affaires du Tibet finirent par le brouiller avec elle.

Pendant toute la hitte cntre Kang Hi et Galdan, l'Eglisc tibetaine n'avait ccsse de travailler pour ce dernier. L'inspiralour de cettc politique etait le Tipa ou ministrc laique du Saint-Siege tibetain. Pour mieux gouverner l'Eglise, le Tipa avail, pendant plus de vingt ans, tcnu cachee la mort du dalai-lama et agi au nom d'un pontife imaginaire. Sa supercherie ay ant ete decouvertc, il dut, sur les menaces de Kang Hi, faire nommer un nouveau dalai-lama, mais oomme il n'en continuait pas moins a soutcnir les Eleuthes, la cour imperiale suscita eontre lui *un* chef du Koukounor qui marcha sur Lhassa et le fit perir (1706). Kang Hi completa son ocuvre en faisant choisir un nouveau dalai-lama, devoue a la politique ehinoise (1713).

Tsewang ilabdan qui, en succcdant a Galdan comme roi des Eleuthes, avait herile de ses desseins, ne pouvait laisser Linfluence ehinoise s'elablr a Lhassa. En 1717, il envoya done au Tibet une armee qui s'empara de Lhassa, massacra lous les represenlants du parti chinois et fit nommer un dalai-lama favorable aux Eleuthes. Les Eleuthes resterent pendant deux ans maitres de la ville sainte (1). Mais l'importance morale et slrategique du Tibet etait trop considerable pour que la Chine put se designer au fait accompli. En 1720, Kang Hi fit partir pour Lhassa une puissante armec qui chassa les Eleuthes et etablit le protectorat chinois sur tout le Tibet. Un dalai-lama acquis a la Chine fut intronise et deux hauls eommissaires imperiaux, appuyes par une garnison ehinoise, furent places aupres du pontife, avec mission de diriger sa politique.

(1) M. Courant, *L Asie Centrale...*, p. 77.

Eniin, Kang Hi arracha aux Eleuthes les avenues du Turkestan Oriental en etablissant des colonies militaires dans les oasis du Gobi, a Hami, Barkoul, Louktchan et Tourfan.

Jugement sur le regne de Kang Hi.

Le regne de Kang Hi est un des grands regnes de Lhistoire chinoise et memo de l'histoire universcllc. Pour la Chine, Kang Hi realisa le type du monarque scion lideal confuceen, sage au Conseil, vaillant aux arnicas, fernie en ses desseins, pitoyable aux vaincus et aux malhcureux. Peu d'Empcrours de pure race chinoise ont fail autant pour l'Empire du Milieu que cc pctit-lils de chasseurs toungeuses. Il a repris et realise le programme dos lian, des Tang et de Yong Lo — l'Aisie Orientale aux Chinois —, mais tandis que l'oeuvre de ccs princes avail etc ephemere, la sienne a dure. Il a ete aussi grand dans la paix que dans la guerre. Veritable Louis XIV oriental, il a preside a une magnifique floraison arti-sticjiic. L'*art de Kang Hi* est res le, nolamment pour la Ceramique, un modelc non depasse.

Kang Hi s'esl inlercsc a toutes les questions de son temps. La curiosile qu'il manifestait aupres des Jesuiles pour la science europeenne, n'etait pas simple passe-temps de grand seigneur. Il aimait les hommes et les choscs d'Europe et les comprenait souvent bien micux que son entourage chinois. Il devait a son education mandchoue de pouvoir jugcr les innovations en toute liberie, par lui-memc, sans etre entrave par l'amas de prejuges que le classicisme chinois trainc aprcs lui. G'est ainsi qu'avec son ferme bon sens et malgre tous les savants a lunettes du Tribunal des Bites, il fit substituer Fas-tronomie et rarithmetique europeennes a eel les des Chinois. Malgre eux il autorisa la predication du Chrislianisme.

Ce bon sens, un bon sens plein de finesse d'ailleurs, etait sa qualite dominante, comme cellc de son contemporain Louis XIV. Sa seconde vertu etait la moderation. Jamais fils de barbare devenu l'autocrate d'un empire colossal, ne fut

moins grise par SON elevation. A. la difftrnce de tant de ses pareils quit ne prirent de la civilisation que les vices, taut en gardant les brutality de La barbarie il se polica sans s'amollir, et il aurait voulu que ses compatriotes Limitassent. S'etant apercu que ses entrees officielles dans ses bonnes villes coutaient trop cher a la population, il les supprima. S'il faillit pecher en quelque chose, ee fritt par cette moderation meme, Il hesita longtemps a provoquer la rupture decisive- avec Galdan, il se prefca jusqu'aa' bout a tons les arrangements qui" lui jPnent proposes. Il fallut que la maiwaise foi des- Eleuthes fut evidente pour qui! les mit au ban de l'Enipire. If n'est pas une de ses campagnes qui n'ait etc provoquee par les attaques reiterees de l'adversaire. Parmi ses glorieuses aucune ne pint les allures d'une guerre de magnificence. La moderation de Kang Hi dans ses dessein avait d'ailleurs pour correctif sa fermete avec laquelle, ses resolutions une fois prises, il les executait. Enfin, apres le triomphe, il fit tout jours clement. Il se fit livrer les enfants de Go-ktan —i fiils de tigres eleves avec l'ame du tigre, — mais au lieu de les faire perir, il les eleva a sa cour, les maria et les dota.

Le xvii^e siecle est le siecle de la monarchie absolue. Les trois types les plus parfaits de rois sont Louis XIV (1643-1715), le Grand Mogol Aurangzeb (1658-1707) et Kang Hi (1662-1722). Tous trois furent contemporains. Tous trois eurent la plus haute opinion de leurs droits et de leurs devoirs, le sentiment de leur «< metier de rois ». Mais chez le Monarque indien, un fanatisme sombre, une dureté effroyable gaterent les plus solides qualites. Louis XIV ramena tout l'Etat a lui., ruina son pays en guerres de magnificence, et ne fut pas lui non plus, exempt de fanatisme. De ces trois princes, le plus grand parce que le plus humain et le plus Libéral, ce fut encore le souverain chinois.

Regne
de l'Empereur Young Tch'ing,

Kang Hi mourut en decembre 1722. Il eut pour successeur son quatrieme fils, *Young Tch'ing*, alors age de 45 ans, Le

nouveau menarque n'avait pas Femrergure de son predeceuseur. C'est aill un prince serieux, applique, — les missionnaires qruill persecuta lui out rendu justice a cet egard —, mais soup conmux, severe et sans genie. SON regne, comme ecrase entre les regnes glorieux de son pere et de son fik, fut rempli par la hitte centre les Eleuthes (1722-1736).

Le roi des Eleuthes Galdan Tsereng, fils et successeur de Tsewang Rabdan, se montra comme lui l'ennemi constant de la Chine. L'Empereur Young Tching envoya contre lui une aranee qui penetra jusqu'a Kobdo, la capitalc eleuthe, et Foccupa (1731). Mais les Eleuihes surprircent cette armee el la detruisirent. Non seulement ik recouvrerent Kobdo, mais ik vinrent atta-quer a leur tour les terrcs de FEmpire et pillerent les colonies Imperiales db Tourfanefe de Bartoul. Young Tching, decourage, signa avec eux une paix qui leur reconnaissait la possession de Kobdo, du Tarbagatai et de l'Ui. 11 mourut deux ans apres ce traite. Son fils aine lui succeda sous te nom de regne de Kien Loung.

L'Empereur Kien Loung.

Kien Loung avait 25 ans qoand il monta sur le trene et il n'abdiqua en faveur de son fits qu'a Fage de 87 ans. Durant ce long rfrgne de soixante annees (1736-1795), il reprific a son compte et fit triompher partout le testament politique de son aieul Kang Hi, oublie par son pere Young Tching.

La difference etait grande pourtant enlrc Kang Hi et Kien Loung. Sur le trone des Saints Emperours, le premier rcs-tait encore un gucrricr tartare, un fils de la prairie. Son gout pour les choscs d'Europe, la facilite de ses relations gnrecteii Peres Jesuifces, scs sympathies patlliels pour le Bouddhisme et the Christianisme prouvent qu'il nes'etait nullement laisse as-servir parte milieu mandarin. Lesdelicesde Pekinlui plai-saient moins qu'uhe tente dfe naroadc au fond de la steppe, 11 avait passe la moitieson regnecn chevauchees de guerre. TelnotreHenrilVne depouillaikt jamais sur le trone le franc Bearaais d'autrefois. AVEC Kien Loung, au contraire, l'adap-

tation chinoise des princes mandchous est achevée. Bien qu'ayant fait la guerre toute sa vie, il ne l'a jamais faite lui-même. À l'inverse de son aïeul, il goûte pleinement les pompes presque religieuses de son rôle impérial, la magnificence de la vie de l'empereur. C'est Louis XIV après Henri IV, Versailles succédant au Louvre. En revanche, s'il ne conduit plus les armées, Kien Loung est un lettré délicat, un érudit laborieux. On lui doit des rééditions du *Tong kien liang mou* et du Grand Dictionnaire mandchou-chinois, un Catalogue méthodique de la Bibliothèque Impériale, etc. Certaines de ses poésies comme l'*Eloge de Moukden* et l'*Eloge du Thé* sont dans toutes les anthologies.

Ce que Kien Loung eut de commun avec Kang Hi, ce fut la largeur de ses vues politiques. Avec autant de netteté que Kang Hi, il eut la notion des droits impériaux de la Chine sur toute l'Asie Orientale et Centrale, sur tout le monde jaune. Avec autant de passion que lui, avec plus de destination, il voulut « réaliser » ces droits. Kang Hi avait volontiers borné ses entreprises en ce sens à ce qu'il estimait compatible avec l'humeur pacifique de ses sujets chinois. Kien Loung ne connut d'autres bornes à son ambition que les bornes monies de l'Empire des Tang à l'époque de sa plus grande expansion. Ni les conseils timides de ses mandarins, ni les échos parfois sanglants de ses généraux ne purent fléchir sa volonté. Et à force d'obstination, il réussit.

La question éternelle lui permit de donner toute sa mesure.

Conquête de l'Ili et de la Kachgarie par Kien Loung.

À l'avènement de Kien Loung, la couronne était disputée chez les Eleuthés entre deux membres de la famille royale, Tawatsi et Amoursana. Tawatsi l'ayant emportée, Amoursana se réfugia en Chine où Kien Loung le recut avec de grands honneurs (1753). Croyant avoir trouvé dans son bote un instrument docile, Kien Loung résolut de le rétablir sur le trône. Une armée chinoise, commandée par le mare-

chal Panti qu'accompagnait Amoursana, fut donc envoyée chez les Eleuthes. Panti atteignit Kouldja après une marche de six mois à travers le Gobi, dispersa l'armée de Tawatsi et le fit lui-même prisonnier. Il plaça alors Amoursana sur le trône eleuthé et s'installa à ses côtés, à Kouldja, comme résident impérial (1755).

La soumission des Eleuthes paraissait complète. Mais Amoursana se lassait vite du rôle subalterne auquel le réduisait le protectorat de l'Empire. Héritier des Galdan et des Rabdan, il reprit leurs desseins. En 1756, il organisa contre les Chinois un vaste complot. À son signal, les Eleuthes se jetèrent sur les garnisons impériales et sur les résidents isolés et les massacrèrent. Panti, surpris à Kouldja, périt avec tous les siens.

Ces « Vœux Eleuthes » amenèrent Kien Loung à modifier sa politique. Il comprit qu'avec les Eleuthes aucune entente n'était possible, que ce peuple indomptable n'accepterait jamais sincèrement le protectorat chinois, que seules son extermination radicale et l'annexion du sol mettraient fin aux guerres mongoles. Pour atteindre ce but, il eut la bonne fortune de trouver parmi ses généraux un homme de guerre de premier ordre, — Tohao lloei.

La carrière de Tchao lloei rappelle curieusement, en pleine époque moderne, celle du légendaire Pan Tchao dans l'antiquité. La révolte des Eleuthes l'avait surpris au fond de la vallée de l'Ili. Il se dégagait par une victoire à l'Est de Kouldja et battit en retraite sur Ouroumsi. Assiégé dans cette dernière ville, il y tint bon jusqu'à l'arrivée des renforts attendus. Ce fut à lui que la Cour impériale confia, avec les nouvelles armées envoyées de Chine, la mission de reconquérir l'Ili. Tchao lloei se montra digne de cette distinction. Il reprit Kouldja, refoula les forces rebelles au Tarbagatai, sur l'Ili et les y écrasa (1757). Amoursana prit la fuite et se réfugia chez les Russes, en Sibérie, où il trouva une mort obscure (1758). Le Tarbagatai, Kobdo et tout le pays Eleuthé tombèrent aux mains des Chinois.

Les Chinois vainqueurs en finirent une fois pour toutes avec la nation qui avait voulu leur arracher l'Empire de

l'Adie. Le peuple (Sleitfee fut decime. 20.000 familles etes-fhcs purent s'enfuir chez ka Russes. Le reste ftit deporté sur les frontiferes du Kan-soii. Conime l'Ili et la Dzoungarie se trouvaient ainsi depetiples, les Chinois y etablireiit des colons musulmans venus de la Kachgarie. L'ancien territoire eleuthe, — Arrondissement de Kobdo, Tarbagatai, Dzoungwrie et Province de Piti, — fut dirctement annexe a l' Empire et place sous Pautorite de deux gouveraeurs residant fun a Kobdo, l'autre a Kouldja, avec des garaisora dans les villes principals : Kobdo, Tchougoutchak, Kouldja, Ourowntsi, etc. La frontiére chinoise atteignit le Lac Balkach.

La conquete du lloyaurnc des Eleulhes cntraina celle de la Kachgarie

La Kachaarie, on la vu, formalt un emirat ture Vassal des Eleuthes, depuis qu'en 1678 le roi eleuthe G aid an avaic etabli a Kachgar la dynastie musulmane des Khodjas. En 1757, deux membres de ectte dynastie, les freres Bourhan eddin et Kodzichan, surnomines le Grand et le Petit Khodja, regnaient a Kachgar et a Yarkand corame vassaux d'Amoursana, a qui ils devaient le trone. lis prirent part a la revolté de ce prince contre la Chine et s'efforcèrent k leur tour d'y enrainer tous les Musulmans de l'Asie Céniralc. Autoursana une fois aba Itu, la vengeance des Chinois s'appesantit sur eux. En 1758, la grande armée imperiale, commandée par Tchao Hoci et son lieutenant Fou Te, descendit de l'Ili au Tarim. Les Khodjas se defendirent vaillamment, Bourhan eddin dans Kachgar et Kodzichan dans Yarkand et il failut que Tchao tloei entreprti une guerre de sieges longue et penible pour triompher d'eux. Enfin les deux villes furent emportées d'assaut au debut de l'annee 1759, tanlis que les Khodjas prenaient la fuite dans la direction du Pamir. Lin-txepidc Fou Te se lanca avec sa cavalerie a la poursuite de ces derniers. Par des sentiers impraticables, dans le vertige des hauts plateaux, cette chasse epique passa, les Khodjas cherchant a atteinre la Perse, oil ils seraient en surety, et le general chinois les gagnant peu a peu de vitesse. Fuyards et poursuivants arriverent aux lacs Pouloung-koul et hhil-

koul qui mirent, a 3.350 metres d'altitude, les glacets du Toit du Monde. Fou Te rejoignit et ecrasa la petite armee des Khodjas sur les bords de l'Ishil-koul.

Seuls, laissant leurs compagnons au fond des precipices, les deux Khodjas arriverent enfin chez le sultan du Badakchan, le premier prince du monde iranien. Ils se *croyaient* saines, lorsque Fou Te, au nom du Fils du Ciel, comma le sultan de les livrer. Le sultan etait bien musulman et les Khodjas descendaient de Mubonaet. Mais hesita. Puis la crainte des armes chinoises fut bien plus forte. Il fit executer Bowhan-eddin et Kodziehan et envoya leurs fetes a Pekin (1759).

Tchao Hwei s'occupa alors d'organiser sa conquete. Il rassura les Musulmans de la Kachgarie en proclamant son respect pour l'Islam. Si l'on deporta les plus turbulents d'entre eux sur l'Ilk et au Tarbagatai, il sut rallier au regime chinois le gros de la population. D'ailleurs, le respect qu'il affeeta pour la religion des Turcs ne l'empocha point de leur enlever toute independance politique. La Kachgarie resta musulmane, mais elle fut etroitement annexe. Sous le nom de *Kan-sou Sin-kiang*, elle forma une province nouvelle, la vingtieme province de l'Empire. Un gouverneur chinois, residant a Kachgar, fut place a la tete du pays. Son autorite s'appuya sur une forte armee d'occupation, repartie entre Koutcha, Aksou, Ouch-Tourfan, Kachgar, Yarkand et Kholan : Noms glorieux qui rappellent les souvenirs de l'Epopée Chinoise aux siecles des Han et des Tang. Aussi furent, au seuil de l'ere contemporaine, apres dix-neuf siecles de luttes acharnees, des invasions et de catastrophes, la politique chinoise realisait enfin son but permanent : la conquete du monde turco-mongol (1).

L'annexion de l'Ilk et de la Kachgarie eut sa repercussion chez tous les Turcomans. Tchao Hwei profita de sa victoire pour etabli jusqu'a la Mer Caspienne le protectorat de l'Empire. Son lieutenant Sou Te penetra jusqu'en Ferghana. Les khans de Khokand, de Tachkend et de Boukhara se reconnurent vassaux de Kien Loung (1760). En 1764, Ses Afghans eux-memes envoyement leur tribut a Pekin.

(1) Cf. Hailmann, *Chinesisch. Turkestan*, Halle, 1908.

Politique de Kien Loung au Tibet.

De même qu'il régla définitivement les affaires du Turkestan, l'Empereur Kien Loung en unit avec la question tibétaine. Cette *Question Tibétaine* qui était celle du pouvoir temporel de l'Eglise Lamaïque, c'était un peu la *Question Romaine* de l'Asie. La Chine, protectrice des droits de l'Eglise, devait périodiquement intervenir pour protéger la théocratie contre les empiètements des seigneurs laïques, contre les révoltes du nationalisme tibétain, contre les convoitises des nations voisines.

En 1747, le premier ministre tibétain Gyourmed Namgyal organisa un complot pour chasser les Chinois. Prévenus à temps, les deux commissaires impériaux Fou Thsing et La Pou-touen le mandèrent auprès d'eux et le firent exécuter. Mais la révolte qu'il avait fomentée éclata aussitôt. Le peuple se jeta sur le palais des deux commissaires et les massacra. Tous les résidents chinois qu'on put saisir, furent mis en pièces. Les moindres suspects de sympathie pour la politique chinoise furent eux-mêmes traqués (1750). Kien Loung envoya aussitôt au Tibet une puissante expédition. La mort de Gyourmed Namgyal, en privant les révoltes de leur chef, les laissait désarmées. Dès que l'armée chinoise apparut devant Lhassa, ils se soumirent (1751). Les Chinois, loin de se livrer à des représailles, rétablirent l'ordre avec beaucoup de modération et de tact.

Kien Loung profita de cette occasion pour donner un statut définitif au pays. Le régime théocratique fut intégralement restauré. Pour couper court aux arrière-pensées des clans laïques, on conféra au *Dalai-lama* le titre de Roi temporel du Tibet. La politique chinoise, en effet, ne pouvait trouver de meilleure garantie contre l'humeur belliqueuse des Tibétains que de les subordonner en tout à leur clergé. Elle annihilait ainsi ce peuple comme puissance politique et militaire. Mais comme elle exaltait d'autant l'influence spirituelle de l'Eglise lamaïque, elle prit également ses pre-

cautions a cet egard. Deux *ambans* chinois accredites aupres du *Dalai-lama* recurent droit de contrdle sur tous ses actes politiques. Au *decbs* du pontife, ces deux residents avaient voix preponderate dans le conclave de peres-abbes charges de lui trouver un successeur. Aucun *Dalai-lama* ne put Stre nomme sans avoir regu un diplome d'investiture signe par l'Empereur et delivrc par le Tribunal des Rites de Pe kin. L'Eglise tibetaine entra de la sorte dans les cadres de TAd-ministration chinoisc et le Dalai'-lama lui-mSme ne fut plus qu'un fonctionnaire imperial. Par surcroit de precaution, les Chinois, tout en etendant les attributions du *Dalai-lama*, curent soin d'accrottre d'autant celles du *Pantchen-RimpocM* de Tachilumbo, le second haut dignitaire de l'Eglise Tibetaine, devenu griice a eux l'egal de son chef. La rivalites fatale de ces deux ponlifcis assurait la Chine de leur sou-plesse a son egard. Le Pantchcn-Rimpoche, Lobzang Tani-tchi fut done nomme « roi de Chigatse ». Pour remercier Kien Loung, il lui fit une visite solennelle. Kien Loung alia le recevoir en grande pompe a Si-ning et Fescorta avec toutes sortes d'honneurs du Kan-sou a Pdkin. La reception de ce saint personnage, entouree d'un apparat extraordi-naire, ne contribua pas mediocrement a rallier au regime mandchou les populations bouddhiqu^s de i'Asie Centrale (i).

Les Chinois au Nepal et en Birmanie.

Le role de protecteur de l'Eglise Tibetaine que venait d'as-sumer Kien Loung, l'amena a intervenir au Nepal (2).

Le Nepal, separd du Tibet par la chaine de l'Himalaya, etait un Etat-tampon entre ce pays et l'Inde. Le fond de la population y etait d'origine tibetaine, mais Faristocratie

(1) Voir. SUF cette question, Rockill, *The Dalai lamas of Lhasa and their relations with the Mandchus emperors of China (1644-1908)*, T'oung-pao, 1910, 1-105.

(2) Cf. Itaubault Huart, *Histoire de la conque'te du Nipal par les Chi-nois, sous le rdgne de tempereur Khien-long*, J. A., 1878, II 348. — Et Sylvain Levi, *Le Nepal*, I, 177.

nepalaisevenait de l'Inde. Le Bouddhisroe etait pratique par tons les habitants.. Vers le milieu du XVIII^e siecle, le Nepal fut conquis par les Gurkhas, montagnards d'origine hindoue qui se rattachaiertt aux Radjpoutes. Une fois maitres du Nepal, les Gourkhas porierent leurs vues sur le Tibet dont les riches monasteres tentaknt leur cupidite En 1791, ik Iran-ehirent l'Himalaya, surprirent Chigatse, mirent en fuite le Pantchen-Rimpoche et pillerent l'abbaye de Tachilumbo. Mais ils reneontrSrent un ennemi qu'ils ne prevoyaient point : l'Empire Chinois.

Ce n'eait pas on vain que, quekpies annees auparayant, Kien Lcmng arait assume le protectorat du Tibet. A la nouvelle de l'invasion nepalaise, il envoya au secours des Tibetains une armfe de 70.000 hommes, qui surprit les Gourkbas a Tingri au moment oil ils se retiraient, charges de butin, et les taitta en pifeces. Less Gourkhas se haterent de gagner l'Himalaya, mais le general chinois Sund Fo les y poursuivit, les alteignit de nouveau au col de Kirong et leur arracha le produit de tamas pillages. Hardiment avec 40,000 hommes Sund Fo deseendil sur leurs traces Fautre versanl de l'Himalaya et apparut au Nepal. De nouveau vietorieux des Gourkhaa sous les murs de Katmandou, leur capitate, il les forca a reconnaitre la suzerainete de la Chine (1792).

Pour acheyer le recit des guerres de Kien Loung, il nous reste a rappeler les expeditions entreprises sous son regno en Birmanie et chez les Miao-tse. A la suite d'incidents de frontifcre, la guerre avait eclate entre la Chine et l'Empire Birman (1). Les Chinois occuperent le Pas de Bhamo (1765), mais leur marche sur Ava, la capitale birrnane aboutit a un eccheo (1767). Neanmoins le roi de Birmanie se reeonnut en 1790 vaifiiaal de Kien Loung.

Quant aux Miao-tse, tribus aborigines des montagnes du Se-tchouen et du Rouei-tchSou, qui avaient echappe jusque-la a la conquete chinoise, ils furent spuixris par Kien Loung en 1774.

(1) Jrafeault Buart, *Mistoire de la eonquete de la Birmanie por les Chi-note*, J. A., 1878, 1, 135. — G. Cordier, *L'Islamau Yuri-rtm*, P. 1913.

**Role historique
de la Dynastie Mandchoue.
Fin de la periode continentale
del'histoire de Chine.**

Le rôle historique de la Dynastie Mandchoue qui gouverna la Chine de 1644 à 1912, est d'avoir réalisé le programme de l'expansion chinoise en Asie. En Mongolie comme au Turkestan, au Tibet comme dans les montagnes des Miao Tse, les souverains mandchous firent partout valoir le testament politique des *Han* et des *Tang*, Tous les territoires que, depuis Pan Tchao et Li Che-min, la Chine revendiquait comme ses dépendances naturelles, elle les recut des mains de Kang Hi et de Kien Loung.

Ainsi s'acheva une oeuvre immense, entreprise par les dynasties légendaires, à l'époque d'Assur et de Babylone, et qui avait demandé trente siècles : d'abord la colonisation intérieure des XVIII Provinces par le refoulement progressif des races aborigènes, colonisation dont la soumission des Miao-tse sous Kien Loung fut le dernier épisode ; puis extension du domaine chinois à tout le vaste territoire, à l'espece de *continent dos*, compris entre l'Océan, le Gobi, les Tian-Chan et l'Himalaya : la défaite de Galdan et d'Amoursana qui permit aux colons du Kan-sou de poursuivre leurs défrichements jusqu'au Tarim, marqua l'achèvement de cette grande oeuvre. Ce fut la fin de la première phase, — la phase continentale — de l'expansion chinoise (1),

Alors commença pour la race chinoise une nouvelle période : la période d'expansion mondiale.

Quand le paysan chinois put mener sa charrue de la Terre des Herbes aux cotes du Fo-kien, dans tout le domaine

(1) « On nous représentait, tout récemment encore, le peuple chinois comme incapable de manier les armes, alors qu'il s'était montré pendant vingt siècles aussi belliqueux que le vieux peuple romain, qu'il avait su vaincre et rejeter loin de ses frontières des nations redoutables, telles que les Huns et les Turcs, et qu'il ne s'était endormi dans la paix qu'après s'être assuré la tranquille domination de son immense territoire ». Hervey Saint-Denis, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXII, p. 57.

continental que la nature lui avait trace en Asie, la race chinoise entreprit une autre tâche non moins vaste : Elle comment son expansion commerciale et coloniale sur tous les rivages du Pacifique. Plus encore que la précédente, cette tâche, entreprise en dehors de toute direction de l'Etat, devait être l'œuvre anonyme des masses et des générations. L'agriculteur chinois avait conquis les *XVIII Provinces*. Le commerçant et l'ouvrier chinois allaient tenter la conquête pacifique de Singapour et de Cholon, de Batavia et de Manille, des Hawaï et de la Californie. Conquête insensible d'abord, car ce n'est que celle du salaire, de la boutique et de la banque, seule conquête féconde pourtant, car c'est elle qui en éliminant le concurrent, fait la place nette pour la colonisation future. N'est-ce pas ainsi que jadis, à l'aube de l'histoire, le laboureur chinois, timidement d'abord, demandait au tatar nomade l'autorisation de cultiver un coin de la prairie ? Puis, peu à peu les cultures gagnaient sur la steppe, les fermes se construisaient, et quand elles étaient assez nombreuses, le Fils du Ciel prenait possession du sol, tandis que les anciens maîtres de la contrée reculaient vers le désert...

L'art

sous la Dynastie 'Mandchoue.

L'art chinois de l'époque mandchoue suivit fidèlement l'évolution commencée sous les Ming. Les empereurs mandchous apportèrent tous leurs soins à assurer cette continuité. Leurs tombes, près de Pékin, furent conçues dans la tradition des tombes des *Ming* (1). Même groupement de pagodes et de portiques, mêmes avenues de lions stylisés, d'éléphants massifs et d'animaux symboliques. Reunis dans la mort, sur cette vieille terre chinoise qui a assimilé tant de races, Ming et Mandchous s'apparentent étrangement. Ce ne sont plus que deux dynasties fraternelles, deux des innom-

(1) Cf. Fonssagriyes, *Si-ling, Etude sur les tombeaux de la Dynastie des Tsing*, Paris, 1907.

brables dynasties qui, depuis les jours fabuleux des *Tcheou*, se sont relayées dans l'œuvre de la civilisation millénaire... Cost par les productions de l'époque mandchoue que Tart chinois a été connu et apprécié en Europe. La céramique de Kang Hi et de Kien Lpung, notamment, est devenue aussi que dans nos collections. Admirablement représentée au Louvre par la *Collection Grandidier*, elle a longtemps passé pour le grand art national de l'Extrême-Orient.

L'*Epoque Kang Hi* marque l'apogée de la céramique chinoise. « C'est, dit M. Paleologue, la belle époque de la porcelaine. Les procédés se sont perfectionnés, les ressources des céramistes et des peintres sont plus riches, les formes plus heureuses et mieux pondérées, la composition plus savante et plus variée. Les colorations ont une harmonie douce et une puissance d'éclat que les pièces anciennes ont rarement réalisées. » À l'avènement de Kang Hi, tout, depuis longtemps, semblait dit en céramique. La coloration des porcelaines avait, sous les *Ming*, évolué du violet au blanc et du bleu au rouge, pour aboutir au vert sombre de l'époque Tching Hoa. Il paraissait difficile de sortir de limitation du passé. Les potiers de l'époque Kang Hi trouvèrent cependant des colorations nouvelles. Leur nuance dominante fut un vert lumineux et profond, le *vert transtucide*, aux reflets irisés, qui est, à lui seul, une fête des yeux. Ils inventèrent aussi, comme nuance secondaire, un blanc plus franc et moins laiteux que celui des *Ming*.

La décoration des vases de l'époque Kang Hi est plus savante que celle des œuvres Ming. Le dessin augmente de finesse et de légèreté. La touche en est plus aristocratique et Ton comprend l'admiration qu'ils excitèrent à Versailles. Chose curieuse : Alors que la peinture elle-même tombait en décadence, la décoration picturale de la poterie atteignit son apogée. Tous les arts semblaient ne plus vivre que pour cet art de la céramique qui les absorbait tous au point de paraître la synthèse de tous les autres. Aussi bien un vase de l'époque Kang Hi est-il un tout harmonieux dont la beauté parfaite exige parfois le sacrifice d'une vie entière.

Quant à la forme et aux modèles ornementaux des vases,

ils varient a l'infku, suivant le caprice des Meeenes ou la fantaisie ailee des artistes. Notus ne pouvons que renvoyer ici aux *nombreus* specimens de la Collection Grandidier : vases quadrangulaires ik col court, vases en forme de baluslre arrondi, vasee a vin avec anse et goulot imitant la vannerie, vases cylindriques, flacons de parfums en forme d'amande, decors chimeiques ou champetres, chinois ou pensans, decors de branches, de fruits, d'oiseaux, de fleurs et de papillons, ou tel decor de paysage en miniature, avec un saule en bleu do cobalt se dressant au milieu des vapeurs pourpres du aoir. L'art grec seul a connu une telle variete d'inspiration, une pareille richeese de themes.

Dans la porcelainc de l'*Epoque Kien Loung*, le vert translucide cedc la place a un decor nouveau, d'un rose lumineux. Ce rose tendre est la marque du *Louis XV* et du *Louis XVI* chinois. A ce ion dominant Vassocient comme tons secondares le carmin, le biane creme et divers produits du chlorure d'or. L'association de ces nuances raffine encore sur les procedes du xvn^e siecle. Ce ne sont que gammes de fceintes douces et harmonies delicates qui rappellent la fraicheur de tons de l'aquarelle. Notre xvm^e siecle n'a rien produit de plus exquis.

Que Ton ne s'y trompe pas, ccpehdant. Get art de salon est du tr&s grand art. La supreme elegance des vases Kien Loung ne leur enleve ni la puissance de la forme, ni la magic des tons.'Voyez a la Collection Grandidier les priucipaux types de cettc epoque : flambes *couleur aubergine*, *join de rnulet* ou *poumon de cheval* dont les mots ne sauraient reiindre la richesse de couleur, la poesie. vibrante et male ; vases *celadon* ou *coquille d'œuf* d'une legerete immaterielle ; vases buusaircs a fond rouge de euivre ; bois henispheriques a fond rouge de fer, rose corail, earmin ou amaranthe, decors de medailions ou d'arabesques, de bamboua ou de pivoincs, de petite nuages en *tchi*, de papillons et d'oiseaux, de belles dames et de mandarins. G'est le meme monde, chimerique et meneilleux, qu'on voit aux eventails, aux paravents et aux laqucs de oette epoque. La scfene du deeor est souvent empruntec a quelque poeie des vieux

maitres, a Wan Tchang-hing ou a Li Tai'-pe. Elle se deroule dans des paysages vaporeux *oil* les tons sont legera et diaphanes, les formes sveltes. et fragiles; — paysages un peu conventionnels, mais de cette convention charmante qui est celle de la Comedie italienne, du Carnaval de Venise et du divin Watteau. Toutes les conibinrfisohs de la forme, tous les agreements de la matiere et du decor, toutes les seductions de la couleur sont reunis pour donner a chacun de ces vases la valeur intrinseque d'un beau poeme.

La litterature de Tage Kien Loung est en droite connexion avec l'art de la mfime epoque. La poesie comrae la peinture semble se borner a des motifs de paravent ou de potiches. Il est vrai qu'en ce genre, elle aboutit a de petits chefs-d'oeuvre. On peut en juger par le poeme de Kien Loung lui-meme *en l'honneur du the* ou par les ouvrages de son contemporain, le poete Yuan Tseu-tsai (1716-1797) (I)•

La Chine ancienne allait mourir. Ses oeramistes et ses laqueurs qui avaient les derniers conserve la tradition du grand art medieval, allajent, en travaillant pour Lexportation, tomber dans la vulgariie. L'industrialisation de la technique devait, dans, cet art delicat com me ailleurs, tuer Tame du passe. Mais, comrae la vieille France, avant de mourir, produisit Tart de Louis XVI et des derniers Trianons, la societe d'Extremc-Orient, vieille de trente siecles, ne disparut pas sans avoir exhale ce parfum supreme : Tart de Kang Hi et de Kien Loung.

(1) Cf. Imbault-Huarfc, *Un poete Chinois du XVIII^e Steele, Yuan-Tscu* Tsai*, Changhai, 1884.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE IV

Mailla, *Histoire generale de la Chine*, tomes X et XI, P. 1779-1780. — D. Boulger, *History of China*, Londres 1898. — H. Cordier, *Histoire generale de la Chine*, t. III, P. 1920. — Kienloun, trad. Delamarre, *Histoire de la dynastie des Ming*, P. 1865. — Brelschneider, *Becherches archeologiques et historiques sur Pdkin*, P. 1879. — Mgr Favier, *pikin*, P. 1900. — Hue, *Le Christianisme en Chine*, t. II, III et IV, P. 1858. — Howorth, *History of the Mongols*, t. I. L. 1876. — M. Courant, *UAsie Centrale aux XVII^e et xvm^e stocks*, Lyon 1912. — G. Cahen, *Histoire des relations de la Chine avec la Bussie sous Pierre le Grand*, P. 1911. — Imbault Huart, *Vile de Formose*, P. 1878. — Deveria, *Histoire des relations de la Chine avec VAnnam-Vietnam*, P. 1880. — Specht, Article *Tibet*, Grande Encyclopedic — Schlagintweit, *Le Bowldhisme au Tibet*, traduction Millou6, P. 1881. — Waddel, *The Buddhism of Tibet or Lamaism*, L. 1895. — De Milloud, *Le paradis des moines, Bod-Youl ou Tibet*, P. 1900. — Rockhill, *The land of the lamas*, L. 1892. — Dutreuil de Rhins, *UAsie Centrale, Tibet et regions Hmitrophes*, P. 1889. — Dutreuil de Rhins, *Mission scientifique dans la Haute-Asie, Turkestan et Tibet*, P. 1897-1898 — Grenard, *Le Tibet*, P. 1904 — Hartmann, *Chinccsisch Turkestan*, Halle 1908 — Graham Sandberg, *Tibet and the Tibetans*, L. 1906. Dabry de Thiersant, *Le Mahomelisme en Chine*, P. 1878. — E. Driault, *La Question d'Extreme-Orient*, P. 1908. — H. Cordier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentals*, P. 1901-1902. — M. Courant, *En Chine ; moeurs et institutions ; hommcs et fails*, P. 1901. — F. Farjenel, *Le peuple chinois*, P. 1904, — G. Masp6ro, *La Chine*, P. 1918. — E. HoveJaque, *La Chine*, P. 1920. — (irandidier, *La Ceramiqvtf chinoise*, P. 1894. — O. du Sartel, *La porcelaine de Chine*, P. s. d. — H. Riviere, *La Cdramique dans l'art d'ExtrSme-Orient*, P. 1921. — D'Ardenne de Tizac, *Les dtoffes de la Chine*, P. 1921. — H. A. Giles, *History of Chinese literature*, L. 1901. — W. Grube, *Geschichte der dhinesischen Litteratur*, Leipzig 1902. — G. Soulie, *Essai sur la litterature chinoise*, P. 1912. — Otto Hauser, *Die chinesische Dichtung*, B. 1909. — Imbault Huarts *La poesie chinoise du XIV^e au XIX^e siccle*, P. 1886.

CHAPITRE V

LE JAPON

§ I. — LA TERRE DES DIEUX

L'Archipel Japonais

On **pourrait** appliquer au Japon les propres expressions dont se sert ML Lavissee pour caracteriser la Grece (i) : Le Japon *recueillit les benefices de Vexpiricnce acquise* par les peuples du Hoang-ho, du Yang-tse de l'Indus et du Gauge, *Ce pays qui recoit la mer dans les plis et les replis de son rivage*, cet archipel montagneux et decoupe, e'est, en depit des apparencies tectoniques, la massive Asie *riflichie et condensa comme dans un miroir*. Les ramifications des Arcs Malais et du Continent Sino-Siberien de TAngara, s'y rejoignent en un systumc d'iles volcaniques delicatement articulees. En face du continent amorphe et compact, e'est un morceau d'Asie, mais un morceau d'Asie entiereinent differentia L'influence dominantc de la mer y a donnd nais-sancc a des conditions historiqucs toutes particulieres. L'in-r sularite japonaise a cree rindividualisme nippon —, activity

(1) Lavissee, *Vue generate sur llusioire de Itiuropc*, p. 3. — Comme ouvrages d'ensamble sur le Japon, consulter : Metehnikoff, *L'Empire japonais*, p. 1882. — Murray, *Japan, Londm*, 1894. — Brinkicy, *Japan and China*, Londres 1930-1904. — Nacbod, *Geschishte van Japan*, t1, 1906, — La Mazeliere, *Le Japon, histoirt et civilisation*, P. 1907 (Plon, 4d.). — Murdoch et Yamagata, *fftston/ of Japan*, t. 1 (jusqu'en to 1542), Yokohama 1910; t. II (1542-1661), Kote 1903. - Lafcadio Hearn, *Le Japon*, trad. Marc Log6, 1914. — F. Challaye, *Le Japon illustri*, P. 1914. — Papinot', *Dictionm&iire d'kistoire et de gtographk du Japon*, Tokyo, 1916.

libre, gout de l'initiative, mélange heureux de ténacité et de souplesse, sentiment de la personnalité et de l'honneur. Tranchant sur la passivité asiatique, le Japon est de temperament offensif.

Comme la Grèce avait élaboré en formules neuves les éléments égyptiens, assyriens et phéniciens qu'elle avait recue dans les replis de ses côtes, le Japon fut le creuset où vinrent se fondre sous une discipline nouvelle les traditions sino-indiennes, gréco-bouddhiques et persanes. Place *en marge de l'Asie*, il en résuma l'histoire. Dans le miroir de sa Mer Intérieure, il refléta les civilisations qui lui faisaient face, tout d'abord la vieille Chine avec sa culture raffinée, puis, se profilant derrière elle, l'Altai mongol et sa force guerrière, l'Inde et ses thalassocraties aventureuses, l'Inde bouddhique, son rêve de beauté morale, sa douceur et son mystère. La civilisation nipponne fut la synthèse de toutes ces civilisations, mais ce fut une synthèse originaire. Place assez près du continent pour en recevoir les influences, le Japon se trouva défendu par son insularité contre une pénétration trop complète. D'autre part, les terres japonaises, développées tout en longueur, du Kamchatka à Formose, auraient pu présenter des écarts climatiques exagérés. La mer tempéra ces écarts, fondit tous les contrastes et permit à l'activité humaine de se développer harmonieusement sans être écrasée par les excès de la nature.

Comme l'histoire grecque, l'histoire japonaise fut dominée par cette influence de la mer. Au Japon, comme en Grèce le navigateur passe, sans quitter de vue le rivage, de l'une à l'autre des îles rocheuses égrenées en chapelet. Même architecture volcanique, recevant la mer au plus profond de ses déchirures ; même panorama de côtes boisées, de baies, de criques et de mers intérieures ; même découpage d'isthmes et de bras de mer ; même subdivision en minuscules vallées qui sont autant de compartiments ouverts sur la mer et vivant de leur vie propre ; même grâce mesurée du paysage ; et comme fond du décor, sur le ciel bleu, la cime neigeuse de l'Olympe ou du Fouji-yama.

Au Japon comme en Grèce, le « sourire de la nature » et

sa moderation exercerent une influence decisive sur la tournure d'qsprit des habitants. Le charme leger du monde exterieur a fait qu'artistes hellenes et artistes nippons n'ont jamais pris trop au tragique l'univers et la vie. Les plus sombres mythes de Tantique Orient n'ont pu alterer la serenite grecque : une pointe de bonhomie amusee accompagne toujours les legendes olympiennes. De meme, les artistes et les pontes nippons n'ont jrnais oublie qu'on peut sourire a dcmi des divinites chinoises ou indiennas, a condition de conserver la purete du coeur. Le Japonais est malicieux comme un personnage de Lucien. Ni Tun ni Vautre ne pcrd son sang-froid et n'abdique sa personnalite en presence de la nature. La nature, le Nippon comme l'Hellene l'aborde par ses cotes accssibles ; il l'harmonise et l'humanise. Comme l'Hellene, il efflcure les grands problemes, les ramene a sa portec, — un morceau d'une eclatante poesie, une conversation delicieuse, — et passe. Bicn que disciple des Chinois, on ne trouve chez Jui ni le genie metaphysique d'un Tchou Hi, ni le prodigieux romantisme d'un Li Tai-pe ou d'un Li Long-mien. Le domaine du Nippon comme celui de l'Athenien, e'est la fantaisie dans les limites du gout. Un *netzke* revele la meme vision des choses qu'une Tanagera. Mais cette fantaisie ailee n'empêche nullement le serieux de la vie. Sans trop se faire d'illilsion sur la verite des legendes traditionnelles, Grecs et Japonais en goutent delicieusement le charme ancien et reverent en elles les soutiens de la patrie. Comme l'Athenien du v^o siecle, le Nippon est a la fois le plus irreverencieux et le plus pieux des hommes.

Que de ressemblances encore ! Autant que l'Hellene de la belle epoque, le Japonais admire l'heroisme reilechi, l'individualite librcment *sacrifiee* aux interets de la petite ou de la grande patrie. Il a, comme lui, le sentiment de la dignity humaine, de l'honneur personnel et la notion des Lois *non ecrites*. Comme lui, il sait se devouer en souriant. Il n'y a qu'un Japonais qui apporte dans ses derniers instants la mesure et le tact de Socrate. Ce n'est pas un esclave, a la manure de l'Asiatique. Sa force n'est pas celle d'une masse

mue du dehors. Elk porte une fime en elle : C'est ia force de Marathon et de Salamine, L'herofeme nippon reste d'ailleurs *voile* de ruse diserte et de malice : En tout Japonais, un Ulysse aommeille.

Aux deux extrenitfe du meme continent, a d'enormes distances a travers le temps et l'espace, sur deux terres heuruses et bercees par la mer, deux peuplee aimees des dieux ont fait penerer la raison, Tordre et la lumiere a travers les conceptions confuses de la pensee Asiatique ; ils ont monnaye en metal clair ces richesses lourdes —, et le sourire d'Athfena s'est leve sur le pays d'Amaterasou (1).

Les races du Japan, Le Shintolsme.

Avant l'arrivee des Japonais, les deux grandes lies de Hondo et de Yezo Staient habitees par les Amos, populations inferieures, du groupe hyperboreen, qui n'ont ete pour rien dans la civilisation de FArchipel (2). Quant au peuple japonais lui-mfime, il est forme de deux elements, l'element *mongol* et l'*element malais*. Les Mongols, qui vinrent du continent par la Corec, s'etablirent sur les cotes m6ridionales de l'ile de Hondo. Les Malais, venus de l'Insulinde par les Philippines, occuperent les iles de Kioussiou et de Sikok. Par le premier de ces elements ethniques, les Japonais se rattachent aux grandes nations guerrieres de l'Asie, aux Mandchous et aux Bordjiguenes. Par le second, ils s'apparentent aux hardis marins de la Malaisie et de la Polynsie qui ont posede durant des socles la domination du Pacifique depuis Madagascar jusqu'a Tile de PSques. Du croisqment des guerriers mongols avec les navigateurs malais eat sorti le peuple des *samourai*. Aucun alliage ne pouvait Stre plus heureux. Le sang malais donna aux Nippons

(1) Sur le Japon ancien, voir Murdoch et Yam a gala, *History of Japan. From the oriyins to the arrival of the Portugese in 1542*, Yokohama, 1010 (nombreuses cartes historiques).

(2) Sur la prehisfcoire japonaise, consulter ; Munro, *Prehistoric Japan*, Yokohama 1908 et : *Primitive culture Of Japan*, Yokohama 1906.

une nervosité une violence concentrée, inconnues des autres; Mongols. (1). Et la solidité du temperament mongol assagit et disciplina les mobiles Malais (2).

Ce qui unifia ces deux races, ce *qui* en fit une des peuples les plus homogènes que connaisse l'histoire, ce fut l'insularité nipponne. Tous, originaires de l'Altaï ou de la Sonde; ils furent conquis et assimilés par leur conquête. A en croire les vieilles légendes, ce furent les dieux qui présidèrent à cette transformation. Comme « le saint Archipel », le Japon est, en effet, la Terre des dieux. Le sol même y est divin. C'est lui qui a formé la race, c'est lui qu'adore la religion primitive du Japon, le *Shintoïsme*. Le Shintoïsme est proprement le culte de la terre natale. Les Kami que révèrent les Shintoïstes, ce sont, avec les ancêtres des clans, les déités de la nature, celles des monts et des plaines, celles des saisons et des heures, celles qui chantent dans les roseaux et celles qui dansent sur la vague. Les grandes divinités du Shintoïsme sont, avec Amaterasu, la déesse solaire, de qui descend la dynastie impériale japonaise, Tsouki-no-kami, par qui les clairs de lune argentent la mer d'Ise, Izanagi et Izanami, qui ont enfanté le sol de l'Archipel, et Sengen, la déesse du Fouji Yama, la fée qui fait fleurir les arbres. Comme les cultes helléniques, le Shintoïsme recherche pour ses sanctuaires les sites les plus pittoresques. Son centre religieux, le Naigou de Yamada en Ise, s'élève dans un bois sacré d'une horreur romantique. On rencontre ses portiques sacrés, les *torii*, au centre des paysages célèbres, au bord des lacs, à l'extrémité des promontoires, en montagne près d'une brusque échappée sur la mer, au détour d'une allée antique parmi les pins séculaires.

Dans cette religion de la Terre noire, des arbres et des eaux, la liturgie atteint souvent une véritable grandeur :

(1) « Ce qui distingue les Malais, c'est la fièvre de leur humeur, leur politesse, leur courage, leur esprit vindicatif et leur temperament militaire » (La Mazelière).

(2) Un troisième élément est l'élément sino-coreen. Il provient des immigrants coreens et chinois qui, à partir du III^e siècle de notre ère, vinrent se fixer à la Cour du Japon, et contribuèrent à la formation de la classe noble.

« Ecoutez, dit l'officiant. Je le declare en presence des dieux souverains de la moisson. S'ils rendent prodigue d'epis la moisson tard mtrie que produiront la sueur de nos bras et la boue de la rizidre pressee entre nos cuisses, je leur offrirai en premices mille 6pis de riz et le sake contenu dans les amphbres pansues rangees en ligne. » — Ne dirait-on pas un poeme d'Hesiodé ?

Le Shinloismc est a la base de toute la culture japonaise. Le dramc et le lyrisme japonais tirent leur origine des danses religieuxos et des chants liturgiques par lesquels les Shin-toistes s'associaient a la vie et a la joie universelles (I). Voici Tun de cos chants : « La Terre est la mere dont toutes les creatures ont regu l'etre et la vie. Toutes aussi melent leur voix a l'hymne universel. Grands arbres et petites herbes, picrre, sable, le sol que nous foulons, les vents, les flots, toutes les choses, toutes, ont une ame divine. Le murmuc des b rises dans les bois au printemps, le bourdonnement de l'insecte dans les herbes hurnides de l'automne, autant de strophes du chant de la Terre. Soupurs de la brise, fracas du torrent, autant d'hymnes de vie dont tous doivent se re-jouir. »

Cette religion est a la fois tres simple et tres profonde. Elle se rapproche a bien des egards des cultes grecs. Mais elle nous semble d'une valeur esthetique supericure. Elle est infmiment poetique ou plutot elle n'est que poeie. « La nature, dit M. Revon, souriait aux Japonais. lis ont souri a la nature. C'est le secret de leur vieille religion, de leur conception generate du monde et de leur etat dVsprit fondamental. Tout de suite, ils sont all6s confiants a cette bonne more. Ils lui ont ete rconnaissants de sa beaults. Ils l'ont admir^e et ils l'ont aimee. Ils se voyaient environnes de splendeurs. lis ont compris le charme secret des paysages, des saisons, des fleurs, et c'est dans ce spectacle divin qu'ils ont mis la plus grande fete de leurs ames. L'antique reli-

(I) Les drames lynques japonais ou *No*, sont d'origine religieuse, comme la Tragedie grecque. C'etaient primitivement des pantomimes sacrees, accompagnees do danses et de musique. Au xiv siecle, un dialogue y fut ajoute.

gion shintoïste n'est que l'expression de ce naturalisme (1). »

Fondation de l'Empire Japonais.

Les Annales Japonaises donnent comme premier souverain du Japon le légendaire Djimmou qui vivait vers Tan 660 avant notre ère. Il semble que ce Djimmou ait été le chef d'un clan malais venu de Kioussiou. Il s'établit dans l'île de Hondo, sur le Golfe d'Osaka, dans le pays qui porta depuis le nom de *Yamato*. Cette région appartenait alors aux Ainos. Djimmou remporta sur ces barbares une grande victoire qui consacra son pouvoir. Il fut proclamé empereur par ses soldats sur le champ de bataille, dans la Plaine-aux-Chênes, près de Kyoto.

Djimmou est considéré comme le fondateur de la dynastie impériale qui règne encore aujourd'hui sur le Japon, la Dynastie Solaire. Ses successeurs se maintinrent dans la partie méridionale de l'île Hondo. Mais le domaine de ces empereurs primitifs était encore bien limité. Il ne comprit pendant longtemps que la région de Nara, de Kyoto et d'Osaka (2). Cet empire japonais archaïque n'était donc en réalité qu'une *principauté du Yamato*. Les régions méridionales, Kioussiou et Sikok, appartenaient à des clans autonomes (3), et toute la partie septentrionale de Hondo, à l'est du Lac Biwa, restait au pouvoir des Barbares Ainos. Un des descendants de Djimmou, l'empereur Keiko, qui régna de l'an 71 à l'an 130 de notre ère, doubla l'étendue de son domaine. Au Sud, il obtint le tribut des clans de l'île Kioussiou. Au Nord, il envoya son fils, le vaillant Yamato Take, faire la conquête du Hondo septentrional. Yamato Take, vainqueur des Ainos près du golfe de Sourouga, au pied du Mont Fuji Yama (4), conquiert sur ces barbares toute la région qui

(1) Cf. M. Revou, *Le Shintôisme*, p. 1904-1907.

(2) C'est la région appelée *Gokinai*. Le *Gokinai* comprenait les provinces de Yamashiro (Kyoto), de Yamato (Nara), de Kawachi (Osaka), d'Idzoumi (Sakai), et de Settsou (Kobe).

(3) Les clans des Koumasos.

(4) C'est la région appelée le *Tokatdo*. Elle s'étendait de la Baie

s'cend autour de la baie de Tokyo et qu'arrosent la Souinida et la Tone (1). Les Amos rcculerent de plus en plus vers le Nord, remplaces a rncsure par des colons japonais. lis finirent par abandonner complètement le sol de File de Hondo et se retirferent dans File de Yezo, qui, par sa latitude et son climat, est presque etrangere au Japon,

Au commencement du niVsiacle de not re ere, l'hegemonie des elans japonaifc echappa quelque temps aux princes du Yamato (Hondo) et passa aux clans de Kiousiou, Une princocese de Kiousiou, rimperatricc Djingo (ou Zingo) (201-269), se rendit celebre en entreprenant la conquete de la Corec (2), Une partie de la peninsule coreenne fut soumise el oelte expedition servil par la suite a legitimcr les revendications de la Cour japonaisc sur le continent.

Après la mort de Djingo, l'empire revint des clans de Kiousiou aux clans sol aires du Yamato, qui, cette fois, ne le laisserent plus echapper. Mais il fallut encore plusieurs sifecles avant que le pays fut unifie. Cette grande oeirvre ne fut vraiment accomplie que vers Tan 520 de notre ere, lorsqu'un prince du Yamato, l'empereur Kei'tai, eut souniis les habitants de Kiousiou.

Introduction

du Bouddhisme au Japon.

Pour ache ver Funité japonaisc, il fallait encore constituer dans Tarchipel un Etat organise avec une ("our poli-

d'Owari au GoKc de Sourouga et comprenaifenaif les provinces d'Owari (Nagoya), do Mikawa (Okasakij, do Totomi (Hamamatsou), de Sourouga tShidzouka), de Kai (Kofou) et d'ldzou (Slumoda).

(1) C'est lu region appclee Je *Kouanlo*. Elle comprenait les provinces de Sagami (Kamakoura), de Mousashi (Yedo zou Tokio), d'Awa, de Kazousa Kourouni), do Shimosa (Sakoura), de Hitachi (Mito), do Shimodzouke Nikko) et de Kodzouke (Takasaki).

(2) Il y eut sous Djingo, trois o.xped lions japonaises en Coree, 011 209, 233 el 249. La Coree elail duicee en trois royaumes : le Korai, au aord-ouest, le Pektche, au sud-ouest, le Sinra, au sud-est. Ges deux demiers royaumes devinrent vassaux des Japonais. Les Japonais firent de nouvelles expéditions au Sinra en 287, 340, 408, 431, 440 et 452. (Cf. Maurice Courant, *La Corte jusquau ix^e siecle*, Toung-pao, volume IX, 1898, page 9).

cée, des institutions administratives, tout Tappareii des grandes monarchies du continent. Dans ce but, les empereurs du Yamato introduisirent la civilisation chinoise. L'empereur Kimmei (540-570) accueillit, à côté du Shintoïsme national, les deux religions de la Chine, le *Confucianisme* et le *Bouddhisme*. Le confucianisme renforça le pouvoir impérial. Le bouddhisme arracha le Japon à son isolement. En 552, Kimmei reçut avec de grands honneurs des missionnaires bouddhistes envoyés par un roi de Corée. Il autorisa solennellement l'exercice de leur culte.

Pendant la grande religion indienne ne s'imposa pas sans lutte. Sous le règne de l'empereur Bitatsu (572-585), les clans militaires entreprirent de la faire disparaître. Ils incendièrent le temple que les bouddhistes venaient d'élever à Osaka, et mirent les missionnaires en fuite. Mais l'Eglise bouddhique trouva des défenseurs dans d'autres clans qui s'étaient ralliés au régime civil et à la monarchie administrative.

Le principal de ces clans était celui des *Soga* qui voyait dans le bouddhisme un allié naturel contre les chefs militaires. Le chef des Soga, Soga no Umako, fit proclamer empereur un prince dévoué aux Bouddhistes, le tenno Sujun (588). Morya, le chef des clans militaires, appela ses partisans à la révolte, mais il fut vaincu et tué par Soga no Umako à la bataille de Kisouru. Le Bouddhisme et le parti chinois triomphèrent si complètement que l'empereur qui ne paraissait plus assez zélé pour leur cause, fut déposé. Le pouvoir passa au prince Shotoku Taishi, bouddhiste fervent qui a été appelé le Constantin japonais, et dont l'Eglise japonaise a fait un saint (593-621). Ce prince marqua son siècle d'une profonde empreinte. Ce fut le véritable créateur de l'empire administratif construit sur le modèle de l'empire chinois. Il fit reconnaître le Bouddhisme comme religion officielle du Japon, établit des relations suivies avec la Corée, la Chine et l'Inde, et favorisa de tout son pouvoir l'introduction de la littérature chinoise et de l'art sino-indien. C'est sous son inspiration que furent

sculptées dans l'archipel les premières statues bouddhiques (1).

Le clan des Soga et ses clients qui avaient assuré le triomphe du Bouddhisme, entendaient s'en servir comme d'un moyen de gouvernement. Un prince du sang, Nakanoe, résolut de mettre un terme à leur toute-puissance. En 645, il se débarrassa d'eux par un massacre général. Comme regent ou comme empereur (sous le nom de Tendji Tenno), Nakanoe gouverna le Japon de 645 à 670. Il fut remplacé sur le trône par son frère, l'empereur Temmu, qui continua son œuvre (673-686).

L'époque de Nakanoe et de l'empereur Temmu fut marquée par un nouveau courant d'influences chinoises et bouddhiques. L'adoption par les Japonais de la civilisation chinoise s'accomplit avec la même souplesse que plus tard l'adoption de la civilisation européenne. Les idées, les religions et la littérature chinoises furent introduites en bloc. Mais en les acceptant, le peuple japonais sut rester lui-même. Il sut ménager les transitions entre ses anciennes et ses nouvelles croyances, et naturaliser les doctrines étrangères. Comme les apôtres chrétiens avaient, en Occident, baptisé les vieilles dévotions gallo-romaines, les missionnaires bouddhistes, au Japon, les sanctuaires shintoïstes. « Le Mont Hieizan (2) était vénéré par le peuple comme un sanctuaire national. L'empereur Temmu fit donc de cette localité une confrérie bouddhique et inaugura ainsi le système de fusion entre les deux cultes, qui coopéra efficacement à la propagande de la religion de Qakyamouni

(1) Shotoku Taishi passe même pour avoir été un des premiers artistes du Japon. Il fit construire en 593 le *Hondo* ou Temple d'Or à *Horioudji* près de Nara, le plus ancien monument bouddhique du Japon. Comme sculpteur, on lui attribue la belle Nyoirin Kwannon, statue de bois conservée au Temple des religieuses Shougoudji à Nara (Fenellosa, *op. cit.*, planche IX). Une des plus anciennes peintures japonaises, exécutée vers 673-686, représente Shotoku Taishi entouré de deux serviteurs. Le jeune prince porte un bonnet de soie laquée, une robe plissée à larges manches ; il est armé d'une grande épée à la poignée richement ciselée. Son regard est modeste, intelligent et franc ; sa physionomie pleine de finesse et d'une aristocratique élégance. (*Collection de la Maison Impériale du Japon*),

(2) Entre Kyoto et le lac Biwa.

parmi ses sujets ». (1). Pour obtenir droit de crite, le bouddhisme se preta, d'ailleurs a une curieuse adaptation locale. Il accepta les principaux dogmes du Shintofame —, la divinity de l'Empercur, le culte des ancetres, les d6it6s du sol et les fees des eaux. Les divinites bouddhiques elles-memes prirent au Japon un caractere national, C'est ainsi qu'Avalokitevara, la Misericorde divine (la Kouan-yin chinoise), devenue sous le nom de Kwannon la protectrice de l'Archipel, rivalisa de popularity avec Amaterasu, la grande deesse indigene (2),

Les Bouddhistes surent laisser de cote la partie negative de leur croyance, pour insister sur ses cotes populaires. Leur propagande porta sur le culte de Kwannon la misericordieuse, d'Amida le compatissant, du bon Jizo sauveur de Tenfance, et surtout sur la doctrine des *Paradis de Purete* ou *Paradis d' Occident*, qui offrait a la religiosity des foules, comme au mysticisme des ames les plus hautes, un aliment inepuisable. Sous l'influence de ces doctrines, les sectes mystiques se multipli6rent. Une des plus actives fut la *Secte Tendai*, « tres large extension du systeme du Mahay ana, dont elle tentait de concilier les doctrines les plus extremes, en declarant que tout homme, par ses merites, pouvait devenir Bouddha ». Cette secte fut apportee de Chine par un moine japonais, Dengio Daishi (767-822), dont M. Anesaki compare la carriere a celle de saint Bernard (3) et qui 6tait alle parfaire ses etudes dans l'Empire Tang (804). Dengio Daishi, a son retour au Japon, fit approuver sa doctrine par l'Empereur Kammou. Il construisit en 788 sa premiere eglise, Enriakoudji, sur le Mont Hieizan, entre Kyoto et le Lac Biwa. La secte Tendai fut officiellement constituee au Japon a partir de 805. Elle contribua grandement a repandre le culte d'Amida et des Paradis de Purete,

(1) Metchnikoff, *l'Empire Japonais*, p. 361. Cf. R. Fujishima, *Le Bouddhisme japonais*, P. 1889.

(2) Avec leurs propres divinites, les Bouddhistes introduisirent au Japon celles du Brahmanisme ; Brahma (en japonais Bonten), Agni (Katen), Siva (Ishana), Indra (Taishakou), Yama (Emma), Souriya (Nitten), le S6ma (Gatten), Varouna (Suiten), Prithiwi (Jiten), Sarasvati (Benton), etc.

(3) Anesaki, *Quelques pages de l'Histoire religieuse du Japon*, p. 33.

Non moins importante fut la secte *Shingon*, qui propagea la croyance à l'Adi-Bouddha et les doctrines Tantriques, importées de l'Inde en Chine au ^{vi}^e siècle. Elle fut introduite au Japon par le grand saint Kobo Daishi (776-834). Ordonné prêtre en 793, Kobo Daishi se rendit en Chine en 804 pour y étudier le Mahayana. Il revint en 806 et se consacra à la propagation du bouddhisme tantrique, en cherchant à y englober le vieux shintoïsme national : il déclara qu'Amaterasu et les autres divinités du Shinto étaient des incarnations du Bouddha. Il devint en 810 abbé du temple Todji à Kyoto et fonda en 816, dans les montagnes du Yainato, le célèbre monastère du Koyasan dont le terrain lui fut donné par l'Empereur Soga, et qui devait, par la suite, abriter jusqu'à 80.000 moines. C'est au Koyasan que Kobo Daishi mourut en 834, après une vie toute d'ascétisme et de miracles. C'est là qu'il repose encore, attendant que Maitreya, le Bouddha des temps futurs, vienne Tappeler (1).

Le Shintoïsme avait développé dans l'âme japonaise le culte du sol natal, l'amour des sites et des paysages où vivaient les Aïeux. Le bouddhisme ajouta à ce sentiment de la nature son universelle pitié, son indéfinissable douceur triste. Il apprit aux Japonais que tout est éphémère, que cette merveilleuse nature japonaise, elle aussi, passera. « Le matin, écrit un moine du ^{xv}^e siècle, nous regardons la lumière. Le soir, nous sommes partis pour la demeure où on résiste longtemps. Notre destinée rappelle l'écume de la mer. Où allons-nous ? Dans ce monde où rien n'est réel, y a-t-il des choses qui puissent vraiment nous causer de la joie ou de la peine ? Parfois la rosée s'évapore et la fleur est tuffée par les premiers feux du jour. Parfois, au contraire, la rosée survit à la fleur, mais pour quelques heures seulement. Longtemps avant le soir la rosée a disparu... »

La rêverie bouddhique atténua ce que le caractère japonais avait de violent et de heurté. Elle en adoucit les contours d'une légère brume de mélancolie. La Force Japonaise resta intacte. Mais le renouveau indien, la doctrine de la

(1) Cf. Ane saki, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, 40-57.

grande misericorde la tcmpercent, reanoblirent et en corrigerent les excès.

Gouvernement des Foujiwara.

Sous l'influence de la civilisation chinoise, les institutions japonaises se transformèrent entièrement. Au gouvernement militaire et patriarcal de l'époque archaïque, fit place un gouvernement administratif et centralisé, calqué sur celui de l'Empire Tang. Jusqu'à là le Japon ne possédait pas de capitale ; les diverses villes du Yamato se disputaient l'honneur d'héberger l'Empereur, une tradition voulant que chaque nouveau règne, le Ciel choisit une nouvelle résidence. A l'exemple des Fils du Ciel, les souverains japonais voulurent avoir une résidence fixe : Leur choix se porta sur une des cités les plus pittoresques du Yamato, sur, *Nam* qui resta capitale de 710 à 784.

Cependant l'établissement d'une Cour et d'une administration de type chinois ne fut pas sans inconvénient pour la dynastie impériale elle-même. Toujours à l'exemple des Empereurs de Chine, les souverains japonais ne tardèrent pas à devenir prisonniers de la vie de Cour et de la hiérarchie administrative. Enfermés dans leur palais inabordable et sacré, le Gosho (ou Goshyo), ils se déchargèrent de plus en plus sur leur entourage des affaires de l'Etat, pour se consacrer entièrement à leur rôle religieux et à leur mission civilisatrice. Une puissante famille seigneuriale, celle des *Foujiwara*, profita de leur effacement pour s'emparer sous leur nom de tout le pouvoir effectif, comme le faisaient en Gaule, à la même époque, les maires du palais qui gouvernaient sous le nom de la dynastie mérovingienne. Un souverain énergique, l'Empereur Shomou Tenno (724-748), essaya de s'affranchir de la tutelle des Foujiwara en s'appuyant sur une autre famille seigneuriale, celle des Tachibana. Ce fut la première de ces tentatives de restauration impériale qui se succéderont depuis lors périodiquement, de Shomou ; V Go Toba, de Go Daigo à Moutsouhito. Mais les Foujiwara ne se laissèrent pas congédier. Ils forcèrent Shomou à abdi-

quer et le remplacerent par sa fille, plus docilek leurs etes-
seins (749). Leur chef, Nakamaro, devint le vrai mattre de
FEmpire. Il dompta une nouvelle revolte des Tactribana,
mais finit par succomber dans une troisiSme guerre civile el
fut mis a mort (766), En 770, les Foiljiwara reprirent le
pouvoir et le conservfrent presque sans interruption, malgre
les attaques des Tachibana, durant tout le ix^e sifeclé. A la fin
du ix⁶ siecle, un dernier Empereur energique, Ouda Tenno
(888-897), essaya, avec l'aide de son conseiller Michidzane,
de phasser les Foujiwara et de retablir le pouvoir absolu. Mais
les Foujiwara reprim6rent brutalement ceftc tentative. Us
enfermerent l'Empcreur dans un convent (897) et exil&rent
Michidzane dans une tie ou il composa les plus belles poe-
sies du monde et mourut de misfcre. Des lors, l'autorite des
Foujiwara ne fut plus contestee. lis se firent donner la
charge de *kambakou* ou maire du palais liereditaire, qui
fit d'eux les seconds personnages de l'Empire et les deposi-
taires du pouvoir imperial, Leur dynastie, etablie aux cotes
de la dynastie imperiale, fit dfeormais officiellement partie
de la constitution japonaisc.

Les Empereurs absolus du vin^e siecle avaient cu pour resi-
dence *Nara* la ville sainte du Yamato (710-784). Au nouveau
regime, il convenait d'avoir une nouvelle capitale : ce role
echut k *Kyoto*, ou l'Empereur Kammou transporta sa Cour
en 784 et qui rcsta la residence de ses successeurs jusqu'en
1869.

Le Japon est le pays de la continuity politique sous
lapparenee d'incessantes revolutions. Tandis qu'en Gaule.
a la mfeme epoque, les Maires du Palais de la maison Pepi-
nidte allaient de pouiller leurs maitres Merovingiens, les
Mairee du Palais Foujiwara, au Japon, se contenterent
d'exercer la realitedu pouvoir sans jamais oser porter leurs
pretentions jusqu'au trone. La dynastie imperiale resta
hors de cause, d'autant plus respectee meme qu'elle se me-
lait moins aux affaires politiques. — Les Foujiwara, d'ail
leurs, n'eurent d'autre ambition que de se montrer les fidd-
les continuateurs des Empereurs de Nara. A Fexemple de
ces derniers, ils travailfcrent a introduire dans le pays la

civilisation chinoise, et, avec elle, le Bouddhisme et l'art indien.

L'art japonais
aux époques de Nara et de Heian.
La sculpture.

Le Bouddhisme fut l'agent qui introduisit au Japon les lettres et les arts de l'Inde et de la Chine, comme le Christianisme, à la même époque, introduisait dans les pays du Nord de l'Europe les arts et les lettres de la Grèce et de Rome. Les moines de *Tendal* ou de *Shin-san* jouèrent là-bas le même rôle qu'en Gaule, en Irlande et en Germanie, les grands *Moines d'Occident*. « Les missionnaires qui prêchaient la bonne nouvelle, dit M^{de} la Mazelière, enseignaient à défricher les landes, à drainer les marais, à planter les muriers et le thé. Les monastères furent d'abord des colonies agricoles. Avec le temps, ils se transformèrent en universités. Pendant des siècles, le cloître seul forma les savants et les lettres (1). » La sculpture et la peinture furent au nombre des œuvres pieuses enseignées aux novices. Les grands apôtres du ^evi et du ^evii siècles, Chinois venus prêcher le Bouddhisme au Japon ou Japonais qui étaient allés étudier en Chine, apportèrent avec eux les arts du continent. Grâce à eux, le Japon fut la dernière et la plus précieuse conquête de l'art indo-grec.

Les premières œuvres de la sculpture japonaise au ^evii et au ^eviii siècles, — reliquaires, chasses et triptyques dans le style chinois de Long-men, groupes de terre peinte, de bois doré et de bronze doré, représentant les scènes de la vie du Bouddha ou des saints bouddhiques, — ont avec les sculptures gandhariennes d'incontestables affinités. Les Bouddhas, les Amida, les Kwannon et les divers Bosatsu, sont le plus souvent vêtus d'une ample robe aux plis réguliers ; leurs mains bénissent ou portent les attributs mystiques du Mahayana ; leurs yeux sont baissés ou à peine en-

(1) La Mazelière, *Le Japon*, I, 394.

tr'ouverts, « Leur visage, d'une rondcur lisse et calme, est eclairc par ce sourire mysterieux, par ce rayon d'ineffable joie et de paix infinie dans lequel Tart bouddhique a su cxprimer son plus haut ideal. Comment ne pas voir dans ces groupes une dc rnifere transformation des figures du Gandhara (I) ? » L'art gandharien, cependant, avait, avant d'arrivnr au Japon, traverse toute l'Asic. Aussi retrouve-t-on la trace de ses differcntes etapes dans la statuaire de Kara et de Hei'an. Tantot l'influencc hcllenique Tempoite, reconnaissable au trailenient classique des draperies, a la plenitude des formes, a la noblesse aryenne des physionomies. Tantot c'est l'influence proprement iudieniiie qui se traduit par certains details du costume, des bracelets, des colliers, par le dehanchement prononce du corps, par la **mollesse** dos attitudes et la preciosite des gestes. Tantot e'est rinfluence chinoise avec son elegance seehe, caracteristique du style de Long-men. Le plus souvent ces diverses influences sont etroitcment associees dans les memesoeuvres.

Le ctiflebre groupe en bronze de « Yakoushi Nyorai », au Yakoushidji de Nara (696), est le type de cos oeuvres composites : <<(,La statue centrale, dit M. de Tressan, est d'un calme magnifique ; le geste du dieu, isobre et precis ; les draperies sont bien traitees. Ses acolytes, encore dehanches, ont une certaine parente indienne... Les plis des etoffes, moulant les jambes, prouvent la continuity des traditions indo-grecques. Mais tout le restc dans cette triadc est nettement *Tang*, par exemple la tornbec du bas de la robe... et les trois grand audoles. — Tres instructive au point de vue des influences etrangeres est aussi l'etudc du socle. La partie superieure est ornee d'une frise oil Ton distingue des pampres d'origine greco-bouddhique, passes dans Tart chinois, des oiseaux de paradis et des dragons. Au centre du panneau apparait une curicuso image d'Atlante, combten *deiormee* depuis son expression dans Tart de la premiere periode indienne ! De chaque c6te de cette figure, les arcs a extrenite relevee sont des atylisations de ces parties architectural aussi

(1) E. Maitre, *L'Art du Yamato*, P. 1901.

fréquentes au Gandhara qu'à Sanchi (I) ». Quant aux personnages représentés au-dessous, ils sont d'aspect dravidiens.

De ces divers éléments — hellénique, indien, chinois —, se dégage bientôt une sculpture proprement japonaise qui, dans l'expression de la grâce, de la beauté morale ou de la force, atteint presque immédiatement à des formules vraiment classiques.

Le secret de la grâce féminine que les artistes japonais des époques postérieures posséderont à un degré si prestigieux, c'est peut-être de l'art indo-grec qu'ils l'ont appris. Est-elle gandharienne, est-elle japonaise, la « Juichimen Kwannon » en bois, si élégamment drapée, du Hokkaidji de Nara (739-748) (2) ? Mais voici qu'à l'école du Gandhara, l'esthétique japonaise prend conscience d'elle-même, et c'est alors le peuple des Kwannon proprement nippons de Nara et de Kyoto. L'art de nos *imagiers* n'a pas produit de Madones plus exquises. Citons entre autres avec M. Migeon, au Kondo d'Horioudji, une « admirable Kwannon, debout, en bois peint, tenant un vase avec un lotus, dont le beau visage, hiératique, calme et noble, les yeux entr'ouverts, les belles proportions, les superbes plis qui, d'un seul jet retombent, sur les cuisses, rappellent invinciblement les merveilleuses figures du portail roman de la Cathédrale de Chartres (3) ». Et voici une autre statuette féminine, en bois peint et laqué, du ^{vi}^e siècle (729-748), qui pourrait être une vierge gothique de notre ^{xv}^e siècle : l'admirable « Kichiji-tennō », — (doublet japonais de Lakshmi, l'Aphrodite indienne) — du Jorudji en Yamashiro, que M. Maître décrit ainsi : « Dans sa main gauche, elle tient une pêche mystique, pendant que la droite est abaissée, laissant tomber les bénédictions et les bienfaits. (On est frappé par) l'expression de santé heureuse et de bienveillance attendrie de cette figure

(1) De Tressan, *Influences étrangères dans la formation de l'Art Japonais*. Conférences du Musée Guimet en 1913, p. 119. — Et Tei-san, *Notes sur l'Art japonais, La Sculpture et la Ciselure*, p. 27.

(2) Abstraction faite, naturellement, du caractère barbare que produisent la multiplicité des têtes et l'allongement du bras droit, tous signes rituels imposés par la tradition religieuse.

(3) G. Migeon, *Au Japon, promenade aux sanctuaires de l'Art*, p. 245.

ronde et pleine... ; les yeux, au lieu d'être clos dans une reverie hautaine qui s'élève, sont largement ouverts d'un regard de bonté et la bouche sourit, étonnée. Les gestes calmes des bras, les deux rubans noués à la ceinture qui retombent en se cartant, les plis de la robe étalée sur le lotus, ont une grâce naïve, pleine d'abandon, sans manie-risme et sans affectation (1). » :

D'autres œuvres de la même époque ne visent plus seulement au charme et à la grâce, mais à la beauté parfaite. Voyez, par exemple, le « Bonten en prière », debout, les mains jointes du Sangwatsoudo de Nara, terre sèche laquée de 3 m. 95, attribuée au moine Roben-Sojo (VIII^e siècle). ((Si la coiffure est traitée suivant l'iconographie traditionnelle, le visage et le costume sont absolument japonais (2). » Il n'y a plus là d'indien que la douceur mystique, le recueillement de l'attitude ; pour le reste, le génie grec, dans cette œuvre, se joint directement le génie japonais, et la statuette qui nous occupe, nous séduit ainsi par un double caractère de classicisme — le classicisme de Kiyonaga et celui de Phidias, caractérisés Tun et l'autre par la sérénité et la dignité de l'expression, l'eurythmie des poses, la simplicité dans la grandeur sans effort. Dans le même style, on doit citer le portrait en bois de Roben-Sojo lui-même, au vieux temple Robendo, à Nara : « Celui-ci, dit Migeon (3), est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre et il n'en est peut-être pas de plus émouvant dans la statuaire de tous les temps. Il est assis, *très* droit, dans la plus simple des attitudes ; sa figure longue, sévère ; est belle de calme et de sérénité ; quatre plis aux commissures des lèvres, des rides au front, indiquent que cette vie, comme tant d'autres, ne fut pas exempte de tourments ; tout le reste est modelé sans détails, à larges pans, d'un ciseau sûr et sans hésitation... Dans sa main nerveuse et fine il tient le nio-i en bois laqué légèrement recourbé du bout, assez analogue à la crosse de nos abbés... ; sa robe, au col croisé, laissant le cou découvert, est peinte

(1) Maltre, *VArt du Yamalo*, p. 33 et figure 27.

(2) Maltre, *VArt du Yamato*, page 27 et figure 28.

(3) G. Migeon, *Au Japon, promenade aux sanctuaires de Vart*, p. 227.

en rouge et en vert. La simplicité de son drapé est tout à fait semblable à celle des plus beaux antiques. La peinture précise de ses prunelles, le rouge éteint de ses lèvres, ajoutent encore à la vérité de son expression. Quel portrait ! C'est un des grands mystères de Tart, qu'après tant de siècles révolus, une effigie humaine affirme ainsi... la vérité de son caractère par l'émotion que nous ressentons à sa vue.

L'œuvre la plus populaire des époques de Nara et de Heijō est le *Bouddha colossal de Nara*, statue de bronze de seize mètres qui se trouve dans le parc du Todaiji. Cette statue a été coulée en 739, sous le règne de l'Empereur Shōmu, par deux missionnaires venus de Ceylan. « Le dieu, dit Gonse, repose sur le lotus symbolique. Il semble absorbé dans la contemplation de l'Absolu. Les plis tombants de la robe, sont d'une ampleur et d'une souplesse qui rappellent la Grèce. La construction du corps, par grandes masses, est d'une magnifique ordonnance ; le geste qui est presque une bénédiction, exprime le détachement des choses humaines, l'oubli de tout ce qui peut troubler le calme de l'âme. La sérénité d'une insondable rêverie, une majesté surhumaine, revêtent toute la figure d'une inexprimable grandeur. Plus encore que la taille matérielle, un caractère de force concentrée et de tranquillité frappent l'imagination du visiteur. Il semble qu'un rideau se lève et laisse apercevoir la personification matérielle de la grande religion asiatique (1). »

Une rare élévation et une noble élégance sont les qualités dominantes de cette statuaire. Les dieux et les hommes ont le même visage de méditation sereine et de paisible tendresse. On sent que la beauté apollinienne de leurs formes n'est que le reflet de leur beauté intérieure. Tout ce peuple de bouddhas et de bodhisattvas vit dans une atmosphère supérieure. Il est comme « imprégné d'âme ».

Lorsque, dans cette haute atmosphère mystique, est apparue pour la première fois la sculpture de portrait, on a eu tout de suite des œuvres prodigieuses, œuvres dont l'intensité morale ne se peut comparer qu'aux portraits de Mem-

(1) Gonse, *L'Art Japonais*, p. 148.

ling. Nous voulons parler des statues de pretres bouddhistes. Parmi les oeuvres de ce genre, citons la statue en kanshitsou du << pretre Gien », au temple Okadera (VIII^e sifecle) (1) ou la « statue du pretre aveugle Ganji », au Toshodaidji de Nara, que M. Migeon decrit ainsi: « Il est assis les mains jointes, pouce contre pouce,.. ; son crane rase est sillonne de rides et ses yeux fermes, aux cils indiques en petits traits noirs, laissent extraordinaireincnt isensibles et vivantes leurs pupilles sous la paupiere. Il etait aveugle, et ces yeux fermes sont bien ceux d'un etre tout en vie interieuref.. Quel calmc sur ce visage que ne semble jamais avoir defait aucunc emotion terre sire ! Et Ton est inquiet et honteux d'etre venu d'une main sans pudeur, ecarter les rideaux de cetle petite chapelle, profaner d'une curiosile indisrcfete le revc emouvant et eterncl oil se complail ce sage (2). » Du memo style, bien que; posterieures, les statues de « Yuima assLs » au Kofoukoudji de Nara et de Monjou (x^o siecle) au K\owo Gokofoudji. Cette derniere, qui a figure a l'Exposition de 1900, rcpresentc, dit M. Challaye, « un merveil-leux portrait de pretre japonais : crane nu, long et large, longs yeux mi-clos, habitues a la meditation, longues oreillcs ourlees, long, large nez, large bouche a l'expression desabus6e et bienveillante, visage creuse de plis, qui diseul 'l'experience' de la vie et les inevitables souffranceis... Le corps, vetu de draperies d'une harmonic heilenique, est nssis, les jambes eroisees. Ce chef-d'oeuvre exprime admirablement l'ideal bouddhiquc de reflexion, de sagesse, de granite sereine, dintelligence bonte (3). »

D'un tout autre caractere sont les statues de *Rois Celestes* (*Shi-Tenno*) dont les plus eelebres sont celles du Kwaidan-in et du Sangwatsoudo du Todaidji a Nara (vm^e siecle). Ge eont des visions d'epopoe, par lesquelles, sous Tinfluence de la grande ecole chinoise des Tang, lame heroique du Japon prend conscience d'elle-meme. Dans ccs oeuvres, dit M. de

(1) De Tressan, *Influences etrangeres dans Vart japonais*, planche VII.

(2) Migeon, *Au Japon*, p. 237.

(3) F. Challaye, *Le Japon Illustre*, p. 151.

Tressan, « la puissance d'expression atteint une intensité admirable. Les traits, bien caractérisés, ne tombent pas encore dans le grimé, comme ceux de beaucoup de figures postérieures. La noblesse de l'attitude et la beauté du geste font penser parfois aux œuvres de notre ^{xvii}^e siècle. Les armures très ajustées dont sont alors revêtus tous les Tenno, moulent le corps de ces généraux du Bouddha, prêts à conduire Nagas et Yakshas soulevés à l'attaque des Asuras maudits ». — De même que tout à l'heure nous avons vu naître, sous l'inspiration gréco-indienne, à travers les douces Kwannon et les souriantes Kichijō-tennō, tout un Japon de grâce et de rêve, — le Japon des *femmes-fées* —, voici qu'avec les rois gardiens du Todaidji, s'évoque pour la première fois, sous l'influence de l'école guerrière des *Tang*, le Japon des épopées médiévales, le Japon formidable des ronin et des samouraï. C'est ainsi que dans tous les domaines, les influences étrangères, bien loin d'étouffer l'âme japonaise, ont été le stimulant qui lui a permis de se connaître et de se définir.

La peinture japonaise :

Les Primitifs.

La peinture, au Japon, est, comme la sculpture, d'origine bouddhique. Le *Kondo* ou Temple d'Or d'Hōryū-ji, à Nara, renferme des fresques, attribuées au moine coréen Doncho mais que Fenellosa émet l'idée d'un peintre chinois de l'école de Khotan (1) et qui comptent, en tous cas, parmi les peintures les plus anciennes de l'Archipel. « Ces fresques, dit M. Migeon, sont d'inégale conservation. Dans l'une d'elles, le Bouddha assis sur une sorte de large siège, les jambes écartées, dans une pose de consul sur les diptyques d'ivoire latins, est étonnant de force et d'autorité. Tout autour de lui sont debout d'admirables figures tiarées, en armures, et l'une d'elles en arrière-plan, tête nue, semble être le portrait d'un prêtre, d'un caractère inoubliable. De beaux tons, rou-

(1) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 74.

gee, noir profond, gris rose, attestant une puissance de coloris surprenante et devaient faire, de pes fresques au jour-d'hui si decolorees, d'extraordinaires compositions d'une majeste egale aux plus celfebres fresques ou mosai'ques byzantines de la meme epoque (1). » Tous les critiques ont remarque le caractere indien de ces oeuvres : « Dans les fresques d'Horioudji, dit M. Maitre (2), la fraicheur et la clarte fine des couleurs, la grfice molle et sensuelle des Bodhisattvas, leur hanchement tres prononce, le dessin droit du nez, l'horizontalite des yeux et l'absence de tout trait mongolique dans le visage, le traitement savant des coiffures, la transparence des robes dont les plis semi-circulaires laissent apercevoir le model des jambes, font invinciblement penser a une influence directe de l'art hindou, a peine modifie pendant son passage a travers la Chine et la Corée. Ces fresques appartiennent a la meme famille que les celebres fresques d'Ajanta (3). » — « Unique de grandeur et de reve, dit des memes fresques M. Hovelacque, cette peinture est hindoue par la profondeur, la lassitude, la gravite voluptueuse des figures humaines, qui tronent parmi les fumees, les fleurs et les abimes d'un ciel mysterieux. Le riant, ether du Japon serait irrespirable pour ces divinites. Ces visions meancoliques sont d'une autre terre, chargee de fatalite ; leur demeure est aux temples d'Ajanta. On les y retrouve pareilles absolument ; une ame hindoue les a revees, une main hindoue, peut-etre, les a tracees sur les murs d'Horioudji (4). » Enfin, M. de Tressan, cherchant a demeler la part des diverses influences etrangeres dans l'art du Kondo, ecrit : « L'ensemble, — type non mongol des traits, attitudes des divinites representees, elegance des costumes,

(1) Migeon, *Au Japon*, p. 248, planche 27.

(2) E. Maitre, *L'Art du Yamato*, p. 17.

(3) On serait tente d'attribuer egalement a des moines indiens ou sereindiens le beau kakimono representant a Yarha, Deva », que possede le temple Kwanchiin du Todji a Kyoto, si une tradition constante, n'y voyait l'oeuvre du Sodjou Eri (925). Cf. de Tressan, *Influences Etrangères* etc., p. 137.

(4) Hovelacque, *L'Exposition retrospective du Japon*, Gazette des Beaux-Arts, num. cit., p. 12-13.

forme des nimbes —, est très visiblement indo-grec. La présence de fines moustaches au-dessus des lèvres de quelques bodhisattvas est non moins caractéristique en ce sens, car on ne la trouve nulle part dans les sculptures purement hindoues. Le déhanchement prononcé, l'ornementation des bijoux, sont au contraire habituels à l'ancienne école, celle de Sanchi et de Bharhout... Enfin, comparées à celles découvertes près de Khotan, à Koutcha et à Tourfan, les peintures d'Horioudji offrent avec ces dernières des ressemblances marquées : groupement décoratif, contours des personnages exécutés au trait léger en couleur, bandes ombrées destinées à donner l'impression du relief. La part chinoise est plus difficile à déterminer. Peut-être doit-on lui attribuer la facture d'animaux monstrueux ornant quelques sièges. Pour tout resumer, les fresques d'Horioudji témoignent d'influences indiennes et indo-grecques modifiées au Khotan, et transmises ensuite sans grand changement par la Chine (1). »

Si les fresques du Kondo d'Horioudji sont dues au pinceau d'artistes venus du continent — indiens, serindiens, chinois, ou coreens —, les Japonais, à l'école de tels maîtres, ne tarderont pas à se montrer capables de produire eux-mêmes des chefs-d'œuvre : Trois Primitifs de génie, Robo Dai'shi, Kose Kanaoka et Yeshin Sodzou, fondèrent une École de peinture bouddhique proprement japonaise.

Le grand saint *Kobo Daishi*, fondateur de la Secte Shingon, fut, à son retour de Chine, en 806, un des propagateurs les plus féconds de la peinture bouddhique. Ses œuvres sont pour la plupart perdues. On croit cependant pouvoir lui attribuer des *Anges musiciens jouant de la biwa et du koto* et un *Jizo debout*, que possède la Collection Fenellosa, à Boston (2), ainsi qu'un kakemono du Temple Todji à Kyoto, représentant *les dieux Juniten assis sur un lotus*, dont M. Migeon écrit : « Vision terrible du

(1) De Tressan, *Les influences étrangères dans la formation de l'Art Japonais*, Annales du Musée Guimet, Conférence de 1913, p. 112.

(2) Fenellosa, *l'Art en Chine et au Japon*, traduction Migeon, planche 72.

Divin, qui bouleverse l'ame et calme serein qui l'apaise avec les plus suaves accords et les plus douces harmonies, peintures comme jamais on n'en fit pour arracher un moment l'homme à la terre, et remporter dans le rêve métaphysique le plus profond et le plus lointain ! Ce rêve, la douce imagination japonaise ne pouvait l'ébaucher. Il a fallu que les visions de l'Inde lui parvinssent à travers la forte pensée chinoise. En les recréant au feu purifiant de son génie, elle engendra des œuvres d'art uniques au monde en en faisant des œuvres de pensée en même temps que des œuvres supremement, décoratives (1). »

Le plus grand des Primitifs japonais fut *Kose Kanaoka* (850-860). Cet artiste subit l'influence du peintre chinois *Won Tao-tseu*, le célèbre maître de l'époque Tang. Mais son art fut aussi original que le fut en son temps celui de Giotto, et autre primitif de génie. Son œuvre « admirable de suavité religieuse, de virginale candeur, de délicatesse printannière », est une des plus émouvantes de la peinture religieuse de tous les temps. Malheureusement, il ne nous en reste que de rares morceaux, dont plusieurs sont contestés. On lui attribue un magnifique portrait de *Shotokou Taishi* enfant, au Temple *Nennadji*, à *Kyoto* (a), et deux *Kwannon* au *Daitokoudji* de la même ville. « L'une des deux *Kwannon*, dit M. Migeon, est d'une merveilleuse couleur de noirs veloutes enveloppes d'ors fins, œuvre d'un suprême raffinement où les Japonais ajoutent un peu de leur âme suave et délicate à la vision grandiose et à l'exécution puissante et forte des Chinois (3). » *Fenellosa* attribue à *Kanaoka* un *kakemono* de lotus et de canards sauvages d'*Horioudji*, un *Monjyou* de la Collection *Freer* et des dragons du Temple *Andjuin* au *Bidzen*. Un *kakemono*, également attribué à *Kanaoka*, représente le dieu *Jiio* assis sur un lotus. « La couleur, dit M. Gonse, a un ton de vieille tapisserie passée d'une douceur inexprimable. Le dessin a la finesse et la sua-

(1) Migeon, *Au Japon*, p. 207.

(2) Reproduction en couleurs dans *Fenellosa*, *L'Art en Chine et au Japon*, planche 4, page 120.

(3) Migeon, *Au Japon*, p. 199.

vite de Fra Angelico ; son idéal sévère et plein d'élégance résume les plus hautes aspirations de l'art bouddhiste. Son exécution pleine de délicatesse qui rappelle les vieilles detrempes byzantines, explique les origines - de l'art de Tosa (1). »

A la même école appartenait le peintre *Yeshin Sodzou*, de son vivant religieux de la Secte Jodo, puis supérieur du Convent d'Eshniin (942-1017). « Ce vieux maître, dit Fenellosa, possédait une imagination d'enfant dans des visions rendues par un artiste de génie. Ses œuvres représentent le Paradis d'Amida, la vie de béatitude des anges musiciens... L'or y est distribué en bandes si fines que cela forme comme une buée d'or qui, sur un bleu profond, produit une étonnante irradiation de lumière autour des corps. » Le Temple Ghionin à Kyoto possède, de *Yeshin Sodzou*, une *Descente d'Amida et des anges priants sur un nuage*, « vision large, originaire, dégagée de toute influence chinoise et où les anges ont le charme et l'innocence enfantine des anges musiciens des panneaux à fonds doré de Fra Angelico aux Uffizi »). « A gauche, sont de grands précipices sombres, aux pics fantastiques, Houris de quelques arbustes accrochées. Et au-dessus des abîmes, en diagonale, un immense nuage blanc sur lequel descendent des cohortes célestes d'Apsaras, précédant ou suivant le Bouddha ; elles sont vêtues d'or fin, et parfois portent des ceintures roses ; devant sont les poileuses de cassolettes et du dais qui abrite le Dieu, d'autres dansent et chantent... Tous ces personnages célestes descendent lentement, et le Dieu se dirige à droite vers un petit kiosque où il recueillera l'âme du croyant qui s'attend (2). » — Au Temple d'Ekoin, dans le monastère du Koyasan en Yamato, est conservé un autre chef-d'œuvre de *Yeshin Sodzou*, représentant *le Bouddha et les vingt-cinq Bosaisou* : « Au centre, le Bouddha ; son visage à cette impersonnalité, cette sérénité et cette survie par lesquelles les peintres de l'Extrême-Orient ont cherché à exprimer Dieu.

(1) Gonse, *L'Art Japonais* p. 12.

(2) D'après Fenellosa, *l'Art en Chine et au Japon*, trad. Migeon, page 125, et : Migeon, *Au Japon*, p. 268 (Hachette, éd.).

Il est entoure de divinites qui tronent sur des nuages vaporeux et leurs teias portent des diademes bleu et or ; a ses picds, deux divinity, l'une'joignant les mains, l'autre presentait un reliquaie d'or ; elles portent des jupes roses d'un ton exquis. De chaque cote descendent du ciel les saintes cohortes portees sur des nuages; elles se livrent a Textase de la musique et du chant. Rien ne saurait exprimer le charme si pur, la candeur de ces divins concerts. Devant les pupitres, les uns chantent et, la bouche ouverte, laissant briller l'ivoire de leurs dents, exhalent de saints cantiques ; d'autres jouent des instruments de musique, des harpes et des biwas. Tous ces visages sont souriants d'une beatitude ceeste, etincclants de calme, de purete et de jeunesse (1). » Ainsi parle du vieux maitre japonais M. Migeon, le meilleur connaisseur en ces matieres, — et voici qu'invinciblement on evoque telle oeuvre de primitif florentin...

L'art japonais du Yamato a ceci de commun avec Tart grec classique qu'il represente les dieux sous la forme d'humains « beaux et bons » : Une humanite heureuse et harmonieuse, voila sa conception de la divinite. Mais il possede en propre un sens du mystere qui fait defaut a l'art grec et qui ne se retrouve meme pas a un tel degre en Ombrie ou a Bruges. Ce ii'etait pas en vain que la philosophic bouddhique avait enseigne aux artistes nippons, l'amour attentif de la nature, une sollicitude emue pour les creatures les plus infimes, une charite universelle pour les fitres et pour les choses, — la Grande Pitie et la Grande Paix du Sermon de Benarfes. « L'artiste, comme le philosophy dit M. de Tressan, se trouva plonge dans l'infini de la nature. Il dut ecouter ses moindres bruits, sentir ses plus intimes palpitations. Il cnysagea les choses qui l'entouraient, non pas seulement comme des realites concretes, mais comme des symboles derriere lesquels se cachaient des verites profondes, des desirs inassouvis, un lent acheminement vers des fins lointaines. De la dans les ensembles des compositions, une imprecision de rfeve, et dans certains

(1) Migeon, *Au japon*, p. 83.

détails des intentions très nettement soulignées. En poignant des choses inanimées ou des êtres vivants, on **dut** sentir leur **nature** intime et rendre leur caractère essentiel : Les violences sans fin de la tempête, la puissance de la végétation triomphante. Dans les arbres on sentit monter la sève, dans l'animal surgir l'instinct (1). » Il n'y a que du paysage sino-japonais qu'on puisse dire en toute vérité « **qu'il est un état d'âme** ».

La vie de cour et la littérature aux époques de Nara et de Heian.

L'influence du Bouddhisme ne se fit pas sentir seulement dans le domaine de l'art. Ce fut sous son action que la littérature japonaise atteignit son apogée (2). Le *vni** siècle, ou, comme disent les Japonais, l'*Epoque de Nara* fut « l'âge d'or de la poésie ». A aucune époque, dans aucun autre pays, non pas même dans la Grèce de l'*Anthologie* et des Alexandrins, on ne trouve un choix de poèmes aussi parfaits que ceux du *Manyōshū* ou *Recueil des Dix Mille Feuilles*, — dont les brefs « *outas* » ou les « *tankas* » minuscules évoquent en un raccourci de mots et d'images tout un monde de paysages et d'impressions (3).

Pour goûter pleinement la poésie de cette époque, il faut se souvenir des dates. C'est au *vm*^e siècle, tandis que l'Europe était retournée à la barbarie, que *Taidjihi no Taifou* écrivait ceci : « Vous connaissez les canards sauvages, vous les avez entendus le soir crier dans les roseaux du rivage. Vous les avez vus se bercer sur les flots quand se lève le matin. L'on dit que, pendant les nuits d'hiver, les pauvres

(1) Cf. De Tressan, *La naissance de la peinture japonaise*, Revue de l'Art Ancien et Moderne, juillet 1909, et : *L'évolution de la peinture japonaise du vi au xiv siècle*, Ibid., septembre 1912.

(2) Sur la littérature japonaise, voir : Aston, trad. Davray, *Littérature japonaise*, p. 1902. — Florenz, *Geschichte der japanischen Literatur*, Leipzig, 1906, — et M. Revon, *Anthologie de la littérature japonaise*, P. 1911. — De La Mazelière, *Le Japon*, P. 1907 (ouvrage magistral, renfermant de nombreux extraits d'auteurs, auquel nous avons emprunté une partie de nos citations).

(3) Cf. P. L. Couchoud, *Sages et poètes d'Asie*, p. 53.

oiseaux se recouvrent l'un l'autre de leurs ailes, pour empêcher le givre de se poser sur leur compagnon, quite se couvrent les petits glaçons de leurs plumes et dorment pressés l'un contre l'autre. Mais moi... De celle que j'aimais, qu'ai-je conservé ? Cette robe qu'elle m'avait filée. Je pose ma tête sur ma manche, je me blottis dans un coin de ma couche défectueuse. Comme Jeïle descend la pente qu'il ne remontera plus, comme le vent souffle sans laisser de trace, ainsi des pauvres mortels. Ils passent. Rien ne reste d'eux. »

Du poète *Hitam aro*, mort en 737, ce cri, cligné de Properce : « Les hommes d'autrefois ? Mais leur sort était le mien. Quand ils aimaient, ils ne dormaient pas ! » De lui encore, ce *tanka* : « Le ciel est une mer où les nuages se dressent comme des flots. La lune est une barque ; vers les bosquets d'étoiles s'avancant à la rade, elle met à la voile. » Vers la même époque, un autre poète, Akahito, pleure en ces termes la mort de son amie : « Souvent dans le printemps brumeux, des vapeurs flottantes entourent la crête du Mont Mikasa, tandis que les oiseaux chantent plaintivement le matin. Mon cœur est semblable aux brumes du printemps. Car mes chants, comme ceux des oiseaux, resonnent en vain, tendrement, passionnément. Nulle voix ne leur répond. Oui, chaque jour, je l'appelle jusqu'à l'aube ou meurt le soir, chaque nuit je l'appelle jusqu'à l'aube ou nait le matin. Vaines prières. Elle ne m'entend pas, elle ne m'entendra pas ! »

Nara, où s'était développée cette première pleure japonaise perdit son rang de capitale en 784. Les poètes et les artistes se transporterent à Kyoto, avec la Cour. Nara devint une ville morte, une cité de silence. Elle resta du moins un lieu de pèlerinage pour tous les amoureux du passé, qui s'y rendent encore aujourd'hui à chaque automne, époque où les feuilles mortes des érables font à la cité dormante un lin-ciel de brocart.

La Cour de Kyoto fut plus brillante encore que celle de Nara. L'époque des premiers souverains de Kyoto ou *Période de Heian* (ix^e, x^e et XI^e siècles) revit pour nous dans les romans et les poèmes du temps. Nous y voyons un Japon de

legende et do songc avec des moeurs de Cour raffinees, des empereuris et des princesses uniquement occupeis de poesie et d'art. Le passe-temps des grands seigneurs etait de brosser, en quelques coups de pinceau delicats, des tableautins pleins de reve, des effets impressionnistes*d'une etrange puissance d'evocation. Voici quelques poemeis qui peuvent donner une idec de cet art exquis : « Il neige et Phiver donne aux arbres des fleurs ineonnues au printemps. » — <(Un beau jour de printemps, ni gelee blanche ni vent. Et toi, pauvre fleur, tu te fanes et tu meuris. » — « Sur les branches du prunicr est venu le rossignol. Il chantc et cependant jusque dans le printemps la neige tombe encore. » — « Par cette obscure nuit de printemps, la couleur des fleurs est invisible. Mais leur parfum ne peut se derober. » — « L'ondee vient de passer, les gouttes n'ont pas seche, et deja la brume monte avec le soir d'aulomne. » — « Sur les coteaux, le cri du cerf qui foulc les feuilles rouges de l'erable. C'est bien l'automne et l'angoisse fait frissonner. » — « Qui arrete le torrent ? Des feuilles, les feuilles rouges de l'erable. » — « La neige est encore amoncelee entre les collines, mais au confluent des torrents deja bourgeonnent les saulcs. » — « Si contre mon coeur dans ce monde d'angoisse il me faut vivre longtemps, combien jo regretterai cette lune de minuit qui veut bien eclaircr mon dernier jour de bftnhcur. » — << Oh ! si les vagues blanches, au loin, sur la mcr d'Ise etaieni des fleurs ! pour pouvoir les offrir en gerbc a ccHe que j'ai vue ! » — ((Dans le bois d'Ouda, on ne saurait compter le nombre des pins, ni dire leur age : quelques milliers d'annees. Les vagues battaient leur pied et des grucs voiaient de branche en branche. Pins et grucs, depuis mille et mille ans des camarades ! »

La plupart de ces poemes ont ete reunis au x^e siecle dans un recueil celebre, le *Kokinshyou*, par un seigneur de la Cour" imperialc, Ki no Tsourayouki. Dans la preface de cet ouvrage, Tsourayouki expose ainsi les caractferes generaux de la poesie de l'*Epoque Heian*. « Par la poesie, nous exprimons notre admiration pour les fleurs, notre jalousie, ti Pegard des oiseaux, notre emotion a la vue des brdmes

printanieres... Le chant du rossignol, le croassement de la grenouille sont aussi des poemes a leur maniere. Tout ce qui vit a sa poesie et produit sa poesie... »

A cote de la poesie, les *Monogatari*, c'est-a-dire les recits ou romans, prirent a l'*Epoque de Heian* une place considerable. On trouve d'ailleurs autant de poesie dans ces recifs en prose que dans les oeuvres en vers. Voyez ces pages dues a une fernme-ecrivain du XI^e si ecle : « Des moments oil le soleil, la lune et les nuages sont vraiment beaux : J'aime le soleil a son coucher, surtout quand, au-dessus des moutagnes qui le cachent deja, on voit mourir des lueurs rouges et se deployer des nuages d'un jaune palc. J'aime la lune le matin, lorsqu'on aperçoit a peine le croissant leger contre la cime de la montagne. J'aime les nuages blancs, les nuages pourpres, les nuages noirs. J'aime aussi les nuages que ehasse le vent, les nuages sombres qui blanchissent au cr6puscule matinal et, mieux encore, le leger voile de nuages sous la lune eclatante. » Et cette description de voyage : ((En franchissant les Monts Ashigara, la foret etait si epaisse qu'i peine on voyait le ciel. A l'aurore, nous passames l'Ashigara. Quelle horreur indicible que cette gorge I Nous avions les nuages sous nos pieds. Au milieu des montagnes, nous trouvanxes sous un arbre trois petites roses et nos yeux furent touches qu elles consentissent a pousser si loin du monde, au milieu des montagncs. » — Voici enfin la Mer Interieure une nuit de printemps (xi^e siecle) : « Une longue ligne de pins, des huttes au toit de jonc. Entre les troncs, des plaques de mer brillafte. Plus loin, une maison au bord d'une petite baie. Et la lune commenga a se lever. Ses rayons filtraient entre les arbres. Aucun bruit dans les maisons. Aux alentours, un pay sage desert. Le long de la mer sombre, des pluvicra volaient avec un cri plaintif. Dans les pins, au bord de la mer, le vent faisait un bruit lugubre. Plus tard, la lune brilla d'un vif eclat. Elle semblait glisser sur les eaux de la baie, tandis que le bruit de la mer et du vent dans les pins s'entendait jusque dans Tile d'Awaji. »

Le roman le plus celfebre du x^e sifeclé, le *Genji Mono-*

gotari, est l'oeuvre d'une dame de la famille Foujiwara, nommée Mourasaki Shikibu (987-1074). Ce rōnan qui a pour sujet les aventures du Don Juan japonais, peint la vie élégante à la Cour de Kyoto aux environs de l'An Mille. Le vieux Kyoto revit pour nous dans ces pages : « Aussiôt que Tautome apparaît, la campagne se fait charmante autour du Palais. Les grands arbres qui entourent le calme étang, les arbustes qui bordent les ruisseaux, se colorent de mille manures. Le ciel est toujours clair et superbe. On ne peut entendre sans émotion la voix des prêtres qui prient. Toute la nuit, c'est un murmure mystérieux, et Ton ne sait si c'est le bruit de l'eau ou du vent chaque jour plus frais. Cependant la lune qui s'était levée tard, a disparu derrière les nuages. Il fait noir sous les arbres. On sonne les cloches de minuit et la prière commence devant les autels. Les diacres chantent de toutes leurs forces et on les entend de loin... »

Un autre récit célèbre de cette époque, le *Makura no Soshi* (Esquisses de l'oreiller), est également l'oeuvre d'une dame de la Cour, Sei Shōnagon qui vivait à la fin du x^e siècle (I). Sei Shōnagon avait une âme de poète. « Pour moi, dit-elle quelque part, le printemps, c'est le matin, le ciel qui blanchit, tandis que la ligne des montagnes se rougit légèrement et que Ton voit poindre de fins nuages de carmin. L'été, c'est la nuit ; j'attends l'heure de la lune. Les lucioles sillonnent t'obscurité ; les arbes menues sont belles. L'automne, c'est le soir, le couchant aux longs rayons magnifiques, les montagnes rapprochées, les corbeaux qui, par groupes de trois ou de quatre, regagnent leurs retraites, le vol des cigognes qui semblent si petites dans le grand ciel. Mais le soleil s'est couché. Comme le vent se fait triste, triste le murmure des insectes ! L'hiver, c'est la neige... » L'oeuvre de Sei Shōnagon nous peint, mieux encore que celle de Mourasaki Shikibu, la vie des grands seigneurs, des érudits et des jolies femmes qui composaient la Cour de Kyoto aux environs de l'An Mille. La poésie amoureuse, la religiosité bouddhique et les caprices de la mode consti-

(1) Elle fut, de 987 à 1011, dame d'honneur à la Cour de l'Empereur Ichijō.

tuaient les principales occupations de cette elite mondaine qui a donne aux moeurs japonaises leur politesse inimitable. Voyez cette page de Se'i Shonagon *

((Sur les portes a coulisse du palais imperial, ecrit-elle, sont peintes des creatures terribles... Nous etions en train de causer et de rire de ces portes, nous contant quelques chases hideuses e'taient, et nous etions occupees¹ a placer pres de la balustrade de la veranda de grands vases en porcelaine verte que nous emplissions des plus delicieuses branches de cerisiers en fleurs ; les branches debordaient jusqu'au bas de la balustrade. Son Excellence le Dainagon (frere de l'Imperatrice), approcha. Il portait une tunique Kiyinucc cerise qui avait ete assez portee pour avoir perdu sa raideur, et des pantalons de pourpre sombre. Son vehement de dessous, blanc, qu'on apercevait a son cou, laissait voir un joli dessin d'une nuance carlate fonce.

« Les dames d'honneur dont les jaquettes sans manche, couleur cerise, pendaient librement a leurs cotes, les unes velues d'eloffes glycine pourpre et les autres d'etoffes jaunes et de toutes sortes de couleurs ravissantes, ressortaient joliment sur l'ecran du panneau. Nous entendions le trepigement des domestiques et l'un des euhambellans crier : inoins de bruit !

« L'aspect serein du ciel etait si doux ! Quand tous les plats eurent ete servis, un maitre d'hote vint annoncer le diner. Le Mikado s'en alia par la porte du milieu, suivi par S. K. le Dainagon, qui vint bientot reprendre sa place parmi les fleurs. L'imperatrice alors ecarta le rideau et s'avanea jusqu'au seuil pour lui faire accueil. Il fit remarquer la beaute des ehoses qui renvironnaient et la bonne tenue des serviteurs, et termina en citant ces vers :

« Les jours et les mois s'ecoulent. Mais le mont Mimoro demeure pour ton jours.

« J'etais profondement impressionnee et je souhaitais dans mon coeur que cela continual ainsi pendant un millier d'annees (I)... »

(1) Citations extraites de la Mazelidre, *Le Japon*, I. (Plan, edit.).

§ 3. — LES ÉPOQUES JAPONAISES AU MOYEN ÂGE

**La féodalité
et la chevalerie au Japon.**

Le Kyoto du XI^e siècle continuait Nara. La nouvelle capitale était devenue comme l'ancienne un centre de poésie, d'art et de religiosité bouddhiques. À une époque où l'Occident était retombé dans la barbarie, où l'Inde et la Chine se trouvaient bouleversées par les invasions, les palais et les monastères de Kyoto restaient des séjours de recueillement, de beauté et de songe. La plupart de ces vieux monuments subsistent encore. Il n'en est pas au monde de plus vénérables. Sous leurs pins centenaires, au bord de leurs lacs de lotus, ils conservent le souvenir des sages de l'An Mil, des novices au cœur pur à qui Kwan non apparaissait sous les traits d'un bon vieillard, des princes mélancoliques qui s'y retiraient, il y a dix siècles, pour passer leurs jours dans la méditation des choses éternelles. Dans le monde assombri par la grande nuit médiévale, c'était comme un dernier reflet de la lumière antique, — la lumière apparue jadis aux pentes du neigeux Nepal, qui éclairait d'une lueur suprême les lies des Dieux, à l'Extrême-Orient des terres connues.

Mais la société pacifique et douce qui se réunissait à la cour impériale et dans les monastères bouddhiques de Kyoto, ne pouvait résister indéfiniment au temperament batailleur de la race. Fleur trop exquise apparue prématurément sous des influences étrangères, elle se trouva bientôt masquée, sinon étouffée sous la poussée des passions primitives. Elle subsista cependant, mais sur un territoire restreint (1), avec une vigueur atténuée, comme Byzance subsistait au milieu

(1) Dans la région appelée le *Gokinai*, entre la baie d'Osaka et le lac Biwa. Le *Gokinai* avait, pour villes principales : Kyoto, Osaka et Nara. Dans le lotissement féodal de l'Empire au XI^e siècle, ce pays forma le *Domaine Impérial* proprement dit,

d'un monde redevenu barbare. Comme la civilisation greco-romaine avait, au v^e siècle, reculé devant la germanisation de la société et des mœurs, la civilisation japonaise des époques de Nara et de l'Imperialisme dut subir à son tour une longue régression politique. Ce fut le Moyen Âge japonais, commence plus tard que le nôtre, au milieu du xi^e siècle, mais qui fut comme le nôtre une époque de brutalité et de violence, et aussi d'héroïsme et de chevalerie (1).

Des la fin du x^e siècle, les *kambakou* ou Maires du palais de la famille Foujiwara, qui exerçaient le pouvoir au nom des empereurs fainéants, se trouvèrent débordés par le développement de la féodalité. Les grandes maisons seigneuriales brisèrent la belle construction sino-indienne que les empereurs de Nara et les Foujiwara de Kyoto avaient superposée au régime des clans. L'Empire unitaire subsista théoriquement comme subsistait en Occident la royauté des derniers Carolingiens ou des premiers Capétiens. Mais la souveraineté de l'Empereur se mua en une simple suzeraineté. Le régime administratif et centralisé du viii^e siècle fit ainsi place à une société militaire, basée sur l'hérédité des charges, l'octroi de fiefs aux guerriers et le morcellement de la souveraineté territoriale. Chacun des hauts barons ou *da'i-mio* se considéra, comme maître absolu dans toute l'étendue de ses domaines. Il y eut un moment dans l'archipel jusqu'à 70 *da'i-miats*, véritables États dans l'État, en guerre perpétuelle les uns contre les autres, ayant chacun sa dynastie, sa politique, ses finances, son armée, son drapeau. Tous les *da'i-mio* reconnaissaient l'Empereur de Kyoto comme pontife suprême et suzerain temporel, mais ils ne lui obéissaient pas mieux qu'à la même époque le Comte de Toulouse ou le Comte de Bretagne au roi de Paris. Derrière les murs de son *shiro* ou château fort, le *da'i-mio* défiait les foudres impériales comme les attaques de ses pairs.

Les *shiro* étaient construits en blocs cyclopeens assemblés sans ciment, — masses puissantes et dominatrices qui, de

(1) Cf. Do la Mazelière. *Le Japon*, t. II, *Le Japon féodal*, Paris, Plon, 1907. — Rinkley, *Japan and China*, t. II, *Military epoch*.

hauteur en hauteur, surveillaient au loin la plaine. Ils étaient précédés de tout un système de fosses et de douves destinées à protéger le daimio contre les surprises des guerres seigneuriales. Leur donjon ou flottait la bannière du clan, interrogeait l'horizon et défendait les villages groupés à leur ombre.

Les hommes d'armes du daimio, ses *samourai*, formaient une véritable chevalerie. Le serment de fidélité des *samourai* à leur daimio se transmettait de père, en fils. La loi des *samourai* était le *boushido*, le code de l'honneur chevaleresque. Le daimio devait aide et protection à ses *samourai*, il les entretenait eux et leur famille sur un fief qu'il leur attribuait et dont il leur allouait le revenu. Le *samourai* devait fidélité à son daimio et à la maison de son daimio. Une bravoure folle, un mépris absolu de la douleur et de la mort, une loyauté à toute épreuve étaient les vertus les plus ordinaires du *samourai*. Pour respecter son serment, il devait défendre jusqu'au dernier souffle l'honneur du clan et laver dans son sang tout affront fait au blason seigneurial. En cas de désastre du clan, il ne pouvait survivre à son daimio sans essayer de le venger et, s'il échouait, il n'avait plus qu'à recourir au suicide héroïque du *harakiri*. Le *boushido*, cette religion de l'honneur, conféra aux mœurs japonaises un caractère de noblesse et de courtoisie qui fit du guerrier nippon un gentilhomme et un preux à la manière des héros de nos Chansons de Gestes. En lisant les récits de guerre japonais, on songe involontairement aux plus héroïques figures de notre histoire, à Duguesclin ou à Bayard. Le *samourai* nous semble, un gentilhomme de chez nous. Pour lui comme pour nos chevaliers, le combat n'était qu'une succession de tournois individuels où il devait avant tout, se conformer aux prescriptions d'une minutieuse étiquette. Il allait défier son adversaire en déclarant sa généalogie et chargeait, comme à la parade, à la manière d'Azincourt et de Pavie. Expert en beaux coups comme en belles armures, il savait reconnaître la valeur de l'adversaire et lui faire grâce si l'honneur n'exigeait pas le châtiment. Vivant noblement, il devait savoir combattre et expi

rer de meme. Le samoura'i nippon et le chevalier frangais du Mayen Ageont, sous des latitudes differentes, et avec des differences inevitables de civilisation, incarne le meme ideal, un des plus nobles qu'ait connus Lhistoire.

Au physique-comme au moral, le samourai ressemblait au chevalier. Il portaft un masque de cuir bouilli surmonte du cirnier et des cornes de guerre, *une* tunique de cuir bouilli protegee par des lamelles d'acier, un corselet, des epaulieres, des brassards, des cuissards, des jambiferes et des gantelets de metal. Comme armes offensives, il avait dimenses arcs dont il usait avec une merveilleuse adresse, Tepee a double tranchant, le sabre droit ou en faux, la luiche et la hallebarde. Entrc les cornes de leur casque, au dessus de leur visiere, les chevaliers arboraient le *odn* ou blason du clan. Avec le regime feodal, Tart heraldique prit en effct un developpement considerable. Les blasons des grands daimio jouerent le meme role que ceux de nos barons. Les plus celebres furent, au cours de l'histoire, — apres le blason imperial decore du chrysanthe solaire, — celui des Foujiwara avec la branche de glycine, celui, des Taira avec le papillon en plein vol, celui des JVinamoto avec la lige de banibou, celui des Hojo avec le triangle, celui des Ashtkaga avec le cercle barre, celui des Tokougawa avec les trois feuilles 'symboliques. Les oriflammes des grandes maisons seignruriales, decorees aux armes du clan, guidaient les samounu dans la melee. Elles leur servaient de signe de ralliement et de palladium. L'insigne de commandement des daimio au milieu du combat, etait Leventail de fer qu'iis tenaient d'une main, tandis que de l'autre its maniaient Tepee.

L'Eglise bouddhique elle-meme se trouva englobee dans Lorganisation fcodale. << Chaque temple, dit M. Berlin, devint une place forte ou les jeunes samourai allerent puiser une ltfgere instruction religieuse et une plus solide instruction militaire. Les chefs de partis qui se disputrent le Japon, briguerent rallianec des bonzerics. » Les moines se trouverent bientot entraines dans les querelles des clans. Chape au dos et casque en tete, au mepris de tons les canons boud-

dhiquos, ils se jelerent dans la melee feodale, guerroyant et pillant entre deux pronas. Ces ancetres de Frere Jean des Entomeures finirent par scandaliscr les plus devots. A diverses reprises le pouvoir dut les mater de force (en 1074, par exemple, expedition contre les moines d'Enriakoudji sur le Mont Hieizan et eai 1113 contre ceux du Kofoukoudji). Ge n'est pas une des moindres originalitos du Japon que d'avoir donne au monde, avec ces prelati inattendus, un boudhisme de cape et d'epee. Le Japon tout cntier, des princes du sang au dernier des *ronin* ou chevaliers-brigands, des barons laiucs aux abbes des grands monasteres, n'eut plus qu'une religion : le *Boushido*, le code dos *samourai*, l'ideal de la gloire militaire et de l'honneur chevaleresqu.

L'Extremc-Orient n'a rieri connu de comparable au Moyen Age japonais. Le monde s'est etonne lorsqu'an xx^c sieele, il a vu le Japon se placer tout a coup de plain pied avec les nations occidentals et traiter la venerable societe chinoise en aicule arrieree. On oubliait qu'a l'encontre de la Chine bureaucratique, egalilaire et pacifiste, le Japon a passe par le meme creusel feodal que l'Europe elle-merne. « Feodaliie pillardo et sanguinaire » tant qu'on voudra ; e'est une rtido, une terrible ecolc. Mais pour trenrper lame d'un peuple, rien ne vaut l'aristocratie militaire. Le Japon a ete forme coinme l'Anglelerre, la France et l'Allemagne, dans une fournaise ardente et d'un metal brillant. De cette forge feodale il est ressorti au xvf sieele, definitivement uniie et consoiide, pareil a ses bonnes lames de Satsouma, d'une trempe et d'un galbe a defier le temps.

Dans son Islam de torpeur et de mort, dans son llin-douisme de lassitude et de reve, dans son humanisme chi-uois, pacifiste et vieillot, l'Orient allait s'endormir. Mais au vent vivifiant du large, le Japon, parmi ses tournois, ses duets et ses suicides heroicjucs, se trouva preserve de la pas-, sivite asiatique par la turbulence meme de ses chevaliers et de ses barons. Une nobleese d'epee, loyale et farouche, courtoise et brutale, le maintint, rigide et casque, en armure de bataille, le sabre en arret, ncrfs tendus, tout a l'offensive.

Rivalité des Taira et des Minamoto.

Tout le Moyen Age japonais, du XI^e au xvi^e siMe, fut rempli par de grandes guerres feodales qui rappellent a s'y meprendre les luttes analogues de l'Occident. La premifere d'entre elles, celle qui engendra toutes les autres et qu'on pent comparer soit a la Guerre des Deux Roses, soit au duel des Armagnacs et des Bourguignons, s'appela pour les hommes de fer do l'Archipel nippon, la Guerre des *Taira* et des *Minamata* (1).

Les Taira et les Minamoto etaient deux grandes maisons apanagecs, fondecs au ix^e siecle par des cadets de la famille imperials Les *Minamoto* portaient sur leur ecusson une tige de bambou et arboraient la bannifere blanche avec l'image d'une colombe. Les Taira avaient comme armoiries un papillon aux ailes deployees et pour drapcau une oriflamrac rouge. Comme en France les « princes des fleurs de lys », cVitaient de hautains barons et de terribles bretteurs que ecs cadets de la dynastic solaire. Tandis que les chefs de la branche ainee, les Empereurs, consacraient toute leur activite a rimprovisation d'un poeme ou au choix d'une favorite, leurs cousins apanages semblaient avoir pris pour eux toute l'energie de la race. Toujours a cheval et bardfe de fer, pour le duel ou le tournoi, ils supportaient mal le gouvernement civil, la bureaucratie chinoise des maires du palais Foujiwara. Ainsi les Maisons d'Orleans, de Bourgogne ou d'Anjou en face des conseillcrs de Charles VI. — Et comme not re « Conseil du Roi », au xv^e siecle, qui ne savait que se jeter dans les bras des Arfnagnacs contre les Bourguignons ou reciproquement, la Cour de Kyoto ne tenait tete aux grandes maisons apanagees qu'en les opposant les uncs aux autres. Au x Siecle, e'est aiix Minamoto qu'ils s'adressaient de preference, Ces derniers surent mettre leur faveur a profit. Quand Tsounemeto de Minamoto eut

(1) Ou de *Ilogen-Heiji*. Cf. Berlin, *Les grandes guerres chiles du Japon* ; les *Taira et les Minamota*, Pans, 1894. — Dautremcr, *Poesies et anecdotes japonaises de l'epoque des Taira et des Minamoto*, Paris, 1909.

aide son imperial c6usin a mettre a la raison Masakado de Taira, le clan privilSgie assit solidement son autoritS sur les fiefs du Kouanto (940), — Le choix etait heureux. Le Kouanto est la region qui s'etend sur la cote orieniale de Hondo, depuis le Fouji Yama et le golfe de Sourouga au Sud, jusqu'aux sources de TOkouma vers le Nord (1). Cette fertile contree qui entoure la baie de Tokyo et qu'arroeent la Soumida et la Tone, est de nos jours le siege de l'Etat japonais. Les Empereurs de Nara et de Kyoto, dont le Fouji Yama bornait tout l'horizon, avaient negligé ces terres du Nord pourtant si riches et si belles. Or, il y avait au Kouanto une solide population guerriere et les samourai de ce pays avaient la reputation d'etre les plus vaillants de l'archipel. Les Minamoto surent s'attacher cette noblesse besogneuse qui ignorait ou meprisait la culture delicate du Midi, les moeurs raffinees du *Gosho* (2). Au contact de ces hommes du Nord, les seigneurs de Minamoto devinrent plus rudes eux-memes, et quand Mitsounaka, successeur de Tsounemeto, cut fait forger ses deux bonnes epees, *Higi Kiri* et *Hiza Marou*, H fut clair que quiconque, dai'mio, prince du sang ou empereur, manquerait de respect a la banniere blanche des Minamoto, ferait connaissance avec l'acier des vaillantes lames.

Dés qu'une revolte se produisait, c'est Sux epees de Minamoto que l'Empereur et son conseiller Foujiwara avaient recours. En 969, les Minamoto ecraserent la rebellion du clan Tachibana. En 1007, Minamoto Yorinobou etouffa de meme un mouvement dirige par les Taira. Le frere de Yorinobou, Yorimitsou Raiko (+ 1021), fut un des plus fameux paladins du Japon. Avec ses deux compagnons inseparables, Watanabe et Kinetoki, il passa sa vie a chatier les coupeurs de routes, les *ronin* ou chevaliers-brigands, les daimio revoltes, les turbulefits monastires bouddhiques. Il devint

0) Le *Kouanto* comprenait les provinces de Sagami, (Hakone, Odawara et Kamakoura), de Mousashi (Yedo, aujourd'hui Tokyo), d'Awa, do Kadzousa (Kotfrouri), de Shhnosa (Sakoura), de Hitachi (Shimodate et Mito), de Shixnodzouke (Nikko) et de Kodzouke (Ashikaga et Takasaki).

(2) Le *Gosho* (prononcez Goshyo), etait la Cour Imperials de Kyoto.

bienbot,. comine *le* Rsiaoid de. nos chansons de¹ geste, un hesos *tegm dakre* dotific. tes exptoifte s'auredfaieai d'une gloire presque isiMrmturofic. Ses dbscendaaate continuerent son *œuvne*. Sont fib "Soriyasbi et son petto-fito Yoshiie vainquirent deux clans. rcdoutabtes qui tenaient le Word de Hondo¹. La vatste province de Moulsou, la plus septentrionaie de l'ife, reeoitnni alons lew powvoitf. Les doraaines etes Minanaofco s'efeenriisent sans' intewwpt'wn du Fouji Yarwa et de la baie de Tokyo au Detroit du Tsomgarouu Les Empereucs, reduits a ieur. domaine propire du Midi, autour de Kyoto, de Nara et d'Osaka, laissaient leurs turbulenls cadets se tailter un nouveau royaume dans: he Nord.

Mais les Miraaorota n'etaient pas scute. L'autre grande lamson apanagee,, eelle des *Talra*, avait des ambitions aussi vastes etf moins. [de](#) scrupulfc s encore, fiomme les Minamoto, les Tai'm visaient a la posscssion dli Kouanto, et un moment ib faillinent l'obteirir. L'un d'eux, Masakado, ay ant sofidfc-Jiient pra pied dame la- province de Shimosa, au Nord de *fa hum* de Tokyo, en eyinya *tvm povaiiomeni* les Mananioto. Son ambition ne s'arrarreta itt pas la. *lb* oea bienlu porter fees vnes sur le trone imperial. N'etai-il pae, lui awsd, de sang solake,, et) qu'etail'-il besoka de coraewer en face de Ini, au *Goslio*, son cousin, l'Empcreur de paravent ? Ayant la force, il voulul avoir le Utile. « Je liens, s'ecriat-Lb, ma puissance demon egee ; en. ce monde, le vainqueui; regne ! » Il fallait choisir. Khacun consul,, an gre de sea preferences, se ranger sous la banniere rouge des Taira ou sous, le blason du chrysantheme aupies duqut llottail le dvapeau blanc des Minamoto (939.). Ccpndant le prestige imperial etaii; reste plto grand que ne le supposaient les rebelles. La majority des clans resta iidelc an parti legltimiste. Masakado, vaincu, perdit tons sea fiefo du Rouanto qui retouainerent a la maisost rivale.. Mais les Taiiu etaient eux aussi, de saag imperiali On n'osa pas les abattre entierement. En dedommagement de leurs pertes dans le. Kouanto,, la Gour leur donna un nouvel apanage dans lile de Kiousiou on lsur ambition sexnblait moins redbutable;

Dictature de Kiyomori.

A Kioussiou, les *Talm* refirent leurs forces. Un mfcce et dcmi apres leur desastrc de Fan 940, leur chef Tadamori etait de nouvcau le premier personnage de l'Empire. Avec *Kiyomori*, fils de Tadamori, ils prirent stir lewrs adversaries une revanche terrible. Soldat infatigable, puissant conducteur d'homrnes, mais politique implacable et feroce, Kiyomori, obtint de la Cour imperialc, en plus de ses possesfsions de Kioussiou et du Hondo meridional, Ta province dlga, attx portas de Kyoto. La Cour imperialc et tout le Gokinai' furcnt desormais a sa merci. Les Minamoto comprirent le perrt. Lorsque mourut l'Empereur Konoe en 1155, ils eissayerent de placer sur le tr6ne un prince imperial de leur parti, *Soutokou Tenno*. Kiyomori se declara pour un autre pretcndant, l'Empcreur Go-Shirakawa, et les deux clans coururernt attx armes. Ge fut la Guerre dite de *Hocfen*, qui dura deux ans (1156-1158). Kiyomori vainqueur fit couronner son prcrtege Les Foujiwara ay ant pris parti contre lui, il mit fin a leur puissance et Teur enleva la Mairie du Palais qu'ils deenaient depuis trois sifccls. Yosliitomo, le chef du clan dos Minamoto, ne pouvait laisser son cnnemx devenir a la place des Foujiwara Ik depasitarro du pouvoir imperial. Tanrffe que les Taira etaient occnpes a soumettre les fcdtos de la Met *Interieure*, if enrola les samourai" du Kouanto, toutes les vieilles bandes du Nbrd, et se jeta sur Kyoto qu'it occupa (1159). Ge fut la *Guerre de Heiji*, qui dura quelques mois a peine, car Kiyomori, accoura en hate vers la capitale, surprit S son tour fes Minamoto, en fit un affreux carnage, tua Yosftitoino et resta maitre du pal'ais (I).

Le terrible. Kiyomori n'avait plus de rivaaux. Maiti?e absolu du Japon, il se conduisit en dictateur. « Il etait, dit M. de la Mazeliere, le Cesar devaat qui tout devait flechir, et le

(il Ces 111 ties- oat. inspire au peintre Soumiyoshi Koidii (commencement du XIII^e si&cle), trois *makimono*s qui sont, dit Fcnelloso, « la plus grandiose image de la guerre qui ait jamais etc peirnte'. >> Un de ces man kimonos- a ete acquis par le Musee de Boston. Un: autre apparent av la Collection du Cbmte Tadamachi Sakai.

Palais Imperial ne comptait pas plus pour lui que le Senat pour Tibere. » Il n'eut meme pas pour la personne sacree de l'Empereur le respect protocolaire qu'affectaient les pires soudards* Il fit et defit les souverains a son gre et, pour mieux les tenir sous sa domination, il leur fit epouser ses filles. C'est ainsi que l'Empereur Takakoura (1166-1180) devint son gendre et que l'Empereur Antokou (1181-1183) se trouva fitre son petit-fils. On vit Kiyomori, entoure lui-meme d'un luxe imperial, s'installer a Kyoto, eclipser la Dynastie solaire, attirer a soi toutes las adulations et se faire le centre de la Cour. Les Minamoto furent proscripts ou decapites. Leurs vassaux durent prater serment au nouveau maitre. Leurs fiefs du Kouanto furent distribues a des serviteurs des Tai'ra. L'Eglise bouddhique ellememe apprit a connaitre la main de fer de Kiyomori. Les grands monasteres de Niimya, de Miidera et de Kanto, fiers de leurs privileges seculaires, voulerent se dérober a son joug. Il lanca sur eux ses plus farouches samoura'i qui les mirent a feu et a sang. On vit pire : En 1176, les soudards de Kiyomori s'en prirent aux ch&sses sacrees de Hieizan, les plus veierables de l'ancien Japon..

Implacable par raison d'Etat autant que par nature, le dictateur refusa d'ecouter les conseils d'apaisement que lui donnait son fils, le chevaleresque Shigemori. Il poursuivit jusqu'au bout le coars de ses vengeancees. A la fin, mine par une maladie atroce, hante par le spectre de ses victimes, il se retira, comme Tibere a Capree, dans sa villa de Kobe prks d'Osaka, sur les rives charmantes de l'ldzoumi-nada. *La*, le vieil homme d'Etat, dont on n'epiait qu'en tremblant les moindres; gestes, essayait dans la societe d'un troupeau de jeunes femmes, de dissiper ses lugubres pensees. Ses adversaires etaient domptes ou disparus, mais il sentait monter jusqu'i lui tant de haine, qu'il pressentait la ruine de son oeuvre.

Au milieu de ses proscriptions, Kiyomori n'avait epargne que quatre membres de la famille Minamoto, quatre enfants sans serviteurs et sans fortune. Arrives a l'age d'homme, ces jeunes gens s'echapperent du cloitre oti on les tenait enfermfe. L'un d'eux tomba aux mains des cou-

reurs lances a sa poursuite et fut execute. Mais le plus éner~gique, Yoritomo, reussit a gagner la presquille d'Idzou (1). Sa seule approche souleva les samourai du Kouanto restez obstinement fiddles au souvenir de sa maison. Il fut bien-tot a la tete d'une petite armee et e'tablit entre le Fouji et la baie de Sourouga d'ou il repoussa toutes les attaques dirigees contre lui par les Taira. En apprenant ces evenements, Kiyomori mourut de depit et de rage r il demanda en expirant que, pour apaiser ses manes, la tete de Yoritomo fut deposfe sur sa tombe (1181).

La mort du dictateur acheva de rendre courage aux Minamoto. Yoritomo, son frere cadet Yoshitsoune et son cousin Yoshinaka appelerent aux armes tons les anciens fideles de leur clan. Apres de savantes passes d'armes, Yoshinaka reprit aux Taira Kyoto, la capitale imperiale, et.presque tout le Hondo. Les Taira se retirerent a Sikok et a Kiousiou, d'oii ils continuerent la lutte pendant longtcmps encore.

A peine vainqueurs, les Minamoto se diviserent. Yoshinaka se fit donner par l'Empereur Go Toba (2), le titre de *shogoun* ou generalissime des armies. C'etait empieter sur les prerogatives de son cousin Yoritomo, a qui ce titre eut du revenir en sa qualite de chef du clan des Minamoto. Yoritomo chargea son frere Yoshitsoune *de* faire respecter ses droits. Yoshitsoune battit et tua Yoshinaka et occupa a son tour Kyoto (1184). Les deux freres marcherent alors contre les Taira qui, a la fayeur de ces discordes, avaient repris pied sur la cote d'Osaka. Le camp des Taira, prds de Kohe, fut enleve apres une furieuse bataille. Leur flotte fut detruite par Yoshitsoune, a Danno-Oura, dans le detroit de Simonosaki, entre la pointe du Nagato et Tile de Kiousiou. Ce fut le desastre final des Taira. Mounemori leur chef fut fait prisonnier et perit dans les supplices. Yoritomo se vengea d'eux, feroceement, retournant contre eux la legislation de

(1) Enlre le massif du Fouji et les baies de Sourouga et de Kamakoura. La capitale de cette province etait Shimoda. Lldzou appartenait alors a la famille seigneuriale etes Hojo. Les Hojo refuserent de iivrer le fugitif et embrasserent sa cause.

(2) Ou Toba II, empereur du Japon de 1184 a 1198.

Kiyomori Les Ta'ira furent systématiquement éliminés. Leur famille disparut. Les samourai devinrent des *ronin*, des bannis sans seigneur et sans xlrapeau. Cette victoire d'une des deux grandes maisons apanagées sur la maison rivale, fut en même temps le triomphe du Nord sur le Sud : Les guerriers du Kouanlo avaient vaincu les gens de Kdou-siou. Pendant sept siècles, le Kouanto devait conserver l'hégémonie airisi conquise.

Gouvernement de Yoritomo.

Le shogounat des Minamoto.

Yoritomo, le chef de la Maison de Minamoto, avait dirigé en politique consonime les événements qui avaient abouti au triomphe des siens. Sans prendre directement part à la guerre, c'est lui qui avait tout prévu, tout préparé, tout conduit. Plus habile politique que grand stratège, il avait laissé à son frère cadet Yoshitsune, le commandement des troupes. Après la victoire, Yoshitsune, dont les prouesses avaient décidé du succès à Simonosaki, se trouva mal récompensé de son dévouement par la place secondaire qu'on lui offrait, et se révolta. Yoritomo, qui s'attendait à la rupture, était sur ses gardes. Yoshitsune se trouva accablé sous des forces supérieures et dut se réfugier chez un seigneur du Nord. Trahi par le fils de son hôte, il se suicida pour ne pas tomber vivant aux mains de son redoutable frère. Celui-ci resta seul maître du Japon (1189).

Dans cette situation hors de pair, Yoritomo se révéla comme un des plus grands hommes d'Etat de l'histoire japonaise. Politique réaliste, il sut mettre à profit l'expérience de ses prédécesseurs et de ses adversaires. Comme il s'était approprié les victoires de Yoshitsune, il s'appropriâ les idées gouvernementales de Kiyomori. Plus profond politique que Kiyomori, aussi implacable au fond, mais plus dissimulé et plus prudent, il savait contenir ses haines jusqu'à l'instant propice et ne les assouvir que quand son intérêt le lui permettait. *Le Grand Taciturne*, comme on l'appelle, ne sacrifiait rien à la vanité, à la pas-

man ou au iplaisir. Dedaigftant le veraais de lifctiaratwe et d'ait doaat s'etait eaafourre Kryoraori, il negligia la vie de *Cour* et toute la pompe du pomvoir pour ne reohercher que le pou-voir lui-meme. 11 s'absorba dans les affaires de l'Etaft, qu'ol reorganise de fond en Gamble.

Hcainnanca par asseoir la puissance de sa maison sur une hase tenritordalc solidc. Le Kouanto, le vieux fiei guerrier de ses aieux qui avait assure da vdctoire des Minamoto, participa a leur triomphe. Les cotes de la baie de Tokyo avaient etc jusque-la negligees au profit des cotes de la Mer Interieure. Non que le Kouanto ffit infertile : La proisqu'Me rochense de Kazousa, la chaine de l'Uitachi iot du Kozouke et le massif du Fouji Yama enaerrent une dos :plaines les plus ferlilcs de rArehipel ; la Teaae et la Sou-mida qui arrosent cetie plaine,, courent *Amis* un ptaysage de rizieres ininterrompues depuis la Cordiliere centrale jusqu'a Ja iner. Si le Kouanto n'avait joue flusque-la qu'un pole secondaire, c'est que les provinces du Midi avaient benefick', du privilege d'avoir eteoivilisees les premieres, d'avoir donne 'nrfs-fianoe a l'Empifc japonais. C'est au Gokinai, sur les bords de la Mer Interieure, dans les antiques cil6s du Yamato, a Nara, a Kyoto, a Osaka, a Kobe, que se eoncenlraiertt les a)Elaiies parocque la Gour, le *Gosho* y etaitetabli. Mais desormais le Gosho imperial n'etait plus rien. Le pouvoir militaire sorti du Kouanto efcatt tout. Yoritomo voulut que sa vicille Marche familiale fut dignc de sa nouvelle dosbinee. 11 l'assainit par des travaux d'irrigation, la ocAonisa, Tornbell it de toute maniere. Puis, quand le :Nord,, devenu prospere et populetrx, fut bien dans sa main, il daig-na accepter en outre, de l'Empereur Toba II, l'adminietraltion du Hondo meridional, au sud du defile de Hakone et du *Fouji* Yama Sur ces provdnccs troublees, il exorea une sottfe de rdelegation imperiale.. Comme il etadt deja, en tant que ahef, duolan des Minamoto, le seigneur dkoct du Kouanto et de d'Ex-treanenNord, ilse irouva, a des titers divers, maire legitime du Hondo tout enidcr. En 1192, l'*Ewupemmsanct* donna son pojrvok en lui decernarrt le titre de *shogoun* ou dh'iogsoun, c'asi-a-dire de chef militaire supreme de lout le Japon.

Yoritomo établit d'ors dans tout l'archipel, le *bakoufou*, la discipline de caserne. Le *bakoufou* nippon ressemblait singulièrement au *yassak* mongol que Tchinkkiz Khan, vers la même époque, était en train d'imposer au continent. « Le *bakoufou*, dit M. de la Mazelière, étendit sur tous les samourai l'autorité que le chef d'une grande maison féodale exerçait héréditairement sur son clan. Le chef des Minamoto resta des lors ce qu'il s'était fait : le chef de toute Famille. » C'était l'application à l'archipel tout entier, du lien militaire qui, en droit féodal, unissait les barons du Kouanto aux seigneurs de la Bannière Blanche. Dans chaque province, le *shogoun* eut, à côté de l'ancien gouverneur civil désormais annihilé, son représentant militaire, sa garnison permanente et son agent fiscal. Pratiquement, cette réforme équivalut à l'occupation militaire des provinces du Midi par les garnisons venues du Nord.

Le Japon japonisant du Kouanto mit ainsi en tutelle le Japon chinois du Gokinai, le Japon indianisant du *Gosho*. Toutefois le premier ne détruisit pas le second : On ne détruit pas le *Gosho* ; le dictateur Kiyomori avait voulu le faire ; il s'était installé à Kyoto, aux côtés de l'Empereur qu'il traitait en figurant inutile —, sacrilège analogue à celui de César annihilant le Sénat et briguant la couronne. Les Taïra étaient tombés comme César sous les coups de l'aristocratie indignée. Yoritomo jugea l'expérience suffisante. Après l'assassinat de César, Auguste, son héritier, avait comblé le Sénat de provenances, s'effaçant devant lui, lui laissant l'administration des provinces civiles. Yoritomo qui rappelait Auguste par sa prudence, sa simplicité de vie, ses talents administratifs, et aussi par sa dissimulation, son hypocrisie et sa perfidie, adopta la même attitude que lui envers les autorités traditionnelles : L'Empereur n'eut pas de sujet plus respectueux. Il n'y eut même rien de changé dans l'administration civile du Japon. Elle continua à subsister à côté du régime du *Bakoufou*, comme les institutions de la République Romaine avaient subsisté dans l'Empire. Yoritomo ne toucha pas aux privilèges de la classe des *kougi*, l'ancienne noblesse impériale, devenue,

depuis le développement du régime militaire, une simple noblesse civile. Sans doute, il installa près de Kyoto une garnison à lui, placée sous les ordres de son beau-père Hojo Tokimasa, sire d'Idzou. Mais il prit soin de dissimuler cette garnison dans le faubourg de Roukouhara et affecta de laisser aux fonctionnaires impériaux l'administration de la capitale et des provinces du Gokinai. Il n'était, lui, qu'un simple capitaine, vivant de peu, sobre et frugal autant que le dernier de ses samourai, modeste de ton, modeste d'allure. Kyoto resta le siège du Gosho, la capitale des Empereurs de droit divin. Yoritomo se garda bien de venir y rivaliser avec la dynastie solaire. Sa capitale à lui fut Kamakoura (1), au Kouanto, à l'entrée du Golfe de Tokyo. La colonie militaire du Kouanto joua ainsi le même rôle que la Maédoine dans la Grèce antique, la Prusse en Allemagne ou le Piémont en Italie. Il y eut un chef militaire des *samourai* à Kamakoura et un souverain civil et religieux des *kouge* à Kyoto. De la sorte, en dépit de toutes les protestations de loyalisme de Yoritomo, la séparation des deux pouvoirs fut bien nette, leur importance respective aussi : Kamakoura fut tout, Kyoto ne fut plus rien.

À côté de l'autorité divine des Empereurs fondée sur le Shintoïsme millénaire, la grande force morale de ce temps était l'Eglise bouddhique. Comme le pouvoir impérial, Yoritomo sut ménager le pouvoir de l'Eglise. Les grands monastères bouddhiques l'avaient aidé à abattre le parti Taira, en haine de Kiyomori qui les avait attaqués de front. Après la victoire commune, ils eurent leur part dans les dépouilles du parti vaincu. En reconnaissance, l'Eglise bouddhique donna sa consécration à l'établissement du *Bakou-fou*. Mais elle dut, elle aussi, se plier au nouveau régime. Cette adaptation, d'ailleurs, fut assez laborieuse et l'entente de Yoritomo avec les terribles moines de Nanto, — ces frères aînés de Jean des Entonneurs —, n'alla pas sans de fréquentes brouilles. Quand les moines revenaient à leurs

(1) Kamakoura, sur la côte de la presqu'île rocheuse de ce nom, entre la baie d'Odawara et celle de Tokyo. C'était le chef-lieu de la province de Sagami, située à l'est du Fouji Yama.

ineMoicts bclliqueuK, le *shogoin* faisait mine de four iaorter-dirc le part dos armes et de metoe un tame a l'acoroiss-*mentt* das Wans de mainmorte. Les feocs jaunes trentraient dans l'ardhae et l'alliaaice du palais shogKSunal wee des grands monasters se retablisBait.

Fondee isur ces bases, la coaiistruetioii politique de Yoiitomo, — le Babona fou ot le *Shogaunat* —, dura dix sieclas, le double de eelle d'Octave Augioate. Mais si l'oeuvre du grand Minamoto lui isurvecut si iongtemps, oc netful pxis au profit de sa propre famillc. Vingt ans apres sa -moat, cell-oi som->bra dans une ncimvcile revolution de palais.

Gouvernement des 'Hojo.

Yoritomo mourut en 1199. Son e'pouse, la princsssc Masako, qui appartenai a la Mrtisen des Hojo, lui avail idofflme deux fils, Yoriic et Sanetonio. Ges deux princes •fitaient encore minours a la mart de leur perc. Yoriic,, Tahu', n'en fut pas moins proclame *shogoun*, sous la tu telle, de son grasndnpere. naaternel, IHojo Tokimasa, sire d'ldzou.

Les *Hojo*, qui apparaissaient ainsi pour la premiere fois sur le theure de la grande politique, etaicnt d'assez petits bnrros, originaiires du Kouanto, et qui lie s'etaient elcwes que dans la clientele des Minamolo. Intrigant, priiftique et peu scrupuleus:, Hojo Takimasa, lour chef, avail rtout oc qu'il fallait pour arrivcr au premier rang, a condition ftoutef-ois de perdr ses propres petits-lils, les enfauts du grand shogoun Yoritoaaaao. Nui micux que le Hojo ne ,connaissait les rouages du *Bojhoufou*, qu'il avail tant contribue a etablir. Yoritonio une sfois disparu, pourquoi œ pas saproprier sa succession ? Oxtes, larmee du Nord restaii attadhee a ia farimlle shogounale, au iblasoa des Minamoto. Mais un beafcwaie d'Etat japoaais ne se trouve jiaaamiis a court d'expedients. Le Japon tout entier ai'etait-il pas ianatique-ment devote a ses Empcxeurs de race divine ? Or, a la condition de conserver aux Empereurs leurs titres, honncurs et prmieges, le shogoun Yoritomo avait ptx, saws eoulever de protestation, les depouiller de tout leur pouvoir. Le pro-

cede que Yoritcmio avait employe cavers la dynastie imperiale, les Hojro rdsoiurent de Tappliquer aaax heritiers de Yoritomo : Il ny avait qu'a relegucr les shogouos a cote des Empeareurs, dans te poinpes de la dour. Le Japon aurait akiisi deux souverains tionorairas, -- l'Empereur, souverahi spiritual, et le shogoun, chef nominai des armees, — et un senl martre reel : le petit baron Ho jo.

A Fecolc de Yoritomo, Tokimasa avait appris tons les secrets du raachiaveliQme nippon. lustoment Yoriie, le shogoun titulaire, etait un jeune fconune voluptueux et frivole qui ne compr-enait nen a la subtile politique de son grand-pore materael. A l'instigation des Ho jo, ses conseillers lui persuaderent de cedor a son frere cadet, Sanetonio, tout le Japon meridional : le Tokak'do, le Gokinaii et Kioussiou. Il y eut de nouveau deux Japon, — Kouanto oontre Gokina'i, — et la puissance des Minamoto se trouva brisee. Qnand Yoriie s'apengut de la faute qu'on lui avait fait commetlre, ill parla de naassacrer les' llojo. Ce fut lui'qui fut depose, tonsuire, enferme dans un cloitre, et, avant d'avoir pu apprecier les douceurs de l'etat inonaistique, enleve par une raorf; prematurec (1204). Son frere, .SaneLOOK), fut proclame *shogouTi* .a sa place par les tout-puissauls llojo. Ge nouvcau shogoun etaii un poete cbarmant qui faisait des vers a decouragcr les Empcrcurs eux-memes. « Du chemin de Hakone,, ecrivait-i) un jour, le Golfe d'Idzou ra'apparait, el, plus loin, la pleine mcr, les petites iles, les vagues qui iscm-Jalent se pousscr. Si oe mono'e si beau pouvait ne pas changer ! > — GVHaicnt la passe-temps inoffensifs. Less Hojo le laisserent rever a *mix* aise dans ses villas du Golfe de Sagami, et se fircent nommer eux-memes *shikken* ou regents pour le shagoun : Un regent de regent.'! — les dynasties allaient vite au royaume d'Amaterasou ; en tout autre pays, elles ee fussent massacrees ; ici on les eonscrvait au fond de palais silenoiex comme des musees ou commc dos temples. C;'etaient comme des reliques infiniment precieuses qu'on deposait en vitrine, par etages superposes, dans un pagrfum d'eneens, loin des regards profanes,; ou les consacrait, on les dlassait, — et la foule se portait ailleuns.

Hojo Tokimasa avait enferme dans un monastere le prince Kougio, fite de Yoriie. En 1219, Tadolefcent s^chappa, courut au palais, mais, au lieu de tirer vengeance du redoutabl^e *shikken* qui tyrannisait sa maison, il poignarda son oncle, le debonnaire *shogoun* Sanetomo. Lui-meme peit sous les coups des gardes de sa vietime. Ainsi s'eteignit, dans une rixe lamentable, l'iilustre famille des Minamoto.

D'autres que les Hojo eussent *ete* pris de vertige. Il etait si tentant, pour qui d^tenait deja le pouvoir, de prendre aussi le titre et, las *shogoun* disparus, d'usurper le shogounat ! Mais le chef des Hojo, le *shikken* Yoshitoki (1204-1224), etait l'cdigne fils du prudent Tokimasa. Il savait les veterans du Kouanto attaches au Drapeau Blanc des Minamoto, et il se sentait trop petit baron pour rompre avec le sentiment de toute Farmee. Dailleurs le mal n'etait pas sans remede : Il n'y avait plus de *shogouns* Minamoto ? Les Hojo en fabriquerent un a leur ufeage ! Leur choix se porta sur un membre de la famille Foujiwara, Yoritoun, qui leur iservit de prete-nom. Declare, pour les besoins de la cause, descendant authentique des Minamoto, Yoritoun fut, comme tel, proclame *shogoun* (1220). Il resta toute sa vie un simple figurant, plus impuissant encore et moins respects que les Empereurs. Malgre tout, ces derniers conservaient leur immense prestige religieux, leur rayonnement solaire —, mais le shogonnat, qui n'etait fond6 que sur la force militaire, ne repyessait plus rien, des que cette force lui faisait default.

A ce moment se produisit une peripetie assez inattenduc.. La Maison imperiale setait jusque-la docilement pretee aux caprices de tous les puissants du jour, que ceux-ci fussent des Taira comme Kiyomori ou des Minamoto comme Yoritomo. Aprfes tout, ces deux illustres familles descendaient Tune et l'autre de cadets impelaux, le sang divin coulait dans leurs veines, et il n'y avait pour l'Empereur regnant aucune honte a sanctionner leurs actes. Mais quand les Empereurs virent un Hojo, un simple baron d'Idzou trancher du souverain, ils jugerent que l'heure

était venu pour eux de sortir de l'ombre sainte du Goshō.

En 1220, l'Empereur Toba II lança sa récommunication contre Hojo Yoshitoki. La voix divine trouva un écho formidable au Gokinai et dans tout le Midi. Au Kouanto même, les vétérans de Yoritomo se sentirent ébranlés : Le Hojo n'était même pas un Minamoto; et l'Empereur testait l'Empereur, le Fils du Soleil ! C'est alors qu'intervint la veuve de Yoritomo, la princesse Masako. Cette femme énergique, née dans la famille des Hojo, était la digne fille de Thibaut Tokimasa. Fort adroite, elle mit Yoshitoki au premier plan, la chargeant de parler aux troupes, de maintenir l'armée du Nord dans le devoir. Elle affirma aux héros samouraïs du Kouanto que la cause des Minamoto, la cause du Drapeau Blanc, se trouvait toujours de son côté, elle, du côté des Hojo. N'en était-elle pas elle-même la preuve vivante ? Les vieux compagnons de Yoritomo, trahis par sa veuve, allaient-ils laisser perdre le fruit des victoires anciennes, oublier le *Bakufu*, désobéir la consigne ? Au souvenir de leur serment militaire, les samouraïs du Kouanto se ressaisirent. « Les recrues impériales, dit M. de La Mazelière, firent bravement honneur à la Bannière Écarlate, mais la victoire resta aux vétérans de Kamakoura (1). » Ce ne fut pour ces derniers qu'une promenade militaire d'envahir le Gokinai et d'entrer à Kyoto. La tentative de restauration impériale n'eut d'autre résultat que de faire enlever aux Empereurs l'administration de leurs dernières possessions immédiates. Des garnisons du Nord s'établirent aux portes du *Goshō*, et le Gokinai fut partagé en têtes pour les samouraïs de Kamakoura.

Ce qui restait d'autorité aux Empereurs sombra dans leurs discordes domestiques. En 1288 se produisit ce qu'on a appelé le *Grand Schisme japonais*. Ce schisme qui eut pour le monde shintoïste les mêmes conséquences que le Grand Schisme d'Ockten pour la Chrétienté, eut pour cause la rivalité des deux branches de la famille impériale. En 1307, les Hojo profitèrent habilement de cette querelle pour

(1) La Mazelière, le Japon, II, 135.

menager entre les deux branches rwaes nw accord qui achevad'annihiler la dynastie. Par eel accord', il fut entendu que les represetants tis dos deux branches imperiatee se suecederaient alfcernativement sut le trene.

Grace aux divisions et aux fautes des pouwirs. axJrerses, leg *Hojo* furent pendamf 130 ans less maitres de l'*Afchipek* Ges parvenus prieint daileurs au serieux lteur metier d'adnmustriateurs. Yasoutoki, life de Yoshitsoki (1225-1242), etablit enlre. les clara une paix durable. Batons l&'iques et grands monasteres durent respecter ta discipline du *Bakoufan*. Le successeur de- Yaeoutofci, Tofciyori, qtri deposa a Karakoura deux *shogouns* mdocileis, coniiimtft Foeuvre paternelle jusqu'au jour ou, las du siecle, il se retira dans un couvent (1266), Hojo Tokiftiotrae, « *le Grund Chevalber de Karnahoum* » qui gouvepia le pays apres Tokiyori (1284-1284), cufc la gloire imperishable de sauver le Japon du pi re danger qui l'ait jamak menace : l' *invasion wongole* (1).

L'invasion mongole.

Tandis que le Japon, en marge du continent, poursuivait, a labri de son insularite, le devcoppement de sa civilisation originate, les Mongols, unifies par Tchinkkiz Khan, etaient en train de conquerir l'Asie presque entiere et une partiedioTKurope. A lafinduxiiefsieele, la Chine, FAsie Gfcntrale, Flran et la Russie ne formaient plus qu'un immense empire sous le sceptre des pclils-fils de Tchinkkiz Khan. Le plus grand de cos princes, Koubila'i, etait devenu Empeur de Chine, suzerain de la Coree, du Tibet ef de FAnnam. Pour posseder tout rExtreme-Oricnt, il Itu manquait encore le Japon. En 1268, it ervoya dans ce pays une ambassade qui dtbarqwa dans File de Kkmsiou, d'bu clle se rendit a Kamakoura poup y reclamer Fhommage des Japonaiisr.

Jamais le Japon n'avait couru un tel peril. De toutes les nations asiatiques, Jui seul, jusque-la, a valt echappe aux

(1) Sur l'invasion mongole cf. Murdoch et Yamhsjata, *f/isfon; of Japan*, tome I, 491-532.

invasions naongoles. Et mainleiaaat que ces iarvasiom; avtaiefic trioiaafthe-. du resste de l'Asie, e'etaft le choce *tollhoto* eatiere. quii lui falktit suhir, ear accepter le joug,, perscfmie n'y songea. Four repousser la demaffle insultante dfe Kou-bilai", toutes les provinces, toms ka claix-s,, tons tes patrtis, lous les pouvoijrs du Japon, l'Empereur, ter Shogoun Minamoto et le Sliikken Tokmoune, fous furent d'accord. Tokimoune surtout fit des merveiltes. *Le Grand Chevalier de Kamahouru* appela le peuple aux, armes. Lorsque la flotte mongote apparut en novembre 1274 dans les earn de Tsoushkna, il n'y avail pas une- vilte au Japoa, \ms un hameau, pas une mesure ou le, dernier *des-roniii* n'eut jure de faire le sacrifice de sa vie. Le Japoon travcrsa alors quelquos jo unices analogues a eelles qui precedrent l'arrivee de Lescadre de la Baltique en 1906. Kou-bila'i etait vraiment le Mailre du Monde, le monarque universel. Le Japon allail-il subir le sort inllige a la Chine el a la Perse, a la liussie et a lu Ilongrie Ce fut pour lui une beure tragique, aussi tragiqu-e que jadis pour rHellenifsnie les heures de Marathon et de Salamine. D'un cote les Conquer ants du Monde. De l'autre, l'insularite japonaise.

Rassemblee dans les ports de Chine et de Coree, la flotte mongote fit voile vers le Japon par le delroit de Tsouishima.

Les Mongols ravagercnt au passage les lias de Tsoushima et d'IM et débarquerent dans la baie d'Iraadzou, sur la cote du Ghikouzen (1274). lis elaient munis de pieces df'artillerie dont letir, nouveau pour farnnee japonaise, jeta d'abord¹ l'effroi dans ses rangs. « Des appareils que les Mongols nomment canons lancerent des boules de fer pareilles a ceiles qui nous servenf dans le jeu de baltes ; te bruit semblaait celui de chariots precipites sur une descente a pic ; les ftaimnas sembiaieHt des eclairs. Jusqu'a dix mille de ces bemtets pactairnt a ta fois. Nos troupes furent brulees a mont... (I) ». Malgre la surprise causee par celte eatfionnaffe, les Mongote ne rewssirent pas a penetrer jusqu'a Dazaifou, capitate du CMkoufijeR'. Les hafeitanfcs de Tile les corrtinretrt

(1) La Mazeliere, *Le Japon*, If, 102.

devant le fort de Mitsouki jusqu'à l'arrivée des renforts venus de Kamakoura. Les Mongols, s'imaginant qu'ils auraient facilement raison des insulaires, n'avaient envoyé que 25.000 hommes. Cette petite armée n'ayant pu profiter de la surprise, fut écrasée par les forces du *shikken* et dut se rembarquer après avoir perdu plus de 13.000 hommes.

L'Empereur mongol Koubilaï envoya alors au Japon une seconde ambassade pour exiger une dernière fois l'hommage des insulaires. Hojo Tokimoune jugea cette insistance blessante pour son honneur et fit mettre à mort les envoyés mongols au pied des murailles de Kamakoura. Koubilaï organisa aussitôt une nouvelle expédition, autrement formidable que la précédente : Une immense Armada, comprenant toutes les forces navales de la Chine et de la Corée, se dirigea en 1281 vers le Japon et débarqua une armée de 200.000 hommes dans l'île de Kioussiou.

Cette fois, c'était vraiment Xerxès submergeant la Grèce sous le flot de ses armées. Une partie des envahisseurs débarqua dans la baie de Hakata, au Chikouzen, le reste à Takashima et à Hirato au Hizen. Mais depuis la dernière invasion, les habitants de Kioussiou avaient fortifié la baie de Hakata par une immense muraille qui courait le long de la mer. Sous le commandement d'un vaillant samouraï nommé Michiari, ils se défendirent avec acharnement et prirent même l'offensive contre le camp des Mongols installé dans la presqu'île de Shiga. Les Mongols, arrêtés de ce côté devant Hakozaki au Nord-Ouest de Dazaifou, reportèrent leurs efforts sur le Hizen où ils occupaient toujours l'île de Takashima.

Pendant ce temps, Hojo Tokimoune avait proclamé par tout le Japon le « tumulte mongol ». Un peuple frémissant, prosterné dans les sanctuaires de l'Isé, implorait les Morts qui veillent sur la Patrie. Du fond, du Gosho, l'Empereur, dans ses ornements de souverain pontife, demandait l'intervention de ses aïeux divins. Amatérassou et les Kamis de la race, pouvaient-ils permettre à l'étranger de profaner le saint archipel ? Les dieux entendirent ces prières. Tandis que les Mongols, vaincus à Takashima, étaient repoussés

des côtes du Hizen, leur flotte fut détruite par un effroyable typhon (14-15 août 1281)/ Leur général, Fan Wen, prit peur : Avec ses principaux lieutenants, il monta sur les navires échappés à la tempête et «'enfuit en Chine. L'année de débarquement, abandonnée par ses chefs, essaya vainement de tenir tête aux Japonais. Cette multitude sans guide et sans direction, fut acculée à la mer et massacrée ou capturée par les insulaires.

De l'Armada formidable, venue de tous les ports de Corée et de Chine pour asservir la Terre des Dieux, il ne restait plus de trace sur la mer apaisée. *L'insularité japonaise* avait vaincu les *Conquérants du Monde*.

La première restauration impériale Go-Daïgo.

Hojo Tokimune, le *Grand Boushi de Kamakoura*, recueillit les bénéfices de cette victoire. Après l'expulsion des Mongols, le Japon l'acclama comme son libérateur. Son fils Hojo Sadatoki, qui lui succéda comme *shikken* (1286-1301), se montra, lui aussi, digne de la dictature. Mais en 1319, la dignité de *shikken* passa à un prince incapable, Hojo Takatoki, dont la faiblesse laissa en quelques années périlcliter l'oeuvre de ses aïeux. •

Il y avait longtemps que la dignité de *shogoun*, entre les mains de la famille Minamoto, n'était plus qu'un vain titre. Si la fonction de *shikken*, du fait de l'incapable Takatoki, devenait aussi une dignité sans pouvoir, sur qui reposerait donc la charge du gouvernement ? L'Etat japonais tombait en déshérence. Ou plutôt, les agents chargés les uns après les autres d'en assurer la gestion faisant successivement défaut, c'était au propriétaire lui-même, au maître véritable du domaine d'en reprendre la direction. Les droits de l'Empereur sur l'Empire étaient imprescriptibles. L'Empereur avait pu laisser à d'autres le soin de gérer son bien, il eût confier une délégation de plusieurs années ou de plusieurs siècles, se désintéresser presque complètement en apparence des questions politiques. La dynastie issue d'Ama-

térasou, la dynastie fille du Soteil, avait pu depuis les jours de Nara et de Heïan disparaître dans le mystère du *Gosho*, comme une divinité, après avoir terminé sa vie terrestre, remonte au eiel. Elle ne devait pas moins reparaître aux yeux des hommes et se manifester à son peuple lorsque, les temps étant révolus, le salut de ce peuple l'exigerait. C'est ce que pensa, au commencement du xiv^e siècle, un souverain remarquable, l'Empereur Go-Daïgo, ou Daïgo II, qui monta sur le trône du Soleil Levant en 1319).

Ce qui semble avoir dominé chez Go-Daïgo, c'est le sentiment de la dignité, de la sainteté de sa mission. Peu de souverains japonais eurent à ce point conscience de leur origine divine, de leur rayonnement solaire. Descendant d'une lignée d'Empereurs vieille de dix siècles, descendant d'Amatérasou, fils authentique des dieux, dieu lui-même, grand-prêtre d'une religion millénaire, baignant encore de tout son être dans le passé mythique et fabuleux de sa race, Go-Daïgo jugea que l'heure était venue de jeter bas tous les pouvoirs intermédiaires que ses ancêtres avaient laissé s'établir entre euY et leur peuple, et de parler à ce peuple face à face.

Le fils de Go-Daïgo, le prince impérial Morinaga, partageait ses vues avec ardeur. Il obtint, pour l'œuvre de restauration projetée, le concours de la seconde grande puissance morale de ce temps, — de l'Eglise Bouddhique. Les riches monastères de Hieizan et de Nara se rallièrent à Go-Daïgo. Les plus chauds partisans de la cause impériale furent deux bonzes, Egnékan et Bounékan, types légendaires de moines-soldats, qui accompagnèrent l'héroïque Morinaga dans toutes ses expéditions. Avec l'appui des moines de Hicizan, Go-Daïgo et Morinaga chassèrent de Kyoto la gernteon du *Bakoufou*, délivrèrent le *Gokinaï*, armèrent les kouge, et appelèrent aux armes les samouraï du Midi. L'Empereur posséda bientôt une petite armée à la tête de laquelle il plaça son fils Morinaga et le digne émule de celui-ci, le chevaleresque Masashigé, « le Bayard du Japon (1331). »

Pendant le *Bakoufou* était trop solide pour être abattu d'un seul coup. Les samouraï du Kouanto et en général tous

les clans du Nord ne pouvaient accepter une restauration impériale dont le premier acte serait d'abattre leur hégémonie. Ils se rallièrent autour des Hojo et descendirent en masse sur Kyoto. Cette fois encore le Nord remporta sur le Midi. Go-Daïgo fut pris, déposé et exilé dans l'îlot d'Okishima, au large, près des côtes de Corée. Mais *Vidée Impériale*, une fois répandue dans les masses, y jfaisait son chemin et suscitait des dévouements contagieux. Morinaga et Masashigé se maintinrent dans les montagnes du Yamato, autour de Kyolo et d'Gsaka. Ils mirent en état de défense le couvent-forteresse du Koyasan et les autres grands monastères de la région, et repoussèrent toutes les expéditions dirigées contre eux par le Gouvernement de Kamakoura. Les îles de Sikok et de Kioussiou se déclarèrent en leur faveur. La nouvelle de leur succès parvint à l'Empereur Go-Daïgo qui s'échappa de son exil, et, à la suite d'une romanesque odyssée, débarqua sur la côte du Sanindo où l'armée de Morinaga vint le chercher. Les malheurs et l'exil du souverain avaient provoqué une émotion intense dans tout le peuple. Son retour prit les allures d'un triomphe. Le monarque divin dont les Hojo avaient presque fait un martyr et dont le retour semblait dû à un miracle, fut reçu par des foules en délire. Il profila de sa popularité pour «battre ses ennemis. Rétabli sur le trône de ses pères et agissant comme souverain pontife du Shintoïsme traditionnel, il déclara les Hojo rebelles et sacrilèges. Les chefs des deux principaux clans du Nord, Yoshida, chef du clan Nitta, et Takauji, chef du clan Ashikaga, se rallièrent à lui. Takauji livra à Go-Daïgo la dernière forteresse du *Bakoujou* à Kyoto, l'imprenable Roukouhara. Les Nitta se chargèrent d'enlever à Hojo Takatoki lui-même son château de Kamakoura. En 1333, les tours de Kamakoura furent prises d'assaut et le clan des Hojo fut exterminé.

Pour la première fois depuis cinq siècles le Japon n'avait d'autre maître que son empereur. Les masses populaires pour lesquelles l'empereur restait le descendant d'Âmato-rasou et le grand prêtre de la religion indigène, les lettrés confucianistes, attachés à l'idée d'un Fils du Ciel à la

manière chinoise, tous voyaient enfin leurs vœux réalisés. Le maître légitime de l'empire ayant daigné reprendre possession de son patrimoine, l'ère des grandes guerres civiles parut à jamais close. Après cinq siècles de gouvernements illégitimes le pays rentrait dans la légalité, « Il y eut dans les masses populaires une heure d'espérances sans limite (I). »

Usurpation des Ashikaga.

Mais la féodalité, abolie dans la loi, subsistait dans les mœurs. « La caste militaire, bien que privée de son chef, restait toute-puissante. » Pour la détourner de nouvelles révolutions, Go-Daïgo aurait dû faire ce que fit cinq siècles plus tard l'Empereur Moutsouhito : se proclamer lui-même chef des samouraï, joindre à son titre d'empereur les fonctions de shogoun, transporter hardiment au Kouanto le siège de l'empire. Malheureusement l'éducation factice du Gosho n'avait pas permis au monarque de prendre un contact réel avec le monde extérieur. Après son héroïque équipée de 1333, il se laissa ressaisir par la vie de Cour, persuadé que sa victoire était définitive et qu'il n'avait plus désormais qu'à'en jouir. Il ne voulut connaître que l'administration civile et se conduisit en tout comme si le Gouvernement du *Bakoufou* n'avait jamais existé. Son hérité et son éducation reprenant le dessus, il en vint à délaisser ses compagnons de lutte pour ses amis de plaisir. Les samouraï qui avaient Versé leur sang pour lui, se virent préférer des lettrés de Cour, des *kougé* inutiles. Sans doute, ses principaux lieutenants reçurent-ils de vastes fiefs. Masashigé obtint la région d'Osaka et Nitta Yoshihida, plusieurs districts de la côte occidentale, en Echizen et en Echigo. Cependant ces deux bons serviteurs ne reçurent pas la moitié des fiefs accordés aux Ashikaga, gens de fidélité infiniment moins sûre, mais plus adroits et mieux en cour.

Le domaine patrimonial des Ashikaga était situé au

(1) Berlin, *Les grandes guerres civiles du Japon*, p. 242.

Kouanto, dans la province de Shimosoukô, au sud de Nikko. C'est dans cette région qu'Ashikaga Takauji travailla à accroître sa puissance. Il se fit donner par Go-Daïgo le Mousashi (province de Tokyo), le Shimosa (banlieue Est de Tokyo) et l'Hitachi (pays de Mito), c'est-à-dire la majeure partie du Kouanto, plus, sur la côte du Tokaïdo, entre les baies de Sourouga et d'Owari, la province de Totomi dont la possession lui livrait la route de Kyoto. En créant cet énorme fief au profit du moins fidèle de ses vassaux, Go-Daïgo annihila tous les bénéfices de sa victoire. Circonvenu par les Ashikaga, il ne s'aperçut point qu'il reconstituait en leur faveur le principat militaire des Hojo: Le maître du Kouanto devait, par la force des choses, être amené tôt ou tard à se mettre à la tête des clans du Nord pour ressusciter le *Bakoufou*.

Le fils de Go-Daïgo, Morinaga, plu® clairvoyant que lui, aperçut le péril et voulut réagir, fût-ce au prix d'une révolte contre l'autorité paternelle. Comprenant où l'aveuglement de son père menait la dynastie, il appela ses fidèles aux armes et se proclama lui-même shogoun: Mesure excellente, qui, en donnant pour chef au *Bakoufou* le propre fils de l'empereur, eut mis tout le parti militaire au service de l'Empire. Go-Daïgo, que sa faiblesse envers les Ashikaga aveuglait au point de lui faire perdre à l>fois le sentiment de son intérêt et l'instinct paternel, prit parti pour son favori contre son fils. Par son ordre, Morinaga fut jeté dans un cachot où il périt peu après, assassiné dans des circonstances mystérieuses (1334). L'auteur du crime n'était autre qu'Ashikaga Takauji : celui-ci, une fois débarrassé du jeune prince dont la clairvoyance faisait obstacle à ses projets, jugea le moment venu de jeter le masque. Il s'établit à Kamakoura, occupa les autres forteresses du Kouanto et, appelant à lui tous les samouraï du Nord, il prit le titre de *shogoun* et annonça le rétablissement du *Bakoufou* (1335).

Ce coup de théâtre ouvrit enfin les yeux de Go-Daïgo. Furieux d'avoir été le jouet d'un fourbe et regrettant amèrement la mort de son fils, il chargea Nitta Yoshihida d'assurer sa vengeance. Mais il était trop tard. Les Ashikaga

avaient eu le temps de grouper tous les clans du Nord et à leur tête ils descendirent sur Kyoto qu'ils enlevèrent.

La perte de Kyoto marqua l'échec irrémédiable de la Restauration impériale. Mais le propre d'un *samourai* est de se sacrifier pour une cause perdue. Or, le Japon ne comptait pas de samourai plus accomplis que Masashigé, le chevalier sans peur de la cause impériale, et que son fils Masatsoura. A force de ténacité et de vaillance, Masashigé reforma une armée sur la côte occidentale de Hondo, en Echizen, et reprit Kyoto (*guerre de Miide'ra*). Takauji, ébranlé, faillit renoncer à ses plans. Mais il jouait sa tête et ne pouvait plus reculer. Il chargea son frère Tadayoshi de recouvrer coûte que coûte la capitale. La bataille décisive entre l'armée de Tadayoshi et les Impériaux commandés par Masashigé se livra près de Kobé. Masashigé fut lue dès le début de l'action, et sa mort entraîna le désastre des siens (1336). Takauji fit dans Kyoto une entrée triomphale et y rétablit solennellement le gouvernement shogounal et le *Bakou-fou*.

Go-Daïgo, qui n'avait montré au pouvoir qu'incapacité et faiblesse, excita de nouveau par ses revers la pitié populaire. La légende s'empara de lui dès le lendemain de sa mort, et son souvenir, embelli et idéalisé, anima longtemps le courage de ses défenseurs. Ceux-ci conservaient les îles de Kioussiou et de Sikok, ainsi que quelques points du Hondo, notamment plusieurs forteresses du Yamato et de l'Echizen. Ils étaient commandés par Masatsoura, qui avait hérité du caractère chevaleresque de son père Masashigé. Un moment Masatsoura réussit à réoccuper encore une fois Kyoto. Sa mort héroïque au combat de Sijo Nawate, en 1348, porta le coup de grâce à la cause impériale. Si le parti légitimiste se maintint quelques années encore dans le Midi, ce fut moins par sa propre force que grâce aux dispenses de ses adversaires.

Inévitablement, en effet, les vainqueurs se querellèrent pour se partager les dépouilles des vaincus. Le chef du clan Ashikaga, Takauji, ayant pris possession de Kyoto et s'y étant proclamé *shogoun*, prétendit au rôle de dictateur.

Mais son frère cadet, Tadayoshi, dont les talents avaient assuré la défaite des Impériaux, voulut avoir sa part de la curée. Installé à Kamakoura, au Kouanto, il en vint aux mains avec son aîné. A la faveur de cette lutte fratricide, les Légitimistes regagnèrent du terrain dans le Sud. Le désordre ne cessa que lorsque le clan des Ashikaga reconnut un chef unique, Ashikaga Yoshinori, *shogoun* de 1358 à 1368.

Le fils de Yoshinori, Ashikaga Yoshimitsou, *shogoun* de 1368 à 1393, en finit avec les Légitimistes. En 1392, il obtint l'abdication du dernier représentant de ce parti, l'Empereur Kaméyama II. Les empereurs, abandonnant aux *shogouns* Ashikaga tout le pouvoir politique, se renfermèrent dès lors, comme au temps des Ijō, dans leurs fonctions sacerdotales. Pendant quatre siècles, tout espoir de restauration impériale fut ajourné. On ne vit plus reparaitre au milieu des guerres féodales la personne quasi divine des souverains. Et tandis qu'ils rentraient, surhumains et inaccessibles, dans l'ombre mystérieuse du *Gosho*, le monde abandonné par eux, redevint un foyer de discorde et de haine.

Gouvernement des Ashikaga.

Gomme tout pouvoir basé sur la force, celui des *Ashikaga* fut éphémère, pour abattre la Restauration impériale, ils avaient dû faire appel aux appétits des clans, à toutes les convoitises de la féodalité. Mais ils ne purent faire à la féodalité sa part. Au bout de quelques années, elle les déborda et les annihila. Dans leur propre famille, les luttes recommencèrent : Tandis que la branche aînée des Ashikaga, revêtue de la dignité *shogounale*, s'installait à Kyoto, des cadets de cette maison avaient reçu en fief Kamakoura et le Kouanto. Au commencement du xv^{e} siècle, Mitsoukane, chef de la branche de Kamakoura, entreprit de supplanter le chef de la branche aînée, le *shogoun* Yoshimitsou. Le Japon tout entier se trouva divisé par cette querelle. La lutte se poursuivit à la génération suivante entre les *shogouns* Yosimochi et Yoshinori II d'une part, et le prince de Kamakoura Mochioudji, fils de Mitsoukane d'autre part. En

1439, le shogoun Yoshinorî II réussît enfin à détruire la branche rivale. Il prit Kamakoura d'assaut et réduisit Mochioudji à faire harakiri. Mais il n'obtint cette victoire que grâce à l'appui d'une puissante maison féodale, celle des *Ouésougi*, qui porta le coup décisif aux sires de Kamakoura. Après la prise de Kamakoura, les *Ouésougi* furent les véritables bénéficiaires de la victoire commune, le shogoun leur laissa la possession du Kouanto, dont ils restèrent les maîtres incontestés pendant tout le *xv^e* siècle (1).

Ainsi la vieille terre shogounale par excellence, le Kouanto échappa aux shogouns Ashikaga. Il leur resta le Gokinaï, le pays de Kyoto, les provinces impériales. Mais là encore leur autorité s'affaiblit rapidement. Le dernier d'entre eux qui ait joui d'une autorité effective fut le shogoun Yoshimasa (1449-1472). Ce prince qui fut un des Mécènes les plus brillants de la Renaissance japonaise, se consola de la diminution d'un pouvoir qui lui échappait chaque jour davantage, en faisant de sa cour un centre d'études unique en Extrême-Orient.

Tandis qu'il vivait dans la société des philosophes et des artistes, à la manière d'un prince italien du Quattrocento, les guerres civiles recommençaient. Trois clans rivaux, — les Hosokawa, les Yamana et les Hatakéyama — se disputaient le pouvoir, les armes à la main.² Au lieu d'apaiser ces querelles, Yoshimasa ne fit que les attiser par ses maladresses. N'ayant pas d'enfant, il avait désigné pour successeur son frère Yoshimi. Puis un fils, Yoshihisa, lui étant né, il reporta à cet enfant le titre de shogoun présomptif. Sur quoi Yoshimi prit les armes avec l'aide des Hosokawa et d'une partie des Hatakéyama, tandis que le reste des Hatakéyama et les Yamana prenaient parti pour Yoshihisa. Ce fut la guerre dite d'Onin, qui dura dix ans (1467-1477) et au cours de laquelle la ville de Kyoto fut affreusement ravagée par les deux partis. Fatigué de ces luttes, Yoshimasa abdiqua en 1472. Il fit construire pour lui au Ginkakoudji une rési-

(1) Au *xvi^e* siècle, le Kouanto fut enlevé aux *Ouésougi* par une autre famille féodale, celle des *Hojô* d'*Odawara**

dence nouvelle, et s'y retira avec quelques peintres et quelques sages jusqu'à sa mort, arrivée en 1492. C'est là qu'est encore son tombeau. Sur cette tombe, dit Fenellosa, « le grand shogoun est représenté par une statue de bois sombre, la figure éclairée d'un sourire grave, les mains jointes dans un mouvement pathétique, vrai Laurent de Médicis du Japon » (1).

Yoshimasa eut pour successeur son neveu Yoshitane (1472-1520), qui fut deux fois détrôné par le clan des Hosokawa. En 1520, les Hosokawa remplacèrent définitivement Yoshitane par Yoshiharou, qui fut shogoun nominal de 1521 à 1546. Après les *Hosokawa*, ce fut un autre clan féodal, celui des *Miyoshi* qui usurpa le pouvoir à Kyoto et dans tout le Gbkinai. Le Japon du xiv^e et du xv^e siècles ressemblait à l'Italie de la même époque, après la disparition simultanée du pouvoir religieux des Papes et du pouvoir militaire des Césars germaniques. Au Japon l'autorité morale et religieuse des empereurs divins et la force militaire des shogoun Ashikaga faisaient en même temps défaut, et dans la défaillance de ces deux grandes autorités traditionnelles, ce n'était, comme en Italie, que poussière de principautés, intrigues et guerres sans fin. Le régime du principat s'établit partout ; l'intérêt de l'Empire ou du *Baïcoufou* fit place à l'intérêt du Prince et il y eut autant de haine, de diplomatie et de machiavélisme entre le daïmio de Satsouma, à Kiou-siou, les *Myoshi* de Kyoto, les *Mori* du Nagato, les *Ouésougi* puis les *Hojo* du Kouanto et les *Daté* de Sendai qu'entre l'Aragonais de Naples, le Borgia de Rome, le Médicis de Florence et le Sforza de Milan...

L'Église bouddhique
à l'époque féodale.
Ordres religieux.

Dans le désordre de la société japonaise, au milieu des guerres féodales et des rivalités de clans, l'Église boud-

(1) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 206.

dhique apparaissait comme le dernier élément d'ordre et de paix morale. Elle était restée très puissante, les siècles de fer ayant toujours été par contre-coup des siècles de foi. Tous les pouvoirs s'écroulaient, l'empire millénaire comme le shogounat césaricn. Seules les puissantes assises des monastères n'avaient pas bougre.

Malheureusement pour elle, l'Eglise bouddhique avait été prise dans le moule féodal de la société japonaise. Elle était devenue, elle aussi, une grande puissance féodale. Aucun daïmio n'était aussi riche qu'elle. Les biens de main-morte s'accroissaient par voie de testament dans d'inquiétantes proportions. Tout moribond dont la conscience se trouvait trop chargée, n'avait-il pas le moyen de racheter son âme en dotant quelque monastère? Devenus par l'extension de leurs domaines de véritables *daïmio*, les abbés des grands monastères se conduisaient en barons temporels. « Gomme les daïmio, ils avaient leurs fiefs et leurs vassaux, et aussi leurs soldats, moines armés ou samouraï à la solde des couvents. Les trois mille bonzeries du *Mont Hieizan*, entre Kyoto et le Lac Biwa, formaient la plus importante confédération politique de l'Archipel. Leurs biens étaient immenses ; leurs troupes, composées de bonzes et d'hommes d'armes, étaient solides et jusqu'au xvi^e siècle nul ne put leur résister dans le Gokinaï (I). » Kyoto et le *Gosho*, la Cour Impériale elle-même, tombèrent sous la tutelle de ces puissants abbés de *Hieizan* qu'aucun pouvoir séculier ne put mettre en échec. Les moines de *Hieizan* ne furent contenus que par un autre Ordre religieux bouddhique, celui des *Hongandji* ou *Monta* qui se rattachait à la Secte *Shin*. L'Ordre des *Hongandji* était une sorte de Tiers Ordre piétiste qui n'imposait pas à ses fidèles le vœu de célibat. Il possédait à Osaka un monastère énorme, fortifié et armé comme un *shiro* seigneurial. Entre les abbés de *Hieizan* et ceux d'Osaka ce furent des luttes interminables dont l'enjeu était la domination de Kyoto et du Gokinaï : Ainsi dans l'Orient Latin, la lutte entre Templiers et Cheva-

(!) La Mazelière, *Le Japon*, II, 135.

liers de l'Hôpital. Querelles de moines qui eurent pour la région de Kyoto des conséquences pires que la grande guerre des Taïra et des Minamoto. Au reste, la rivalité des moines de Hieizan et de ceux d'Osaka n'est qu'un chapitre de l'histoire féodale du Japon. Des deux côtés, abbés grands seigneurs et moines-soldats étaient moins divisés par des questions théologiques ou morales, que par des contestations de souveraineté. Avec le même mépris des préceptes bouddhiques, les uns et les autres n'hésitaient point à se ruer au combat, casque en tête et sabre en main, et, après la victoire, à se griser de saké en compagnie de gueschas et de musiciennes. Les mœurs du siècle avaient pénétré l'Eglise. Mais comment s'en étonner, quand les familles nobles disposaient pour leurs fils des plus vastes fiefs ecclésiastiques et des plus riches monastères?

Cette Eglise enfoncée dans le siècle eut ses François d'Assise (1). A la fin du XII^e siècle, le moine Eisaï qui était allé étudier en Chine (1168-1198), en rapporta le Quiétisme mystique de l'Ecole Dhyana ou Ecole de la Contemplation, que le patriarche Bodhidharma avait, au VI^e siècle, fait passer de l'Inde en Extrême-Orient. Eisaï fonda au Japon le célèbre *Ordre Zen*. Cet ordre fut réformé en 1225 par un moine de Hicizan, nommé *Dôgen* (1200-1253), qui était allé, lui aussi, étudier en Chine la règle des grands mystiques. La réforme de Dôgen, connue sous le nom de *Réforme Solo*, acheva l'œuvre entreprise par les prédicateurs *Zen*. Dans la dure société féodale du XIII^e siècle, au milieu des guerres seigneuriales incessantes, parmi les mœurs brutales des daïmio et des samourai, les moines de l'Ordre *Zen* apportèrent une doctrine simple et claire, dont on a comparé l'esprit à celui des Stoïciens antiques, avec, en plus, quelque chose de l'héroïsme intellectuel de Nietzsche. En somme, doctrine d'action faite pour des hommes d'action (2). Laissant de côté les questions dogmatiques,

(1) Cf. Ancsaki, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, P. 1921. — Ryauon Fujishima, *Le Bouddhisme japonais, histoire (tes 12 sectes bouddhiques du Japon*, P. 1889.

(2) Cf. Nakariya, *The religion of the samurat, Study of Zen philosophy*

les Zénistes se préoccupaient surtout de morale, en quoi ils se montraient fidèles à l'esprit du Bouddha lui-même. En gomme, ils cherchaient, eux aussi, et à leur manière, à ramener le bouddhisme japonais à «a pureté primitive. Méprisant les richesses du siècle, ils pratiquaient l'ascétisme, le renoncement volontaire. Toutes les âmes pures Menées par un siècle de fer, se réfugièrent dans cette doctrine qui leur rendait l'intelligence des Evangiles bouddhiques. Les prineipaux monastères de l'Ordre *Zen* furent, à Kyoto, le *Tofoukoudji* (1) et le *Nanzendji* (2), et, à Kamakoura le *Kenchojji* et l'*Engakoudji*.

La doctrine de TAmida-Bouddha et des Paradis de Pureté répandue au Japon au commencement du XII^e siècle, par Tascète Eïkan (+ III), donna naissance à la *Secte Jodo*. Le second fondateur de cette secte fut le bienheureux Hônen Shônin (1133-1212) (5), dont le disciple, Foujiwara Shinran (1173-1262) fonda à son tour une secte nouvelle, la *Secte Shin* qui créa l'Ordre célèbre des *Hongandji* (4). Au XV^e siècle, avec le grand saint Rennîô Shônin (+ 1499), la *Secte Shin* arriva au mysticisme absolu, à une sorte de quiétisme délicieux et naïf, fondé sur la communion intime de l'âme fidèle avec Amida. Cette doctrine était par excellence une doctrine populaire. Elle fit entendre, de nouveau, aux pauvres et aux faibles, les paroles de paix, de pitié et d'amour prononcées jadis par le Maître dans le Sermon de Bénarès. Elle concrétisa les aspirations un peu flottantes du Bouddhisme dans une théosophie simplifiée qui n'était pas sans rapports avec la théologie chrétienne. L'union des âmes pures avec Dieu dans le jardin des *Paradis d'Occident* était un rêve des *Fioretti* ou de la *Légende Dorée*, enluminé

and discipline in China and Japan, Londres, 1913. — Anésaki, *Introduction du Bouddhisme Zen et ses effets sur la civilisation japonaise* (in : *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, 113-141).

(1) Construit au XIII^e siècle par Shoichi kokouahi.

(2) Acquis par l'Ordre Zen en 1286.

(4) Cf. Ryauon Fujishima, *Histoire et doctrine de la Secte Shin*. Premier Congrès des Etudes d'Extrême-Orient, Hanoï 1902, p. 58.

(5) Cf. Anésaki, *Quelques pages* (Honen, Le saint piéliste), p. 59-80.

par l'Angélico. Les docteur Jodo, comme las sainte de la première génération franciscaine, recommandaient la simplicité du cœur, la charité « qui sauve tout ». Ils disaient, eux aussi, que le denier de la veuve vaut toutes les offrandes du riche. C'était la doctrine évangélique dé Çakyamouni dans toute sa beauté, mais avec, en plus, optimiste et concrète, l'assurance consolante d'un au-delà merveilleux.

Nous venons d'énumérer les François d'Assise et les Joachim de Flore du Bouddhisme japonais. Il nous reste à parler de son Savonarole, qui fut le grand prédicateur *Nichiren* ou *Nitchiren* (1222-1282) (1). *Nichiren* était un moine de Hieizan. Après une jeunesse toute occupée à la méditation, il abandonna Hieizan qu'il trouvait corrompu par l'esprit du siècle, et commença sa carrière de prédicateur. Il choisit comme siège de son apostolat la ville de Kamakoura, au Kouanto, qui était la résidence des shogoun et la capitale féodale du Japon. Avec sa verve populaire et passionnée, il ameutait la foule en tonnant contre les péchés des grands de ce monde, contre l'égoïsme de la noblesse, contre la dureté des samouraï, contre l'impudeur des courtisanes, contre le quêtisme trop facile de l'Eglise officielle. Les pauvres gens l'acclamaient comme un prophète. *Nichiren* se présentait d'ailleurs à eux avec le prestige d'un prodigieux thaumaturge auquel la nature obéissait en tremblant. Il apaisait les tempêtes en égrenant son chapelet et sa malédiction vouait les méchants aux flammes éternelles. L'Eglise officielle, dont il menaçait les privilèges, et les Hojo, alors maîtres du pouvoir, s'entendirent pour arrêter sa prédication. Il fut exilé dans les montagnes de l'Idzou. Il s'en échappa, revint à Kamakoura et recommença de plus belle à dénoncer au peuple les injustices des daïmio et la simonie du clergé. Cette fois, il devenait dangereux. Sa parole menaçait de déclencher une, révolution, lorsque Hojo Tokimoune, chef du Gouvernement shogounal, ordonna son supplice. Cependant l'arrêt de mort porté contre lui, ne fut pas

(1) Cf. Anésaki, *Nichiren* et *Quelques pages de Vhisloire religieuse du Japon*, 87-111.

exécuté. Au dernier moment, le Ciel sauva son envoyé (miracle d'Enoshima) et Nichiren fut seulement exilé dans l'îlot de Sadoshima qui fut le Pathmos de cette âme ardente. Il mourut dix ans après, à soixante ans. Ses disciples formèrent un nouvel Ordre religieux, l'ordre *des Ilokke*. Mais, telle était la malice du siècle que les moines de Nichiren eux-mêmes se mirent à posséder des richesses immenses, à devenir un Etat dans l'Etat, à disputer, les armes à la main, aux autres communautés religieuses les biens de ce monde. En 1532, ils expulsèrent l'*Ordre Monto*, du monastère de Yamashina près de Kyoto. En 1037 ils livrèrent dans les rues de Kyoto une bataille terrible aux moines de Tendai... A vouloir entrer dans la hiérarchie féodale, l'Eglise bouddhique avait gagné la terre, mais elle avait perdu le ciel. Et toute la flamme des grands mystiques du XIII^e siècle n'était pas parvenue à la purifier.

L'Art japonais à l'époque féodale.

L'Ecole de Tosa et l'Ecole de Kano.

Le Moyen Age japonais ne marqua pas, comme le nôtre a son début, un recul général de la civilisation. Au Japon, la civilisation antique subsista à côté de la société féodale. Pendant tout le Moyen Age, il y eut ainsi deux Japon : un Japon d'épopée, celui des Minamoto, des Hojo et des Ashikaga, avec sa chevalerie héroïque, ses moines-soldats, ses vendettas et ses carnages, — et un Japon 'de rêve et de légende, avec ses mœurs de cour raffinées, ses empereurs esthètes, ses cénacles de poètes et d'artistes. L'un et l'autre se complètent. Ils représentent le double aspect du passé, avec sa rudesse et son mystère, la folie de ses preux et les songes de ses sages. C'est à leur rencontre que le Nippon batailleur et charmant, — « pays de mousmés, pays de guerre » —, doit son prestige et son attrait.

L'époque des Hojo et des Ashikaga vit se développer une école de peinture originale, l'*Ecole de Tosa*. C'était une école éminemment aristocratique, inspirée par la vie raffi-

née du Gosho. « Elle était caractérisée, dit Gonse, par une grande distinction de formes, une finesse précieuse du pinceau, qui rappelait celle des miniatures persanes, avec lesquelles elle avait de singuliers rapports de style (1). » Tosa Tsounétaka, le fondateur de cette école (1229-1255), nous a laissé d'admirables paysages d'hiver. Lui et ses descendants, pendant deux siècles (2), peignirent aussi des fleurs et des oiseaux, dont le fini rappelle les œuvres analogues de l'Ecole chinoise. Par leur soin du détail et la somptuosité naïve de leur manière, les peintres de Tosa évoquent encore certains maîtres préraphaélites, comme Gentile de Fabiano et Benozzo Gozzoli. Presque tous les artistes de Tosa furent, en effet, de véritables enlumineurs, affectionnant les beaux fonds d'or, les belles étoffes, les belles armures, et se plaisant à reconstituer en de riches cavalcades seigneuriales la Cour des Taira et des Minamoto. Mais cette minutie patiente des détails n'excluait nullement chez eux la largeur de la conception, la puissance des ensembles. Quelle plus large vision d'épopée, par exemple, que les superbes *makimono*s de la guerre Hogen-Heiji (3), dus à Soumiyoshi Kéiôn (xIII^e siècle), et dont une partie se trouve actuellement au Musée de Boston, dans la Collection Fenellosa ? Les peintres de Tosa exécutèrent enlin des portraits admirables de vie intérieure, comme le prodigieux *Portrait de prêtre chauve* représentant le daisjyo ou archevêque Jichin (+1225), et que Mme Gillot a récemment offert au Musée du Louvre (4). Par son art profond, émouvant et simple, cette œuvre magistrale s'apparente aux plus pénétrantes études psychologiques d'un Memling ou d'un Holbein. Elle nous révèle à la fois, saisis et ressuscités pour l'éternité, une classe sociale, une âme, un état d'âme. Le personnage, dit M. de

(1) Gonse, *L'Art Japonais*, p. 18. Cf. Tci-san, *Notes sur l'Art Japonais, La peinture*, p. 82-83.

(2) Voir la généalogie des peintres de Tosa in Tci-san, *Notes sur l'Art japonais, la Peinture*, p. 308-309.

(3) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, planches 88 et 89, p. 205 et 206.

(4) Excellente reproduction en couleurs dans Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, planche 6, page 136 (Hachette, éd.).

Tréssan, « est assis, dans un fauteuil au haut dossier. Devant lui, une table est recouverte d'une splendide étoffe décorée de fleurs de lotus. Ses traits sont fortement accusés. Ses yeux, pleins d'acuité et de finesse, marquent l'intelligence et la bonté. Ses mains un peu grosses, des mains d'homme d'église, ont d'un dessin précis, les ongles indiqués minutieusement.- L'ensemble est d'une harmonie aux tons neutres, havane et gris, relevés par la gouache des chairs et des fleurs (I). »

L'influence du Bouddhisme sur l'art peimstait. C'est grâce à cette influence que le Japon se tint au courant de l'évolution de la peinture chinoise. Lorsque commença au xv^e siècle,⁴ sous l'inspiration de l'Art des Ming et surtout sous l'action posthume de l'Art des Sourig, ce qu'on a pu appeler la Renaissance Japonaise, ce fut un prêtre bouddhiste, Chodensou (1351-1427), qui en marqua le début. Le Monastère du Tofoukoudji, à Kyoto, conserve de cet artiste, une *Mort du Bouddha* et une immense Kwannon assise sur un roc battu des vagues, oeuvres qui, pour l'inspiration mystique, ne sont pas inférieures aux plus belles compositions des Primitifs de Héïan (2). On peut rapprocher de cet artiste un prêtre zen nommé Sesshou (1423-1506) qui, vers 1465, alla étudier la peinture en Chine où il demeura quelque temps à la Coul des Ming. De retour au Japon en 1467, Sesshou devint l'ami du grand shogoun Yoshimasa. Les oeuvres qui nous restent de lui sont assez nombreuses. Citons une *Vue de montagne dans le brouillard*, au Musée du Louvre, — le *Temple Seikendji* de la Collection Barbou-teau, — les *Rakans* de la Collection Freer à Boston, et ceux du Daitokoudji, — le *Jourojin* ou dieu de la Longévitè, do la Collection Hachisouba (3), — les *Montagnes* du grand paravent de la Collection Freer (4), — enfin les paysages montagneux de la Collection Kouroda et les célèbres maki-

Ci) Tei-san, *Notes sur l'Art Japonais, ta Peinture*, p. 84.

(2) Migeon, *Au Japon*, p. 214.

(3) Reproduction dans Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, planche 97, page 216.

(4) Fenaliosa, *L'Ari en Chine et au Japen*, pi. 100, p. 219.

monos de la Collection du prince Môri ds Choshou (1) Le meilleur disciple de Sesshou fut Sesson, religieux bouddhiste comme lui (+ 1495), qui nous a laissé de beaux paravents représentait des singes dans des bambous ou dans des vignes (2), et aussi de délicats effets de neige, de clair de lune, d'aube dans la brume, à la manière impressioniste des paysagistes Soung. Le Louvre possède un charmant et humoristique kakémono de Sesson, représentant le sennin Gama ayant sur l'épaule son fidèle crapaud (3).

Sous l'influence de l'art chinois des Ming, le goût des croquis en noir remplaça de plus en plus celui des enluminures amoureusement détaillées de l'Ecole de Tosa. Cette nouvelle manière inspira l'Ecole de Kano qui fut l'école favorite des shogouns Ashikaga, comme Fart de Tosa avait été Fart officiel du Gosho impérial. C'est en grande partie grâce à la protection qu'ils accordèrent aux maîtres de Kano, que les Ashikaga ont mérité d'être appelés les Médecis du Japon (4). Les maîtres Kano recherchaient avant tout la vigueur du trait, l'esquisse rapide, la simplification synthétique des ensembles. Beaucoup de leurs peintures sont en noir et blanc. Le fondateur de cette école fut *Kano Masanobou*, originaire de la région de Kamakoura (né vers 1450, mort vers 1490). Ses œuvres, dit Gonse, se distinguent par la puissance assourdie de la couleur, l'effacement du coup de pinceau, la noblesse sévère, des figures. » Une des plus connues est le noble portrait de Confucius du Musée de Boston (5). Le fils de Masanobou, *Kano Motonobou* (1476-1559), peignit un grand nombre de paysages et de scènes bouddhiques. « L'art japonais, dit Gonse, n'a rien produit de plus fort et de plus délicat que ses kakémonos... L'un d'eux représente un paysage aux lignes fuyantes : un Corot noyé de lumière et de transparence. » Les titres seuls des kaké-

*(1) Fenellosa, *op. cit.*, pi. 101 et 102, pages 220-221.

(2) Musée de Boston et collection Ch. Freer, à Détroit (Etats-Unis).

(3) *Tei-san, Notes sur l'Art Japonais, La Peinture*, p. 94.

(4) Voir la généalogie des peintres Kano dans *Tei-san, Notes sur l'Art Japonais, La Peinture*, tableau 6, p. 312-313.

(5) Cf Fenellosa. *UArt en Chine et au Japon*, planche 103, p. 122

monos de Motonobou suffiraient à donner une idée, de sa manière. Citons au hasard : « la cloche du soir d'un temple éloigne et l'ardeur du coucher de soleil sur un village de pêcheurs », — « une bourrasque de vent sur une petite ville retirée au milieu des montagnes, et dcis bateaux sur le retour, au large de la côte », — « la lune d'automne sur le lac Toung-ting et des oies sauvages sur une plage de sable », — « une nuit pluvieuse en Hsiao-Hsiang, et neige du soir sur le lac » (1).

Les peintures de Motonobou conservées dans les Musées du Japon ou des Etats-Unis sont assez nombreuses. Le Temple Nansendji, à Kyoto, possède de ce maître de grandes décorations de fleurs et d'oiseaux sur fond d'or, des personnages chinois, des montagnes dans le brouillard, des cigognes dans un paysage solitaire, peintures en noir et blanc d'une admirable sûreté de pinceau (3). Le Musée de Boston qui est particulièrement riche en peintures de l'Ecole de Kano, possède plusieurs chefs-d'œuvre de Motonobou, notamment le portrait de *Trois Sages de Vépoque des Souny* et de grands panneaux décoratifs représentant des chasses tartares. Le même Musée possède aussi quelques peintures de Kano Outanosouke, frère de Motonobou (qui vécut entre 1513 et 1575), entre autres un grand aigle sur une branche de pin, « qui est peut-être, dit Fenellosa, la plus belle interprétation d'oiseau du monde » (3). Le Musée de Boston a acquis également un paravent représentant la Cour Impériale de Chine par Kano Yeitokou, petit-fils de, Motonobou (qui vécut de 1545 à 1592),

Plusieurs œuvres de l'Ecole des Kano semblent trahir par moments de curieuses influences persanes. « L'ancien art persan, dit Couse, dont est sorti presque intégralement l'art hindou et pour une part l'art chinois, a eu vers le xv^e siècle, une influence directe sur l'art japonais (1). » N'oublions pas, en effet, que la conquête mongole qui avait uni sous

(1) Tei-san, *Sotes sur l'Art Japonais. La Peinture*, p. 99

(2) Migeon, *Au Japon*, pi. 23, p. 208.

(3) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 222 et pl. J05, p. 224.

(4) Gonse, *L'Art Japonais*, p. 31.

la même domination l'Iran et l'Extrême-Orient, avait introduit en Chine, au commencement du xiv^e siècle, une grande quantité de miniatures, de poteries et de tissus persans; Bien d'étonnant à ce que, de la Chine, l'influence persane ait gagné le Japon où elle se fit sentir après coup sur l'Ecole de Kano aussi bien que sur l'Ecole de Tosa et sur les laques les bronzes et la céramique autant que sur la peinture elle-même.

La sculpture de l'époque féodale a produit plusieurs œuvres remarquables, notamment des portraits de prêtres d'une extraordinaire intensité d'expression. Citons seulement parmi les plus beaux spécimens de cet art, six statues de prêtres assis, au Nanendo du Kofoukoudji, à Nara, datant du xI^e ou du xII^e siècle : « Tenant en mains leurs cassolettes d'encens, dans leurs robes souples dont les plis sont largement étalés autour d'eux, ils poursuivent dans l'ombre de cette retraite leurs méditations ou leurs prières ; leurs visages ont une puissance d'expression individuelle, leurs yeux dé verve une intensité de vie, les plis de leur bouche indiquent tant d'amertume résignée, les veines du front tant de pensée réfléchie, qu'on ressent quelque inquiétude à sentir tous ces regards aigus croisant les vôtres et vous pénétrer de tant d'interrogations muettes que la méditation de plusieurs siècles a enrichies de pensées si profondes... (I). » D'un style analogue est la statue en bois d'Àsangba debout bénissant, du temple Kofoukoudji à Nara (xII^e-xIII^e siècle), œuvre d'une noblesse, d'une simplicité et d'une vérité telles qu'on peu! dire qu'elle n'appartient pas en propre au Japon, mais à l'art classique de tous les temps (a). Par l'exactitude des proportions, la beauté de l'attitude et du drapé, cette œuvre magistrale évoque les statues les plus admirées de la Grèce ou du xIII^e siècle français, tout en ayant sur les unes et les autres la supériorité d'une vie intérieure profonde. En même temps, par le réalisme de la physionomie, — visage glabre et ridé de prêtre, de pen-

(1) Migeon, *Au Japon*, p. 224. Voir aussi Fcnelloso, *op. cit.* p. 142.

(2) Reproduction dans Fcnelloso, *L'Art en Chine et au Japon*, planche 28, p. 86.

seur et d'homme d'action, — elle évoque les plus vivantes statues-portraits de la sculpture romaine. C'est l'accord parlait dp plus haut idéalisme et du réalisme le plus parlant dam un classicisme sobre et définitif.

L'œuvre la plus célèbre de la période Hojo est le Dai boutsou de Kamakoura, statue de bronze haute de treize mètres, et fondue en 1252 par Ono Goroémon. Cette statue colossale n'est pas inférieure aux grandes oeuvres similaires des époques de Nara et de Heian. L'influence gréco-bouddhique s'y fait encore sentir. « La silhouette grandiose de Daiboutsou, dit M. Migeon, la douceur sereine et la majesté de son visage où transparaît le pur type hindou, émeuvent par l'impression de méditation profonde, de rêve insondable que toute image du monde extérieur ne saura distraire jamais. Il ne dort pas : il songe. Ses yeux à demi clos, laissent transparaître la vague lueur que leur font deux globes d'or pur. Sa tête, si lourde de pensées, est légèrement abaissée, et son dos s'est voûté. Aucune ligne du visage n'indique le tressaillement de la vie, pas plus qu'aucune ligne du corps, la flexion d'un mouvement. C'est un repliement complet, un abandon total de toutes les préoccupations terrestres, un retour absolu aux forces élémentaires et aux grands concepts essentiels (1). »

3 . : *LE JAPON DE LA RENAISSANCE*

Les principautés japonaises
au XVI* siècle.

Au commencement de la Renaissance, le Japon ressemblait a l'Italie du Quattrocento. L'autorité morale des empereurs japonais avait disparu comme celle des Pontifes Romains. Le pouvoir militaire des Shogoun Ashikaga s'était évanoui comme celui des Césars germaniques. A Kyoto, la ville impériale, l'Empereur et le Shogoun étaient mis

(1) G. Migeon, *Au Japon*, page 57.

en échec par les clans locaux, comme le Pape à Bopae. A. la place de ces deux grandes autorités traditionnelles, une dizaine de principautés se partageaient l'Archipel, aussi nettement souveraines, aussi remuantes et aussi ambitieuses qu'en Italie les Maisons de Rimini ou de Borgia, de Visconti ou de Médicis (1). Et c'est bien comme des princes de la Renaissance italienne, — « *le Prince* » de Machiavel, — qu'il faut se représenter ces grands daïmio du xvi^e siècle, poursuivant tous par la force et par la ruse, une politique dynastique à longue portée, aspirant tous, dans l'écroulement des autorités traditionnelles, à refaire l'unité japonaise au profit de leur maison, entretenant entre eux tout un système d'ambassades, de relations élégantes, d'échanges artistiques, d'espionnage et de trahisons ; tous entièrement dénués de scrupules et dominés par la raison d'Etat ; avec cela Mécènes fastueux, grands amateurs d'art et de poésie, attachant à l'acquisition d'un kakémono ou à la composition d'un *outa* la même importance qu'au gain d'une bataille, et cherchant tous à faire de leur petite cour le foyer le plus brillant de la Renaissance qui commençait.

Au Nord, la partie septentrionale de l'île Hondo formait la *Principauté de Sendaï* qui appartenait à la Maison des Date. Au milieu du xvi^e siècle, le prince de Sendaï, Date Masamoune, sut acquérir une place prépondérante dans toutes les querelles de son temps. Lui et ses successeurs poursuivirent une politique prudente et tenace, sachant évoluer au milieu des innombrables intrigues féodales, deviner dans le vaincu de la veille le vainqueur du lendemain et se rallier à lui en temps utile. Ils conservèrent d'ailleurs parmi les fluctuations de leur politique une ligne de conduite fixe, la défense des clans du Nord, dont ils s'étaient constitués les représentants contre la jalousie des méridionaux.

Dans le Hondo central, le Kouanto avait appartenu pendant tout le xv^e siècle aux *Ouésougi* dont nous avons vu les

(1) Pour l'histoire des daïmiats japonais au xvi^e siècle, voir La Mazeillère, *Le Japon*, III, 148 et sq., et les cartes historiques de JVfurdoch, *op. cit.*

guerres victorieuses contre les Ashikaga. Un moment on avait pu croire que cette ambitieuse maison, maîtresse de Kamakoura et des vieux fiefs militaires du Kouanto, y ferait souche d'une nouvelle dynastie shogounale. Mais la coalition des clans rivaux arrêta son essor et au xvi^e siècle son représentant, Ouésougi Kenshin, chassé du Kouanto, se trouva réduit à quelques provinces sur la côte occidentale de l'ondo, (Mitre les baies de Toyama et de Vakasa. La majeure partie du Kouanto tomba au pouvoir d'une famille de parvenus, anciens marchands devenus souverains comme les Médicis, les *Hojo d'Odawara*. La résidence de ces princes était à Yédo, ville qui avait remplacé Kamakoura comme chef-lieu du Kouanto. Toutefois, ils n'étaient pas seuls à dominer le londo central. A côté d'eux, une autre dynastie nouvelle, celle des Takéda, acquit la région du Fouji Yama qu'elle enleva aux Ouésougi. Entre les Ouésougi et les Takéda commença une lutte inexpiable, de manoir à manoir, d'homme à homme, qui se poursuivait de génération en génération pendant un siècle. Au milieu du xvi^e siècle, les représentants des deux maisons rivales Takéda Shingen et Ouésougi Kenshin se retrouvèrent dans toutes les coalitions du temps, face à face et l'épée à la main, sans pouvoir trancher par une action décisive leur interminable querelle.

La région de Kyoto était, au xvi^e siècle, le pays le plus contesté de tout le Japon. Le prestige de la capitale impériale en faisait l'enjeu de tous les conflits, le point de mire de toutes les ambitions. Kyoto était toujours la résidence des empereurs de la dynastie solaire et des shogoun Ashikaga. Mais l'autorité du *Cosho* et du *Shogounat* était aussi peu respectée, à Kyoto que celle de la Papauté et du Saint-Empire dans la Rome du xiv^e siècle. Comme Rome, disputée entre les Orsini et les Colonna, Kyoto n'était qu'un champ de bataille que s'arrachaient, les armes à la main, les Princes-Evêques de Hieizan et d'Osaka et les factions laïques des Hosokawa et des Miyoshi. Au milieu du xvi^e siècle, les Miyoshi l'emportèrent sur leurs différents rivaux. Pendant plusieurs années, ils imposèrent leur tyrannie au *Gosho*

comme au *shogounal*, et en 1565, ils massacrèrent le dernier shogoun de la dynastie Ashikaga, l'infortuné Yoshitérôu.

Tous les clans voisins de Kyoto s'apprêtaient à recueillir la succession de l'Empire défaillant. Dans la pointe Sud-Ouest de l'île Iondo, une nouvelle principauté venait d'apparaître qui ne le cédait à aucune autre en énergie et en ambition. C'était la *Principauté de Choshou*, fondée par l'illustre *Maison de Mûri*. Le Japon ne compta pas de princes plus remuants et plus audacieux que les Mûri. On les vit sans cesse à l'avant-garde des idées nouvelles, toujours sur le point d'atteindre à la première place et toujours précipités du faîte, par suite de leur impatience et de leur fougue irraisonnée. Le représentant de cette famille, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, Mari Motonari (1555-1671), annexa à son fief patrimonial treize daïmiats voisins et domina dès lors toute la presque île comprise entre le détroit de Simonosaki à l'Ouest, la baie de Wakasa, le Lac Biwa et la baie d'Osaka à l'Est.

Les deux îles méridionales, Sikok et Kioussiou avaient longtemps maintenu dans l'empire japonais leur indépendance ethnique et morale. En plein xvi^e siècle, elles conservaient leur caractère propre. Elles étaient partagées en plusieurs daïmiats ou seigneuries dont les plus importants étaient à Sikok, le daïmial de Tosa (qui appartenait à la *Maison Chosokabé*) ; à Kioussiou les daïmials de Hizen (appartenant au clan des Rioudzôji), de Boungo (au clan des Omo), et de Satsuunia (au clan des *shimadzou*). La plus puissante de ces principautés méridionales était celle de *Salsouma*. L'orgueilleuse maison des *Shimadzou* qui y régnait, incarnait l'esprit de revanche des clans du Midi contre la dictature du Nord. Nul daïmio n'était plus jaloux de son indépendance que les princes de Salsouma. A l'abri dans leur île, presque « en marge du Japon », ils se considéraient moins comme des vassaux de l'Empire et du Shogounat que comme de véritables souverains indépendants.

Un homme de Salsouma, dit M. Courant, est d'abord de Salsouma et ensuite Japonais. » Au xvi^e siècle, les Shimad-

zou entretenaient avec la Chine et la Corée des relations diplomatiques personnelles, par-dessus la tête du *Gosho* et du *Bakoufau*. À différentes reprises, ils se firent même reconnaître, par la Cour de Pékin, le titre de rois. Ils avaient leur politique étrangère à eux, leur marine et leur commerce propres. À une époque où le reste du Japon ne voyait dans les Européens que des « diables étrangers », les princes de Satsouma s'efforçaient de nouer des relations avec l'Occident.

Au *xvi*^e siècle, comme l'Empire et le Shogounat, dépouillés de tout pouvoirs-effectif, se trouvaient totalement incapables de représenter le Japon dans le monde, Satsouma, Hizen et les autres daïmiats de Kioussiou inaugurèrent à eux seuls une vaste politique d'expansion maritime et coloniale en Extrême-Orient. C'est ainsi que dans l'Italie anarchique du *xiii*^e siècle, les Seigneuries de Venise et de Gênes avaient relevé et maintenu par leurs propres moyens, sur tous les rivages du Levant, le drapeau de l'italianité. Et de même que Gênes et Venise n'avaient dû leur brillante expansion coloniale qu'à l'absence de toute autorité hégémonique en Italie, de même les clans de Kioussiou et leur peuple de marins ne purent poursuivre leurs entreprises sur les côtes de la Mer de Chine que grâce au relâchement simultané du pouvoir impérial et du pouvoir shogounal.

La première expansion japonaise au *xvi*^e siècle.

Au *xiii*^e et au *xiv*^e siècle, l'Italie des communes et des podestats, bien que divisée à l'infini, colonisa l'Orient. De même, le Japon anarchique du *xvi*^e siècle, essaima dans tout l'Extrême-Orient (I).

Le premier objectif de l'expansion japonaise fut la Chine.

(1) Sur l'expansion japonaise au *xvi*^e et au *xvii*^e siècles, consulter La Mazelière, *Le Japon*, III, 34 et 39. — Murdoch et Yamagata, *History of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651)*, Kobé, 1903 — Nagaoka, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles*, P. 1912.

En 1523, les corsaires japonais attaquèrent les côtes du Tché-kiang où ils pillèrent le port de Ning-po. En 1552 ils rançonnèrent Nankin, En 1563 ils firent une descente au Fo-kien, et il fallut une expédition en règle pour les en chasser. A la fin du xvf siècle, ils cherchèrent à s'établir sur la côte de Macao ; les Portugais, leurs concurrents dans cette région, ne se débarrassèrent d'eux qu'au moyen d'un massacre.

L'année même où les Japonais étaient chassés de Macao (1608), Shimadzou Iéhisa, daïmio de Satsouma, soumit les îles Riou-kiou, qui forment comme'un pont entre le Japon et Formose (1). Formose elle-même fut colonisée dans les premières années du xvll^e siècle, par un aventurier japonais, nommé Mototaka, qui s'établit à Kéloung. En 1624, lorsque les Hollandais entreprirent la conquête de Formose, ils se heurtèrent à une très vive résistance de la part de l'élément japonais. En 1637, un corsaire de Nagasaki nommé Yamada Yahéï, battit complètement les Hollandais et les força à reconnaître la suzeraineté du Japon sur leurs établissements de Formose. Nul doute qu'il n'eût réussi à leur reprendre entièrement l'île pour peu que le gouvernement de son pays F y eût aidé. Faute de cet appui, Formose resta aux Hollandais jusqu'en 1660, époque, où ils en furent chassés par un métis sino-japonais, Koxinga, dont nous avons parlé plus haut.

En même temps que sur Formose, les Japonais avaient jeté leur dévolu sur Haïnan et sur les Philippines. A vingt reprises différentes, de 1500 à 1673, ils opérèrent des descentes sur les côtes de Haïnan (2). Dès le début du xvi^e siècle, ils commencèrent à émigrer dans l'île de Luçon. Au moment de la conquête espagnole, Luçon renfermait une colonie japonaise importante, qui essaya de s'opposer par les armes aux progrès des Conquistadors. Un aventurier japonais, Harada Magoshihiro, invita ceux-ci à se reconnaître vassaux de l'Empereur son maître. Quelques années

(1) Cf. J. Davidson, *History of Formosa*, T. A. S. J. XXIV,

(2) Cf. Féray, *Les Japonais à Haïnan*, *Toung pao* 1906, p. 309.

après, un corsaire japonais, Naya Soukazaémon vint piller Luçon. En 1630 le daïmio de Hizen, Matsoukara Shigémasa, préparait une grande expédition contre les Philippines, lorsque la mort vint interrompre ses projets.

Des Philippines, les aventuriers japonais poussaient jusqu'en Malaisie et en Indo-Chine. En 1605, leurs corsaires détruisirent une escadre anglaise dans le détroit de Malacchi. Une colonie japonaise, conduite par Araki Soémon, s'établit en Annam ; une autre, conduite par Soumiya Shichiro-boei, s'établit en Cochinchine ; une troisième, au Cambodge. En 1611, la colonie du Cambodge envoya à la mère patrie une ambassade et un tribut portés par Kono Kiyóémon. A partir de 1579, les rois de Siam possédèrent une garde particulière composée d'aventuriers japonais (1). En 1605, cette troupe se mutina et pillà Ayouthia, la capitale siamoise. Mais la Cour de Siam avait trop besoin des Japonais pour se passer d'eux. Elle leur rendit sa confiance, et dans les années suivantes, ils repoussèrent du pays une double invasion des Birmans par terre et des Portugais par mer. Le chef des auxiliaires japonais, Yamada Jizaémon, devenu gendre du roi et prince de Ligor, fut un moment le véritable maître du Siam (1625).

Ainsi, l'aire de Vexpansion japonaise fut tracée pour les hommes d'Elal du xx^e siècle, par les aventuriers de la finnaissance. Lorsciu'on voit de nos jours les Japonais acquérir Kormosc, la Corée, le Eiao-toung et le Chan-loung, se faire ou'rir les ports chinois, rêver de conquérir l'Annam et les Philippines, il faut se souvenir que ce sont là les articles d'un programme qui remonte à la fin du Moyen Age...

Le Christianisme au Japon.

Les expéditions maritimes des Japonais les mirent en rapport avec les missions catholiques. En 1548, un aven-

(1) Cf. E. Satow, *Intercourse between Japan and Siam in the XVIIth Century* (Transactions of Asiatic Society of Japan, XIII, 2).

turier japonais, nommé Anjiro Anseï, qui voyageait dans l'Inde, lit à Goa la connaissance du célèbre missionnaire jésuite saint François Xavier. Cette rencontre affermit l'apôtre dans le désir qu'il avait d'évangéliser le Japon (1). En 1549, François Xavier s'embarqua donc pour Kioussiou. Le puissant prince de Satsouma lui fit bon accueil et lui permit de prêcher l'Evangile à Kagoshima, sa capitale. De là, le zélé missionnaire alla visiter successivement Hirado, sur la côte du Hizen, puis Simonosaki au Nagato, et Yamagoutchi au Souwo ; ces deux dernières provinces appartenaient à la famille d'Ouchi, qui, comme celle des Shimadzou de Satsouma, accueillit très favorablement les jésuites (1550). De Yamagoutchi, François Xavier se rendit à Kyoto, puis il revint à Kioussiou dans la principauté de Boungo, ou le daïmio régnant, Otomo Yoshihigé le reçut avec de grands témoignages de respect (1551). A la fin de l'année 1551, François se rembarqua pour aller chercher de nouveaux missionnaires dans l'Inde. Il mourut sur les côtes de Chine, près de Macao, avant d'avoir pu mettre ses projets à exécution (1552).

Les facilités accordées à la prédication de saint François Xavier prouvent qu'il n'y avait, dans le peuple japonais, nul esprit d'intolérance religieuse. Mais si les doctrines chrétiennes ne suscitaient par elles-mêmes aucune hostilité de principe, les missionnaires allaient se heurter à des difficultés politiques presque insurmontables : Ils allaient se trouver pris dans l'engrenage, de guerres seigneuriales qui détruiraient sans cesse les résultats de leurs efforts. Il suffisait qu'un daïmio les favorisât pour que son rival, par haine de clan, les bannît aussitôt. C'est ce qui arriva dans le Nagato où la Maison d'Ouchi leur avait concédé des terres, mais d'où les chassa l'avènement de la Maison de Môri (1557). Les mêmes complications se produisirent à Kioussiou. En 1580, le daïmio de Boungo, Otomo Yoshihigé et le seigneur d'Àrima, Iïarounobou, se convertirent au Christianisme.

(1) Cf. André Bollcsorl, *St François Xavier*, V. 1917 — Tlans ilaas, *Geschichte des Christentums in Japan* Tokyo, 1902-1904.

nisme, et furent baptisés le premier «ous le nom de Sébastien, le second sous le nom de Protase. Leur peuple les imita, et il y eut dans les Etats de ces princes jusqu'à 125.000 chrétiens. Mais il n'en fallut pas davantage pour que le Prince de Hizen, ennemi héréditaire des Princes de Boungo, considérât tous les chrétiens comme des adversaires de son clan. Il attaqua son rival, le vainquit et menaça d'une ruine complète la chrétienté du Boungo. Cette catastrophe, il est vrai, n'alla pas sans être suivie pour les chrétiens par un rétablissement de fortune, car peu de temps après, le Prince de Hizen fut vaincu et tué par un rival plus puissant, le Prince de Satsouma hii-même, qui annexa son fief (1585). Le clan de Hizen ayant banni les chrétiens, celui de Satsouma eut à honneur de les laisser en repos. Ainsi le succès ou l'échec du Christianisme au Japon se trouvait livré au hasard des guerres féodales (i). C'était un terrain incroyablement instable où chaque jour détruisait le travail de la veille. Fort heureusement pour les missionnaires, au milieu du xvi^e siècle l'échiquier féodal se simplifia, et à la place des innombrables principautés souveraines, apparut au Japon un grand Etat moderne, orienté vers toutes les idées nouvelles. Cette révolution fut l'œuvre d'Oda Nobpunaga.

**Un grand seigneur
de la Renaissance :
Oda Nobounaga.**

Oda Nobounaga (1533-1582) appartenait à une des plus illustres familles du Japon. La Maison des Oda, qui possédait de temps immémorial la seigneurie de Nagoya dans la Province d'Owari, se rattachait aux Taïra des épopées médiévales et, par eux, à la dynastie solaire elle-même. S'il descendait des dieux, Oda Nobounaga n'avait pas tiré grand bénéfice de cette fabuleuse origine, car son fief héré-

1) Voir pour cette époque : Steichen, *Les Daimyo chrétiens ou un siècle de l'histoire politique et religieuse du Japon* (1549-1650), Hongkong, Missions étrangères, 1904

ditaire, borné à quelques châteaux de l'Owari, était un dos moins considérables de l'époque. Il est vrai que dans le Japon anarchique du xvi^e siècle, un chef résolu pouvait aspirer à tout. Et sous le rapport de la volonté, nul n'était mieux partagé qu'Oda Nobounaga, seigneur de vieille race, sceptique et froid, au courant de toutes les intrigues de son temps, allié à la plupart des grandes familles, méprisant les hommes et sachant les entraîner. Son domaine, de médiocre étendue, avait l'avantage d'être situé sur la grande route de Tokaïdo, à mi-chemin du Kouanto et du Gokinaï, ces deux centres de la vie japonaise, qu'il surveillait également. Au reste, Nobounaga qui, tout jeune, avait dû défendre son patrimoine contre les entreprises de ses voisins, savait qu'un grand nom et des droits historiques incontestables ne valent rien sans une armée solide. Il sut attirer à lui tous les samouraï sans emploi, toutes les bonnes lames inoccupées de l'Archipel, et eut bientôt une des meilleures *condottes* de son temps, à la tête de laquelle il plaça quelques aventuriers de grande envergure, comme cet Hidéyoshi, simple paysan devenu chef de bande à la manière du premier Sforza. A côté de ces hommes nouveaux, on voyait dans la clientèle de Nobounaga un chevalier de noble souche, Tokougawa Iéyasou, seigneur de Mikawa, qui était réservé, lui aussi, aux plus hautes destinées. Manants ou aristocrates, tous ceux qui s'attachaient à la fortune naissante de Nobounaga, allaient partager avec lui la gloire de refaire un nouveau Japon.

Le rassemblement de la terre japonaise par Oda Nobounaga se fit pièce par pièce, en plusieurs guerres féodales successives. Quand ses ennemis commencèrent à s'apercevoir de ses desseins, il était déjà trop tard, son œuvre était aux trois quarts réalisée. Il s'attaqua d'abord à ses voisins immédiats. En 1559, il soumit lise, sur l'autre rive de la baie d'Owari. En 1560, il vainquit ses voisins de l'Est, les seigneurs du Totomi et du Sourouga, puis ses voisins du Nord, les barons du Mino, ce qui étendit ses domaines depuis le Fouji Yama jusqu'au Lac Biwa, c'est-à-dire jusqu'à la région même de Kyoto. Il n'attendit pas

longtemps l'occasion d'intervenir dans la capitale, Un drame du palais lui *en* ouvrit les portes.

En 1565 le shogoun noipinal, l'incapable Ashikagà Yoshitéro, fut assassiné a Kyoto par la faction des Miyoshi qui tyrannisait la capitale. Les meurtriers proclamèrent shogoun le frère de leur victime; Ashikaga Yoshiaki, jeune moine qu'ils tirèrent du Couvent, de Nara où s'était écoulée son enfance. Le nouveau shogoun, craignant un sort semblable à celui de son aîné, s'échappa de Kyoto et se réfugia auprès de Nobounaga eu implorant son appui (1566). Cette démarche du Shogoun légitime donna une consécration officielle a la politique personnelle de Nobounaga. Ce fut comme représentant de l'autorité shogounale, c'est-à-dire comme délégué du *Bakoufou*, qu'en 1568 l'ambitieux seigneur d'Owari marcha sur Kyoto. 11 bouscula les sires d'Omi qui essayaient de lui barrer la route et entra en vainqueur dans la capitale que la faction des Miyoshi venait d'évacuer en désordre. Nobounaga remplaça sur le trône shogounal le jeune Ashikaga Yoshiaki, mais il était clair que ce fantôme de prince ne serait désormais qu'un instrument entre les mains de l'heureux capitaine. Celui-ci se fit donner le titre de *vice-shogoun*, qui lui permettait d'agir en toute circonstance au lieu et place du shogoun nominal. Cependant, le faible Yoshiaki ne sut pas se contenter du rôle de figurant, qui lui était réservé. Pareil à Louis XIII conspirant contre Richelieu, il se mit à intriguer avec le parti des seigneurs contre Nobounaga. Le Richelieu nippon n'hésita point. En 1573, il déposa Yoshiaki, déclara déchue la dynastie des Ashikaga, et sous le titre de *dainagon*, prit pour lui tout le pouvoir comme seul maître temporel du Japon, aux côtés de l'Empereur, relégué plus que jamais dans ses fonctions spirituelles.

Pendant les grandes maisons féodales avaient enfin compris le péril qui les menaçait. A l'appel du shogoun détrôné et pour sauver leurs privilèges, les deux ennemis implacables, Takéda Shingen, prince du Fouji Yama, et Ouésougi Kenshin, prince de l'Echigo, firent trêve à leur querelle, et s'associèrent au puissant Môri Motonari, Prince

de Choshou et seigneur de presque tout le SudrOuest de Hondo. La coalition de ces trois barons était de taille à tenir en échec les forces de Nobounaga, mais ici encore il fut servi par les circonstances : La mort le débarrassa de ses adversaires. Môri Motonari décéda en 1571, Takéda Shingen en 1573 et Ouésougi Kenshin en 1577. Les héritiers de ces grands féodaux ne montrèrent ni leur énergie ni leurs capacités, et tombèrent successivement sous les coups du dictateur. Le fief des Takéda fut conquis par Nobounaga et ses alliés, et disparut de la carte (1582). Les Ouésougi perdirent quatre de leurs daïmiats et furent réduits à l'Echigo et à l'Àidzou. Quant aux Môri, ils perdirent six daïmiats et eurent grand'peine à défendre leur fief héréditaire contre les attaques de Hidéyoshi. Une partie des territoires confisqués aux rebelles, fut distribuée; par Nobounaga à ses lieutenants, notamment à Hidéyoshi, qui reçut le fief d'itami, et à Tokougawa Iéyasou, qui reçut la province de Mikawa, sur la baie d'Owari, dans le Tokaïdo (région d'Okasaki).

Comme la féodalité laïque, le Richelieu japonais abattit les Ordres bouddhiques qui formaient autant d'Etats dans l'Etat. Ce fut peut-être la partie la plus rude de sa tâche. L'Ordre de *Hieizau*, retranché dans son imprenable *s/iiro*, l'Ordre de *Monto*, en possession du shiro d'Osaka, dominaient tout le Midi, et surveillaient la capitale. Les abbés d'Osaka et de Hieizan, accoutumés depuis des siècles à faire la loi à la Cour, comptaient sur leur prestige religieux, encore immense sur les foules. Mais un Nobounaga ne pouvait tolérer la morgue de ces moines guerriers, plus puissants et mieux obéis que la plupart des princes laïques. Contre lui, leurs foudres furent vaines. Ne, redoutant ni excommunication, ni enfer, il incarnait le type de ces grands seigneurs de la Renaissance, mêlés de trop près à la vie de l'Eglise officielle pour n'être pas blasés sur son compte. En 1671, il investit le monastère-shiro de Hieizan. C'était à la fois la plus formidable forteresse du Japon et une véritable cité monastique, renfermant tout un monde de princes-évêques, de moines ligueurs, de reîtres,

et aussi de manants et de serfs sujets de FEgliee. La celebre abbaye avait survécu à toutes les dominatione laïques, bravé toutees les attaques. Il y avait huit cents ans qu'elle faisait trembler toute la région du Lac Biwô, Kyoto et le Gosho impérial. Une crainte mystérieuse protégeait ses murailles. On avait beau être samouraï, fils de samouraï, le cœur manquait aux plus audacieux à la pensée de s'en prendre au Bouddha lui-même. Il le fallut pourtant, lorsque Nobounaga, trop vieil arisiocrate pour partager ces supemtions, ordonna d'aller arracher les moines à leurs trésors et à leurs maîtresses. Son ordre fut exécuté. Le monastère de Hieizàn, pris d'escalade, fut rasé de fond en comble (1671).

L'Ordre de Monto, maître du shiro d'Osaka, donna plus de mal encore au fondateur de l'unité japonaise. Il y avait à Osaka un Père Abbé nommé Kosa Kennio qui était homme à tenta tête à toutes les armées du Japon. Trois fois de 1574 à 1678, Nobounaga tenta l'assaut du ehiro d'Osaka. Trois fois Kosa Kennio lui fit lâcher prise. Mais le Riche-lieu japonais montra une obstination inflexible. Il savait que tant qu'une pierre du terrible *shiro* demeurerait debout, Kyoto serait à la merci d'un coup de main. En 1579 il assaillit de nouveau Osaka avec 70.000 hommes, tandis que Kosa Kennio «parcourait l'archipel pour organiser une diversion. Nobounaga triompha, mais ce ne fut qu'un demi-triomphe. L'empereur, choisi comme arbitre entre le grand homme d'Etat et le terrible homme d'Eglise, obtint que l'Ordre de Monto évacuerait Osaka, mais serait dédommagé ailleurs. L'imprenable shiro fut donc occupé par Nobounaga et les moines reçurent des terres dans l'extrême nord de Hondo, à l'écart dos grandes routes et de la grande politique (1580). Après les Ordres de Hieizan et de Monto, ce fut le tour des Ordres Jodo et Nichiren. C'étaient là deux associations religieuses çivales. Nobounaga s'amusa à attiser leur querelle. Il convia leurs docteurs à venir discuter devant lui dans sa villa d'Azouchi sur le Lac Biwa. A l'issue de ce colloque, il prit parti pour la secte Jodo et prononça le bannissement des moines Nichiren, qu'il jugeait plus

dangereux pour «a politique. Quelques années après, il frappa à leur tour les moines Jodo.

Nobounaga n'avait pas contre les missionnaires chrétiens les mêmes griefs que contre les moines bouddhistes. Aussi les traita-t-il avec égards. Quand il fit la conquête du Gokinaï, il trouva des missions catholiques établies à Sakai et A Nara. Il leur accorda sa protection, et leur permit de construire de nouvelles églises à Kyoto, sa capitale, et à Azouchi, sa résidence d'été. Un de ses vassaux immédiats, nommé Oukoa, qui possédait une petite seigneurie dans la province d'Omi, se fit chrétien et fut baptisé sous le nom de Dom Juste. Grâce au régime d'ordre et de paix imposé par Nobounaga, les missionnaires pouvaient espérer cueillir enfin les fruits de leurs travaux, lorsqu'un drame sanglant vint bouleverser leurs projets. En 1582, Nobounaga périt à Kyoto, dans une mutinerie militaire, et le sort de l'Archipel fut remis en question.

Un grand condottiere japonais,
Hidéyoshi.

L'assassin de Nobounaga était un de ses lieutenants, Akétchi Milsouhide, qui espérait le remplacer comme dictateur. Son crime accompli, Mitsouhide s'installa dans le palais de sa victime, à Azouchi, et voulut prendre le commandement de l'armée. Mais s'il crut que les autres lieutenants de Nobounaga le reconnaîtraient pour chef, il fut vite détrompé. *Hidéyoshi*, surtout, refusa avec indignation de lui obéir. Abandonnant la campagne qu'il conduisait contre les Môri, au Nagato, Hidéyoshi marcha contre Mitsouhide, le vainquit, le tua et fit crucifier son cadavre.

L'assassin une fois châtié, un conseil de guerre tenu par les chefs de l'armée, décida de laisser le pouvoir à la famille de Nobounaga, en l'espèce, à Samboshi, un enfant, et à Noboukatsou, un incapable. En réalité, ce fut l'Etat-Major de l'armée, représenté par Hidéyoshi, et par Shibata Katsouie, qui s'empara des affaires. Sur deux chefs c'en était un de trop. Six mois ne s'étaient pas écoulés que Hidéyoshi

LE JAPON

et Ketsouie en venaient aux mains pour décider entre eux qui serait *dicâteur*. *Lu bataille se livra dans les monts-* gnes de l'Eehizen. Katsouie vaincu, fit harakiri. Les autres commandante d'année se rangèrent de bonne ou de mauvaise grâce sous la loi du vainqueur. Le seul d'entre eux qui eut pu tenir tête à Hidéyoshi, Tokougawa Iéyasou, seigneur du Mikawa et du Sourouga, devint son beau-frère et son allié (1). Le prince d'Eehigo, fils de Ouesougi Kenshin, fit, lui aussi, acte de vassalité. Les Mori eux-mêmes, qui n'avaient jamais voulu reconnaître l'autorité de Ndboqnaga, renoncèrent à la lutte, et acceptèrent de tenir en fief de Hidéyoshi ce que eelui-ci leur laissa de leurs biens dans le Sud-Ouost de Hondo (2) Quant aux héritiers légitimes de Nobounaga, Noboukatsou et Samboshi, ils furent relégués dans ce musée des pouvoirs honoraires, qui a évité au Japon tant de meurtres inutiles. Hidéyoshi trouva le moyen d'éclipser leur noblesse, en se donnant, lui, fils de paysans, une origine encore plus illustre que la leur : Il se fit adopter par la Maison des* Foujiwara, la plus ancienne du Japon après la Maison Impériale, Il put dès lors, sous les titres de *kambafcou*, puis de *taïko* (régent), s'installer à Kyoto, à côté des empereurs, aussi maître du Japon, aussi puissant et aussi respecté que Favait jamais été Nobounaga.

Par «es origines et les débuts de ea carrière, Hidéyoshi rappelle le premier des Sforza, ce laboureur qui, un jour, las d'être pressuré et pillé par les hommes d'armes, abandonna sa charrue et sa mesure et gagna le maquis, pour devenir successivement capitaine de brigands, condottiere, général d'armées, prince souverain et commensal des rois. Hidéyoshi, lui aussi, avait été tour à tour simple paysan, chef de bandits et condottiere. Mais sa carrière fut plus vertigineuse encore. Les écrivains japonais vont jusqu'à le comparer à Bonaparte. Comme l'avènement de Bonaparte, l'avènement de Hidéyoshi marqua le début d'un ordre nouveau. C'était

(1) Hidéyoshi donna sa steur en mariage à léyasou dont il adopta lui-même le deuxième fils. Ce fils adoptif du dictateur prit le nom de Hidéyasou.

(2) *principauté* de Choshou.

la première fois dans l'histotre japonaise qu'on voyait un plébéien, un homme sorti du néant, *parvenir*

Au lapon, en effet, les classes sociales ne sont pas, séparées seulement par des différences économiques et morales mais aussi par un véritable fossé ethnique. Il existe dans l'Archipel une *race noble*, sortie des conquérants sino-mongols, aux traits fins et purs, au type sélectionné. Et m existe une *race populaire*, formée de métissages, avec les tlibus primitives et dont Hidéyoshi avait les formas disgracieuses, la laideur triviale, la vulgarité. Le triomphe de cet homme marquait donc une véritable révolution ethnique. 11 fallait que dam les grandes guerres civiles du xvi* siècle, la société japonaise eut été bouleversée jusqu'en ses fondements, pour que les éléments primitifs remontassent ainsi à la surface.

Il fallait aussi que le génie de Hidéyoshi fût vraiment supérieur pour s'imposer "d'emblée à l'aristocratie la plus fermée du monde. C'est que si le dictateur conservait au pouvoir les goûts et les manières de la roture, il y apportait une vision des choses dont aucun homme d'Etat de son temps n'était capable. Empereurs, shogoun, daïmio et samouraï, tous voyaient la politique japonaise avec les préjugés de leur caste, selon des méthodes millénaires dont ils ne pouvaient se détacher. L'isolement politique du Japon, le particularisme des trois grandes régions japonaises, — autant de dogmes qui s'étaient imposés à Nobounaga lui-même. Le fils du paysan d'Owari, étranger aux habitudes mentales des castas dirigeantes, n'écoula en ces matières que son génie personnel. Il osa, comme Bonaparte, lancer son pays dans des voies non frayées. Le Nord et le Midi, Sendai et Kiousiou, il les fondit de force dans le même moule unitaire. Le christianisme qui mettait les insulaires en rapport avec l'Occident, il l'accepta, lui ouvrit les portes non pas discrètement comme avait fait Nobounaga, mais officiellement et toutes grandes. L'insularité japonaise qui avait protégé le pays contre les envahisseurs de jadis, il en abandonna hardiment les bénéfices : Ce fut lui qui envahît le Continent. Ayant fait sortir sa patrie de son isolement millénaire, il voulut pour elle l'empire de l'Asie. Rêve démesuré

comme celui de Napoléon, mais qui dans l'Extrême-Orient du xvII^e siècle, n'était peut-être pas irréalisable.

Le premier article du programme de Hidéyoshi fut l'unification politique de l'Archipel. Nobounaga n'avait eu le temps de soumettre que le Centre et le Sud de l'île Hpndo. Hidéyoshi compléta l'œuvre de son prédécesseur en imposant son autorité aux îles méridionales, Sikok et Kioussiou. A Sikok il soumit, en 1585, le puissant daïmio de Tosa. A Kioussiou, il fut appelé par le daïmio de Boungo, que menaçait le plus puissant seigneur de l'île, Shimadzou Yoshihisa, prince de Satsouma. Les princes de Satsouma avaient toujours étié, contre l'hégémonie du Nord, les champions des clans du Midi, les représentants d'un régionalisme qui allait jusqu'à revendiquer une entière autonomie. Aussi la guerre qui éclata entre eux et Hidéyoshi allait-elle trancher la vieille querelle entre les deux Japons, querelle qui remontait aux origines mêmes de l'histoire, à l'époque où Kioussiou était peuplé par des Malais ennemis mortels des Mongols du Hondo. En 1687, Hidéyoshi, parti d'Osaka, traversa la Mer intérieure, le Détroit de Simonosaki, et envahit le Satsouma par terre et par mer. Il bloqua Shimadzou Yoshihisa dans Kagashiraa, sa capitale, et le força à abdiquer. Toutefois les plans de Hidéyoshi ne comportaient point la doslructiou du Satsouma, cette pierre angulaire de la grandeur japonaise dans le monde. Hidéyoshi laissa au fils du vaincu son fief héréditaire, dépouillé de ses précédentes annexions. Les fiefs arrachés au Satsouma furent distribués par Hidéyoshi à ses trois principaux lieutenants : Konishi Youkinaga, Kato Kiyomasa et*Kouroda Yoshitaka. Le premier reçut le Hiouga; le second eut Koumamamoto, et le dernier, une partie du Bouzen. Cette conquête de Kioussiou par les gens du Hondo, en faisant cesser un dualisme qui remontait aux premiers siècles, fonda réellement l'unité japonaise. Depuis ce jour, la grande île méridionale cessa de former un royaume à part dans l'Empire du Soleil Levant. Elle se trouva associée à tous les événements politiques qui se déroulaient au Nord de la Mer Intérieure et, ce fut là une des œuvres les plus importantes et les plus durables de Hidéyoshi.

Après la conquête du Midi, celle du Nord. De ce côté, l'action de Nobounaga, n'avait pas dépassé le Massif du Fouji. Au Nord du Fouji, la vaste province du Kouanto, c'est-à-dire la double vallée de la Soumida et de la Tone, appartenait toujours à la Maison des Hojo d'Odawara, famille de parvenus sans valeur et sans prestige, qui ne devait «a situation qu'à ses richesses proverbiales. En 1690, Hidéyoshi déclara la guerre aux Hojo, leur enleva Yédo, leur capitale, les réduisit au suicide et confisqua leurs domaines. Il céda Yédo et le Kouanto à son allié, Tokougawa Iéyasou, qui allait trouver dans ces vieilles terres shogounales la base de sa prodigieuse fortune. — Plus au Nord, entre les sources de l'Okouma et le Détroit de Tsougarou, s'étendait la Principauté de Sendaï, dont le daïmio, Daté Masamoune, toujours habile à deviner le maître de l'heure, se soumit de bonne grâce à Hidéyoshi.

Pour la première fois depuis le haut Moyen Age, l'Archipel obéissait au même maître. D'Osaka où il avait établi sa capitale, Hidéyoshi commandait au Gokinai comme au Kouanto, au Sendaï comme à Kiousiou. Il y avait de nouveau un Japon. Nul ne dut s'en réjouir plus sincèrement que les missionnaires catholiques, forcés jusque-là de disperser leurs efforts sur une poussière de principautés. Avant même que Hidéyoshi eut achevé de réduire à l'obéissance les grandes maisons féodales, c'est à lui qu'ils s'adressèrent de préférence pour affermir leur situation dans l'Empire. Pondant trois ans (1584-1587), Hidéyoshi leur accorda tout ce qu'ils voulurent. En 1586 il reçut en audience solennelle à son château d'Osaka le Père Coelho, provincial des missions d'Extrême-Orient. Il promit d'inféoder les daïmiats de Kiousiou à des princes chrétiens et de donner aux Jésuites eux-mêmes la ville de Nagasaki. A cette époque de sa vie, il voyait sans défaveur les conversions se multiplier dans son entourage. Un de ses fils, Hidésougou, se faisait expliquer l'Evangile. Ses deux meilleurs généraux, Konishi Youkinaga et Kouroda Yoshitaka, reçurent le baptême, le premier sous le nom d'Augustin, le second sous le nom de Siméon. Après la conquête de Kiousiou, Hidéyoshi, comme

on l'a vu, donna à Konishi la province de Hiouga et à Kouroda une partie du Bonzen, Il donna de même à un autre daïmio chrétien, connu sous le nom de Don Juste, le fief d'Akashi en Harima, à l'entrée du Golfe d'Osaka. La protection de Hidéyoshi valut au Christianisme des progrès considérables. Vers 1687, le Japon comptait 200.000 chrétiens, dont 180.000 à Kiousiou.

Les rapports du grand homme avec les missionnaires paraissaient excellents, lorsque les menaces des Gonquistadoro tinrent jeter la suspicion dans son esprit. De Manille et de Macao où ils s'étaient établis, Espagnols et Portugais ne cessaient de jeter des regards de convoitise sur le Japon, le *Cipangu* de la légende où leur imagination voyait un El Dorado fabuleux (1). Leurs projets et leurs rodомontades Unirent par alarmer Hidéyoshi. L'exemple du Mexique et du Pérou avertissait les Nippons du sort qui leur était réservé s'ils tombaient jamais sous la domination de Philippe II. Dans sa méfiance, Hidéyoshi rendit les missionnaires responsables des imprudences de leurs compatriotes. Il ne vit plus en eux que des Portugais ou des Espagnols, dont la présence constituait un datiger pour l'indépendance du Japon, et en 1587, il les invita à quitter le pays. Malgré cet ordre, d'ailleurs, presque tous les Jésuites restèrent au Japon avec la tolérance tacite du Régent. De nouvelles missions franciscaines s'établirent moine à Kyoto (1594), à Osaka et à Nagasaki. En 1597, l'imprudence d'un marin espagnol qui menaça Hidéyoshi d'une invasion prochaine, déclencha une courte persécution. Cet orage passé, les Jésuites purent reprendre leurs prédications à Kiousiou, sans que Hidéyoshi voulût s'apercevoir de leur présence.

En omme, il y a lieu de distinguer trois phases dans la politique religieuse du dictateur japonais. Au début de son règne, il inaugura envers les chrétiens une politique franchement libérale et novatrice; Il les proscrivit quand il crut voir en

(1) Sur l'attitude des Japonais envers les Européens à cette époque, voir Nagaoka *Histoire des relations du Japon avec l'Europe, aux XVI^e et XVII^e siècles, Paris, 1906.*

eux **les** fourriers de l'invasion espagnole. Il **les** toléra de nouveau lorsqu'il comprit que ses craintes n'étaient pas fondées.

Expéditions des Japonais en Corée sous Hidéyoshi.

La grande pensée de Hidéyoshi, celle qui immortalisa «son nom dans l'histoire, fut la guerre avec la Chine et l'expédition de Corée. ,

Il y avait longtemps que les Japonais regardaient la Corée comme une dépendance naturelle de leur Empire, leur débarcadère sur le continent. Depuis l'expédition mythique de l'impératrice Djingô, ils avaient à vingt reprises lancé leurs commerçants ou leurs pirates sur la grande péninsule voisine (1). Pour intervenir en Corée, les droits historiques ne leur manquaient pas, non plus que les griefs diplomatiques. En 1510, le roi de Corée fit massacrer les colons japonais de Fousan. En 1690, un de ses successeurs fit détruire les comptoirs japonais de la même ville. Hidéyoshi prit prétexte de cette dernière injure pour sommer les Coréens d'accepter la suzeraineté japonaise. Comptant sur l'appui de la Chine, les Coréens se déroberent. C'est ce qu'attendait Hidéyoshi. Car derrière la Corée, c'était la Chine elle-même qu'il voulait atteindre. En un langage magnifique, il proclama le programme de l'expansion japonaise, en Extrême-Orient, tel que Moutsouhito devait le réaliser au début du xx siècle : « J'assemblerai, dit-il, une puissante armée, j'envahirai le pays du Grand Ming et la guivre de mon sabre remplira le ciel des *Quatre-Cents Provinces* ! Que la Corée soit mon avant-garde ! ».

La Chine, énorme et surpeuplée, affecta alors le même mépris qu'en 1895, pour le petit Japon « cette coquille qui voulait contenir l'Ooéah, cette abeille qui prétendait piquer la grande tortue chinoise à travers sa carapace ». Mais les

(1) Cf. Maurice Courant, *La Corée jusqu'au ix^e siècle. Ses rapports avec le Japon*, P. 1898.

Japonais ne se laissèrent pas émouvoir par ces railleries. La dynastie des Ming qui régnait sur l'Empire Chinois depuis lieux siècles, était déjà en complète décadence. Le condottiere couronné qui gouvernait l'Empire du Soleil Levant, n'ignorait rien de cette situation. Il se «avait à la tête d'une armée aguerrie par dix siècles de guerres civiles ; pour la première fois dans l'histoire, tous les *samourai* de l'Archipel étaient unis sous le même drapeau, — le sien. Il connaissait la valeur de ses compatriotes. Il savait ce que peut le *Bou&hido*, le code de l'honneur chevaleresque, quand il est renforcé par la loi du *Bakoufou*, par la discipline shogounale. Avec de tels éléments, Hidéyoshi devait être tenté d'accomplir la conquête de la Corée, et même, à travers la Corée, d'envahir l'Empire Chinois. Les historiens se sont demandé si, à cette date, une invasion japonaise en Chine aurait eu quelques chances de succès. Mais la preuve que la conquête de la Chine n'avait rien d'impossible, c'est que, peu d'années après, les Mandchous l'exécutèrent avec des moyens certainement bien moindres que ceux dont pouvait disposer Hidéyoshi. Il n'y aurait rien eu d'étonnant à o; qu'après tant de dynasties turques, tOUNgouses ou mongoles, l'Empire du Milieu ait eu sa dynastie japonaise.

En 1592, Hidéyoshi envoya en Cofée un corps expédition* naire de 200.000 hommes commandé par ses lieutenants Kato Kiyomasa et Konishi Youkinaga (1). Ces deux généraux débarquèrent à Fousan et, dans leur premier élan, conquièrent la péninsule jusqu'à Séoul. Au Nord de Séoul, Kato et Konishi se séparèrent. Le premier alla soumettre Gensan et la côte Nord-Est de la Corée, sur le Golfe de Broughton, jusqu'à la frontière russe actuelle. Le second, montant au Nord-Ouest vers le Yalou; s'empara de l'importante place de Hpieng-yang. Cependant une puissante armée chinoise se concentrait au Liao-toung et, au seul bruit de son approche, les Coréens se soulevaient contre les troupes d'occupation

(1) Voir la carte des opérations de cette guerre dans Murdoch et Yamagala. *Histry of Japan during the century of the carly foreign intercourse*, page 320. Voir aussi Aston, *Invasion of Corea*, Transactions of Asiatic Society of Japan, II, 2, et Longford, *Story of Korea*, p. 152 et sq.

japonaises. En mars 1593, cette' armée' franchit le Yalou. Des combats acharnés se déroulèrent autour de Hpieng-yang. Après une vaillante résistance, et devant la supériorité numérique des Chinois, Konishi dut se replier sur Séoul. Son lieutenant Môri Kobayakawa, chargé de couvrir sa retraite, attira les avant-gardes chinoises dans un piège à Piok-jé-yek, au Nord de Séoul, et leur infligea un sanglant échec. Il retarda ainsi la marche des Chinois et permit au gros de l'armée japonaise d'évacuer Séoul et de regagner en bon ordre la région de Fousan. Les Japonais se vengèrent en prenant d'assaut la ville coréenne de Tjin-Tjiou ou Shinshyu, qui avait résisté jusque-là et dont toute la garnison fut passée au fil de l'épée. Ils ne conservèrent que la côte de Fousan (i) et de Masampo, mais ils avaient appris, au cours de cette campagne, le secret de leur supériorité sur les multitudes chinoises, — et c'était là un enseignement qui ne devait pas être perdu pour eux. De leur premier contact avec les empires du continent, ils rapportaient dans leurs îles la certitude de la valeur nipponne, la conscience de l'éminente dignité du *boushido* par rapport aux autres disciplines asiatiques.

L'Empereur de Chine, Wan Li, essaya alors de gagner Ili-déyoshi par une négociation persofticlle. Une ambassade chinoise vint à Nagoya, tenter le Régent en lui offrant la couronne royale du Japon, — une couronne qu'il eut tenue en vassal de la Cour de Chine (1595). Les mandarins qui pensèrent duper de la sorte le rasé condottiere, s'adressaient à plus adroit qu'eux. Hidéyoshi, comprenant qu'une telle négociation ne pourrait que le compromettre aux yeux de ses compatriotes, rompit les pourparlers et recommença la guerre.

En 1597, une nouvelle armée japonaise débarqua en Corée sous les ordres de Kato Kiyomasa et de Konishi Youkinaga. Elle occupa les trois provinces méridionales de la Corée et marcha sur Séoul, mais elle fut arrêtée **par** l'armée

(1) Cf. M. Courant, *Un établissement japonais en Corée. Fousan depuis le xv^e siècle, 1904.*

sino-coréenne, à Chikousan ou Chik-san, à so milles au sud de la capitale ennemie. Une bataille furieusement disputée fut livrée dans cette localité. Chacun des deux partis s'attribua la victoire, mais les Japonais se trouvèrent tellement affaiblis qu'ils ne purent poursuivre leur avance. Comme une importante année de renfort chinoise descendait du Liao-toung, ils se virent dans l'obligation de se replier sur la côte Sud-Est de la Corée, où ils trouvèrent un refuge derrière les murailles de Fousan et d'Oulsan (Ourousan ou Yolzan). Les Chinois apparurent bientôt sur les traces des Japonais. Kato Kiyomasa se trouva bloqué dans Oulsan, où son année endura des souffrances terribles durant l'hiver de 1597-1598. Au milieu des pires privations, le souvenir de la patrie absente soutenait encore ses soldats. « D'après la légende, dit M. de La Mazeiière, une nuit que l'armée meurt de faim, de soif et de fatigue, Kato invoque les dieux, et voilà que, au lever du soleil, apparaît au-dessus des nuages la cime du Fouji, dorée par le matin. Kato, tirant son casque, salue le mont glorieux qui, pour les Japonais, est le symbole même de la patrie...(1). » Cependant Kato songeait à rendre Oulsan quand Hidéyoshi, furieux à la pensée d'une telle « perte de face », lui envoya l'ordre de tenir ou de mourir. Il tint, grâce à des prodiges de stoïcisme, et fut enfin dégagé par une colonne de secours venue de Fousan. Les Japonais recouvrèrent alors la supériorité. Pressés par l'armée sino-coréenne qui essayait de les rejeter à la mer, ils remportèrent sur elle plusieurs victoires, notamment à Sochon, à 30 milles à l'Ouest de Fousan, et à Siouen Htien ou Jyunten, sur la côte méridionale de la Corée. Au cours de cette campagne, ils avaient fait de véritables hécatombes d'ennemis. Les guerriers de Satsouma, que commandait Shimadzou Yoshihiro, tuèrent à eux seuls 38.700 Sino-Coréens,

Les Chinois reconnaissaient eux-mêmes la supériorité que le *boushido* conférait aux samourai : « Les Japonais, dit la chronique des Ming, durs à la fatigue, méprisent la vie et

(1) La Muzelière, *Le Japon*, III, 148.

savent . affronter la mort. Cent d'entre eux rougiraient d'avoir fui devant mille étrangers et n'oseraient plus reparaître dans leur patrie. Ce sentiment qu'on leur inspire dès leur plus tendre jeunesse, les rend terribles dans les combats. » La supériorité du soldat nippon s'affirmait de jour en jour et la conquête de la Corée semblait en bonne Voie, lorsque la mort, de Hidéyoshi Tint interrompre la campagne. Les guerres civiles recommencèrent au Japon et les généraux qui opéraient en Corée, laissés sans direction <h> privés de secours, évacuèrent leurs conquêtes et rentrèrent dans leur patrie (1598).

Le Japon cependant, n'oublia jamais l'expédition de 1592. Le *testament de Hidéyoshi*, la politique coréenne du dictateur restèrent un des dogmes de la tradition japonaise. Et lorsque trois siècles plus tard, après une longue période d'isolement, le Japon reprit sa place dans le monde, ce fut à la réalisation de ce testament et de cette politique, *— victoire sur la Chine, conquête de la Corée —, que ses hommes d'Etat se consacrèrent tout d'abord.

«

Le fondateur
de la monarchie absolue,
, Tokougawa Iéyasou.

Hidéyoshi, en mourant, avait désigné comme héritier son fils Hidéyori, un enfant de cinq ans, gardé par ses fidèles dans son *shiro* d'Osaka. Point n'était besoin d'être prophète pour prévoir que cet enfant ne régnerait pas. Les véritables héritiers du héros nippon étaient, ailleurs : C'étaient tous ses lieutenants et tous ses adversaires, amis ou ennemis, bouddhistes ou chrétiens, daïmio du Nord ou du Midi, tous ceux en un mot qui, à cette date solennelle de 1598, possédaient une armée solide et des samouraï fidèles. Au, premier rang de ces prétendants éventuels, était *Tokougawa Iéyasou*, le beau-frère du défunt, le châtelaiij de Yédo. Iéyasou devait être d'autant plus tenté de revendiquer l'hégémonie, qu'il possédait la meilleure armée du Japon et qu'il se trouvait maître du Kouanto, qui était la terre shogounale par excel-

lence, comme le Gokinaï était terre impériale. — Au Nord du Kouanto, Date Masamoune, le vieux prince de Sendaï, qui avait su ménager ses forces au milieu des luttes précédentes, possédait une bonne armée, de bonnes finances, une diplomatie avisée. Trop prudent pour prétendre lui-même aux premiers rôles, son intervention entre les divers prétendants devait être décisive*. Moins circonspect, l'ancien prince d'Echigo, Ouésougi Kagékatsou, devenu daïmio d'Aidzou en Ivashiro, n'hésitait pas à se mettre sur les rangs des compétiteurs. Il y avait aussi, parmi ces derniers, Môri Téroutomoto, prince de Choshou, qui tenait la presque île Sud-Ouest de Hondo (Nagato, Souwo et daïmiats voisins), et son voisin Oukida Hideie, daïmio du Bizën, un héros des guerres coréennes. Puis, les seigneurs de Kioussiou, comme Kato Konishi, le daïmio chrétien du Higo, qui avait été un des meilleurs généraux de Hidéyoshi, et le puissant prince de Satsouma, de la Maison des Shimadzou, qui incarnait plus que tout autre l'esprit particulariste et les idées de revanche des clans du Sud.

De tous ces prétendants, Iéyasou était assurément le plus remarquable comme personnalité ; c'était aussi celui qui disposait des plus puissants moyens d'action. Hidéyoshi, qui le considérait moins comme un vassal que comme un allié, l'avait intimement associé à sa politique. Aussi Iéyasou allait-il se trouver l'héritier véritable de la pensée du dictateur. Avec d'autres moyens que celui-ci, avec moins de fougue et de génie intuitif, avec plus de méthode et de talents d'organisation, c'était l'œuvre même de Hidéyoshi qu'il prétendait poursuivre. Ce fut d'ailleurs précisément pour cela que, d'instinct, les autres candidats à la dictature se coalisèrent contre lui. Seul parmi eux, le vieux prince de Sendaï, préoccupé avant tout d'assurer l'hégémonie aux clans du Nord, accorda son concours à Iéyasou qu'il jugeait le plus capable de faire triompher sa politique. Mais à cette exception près, toutes les grandes maisons japonaises, Ouésougi et Môri, Oukida, Tosa, Konishi et Shimadzou, firent bloc pour empêcher l'établissement de la monarchie, telle que Hidéyoshi l'avait ébauchée et que Iéyasou préten-

dait la réaliser définitivement. Ouésougi Kagékatsou qui, par ses terres d'Àidzou, était le plus proche voisin des Tokougawa, prit les armes pour envahir le fief de Iéyasou, le Kouanto* Et tandis qu'il attaquait ainsi les Tokougawa au Nord, sur leur propre domaine, ses alliés se rassemblaient au Midi pour s'assurer de la capitale.

En ce péril, Iéyasou résolut de s'ouvrir à tout prix le chemin de Kyoto. Il comprit qu'il lui fallait avant tout mettre la main sur la capitale impériale, fût-ce au risque de perdre son propre fief. Confiant donc au prince de Sendäï, son allié, le soin de contenir les Ouésougi et de défendre le Kouanto, il descendit avec le gros de ses forces la route du Tokaïdo, la grande route historique des invasions qui allait de Yédo au Lac Biwa et aux provinces impériales. Les princes coalisés se portèrent à sa rencontre pour lui barrer le chemin de Kyoto. Le choc eut lieu dans le défilé de Sékigahara, en Omi, au Nord-Est du Lac Biwa, sur un terrain déjà ensanglanté par bien des batailles. Au milieu de l'action un des princes Môri passa aux Tokougawa. Cette défection et la ténacité des vieilles bandes du Kouanto donnèrent la victoire à Iéyasou. Plusieurs des chefs coalisés tombèrent entre ses mains, et parmi eux le daïrnio chrétien Konishi Youkinaga, qu'il fit exécuter. (21 octobre 1600). Un des lieutenants de Iéyasou, Kato Kiyomasa, compléta les résultats de cette victoire en allant faire reconnaître l'autorité de son chef dans l'île de Kioussiou, où il reçut en récompense un fief important.

La journée de Sékigahara assura pour deux siècles à la dynastie de Iéyasou ou *Dynastie des Tokougawa*, la domination de l'Archipel japonais (1). Le vainqueur lit son entrée triomphale à Kyoto, où l'empereur régnant le reçut avec des honneurs magnifiques, puis à Osaka où il vint tenir sa Cour dans l'ancien château de Hidéyoshi. Des fêtes splendides apprirent au monde que le-Japon avait trouvé son maître.

(1) Cf. Bnnkiéy, *Japan and China, t. I, I, Tokugawa apoch* — La Maze-lière, *Le Japon, (orne III, le Japon des Tokugawa, Paris, Pion, 1907.*

Les princes coalisés Curent punis de ce que léyasou considérait comme une révolte. Les Ouésougi de l'Iwashiro, les Morï de Ghpsou, dépouillés d'une partie de leurs fiefs, ne conservèrent le reste que moyennant une soumission absolue. A Kioussiou, Iéyasou aurait pu déposséder entièrement la Maison de Satsouma. Il préféra lui pardonner et rallia ainsi cette puissante famille au régime qu'il fondait. Les gens de Kioussiou et, avec eux, tous les clans du Midi n'en étaient pas moins les grands vaincus de cette guerre. Une fois de plus, ils n'avaient pu résister à la discipline des clans du Nord, aux rudes samouraï du Kouanto. C'est le Kouanto, fief propre des Tokougawa, qui avait conquis et refait le Japon, comme deux siècles plus tard la Prusse refit l'Allemagne et le Piémont relit l'Italie.

Le Shogounat des Tokougawa.

Qui était maître du Kouanto était, en droit historique, *shogoun*, chef militaire de l'Archipel. En 1603, Iéyasou releva solennellement ce vieux titre qui, grâce à la puissance personnelle des Tokougawa, reprit toute sa valeur étymologique. Sans doute, le nouveau shogoun, comme avant lui tous les chefs qui avaient possédé le pouvoir de fait, conserva à ses côtés et affecta de respecter religieusement la dynastie impériale qui continuait à régner à Kyoto. Mais depuis longtemps, les fonctions impériales étaient devenues purement spirituelles. Les Empereurs japonais du xvii^e siècle n'étaient que les grands pontifes du culte shintoïste, infiniment plus effacés et moins mêlés aux questions temporelles que les pontifes romains de la même époque. Confinés dans leurs fonctions honorifiques, moitié prêtres et moitié idoles, ils sanctionnèrent sans difficulté la monarchie des Tokougawa. La résistance contre ces derniers vint d'office on l'aurait le moins attendu, — du fils de Hidéyoshi, de ce faible Hidéyori à qui Iéyasou avait laissé avec le château d'Osaka de belles rentes et un titre sonore. En 1614, le jeune homme honteux du rôle subalterne où il se trouvait réduit, se révolta. Iéyasou vint assiéger le château d'Osaka

et le prit d'assaut après un long siège. Hidéyori se suicida et la famille du grand Hidéyoshi fut exterminée (1615).

Les écrivains japonais ont comparé Iéyasou à Louis XIV et le® Tokougawa, aux Bourbons. Gomme Louis XIV avait complété et rendu définitive l'œuvre des Richelieu et dei Mazarin, Iéyasou consolida en un régime stable les conquêtes de Nobounaga et de Hidéyoshi. Il fut, comme le Roi-Soleil, le fondateur d'une monarchie absolue qui n'admettait ni rébellions ni dissidences. A celte monarchie il donna un système complet d'institutions civiles et militaires renouvelées de l'ancien *Bakoufou*, des finances régulières» une armée permanente, une police formidable, une Cour magnifique. Le *Bakoufou*, le gouvernement militaire créé au Moyen Age par les Minamoto, n'avait jamais été détruit. Mais désorienté au milieu des guerres civiles et des compétitions féodales, il avait été réduit à l'impuissance comme notre Conseil du Roi pendant les guerres de Religion, Iéyasou le ressuscita en lui rendant un chef héréditaire, — lui-même, — un drapeau, — le drapeau aux trois feuilles des Tokougawa, — une Cour, — sa Cour de Yédo. A la différence de Nobounaga et de Hidéyoshi, Iéyasou, en effet, ne porta point sa capitale dans le Midi, à Kyoto ou à Osaka. Il laissa Kyoto, la ville des dieux morte et des grandeurs défuntes, à l'Empereur fils du Soleil qui y promenait su mélancolie parmi las musées et les ruines, comme le Pape dans la Rome du xviii^e siècle. Lui, il eut sa capitale dans l'ancien daïmiat de sa maison, à Yédo (I), au milieu des vieilles terres shogounales et militaires du Kouanto. La ville de Yédo attira à elle toute la vie politique de l'Archipel. Ce fut à la fois le Paris et le Versailles des Tokougawa.

Comme la monarchie de Louis XIV, celle des Tokougawa marqua à certains égards une réaction contre l'idéal de la Renaissance. La société japonaise de la Renaissance, si novatrice et si instable qu'un fils de paysan avait pu y devenir dictateur, se fixa sous les Tokougawa en castes rigides, soigneusement hiérarchisées, séparées par une étiquette sévère.

(1) Aujourd'hui Tokyo.

Une police ombrageuse, — la terrible police du *Bakou-fou* —, surveilla la vie publique et privée des citoyens, leurs rites et leurs actes. Toutes les énergies se trouvèrent disciplinées, canalisées et comprimées. Les grands seigneurs terriblement remuants, magnifiques et belliqueux du xvi^e siècle firent place à des courtisans corrects, aussi docilement soumis au maître que ceux de Versailles ou de l'Escorial. Iéyasou et ses successeurs obligèrent les seigneurs à démanteler leurs châteaux, à congédier leurs armées, à abdiquer toute politique personnelle. Les plus fiers daïmio durent s'établir à Yédo, à la Cour du Shogoun, et y mener une vie de fêtes et de parade, qui les ruinait et les émasculait. Cette domestication de la terrible noblesse nipponne fut accomplie avec le même art que la domestication de la noblesse de France par nos rois. L'exemple de la noblesse fut suivi dans tout le peuple. L'individualité libre, la spontanéité fougueuse de la Renaissance firent place au classicisme et à la règle. Toute l'œuvre de Iéyasou fut marquée par le génie de l'ordre. Cette oeuvre n'eut pas les côtés séduisants de celle d'un Hidéyoshi. Mais Hidéyoshi n'avait été qu'un condottiere couronné, magnifique aventurier sans passé et sans lendemain. Iéyasou fut l'ancêtre d'une longue dynastie de Shogoun aussi obéis et plus redoutés que nos Bourbons eux-mêmes.

En politique étrangère comme en politique intérieure, le règne de Iéyasou marqua une réaction contre l'époque de la Renaissance. Le Japon de la Renaissance avait voulu avec une hâte fébrile sortir de son isolement. Ses marins et ses commerçants s'étaient élancés sur tous les rivages de l'Extrême-Orient. On les avait vus en Chine, à Formose, aux Philippines, en Indo-Chine, dans l'Inde. Ses armées avaient tenté la conquête de la Corée et provoqué l'Empire Chinois. Ses envoyés officiels ou officieux avaient cherché par tous les moyens à établir des rapports avec l'Europe, dont les idées et les mœurs excitaient alors une curiosité passionnée dans l'Archipel. Le Christianisme avait été accueilli à bras ouverts et des daïmiats entiers avaient reçu le baptême. L'avènement des Tokougawa amena un changement com-

plet d'orientation dans l'attitude du Japon envers l'Europe. Au sens le plus strict du mot, ils fermèrent leur pays à tous les étrangers, navigateurs ou missionnaires, Iéyasou, qui avait d'abord, comme Nobounaga et Hidéyoshi, manifesté une vive curiosité pour les choses d'Europe, mit par la suite tout en œuvre pour ramener le Japon à son isolement séculaire. Ses successeurs Hidétada (1605-1623) et Iémitsou (1623-1651) accentuèrent cette politique. C'est à peine s'ils autorisèrent les Hollandais à venir commercer sur quelques points soigneusement délimités de Kiousoa. Quant aux missionnaires catholiques, ils les forcèrent à quitter le pays. En même temps ils détruisaient les chrétientés indigènes.

La grande cause de l'échec du Christianisme au Japon fut une cause de politique locale ou plutôt régionale : la victoire des clans du Nord sur ceux de Kiousiou. C'est auprès des populations de Kiousiou, parmi les marins et les armateurs du Boungo et du Satsouma, que le Christianisme avait fait le plus de progrès. Ces populations naturellement progressistes, que leur commerce mettait en contact permanent avec les navigateurs européens, commençaient à se familiariser avec les dogmes et la morale du Christianisme. Les conversions y étaient fréquentes et les catéchumènes se comptaient par centaines de mille. Aussi les gens du Nord, les peuples du Kouanto et de Sendaï qui n'avaient jamais reçu de missionnaires parmi eux, considéraient le Christianisme comme une religion de Kiousiou. Lorsqu'ils conquièrent Kiousiou, à la suite des Tokougawa, ils s'attaquèrent donc aux missions catholiques comme à autant de citadelles du particularisme méridional. Il se trouvait que le principal daïmio chrétien de l'île, Konishi Youkinaga, prince du Higo, avait pris parti contre les Tokougawa. Après son exécution, ceux-ci donnèrent le Higo à son rival, Kato Kiyomasa, qui persécuta les chrétiens comme des ennemis personnels. Il existait encore un autre daïmio chrétien, Protase, prince d'Arima. Mais lui aussi avait pris parti pour la coalition des princes du Midi. Après la victoire des Nordistes, il dut s'exiler. Les derniers chrétiens de l'Arima, écrasés

dimp6ts par un gouverneur sans scrupules, organiserent un soulèvement sous la conduite d'un samourai chrétien, nommé Masouda Shiro. Cette poignée de braves tint quelque temps en échec les troupes shogounales. Ce furent les Hollandais qui, en haine des catholiques, se chargèrent de la réduire. En 1638, à la *prière* du shogoun, ils vinrent bombarder et livrer aux supplices les Chrétiens d'Arima.

Les régimes trop forts sont souvent intolérants. La monarchie absolue des Tokougawa, comme celles de Philippe II et de Louis XIV, commît à cet égard de lourdes fautes. Le Christianisme n'était pas pour le Japon un péril national, comme le furent les shoguns du xvii^e siècle. Deux des meilleurs lieutenants de Hideyoshi, Komoda Yoshitaka et Konishi Youkinaga, avaient pu devenir chrétiens sans cesser pour cela, d'être des modules de chevalerie. C'est même à eux que le Japon du xvi^e siècle dut en grande partie ses victoires de Corée comme, plus tard, au xxi^e siècle, il dut à un autre chrétien, Tamir Togo, une bonne part de ses victoires mondiales. Les persécutions dirigées contre les chrétiens par les Shoguns Tokougawa du xvii^e siècle, furent le côté sombre d'une époque par ailleurs si brillante.,.

La littérature

à l'époque des Tokougawa.

L'époque féodale, du xii^e au xvi^e siècle, avait été marquée par une décadence artistique et littéraire. La brutalité des mœurs féodales se prêtait mal à une culture raffinée. On ne trouve guère à citer durant cette période que deux chansons de geste du xiii^e siècle, le *Heikke Monogatari* et le *Gempei Seisovki*, qui racontent toutes deux la grande guerre des Taira et des Minamoto.

Lorsque les Tokougawa eurent rendu à la société japonaise l'ordre et la paix, la littérature prit un nouvel essor. Le xvii^e siècle japonais fut comme le nôtre le *Grand Siècle* des écrivains et des artistes. Les écrivains nippons placent l'apogée de leur civilisation classique à la période dite du *Genroku*, entre 1688 et 1704. Cette nouvelle culture japo-

naise se distinguait de l'ancienne, celle -de Nara et de Heian, en ce qu'elle s'adressait à un public bien plus étendu. Ce public, on n'était plus comme à l'époque Heian, un petit cercle d'élite, rassemblée au Gosho, autour de l'Empereur, pour goûter la douceur de vivre. C'était tout un peuple spontané et plein de sève. À côté des drames lyriques des *No*, dont la poésie savante, toute imprégnée encore des vieilles traditions shintoïstes, intéressait surtout l'aristocratie (1), le théâtre populaire se développa avec des thèmes inspirés de la vie quotidienne et des personnages empruntés au milieu contemporain. Les dramaturges de cette école portaient à la scène « le fait du jour », comme Chikamatsu Monzaemon, le Shakespeare japonais et Takeda Idzoumo qui mirent tous deux au théâtre la tragique *Histoire des Quarante-Sept Ronin*, drame vécu qui s'était déroulé au Japon en 1701 (2). Les romanciers Bakin, que sa fécondité a fait comparer à Alexandre Dumas, et Ikku dont la verve gauloise rappelle Rabelais, travaillaient pour les masses populaires qui se passionnaient pour leurs héros. La philosophie, elle aussi, se détournait des chemins suivis pendant l'époque de Heian. Les philosophes abandonnaient de plus en plus le bouddhisme et le confucianisme étrangers pour chercher leurs principes dans les vieilles doctrines nationales du *shinto* traditionnel.

La poésie évoluait comme les autres genres, et la mode passait des *tankas* aux *haikai*, petits poèmes infiniment réduits où l'auteur devait, en deux lignes, évoquer tout un paysage ou laisser entrevoir tout un drame ». Avouons d'ailleurs que, pour des Européens, il est difficile de saisir la différence entre un *tanka* de l'époque Heian et un *haikai** du Genroku. Du xi^e au xv^e siècle le sentiment qui inspire toutes ces poésies est aussi exquis, aussi raffiné. Qu'on en juge par la comparaison de quelques *tankas* et de quelques *haikai*. Les uns et les autres procèdent du même

(1) Cf. Noël Peri, *Etude sur le drame lyrique japonais No*, B. E. F. E. O., 1909, 251.

(2) *L'Histoire des Quarante-sept Ronins* a été adaptée pour la scène française par M. Paul Anthelme, sous le titre « *L'Honneur Japonais*. »

impressionnisme délicat et traduisent en notation fugitives la *même* émotivité frémissante.

Voici de» paysages en deux lignes :

Le crépuscule du matin. De la neige. On dirait le clair de lune, » — « Un cimetière et des lupioles. » — « Feu sous la cendre. Maison sous la neige. Minuit. » — « Une nuit pure. L'eau lumineuse qui se prend. C'est la première gelée. » — « Longue, longue, la ligne solitaire d'une rivière dans la lande couverte de neige » — « Commencement de l'automne. Une lanterne s'allume au loin. Crépuscule. » — « Ecoutez. Dans la nuit pluvieuse, le son d'une cloche. » — « Une bande de mouettes, et un coup de vent au large, brisant leur vol qui tournoie. »

Des comparaisons d'une fraîcheur adorable :

« Une fleur tombée semble revenir à sa branche ? Mais non, c'est un papillon ! » — « J'entends qu'on m'appelle. Est-ce la cloche d'Ouyéno ? Est-ce la voix de ma bien-aimée ? » — « Déjà la fleur du cerisier ? Non, les petits nuages blancs au flanc de la montagne. » — « L'hiver, il neige. Mais que sont les flocons ? Des fleurs. Par delà les nuages, serait-ce déjà le printemps ? »

Et voici, à peine esquissés, des sentiments d'une mélancolie pénétrante :

« Hélas le vont, of, sur les rives du Yoshiro, les fleurs effeuillées, dans les flots du Yoshiro effeuillées les images ! » — « Pour tous les hommes, l'essence du rêve, c'est la lune d'automne. » — « La première fois que j'entends Thotoguisou, mon cœur se prend à aimer en vain... mais qui ? » — « Qu'elle doive mourir bientôt, on ne s'en douterait pas en écoutant le cri de la cigale. »

Et parfois, un sourire au milieu de la mélancolie :

« Ce *monde de rosée* n'est, certes, qu'un monde de rosée. Mais tout de même... »

Ces poèmes sont de différentes époques. Nous les avons réunis à dessein pour montrer que, malgré l'évolution interne de la littérature japonaise, les qualités durables de cette littérature n'ont jamais cessé, et que, des vieux poètes de Nara aux improvisateurs du *Genrohoà*, le *charme japo-*

nais s'est maintenu sans défaillance dans son **éternelle** jeunesse.

La peinture et l'estampe sous les Tokougawa.

L'Epoque des Tokougawa est, pour les Européens, l'époque classique de la peinture et de l'estampe japonaises (1)•

A l'avènement des Tokougawa les vieilles écoles médiévales de peinture subsistaient encore. Le peintre *Tanyou* (1601-1670, notamment, se rattachait à l'Ecole de Kano. A la manière des maîtres de Kano, il dessinait à l'encre de Chine de délicieuses Kwannon, des sages empreints d'une étrange intellectualité ou de rapides synthèses d'animaux. Les Japonais admirent à Kyoto, dans le Nishi Hongandji, un takonoma de cinq mètres de large, décoré par cet artiste. « C'est, dit M. Migeon, une réception d'ambassade chinoise. Le Mikado, entouré de ses femmes et de ses ministres, est assis dans un pavillon devant lequel s'étend une longue terrasse, dominant un vaste parc... Marche vers lui l'ambassade chinoise... Sur ce fond d'or si beau, usé, terni, mais d'un resplendissement sourd, la scène est d'une grandeur inoubliable. Le style chinois dont le Japon était alors si engoué, obligea Tanyou à la traiter tout à fait à la chinoise. Les personnages japonais ont des visages et des vêtements du Céleste Empire. La composition se déroule avec une ampleur et une facilité qui rappellent Véronèse (2). »

L'Ecole de Tosa produisit *Mitsouoki* (1616-1691), un raffiné dont le dessin, très pur, reste toujours d'une rare élé-

(1; Cf. Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, adaptation française par G. Migeon, P. 1913. — Gonse, *L'Art Japonais*, P. 1883. — Seydlitz, *Les estampes japonaises*, traduction Lemoisne, P. 1911* — Lemoisne, *L'Eslampe japonaise*, P. 1915. — Louis Aubert, *Les maîtres de l'estampe japonaise*, P. 1914. — M. Révon, *Etude sur Hoksai*, P. 1896. — H. Focillon, *Hokousai*, P. 1914. — Préfaces de M. Raymond Kôchlin dans les *Catalogues des Expositions d'estampes japonaises du musée des Arts Décoratifs*, 1910-1914, — G. Migeon, *Au Japon, promenades aux sanétuaires dt l'Art*, P. 1908. — Tei-san, *Noies sur l'Art japonais*, P. 1905-1906.

(2) Migeon, *Au Japon*, P. 176.

gance décorative. Mitsouoki se complait aux fleurs, aux oiseaux, aux paysages, et en quelque sorte aux sous-paysages. Voyez le charmant « combat de grenouilles » du Gouashi Kouaïgo, Nul n'a mieux que cet artiste su rendre « la ténuité frêle du brin d'herbe ».

Get art qui, par sa minutie, voisine avec celui du laqueur, devait, par réaction, provoquer un art plus puissant, plus direct *Matabeï* (1578-1650), sorti de l'Ecole de Tosa, chercha son inspiration quotidienne dans la vie du peuple. C'est le fondateur de l'Ecole dite vulgaire ou réaliste, qui nous initie au génie des foules nipponnes. Un tel art suppose une diffusion considérable, aussi préfère-t-il l'estampe à la peinture.

Moronobou (1647-1695), disciple de *Matabeï*, est le véritable créateur de l'estampe japonaise classique. Il surprend l'homme du peuple à sa tâche, le coupeur de riz travaillant l'eau au jarret, les femmes dans leur intérieur, et fixe leur geste de toutes les heures. Et comme il sait que le peuple qu'il aime a besoin d'idéal et de rêve, il se plaît à lui créer des visions d'épopée, comme ses rutilantes chevauchées d'amazones.

À l'époque du Genrokou, *Kôrin*, peintre et laqueur, est, à bien des égards un impressionniste (1660-1716). Il dissimule harmonieusement sa science dans une naïveté voulue. Un groupe de biches élégantes de la collection Vever donne sa manière, ainsi que d'étranges oiseaux nocturnes sur une branche dépouillée, se détachant en noir sur fond de lune. Un porteur de fagots, simple dessin pour une boîte de laque, montre son pinceau aristocratique s'attaquant avec une élégante précision à un sujet de l'Ecole vulgaire. Le coloriste chez *Kôrin*, ne dédaigne pas les feuilles de paravent. Il y jette sur fond d'or, — cet « or de *Korin* » qu'il a créé —, soit des iris d'un bleu profond, soit d'immenses chrysanthèmes blancs qui ploient leurs tiges en courbes souples et dont la lassitude a la légèreté d'un vol.

L'art ne procède que par rajeunissement. Vers 1720, les Tokougawa firent venir de Chine le peintre Namping qui, pénétrant l'art japonais de style Rang-Hi et Young Tching,

lui insuffla une vigueur nouvelle. C'est alors qu'apparut Yosen de Yédo, le dernier des grands peintres de l'Ecole de Kano (1753-1808). Yosen excella dans le paysage. Voici de lui une peinture sur soie où un paysan monte sur un bœuf s'en va dans le brouillard! d'hiver, parmi les rizières et les haies de bambous; la lune dont on devine la présence, le vent qui ploie un saule, créent une atmosphère de mélancolie charmante, — Puis, parallèlement, Okio (1732-1795), docile à l'influence chinoise, et Goshin (1741-1811), qui ne s'en réfère qu'aux vieux maîtres nationaux. Sosen, « le senin des singes » (1746-1821), apporte quelque chose de neuf. C'est un admirable animalier. Les singes sont l'élément principal de son inspiration. Ceux qu'il a saisis montrent une documentation approfondie de l'anatomie et du geste. Le dessin est large sans être lâche, le mouvement aussi caractéristique que la forme. Le frémissement d'un pelage —, et c'est tout l'instinct d'une race animale. Le Musée de Boston possède de très beaux spécimens de l'œuvre de Sosen (singes), — Boston possède aussi du maître animalier contemporain GanJwu (1745-1834) (« l'égal de Baryc », dit Fenellosa), la peinture sur soie de deux daims sacrés, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art universel.

Kwaïgessoudo peint vers 1710 de somptueuses courtisanes et c'est une inspiration qui, pendant un siècle, va régenter l'art nippon. Les scènes de la vie des femmes du Yoshiwara vont aller se multipliant. *Kiyonobou* (1664-1729) donne encore des combats épiques (sa « bataille de Ichinotami »), mais surtout des femmes aux robes de rêve ou de comédie. *Kiyomasou* (1673-1763) et *Masonobou* (1685-1764) se consacrent, eux aussi, aux scènes féminines. Cet art est tout empreint de grâce légère. L'estampe de Masabonou « En bateau sur la Soumida », de tons verts et roses, est le type de ce genre : de jolies femmes qui jouent et chantent. C'est l'apogée de l'école vulgaire. La vie luxueuse qu'elle prétend décrire n'est plus le luxe de bon ton qui charmait chez Kôrin. C'est le luxe un peu criard des courtisanes nipponnes, dont les attitudes décoratives sont faites

LE JAPON

de tausse candeur et d'*értismé* retenu. On ne peut **que** se complaire **aux** «Trois Geishas » dé Toyonobou (1711-1788) qui personnifient les vents du printemps, de Tété, de l'automne, et qui, dans l'envoî de leurs robes somptueuse» et légères, montrent leurs jambes longues aux délicates fausses maigreurs. Même charme aux Baigneuses de *Kiyomitsou* (1735-1785), délicates et grasses, et dont les épaules rondes ne' savent pas retenir le kimono tombant, — et aux Baigneuses de Kiyohiro (1738-1765), plus pudiques peut-être ou plus naïves dans leur impudicité.

Jusqu'ici, les estampes sont peintes à la- main . Avec *Harounobou* (1718-1770), l'inventeur de l'impression polychrome complète, commence la lignée des grands peintres du Japon moderne, Harounobou rompt avec tout ce qui avait été conservé encore du style des primitifs. Sa Conception du morçde est véritablement naturaliste. Toutefois, peintre des courtisanes et de leurs mœurs, il adopte peu à peu cet allongement aristocratique du visage et des formes qui déroute l'Européen. Voici en noir, gris, blanc et rose, un couple sous la neige dont les flocons légers couvrent les arbres et feutrent le sol; le sol est blanc sous le ciel gris; personnages élégamment encapuchonnés, sentimentaux : la scène est délicieuse. Il faut citer aussi, pour le fondu des teintes et l'harmonie des tons, le vase de fleurs de la collection Peytel, où, dans un lointain atténué, monte le clair de lune. Personne, dans aucun pays, n'a nuancé avec plus de charme. Une peinture d'Harounobou de la collection Freer, à Détroit, représentant une jeune femme assise sur une terrasse et délaissant l'écritoire pour contempler lo paysage (un fleuve couvert de barques), est bien connue de tous les amateurs. Un des élèves d'Harounobou, Koriou-saï (apogée 1770-1787), joint à cette maîtrise de coloriste un beau talent d'animalier. Un « héron et corbeau sur une branche fleurie dans la neige » (Collection Haviland) et un « Combat de coqs » (Collection Rouart) définissent cet art où l'élégance et le sens décoratif n'excluent ni la sûreté du dessin ni la force de la composition.

Kiyonaga.

Les *kakémonos*, les peintures originales, deviennent de plus en plus rares, diminuant en raison du nombre croissant des estampes, *Kiyonaga* (1742-1815) marque l'apogée de l'estampe japonaise. Plus rien de conventionnel chez lui dans le sentiment de la beauté qui s'élargit et s'ordonne. Aucun artiste japonais n'est plus proche de nous. Sans rien sacrifier du charme nippon, il rétablit les proportions normales des corps. Ses figures possèdent une dignité tranquille qui rappelle l'Art grec. C'est un réalisme harmonieux et sain qui se communique au décor; l'atmosphère calme du milieu complète la sérénité morale des personnages, et l'art de Kiyonaga atteint, par delà la jolie charmeuse des autres Japonais, à la beauté véritable, au classicisme selon l'esthétique européenne.

Le type de la beauté féminine selon Kiyonaga ne diffère point en son eurythmie du type de la beauté grecque ou du type heureux des femmes de Raphaël. Voyez dans la « série des brocards », la jeune mère se préparant à sa toilette, tandis qu'une autre jeune femme joue avec son enfant. De Raphaël Kiyonaga possède aussi l'art des grandes compositions, l'ordonnance classique des scènes. Citons seulement, à cet égard, la célèbre « terrasse d'une maison de thé donnant sur la baie de Shinagawa », avec, au premier plan, de délicieuses attitudes de femmes et, à l'arrière-plan, une vaste échappée sur une plage que balaie l'air du large dans la lumière vibrante des horizons marins (rose, noir et gris). Aussi remarquable pour le groupement des personnages est le « Débarquement sur le quai de la Soumida » avec l'épisode de l'Adieu, l'œuvre peut-être la plus parfaite du maître.

Mais à cette conception classique de la beauté, à cette science des ensembles, il faut ajouter chez Kiyonaga les qualités propres à son pays et à son époque. Nul mieux que ce grand classique n'a possédé tous les secrets du charme nippon, tous les sortilèges de la féerie japonaise. Sans rechercher aucun des effets de bizarrerie, de raffinement ou de jolie par lesquels un Outamaro ou, un Yasheï nous

captive, il atteint aux mêmes effets par une poésie pénétrante et suave. Sa séduction est infinie. Voyez, au Britishli Muséum, Festampe des « Jeunes filles attachait des poèmes aux arbres en fleura du printemps » : Tout y est baigné d'une lumière d'or pâle qui appelle sur ks choses des nuances allaat, en une harmonie, délicate, du jaune clair au rouge sombre ; le choix seul des teintes immortaliserait la scène, si elle n'offrait encore le charme poétique du jardin ou elle se situe, la grâce des attitudes, la richesse sobre des étoffes ; pas de mièvrerie, pas d'adresses ducs au seul métier ; la isomptuosité décorative est mesurée ; aucun détail n'y accapare le regard au détriment de l'ensemble ; l'âme du peintre est passée dans l'œuvre. C'est un poème aussi, que l'estampe des « Jeunes femmes en bac, traversant la Sournida » dont la Collection Vever possède un excellent tirage ; un poème que l'estampe de la Collection Camondo, représentant trois jeunes femmes se promenant sur les bords de la Sournida, œuvre qui dépasse à notre avis tout ce qu'Harounabou et Ontamaro ont laissé de plus exquis en ce genre. *Kl* voici, de même, au fiiitish Muséum, d'autres « jeunes filles au bord de la mer », où on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la suavité des teintes passées, de la jeunesse des attitudes ou de l'étraugeté du paysage. Que dire enfin de cotte grouillante et joyeuse « fête dans un temple » (bon tirage à la Collection Kœchlin), de ces « Promenades nocturnes » et de tant d'autres épisodes de la vie féminine, mettant en scène en un décor charmant la même femme au corps parfait, conçue selon la formule la plus universelle du Beau P

Par toutes ces œuvres magistrales, Kiyonaga, sans cesser d'être le plus aristocratiquement japonais des graveurs de son temps, s'est, plus qu'aucun autre, rapproché de notre esthétique occidentale. « Le balancement des lignes, dit Fencillosa, leur eurythmie souveraine, ont fait de Kiyonaga l'égal de » plus grands génies du monde, des maîtres de la Grèce et du divin Botticelti (i). » « L'air de gaieté, de grâce,

(1) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, Hacheffe. p. 362.

de jeunesse, des estampes de Kiyonaga, dit de même M. Autoert, la sérénité que gardent ses héroïnes, éveillent en nous des souvenirs de vie antique ; femmes à leur toilette, scènes de banquets et de danses, scènes amoureuses, éphèbes et courtisanes que les peintres athéniens gravaient au trait noir SUR les fonds blancs de leurs lécythes (1).

le meilleur élève de Kiyonaga fut *Shountcho* (+ 1821), qui a laissé un grand nombre d'estampes, de bien peu inférieures à celles du maître, — figures de femmes aux lignes harmonieuses, à l'expression calme et noble, fumant au bord de l'eau, goûtant les plaisirs d'une promenade en barque ou conversant sur quelque poétique terrasse, dans quelque jardin printanier. Les meilleurs Shountcho sont presque des Kiyonaga, et ce n'est pas là un mince éloge.

Outamaro.

Kiyonaga et Shountcho, tout en se consacrant presque exclusivement à la reproduction de la figure féminine, avaient surtout admiré en elle la beauté des lignes, l'eurythmie des poses. *Outamaro*, leur contemporain (1753-1806) peignit la femme japonaise pour elle-même, en amoureux autant qu'en artiste (2). Il y eut, à cet égard, d'eux à lui, la même distance que, par exemple», de Raphaël à Boucher. Habitué des « Maisons Vertes », dont il devînt le peintre attitré, Outamaro vécut à l'apogée du règne de la courtisane nipponne qui remplissait alors, dans la société élégante de Yédo, à peu près le même sacerdoce esthétique que là courtisane athénienne au temps de Périclès. A Yédo comme à Athènes, les courtisanes sont, en effet, les inspiratrices des plus grands génies., Leur intellectualisme aime Me ne te cède en rien à celui de FAspasie hellénique. Outamaro les suit, en adorateur, en confident et en ami, à toutes les heures de leur existence, soit dans ce que leur vie extérieure a de féériquement artificiel, soit dans le charme de

(1) Àttbert., *Les maîtres de Vestampe iaponaise*, Colin, 1914, p. 129.

(2). Cf. Edmond de Goncourt Oulamaro, *Le peintre des maisons vertes*, 1891. — Kurth, *Utamaro*, Leipzig, 1907.

LE JAPON

leur intimité Certains de ses portraits de grandes courtisanes sont, à cet égard d'inappréciables études documentaires, en même temps que des morceaux d'une éomptuosité et d'une magnificence décorative prodigieuses, comme les portraits de la courtisane Hana-Ogi, tenant une branche fleurie de'yamabouki (Louvre), ou celui de la courtisane Kasougano, écrivant un poème sur un éventail Aussi bien, les séries entières qu'Outamaro a consacrées au même sujet; « Courtisanes et Geishas comparées- à des fleurs », « Les douze heures du Yoshiwara », « Les événements de Tannée dans les Maisons vertes », les albums erotiques des « Poèmes de Toreiller » et des « Fleurs tombées », font de lui l'exégète parfait de l'amour japonais et de ses rites.

Cette courtisane, Outamaro aime, comme Kiyonaga et Shountcho, à la replacer dans le décor de ses triomphes, au milieu de grandes scènes de fête ou de parties de plaisir. Il apporte à la reproduction de ces scènes des facultés d'observation plus directe, plus de verve populaire, et malgré la déformation conventionnelle des types, plus de réalisme dans les ensembles. Kiyonaga et Shountcho, plus réservés, n'avaient guère peint que des groupes. Outamaro voit les foules et il les voit d'un œil amusé et, sympathique, en ami de la foule. D'ailleurs aucune vulgarité chez lui, même dans ces scelles de la vie populaire. Ses fouies, comme ses groupes de quelques personnages, se meuvent dans le même décor, un décor enchanté de cour d'amour ou de fête vénitienne. Car Outamaro est un coloriste exquis, presque décadent à force d'être raffiné. Il suffit, pour reconnaître sa virtuosité à cet égard, d'étudier quelques-unes de ses estampes les plus typiques, comme ses « jeunes filles cueillant des feuilles de mûrier » (British Muséum), ses « femmes se promenant sous des cerisiers en fleurs » (Collection Vever), ses « jeunes filles sous des cerisiers » du British Muséum, ou sa « Fête de nuit sur la Soumida, près du pont Riogokou » » dont la Collection Vever possède un excellent tirage. Dans cette dernière estampe, feihmes et enfante longent indolemment la berge, et se détachent sûr l'eau sombre, que limite au loin la promenade d'innombrables

jonques; Mais le chef-d'œuvre d'Outamaro comme coloriste est peut-être l'estampe des « Femmes-sur le grand porit de la 'Soumida un soir d'été », dans le tirage de notre Musée des Arts Décoratifs, amusante foule violette, noire, jaune et verte avec un peu de rouge, foule amusée de mousmés et „de guéshas en fête, dans un décor de féerie.

La caresse voluptueuse du pinceau d'Outamaro n'avait d'abord cherché qu'à rendre la femme japonaise selon le type traditionnel mis en honneur par l'école de Kiyonaga. Mais bientôt, cette idole de sa vie et de son art, Outamaro la ploie entièrement à son caprice, il en fait un être irréel, moitié fleur, moitié papillon, un personnage de rêve; la taille de ses héroïnes s'évase et se courbe en un grand geste floral, leur visage subit un allongement de convention, que rendent plus étrange encore la double ligne des yeux mi-clos et les deux pétales minuscules des lèvres. Cet allongement disproportionné et hiératique des visages et des corps, qui rappelle comme on l'a remarqué, l'art du P.rimate et de l'Ecole de Fontainebleau, n'est, certes pas sans produire une impression d'élégance aristocratique que les Japonais ressentait plus vivement encore que nous. Toutefois cette seconde manière d'Outamaro, qui décèle l'esthète et le symboliste, est bien, quoi qu'on en ait dit, le signe d'une décadence réelle, surtout par rapport à l'art si équilibré et si sain de Kiyonaga.

Gomme Outamaro, son contemporain *Yeishi* (1764-1829), peint presque exclusivement la courtisane japonaise. Lui aussi la voit un peu comme une princesse de légende, dont la grâce compassée, parfois guindée, nous captive par sa réserve. La courtisane de *Yeishi*, sur fond neutre et sombre, dont la Collection Vever possède un bon exemplaire, a la distinction naïve et souple de la belle *Simonetta* de Botticelli, avec, en plus, une richesse d'étoffes dans la gamme des teintes douces, qui est une vraie fête pour les yeux. Ces mêmes qualités de coloriste se retrouvent dans la « Jeune femme assise tenant une coupe de saké avec les attributs du bonheur » (des tortues), estampe représentée au British Muséum : La coiffure, d'un noir de jais, où sont piquées des

épingles d'or, relève le pâle et doux ovale de ta figane ; la robe, d'un beige éteint, s'allie au fond crème, et forme avec les fleurs d'un rouge brun, une symphonie de couleurs d'une sua vite inexprimable. C'est, à traveaux l'espace, « très xviii^e siècle ». Enfin dans «es « Maisons de thé au bord de la Soumida », Yeshi montre une science du groupement digne de Kiyonaga lui-même.

Toyohiro (1773-1828) est un paysagiste charmant. Le Cabinet royal des Estampes de Dresde possède un bon tirage de sos fameuses « Cloches du soir à Ouyéno ». Le sol est déjà baigne de pénombre. De longues bandes de vapeurs roses flottent dans le ciel pâle et voilent la cime des pins. Sous les pins, autour du temple, des groupes écoutent sonner les cloches bouddhiques. Une paix aérienne baigne ce paysagc mystique.

Hokousaï.

Hokousaï « le vieillard fou do dessin » est considéré en Europe, sinon au Japon, comme un des maîtres de l'art universel (1). S'il manque incontestablement de distinction, c'est le plus puissant dos peintres japonais. Sa variété et sa fécondité tiennent du prodige. Son nom s'est imposé à l'Europe bien avait! que l'art japonais y fût sérieusement connu. Qui ne dislingue un Kôrin d'un Sôsen peut goûter et comprendre Hokousaï. Un siècle durant, ou presque, sous les pseudonymes les plus divers où il aime à intercaler le mon bouddhique de l'humilité, il produisit des milliers d'oûvres. Dans son beau livre sur Hokousaï, M. Michel Révon cite de lui 159 ouvrages illustrés (1760-1849).

Hokousaï interprète toute la vie japonaise d'un trait malicieux qui n'exclut jamais le charme : Pnomenades sur l'eau qui frissonne entre les joncs et les nénuphars avec, au premier plan, des batelière au geste élégant et prorapt.— Une

(1) Consulter sur Ilokousai : M. Révon, *Etude sur Hoksai*, Paris, 1896. - - E de Concourt, *Hokousai*, 1896. — Focillon, *Hokousaï*, Atean, 1914. -- Rerzynski, *Hakusal*, Leipzig, 1908. — *Catalogue de l'Exposition des estampes de Yeishi, de Choki et d'Hokusai au Musée des Arts Décoratifs en jánvier 1913*. Préface de M. Kæchlin.

blanchisseuse au bord d'une rivière et dont l'énergie populaire se revêt de grâce sous un lever de lune *qui* embrume l'ensemble, éteint les tons roses et donne aux tons verts des teintes passées (1). — Nakamaro rêvant à sa patrie devant un clair paysage marin où un îlot boisé s'ironde de lumière sous la lune qui se lève (cinquième volume de la Mangoua).

Voici d'inimitables coups de vent : celui de la septième mangoua que strie une pluie oblique ; celui de la douzième mangoua, soulevant les feuilles mortes, tous courbant des personnages effarés (2). Hokousaï saisit là le geste brusque, l'affolement comique, le retroussis drôle, la déformation de la vie quotidienne "par l'imprévu du mouvement. Car il a le secret du geste. Voici le geste de l'homme de la rue, l'homme aux petits métiers, le geste de l'artisan dans son échoppe, du marchand dans sa boutique, du pêcheur qui met ou retire l'hameçon (vues du Fouji), le geste du tonnelier qui lève sa masse (Fouji vu de Foujimigahara en Awari) ; le geste du scieur de long à sa tâche, du forgeron martelant le métal surchauffé, du mitron qui gâche le gâteau de riz, le geste enfin de l'écrivain paresseux qui s'étire devant la page commencée, en face de la fenêtre ronde où, émergeant d'un bois de sapins que longe une volée d'oiseaux, pointe par delà les brumes, en pleine lumière, la cime du Fouji.

Ce sont surtout « les trente-six vues du Fouji » qui ont fait la gloire européenne d'Hokousaï. Il a développé sur ce thème toute la nature et toute la vie japonaises. Voici le Fouji entrevu près de Kamagawa, à travers une vague qui retombe en panache, tandis que des barques montent et descendent sur l'eau qui se cabre ; puissance monstrueuse et irrésistible, la vague vit d'une, vie mystérieuse, presque divine, qui se joue de celle des hommes : étrangement brodée de blanches fleurs d'écume éparpillées au vent, elle semble se prolonger en une volée de petits oiseaux (Musée du

(1) Coll. Vignier.

(2) Le Fouji vu de Yéjiri on Sourouga.

Louvre). — Voici le Fouji au bel été sur un ciel, rayé de images qui se traînent en longues écharpes de vapeur. — Le Fouji un jour d'orage, parmi des nuages livides, rougeâtre à mi-flancs et de plus en plus sombre à sa base que strie un long et déchirant éclair. — Le Fouji vu par delà l'île de Tsoukouda, File bienheureuse aux maisons perdues dans un fouillis de verdure ; la mer, souriante et apaisée, d'un bleu qui, vers l'horizon, se dégrade en un blanc légèrement doré des reflets du couchant, expire à une rive boisée, premier plan du Fouji lui-même ; autour de l'île, des barques surchargées font écumer l'eau en lameô brèves. — Le Fouji sous la neige qui tombe à gros flocons et mouche l'air sombre de myriades de points blancs ; inversement, un convoi qui passe laisse dans la neige qui jonche le sol autant de points sombres que de pas. — Le Fouji entrevu à travers les mailles arachnéennes d'une voile de pêcheur ; — à travers la voile de l'araignée elle-même — ; à travers le rideau épais de joncs qui imprécise la rive du fleuve sur lequel glissent des trains de bois : au premier plan, deux pêcheurs installés sur pilotis ; l'un garnit attentivement l'hameçon, l'autre le jette avec un geste léger et sûr, tandis qu'un enfant, surplombant l'eau, flâne au-dessus de la modeste estacade et qu'un oiseau pêcheur rase la surface de la rivière... C'est du silence et c'est du rêve... — Voici un autre Fouji, vu du haut d'une colline proche, à travers un bois de bambous aux longs fûts cannelés, aux branches retombantes. — Ou bien, dans un ciel bleu strié de nuages en forme de « tchi », le Fouji rouge d'une si puissante valeur décorative ; à la cime s'attardent quelques traînées de neige ; à la base le rouge mat se dégrade dans le vert sombre des forêts de pins (i).

Après la série des Fouji, la série des Ponts, non moins célèbre en Europe que chez les Japonais. Tout le monde con-

(1) A citer encore : le Fouji vu de Koishikawa à Yédo, par un matin de neige. — Le Fouji vu d'un bateau à Oushibori en Hitachi. — Le Fouji vu de la passe de Michima, en Kai (des voyageurs entourant de leurs bras le tronc d'un arbre séculaire). — Le Fouji vu de Kadikazawa en Kai (avec, au premier plan un pêcheur tirant ses filets). — Voyageurs exeurskwuaat au Fouji, etc.

nait chez nous le « Pont aux huit détours » ou « Po[^] aux iris », d'un exotisme si amusant. Enfin, on ne peut prendre congé d'Hokousaï sans citer les « Trois temmes et deux enfante sur le quai de la Soumlda un soir d'été près du Pont Riogokoi » et la « Jeune batelière », œuvres qui dénotent chez ce maître de la force et du mouvement, un sens de la grâce féminine digne de Kiyonaga ou de Shountcfao.

Autant que les « Fouji » et les « Ponts », les « Cascades » d'Hokousaï témoignent à la fois d'un japonisme exquis et d'un sentiment de la nature qui est de tous les temps. Citons au hasard la « Cascade de Yoro », dont l'eau écumante et qui jaillit en poussière, va du blanc au bleu, sous un ciel encore plus bleu, parmi les arbres verts que la buée montant de la cascade enveloppe à leur base ; à gauche, la rivière calmée continue son cours, tandis qu'à droite une hutte avec quelques spectateurs détermine le premier plan. Et encore la « Cascade de Kirîfourî » qui descend à travers un sous-bois charmant, la « Cascade d'Amida en Kiro », la plus populaire de toutes, la « Cascade de Roben », et enfin « le poète Rihakou méditant devant une cascade », une des œuvres les plus nobles du maître...

Hokousaï est resté pour les Européens le type de l'artiste japonais. Quatre-vingts ans d'un labeur quotidien lui ont permis de fixer à jamais l'âme de son siècle et de son pays. Son œuvre est un univers. « Le formidable ensemble qu'il a ainsi créé, dit M. Michel Révon, est comme un tableau gigantesque où revit, sur le fond d'une des plus belles contrées du globe, dans un splendide décor de paysages merveilleux, d'animaux et de fleurs étranges, une puissante société féodale en pleine action, avec, derrière elle, tout un glorieux passé d'histoire et de légende, et au-dessus d'elle, dans la région mystique où planent les espoirs et les terreurs de l'homme, tout un monde de dieux. »

Tout près d'Hokousaï, le talent souple et robuste de Yeisen (1792-1848). Il y a dans le Keisaï Gouafou de Yeisen, des marines d'une belle poésie. La célèbre « Carpe remontant une cascade », aux écailles d'un éclat métallique et d'une polychromie somptueuse, au muffle de monstre, vit d'une

vie puissante et ramassée que révèle la brusquerie du mouvement sinueux : C'est du meilleur Hokousaï.

De *Kotinoyoshi*, autre maître de la même école (1800-1861) « le prêtre Nichiren allant méditer dans la neige », estampe classique en Europe : La neige restée légère encore et floconneuse, est rose des lueurs de l'aube qui naît au ras du ciel gris ; cette teinte rosée gagne la mer à l'horizon. Au premier plan à gauche, la mer est surplombée à pic par une montagne au pied de laquelle se tasse, près de l'eau, un village endormi sous la neige. Dans la montagne se dessine en pente raide un sentier que gravit le moine Nichiren ; courbé par la marche, Nichiren est arrivé à la hauteur d'un arbre torve et rabougri. La neige tombe toujours, mouche-tant le ciel noir et gris et la mer bleu sombre. Les pas du moine marquent en noir dans la neige rose et grise. Il y a dans l'ensemble autant de mélancolie humaine que de sentiment religieux.

Hiroshigé.

Hiroshigé (1792-1858) est considéré en Europe comme le plus grand paysagiste du Japon, parce qu'il possède mieux que ses compatriotes la science de la perspective qui flatte nos habitudes. Ce serait cependant une erreur de ne voir en lui qu'un simple amateur de sites pittoresques. Il fut en réalité un prodigieux romantique, vivant d'une vie aussi véhémente qu'Hokousaï et sans doute même plus unanime. C'est d'ailleurs cette unanimité d'inspiration qui risque pour les esprits superficiels, de déprécier son œuvre : Ses personnages sont à ce point adéquats au décor qu'ils ne forment qu'un avec lui, au point de n'en paraître qu'un simple élément, de même que dans l'orchestration wagnétienne la voie humaine n'a pas plus d'importance qu'un instrument quelconque. Les moyens d'Hiroshigé sont, d'autre part, faciles : une plaine, une côte, une rangée d'arbres. Le choix du sujet est à ce point discret qu'au premier abord il paraît à peine. L'analyse en révèle la science. C'est la science du sentiment.

Plusieurs paysages d'Hiroshigé sont populaires en Europe : Ponts SUT la Soumida, ponts en pleine campagne, sous la pluie, au clair soleil, à l'aube, au crépuscule ; vue de Kiribataké, district d'Akasaka » ; « route dp sanctuaire d'Aldha en Totomi », etc. Un des plus célèbres est un « paysage sous la lune », qui semble composé par un lecteur de Shakespeare ou de Victor Hugo : Une route, bordée d'arbres séculaires, longe une rivière aperçue à travers ..de hautes plantes aquatiques ; sur l'eau, la clarté de la lune dessine en une géométrie inattendue, des lacs de lumière ; le ciel, plus clair au zénith, donne à la masse sombre des troncs géants des allures de fantômes ; sur la route, des voyageurs conduisant des chevaux, suivent le talus, traversent les places de lumière, puis s'enfoncent dans l'obscurité. C'est un paysage romantique qui évoque les génies des eaux, les lutins des herbes et la magie des enchantements.

Voici encore d'Hiroshigé des oies sauvages en plein vol, se découpant sur l'orbe dé la lune, au-dessus des nuages en fuite, — un vol d'oies sauvages par nuit de lune sur la baie de Takanawa —, des oies sauvages sur les marais de Hanada. Ailleurs, un aigle sur un pin couvert de neige, par une nuit glacée, scintillante d'étoiles : les aiguilles du pin, cristallisées par le gel, et les plumes du rapace sont traitées avec un sens décoratif qui égale celui d'Hokousaï. Et, pour rappeler encore le vieillard fou de dessin, voici le Fouji à l'endroit où pour la première fois l'œil l'embrasse dans son ensemble, vision qui projette hors du cadre la cime tronquée de la montagne ; au premier plan, la foule.

Hiroshigé marque la dernière étape de cet art populaire qui se complaît aux tâches et aux joies de la race et qui aboutit à une habileté un peu décevante. Les foules d'Hiroshigé grouillent. 11 vit tumultueusement. Son œuvre trépide. Peu de femmes ici, car la femme c'est l'amour, et l'amour, dans Tart japonais, c'est le hiératisme des poses séculaires. Hiroshigé ne célèbre plus la femme, et c'est le vieux Japon qui s'en va ; il s'en va dans le palanquin que représente cette dernière estampe : la faute se fige en une adoration respectueuse parce que passe dam son palanquin très orné

le daïmio du lieu, et qu'il y a des samourai autour du palanquin ; mais les gardes partis, les têtes relèvent, les visages ricanent. Cet humour est un peu triste du dernier vieux maître qui raille ses propres sources d'inspiration.

Et lorsque *Yosai* (1787-1878) aura fait revivre dans des figures savantes l'école aristocratique de Tosa, ne se maintenant, lui, dans les sphères élevées de l'idéalisme, que par ses connaissances historiques et ses goûts purement littéraires, ce sera la fin de l'art japonais. L'Europe tiendra et les valeurs seront transposées.

La sculpture et la ciselure.

Le plus grand sculpteur japonais des Temps modernes fut un simple menuisier, ou plutôt un maître charpentier, *Hidari Zingoro* (1594-1634). Cet artisan de génie qui construisit et décora le temple de Iéyasou à Nikko, et qui sculpta les plafonds du Temple Tshioïn à Kyoto, ainsi que les grandes frises à jour du château de Nagoya, fut vraiment l'Hokousai de la sculpture. Sous sa main puissante, tout un monde fabuleux s'éveille dans les boiseries et court sur toutes les surfaces de l'édifice, depuis les portes et les frises des murailles jusqu'aux poutres des plafonds. C'est tout d'abord une Végétation luxuriante, d'une éblouissante valeur décorative. Chrysanthèmes géants, pêcheurs en fleurs, plantes de toute sorte s'enchevêtrent, s'enlacent, s'ordonnent en entrelacs prodigieux. Puis de cette flore innombrable sort un monde de bêtes et de personnages qui s'animent à leur tour et semblent s'élancer du panneau pour vivre leur vie propre. Ce sont, transposés à la sculpture sur bois, l'ampleur de la fresque et le fini de la miniature. Seuls, les vieux maîtres de Nuremberg ont fouillé le bois avec cet amour.

Les minuscules *nezkés* de bois ou d'ivoire participent à la même vie puissante et délicate. Ce sont autant de pièces détachées du monde grouillant, créé par Zingoro. Une vie intense les anime, une puissance d'action prodigieuse est ramassée dans leur volume exigu. Tels d'entre eux, repro-

duisant des études d'animaux, — escargots ou cigales, souris ou lapins, — sont d'une beauté si parfaite; dans leur réalisme sobre et rigoureux, que leurs auteurs se placent pariaient les premiers animaliers de tous les temps. Mais cet art réaliste est aussi un art essentiellement spirituel, satirique, comique et caricatural. Il saisit sur le vif et croque au vol le trait pittoresque, le raccourci drôle, la grimace et le ridicule, la déformation produite sur les personnages par la passion, l'âge ou la profession : La plupart des bonshommes de nos collections de nezkes semblent échappés d'une estampe d'flokousai. Le nezke suivit d'ailleurs une évolution parallèle à celle de l'estampe. Apparue sous sa forme artistique à l'époque du Genrokou, il atteignit son apogée au milieu du XVIII^e siècle avec une dynastie de sculpteurs célèbres, celle des Miwa. Ajoutons que les plus grands artistes japonais — tels Korin et Ritsouo — ne dédaignèrent pas de travailler le nezke.

Dans le domaine de la ciselure, les armures de l'époque de Hidéyoshi sont déjà plus élégantes que celles du Moyen Age, mais celles des Tokougawa, surtout, peuvent rivaliser avec n'importe quelles pièces de l'Orient musulman. Les gardes de sabre des XVII^e* et XVIII^e siècles marquent, de leur côté, l'apogée du genre. Dans ce monde de samourai ne vivant que pour le Boushido, la beauté de l'arme noble prenait une importance exceptionnelle. Kinaï, Oumétada, Yousan, Yeijin, Nagayouki et Shindzouni ont produit les gardes de sabre les plus recherchées.

Les laques aux reflets de bronze ou d'or imitant le métal à s'y méprendre, se développent simultanément à Kyoto et à Kamakoura. Dans cet art, Koetsou et Yoseï annoncent Kôrin et Kitsono. A citer ensuite Koma, Kouansaï et Kayikawa.

Enfin la céramique fut affranchie au XVI^e siècle de l'imitation du décor sino-coréen par Ninsei de Kyoto, le véritable créateur de la céramique nationale. Les fabriques de Kyoto, de Satsoûma, d'Owari et de Bizen portèrent à leur apogée les arts de la poterie.

Le recueillement du Japon.

Tandis que florissçût cette haute civilisation japonaise, les antiques monarchies continentales tombaient ou étaient tombées. L'Inde était anglaise, la Chine subissait les attaques des Barbares d'Occident. La Perse devenait un protectorat anglo-russe. Seule, l'insularité japonaise avait, à l'extrémité de l'Asie, préservé l'essence précieuse des vieilles civilisations orientales. Les shogoun Tokougawa avaient eu la sagesse d'imposer à leur pays ce recueillement salutaire qui devait un jour rendre possible la résurrection du Meiji. En présence de la ruée des aventuriers d'Occidentj devant le mercantilisme mondial, le Japon adopta la seule attitude possible: l'isolement aristocratique, absolu, farouche. Seul de toute l'Asie, il put ainsi échapper à l'emprise européenne, comme il avait échappé jadis à la conquête mongole. Le *shogounal de Yédo*, — et ce fut «on principal mérite —, garda intacts pour des jours meilleurs tous les trésors de l'âme nipponne. Le pays d'Amatérassou, se referma farouchement devant la bousculade portugaise et hollandaise, anglaise et russe. Il garda son art, son âme et ses dieux.

Pour comprendre le secret de l'histoire japonaise, il faut faire le pèlerinage du sanctuaire de Iéyasou, à Nikko. Iémitssou, le shogoun qui ferma le Japon aux Barbares d'Occident, construisit ce tombeau pour son aïeul, en 1617. Après une longue allée de cryptomérias, après le pont de laque rouge et les torii de granit, le pèlerin pénètre dans la forêt des pins « qui ont vieilli ensemble ». Quand il a traversé le temple où s'accumulent les merveilles de l'art du xvII^e siècle, il monte par un étroit sentier sous bois, jusqu'à une tombe d'une simplicité grandiose. C'est là, dans le silence des cryptomérias géants et des pins séculaires, *quv* repose le créateur de l'unité japonaise. Le grand shogoun a voulu dormir son dernier sommeil dans la sainteté terrible et le mystère de la montagne inviolée. Comme lui, le Japon a dormi deux siècles dans un recueillement d'art, de poésie et d'attente. Quand il en est sorti, volontairement et

la main à sa bonne lame de samouraï, les potentats de l'Asie avaient disparu l'un après l'autre. Seul, dans l'Orient désert, il demeurait debout...

Pour les revanches asiatiques, pour la grande révolte des humanités orientales, l'Insularité Japonaise avait préservé de l'asservissement la *Terre des Dieux*,

§ 4. — LA RÉVOLUTION DU MEIJI

Causes

de la Révolution japonaise.

Le gouvernement des *Tokougawa* assura au Japon deux cent soixante années de paix intérieure et extérieure (1600-1860). Durant cette longue période de calme, l'intelligence japonaise put travailler à loisir. Écartée par l'absolutisme des Tokougawa de toute action politique à l'intérieur et de tout contact avec l'étranger, elle n'eut d'autre ressource que de s'exercer sur ses données propres, de remonter à ses origines. Un long examen de conscience commença alors pour le Japon, travail méthodique et sévère qui finit par se retourner contre le Gouvernement Shogounal.

Les Shogoun Tokougawa avaient réalisé l'unité du Japon, fondé la monarchie absolue et imposé silence à l'égoïsme des clans. Leur œuvre était conforme aux aspirations de la conscience nationale, mais elle n'était pas suffisante, elle n'allait pas assez loin. Historiens et philosophes, tous ceux qui se livraient à l'étude des antiquités nationales, en arrivaient à conclure que, pour que l'œuvre de la rénovation japonaise fût complète, il fallait qu'elle aboutît à la restauration du gouvernement impérial. Le régime féodal du Moyen Âge avait obscurci les questions de droit, au point que l'établissement d'une monarchie absolue en faveur des Tokougawa avait paru à tous les hommes d'ordre du ^{xvii}^e siècle un progrès inespéré. Mais dans la paix du ^{xvii}^e siècle,

LE JAPON

La notion de la suprématie impériale, voilée pendant plus de cinq cents ans, s'éclaircit de nouveau. Il apparut à tous les légistes que le Shogoun qui gouvernait le Japon en monarque absolu n'était que le simple dépositaire de l'autorité. Le droit ne résidait pas en lui mais dans la personne de l'Empereur, de ce prince de race divine, qu'on ne voyait jamais, qui vivait relégué comme une idole dans l'ombre mystérieuse du *Gosho*, confiné dans ses fonctions sacerdotales, et qui restait pourtant le seul maître légitime de l'Archipel, l'héritier de vingt-quatre siècles d'histoire, le descendant d'Amatérasu.

Travaillant sur ces données, l'intelligence japonaise, — la plus radicale qui soit au monde —, en arriva dès la fin du XVIII^e siècle, à conclure que les Tokougawa n'étaient que des usurpateurs. Oubliant les réels services qu'ils avaient rendus jadis contre la féodalité, elle ne retint qu'un fait : Ils occupaient la place du souverain légitime, ils devaient s'effacer devant lui. Comme au siècle de Godaïgo, un peuple entier, las d'obéir à des chefs de hasard et d'ailleurs tyranniques, se mit à regarder vers le *Gosho* impénétrable, où l'héritier de ses souverains, le dieu vivant, cachait sa majesté solaire.

Cette agitation des esprits était d'autant plus dangereuse pour le pouvoir des Shogoun que la paix apparente du régime Tokougawa cachait un grave malaise social. Ce n'était pas impunément que les Tokougawa avaient imposé de force à la turbulente société féodale une brusque immobilité. Cette société, née de la guerre et ne vivant que par elle, étouffait dans le repos. La paix des Tokougawa ruinait les samouraï. Or, les samouraï restaient toujours l'âme de la société japonaise. Le shogounat avait à la fois proscrit la guerre et maintenu la caste guerrière. Si les samouraï du Nord, intimement associés à la fortune des Tokougawa, faisaient taire leur rancune, ceux du Midi, n'avaient pas les mêmes raisons de patienter. Ces derniers, étaient les vaincus du nouveau régime. Il y avait dix siècles que les gens du Kouanto faisaient la loi à ceux de Choshou et de Satsouma. Choshou et Satsouma étaient las d'obéir, et déjà, ils espé-

raient trouver 'dans les idées de r  stauration se répandaient partout, une occasion de revanche sur les clans du 'Nord,

Au commencement du xix* siècle, il y avait dans le monde des samouraï tant de bonnes   ames inoccupées, tant de misère supportée avec une morgue d'hidalgo, et chez les hommes du Sud tant de haine accumulée contre les hommes du Nord, qu'une révolution était inévitable. Et cette révolution tout contribuait    l'orienter dans le sens légitimiste, La noblesse civile des *Kouge* appelait la Restauration impériale par loyalisme professionnel. Les lettrés retrouvaient    l'origine de l'histoire nationale, bien avant le gouvernement des shogoun, le gouvernement personnel des Empereurs. Les esprits religieux, de plus en plus hostiles au Bouddhisme, revenaient au Shinto  isme indigène qui leur montrait dans l'Empereur le sang divin d'Amat  rasou. Les philosophes, instruits des doctrines chinoises, rêvaient du gouvernement patriarcal d'un mikado pasteur des peuples et Fils du Ciel. Pour tous, la cause de l'Empereur, c'était la cause même de la tradition, de la patrie et des dieux. Cause plus noble pouvait-elle enthousiasmer ces Samouraï sans emploi, ces r  nin pareils aux c  nquistadors du poète :

Fatigués de porter leurs misères hautaines

et qui, nourris de romans de cape et d'épée, ne rêvaient rien moins, dans une société prosa  ique et banale, que ce recommencement des âges fabuleux : le retour de l'Empereur sur la terre ? '

Il y avait l'arme. Il y avait l'Idée. Restait    mettre l'arme au service de l'Idée. Ce fut la menace étrangère qui provoqua cette rencontre.

La Révolution japonaise.

En 1854, les escadres américaine, anglaise et russe forcerent le Shogoun I  sada (1)    rouvrir le Japon au corn-

(1) I  sada, treizième shogoun de la Dynastie des Tokougawa (1854-1858).'

merce étranger. Les seigneurs du Midi, à la tête desquels se plaçaient Shimadkou Sabouro, chef du clan de Sateouma et Mori Motonari prince de Choshou, profitèrent de cette humiliation des Tokougawa, pour commencer une vive opposition contre le régime shogounal. Ils se rapprochèrent de l'Empereur Kômci, qui protesta, lui aussi, contre ce qui était, à ses yeux, une capitulation du shogoun devant l'étranger. Sous l'impression de ces événements, il se constitua un parti légitimiste officiel, formé par l'union des clans du Midi et des théoriciens de la souveraineté impériale.

Le mouvement, préparé de longue main, éclata en 1862. Le chef du clan de Satsouma, Shimadzou Sabouro et son conseiller Okonbo vinrent à Kyoto où ils se concertèrent avec les hommes de confiance de l'Empereur. Au mois de juillet 1862 les clans du Midi, — Satsouma, Tosa et Choshou en tête, — signifiait au shogoun Iémochi (1) leurs exigences qui comprenaient leur participation au gouvernement et une affirmation publique de la vassalité du shogoun envers la Maison impériale. Le Shogoun céda. Il vint à Kyoto se prosterner aux pieds de l'Empereur. Mais alors les clans du Midi se divisèrent. Tandis que Shimadzou Sabouro et les hommes de Satsouma se déclaraient satisfaits des concessions obtenues, Mori Motonari et les gens de Choshou demandèrent l'établissement pur et simple du gouvernement direct de l'Empereur : Mori occupa Kyoto à la tête de ses troupes, y retint quelque temps le shogoun prisonnier et annonça l'intention d'appeler le peuple aux armes contre les Tokougawa et aussi contre les Européens.

L'Empereur Komeï s'effraya le premier de l'exaltation de ses partisans. À suivre les Môri, le Japon risquait de sombrer dans une jacquerie xénophobe, fatalement suivie d'une invasion européenne. Komeï eut la sagesse de rompre avec les extrémistes, et se rapprocha du Shogoun. Le 30 septembre 1863, il donna aux Mori l'ordre de quitter Kyoto

(1) Iémochi, quatorzième shogoun de la Dynastie des Tokougawa (1858-1866).

et de rentrer dans leur principauté de Ghoshou (I).¹ Après leur départ, Shimadzou Sabouro et les légitimistes modérés qui avaient conclu un compromis avec les Tokougawa, vinrent à Kyoto, prendre la direction des affaires. Le clan de Satsouma arrivait ainsi au but qu'il poursuivait depuis des siècles, — l'hégémonie de l'Archipel. Sous le nom de l'Empereur et du shogoun, il essaya, pendant deux ans, de tenir tête aux mouvements désordonnés d'un peuple en révolution. Mais les clans rivaux, surtout les Môri de Ghoshou, n'entendaient pas lui laisser le bénéfice de son succès. Les Môri qui avaient décidément pris la tête du parti extrémiste, firent une nouvelle tentative pour conquérir Kyoto : sous prétexte de restaurer le pouvoir direct de l'Empereur, ils donnèrent l'assaut au palais de ce prince (20 août 1864). Ils furent repoussés par les samouraï de Satsouma, refoulés une seconde fois dans leur principauté de Ghoshou, et l'Empereur lui-même, indigné de leur audace sacrilège, ordonna leur extermination. Le shogoun Iémochi, heureux d'une occasion qui lui permettait de châtier ces vieux ennemis de sa famille, se chargea d'exécuter la sentence impériale.

Alors se produisit un nouveau coup de théâtre. Le clan de Satsouma avait aidé à repousser les Môri de la capitale. Mais il comprit bientôt qu'à les laisser entièrement écraser par le shogoun, il compromettrait les conquêtes de la révolution. Après les Môri, le shogoun se retournerait contre Satsouma et le travail des trois dernières années serait anéanti. Aussi les chefs du clan de Satsouma, Okoubo et Saïgo, prirent dès l'été de 1865 les princes Môri sous leur protection, et interdirent au shogoun de continuer la lutte. Le shogoun ayant passé outre à cette défense et envahi la Principauté de Ghoshou, les gens de Satsouma se portèrent au secours des Môri, et vainquirent l'armée shogounale à Ono et à Hiroshima (juillet 1866).

Le shogoun Iémôchi mourut sur ces entrefaites (septembre 1866), et son successeur, Yoshinobou, fit cesser les hostilités. Ce premier geste était déjà une abdication.

(1) Nagato ci S'ouwo (pointe sud-ouest de Hondo),

LE JAPON

La Restauration.

L'Empereur Komeï, ballotté jusqu'au bout entre des velléités coàtradictaires, mōurut à Kyoto au mois de janvier 1867. Son fils *Moutsouhito*, qui allait se révéler comme un dès génies les plue puissants de l'histoire japonaise, monta sur le trône. Dès son avènement, le nouveau monarque prit en mains la direction effective du parti légitimiste. Avec son assentiment, tous les clans du Midi, — Satsouma, Tosa, Hi-Hizen et Choshou en tête, — se constituèrent en liguée impériale et déclarèrent la guerre au shogoun.¹ Celui-ci comprit que les temps étaient révolus. Le 9 novembre 1867 il envoya son abdication à l'Empereur.

Mais l'abdication de Yoshinobou ne signifiait pas encore la fin du shogounat. D'ailleurs, la dynastie Tokougawa eût-elle disparu de la scène, que les clans du Nord, les samouraï du Kouanto et tout le personnel du *Bakoufou* n'eussent pas abandonné sans combat leur hégémonie séculaire. A Kyoto meme, l'ancien Gouvernement shogounal conservait des partisans, Pour en finir avec cette menace, les samouraï de Satgouma, conduits par Okoubou, occupèrent les points principaux de la capitale (3 janvier 1868). L'ex-shogoun Yoshinobou, sur les instances réitérées de ses partisans, essaya d'organiser une dernière tentative de résistance. Il se rendit de Yédô à Osaka, ville dont la garnison lui était tefetée fidèle. De là il voulut marcher sur Kyoto, mais il fut battu par les Impériaux à mi-chemin entre ces deux villes, et dut se réfugier sur un navire américain. Les Impériaux entrèrent à Osoka le 3 février 1868.

Le Sud était délivré des Tokougawa et la restauration impériale y était un fait accompli. Restait le Nord, le Kōuanto, Yédo, la vieille terre shogounale. Avant d'en entreprendre la conquête, l'Empereur mit l'ex-shogoun au ban de l'Empire et l'excommunia solennellement: Puis il chargea le prince Arisougawa d'en finir avec les rebelles.

Au mois de mars 1868 l'armée impériale pénétra au Kouanto. Une immense acclamation l'y accueillit. De ce jour il n'y avait plus ni Kouanto, ni Gokinaï, il n'y avait

qu'un Japon. Le peuple avait trouvé le Messie attendu cinq siècles, cet Empereur remonté au ciel du Gosho depuis les jours de Go Daïgo, Et voici qu'il revenait, ce demi-dieu parmi ses fidèles, sous les traits d'un bel adolescent vainqueur, plein de force et de génie. On le voyait à Osaka, visitant son domaine recouvré. Le miracle attendu par les fouies, annoncé par les sages, s'était produit. Le fils d'Àmatérasou, le dieu solaire, était redescendu parmi les hommes.' Gommeut Yoshinobou eût-il pu résister ? Il se réfugia dans le, couvent d'Ouyéno, tandis que les troupes impériales faisaient leur entrée dans Yédo, sa capitale (3 mai 1868;. Moutsouhîto pardonna au rebelle qui rentra dans la vie civile. Le 1^{er} novembre 1869 tout le Nord était pacifié.

Cette fois, il ne s'agissait plus comme au temps de Go-Daïgo, d'une restauration éphémère. L'Empereur Mouût-souhito tira de sa victoire des conséquences qui la dépassaient singulièrement. Il n'entendait servir de prête-nom à aucun clan, fût-ce à celui de Satsouma qui avait plus que tout autre, aidé à sa restauration. Il allait gouverner lui-même. D'accord avec Okoubo (1), son principal conseiller, il prit à cet égard, une résolution significative. Kyoto, son ancienne capitale, était trop chargée d'histoire. Malgré le changement survenu, elle pestait la ville pontificale des Empereurs solaires, inaccessibles et claustrés. Un cérémonial millénaire y étouffait le jeune vainqueur. Pour prendre vraiment en mains le pouvoir civil et militaire, c'est à Yédo qu'il fallait aller, à Yédo, la capitale guerrière du Japon, dans ce Kouanto qui restait la province du commandement. Puisque Moutsouhîto voulait être son propre Shogoun, il devait s'installer dans la ville shogounale. Le 18 avril 1869, abandonnant la métropole des saints empereurs ses aïeux, il transporta la capitale de l'Empire dans la ville de *Yédo*, devenue la cité de *Tokyo*.

La restauration accomplie par Moutsouhito dépassait de beaucoup celle qu'avaient préparée et voulue plusieurs de ses partisans. Le clan de *Satsouma*, surtout, se trouva lésé.

(1) Cf. Maurice Courant, *Okoubo*, P. 1904.

s'il avait si ardemment concouru à la Restauration, c'était dans l'espoir d'en recueillir les bénéfices. Un moment, sous l'Empereur Komeï, les chefs de Satsouma s'étaient crus sur le point de s'approprier l'héritage du *Bakoufou* et, — qui sait ? — de remplacer les Tokougawa à la tête d'un Shogounat sudiste, Le gouvernement personnel de Mouisouhito et le transfert de la capitale à Yédo, dans le Nord, dissipèrent ce rêve. Après s'être dévoué pour la cause impériale, Satsouma se trouvait, dans le nouveau Japon, sur le même pied que les anciens clans shogounaux. Ce traitement lui parut une injustice. Une partie de ses chefs, avec Okoubou, se rallia cependant, sans arrière-pensée, à la politique impériale. Mais l'autre partie, conduite par le maréchal Saïgo, ne put sacrifier à «son loyalisme ses traditions séculaires. En 1877, Saïgo appela les habitants de Kioussiou à la révolte contre le gouvernement de l'Empire. Ce dernier sursaut du monde féodal fut rapidement étouffé sous le nombre. Saïgo échoua dans un coup de main contre l'arsenal de Koumamoto ; il tint quelque temps dans la place de Kagoshima, puis il dut gagner la campagne, fut cerné par les Impériaux, et fit harakiri (24 'septembre 1877). Avec lui, c'était le vieux Japon des épopées médiévales qui se suicidait plutôt que de plier son orgueil devant les exigences de la vie moderne. Sa chute consacra l'abolition du régime des clans, le triomphe de l'Idée impériale et le rétablissement de l'unité japonaise.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE V

HISTOIRE

- Weuckstern, *Bibliography of the Japanese Empire*, Londres 1895.
- H. Cordier, *Bibliotheca Japonica*, Paris 1912. — Papinot, *Dictionnaire d'histoire et de géographie du Japon*, Tokyo 1906, — Metehnikoff, *L'Empire Japonais*, Paris 1882. — Chamberlain, *Things Japanese*, L. 1890 — Murray, *Japan*, Collection do Story of the nations de F. Unwin, Londres 1894. — F. Brinkley, *Japan and China, their history, arts and literature*, Londres 1903-1904. — Nacliiod, *Geschichte von Japan*, 1. I, 1906. — Murdoeh et Yamagata, *History of Japan from the origins to the arrivai of the Portugese, in 1512*, Yokohama 1910 (nombreuses cartes historiques). — Murdoeh et Yamagata, *History of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651)*, Kobé 1903 (nombreuses cartes historiques). — La Mazelière, *Le Japon, histoire et civilisation*, Paris 1907 et sq. — Lafcadio* Hearn, *Le Japon*, trad. Marc Logé, Paris 1914. — F. Challaye, *Le Japon illustré*, Paris 1911 — Hovelague, *Le Japon*, P. 1921. — Katsura Mara, *Introduction to the history of Japan*, N. Y. 1921. — Okakura Kazuko, *Les idéaux de l'Orient*, trad. Serruys, P. 1917. — M. Révon, *Le Skinntoisme*, Paris 1904-1907. — Bertin, *Les grandes guerres civiles du Japon, Les Taira et les Minamoto*, Paris 1894. — Dautremer, *Poésies et anecdotes de l'époque des Tatra et des Minamoto*, Paris 1909. — Appert et Kineshita, *Ancien Japon*, Tokyo 1888. — Ryouan Fujishima, *Le Bouddhisme japonais, histoire des douze sectes bouddhiques du Japon*, P. 1889. — Anésaki, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, Paris 1921. — Nagaoka, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe cm xvi^e et xvii^e siècles*, Paris 1912. — Hans Haas, *Geschichte des Christentums in Japan*, Tokyo 1902-1904. — Steichen, *Les daimyo chrétiens, un- siècle de l'histoire du Japon*, Hongkong 1904. — André Bellessort, *Saint François-Xavier*, Paris 1917. — M. Courant, *Okoubo*, Paris. 1904, — V. Béirafd, *La révolte de l'Asie*, p. 1904. — J. Flach, *L'ame japonaise*, P. 1904, — Suyémat su, trad Fauci-

gny Lucinge, *L'Empire du Sotail Levant*, P. 1906. — M. cou-
 Pans 1898 — Ross, *Korêa, Its history, L.1880--Hulbert*
The history of Korea, seoul 1905. — **Longlord, The story of**
Korea, Londres 1911 — Courant, *Bibliog. coreenne*, P. 1895.
 - Collection des Transactions of the Asiatic Society of Japan.

LITTÉRATURE

Aston, trad. Davray, *Littérature Japonaise*, Paris 1902. — Fle-
 renz, *Geschichte der japanischen Lueratur*, Leipzig 1906; —
 M. Révon, *Anthologie de la littérature japonaise*, Paris 1911.
 , — Otto Hauser, *Die japanische Dichtung*, B. 1904. — Lafcadio
 Hearn, *Japanese Lyrics*, L. 1915. — Léon de Rosny, *Femlleé*
de momidzi, P. 1901. — J. Kurth, *Japanische Lyrik*, Munich
 1909. — Arcangeli, *Litteratura e crestomazia giapponese*,
 Milan 1915. — P.-L. Couchoud, *Sages et poètes d'Asie*, p. 1916.
 — Lafcadio Hearn, *Le Japon inconnu*, trad. Raynal, Paris
 1904. — Lafcadio Hearn, *Kokoro, Au cœur de la vie japonaise*,
 — A. Bellessort, *La Société japonaise*, Paris 1912. — De Très-
 san, *Par les chemins japonais*, P. 1918.

L'ART JAPONAIS

L. Gonse, *L'Art japonais*, 2 vol, Paris 1883. — Bing, *Le Japon*
artistique, Paris 1886-1891. — *Histoire de l'Art du Japon*, pu-
 bliée par la Commission du Japon à l'Exposition de 1900, Pa-
 ris 1900. — Maitre, *L'Art du Yamato*, Paris 1901. — Munster-
 berg, *Japanische Kunst und Japanische Land*, Leipzig 1839. —
 Munsterberg, *Japons Kunst*, Berlin 1908. — . Munster-
 berg, *Japanische Kunstgeschichte*, Brunswick, 1904-1905. —
 Binyon, *Painting in the Far East*, L. 1908. — G. Migeoa,
Au Japon, promenades aux sanctuaires de l'Art, Paris 1908.
 — Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, adaptation de
 M. Migeon, Paris 1913. — Tei-san (M. de Tressan), *Notes sur*
l'Art Japonais, Paris 1905-1906. — Focillon, *L'Art Bouddhique*,
 P. 1921. — Otto Kùmmel, *Kunst Ostasiens*, B. 1921. — Ane-
 saki, *Buddhist art in its relations to Buddhist idèals*, Boston
 1915. — Noguehi, *Spirit of the japanese art*, L. 1915. — De
 Seydlitz, trad. Lemoisne, *Les estampes japonaises*, Paris 1911.
 — L. Aubert, *Les maîtres de l'estampe japonaise*, Paris 1914.
 — P.-A. Lemoisne, *L'estampe japonaise*, Paris 4915. — J.
 Kurth *Harunobu*, Munich 1910. — Edmond de Concourt *Ou-*
tamaro, Paris 1891. — Kurth, *Utamaro*, Leipzig, 1907.
 — Edmond de Goncourt, *Hokousal*, Paris 1896. — M. Révàn,
Etude sur Hoksai, Paris 1896. — Perzynski, *Hokusm*, Leipzig
 1908. — Focillon, *Hokousal*, Paris 1914. — Sucoo, *Toyokuni*,

Munich, 1914, — Vignier et Inada, Catalogues des cinq expositions d'estampes japonaises du Musée des Arts décoratifs, avec préfaces de M. R. Kœchlin Paris 1914 — Stewart Dick, *Les arts et métiers de l'ancien Japon*, trad. Petrucci; Bruxelles 1911 — Broekhaus, *Netzuke*, Leipzig 1905 — Deshayes, *La céramique japonaise*, Paris 1895, — Audsley et Bowes, *La Céramique japonaise*, trad. Louisy, 1880. — G. Migeon, *Chets-d'œuvre de l'art japonais*, Paris 1905,

CONCLUSION

En terminant cette étude, il convient de regarder un instant en arrière pour mesurer le chemin parcouru. Nous apercevrons le plus prodigieux défilé de civilisations et de races que l'imagination puisse rêver,

A l'origine des âges, dans cet Orient où la poussière du désert n'est que la cendre des cités disparues, d'étranges peuples, si vieux que leur mémoire reste anonyme, commencèrent l'œuvre de la civilisation. Races inconnues qui, sur les bords du Nil ou dans les plaines de la Chaldée, ciselèrent des bijoux de silex qui sont des chefs-d'œuvre et taillèrent dans le diorite des vases beaux comme des lécytheis athéniens.

Sur leurs tombes, l'Egypte éleva ses monuments construits pour l'éternité, ses sphinx qui depuis cinq millénaires interrogent l'horizon des sablas et ses pyramides qui gardent en leur masse le rêve des humanités abolies. Des pharaons fastueux dont les chars de guerre suivaient le vol d'Ammon-Rà des oasis du Soudan aux neiges du Taurus, dressèrent les temples de Karnak et de Louksor, les salles hypostyles aux rangées de colonnes hautes de vingt mètres, les portiques géants, les alignements de dieux, de rois et de monstres dont le sourire immuable a vu passer, depuis, les générations, les empires et les races.

En Chaldée, une civilisation contemporaine des premières Pyramides bâtissait des cités fabuleuses où chaque brique portait une inscription, un code ou une prière. Et Oannès, le dieu qui sortit de la mer, apprenait aux Sumeriens et aux Accads les éléments de la connaissance, la science des présages, le nom et la vertu des étoiles.

Sur ces peuplas : peuples industriels, les Rois d'Assour passerent.

Durs visages sémites sous la tiare babylonienne, profils de proie malgré l'élégance de la chevelure et de la barbe frisées et calamistrées, corps musclés et pleins de sang sous les robes aux couleurs éclatantes, sous les chapes chamarrées d'or et constellées de pierreries, rois tueur» de lions et massacreurs de peuples, bâtisseurs et destructeur de villes, tout respirait en eux l'énergie brutale, la jouissance sensuelle de la vie, l'orgueil d'être forts. Leurs chars de guerre, leurs piquiez et leurs archers bardés de fer firent un monceau, de ruines de Thèbes et de Samarie, de Suse et de Babylone. Mais quand, dans l'Orient désert, Ninive seule demeura debout, quand les dieux des nations d'Ammon à Astarté, de Mardouk à Soushinak, furent devenus esclaves d'Assour, des races vierges, descendues des pâturages du plateau d'Iran, se levèrent contre Ninive et Ninive succomba.

Les Perdes, pâtres de sang pur, de race noble, qui étaient les fils des Aryas, des aïeux vénérables de notre Europe, réunirent toutes les vieilles nations levantines en un immense empire, tel que le monde n'en avait pas encore vu. Comme à la Frise des Immortels à Suse, l'Asie Occidentale les vit passer, gardant de leur jeunesse la fierté de leur origine aryenne, mais revêtus de l'éclatant costume des guerriers d'Assour. Sous leur gouvernement débonnaire, une civilisation nouvelle sortit du mélange des civilisations primitives : la culture persane, aïeule elle-même de toutes les civilisations de l'Inde et de l'Islam*

Alexandre vint. Beau comme un jeune dieu, il répandit la lumière, Tordre et la sagesse helléniques sur le monde levantin courbé sous son passage. Du Bosphore au Gange, l'Asie connut le sourire d'Athéna, et Rome, héritière de la Macédoine, continua son œuvre pendant cinq siècles. Le rapprocheraient du génie asiatique et de la sagesse grecque élargit la pensée des hommes. Ils entrevirent une esthétique nouvelle, et l'art grec, associé à la propagande bouddhique, alla jusque dans l'Inde, jusqu'en Extrême-Orient, éveiller au sentiment de la beauté des humanités différentes. Ils conçurent un ordre nouveau, et sur les bords des

lacs de Galilée, le Christ prononça les parolès de *pardon* et d'amour dont l'écho, du fond des âges, guidê enoore les mèilleurs d'entre nous.

Mais l'Iran était resté réfractaire à rHellénisme, Sur ses plateaux battus des vents, dans les jardins délicieux de ses oasis, il conservait le grand culte primitif des Àryas vénérables, le culte d'Ormuz, dieu de la lumière, le culte du Feu, dieu des pâtres et des nomades. Il conservait, affinée et adaptée à son génie, la riche civilisation matérielle de Ninive et de Babylone, le goût des pompes opulentes et des somptueux décors, des belles faïences multicolores en symphonie sous le ciel bleu. Et quand la royauté iranienne eut succombé sous les coups de l'Islam, la Perse vaincue conquist son austère vainqueur. Elle l'humanisa et l'apaisa, lui enseigna la bonté de la vie et la beauté des choses, le charme des jours à l'ombre des mosquées de Bagdad et l'ejichahtement des Mille et Une Nuits. Par elle, il comprit l'harmonie des coupoles blanches dressées dans l'azur, l'éblouissement des mosaïques émaillées où se joue la lumière d'Orient, le mystère des jardins isecrets pleins de hautes roses et de cyprès noirs. Par elle, il connut l'épicurisme délicat et voilé de mélancolie des poètes d'Ispahan et de Chiraz, la sagesse charmante et désenchantée d'Omar Khayam et de Sâdi.

Dans cette fine, savante et voluptueuse société musulmane, les Turcs arrivèrent en trombe, lous faméliques sortis de la steppe natale, qui réclamaient leur place, au soleil d'Iran, Mais eux aussi, le charme persan les conquist et les assimila. Au bout de quelques générations, ils étaient devenus les meilleurs agents de la culture iranienne, et à Delhi comme à Byzance, ce fut elle qu'ils introduisirent avec eux, partout où les entraîna leur humeur vagabonde.

Cependant l'invasion turque posait pour la chrétienté de nouveaux problèmes. Submergeant la Perse, couvrant le monde islamique et le dépassant, la chevauchée des Turcs mettait en péril la civilisation européenne : Byzance était menacée. Longtemps; — cinq siècles environ — cette ôurieuse, inquiétante et passionnante société byzantine qui

se croyait l'héritière de Rome et qui n'était que la première des sociétés asiatiques, avait résisté à tous les assauts vernis de l'Orient. Avec la Dynastie Macédonienne, elle avait même, un moment, rétabli de ce côté, les anciennes frontières romaines. Mais l'invasion turque brisa ses dernières forces et elle dut faire appel à l'Occident.

Alors, vers Jérusalem et Constantinople, vers la tombe du Christ et la ville des derniers Césars, occupées ou menacées par l'infidèle, la France s'ébranla. Pendant deux siècles, les chevaliers de notre pays prodiguèrent leur sang sur les routes de la Terre Sainte. L'Islam, étonné, recula. Une France nouvelle naquit outre-mer. Dans les châteaux de Judée *ût* -sous les oliviers d'Athènes retentit le délectable parler de Joinville. Puis, le flot de la Croisade se tarit. L'Orient abandonné tomba sous la domination turque et la grande torpeur ottomane recouvrit les paysages de Judée, Stamboul, les golfes au beau nom et le Saint-Archipel.

L'Asie centrale, l'Inde et l'Extrême-Orient furent aussi le siège de civilisations prodigieuses.

Dans l'Inde immergée et mystérieuse, sous le dôme de la forêt tropicale, au bord des fleuves sacrés, une humanité vénérable, aïeule de nos nations modernes, scruta jadis les plus graves problèmes de notre destinée. Dédaignant l'action, le geste, presque la vie, et prise d'une sorte de vertige métaphysique, elle atteignit les abîmes les plus profonds de la pensée humaine. Mais privée du contrepoids salutaire de l'effort, et d'ailleurs accablée par la richesse excessive du milieu, par l'opulence de la nature qui étouffe l'homme, l'âme indienne sombra dans le pessimisme. Le Sage qui vint la consoler, le Bouddha plein de pitié qui se pencha sur sa détresse, ne put guérir son incurable ennui. L'écho de la parole bouddhique se perdit dans l'Inde au bout de dix siècles, — un instant dans la fuite des millénaires. — La grande rêverie panthéiste, faite de poésie somptueuse et de morne accablement, retomba sur Bénarès.

Maïs l'évangile annoncé par le Sage aux parias comme aux brahmanes, aux captifs comme aux radjahs, n'avait pais été prêché en vain. Méconnu dans sa patrie, il comença au dehors une seconde carrière. Les civilisations de l'Inde Extérieure, les dynasties de bâtisseurs et de conquérants qui élevaient les prodigieux monuments d'Angkor, finirent par l'adopter. Et en Extrême Asie, il conquît une humanité nouvelle dont il inodifia. profondéiùcnt l'évolution.

La Chine agricole et patriarcale, déjà vieillie quand notre Occident naissait à peine, avait eu ses penseurs, ou plutôt ses moralistes. Educateurs souriants et discrets, ils lui avaient enseigné une règle de vie douce, humaine, modérée, celle qui convenait à une société laborieuse et calme. Il manquait à cette morale un peu de l'angoisse métaphysique que connaissent les élites d'Occident, le frisson de l'au-delà, et cette forme de dévouement qui fait les martyrs. L'introduction du Bouddhisme apporta à l'âme chinoise ces éléments de souffrance, et de beauté. Elle lui apporta ausssi le sens de la nature, et cette intuition de l'âme des choses qui a inspiré à la peinture chinoise son impressionnisme pensif. Par lui, les vieux maîtres de l'âge Tang apprirent à noyer les lointains dans les brumes mélancoliques d'automne, à esquisser en quelques traits de poignants paysages d'adieu et de soir, % animer d'une vie personnelle et mystérieuse l'insecte et le brin d'herbe.

Plus tard, quand la crise de mysticisme que traversa Tâme chinoise au haut Moyen Age, fut passée, vers le xi siècle, renseignement des moines bouddhistes ne fut pas perdu. La société élégante et raffinée qui se réunissait près des pagodes de Gaï-fong ou dans la Venise de Hang-tchéou, laïcisa les principes de l'art bouddhique, mais elle ne les renia point. Le néo-confucianisme resta pénétré à son insu de charité bouddhique, comme l'art des Soung restait domine par l'impressionnisme des vieux maîtres. Avec son culte du passé, son respect de toutes les traditions anciennes, la Chine associa bientôt la sagesse souriante de ses premiers moralistes et le grand rêve mystique que l'Inde avait rêvé pour elle.

CONCLUSION

Puis, sur cette société d'Extrême-Orient, si policée, si erudite et si humaine, passa la tempête de mort de l'invasion mongole. Les cavaliers nomades qui couraient les steppes du Nord-Ouest,; les pâtres errants du Gobi et de l'Irtych, las de leur éternelle migration au fond des solitudes, se jetèrent en horde sur les anciennes civilisations. De Pékin à Saiharkande, puis de Hang-tchéou à Bagdad, et enfin de Moscou à Delhi, les trônes d'or du vieux monde disparurent dans la tourmente. Le chef, né sous une yourte de feutre et vêtu de peaux de bêtes, devint Tchinkkiz Khan et Empereur du Monde. La domination de ses fils, la plus vaste que l'histoire ait enregistrée, s'étendit de la Pologne au Japon, de la Sibérie à l'Océan Indien.

Un moment, on put croire que la civilisation était morte avec les royaumes millénaires. Mais bientôt les Mongols se fixèrent et s'amollirent. Eux aussi, leur conquête les subjuga. Suivant les lieux où les avait portés le galop de leurs escadrons, ils s'éprirent de culture chinoise ou de culture persane, du charme de l'Islam ou de la douceur bouddhique. Même, — conséquence inattendue de tant de tumulte, — leur domination qui avait mis en contact vingt civilisations originales, provoqua entre elles des courants commerciaux, des brassages de races, des échanges d'idées, d'où sortirent de nouvelles formules de pensée et d'art. A Samarkande, la première Renaissance timouride, combinaison d'emprunts chinois et de survivances arabo-persanes, préluda au classicisme d'Ispahan et de Chiraz.

Quand les Mongols eurent disparu, comme disparaissent toutes les dominations asiatiques, la civilisation chinoise et la civilisation persane entrèrent d'un plein élan dans les voies de la Renaissance. L'Iran, enfin rendu à lui-même, atteignit avec le Chah Àbbas, l'apogée de son développement. C'est l'époque du Tcharbag d'Ispahan et des Jardins d'Àschraf, des mosquées de mosaïques bleu tendre et rose pâle, des miniatures de Mani et de Behzadé. Et l'Inde des Grands Mogols ne fut, dans le domaine artistique et littéraire, qu'une province de cet Iran ressuscité et rajeuni. Le Tadj-Mahal, bijou de marbre blanc dont

les lignes harmonieuses se découpent comme un rêve sur lé bleu profond du ciel de l'Inde ou dans la pure lumière des nuits, n'est que la dernière fleur d'Ispahan transportée par le caprice d'un magicien sur les bords de la Djoumna.

La Chine de son côté, produisit avec les Ming; la dernière floraison de sa culture. L'invasion mandchoue n'arrêta pas ce mouvement, car, pour l'art comme en politique, les empereurs tartares se montrèrent les continuateurs de la dynastie nationale, Si la peinture déclina, certain® vases de cette époque, puissants, riches et harmonieux comme un beau poème, attestent que l'esthétique chinoise conservait la maîtrise de ses moyens. Epoque unique même, où l'on peut désigner le règne des souverains par la nuance de leur céramique, et où l'histoire du temps est évoquée quand on parle du violet pâle ou du blanc laiteux des Ming, du vert translucide de Kang Hi ou du rose lumineux de Kien Loung,

Ces ai verses civilisations, celles qui retentissaient du fracas des armes et celles qui rêvaient à la voix dos soutras bouddhiques, le Japon les reçut dans son sein. Terre bénie, apparue au milieu de la mer, terre habitée par les dieux et divine elle-même, c'était, comme l'Hellade, un des sourires de la nature. Comme THellade, le Japon élaborà en formules originales les éléments fournis par l'étranger. Ses sages se mirent à l'école des moralistes chinois et des moines indiens ; mais à ces doctrines étrangères, ils associèrent toujours le vieux shintoïsme originel, le culte de la terre natale, dos génies du sol et des aïeux de la race. Ses poètes furent les élèves des poètes chinois, mais ce qu'ils chantèrent, ce fut la nature japonaise, les îles heureuses au sein des flots d'argent, le murmure des pins au sommet des promontoires, les torii perdus dans la paix des criques, et la cime neigeuse du Fouji et les vagues de la Mer d'Isé. Ses artistes apprirent leur métier à Caïfong ou à Hang-tchéou. Mais leur inspiration fut purement nationale; Ce qu'ils peignirent avec amour, avec ferveur, ce fut uniquement et toujours leurs pays. Ils traduisirent ses rêves religieux avec Kosé Kanaoka, le Fra Angelico de l'Extrême-

Orient. Ils célébrèrent la majesté presque divine de sa dynastie avec l'Ecole de Tosa, école de miniaturistes patients et des merveilleux enlumineurs qui baignent les scènes de la vie de cour dans un resplendissant assourdi de vieux rose et de vieil or d'un prodigieux effet. Ils évoquèrent la gloire militaire du Japon avec l'Ecole de Kano, école de dessinateurs hardis qui chantaient l'épopée féodale, le tumulte des tournois et des batailles; qui recherchaient tout ce qui est vie et mouvement, car ils savaient aussi, en quelques traits sobres et sûrs, lancer l'oiseau en plein vol ou faire passer l'ouragan dans les branchages. Les artistes japonais célèbrent enfin leur patrie tout entière, ses innombrables aspects, sa beauté et sa grâce, le charme de ses paysages et la séduction de ses femmes, tout ce qu'ont magnifié les grands maîtres de l'estampe populaire : Kiyonaga et Outamaro, Ilokousai et Hiroshigé. Et leur art fut si puissant et si profond que, malgré son caractère exclusivement national, il a pris place à côté de l'art grec dans l'esthétique universelle.

Toutes ces civilisations se sont évanouies. L'Orient musulman n'est que la cendre de son passé. L'Iran effrite le bleu de ses mosquées au vent qui dessèche ses oasis. L'Inde et la Chine ont oublié ce qui fit leur grandeur, et le Japon a quitté sa robe de mystère. L'Asie ancienne s'en va. Pour-huit, tout est-il mort en elle ? À Angkor comme à Ceylan, à Madras comme à Bédouarès, les sages auxquels s'adressa Loti poursuivent leur méditation millénaire. Et les mots divins de pitié et d'espoir qui furent prononcés voici dix-neuf cents ans sur une montagne de Galilée, ne restent-ils pas, après tant de tumulte et de sang, les derniers mots de toute sagesse humaine ?

Dans le domaine de l'art aussi, tout est-il fini des enchantements d'autrefois ? Nous ne voulons citer pour preuve du contraire que l'Ecole de Calcutta dont la révélation date d'hier et qui parut annoncer à tous l'aube d'une véritable renaissance. Les maîtres de cette Ecole, les Tagwe et les

Gangouly ont réalisé la -synthèse des meilleures traditions pensantes, indiennes et chinoises, et adapté aux dernières formules du savoir européen des conceptions métaphysiques datant des Védas. Regardez les personnages de leurs miniatures : figures pensives empreintes de rêve ancien et de tristesse contemporaine, à la fois étrangement lointaines et si "proches de nous ; princes de légende dont la vie morale se devine si semblable à la nôtre ; bouddhas chez lesquels l'illumination intérieure et la beauté surnaturelle transparaissent à travers une physionomie de penseur européen ; « *angoisse au seuil de l'Inconnu* », et « *départ pour l'Inconnu* » où s'affirment en un décor irréel toutes les aspirations comme tous les doutes de la conscience moderne ; art très naïf et très savant, où le sens du Divin s'est perpétué sans effort dans l'âge de la pensée critique.

L'Asie entre dans le courant de la vie internationale, mais elle y entre avec son art, son âme et son passé. Quel sera son apport dans l'œuvre de la civilisation future ? Peut-être verra-t-on, selon la prédiction de Lafcadio Hearn, les hommes d'Occident tourner une fois de plus leurs fronts assombris vers « *la Lumière qui vient de l'Orient* » !

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE- PREMIER

LES EMPIRES MONGOLS, DE TCHINKKIZ-KHAN A TIMOUR-LENK

i. — *Tchinkkiz-Khan, le Conquérant du Monde*

Les peuples de l'Asie Centrale, p. 1. — Le monde tura>mongol au xii^e siècle, p. 5. — Premières luttes de Tchinkkiz-Khan. Formation de la nation mongole, p. 9 — Tchinkkiz-Khan empereur. Le Pan-touranisme, p. 11. — Guerre de Tchinkkiz-Khan contre le Roi d'Or, p. 13. — Chute de l'Empire Kara-Khitaï. Conquête de la Kachgarie par Tchinkkiz-Khan, p. 16. — Destruction de l'Empire Kharezmien par Tchinkkiz-Khan, p. 17. — Conquête de l'Iran Oriental par Tchinkkiz-Khan, p. 22. - Caractère de Tchinkkiz-Khan. Son génie et son œuvre, p. 27. — Tchinkkiz-Khan et Yélou-Tchoutsai, p. 31.

2. — *Les trots premiers successeurs de Tchinkkiz-Khan.*

Régence de Toulouï. Premier partage de l'Empire Gengiskhanide, p. 34. — Règne d'Ogodaï. Influence de Yélou-Tchoutsai, p. 36. — Conquête du Royaume Kin par les Mongols, p. 41. — Aventures de Djélaledin Mangherdi ,p. 43. — Conquête de la Perse et de l'Anatolie par les Mongols, p. 43. — Conquête de la Russie par les Mongols. Invasion de la Pologne et de la Hongrie, p. 46. — Régence de Tourakina et règne de Gouyouk, p. 49. — Chute de la Maison d'Ogodaï, p. 53. — Règne de Meungké. Sa politique, p. 55. — Meungké et le monde chrétien. Missions de Rubrouk et du roi Héthoum, p. 58. — Expéditions de Houlagou en Perse et de Kouhilaï en Chine, p. 60.

3. — *L'Empire Mongol de Chine.*

Koubilal, khan suprême. L'Empire Mongol devient un empire chinois, p. 62. — Conquête de la Chine méridionale par Koubilal,

p. 65. — Causes delà défaite des Soung. Koubilaï empereur de Chine, p. 67. — Expéditions des Mongols en Indo-Chine, à Java et au Japon, p. 69. — Lutte de Koubilaï contre Kaïdou, p. 72. — Puissance de Koubilaï, p. 73. — * Politique intérieure de Koubilaï. Relèvement de la Chine, p. 74. — Politique religieuse de Koubilaï. Le Bouddhisme et le Nestorianisme, p. 78. — Koubilaï et Marco Polo, p. 83. — Le Catholicisme en Chine sous la dynastie Mongole, p. 88. — L'œuvre de Koubilaï, p. 94.

4. — *Le Khanat mongol au Turkestan.*

Rôle historique du Khanat de Djagataï, p. 95. — Evolution intérieure du Khanat de Djagataï. Triomphe de l'Islam au Turkestan, p. 97.

5. — *Le Royaume mongol de Perse.*

Etablissement de Houlagou en Perse. La Croisade mongole, p. 99. — Evolution ultérieure du Khanat de Perse : Lutte de l'élément mongol et de l'influence musulmane, p. 105. — Triomphe de l'Islam dans le Khanat de Perse, p. 109. — L'Iran entre la chute des Gengiskhanides et l'invasion de Timour-Lenk, p. 112.

6. — *Timour-Lenk.*

Timour roi de Transoxiane. Conquête de l'Iran, p. 114. — Campagnes de Timour en Russie et dans l'Inde, p. 117. — Guerre de Timour contre l'Empire Ottoman. Angora, p. 120. — Les successeurs de Timour, p. 124. — La civilisation timouride, p. 128.

7. — *L'Empire Mongol et le rapprochement des anciennes civilisations.*

Conséquences mondiales de la conquête mongole, p. 130. — Le Khanat mongol de Perse et le commerce du Levant, p. 131. — Le commerce de l'Inde au xiv^e siècle, p. 135. — Les routes de commerce à travers la Russie mongole : Caffa, p. 137. — Activité économique de la Chine à l'époque de Marco Polo, p. 139. — Le commerce du Levant à l'époque timouride, p. 144. — L'art persan à l'époque mongole : L'architecture, p. 146. — L'art persan à l'époque mongole : La miniature et la céramique, p. 149. — L'art chinois à l'époque mongole. Tchao Mong-fou, p. 153.

CHAPITRE II

LA PERSE AUX TEMPS MODERNES

1. — *L'Epoque Séfévide.*

Affranchissement de la race iranienne, p. 161. — 'Chah Abbas : *Apogée* de la Perse, p. 165. — La civilisation persane à l'*époque* séfévide, p. 171. — La splendeur d'Ispahan, p. 172. — La miniature persane, p. 174.

2. — *Nadir Chah.*

L'invasion afghane. Nadir-chah, p. 180. — Etablissement de la domination kadjare. Le Babisme, p. 183. — La Perse des roses et des ruines, p. 187.

CHAPITRE III

L'INDE MUSULMANE. LES GRANDS MOGOLS

1. — *Les Conquérents de l'Inde.*

Influence de l'Iran sur les destinées de l'Inde, p. 192. — *Un* paladin musulman : Mahmoud le Ghaznévide, p. 193. — Le fondateur de l'Empire des Indes : Mohammed de Ghor, p. 198. — L'Empire Indo-Musulman aux xnr et xiv^e siècles. Les mamelouks turco-afghans, p. 200. — Démembrement de l'Empire Indo-Afghan p. 205.

2. — *L'Empire Mogol des Indes.*

Baber, p. 208. — Fondation de l'Empire Mogol des Indes, p. 212. — Aventures d'Houmayoun, p. 215. — Règne, d'Akbar, p. 217, — Administration d'Akbar, p. 221. — La pensée d'Akbar, p. 224. — D'Akbar à Aurengzeb, p. 231. — Règne d'Aurengzeb, ix 231. — La civilisation de l'Inde mogole, p. 237. — L'art indo-musulman. L'architecture, p. 241. — L'art indo-musulman. La miniature, p. 245.

3. — *La réaction, hindoue.*

La reconquête hindoue. Les Mahrattes, p. 248. — La pensée hindoue aux temps modernes. Le Brahm Samadj, p. 252. — L'Inde éternelle, p. 254.

CHAPITRE IV

LA CHINE AUX TEMPS MODERNES

1. — *L'époque des Ming.*

Révolte de la Chine contre les Mongols, p. 259. — L'Empereur Hong Wou. Expulsion des Mongols, p. 261. — Politique intérieure de l'empereur Hong Wou, p. 263. — L'empereur Yong Lo, p. 265. — L'œuvre de l'empereur Yong Lo, p. 268. — La dynastie des Ming après Yong Lo, p. 270. — Politique religieuse des Ming, p. 275. — Le Catholicisme à la cour des Ming, p. 276. — Jugement sur les Ming, p. 278. — La littérature sous les Ming, p. 280. — L'art des Ming. La peinture, p. 283. — L'art des Ming, La céramique, p. 287.

2. — *Les derniers Tartares.*

Le Tibet et l'Eglise Lamaïque. Réforme de Tsong-Kapa, p. 289. — Constitution de la théocratie tibétaine. Le DdlaMama, p. 291. — Rôle de l'Eglise Tibétaine dans la politique de l'Extrême-Orient, p. 294. — Révolte des Mandchous contre les Ming, p. 295. — Le drame de 1644. Conquête de la Chine du Nord par les Mandchous, p. 297. — Conquête de la Chine méridionale par les Mandchous. Conversion des derniers Ming au Catholicisme : l'empereur Constantin, p. 299. — Un empire maritime chinois. Koxinga et le royaume de Formose, p. 301.

3. — *La Chine sous la dynastie mandchoue.*

Politique des premiers empereurs mandchous. Régence d'Amang Wang. Règnes de Chun Tchi et de Kang-Hi, p. 303. — Révolte de Wou-San-koueï, p. 306. — Le monde mongol au xvii^e siècle. Les Eleuthes, p. 308. — Guerres de Kang-Hi contre les Eleuthes, p. 309. — Jugement sur le règne de Kang-Hi, p. 313. — Règne de l'empereur Young-Tching, p. 315. — L'empereur Kien-Loung, p. 316. — Conquête de l'Ili et de la Kachgarie par Kien-Loung, p. 317. — Politique de Kien-Loung au Tibet, p. 320. — Les Chinois au Népal et en Birmanie, p. 322. — Rôle Historique de la dynastie mandchoue. Fin de la période continentale de l'histoire de Chine, p. 323. — L'art sous la dynastie mandchoue, p. 325.

CHAPITRE V

LE JAPON

1. — *La Terre des dieux.*

L'archipel japonais, p. 332. — Les *racés* du Japon, Le Shintoïsme, p. 334. — Fondation de l'Empire japonais, p. 337. — Introduction du Bouddhisme au Japon, p. 338. — Gouvernement des jFoujiwara, p. 343. — L'art japonais aux époques de Nara et de Heïan : La sculpture, p. 345. — La peinture japonaise. Les Primitifs, p. 351. — La vie de cour et la littérature aux époques de Nara et de Heïan, p.357.

2. — *Les épopées japonaises au Moyen Age.*

La féodalité et la chevalerie au Japon, p. 363. — Rivalité des Taïra et des Minamoto, p. 368. — Dictature de Kiyomori, p. 371. — Gouvernement de Yoritomo. Le shogounat des Minamoto, p. 374. — Gouvernement des Hojo, p. 378. — L'invasion mongole, p. 382. — La première Restauration impériale. Go-Daïgo, p. 385. — Usurpation des Ashikaga, p. 388. — Gouvernement des Ashikaga, p. 391. — L'Eglise bouddhique à l'époque féodale. Les Ordres religieux, p. 393. — L'art japonais à l'époque féodale. L'Ecole de Tosa et l'Ecole de Kano, p. 398.

3. — *Le Japon et la Renaissance.*

Les principautés japonaises au xvi^e siècle, p. 404. — La première expansion japonaise au xvii^e siècle, p. 408. — Le Christianisme au Japon, p. 410. — Un grand seigneur de la Renaissance : Oda Nohounaga, p. 412. — Un grand condottiere japonais : Hidéyoshi, p. 417. — Expéditions des Japonais en Corée sous Hidéyoshi, p. 423. — Le fondateur de la monarchie absolue : Tokougaw Iéyasou, p. 427. — Le shogounat des Tokougawa, p. 430. — La littérature à l'époque des Tokougawa, p. 434. — La peinture et l'estampe sous les Tokougawa, p. 437. — Kiyonaga, p. 441. — Outamaro, p. 443. — Hokousai, p. 446. — Hiroshigé, p. 450. — La sculpture et la ciselure. Netzkés et gardes de sabres, p. 452. — Le recueillement du Japon, p. 454.

4. — *La Révolution du Meiji.*

Causes historiques de la Révolution japonaise, p. 455. — La Révolution japonaise, p. 458. — La Restauration, p. 460.

ERRATA ET ADDENDA

Page 5, note ,1, ligne 3. Au lieu de Ngan-hoeï, lire : kiang-nan (Kiang-sou et Ngan-hoeï).

Page 6, ligne 31. Au Heu de Karaborourn, lire : *Karahoroum**

Page 22, ligne 13-14, au lieu de Bactriana, lire Bactriaro.

Page 28, ligne 6. Lire : affaire des nations civilisées.

Page 82, ligne 22, au lieu de Mont Croix, lire Montecroix.

Page 90, note 1, au lieu de Moatconvin, ' lire Montcorvin.

Page 95, ligne 18, lire : l'Oxus (Otrar, Khodjend, Samarkande,, Boukhara) et Balkh.

Page 97, dernière ligne, lire ; de *la* Transoxiane.

Page 98, ligne 26, au lieu de : Khan de Djagataï, lire : le Khan dja-gataïde.

Page 106, note 1. Ajouter à ces références : *Communication de M. Pelliou à l'Acad. des Inscriptions*, 17 février 1922.

Page 113, note 3. Ajouter ; *Roubayyal de Hâfiz et d'Omar Khayyam*, trad. J. Charpentier, P. 1922.

.Page 160, ajouter à la bibliographie des empires tur'oomofôgods : Stuebe, *Tschinghiz-Khan*, (Neuc Jahrb. fur das Klass. Alterth, XXI, 1908). — G. Capus, *A travers le royaume de Tamerlan*, 1892. — Olufsen, *The Emir of Bokhara and its country* 1911. — Geographical Section of the Naval. Intelligence Division, Naval Staff Admiralty, *A manual on the Turanians and Pan Turanism*, 1920. — René Pinon, *Le péril jaune au XIII^e siècle*, in : *La lutte pour le Pacifique, Origines et résultats de la guerre russo-japonaise*, P. 1906. — De Backer, *L'Extrême-Orient au moyen âge*, 1877. — Carra de Vaux, *Les penseurs* de l'islam* (Tamerlan), I, 48.

Page 189, ajouter à la bibliographie de la Perse : a. Huart, *Article Perse*, Grande Encyclopédie. — Barbier de Meynard, *La poésie en Perse*, P. 1877. — P. Schwartz, *Iran im Mittelalter nach den Arabischen Geographen*, 1896*1921. — Basmadjian, *Histoire moderne des Arméniens, depuis 1375 jusqu'à nos jours*, préface de J. de Morgan, P. 1917. — Vadala, *Le Golfe Persique*, P. 1920. — Carra de Vaux, *Les penseurs de l'Islam* (Chah Abbas), I, 74.

Page 189, ajouter à la bibliographie de Tari persan : Sakisian, *L'unité des écoles de miniaturistes de Perse*, (Rev. Syria, 1921). — V. J. Robinson, *Eastern Carpets*, Londres, 18824890. — Migeoh,; *L'Orient musulman* (ivoires, tapis, miniatures), P. 1922.

ERRATA ET ADDENDA 483

Page 208, note, ligne 3 : lire Ahmednagaar, au lieu de Ahmed magar.

Page 218, ajouter à la référence de la note 1 : J. Tod : *Annals and antiquities of Rajasthan*, 1921.

Page 234, ligne 25, lire Sambudji, au lieu de Sambadji

Page 249, note 2. Ajouter : M. G. Ranade, *Bise of the Mahratta power*, Bomgay 1900.

Page 257, ajouter à la bibliographie de l'Inde Musulmane : J. Sar kar, *Studies in Moghul India, Moghul administration*, Calcutta 1920. — T. W. Arnold, *The court painters and the Great Mogols*, Oxford 1921.

Page 267, ligne 33. Lire : succomber sous ce désastre.

Page 272, ligne 24, au lieu de : du côté de, lire : vers l'Ouest.

Page 287, ligne 14, au lieu de : la peinture devient, lire : la peinture passe au rang d'art secondaire.

Page 289, ajouter aux références de la note 1 : Rockhill, *The lands of the Lamas*, L. 1891.

Page 329. Ajouter à la bibliographie de l'Art Chinois : Marquet de Vasselot et Ballot, *La Céramique Chinoise* (Musée du Louvre), P. 1922.

Page 337, dernière ligne, lire : Conquit sur les barbares, non seulement cette contrée et la région actuelle de Tokyo, mais encore tout le pays qui s'étend au nord de la baie de Tokyo et qu'arrosent la Soumida et la Tone (etc.).

Page 464, ajouter à la bibliographie de l'Art Japonais : Y. Noguchi, *Hiroshigé*, L. 1921. De Tressan, *Nouvelles contributions à l'étude de la garde de sabre japonaise*, P. 1914. — K. Wirth, *Buddistische Plastik in Japan bis den Beginn des 8 Jahrh.*, 1920. — Darmon, *Bépertoire des estampes japonaises*, P. 1922. — Ajouter à la bibliographie de la littérature japonaise, N. Péri, *Cinq Nô*, P. 1922.

Page 475, dernière ligne. Note. Sur le syncrétisme philosophique, religieux et artistique dont l'Extrême-Orient est actuellement le foyer, consulter entre autres ouvrages : Masaharu Anésaki, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*, P. 1921. — Léandre Vaillat, *Le poète hindou Rabindranath Tagore*, P. 1922. — Ananda Coomaraswamy, *La danse de Civa*, trad. Roland, P. 1922.

NOTES ADDITIONNELLES AUX TOMES I ET II

Tome Premier, page 29. Note. Ajouter à cette note : D'autre part, toute une école situe le berceau des Indo-Européens dans la région du Dniepr, en Russie Méridionale (Cf. A. Carnoy, *Les Indo-Européens*, Bruxelles, 1921, p. 74),

Tome Premier, page 41, ligne 9. Au lieu de : *un an.* lire : près d'un an.

Tome Premier, page 44, ligne 13. Note. Le roi de Taxila (Taxile) se soumit spontanément à Alexandre. Le Paurava (Porus) essaya de tenir tête à l'invasion, mais fut vaincu sur le Djéloum et dut se soumettre à son tour. Son exemple fut suivi par son allié, le roi de Cachemire Abiehara (Abisarès).

Tome Premier, page 151, ligne 19. Ajouter au texte : Les Turcs ne se contentèrent pas de mettre la main sur le pouvoir contrairement à l'abbasside, dominé par leurs prétoriens. Leurs condottieri, entrés au service du Khalifat, ne tardèrent pas à s'emparer des plus belles provinces de l'Empire. C'est ainsi que l'un d'eux, Ahmed ibn ihouloun, s'étant révolté contre le khalife Motazz, se rendit maître de l'Egypte et de la Palestine (868). Après les Thoulounides, l'Egypte et la Syrie méridionale passèrent à une autre dynastie turque, celle des Ikchidites (935-968). Quant à la Syrie septentrionale, elle tomba au pouvoir de la famille arabe des Harndanides, dont les deux branches régnèrent à Mossoul (892-979) et à Alep (944-1014). Bientôt, le séparatisme religieux s'ajouta au morcellement politique. En 969, les Fatimites, qui avaient fondé un khalifat dissident en Tunisie, s'emparèrent de l'Egypte et de la Palestine, qu'ils enlevèrent aux Ikchidites. L'autorité religieuse des Abbassides ne dépassa plus la Syrie Centrale. L'Empire Abbasside semblait condamné à s'écrouler (etc., texte, p. 151, ligne 20).

Tome I, page 158, ligne 13. Ajouter en note : Les Bouides étaient si bien devenus de véniables « rois de Perse » que, malgré leur titre de maires du palais du Khalife, ils négligèrent entièrement les provinces proprement arabes du Khalifat Abbasside, où s'étaient établies des dynasties locales : Harndanides à Mossoul et à Alep, Ikchidites, puis Fatimites en Egypte et en Palestine. Ils laissèrent à ces dynasties secondaires le soin de s'opposer à la reconquête byzantine, et n'intervinrent même pas lorsque les Byzantins, dans le dernier quart du X^e siècle, enlevèrent aux Harndanides une partie de la Syrie septentrionale et de la Mésopotamie occidentale.

Tome I, page 200, ligne 11. Ajouter en note : Il convient de remarquer que la reconquête byzantine fut facilitée par l'état d'anarchie où se débattait le monde musulman. Le grand Empire Abbasside, qui avait si longtemps fait trembler Byzance, venait d'être partagé entre plusieurs dynasties locales, ennemies les unes des autres. Les Bouides, héritiers principaux et représentants temporels des khalifes Abbassides, ne s'occupaient que de la Perse et négligeaient entièrement les affaires syriennes, de sorte que Byzance ne trouva en face d'elle que les émirs Harndanides, maîtres de Mossoul et d'Alep, et les Ikchidites d'Egypte, de qui dépendaient la Palestine et Damas. Malgré toute sa bravoure, l'émir hamdanide d'Alep, le chevaleresque Seïf-Eddaula, ne put résister aux légions « romaines ». La situation changea lorsqu'une dynastie puis-

sante, celle des Fatimites, se fut établie en Egypte et en Palestine (969), d'où elle poussa ses armes jusqu'à Alep. Toutefois, la rivalité religieuse des Abbassides et des Fatimides, rivalité qui partageait l'Orient musulman en deux obédiences ennemies, ne fut pas sans servir indirectement la politique byzantine.

Tome 7, page 283, ligne 24. Au lieu de : *des destinées*, lire *les destinées*.

Tome I, page 284, avant dernière ligne. Au lieu de : *crise* de Constantinople, lire : *prise* de Constantinople.

Tome 77, page 2G, ligne 17 et suivantes. Une erreur de classement des feuilles du manuscrit a fait insérer dans le texte une feuille incomplète, au lieu du texte définitif. Rétablir ainsi ce texte : Le bassin supérieur de l'Indus était alors partagé entre plusieurs princes, dont les querelles facilitèrent la marche du conquérant. Les principaux étaient : Ambhi ou Omphi, rajah de Taxila, que les Grecs appelèrent *Taxile*, du nom de sa capitale ; Abichara ou *Abisarès*, rajah du Cachemire, et un Maharadjah du Pendjab, que les Grecs appelèrent *Porus*, du nom de sa dynastie, la dynastie Paurava. Le rajah de Taxila accueillit les Macédoniens en amis, les reçut dans sa capitale et mit ses contingents à leur disposition. Au contraire, *Porus* et *Abisarès* voulurent arrêter l'invasion. Mais Alexandre les prévint. Avant qu'*Abisarès* ait pu opérer sa jonction avec *Porus*, il marcha contre ce dernier et lui livra bataille sur les bords de la rivière Djéloum, que les Grecs appelaient l'Hydaspe. Les Indiens se défendirent héroïquement. Mais, malgré leur bravoure et leur supériorité numérique (ils avaient mis en ligne plus de 50.000 guerriers et 200 éléphants de guerre, dont les charges faillirent ébranler l'armée ennemie), ils furent écrasés par les 20.000 Macédoniens (juin 326). Alexandre, après avoir fait *Porus* prisonnier, lui laissa ses Etats en fief. *Abisarès* s'étant soumis à son tour, il lui laissa de même son royaume. Le conquérant macédonien inaugurerait ainsi au Pendjab une politique gréco-indienne, comme il avait inauguré une politique gréco-pharaonique en Egypte et une politique gréco-iranienne en Perse (etc., page 27, ligne 8).

Tome 77, page 29, ligne 18. Au lieu de 278, lire (pour la date de l'invasion de Séleucos dans l'Inde) : 305.

Tome 77, page 54, ligne 26. Note. Ce furent les Yuetchi ou Tokhares qui donnèrent à la Bactriane le nom sous lequel elle fut connue au moyen âge : *Tokhares tan*.

Tome 77, page 65, ligne 9. Lire : Strabon évalue à 120 le nombre des navires qui, de son temps, c'est-à-dire à l'époque d'Auguste, partaient chaque année du seul port de Myos Hormos, sur la côte égyptienne de la Mer Rouge, pour aller faire du commerce dans l'Inde, et Pline affirme (etc., ligne 11).

Tome 77, page 299, dernière ligne. Note. *L'Exposition des Animaux*

liers Chinois Organisée par M. d'Ardenne de Tisac, au Musée Cernuschi, en avril-mai 1922, a permis au public d'admirer plusieurs autres chefs-d'œuvre de la même école. Citons notamment, de la collection Jean Sauphar, une statue en terre cuite de cheval piaffant, plus vivante encore et plus classique que la statue analogue acquise par le Musée Cernuschi. Et parmi les chevaux debout, au repos, les puissantes statues en terre cuite émaillée, polychromée, des collections Michel Calmann et d'Andigné.

Tome II, page 391. Ajouter à la bibliographie de l'Art Cambodgien : H. Marchal et Miestchaninoff, *Sculptures khmeres* P. 1922.

P. S. — *Tome II, page 10, ligne 20 et note 2.* Le mot Oupanichad a été mis par erreur au masculin. Prière au lecteur de rectifier : une *Oupanichad*.

PARIS

IMPRIMERIE DU PALAIS

30, RUE GEOFFROY - L'ASNIER, 20

